



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>









BULLETIN  
DE LA  
SOCIÉTÉ J.-K. HUYSMANS

Fondée en 1927

Anciens Présidents :

Lucien DESCAVES, Maurice GARÇON  
Pierre LAMBERT, Jacques LETHEVE, Pierre COGNY

Président : M<sup>e</sup> André DAMIEN

Siège Social : 22, Rue Guynemer, 75006 PARIS

UNIV of MICH  
NOV 07 1990  
STACKS

SOMMAIRE

PETIT  
CATÉCHISME  
LITURGIQUE

PAR  
L'ABBÉ HENRI DUTILLIET  
du diocèse de Versailles

AVANT-PROPOS

PRÉFACE, PAR J.-K. HUYSMANS

Je me tiendrai, Seigneur, auprès  
de votre autel, afin d'entendre  
chanter vos louanges et de  
raconter toutes vos merveilles.

(Ps. XXV, 17.)

PARIS

J. BRICON, SUCCESSEUR DE SARLIT  
19, RUE DE TOURNON, 19

1896

Ce *catéchisme liturgique* a été approuvé par plusieurs Évêques parmi lesquels nous citerons N. N. S. S. les Évêques de Versailles, de Beauvais et de Verdun dont on trouvera plus loin les lettres d'approbation, et par Monseigneur de Ségur.

---

TOUS DROITS RÉSERVÉS

## AVANT-PROPOS

---

Est-il souhaitable de publier dans le **Bulletin de la Société J.-K. Huysmans**, traditionnellement consacré à des études sur cet auteur et à la publication d'œuvres inédites retrouvées par des mains pieuses et avisées, un texte qui n'a pas pour auteur Huysmans et dont l'importance démesurée, par rapport à nos publications traditionnelles, peut paraître s'éloigner de nos buts fondamentaux ?

La Société Huysmans a pensé que la réédition du catéchisme liturgique de l'abbé Dutilliet était utile et les raisons en sont aisées à découvrir. Si Huysmans, après avoir trouvé par hasard ce texte, en a assuré la publication, c'est parce que l'ouvrage était épuisé, que nul ne pouvait l'acquérir de manière aisée et que sa lecture lui avait paru nécessaire et indispensable à tous les chrétiens qui, épris de liturgie, avaient le désir de retrouver les principes fondamentaux qui doivent présider au culte public assuré par l'Église catholique depuis des millénaires. Or, cet ouvrage publié par Huysmans et doté par lui d'une préface, est aujourd'hui devenu introuvable ; il n'est même plus une rareté bibliophilique, car il a pratiquement disparu de la plupart des bibliothèques et son texte fait défaut à tous ceux qui seraient désireux de le connaître.

On peut objecter que ce texte, par son ancienneté même, est devenu un véritable monument archéologique dont l'intérêt est faible pour nos contemporains. Tel n'est pas mon sentiment.

La liturgie, telle que l'a définie l'Église catholique, et notamment la constitution **De Sacra Liturgia** du 2<sup>e</sup> Concile du Vatican, est considérée comme "l'exercice de la fonction sacerdotale de Jésus-Christ puisqu'en elle, par des signes sensibles, est signifiée et réalisée d'une manière propre à chacun d'eux, la sanctification de l'homme et exercé par le Corps mystique de Jésus-Christ, c'est-à-dire par le Chef et par ses membres, le culte public intégral" (art. 7). La liturgie est donc un lieu de rencontre entre Dieu et les hommes par la célébration des Mystères du Christ et, par là même, elle intéresse tous ceux qui, à la suite de J.-K. Huysmans, sont préoccupés soit par leur foi, soit par leur culture, de redécouvrir les trésors que l'Église romaine a, depuis des millénaires, mis à la disposition de ses fidèles.

Certes, au cours de ces dernières années, on a pu constater des hésitations parmi les fidèles ou les personnes cultivées, sur le sens de la liturgie. Certains ont regretté qu'une réforme liturgique, que d'aucuns ont considérée comme hâtive, les ait privés d'une pratique traditionnelle liée à des souvenirs de jeunesse dont les mutations leur paraissaient sinon excessives, du moins douloureusement ressenties dans leur sensibilité. D'autres voyaient dans la liturgie pratiquement immuable depuis saint Pie V, un lieu privilégié qui défiait l'histoire ; il leur



paraissait en effet, sur le plan culturel et spirituel, fondamental qu'un culte qui remonte dans ses formulations au début même de l'Église, soit parvenu presque intact à notre époque et que le prêtre qui célèbre les Saints Mystères, soit revêtu encore, malgré des modifications de détails, des mêmes vêtements que portaient les nobles romains des débuts du christianisme : l'aube, la chasuble, l'étole, le manipule, tout cela transcendait le temps et donnait à l'Église, selon eux, une force singulière par la continuité même de ses traditions au travers des siècles.

Une telle opinion pouvait parfois se teinter de modernisme à ne considérer que la subsistance de l'aspect extérieur de la liturgie, sans prendre en compte l'essence même de cette action sacrée. D'autres encore, épris de nouveauté, prirent comme un malin plaisir à bousculer sans réflexion suffisante, des traditions vénérables même mêlées à des ajouts modernes plus discutables. Se fit place alors une inventivité créatrice qui a surpris, voire choqué, nombre de fidèles qui, pour autant, ne voulaient pas se réclamer d'un traditionalisme sans nuances. Mais n'oublions pas que si la liturgie est une et constante dans les principes qu'elle met en œuvre, elle est multiforme dans ses applications concrètes ; les liturgies locales sont nées au cours des âges, elles ont acquis une valeur vénérable qui en a prescrit le maintien jusqu'à l'époque contemporaine ; les liturgies orientales, différentes dans leurs expressions de la liturgie romaine, sont aussi vénérables que celle-ci. Et si elle est immuable dans son fondement, la liturgie pour autant n'est pas fixiste ; on a assisté naguère à un phénomène qui s'est produit aux IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles où l'Église d'Occident est passée d'une liturgie multiforme où l'improvisation était de règle à partir de données fondamentales, à un culte de plus en plus organisé ; l'emploi d'une langue vivante a disparu au profit d'une langue sacrée. Nous assistons aujourd'hui à un mouvement inverse : partant de la multiplicité des expressions liturgiques vers une expression unique dont le Missel de St Pie V et la liturgie issue du Concile de Trente furent l'expression la plus achevée, nous revenons sous la pression d'une volonté de recourir aux langues vivantes pour faciliter la participation des fidèles, d'ailleurs plus cultivés que dans le passé, à une réintroduction de la liberté et de la diversité dans la liturgie. Mais pour autant on ne peut nier que cette souplesse comporte des risques et qu'il appartient, en premier lieu, aux évêques mais également à tous les fidèles, de veiller à ce que cette rénovation liturgique demeure bien conforme à l'orthodoxie de la foi et au bien commun de la communauté chrétienne.

C'est pourquoi, la redécouverte du petit catéchisme de l'abbé Dutilliet paraît arriver à son heure. Au moment où les grandes querelles d'il y a quelques années commencent à s'apaiser, il est bon que tous ceux qui s'intéressent à la vie de l'Église et au culte catholique, puissent retrouver les principes fondamentaux à partir desquels a été bâtie la liturgie de l'Église, liturgie romaine dans le cas qui nous intéresse, mais qui n'exclut pas les liturgies non romaines si riches en textes, en gestes symboliques, en tout cas expression de la vie de l'Église.

Pour autant, ce petit ouvrage n'entend pas résumer tout le mouvement liturgique qui, depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle a animé l'Église. Cette redécouverte

de la liturgie fut d'abord l'œuvre de Dom Guéranger ; elle s'orienta ensuite vers la pastorale liturgique avec les moines de Beuron et du Mont-César, puis des auteurs tels que Dom Lambert Beauduin, le chanoine Parsch et les travaux de La Maison-Dieu, pour ne citer que quelques-uns des artisans du renouveau liturgique.

L'abbé Dutilliet, à l'époque où il écrivait, ne connaissait pas et ne pouvait pas connaître ces travaux ; néanmoins il rappelait des principes éternels qu'il est bon, sous une forme simple, de redécouvrir aujourd'hui.

Telle fut du moins la pensée de celui dont nous entourons la mémoire de piété et de respect, J.-K. Huysmans, qui rencontra un jour par hasard ce petit livre et le trouva suffisamment important pour faire part de sa découverte à tous ceux qui étaient attirés par sa quête spirituelle.

C'est, en effet, vers 1892 ou 1893 que Huysmans, fouillant dans une boîte de bouquiniste des quais, découvrit un petit volume sans prétention intitulé "Petit catéchisme" dont l'auteur, mort en 1891, s'appelait Henri Dutilliet, prêtre du diocèse de Versailles. Séduit par la lecture de ce travail, aussi clair qu'érudit et pratique, il entreprit, après l'avoir montré à plusieurs sulpiciens de ses amis et en avoir fait réviser le texte par l'abbé Vigourel, maître de chapelle et maître des cérémonies au Séminaire Saint-Sulpice, de le publier chez un éditeur de la place Saint-Sulpice, avec une préface dont la rédaction lui donna beaucoup de mal.

"Si bizarre, - écrit-il, - que cela me semble de préfacier un catéchisme liturgique, je crois devoir le faire pensant que c'est une bonne action et que chacun doit faire ce qu'il peut pour faire connaître les splendeurs liturgiques de l'Eglise".

Mais très vite il se heurta à des questions délicates et il écrivit à ce sujet à Dom Besse : "c'est un peu ridicule, je n'ai aucune compétence dans ces questions". Sa préface se borne, en fait, à commenter la définition de la liturgie donnée par Dom Guéranger, la liturgie est l'ensemble des symboles, des chants et des actes au moyen desquels l'Eglise exprime et manifeste sa religion envers Dieu. C'est en fait la définition même que le Pape Pie XII, en 1947, donnera des liturgies dans son encyclique **Mediator Dei**. Et Huysmans, fidèle à ses dévotions et à ses amitiés, louera les bénédictins d'avoir ressuscité la véritable musique de l'Eglise, malheureusement altérée parfois par de fausses notations.

Dans une lettre à Dom Besse, écrite sur papier à en-tête du Ministère de l'Intérieur et datée de Paris, 24 avril 1895, il lui explique les avatars qui lui sont survenus après le succès d'**En route** :

"Il restait un endroit silencieux et propice, le petit couvent de la rue Monsieur. Je l'ai gâté ! : la chapelle est maintenant pleine ; depuis "**En route**", c'est devenu chic. Si j'avais attiré de pauvres gens, de braves femmes du peuple, ce serait bien, mais non, ce sont les dames en toilette ! Les braves nonnes doivent se demander comment maintenant leurs offices sont suivis et, à la messe du dimanche, la chapelle pleine".

Et il ajoute :

“Autre histoire maintenant - car il est dit que cette lettre sera tout le temps à bâtons rompus - j'ai trouvé il y a quelques années sur le quai, un tout petit volume fait par un prêtre inconnu du diocèse de Versailles et intitulé “Catéchisme liturgique”. Ce volume m'avait beaucoup frappé, car il me semble difficile d'avoir plus de lucidité dans l'esprit et de mieux divulguer, en quelques pages, les beautés de la liturgie. Ce volume dont l'auteur est mort, était épuisé en librairie où il ne s'était jamais vendu du reste, récemment j'en parlai à St-Sulpice et le fis lire. L'avis de ces Messieurs fut le mien et ils pensèrent que ce livre pouvait rendre d'immenses services en expliquant, pour quelques sous, aux fidèles et même aux profanes, tout ce qu'ils voyaient et entendaient dans l'église. Ils s'abouchèrent avec l'éditeur qui, après hésitations, déclara que si St-Sulpice voulait réviser le texte et le mettre sous la couverture, que, si moi, je voulais faire une préface, il risquerait un lancement. Si bizarre que cela me semble de préfacier un catéchisme liturgique, je crois devoir le faire, pensant que c'est une bonne action et que chacun doit faire ce qu'il peut pour faire connaître les splendeurs liturgiques de l'Église”.

Tel était l'objectif de Huysmans lorsqu'il publia cet ouvrage. Il n'est plus exactement le même aujourd'hui dans la mesure où ce que décrit l'abbé Dutilliet n'est plus tout à fait la liturgie de nos jours. Il n'a donc pas pour objet de familiariser des personnes peu au courant de la tradition liturgique romaine avec les rites de celle-ci, mais de leur faire découvrir à travers des rites dont certains sont déjà du passé, les principes fondamentaux de la liturgie romaine.

Mais qui était donc cet abbé Dutilliet, auteur de ce livre peu connu découvert par hasard, on pourrait écrire par miracle, par Huysmans ?

Henri-Alexandre Dutilliet était un prêtre du diocèse de Versailles qui naquit le mercredi 26 août 1829 à 4 heures du soir, chez son père et sa mère 108, rue de Satory, c'est-à-dire dans le pavillon Le Tellier devenu actuellement le Lycée Jules Ferry après avoir été le Grand Séminaire de Versailles ; il entra plus tard au Grand Séminaire de ce diocèse. Son père était cuisinier, un témoin de la déclaration de l'acte de naissance est un marchand charcutier au 22 de la rue de Satory, l'autre un perruquier demeurant dans le même immeuble que les parents. Il est donc issu d'une famille simple, très versaillaise ; il fut ordonné prêtre le 18 décembre 1852 et, après avoir été vicaire à Argenteuil le 1<sup>er</sup> janvier 1853 et à Beaumont le 1<sup>er</sup> janvier 1854, puis curé de Livilliers le 15 janvier 1857, vicaire à Longjumeau le 1<sup>er</sup> décembre 1860, il fut curé de Marnes le 1<sup>er</sup> janvier 1870 et nommé diacre d'office à la cathédrale le 1<sup>er</sup> mai 1871. Quelques années après, il devenait curé de Ville-d'Avray, le 23 avril 1880, puis de Carrières St-Denis le 30 avril 1882, enfin de Montigny-le-Bretonneux le 10 décembre 1885.

Sa notice nécrologique dans la **Semaine Religieuse de Versailles** de 1891 le décrit : “d'une affabilité vraiment cordiale, généreux, souverainement ennemi de la médisance, charitable dans ses interprétations, l'abbé Dutilliet offrait le type même du confrère bon et serviable ; dans ses rapports avec le prochain il réalisait le mot de l'apôtre “omnia omnibus”, donnant libre cours avec une

confiante et loyale expansion à cette joyeuse et communicative humeur qui faisait le fond de son caractère. Il avait un profond amour de l'Église et de sa liturgie sacrée ; la science de nos rites lui était devenue familière ; doué d'une plume facile, il écrivit notamment sur cette matière divers opuscules, entre autres son "Petit Catéchisme liturgique" qui fut très remarqué et salué par de hautes approbations. Dans ses derniers temps à Montigny, toujours fidèle à ce pieux amour de la liturgie, il fit encore paraître un petit dictionnaire où sont traduits les noms géographiques cités dans le bréviaire ; dans l'exercice de son ministère pastoral il ne reculait jamais devant l'appel du devoir et il nous serait facile de citer plusieurs traits de dévouement".

Derrière l'éloge un peu conventionnel et dans le style ecclésiastique de l'époque, on voit un homme qui fut d'abord un pasteur (il a exercé les fonctions curiales pendant une grande partie de sa vie) ; épris de liturgie et ayant le besoin de communiquer son expérience aux autres, ce fut l'origine de ce petit catéchisme.

Il mourut subitement le 19 novembre 1891, dans sa 63<sup>e</sup> année et la 39<sup>e</sup> année de son sacerdoce. Ses obsèques eurent lieu à Montigny, le 21 novembre 1891, à 10 h 30 ; la messe fut chantée par l'abbé Groux, archiprêtre à la cathédrale, l'abbé Chaudé, vicaire général, conduisait le cortège et près de 50 prêtres assistaient à la cérémonie.

Il avait un frère prêtre, Pierre-Alphonse, né à Versailles le 1<sup>er</sup> janvier 1828 et qui était en 1880 secrétaire général de l'Évêché ; il demeurerait alors 1, rue d'Anjou ; auparavant vicaire à St-Symphorien, puis à Saint-Louis, il termina sa carrière comme vicaire général de l'Évêque de Versailles.

La première édition du catéchisme liturgique remonte à 1860, la seconde est datée de 1866, la quatrième de 1895. L'exemplaire d'une 23<sup>e</sup> édition, ayant appartenu à M. Pierre Cogny, mentionne l'impression et l'édition chez Bricon & Lesot 10, rue de l'Éperon. Une 30<sup>e</sup> édition a pu être retrouvée, sortie à la librairie H. Mignard. Une 46<sup>e</sup> édition existe, parue toujours chez Mignard, elle est datée de 1909. On connaît un exemplaire d'une 102<sup>e</sup> édition, portant à la dernière page la mention "Imprimerie Téqui, 3 bis rue de la Sablière, Paris 1925".

Et depuis, il semble que ce livre n'ait jamais été réédité, ni par fragments ni dans son intégralité, et le texte en est pratiquement inconnu de la plupart des liturgistes comme des amateurs de Huysmans. C'est pourquoi, continuant la pensée de celui auquel est consacré notre Société, il nous a paru opportun de donner une édition de ce petit catéchisme, comportant bien entendu la préface dont l'a orné Huysmans et qui démontre la profondeur des connaissances liturgiques de son auteur.

André DAMIEN  
Correspondant de l'Institut  
Président de la Société Huysmans.

## PRÉFACE

---

*Que les gens qui ne pratiquent pas la religion catholique ignorent le langage, le costume, le geste, toute la symbolique de l'Église, cela se conçoit, mais ce qui est surprenant c'est que tant de fidèles, assidus aux offices, ne connaissent ni le sens détaillé des cérémonies qu'ils regardent, ni la signification des paroles et des chants qu'ils écoutent, ni même l'acception des divers ornements et des différentes couleurs dont le prêtre se sert, suivant les jours.*

*Combien en effet, de pieuses personnes auxquelles vous demanderez, par exemple, pourquoi le "Gloria in excelsis Deo" est supprimé dans la messe qu'elles viennent d'entendre ou pourquoi le prêtre porte, à certains moments de l'année, une chasuble verte, vous répondront en ouvrant de grands yeux, qu'elles n'en savent rien ; combien même sont capables de saisir, d'expliquer telle ou telle attitude de l'officiant alors qu'il célèbre le pacifiant mystère ; combien sont aptes à suivre en la méditant, la marche processionnelle des prières qui précèdent la consécration et qui, après le silence prosterné des ouailles, se relèvent avec elles pour accompagner le Sauveur en le remerciant, en le glorifiant, jusqu'à la fin du sacrifice ? Peu, je le crains. En somme, on peut l'avérer, l'ignorance de la Liturgie est chez presque tous les croyants des diocèses, complète.*

*Et pourtant cette question ne saurait être d'une vaine importance pour les catholiques.*

*Ainsi que Dom Guéranger l'a justement défini : "La Liturgie est l'ensemble des symboles, des chants et des actes au moyen desquels l'Église exprime et manifeste sa religion envers Dieu." Ajoutons que l'ancien abbé de Solesmes la qualifie également de "prière considérée à l'état social".*

*Et, en effet, après la prière individuelle, spéciale, comme celle que nous proférons chez nous ou en dehors des heures assignées, dans les chapelles, il existe la prière commune, générale, celle dont l'Église a précisé le moment et déterminé le texte. Celle-là ne doit pas être confondue avec l'autre et le catholique doit s'y associer, doit, lui aussi, la dire.*

*Or, s'acquitte-t-il de cette indispensable tâche celui qui, à l'église, ne sait ce que récite le prêtre dont la voix s'élève en son nom et au sien ? je ne le crois pas. Ne peut-on dès lors prétendre que tout fidèle qui se confine dans des exorations purement privées et qui, faute d'avoir appris les rudiments nécessaires, se borne à répéter, sans y comprendre un seul mot, le texte français ou latin des offices, ne remplit qu'une partie de ses devoirs et se soustrait à l'autre ?*

*Puis, sans cette préalable étude, forcément les exercices souvent longs du culte sont dénués d'intérêt pour ceux qui les écoutent. De là, vient que, pendant les services, tant de personnes ont l'air indifférent ou ennuyé, que d'autres*

se livrent à des oraisons personnelles dont ce n'est ni le temps, ni l'heure. Et il ne saurait en être autrement. Comment, en effet, se sentir l'âme étreinte, l'âme prise par un spectacle qui n'est plus qu'oculaire, par des supplices devenues toutes labiales ? l'on n'est pas chez soi en somme dans le sanctuaire, si l'on s'y trouve comme un étranger dans un pays dont il n'entend pas la langue.

Vraiment, ils ne soupçonnent guère le durable enchantement et la persistante émotion qu'ils éprouveraient à suivre l'au jour le jour admirable de l'Église, ceux qui, pour n'avoir pas tenté un léger effort, demeurent ignorants de la science des prières et des rites, car il faut pourtant bien qu'ils l'apprennent : il n'existe aucune monotonie dans les œuvres de notre Mère. Tout chez elle a un sens ; rien n'est laissé à l'imprévu ; aucun détail si minime qu'il soit, n'est inutile. Ah ! l'Église ! elle a su résumer des symboles entiers dans un signe, et elle a su développer aussi dans les plus amples périodes, dans les plus éloquentes proses, le moindre geste du Fils que nous ont conservé les Évangiles. Elle est immuable et elle est variée ! Voyez son *Propre du Temps*, la surprenante diversité de ses séquences et de ses hymnes et songez à cette possibilité qu'elle nous donne, si nous la comprenons, de vivre avec elle, minutes par minutes, la vie du Christ, de marcher à ses côtés, de devenir, si misérables que nous soyons, les compagnons diligents d'un Dieu !

Puis, n'est-elle pas, l'admirable Liturgie, l'âme des édifices consacrés qui ne seraient sans elle que des corps inanimés de pierre ? N'est-elle pas encore l'encens mélodique et le parfum vocal de l'Église même ; n'est-elle pas enfin pour Notre Seigneur l'écho de sa propre voix ?

Aussi, quelle puissance elle peut départir à nos prières, en nous prêtant, dans la plupart de ses offices, les paroles inspirées par Dieu même. Elle sait extraire du *Psautier* tous les accents de nos douleurs et de nos joies, de nos adorations et de nos craintes : elle sait enrober, en quelque sorte, nos souhaits personnels dans les vœux que formula pour l'humanité tout entière le Roi David ; elle nous fait parler au Tout Puissant sa langue, traduit magnifiquement nos pensées, les épure par ses moyens d'expression, exhausse, agrandit par son verbe, nos plaintes. Enfin elle touche Jésus en lui rappelant les phrases même dont celui qui le préfigura dans l'Ancien Testament, se servit. Et à nos oraisons ainsi présentées, s'allie, forcément, virtuellement, un amour, un respect infinis que nos suppliques particulières, énoncées selon nos seules ressources, dans notre pauvre langage, ne sauraient atteindre !

Mais alors, direz-vous, si la prière liturgique est si influente, si forte auprès de Dieu, pourquoi tant de chrétiens se privent-ils d'y participer utilement, alors qu'ils n'auraient qu'à ouvrir un livre qui les renseignerait, avant de se rendre à la Messe ou aux Vêpres ?

Ils seraient, en une seconde, instruits sur les symboles, sur le sens, sur le but des offices qu'ils vont suivre.

Ici, nous devons bien en faire l'aveu : les fidèles sont presque excusables de ne rien savoir ; car les volumes qui traitent de la Liturgie sont pour la plupart, de gros livres bordés de manchettes, bourrés de renvois et de notes, difficiles

*à comprendre pour des gens sans grande instruction et, qui plus est, ils valent fort cher.*

*D'autre part, les quelques abrégés qui traitent de cette science sont si indigents qu'ils ne valent même point qu'on les lise.*

*Ce qu'il faudrait, ce serait un petit ouvrage de format commode, coûtant très bon marché, écrit dans un style lucide et presque naïf, et contenant et expliquant par le menu, très clairement, très nettement, les cérémonies de l'Église, divulguant chacune de leurs allégories, chacun de leurs emblèmes, définissant les termes techniques, indiquant les causes et le sens des antiennes et des proses prescrites à certains jours, publiant la signification même des objets qui servent aux besoins du culte ; il faudrait, en un mot, un livre très substantiel et très court, permettant au lecteur de trouver, en une minute, la réponse aux questions qu'il voudrait résoudre.*

*Or, ce livre existe ; c'est celui-ci.*

*Je le découvris, un jour de flâne, sur les quais. J'étais las de pêcher avec mes doigts des épaves de papier dans la poussière des boîtes ; tout ce que je rapportais n'était qu'un affligeant fretin ; j'allais partir quand une plaquette enfouie sous un tas de tomes dépareillés m'attira. Elle était imprimée avec des caractères sans gloire sur un papier sans faste et elle portait ce titre : "Petit Catéchisme Liturgique" par l'abbé Henri Dutillet.*

*Je l'achetai, ne comptant guère avoir profité d'une aubaine, mais réjoui par cette satisfaction que tout bouquineur éprouve lorsqu'il ne rentre pas au logis, les mains vides.*

*Une fois installé chez moi, j'ouvris ce petit livre et, à mesure que je le lisais, je m'émerveillais de la science condensée en ses minuscules pages. Je voyais se déroulant en un ordre méthodique, les explications les plus complètes et les plus aisées à comprendre, même pour un enfant, de toutes les observances pieuses. Il y avait comprimée, sous un mince volume, à l'état de pâte essentielle, de pulpe, la matière d'énormes in-folios et vraiment j'admirai le travail de l'excellent prêtre qui avait osé entreprendre et réussi à mener à bonne fin une pareille tâche.*

*Je montrai ce catéchisme à des ecclésiastiques experts en ces questions et, eux aussi, l'admirèrent. D'autres personnes à qui j'en parlai voulurent l'acquérir ; mais il était épuisé depuis des années, introuvable.*

*L'auteur était mort ; l'éditeur ne possédait aucun exemplaire ; l'on ne savait à qui s'adresser pour dénicher des restes de tirage peut-être égarés dans des fonds de province ou perdus dans les étalages au rabais des villes.*

*En désespoir de cause, et convaincus que ce volume était appelé à rendre service aux fidèles et même aux simples curieux de la liturgie et de l'art, nous résolûmes de le faire reparaître.*

*La nouvelle édition que nous en donnons a été revue par le savant professeur de Liturgie et de plain-chant du grand séminaire de Saint-Sulpice. Il y a*

*ajouté un petit catéchisme de plain-chant qui manquait dans les éditions précédentes et dont la nécessité s'impose maintenant que les Bénédictins ont ressuscité cette véritable musique de l'Église, si malheureusement altérée parfois par de fausses notations et, plus malheureusement encore, si souvent remplacée, dans tant d'églises, en France, par de la musique de théâtre et des chants profanes.*

*Ce petit livre est donc aussi complet qu'il peut être. Tel qu'il se présente, il me paraît, en tout cas, amplement suffire aux besoins des personnes qui, n'ayant ni le désir, ni le temps de se livrer à des études spéciales sur la Liturgie, veulent au moins être assez renseignées pour pouvoir intelligemment suivre des offices auxquels l'Église leur enjoint d'assister.*

J.-K. HUYSMANS.





## **A MARIE IMMACULÉE**

---

**O MARIE**

Vierge conçue sans péché, Mère de notre  
Dieu et Seigneur Jésus-Christ, daignez agréer  
l'hommage que vous fait, du premier de ses  
faibles travaux, un de vos plus dévoués enfants.

**H. DUTILLIET.**

8 décembre 1859, fête de l'*Immaculée-Conception de la*  
*T-S. V. Marie.*

## APPROBATIONS

---

### Approbation de Mgr l'Évêque de Versailles

---

J'ai lu, par l'ordre de Monseigneur l'Évêque de Versailles, le manuscrit intitulé : *Petit Catéchisme Liturgique, ou Courte Explication des principales cérémonies de l'Église Romaine, à l'usage des Fidèles*, et je n'y ai rien trouvé que de conforme à la doctrine de l'Église et aux règles de la Liturgie. Bien plus, ce petit ouvrage, sous son titre modeste, offre de précieuses instructions, pour les enfants, pour tous les fidèles, et même pour les ecclésiastiques. Il expose la raison des Cérémonies saintes, et il est très-propre à entretenir la piété en faisant pénétrer le sens de toutes les parties de la Liturgie.

Versailles, le 16 octobre 1859.

BERTRAND

Chanoine de la Cathédrale.

Imprimatur,

Versaliis die 16 octobris 1859.

† PIERRE, év. de Versailles.



**Approbation de Mgr l'Évêque de Beauvais**

---

Évêché de Beauvais, 30 novembre 1867.

---

MONSIEUR L'ABBÉ,

Un rapport très-favorable m'a été présenté sur votre *Catéchisme Liturgique*. Je connaissais déjà la première édition de cet ouvrage. Il m'avait paru excellent et vraiment utile. Je vous avais engagé à le perfectionner, ce que vous avez fait avec succès.

Je bénis donc de grand cœur cette nouvelle édition ; je désire qu'elle se répande parmi les fidèles souvent trop ignorants en matière de liturgie, et je le recommanderai volontiers au clergé de mon diocèse.

Recevez, monsieur l'abbé, avec mes félicitations, l'assurance de mes sentiments dévoués en N.S.

† JOSEPH-ARMAND  
Évêque de Beauvais, Noyon et Senlis.



### **Approbation de Mgr l'Évêque de Verdun**

---

Le *Petit Catéchisme Liturgique à l'usage des Fidèles*, est le fruit de sérieuses recherches et il est rédigé avec autant de méthode que de précision. Ses documents puisés aux meilleures sources liturgiques en font un livre aussi utile aux ecclésiastiques qu'aux laïcs eux-mêmes. Par la lecture attentive de cet ouvrage, les fidèles ne seront plus étrangers à l'intelligence de nos fêtes religieuses, de nos cérémonies et de tous les détails de notre culte ; et comme ils en connaîtront l'origine, la sainteté, la dignité, ils apprécieront, ils aimeront pour elles-mêmes des pratiques et des observances qu'ils respectaient sans les comprendre suffisamment.

Nous recommandons ce travail intéressant et à ceux qui enseignent et à ceux qui veulent s'instruire.

† AUGUSTIN, Évêque de Verdun.

Verdun, 19 décembre 1867.



## AU LECTEUR

---

La connaissance de la religion, cher lecteur, est, vous ne l'ignorez pas, une chose bien importante : et vous savez aussi que cette connaissance est une chose bien consolante. Plus on étudie cette religion toute divine, plus on l'aime, et plus on veut s'instruire des touchantes vérités qu'elle nous enseigne.

L'Église ne nous instruit pas seulement par la doctrine solennelle et sentencieuse du Catéchisme et de la Prédication ; elle le fait encore par ses chants, ses cérémonies et ses fêtes. — Pour retirer de ces moyens employés par l'Église tout le fruit qu'elle en attend, nous avons besoin de nous instruire du sens qu'elle y attache, nous avons besoin d'apprendre ce langage qu'elle nous parle tous les jours pour nous porter à Dieu.

Ce petit livre est fait pour aider les pieux fidèles dans leur bon désir de s'instruire. Il ne contient pas de grandes phrases : il est simple et explique en peu de mots le sens des fêtes, le sens des cérémonies et des chants de l'Église notre mère.

Ce court traité comprend trois parties :

La première, traite des objets qui servent au culte que rend à Dieu la sainte Église.

La seconde, traite du saint Sacrifice de la Messe, de l'Office divin et de quelques applications particulières de la Liturgie.

La troisième, traite des fêtes de l'Église qui se trouvent tant dans le Propre du Temps que dans le Propre des Saints.

Enfin nous y ajoutons, sous forme d'appendice, quelques notions sur les cérémonies les plus remarquables des fonctions pontificales.

Puisse ce petit livre, cher lecteur, vous faire aimer les saintes Solennités de l'Église, en vous découvrant une partie de leurs mystérieuses significations ! — Puisse-t-il tourner à la gloire de Dieu et au salut de votre âme ! — S'il vous fait quelque bien, priez pour celui qui l'a écrit.

H. DUTILLIET.



## PETIT CATÉCHISME LITURGIQUE

---

### NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

1. D. *Qu'est-ce que la liturgie ?*

R. On appelle ainsi l'ensemble des usages et des cérémonies de l'Église, et des prières dont elle se sert dans l'accomplissement des diverses fonctions ecclésiastiques.

2. D. *Est-il utile aux simples fidèles d'avoir quelque connaissance de la liturgie ?*

R. Oui, sans doute, puisque toutes ces choses ont été établies par l'Église pour les porter à la piété, et qu'elles deviennent inutiles pour ceux qui n'en comprennent pas le sens.

3. D. *Y a-t-il plusieurs liturgies dans l'Église ?*

R. Il y en a plusieurs approuvées, par exemple, celles des Orientaux. En France, au commencement de ce siècle, presque chaque diocèse avait sa liturgie particulière. Tous sont revenus peu à peu à la liturgie romaine, en conservant cependant quelques usages locaux.

4. D. *Qu'est-ce donc que la liturgie romaine ?*

R. On peut dire que c'est l'ensemble des prières et des cérémonies que pratique l'Église romaine, et qu'elle a prescrites dans l'exercice du culte public rendu à Dieu.

5. D. *Qu'est-ce que le rit romain ?*

R. C'est l'ordre d'office spécial à l'Église romaine.

6. *Quel avantage y a-t-il à suivre le rit romain ?*

R. En suivant le rit romain, on est plus véritablement uni de prières à l'Église mère et maîtresse de toutes les autres, on fait un acte plus parfait d'obéissance au Saint-Siège, et l'on participe sûrement à toutes les faveurs spirituelles attachées par l'Église à un grand nombre des prières ou cérémonies de son culte public.

7. D. *Quelle est la langue de l'Église Romaine ?*

R. C'est la langue latine.

8. D. *Pourquoi l'Église prie-t-elle en latin dans ses offices publics ?*

R. Afin que tous ceux qui ont une même croyance, prient et expriment leur foi dans un même langage.

9. D. *Par quel moyen les fidèles qui ne comprennent pas le latin, peuvent-ils s'édifier dans les offices de l'Église ?*

R. En suivant les prières dans les livres où se trouvent le latin et le français qu'ils peuvent lire de temps en temps tout en s'unissant aux chants du chœur.

## PREMIÈRE PARTIE

---

### DES OBJETS QUI SERVENT AU CULTE DIVIN

---

#### CHAPITRE 1<sup>er</sup>

##### MONUMENTS ET MOBILIER LITURGIQUES

##### § 1<sup>er</sup>

##### **Des livres liturgiques**

**10. D. *Qu'appelle-t-on LIVRES LITURGIQUES ?***

R. On appelle ainsi les livres qui contiennent les règles des cérémonies et les formules des prières de l'Église.

**11. D. *Quels sont les principaux ?***

R. Il y en a six : LE BRÉVIAIRE, LE MISSEL, LE RITUEL, LE PONTIFICAL, LE CÉRÉMONIAL DES ÉVÊQUES et LE MARTYROLOGE.

**12. D. *Qu'est-ce que le Bréviaire ?***

R. Le Bréviaire est le livre qui contient l'office divin, tel qu'il doit être récité par les prêtres, les religieux et les religieuses.

**13. D. *Qu'est-ce que le Missel ?***

R. C'est le livre qui contient les prières du saint sacrifice de la Messe, à l'usage des prêtres qui le célèbrent.

**14. D. *Qu'est-ce que le Rituel ?***

R. C'est un livre qui contient les prières et les cérémonies employées dans l'administration des sacrements ou dans quelques autres fonctions ecclésiastiques, telles que les processions et les bénédictions.

**15. D. *Qu'est-ce que le Pontifical ?***

R. C'est le livre qui contient l'ordre de toutes les fonctions ecclésiastiques propres seulement aux Évêques.

**16. D. *Qu'est-ce que le cérémonial des Évêques ?***

R. C'est un livre qui contient l'ordre des cérémonies dans les cathédrales et dans les églises collégiales, c'est-à-dire dans les églises où il y a un évêque ou des chanoines.

**17. D. *Qu'est-ce que le Martyrologe ?***

R. C'est un livre où sont inscrits (selon le jour de leur fête) les noms des martyrs et autres saints et aussi l'annonce des principales fêtes de l'année.

**18. D. *Quels livres liturgiques les fidèles ont-ils entre les mains, dans les offices de l'Église ?***

R. Ce sont des extraits du Bréviaire, du Missel et du Rituel, qui prennent les noms d'Eucologe ou paroissien, paroissien complet, petit paroissien, selon qu'ils sont plus ou moins abrégés.

**19. D. *Quel usage les fidèles doivent-ils faire de ces livres ?***

R. Ils doivent les traiter avec un grand respect et les parents chrétiens doivent inspirer ce sentiment à leurs enfants, leur représentant que ces livres contiennent les prières de l'Église, et leur apprenant de bonne heure à suivre l'office.

## § II

### **Des lieux consacrés au culte**

**20. D. *Quel nom donne-t-on aux monuments où l'on célèbre ordinairement les fonctions du culte catholique ?***

R. On les appelle Églises.

**21. D. *Que veut dire ce mot Église ?***

R. Par lui-même, ce mot veut dire ASSEMBLÉE, mais appliqué aux temples chrétiens, il veut dire le lieu de l'assemblée des fidèles.

**22. D. *Quels sont les lieux attenants à l'Église ?***

R. Ce sont : LA SACRISTIE, LE CIMETIÈRE et quelquefois L'ÉVÊCHÉ, LE CLOÎTRE et LE PRESBYTÈRE.

**23. D. *Qu'est-ce que la sacristie ?***

R. C'est un appartement, attenant à l'Église, lequel sert à renfermer les vases sacrés, les ornements des ministres, le linge de l'Église et en général tous les objets consacrés au culte.

**24. D. *Que doit-on observer dans les sacristies ?***

R. On doit y garder le silence, ou au moins y parler à voix basse, parce que la sacristie fait partie de l'Église, et qu'il peut se faire que Notre-Seigneur y réside corporellement dans quelque parcelle d'hostie restée dans les linges sacrés.

**25. D. *Qu'est-ce que le cimetière ?***

R. Le cimetière est un petit champ qui entourait autrefois les Églises comme on le voit encore dans bien des campagnes. Les anciens auteurs l'appellent parfois DORMITORIUM, dortoir, parce que c'est là que nous allons tous nous reposer dans la paix de Dieu en attendant la résurrection des corps.



26. D. *Comment doit-on se conduire dans les cimetières ?*

R. Avec beaucoup de respect. On n'y doit pas courir, ni parler sans nécessité, et l'on ne doit pas s'y promener la tête couverte si le temps le permet.

27. D. *Pourquoi cela ?*

R. Par respect pour les croix, pour la dépouille des chrétiens qui y sont ensevelis, et, parce que c'est une terre sanctifiée par les prières de l'Église.

28. D. *Qu'est-ce que l'Évêché ?*

R. C'est le palais de l'Évêque.

29. D. *Qu'est-ce que le Cloître ?*

R. On donnait souvent ce nom aux bâtiments qu'habitaient les chanoines qui n'en sortaient que pour aller à l'Église (c'est ce qu'on appelle être cloîtré). — Dans le cloître étaient encore comprises quelquefois la Sacristie et la Maîtrise des enfants de chœur, c'est-à-dire l'endroit où des MAÎTRES les élevaient.

30. D. *Qu'est-ce que le Presbytère ?*

R. Le Presbytère (maison des vieillards), est la demeure du curé et quelquefois de tous les prêtres de la paroisse.

31. D. *Pourquoi l'appelle-t-on ainsi ?*

R. Parce que, dans la loi de Jésus-Christ, comme dans la loi de Moïse, les prêtres sont par la grandeur de leurs fonctions comme les Anciens et les Sages du peuple de Dieu.

32. D. *Qu'appellez-vous Églises Cathédrales ?*

R. Ce sont les Églises où il y a un évêque.

33. D. *Pourquoi les appelle-t-on ainsi ?*

R. Ce nom leur vient du mot latin CATHEDRA, qui veut dire CHAIRE, parce qu'autrefois il n'y avait de chaire que dans l'Église de l'Évêque, la seule où l'on prêchât au peuple la parole de Dieu. Aujourd'hui il y a pour l'Évêque dans ces Églises, un trône fixe que l'on appelle la CHAIRE ÉPISCOPALE.

34. D. *Qu'appellez-vous Collégiale ?*

R. On appelle ainsi une Église desservie par des chanoines qui y chantent tous les jours l'office. Collégiale vient du mot COLLEGIUM, RÉUNION DE PLUSIEURS PERSONNES. Telles étaient, chez nous, l'Église de l'ancienne abbaye de Saint-Denis en France, l'Église de Sainte-Geneviève, à Paris, et telle est encore l'Église de Notre-Dame de Fourvière, à Lyon.

35. D. *Qu'est-ce qu'une Église paroissiale ?*

R. C'est une Église qui n'a pas d'Évêque, ni de chanoines, mais qui est tenue par un ou plusieurs prêtres, pour le service de la paroisse qui en dépend. Si l'Évêque réside sur cette paroisse, elle est tout à la fois Église paroissiale et Cathédrale.

36. D. *Qu'appelle-t-on Oratoire ?*

R. On donne ordinairement ce nom à une petite chapelle, destinée seulement à la prière particulière, où l'on ne célèbre pas la sainte messe.

37. D. *Qu'appellez-vous le sanctuaire dans une Église ?*

R. Le sanctuaire est l'endroit le plus saint d'une Église : C'est le lieu où se trouve le Maître-Autel, et où s'accomplissent les plus saintes fonctions du culte chrétien, comme le saint Sacrifice de la Messe et l'exposition du Très-Saint-Sacrement. — C'est la place des ministres de l'autel. On y voit aussi du côté de l'Évangile, dans les Cathédrales, le trône de l'Évêque.

38. D. *Qu'est-ce que le Chœur ?*

R. C'est l'endroit le plus rapproché du sanctuaire, où se tiennent pendant l'office, les prêtres, les clercs, les chantres et les enfants de chœur ; en un mot tous ceux qui, par le droit de leur ordre ou par privilège, remplissent quelques fonctions dans les cérémonies de l'Église.

39. D. *Qu'est-ce que les chapelles qu'on voit en assez grand nombre dans certaines Églises ?*

R. Ce sont autant de petits sanctuaires placés sous l'invocation de quelque Saint, où l'on célèbre au besoin le saint Sacrifice, et où sont le plus souvent placés les confessionnaux.

40. D. *N'y en a-t-il pas toujours une plus remarquable que les autres ?*

R. Oui, c'est la chapelle de la Sainte Vierge.

41. D. *Pourquoi dans toutes les Églises a-t-on élevé un autel en l'honneur de Marie ?*

R. Parce que la Sainte Vierge est la mère de tous les chrétiens, et qu'après Jésus-Christ, nous n'avons au ciel et sur la terre rien de plus cher que cette bonne Mère.

42. D. *Qu'est-ce que la nef ?*

R. La nef est la partie de l'Église qui s'étend depuis la porte principale jusqu'à l'entrée du chœur.

43. D. *Qu'est-ce que les bas-côtés ?*

R. On appelle ainsi dans les grandes Églises les nefs qui avoisinent la nef principale. Tous les fidèles s'y placent indistinctement comme dans la grande nef. (Il est bon d'observer ici qu'autrefois un côté de l'Église était réservé aux hommes, et un autre aux femmes ; cette louable habitude est encore observée dans plusieurs paroisses).

44. D. *Qu'est-ce que le parvis ou portail ?*

R. On donne ce nom à la grande entrée d'une Église. — C'est là que l'on fait pour les enfants (si c'est possible) les cérémonies qui précèdent le Baptême, que l'on bénit le feu nouveau, le Samedi Saint, etc., que l'on reçoit et que l'on complimente l'Évêque ou le Souverain lorsqu'ils visitent une ville.

45. D. *Qu'est-ce que le clocher ?*

R. C'est la tour dans laquelle sont renfermées les cloches.

46. D. *Qu'est-ce donc que les cloches ?*

R. Les cloches sont des instruments métalliques dont l'Église se sert pour appeler les fidèles à ses offices ou à ses cérémonies.

47. D. *Doit-on du respect aux cloches ?*

R. Oui, car l'Église qui les destine à appeler ses enfants dans le lieu saint, les a séparées des choses profanes par une bénédiction particulière et même par une consécration solennelle réservée à l'Évêque.

48. D. *Quel nom donne-t-on à la bénédiction des cloches ?*

R. On l'appelle vulgairement BAPTÊME DES CLOCHES, sans doute parce qu'on y lave la cloche avec de l'eau bénite, que l'on y fait des onctions d'huile sainte, et enfin qu'on lui donne un ou plusieurs noms, d'où vient probablement l'usage de donner aux cloches un parrain et une marraine. — Toutefois, le véritable nom de cette cérémonie est celui de BÉNÉDICTION.

49. D. *Comment un chrétien doit-il considérer la cloche ?*

R. Comme la voix de Dieu et de l'Église ; elle lui rappelle ses devoirs, en l'appelant à la prière ; son exil sur la terre en lui annonçant la mort ou les funérailles de quelqu'un de ses semblables, mais elle lui rappelle aussi le souvenir des joies chrétiennes : son baptême, sa première communion, la visite de son Évêque, et en un mot, toutes les circonstances solennelles de sa vie.

### § III

#### **Du Mobilier des Églises.**

50. D. *Quel est, dans le mobilier des Églises, l'objet le plus vénérable ?*

R. C'est l'autel.

51. D. *Qu'appellez-vous ainsi ?*

R. On appelle ainsi la table où s'offre tous les jours le saint Sacrifice.

52. D. *Quelle est la forme de l'autel ?*

R. Quelquefois il a la forme d'une table portée sur des colonnes ; mais le plus souvent la forme d'un tombeau, parce qu'autrefois on offrait le saint Sacrifice sur les tombeaux des martyrs.

53. D. *Qu'est-ce que l'Église a conservé de cette coutume ?*

R. L'usage de placer des reliques des saints dans la pierre d'autel. — L'endroit où se placent ces reliques s'appelle le sépulcre.

54. D. *Qu'est-ce qu'un autel fixe ?*

R. C'est une grande table de pierre fixée avec ou sans maçonnerie, laquelle perd sa consécration si on la déplace. — Cet autel doit être consacré sur place par un évêque.

55. D. *Qu'est-ce qu'un autel portatif ?*

R. C'est un autel plus petit ou une pierre consacrée, justement assez grande pour pouvoir y célébrer le saint Sacrifice, et que l'on enchâsse dans un autel en bois ou de toute autre matière. — Ces pierres peuvent être déplacées sans perdre leur consécration.

56. D. *Tout le monde peut-il toucher à la pierre d'autel ?*

R. Non, il n'y a que les ecclésiastiques dans les ordres sacrés, parce que ces pierres ont été consacrées et non pas seulement bénites.

57. D. *L'autel n'est-il pas élevé ?*

R. Oui, il doit être élevé de trois degrés au moins au-dessus de la nef, afin que les fidèles puissent voir le prêtre à l'autel et s'unir à ses prières et aux cérémonies de la sainte Messe.

58. D. *Quels sont les accessoires de l'autel ?*

R. Ce sont : le TABERNACLE, la CROIX, les CHANDELIERS, les LAMPES, les NAPPES, et la TABLE DE COMMUNION.

59. D. *Qu'est-ce que le TABERNACLE ?*

R. Le Tabernacle, selon la signification du mot, est une petite tente ou pavillon, placée au milieu et au fond de l'autel, et servant uniquement à renfermer la sainte Eucharistie.

60. D. *Comment doit être fait le Tabernacle ?*

R. Les règles actuelles de la discipline de l'Église exigent qu'il soit de marbre, de bois, de bronze doré à l'extérieur, et de plus recouvert d'un pavillon blanc, garni à l'intérieur d'une étoffe de soie blanche, parce que c'est la couleur employée pour tout ce qui concerne le Saint-Sacrement. — Il est bon d'observer ici que TOUS, prêtres et laïques doivent faire la génuflexion en passant devant le Tabernacle où réside la sainte Eucharistie.

61. D. *Quel est le but de l'Église dans tous ces règlements ?*

R. C'est de témoigner sa profonde vénération pour le Très-Saint-Sacrement de l'autel qui ne peut être conservé avec trop de respect.

62. D. *Qu'avez-vous à nous dire de l'EXPOSITOIRE ou EXPOSITION ?*

R. C'est un petit trône de soie blanche, ou une petite niche de bois ou de bronze doré que l'on place sur le Tabernacle, lorsqu'on doit exposer le Saint-Sacrement à l'adoration des fidèles. Ce trône ne peut servir que pour exposer le Saint-Sacrement, et non des reliques, pas même celle de la vraie Croix.

63. D. *Le Tabernacle est-il une partie essentielle de l'autel ?*

R. Non, il ne devrait même y en avoir qu'un seul dans chaque Église, au maître-autel, ou deux au plus, c'est-à-dire l'un au maître-autel et l'autre dans la chapelle particulière où l'on conserve la sainte Eucharistie.

**64. D. *Puisque nous en sommes sur ce point, où doit-on conserver le Saint-Sacrement ?***

R. Dans les petites Églises, il est plus convenable que ce soit au maître-autel, parce que c'est ordinairement le plus beau et le plus digne : mais dans les Cathédrales on préfère que ce soit dans une chapelle particulière, afin que l'ordre des cérémonies ne soit pas troublé, et aussi, parce que, dans certaines fonctions, l'Évêque doit être assis le dos tourné à l'autel, ce qui deviendrait inconvenant si le Saint-Sacrement y résidait.

**65. D. *A quelle marque reconnaîtriez-vous dans une Église l'autel où réside le Saint-Sacrement ?***

R. Aux lampes ou au moins à une lampe qui doit y brûler jour et nuit.

**66. D. *Comment doit être placée cette lampe ?***

R. S'il n'y a qu'une lampe elle doit être placée devant l'autel et non sur le côté afin qu'elle paraisse comme la sentinelle d'honneur placée à la porte du palais du Roi des rois.

**67. D. *Que signifie cette lampe ?***

R. Elle exprime l'ardeur de notre foi et de notre amour pour Jésus-Christ, et le désir que nous aurions de pouvoir jour et nuit faire la garde auprès de son tabernacle.

**68. D. *Quels sont les autres accessoires de l'autel ?***

R. Ce sont le crucifix et les chandeliers.

**69. D. *Comment doit être ce crucifix ?***

R. Il doit être placé sur le milieu de l'autel ou sur le tabernacle, s'il y en a un ; et assez grand pour être vu de tout le peuple. Ce doit être un crucifix et non pas seulement une croix.

**70. D. *Quelle différence y a-t-il donc entre une croix et un crucifix ?***

R. C'est que la croix représente seulement l'image du bois sacré de notre salut ; tandis que le crucifix est la croix portant l'image de Notre-Seigneur crucifié.

**71. D. *Pourquoi l'Église veut-elle qu'on place un crucifix sur l'autel ?***

R. Pour nous rappeler que c'est par le sacrifice de la croix, qui est renouvelé sur l'autel, que Jésus-Christ nous a rachetés.

**72. D. *D'où vient dans l'Église l'usage des cierges et des lampes ?***

R. Cet usage remonte à l'origine du christianisme. Ce n'est pas seulement par nécessité qu'on s'est servi de lumière, mais aussi pour honorer nos saints mystères et rappeler aux fidèles, disent les saints docteurs, qu'ils doivent toujours se montrer les vrais disciples de Celui qui fut LA LUMIÈRE DU MONDE.

**73. D. *Pourquoi y a-t-il des chandeliers avec des cierges près de la croix à l'autel ?***

R. Pour l'honneur et la vénération de l'adorable sacrifice.

74. D. *Quel en est le nombre ordinaire ?*

R. Ils doivent être au nombre de six, et on doit en ajouter un septième derrière la croix lorsque l'Évêque officie pontificalement pour marquer sans doute la plénitude du sacerdoce qu'il a reçue dans la consécration épiscopale.

75. D. *De quelle matière doivent être les cierges ?*

R. De cire d'abeille, et jamais de stéarine.

76. D. *Que doit-on brûler dans les lampes ?*

R. De l'huile.

77. D. *Quelle est la raison de ce choix de l'Église ?*

R. C'est la nature et la signification de ces deux matières. La cire tirée du miel des abeilles, l'huile extraite de l'olive sont deux matières précieuses, que l'Église a jugées dignes d'être employées dans son culte. La CIRE par sa blancheur et l'éclat de sa lumière représente la pureté et la charité qui doivent orner nos cœurs, et l'HUILE la force et la douceur du vrai chrétien.

78. D. *Qu'est-ce que les torches ou flambeaux ?*

R. On donne ce nom à de gros cierges à trois ou quatre mèches, que l'on porte près du Saint-Sacrement dans les processions, et au moment de l'élévation ou de la bénédiction du Saint-Sacrement.

79. D. *Quel est le but des lustres et des candélabres ?*

R. Ils servent à supporter un plus grand nombre de bougies que l'on allume dans les fêtes solennelles. L'Église veut par là montrer son allégresse et nous exciter à une plus grande ferveur ; c'est là le but de toutes les solennités de notre sainte religion.

80. D. *Qu'appellez-vous table de communion ?*

R. On donne ce nom à la balustrade qui ferme ordinairement le sanctuaire et devant laquelle les fidèles s'agenouillent pour recevoir la sainte communion.

81. D. *N'y a-t-il pas d'autres objets particuliers au sanctuaire et au maître-autel ?*

R. Oui, ce sont pour l'office public, la crédence, le banc des ministres sacrés, le trône de l'Évêque (s'il y a lieu) et le chandelier pascal dans le temps de Pâques.

82. D. *Qu'est-ce que la crédence ?*

R. C'est une table que l'on place à droite dans le sanctuaire pour le service de l'autel pendant le saint Sacrifice.

83. D. *Donnez-nous quelques détails sur la crédence ?*

R. La crédence doit être entièrement couverte d'une nappe blanche pendante ; on y dépose tous les objets nécessaires à la messe solennelle, le calice tout préparé, le missel pour l'Évangile, les burettes, l'encensoir, l'instrument de paix, et aux deux extrémités, les chandeliers des acolytes avec leurs cierges. Si l'office est pontifical, on y dépose les mitres, les vases aux

saintes huiles et tous les objets nécessaires pendant la fonction ; on ne regarde la crédence comme la sacristie du sanctuaire. C'est près de cette crédence que demeurent les acolytes pendant toute la messe afin d'être prêts à servir les ministres sacrés.

**84. D. *Qu'appellez-vous banc des ministres ?***

R. C'est une banquette de bois recouverte d'une étoffe de la couleur des ornements sur laquelle s'asseyent, quand il y a lieu, à la Messe ou aux Vêpres le célébrant, le diacre et le sous-diacre. Elle doit être à droite de l'autel et disposée sans aucune marche sur un tapis.

**85. D. *De quoi se compose et où se place le trône de l'Évêque ?***

R. Ce trône est un fauteuil élevé sur trois degrés et surmonté de draperie. Il est nécessaire quand un Évêque officie pontificalement, et se place du côté de l'Évangile.

**86. D. *Qu'appellez-vous chandelier pascal ?***

R. C'est un grand chandelier que l'on place par terre, dans le sanctuaire du côté de l'Évangile pour y déposer le cierge pascal depuis le Samedi Saint jusqu'au jour de l'Ascension.

**87. D. *Qu'est-ce que la chaire ?***

R. C'est une petite tribune placée ordinairement au milieu de la grande nef : c'est de la chaire, pour être mieux entendus de tous, que les prêtres annoncent aux fidèles les jeûnes, les fêtes, et les cérémonies de chaque semaine qu'ils font la lecture de l'Évangile et enfin les Instructions.

**88. D. *Qu'appellez-vous fonts baptismaux ?***

R. On donne ce nom à une petite fontaine placée le plus souvent dans une chapelle particulière. Cette fontaine contient l'eau bénite pour le baptême, et c'est aux fonts qu'on administre ce sacrement.

**89. D. *N'y a-t-il pas dans les fonts ce qu'on appelle la piscine ?***

R. Oui, c'est un bassin creusé sous terre et où tombe, par un petit trou pratiqué dans les fonts, l'eau que l'on a versée sur la tête de l'enfant. On y jette également l'eau qui a servi à laver les linges sacrés, lorsqu'il n'y a pas dans l'Église une autre piscine réservée à cet usage.

**90. D. *Qu'est-ce qu'un confessionnal ?***

R. On appelle ainsi le saint tribunal de la pénitence, parce que l'on y va CONFESSER ses péchés.

**91. D. *Qu'est-ce que les stalles ?***

R. On appelle STALLES les sièges séparés qui sont placés sur un ou plusieurs rangs de chaque côté du chœur des Églises.

**92. D. *Qu'appelle-t-on banc de l'œuvre ?***

R. C'est un banc d'honneur où se placent les marguilliers des paroisses.  
— Le clergé y prend place pour le sermon, car ce banc fait presque toujours face à la chaire.

93. D. *Qu'est-ce que les orgues ?*

R. On appelle ainsi un appareil plus ou moins compliqué de tuyaux harmonieux animés par l'air comprimé et dirigé au moyen des touches du clavier, par la main d'un musicien.

94. D. *Quelle remarque peut-on faire sur cet admirable instrument ?*

R. C'est qu'il est propre aux Églises, et les flots d'harmonie qu'il répand dans le lieu saint, doivent nous rappeler, par leur éclat et leur gravité, les chants si majestueux, si suaves et si pleins de délices que les anges et les bienheureux font entendre devant le trône de l'Éternel.

## § IV

### Des vases et ustensiles sacrés.

95. D. *Quels sont les vases liturgiques ou sacrés ?*

R. Ce sont : le CALICE, la PATÈNE, le CIBOIRE, la CUSTODE et l'OSTENSOIR.

96. D. *Qu'est-ce que le Calice ?*

R. C'est le vase sacré, la coupe où se fait la consécration du vin changé au précieux sang de Notre-Seigneur dans le saint Sacrifice.

97. D. *Qu'est-ce que la Patène ?*

R. C'est une sorte de petite assiette qui sert à recevoir la Sainte-Hostie.

98. D. *Quelle est la matière de ces deux vases sacrés ?*

R. Selon les règles de l'Église ils doivent être d'or, ou s'ils sont d'argent, ils doivent être dorés au dedans.

99. D. *Que faut-il pour que l'on puisse s'en servir au Saint-Sacrifice ?*

R. Il faut qu'ils aient été consacrés par l'Évêque ?

100. D. *Qu'est-ce que le Ciboire ?*

R. Le CIBOIRE est un vase où l'on conserve les Saintes Hosties pour la communion des fidèles. Lorsqu'il contient les saintes Espèces, il doit être revêtu d'un pavillon de soie blanche, de drap d'or ou d'argent.

101. D. *Qu'est-ce que la Custode ?*

R. C'est une petite boîte d'or ou d'argent doré, à double verre, dans laquelle on renferme la Sainte-Hostie, afin de la placer ainsi dans l'Ostensoir, sans crainte de la briser. Ce mot *custode* vient du verbe latin *custodire* qui veut dire *garder*.

102. D. *Qu'est-ce que l'Ostensoir ?*

R. L'OSTENSOIR, qui vient du mot latin qui veut dire *montrer*, est un vase ou plutôt un ustensile sacré qui sert à exposer visiblement la Sainte-Hostie à l'adoration des fidèles. — On l'appelait autrefois la monstrance.



103. D. *Le Ciboire, la Custode et l'Ostensoir sont-ils consacrés ?*

R. Non, ils sont seulement bénits par l'évêque ou par un prêtre qui en a reçu le pouvoir de l'Évêque.

104. D. *Est-il permis aux fidèles de toucher à ces vases, même lorsque le corps de Jésus-Christ n'y est plus ?*

R. Non ; les ecclésiastiques seuls en ont le droit.

105. D. *Les sacristains n'y touchent-ils pas pour les préparer ?*

R. Non, à moins qu'ils en aient reçu la permission expresse de l'Évêque diocésain et pour leur paroisse seulement. Mais ce n'est point dans l'esprit de l'Église romaine et, dans beaucoup de diocèses, cette permission ne s'accorde que très difficilement, encore est-elle absolument restreinte au service de la sacristie.

106. D. *Est-ce un péché d'y toucher sans nécessité ?*

R. Oui assurément.

107. D. *Qu'appelle-t-on ampoule ?*

R. Ce sont les petits vases qui contiennent les Saintes Huiles.

108. D. *Les fidèles peuvent-ils y toucher ?*

R. Non, surtout quand ils contiennent les huiles consacrées.

109. D. *Quels sont, après les vases sacrés, les principaux objets qui servent dans les cérémonies de l'Église ?*

R. Ce sont : LES BURETTES, L'INSTRUMENT DE PAIX ou OSCULATOIRE, LA CROIX DE PROCESSION, L'ENCENSOIR, LA NAVETTE, LES BÉNITIERS, LE GOUPILLON, LES DAIS et LES BANNIÈRES.

110. D. *Qu'est-ce que les burettes ?*

R. Ce sont de petits vases de cristal ou de métal, où l'on met l'eau et le vin pour la messe ; on les place sur la crédence dans un plateau de la même matière.

111. D. *Qu'est-ce que l'instrument de paix ou OSCULATOIRE ?*

R. C'est un objet de métal sur lequel est gravé un crucifix et que l'on fait baiser pour donner la paix aux fidèles.

112. D. *Qu'est-ce que la croix de procession ?*

R. C'est une croix assez élevée que l'on porte dans les processions.

113. D. *Qu'est-ce que l'encensoir ?*

R. C'est un petit fourneau suspendu à des chaînes et destiné à brûler de l'encens devant le Saint-Sacrement ou dans les diverses cérémonies de l'Église.

114. D. *Qu'est-ce que la navette ?*

R. C'est un petit vase de métal en forme de vaisseau, d'où lui vient son nom, lequel sert à contenir l'encens qui brûle dans l'encensoir.

115. D. *Qu'est-ce que les bénitiers ?*

R. Ce sont les vases qui contiennent l'eau bénite.

116. D. *Y en a-t-il de plusieurs sortes ?*

R. Oui, il y a le bénitier que l'on porte dans les cérémonies de l'Église, c'est un vase avec une anse ; et il y a les urnes ou coquilles placées à la porte de l'église ou de la sacristie, pour l'usage du clergé et des fidèles.

117. D. *Qu'est-ce que le goupillon ?*

R. C'est un petit manche de bois ou de métal auquel sont adaptées des soies ou une éponge, et dont le prêtre se sert pour asperger les fidèles ou les choses qu'il bénit.

118. D. *Qu'est-ce que le dais ?*

R. C'est un pavillon de soie blanche que plusieurs personnes soutiennent au-dessus de la tête du prêtre, dans les processions où l'on porte le Saint-Sacrement. On accorde aussi les honneurs du dais aux Evêques et aux souverains ; mais, dans ce dernier cas, il doit être, autant que possible, rouge ou violet.

119. D. *Qu'est-ce que l'OMBELLA ou ombrelle ?*

R. C'est un dais plus petit qui peut être tenu par une seule personne. On s'en sert lorsque l'on porte le Saint-Sacrement aux malades, ou qu'on le transporte dans l'intérieur de l'Église.

120. D. *Qu'est-ce que les bannières ?*

R. Ce sont des étendards ou drapeaux d'étoffe sur lesquels sont représentées les images de la Sainte Vierge, du Saint patron de la paroisse ou des différentes confréries qui les portent en procession.

## § V

### **Des linges sacrés.**

121. D. *Quels sont les linges sacrés qui servent au saint Sacrifice ?*

R. Ce sont : LE CORPORAL, LA PALLE, LE PURIFICATOIRE, LE MANUTERGE et LES NAPPES D'AUTEL, auxquelles on peut ajouter LA NAPPE DE COMMUNION.

122. D. *Qu'est-ce que le corporal ?*

R. Le corporal est une petite nappe très fine mais sans broderies que l'on met sur les autres nappes de l'autel, pour y déposer le corps de Notre-Seigneur au saint Sacrifice, d'où lui vient son nom de CORPORAL. C'est toujours aussi sur le corporal que l'on doit déposer les vases sacrés lorsqu'ils contiennent la Sainte Eucharistie.

123. D. *Qu'est-ce que la palle ?*

R. C'est un corporal plié en carré ou soutenu d'un petit carton, lequel se à couvrir le calice pendant la sainte Messe.

124. D. *Qu'est-ce que le purificateur ?*

R. C'est un petit linge dont le prêtre se sert pour essuyer le calice, ses lèvres et ses doigts après la communion du précieux sang et les ablutions.

125. D. *Les laïques peuvent-ils toucher ces linges ?*

R. Non, il ne le peuvent pas, dès que ces linges ont servi une seule fois au saint Sacrifice.

126. D. *Comment fait-on pour laver ces linges ?*

R. Un prêtre ou une personne ayant droit ou permission de toucher les vases sacrés, les purifie dans trois eaux différentes que l'on jette ensuite dans la piscine ; ce n'est qu'après ces précautions qu'on met ces linges entre les mains des blanchisseuses ordinaires.

127. D. *Qu'est-ce que le manuterge ?*

R. Le manuterge ou LAVABO, n'est autre chose que l'essuie-main dont le prêtre se sert à l'autel lorsqu'il se lave les doigts.

128. D. *Qu'est-ce que les nappes d'autel ?*

R. Ce sont des toiles dont l'Église prescrit de couvrir l'autel pour y célébrer le saint sacrifice de la Messe. Il doit y en avoir trois et celle de dessus doit pendre presque jusqu'à terre aux deux bouts de l'autel.

129. D. *Qu'appellez-vous nappe de communion ?*

R. C'est un linge que l'on étend sur la balustrade du sanctuaire, ou que des clercs présentent aux fidèles pour recevoir la sainte communion.

130. D. *Les fidèles peuvent-ils toucher au manuterge ainsi qu'aux nappes de communion ?*

R. Rien ne s'y oppose, parce que ces linges ne sont jamais en contact avec le corps de Notre-Seigneur-Jésus-Christ. Il en est de même pour les nappes d'autel.

131. D. *De quelle matière doivent être tous ces linges ?*

R. Les règles de l'Église prescrivent qu'ils soient faits de toile de lin ou de chanvre.

\* \*

\*

## CHAPITRE II

### DES VÊTEMENTS SACRÉS

#### §. I

#### **Costumes des ecclésiastiques — Habits de chœur Vêtements des ministres sacrés.**

132. D. *Qu'est-ce que la soutane ?*

R. La soutane est une longue robe descendant jusqu'aux talons : C'est le costume de tous les ecclésiastiques.

133. D. *Quelle est la couleur de la soutane ?*

R. Elle varie selon la dignité de celui qui en est revêtu : le Pape la porte blanche ; les cardinaux, rouge ; les évêques, violette et les simples prêtres, noire, ainsi que tous les ecclésiastiques d'un rang inférieur. Elle est souvent accompagnée d'une ceinture de même couleur, surtout en France.

134. D. *Les ecclésiastiques la portent-ils seuls ?*

R. Oui, ordinairement ; mais il est permis aux laïques de la porter dans l'Église lorsqu'ils font partie du bas-chœur, les séminaristes non tonsurés sont autorisés à la porter même au dehors.

135. D. *Comment les chantres et les enfants de chœur des Églises doivent-ils user de cette permission ?*

R. Ils doivent la regarder comme un grand honneur et traiter avec respect ce saint habit.

136. D. *Que signifie la soutane ?*

R. Elle signifie le renoncement au monde.

137. D. *Qu'est-ce que le surplis ?*

R. Le surplis, ainsi appelé parce qu'autrefois on le mettait sur une pelisse ou soutane fourrée pour l'hiver, est un vêtement blanc qui descend jusqu'aux genoux, et dont les manches, qui cachent tout le bras dans sa longueur, sont en même temps fort larges.

138. D. *Que signifie le surplis ?*

R. Il représente par sa blancheur l'innocence que doivent apporter à l'autel ceux qui approchent des saints mystères.

139. D. *Qu'est-ce que le rochet ?*

R. C'est un surplis plus court et à manches étroites qui est l'habit de chœur ordinaire des Évêques, des prélats séculiers et des chanoines.

140. D. *Qu'est-ce que la barette ?*

R. La barette est un bonnet noir à trois ou quatre cornes, dont se servent les ecclésiastiques et même les clercs du bas-chœur pour se couvrir la tête dans les offices, ou dans les processions.

141. D. *Qu'est-ce que le camail ?*

R. C'est un petit manteau ou pèlerine ordinairement de la couleur de la soutane, accompagnée d'un capuchon et dont on se sert dans l'hiver. — LA MOZETTE que les chanoines et les évêques portent en toute saison, et qui est une marque de dignité, n'est autre chose qu'un petit camail.

142. D. *Que savez-vous de la chape des chanoines ?*

R. Cette chape, en latin *cappa magna* (cappamagne) ou grande chape, est composée d'un camail de soie ou d'hermine, et d'un manteau de soie à longue queue dont la couleur varie. Le Pape et les cardinaux portent la chape rouge ; les Evêques la portent violette ; quant aux chanoines, la couleur de ce manteau varie selon les usages ou privilèges des chapitres auxquels ils appartiennent ; le plus souvent, elle est de drap noir bordé de rouge : mais ce costume n'est pas la véritable CAPPAMAGNE.

143. D. *Ce costume des chanoines est-il général ?*

R. Il n'est guère connu qu'en quelques diocèses de France ; leur véritable costume est le rochet et la mozette et quelquefois l'aumusse.

144. D. *Quels sont les habits communs aux clercs qui sont dans les ordres sacrés ?*

R. Ce sont : L'AMICT, L'AUBE et LE CORDON.

145. D. *Qu'est-ce que l'amict ?*

R. C'est un voile de lin dont les ministres de l'autel s'entourent le cou, lorsqu'ils doivent se revêtir de l'aube.

146. D. *Que représente l'amict ?*

R. Comme autrefois on le mettait sur la tête, l'Eglise en a fait l'image du CASQUE DU SALUT dont saint Paul veut toujours que le chrétien soit armé. C'est pour cela que le prêtre, avant de laisser tomber l'amict sur ses épaules, le met sur sa tête en disant : Placez sur ma tête, Seigneur, le casque du salut.

147. D. *Qu'est-ce que l'aube ?*

R. L'aube est un vêtement blanc, ainsi que l'indique son nom (*alba*) qui descend jusque sur les pieds, et dont doivent être revêtus les prêtres et les ministres de l'autel.

148. D. *Que signifie l'aube ?*

R. Elle signifie l'innocence qui est comme le vêtement du prêtre, et qui jette de l'éclat sur toute sa vie, comme la blancheur de l'aube jette de l'éclat sur tout son corps, qu'elle enveloppe entièrement.

149. D. *Qu'est-ce que le cordon ?*

R. C'est une ceinture qui retient les plis de l'aube autour des reins. Il représente la modestie et les bonnes mœurs.

150. D. *Quel est l'ornement propre aux sous-diacres et aux ordres supérieurs ?*

R. C'est le manipule que ne peuvent porter les simples clercs.

151. D. *Qu'est-ce que le manipule ?*

R. C'est un petit ornement de soie, comme tous les vêtements sacrés dont nous allons parler, que les ministres de l'autel portent sur le bras gauche pendant le saint Sacrifice. Autrefois, c'était un linge que les clercs portaient pour essuyer la sueur lorsqu'elle les incommodait, ou les larmes que la dévotion tirait de leurs yeux.

152. D. *Quelle signification lui a-t-on donné depuis qu'il est devenu un ornement ?*

R. Il représente les larmes du chrétien sur la terre et rappelle au prêtre qu'il doit pleurer et répandre bien des sueurs pour le salut des âmes, s'il veut que Dieu le récompense au ciel.

153. D. *Quel est l'autre ornement du sous-diacre ?*

R. C'est la tunique qui était autrefois une robe assez longue, aujourd'hui elle est plus courte et en France, où on en a coupé les manches sous les bras, elle est devenue une sorte de manteau.

154. D. *Que représente la tunique ?*

R. Elle représente la joie que le sous-diacre doit ressentir d'avoir consacré sa vie au service de Dieu ?

155. D. *N'y a-t-il pas un autre ornement propre au sous-diacre ?*

R. Oui, c'est L'HUMÉRAL ou voile de soie de la couleur de l'ornement, que l'on met sur ses épaules lorsqu'il doit porter le calice sur l'autel et la patène après l'offertoire, dans les messes solennelles.

156. D. *Quels sont les vêtements du diacre ?*

R. Les mêmes que ceux des ordres inférieurs et de plus l'étole et la dalmatique.

157. D. *Qu'est-ce que l'étole ?*

R. C'est un ornement en forme de bande que le diacre met en écharpe, la faisant passer de l'épaule gauche sous le bras droit.

158. D. *Pourquoi la met-il ainsi ?*

R. Parce que, autrefois, l'étole était une robe dont on n'a gardé que le bord ou parement, et que le diacre, pour être libre dans le service du prêtre à l'autel, se dégageait de la manche droite et l'attachait sous le bras.

159. D. *Que signifie l'étole ?*

R. L'Église en a fait le symbole ou l'image du vêtement d'immortalité qui nous a été rendu dans le baptême.

160. D. *Qu'est-ce que la dalmatique ?*

R. C'était autrefois une robe assez semblable à la tunique de nos jours ; aujourd'hui elles ne diffèrent nullement, bien que chacune ait gardé son nom.

161. D. *Que représente la dalmatique ?*

R. La justice que tout ministre de l'autel doit porter dans ses fonctions.

162. D. *Quels sont les vêtements particuliers du prêtre ?*

R. Ce sont : le manipule dont nous avons parlé plus haut, l'étole et la chasuble.

163. D. *Le prêtre porte-t-il l'étole comme les diacres ?*

R. Non, il la porte pendante par devant, pour nous marquer qu'il supporte tout le poids du sacerdoce, ou croisée sur la poitrine, lorsqu'il la met sur l'aube.

164. D. *Qu'est-ce que la chasuble ?*

R. La chasuble est l'habillement sacré que revêt le prêtre par dessus ses autres habits, pour célébrer la sainte Messe. Cet habit porte une grande croix sur toute la partie qui recouvre les épaules du prêtre. En Italie la croix de la chasuble est par devant.

165. D. *Que signifie la chasuble ?*

R. Elle représente le joug de la loi de Jésus-Christ que le prêtre porte sur lui-même, pour apprendre aux fidèles à le prendre volontiers pour le salut de leurs âmes.

166. D. *Ne connaissez-vous pas d'autres ornements d'un usage ordinaire dans les saints offices ?*

R. Oui, il y a encore la chape et l'écharpe.

167. D. *Qu'est-ce que la chape ?*

R. La chape ou PLUVIAL, qui diffère de la grande chape des Evêques et des chanoines dont on a parlé au numéro 142, est un grand manteau de soie dont se sert le prêtre dans les processions et dans certaines solennités. On ne lui donne guère de signification mystérieuse et sa forme majestueuse est sans doute la cause qui l'a fait servir aux circonstances solennelles de la liturgie.

168. D. *Qu'est-ce que l'écharpe ou voile huméral ?*

R. L'écharpe ou VOILE HUMÉRAL, est un voile de soie blanche que l'on met sur les épaules du prêtre et dont il s'enveloppe les mains pour donner la bénédiction du Saint-Sacrement ou pour le porter en procession.

**169. D. *Pourquoi fait-on usage de cette écharpe ?***

R. Pour montrer le grand respect que l'on a pour les vases sacrés, et surtout pour le corps adorable de Notre-Seigneur que l'on ne porte que le moins possible avec les mains nues.

**170. D. *Les ornements de l'Église sont-ils tous de la même couleur ?***

R. Non, l'Église emploie cinq couleurs différentes qui sont : le BLANC, le ROUGE, le VERT, le VIOLET, et le NOIR.

**171. D. *Que représentent ces couleurs ?***

R. Le BLANC représente la joie et la pureté ; le ROUGE, l'amour de Dieu et le courage qui nous ferait verser notre sang pour lui ; le VERT, l'espérance et le repos futur ; le VIOLET, la pénitence et la prière dans l'affliction ; le NOIR, le deuil et la tristesse.

**172. D. *Dites-nous un mot de l'usage de ces couleurs en général ?***

R. Le BLANC sert pour toutes les fêtes de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge et de tous les saints qui ne sont pas martyrs ; le ROUGE pour les fêtes et les offices du Saint-Esprit, pour les fêtes de la Croix et de la Passion et pour les fêtes des Martyrs ; le VERT pour tout le temps qu'on appelle de Pèlerinage (les dimanches après l'Épiphanie et après la Pentecôte), et les fêtes de ce temps ; le VIOLET pour tous les dimanches de l'Avent, de la Septuagésime et du Carême ; comme aussi pour tous les offices de pénitence ; et enfin le NOIR pour le Vendredi-Saint à l'office du matin, et à tous les offices de morts.

**173. D. *Les habits, linges et ornements de l'Église sont-ils tous bénits ?***

R. Tous ceux qui servent immédiatement au saint sacrifice de l'autel doivent l'être ; mais c'est d'ailleurs une pieuse pensée et une louable pratique de bénir tous les objets qui servent au culte divin.

**174. D. *Par qui doivent être bénits les linges et ornements sacrés ?***

R. Par l'Évêque ou au moins par un prêtre qui en ait reçu de lui la permission expresse.

## § II

### **Costume et ornements particuliers des Évêques**

**175. D. *Quel est le costume des Évêques dans leur vie privée ?***

R. Les Évêques portent une soutane, un manteau et des bas violets ; une ceinture de même couleur ornée d'un gland, mêlé de soie verte et d'or, un chapeau noir garni d'un gland de même matière que celui de la ceinture. Les habits violets des Évêques, sont en certains pays, relevés par des parements, bordures et boutons rouges. Les cardinaux sont vêtus de même que les Évêques, sauf la couleur de leurs habits qui est écarlate, et les glands du chapeau et de la ceinture, qui sont tout or, ou d'or mêlé de rouge.



176. D. *Quels sont les ornements sacrés des Évêques ?*

R. Ce sont : les sandales et les bas, la croix pectorale, les tunicelles, gants, l'anneau, la mitre, la crosse (et si c'est un archevêque), le pallium et la croix.

177. D. *Qu'est-ce que les bas et les sandales ?*

R. Les bas de soie de la même forme que ceux que nous portons couvrent les jambes de l'Évêque jusqu'aux genoux. Les sandales sont des souliers soie rehaussées d'une croix brodée d'or.

Ces deux ornements doivent être de la couleur de l'ornement du jour.

178. D. *D'où vient l'usage de cette chaussure ?*

R. C'est que, les chaussures grossières de nos pères n'étant pas assez décentes pour l'autel, il avait été ordonné aux prêtres de prendre, pour célébrer des sandales plus précieuses. Les Évêques, dans la suite, ont seuls gardé cet usage lorsqu'ils officient pontificalement.

179. D. *Qu'est-ce que la croix pectorale ?*

R. C'est une croix d'or que l'Évêque porte toujours sur sa poitrine ; c'est une des marques et on pourrait dire la marque distinctive de l'épiscopat. Ce que l'Évêque prend pour célébrer la sainte Messe doit renfermer des reliques qui sont ordinairement de la vraie croix et des martyrs.

180. D. *Qu'est-ce que les tunicelles ?*

R. On appelle ainsi la tunique et la dalmatique de soie, vêtements du sous-diacre et du diacre, que l'Évêque porte sous la chasuble, suivant la forme qu'ils avaient autrefois (ou à peu près).

181. D. *Qu'est-ce que les gants ?*

R. Les gants dont l'Évêque revêt ses mains sont une marque de dignité ; ils peuvent représenter le respect pour les choses saintes, dont l'Évêque doit donner l'exemple à son troupeau. Cet ornement est aussi de la couleur de celui du jour et orné d'une croix d'or en broderie.

182. D. *Que représente l'anneau que portent les Évêques ?*

R. Il représente l'alliance spirituelle de l'Évêque avec l'Église qu'il a été appelé à gouverner.

183. D. *Qu'est-ce que la mitre ?*

R. C'est la coiffure ou la couronne de l'Évêque. Elle est faite soit d'un étoffe riche brodée d'or, soit de lin. Cette dernière mitre si simple s'emploie quelquefois dans des circonstances pourtant très solennelles. Dans l'esprit de l'Église, la mitre est un vêtement de gloire et d'honneur.

184. D. *Qu'est-ce que la crosse ?*

R. La crosse est un riche bâton en or, ou en argent doré ou même en bois sur lequel s'appuie l'Évêque dans ses fonctions sacrées. La crosse des Abbés de monastère est le plus souvent en bois ou en ivoire.

185. D. *Que signifie la crosse ?*

R. La crosse est l'insigne de la puissance de l'Évêque, c'est comme le sceptre de sa royauté spirituelle. Elle est aussi sa houlette.

186. D. *Qu'est-ce que le grémial ?*

R. On appelle ainsi un voile précieux que l'on pose sur les genoux de l'Évêque lorsqu'il est assis. Autrefois ce n'était point un ornement, mais seulement un linge blanc que l'on présentait à l'Évêque et même au prêtre lorsqu'il était assis, afin qu'appuyant dessus leurs mains, ils ne tachassent point les ornements sacrés.

187. D. *Quel est l'ornement propre à un Archevêque ?*

R. C'est le pallium.

188. D. *Qu'est-ce que le pallium ?*

R. Le pallium consiste en une bande de laine blanche garnie de plusieurs croix de soie noire ; à cette bande qui fait le tour des épaules, il y a deux bouts pendants, l'un sur la poitrine, l'autre dans le dos. Le pallium, tel qu'il est aujourd'hui, n'est plus, comme l'étole, que la bordure ou le parement d'un manteau d'honneur que l'on accordait autrefois aux princes de l'Église. Pour le porter, il faut l'avoir reçu du Pape qui le bénit le jour de Saint-Pierre sur le tombeau de ce grand Apôtre : c'est un privilège que le Pape accorde quelquefois à un Évêque ; mais c'est là une faveur singulière et très rare.

189. D. *Quelle autre marque de distinction ont les Archevêques ?*

R. Ils ont encore le droit de faire porter devant eux leur croix archiépiscopale dont la face du crucifix doit être tournée vers l'Archevêque. Cette croix ne peut précéder l'Archevêque que dans sa province, ou en présence d'un légat du Pape.

190. D. *Quelle est la marque distinctive de la dignité du cardinalat ?*

R. C'est le chapeau rouge. Ce chapeau à grands bords et orné de trois rangs de glands, n'est porté par les cardinaux que lorsqu'ils sont revêtus de l'habit de chœur, autrement ils le portent noir ou rouge ; mais plus petits et à bords relevés en tricornes.

191. D. *Quelle particularité présente la soutane des cardinaux, des Évêques et des simples prélats ?*

R. Outre la couleur particulière, à laquelle tous substituent le noir en carême, leur soutane a de plus une longue queue portée dans les cérémonies par un de leurs domestiques. La soutane à queue est un privilège de la prélature, et souvent même les prélats portent la soutane sans queue devant leurs supérieurs ou dans les cérémonies où ils ne la peuvent faire porter.

### § III

#### **Costume et ornements particuliers du Pape.**

192. D. *Comment est habillé le Saint-Père dans sa vie privée ?*

R. Le Pape est revêtu d'une soutane de soie ou de laine blanche ; il porte de plus une calotte blanche et des souliers de velours rouge dont l'empaigne est ornée d'une croix d'or brodée. C'est cette chaussure que nous appelons les mules du Pape. Lorsque le Pape sort, il porte un chapeau de soie rouge à gland d'or et en hiver un manteau rouge.

193. D. *Ne baise-t-on pas la mule du Pape, lorsqu'on se présente devant lui ?*

R. Oui, et les têtes couronnées elles-mêmes abaissent leur puissance devant le représentant de Jésus-Christ sur la terre ; on baise alors la croix qui est sur la mule du Saint-Père ?

194. D. *Quel est l'habit de chœur du Pape ?*

R. Son habit de chœur ordinaire se compose de bas blancs, de souliers rouges, de la soutane et de la calotte blanches, d'une ceinture à glands d'or, du rochet de dentelle, de la mozette rouge, bordée d'hermine, et de l'étole.

195. D. *Qu'est-ce que la falda ?*

R. La falda est une large robe de soie blanche, à queue traînante que revêt le Saint-Père lorsqu'il célèbre lui-même ou qu'il assiste à l'office, en grande pompe ; il la met par-dessus sa soutane et avant tous ses autres ornements. Cette longue robe est portée par un grand dignitaire de la cour pontificale.

196. D. *Quelle particularité présente la chape du Saint-Père ?*

R. C'est qu'elle est traînante et attachée sur la poitrine par une large plaque d'argent ou de vermeil ornée de gravures.

197. D. *Le Pape porte-t-il la mitre ?*

R. Oui, lorsqu'il officie, mais quelquefois au lieu de la mitre il porte la tiare.

198. D. *Qu'est-ce que la tiare ?*

R. C'est une mitre ornée de trois couronnes posées l'une au-dessus de l'autre.

199. D. *Que signifient ces trois couronnes ?*

R. Elles rappellent aux fidèles la triple puissance du vicaire de Jésus-Christ sur toute l'Église ; SUR L'ÉGLISE MILITANTE, qu'il gouverne ici-bas ; SUR L'ÉGLISE SOUFFRANTE, qu'il soulage par la dispensation des indulgences, et même SUR L'ÉGLISE TRIOMPHANTE par le privilège auguste qu'il a de décerner les honneurs du culte public aux serviteurs de Dieu dont la sainteté a été manifestée par des miracles.

200. D. *Qu'y a-t-il de particulier à l'anneau du Pape ?*

R. C'est qu'il représente saint Pierre sur sa barque et jetant ses filets à la mer, voilà pourquoi on l'appelle L'ANNEAU DU PÊCHEUR. A la mort du Pape on brise cet anneau.

201. D. *Le Pape porte-t-il la crosse ?*

R. Non, jamais.

202. D. *Pourquoi cela ?*

R. Le Pape Innocent III dit que, saint Pierre ayant envoyé son bâton pastoral à Eucher, premier Évêque de Trèves, les habitants de Trèves ne voulurent jamais rendre une si précieuse relique. On ajoute que pour cette raison les Papes ne se servent de la crosse que dans les Églises de Trèves.

203. D. *Qu'est-ce que la SEDIA ?*

R. La sedia est un trône sur lequel est porté le souverain Pontife dans les grandes solennités.

204. D. *Porte-t-on la croix devant le Pape ?*

R. Oui, et par tout l'univers, parce que sa juridiction spirituelle n'a pas plus de bornes sur la terre que le règne de Jésus-Christ dont il est le représentant.

\* \*

\*

## SECONDE PARTIE

---

### PRINCIPALES FONCTIONS DE LA LITURGIE

---

#### CHAPITRE 1<sup>er</sup>

##### DU SAINT SACRIFICE DE LA MESSE

##### § 1<sup>er</sup>

##### **Du saint Sacrifice en général.**

205. D. *Qu'est-ce que le saint Sacrifice de la Messe ?*

R. C'est la plus auguste des fonctions de la liturgie ; c'est le sacrifice de la Croix, c'est le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ renouvelé sur l'autel sous les apparences du pain et du vin.

206. D. *Quels sont les ministres du sacrifice ?*

R. Il y en a de deux sortes : les ministres sacrés et les ministres inférieurs.

207. D. *Quels sont les ministres sacrés ?*

R. Ce sont : le célébrant, le diacre et le sous-diacre.

208. D. *Quels sont les ministres inférieurs ?*

R. Ce sont : les acolytes, le thuriféraire, le cérémoniaire et les chantes.

209. D. *Quelles sont les fonctions du célébrant ?*

R. Ses fonctions augustes sont de consacrer le corps et le sang de Notre-Seigneur-Jésus-Christ ; de prier à haute voix au nom de tout le peuple fidèle et de le bénir de la part de Dieu dont il tient la part au saint autel.

210. D. *Quelles sont les fonctions du diacre ?*

R. Le diacre, selon la signification de son nom qui veut dire MINISTRE, SERVITEUR, doit servir le prêtre à l'autel, il se tient toujours à ses côtés, ou un peu derrière lui, afin d'être prêt à l'assister au moindre besoin. Il lui présente le pain, verse le vin dans le calice et récite même avec lui la prière de l'oblation du calice qui commence par ces mots : *Offerimus tibi, Nous vous offrons, Seigneur*, etc. Il chante l'Évangile, il congédie le peuple à la fin de la Messe par le chant de l'ITE MISSA EST.

**211. D. *Quelles sont les fonctions du sous-diacre ?***

R. Le sous-diacre remplit au saint Sacrifice des fonctions moins élevées que le diacre. Il est rarement aux côtés du prêtre : il porte le calice sur l'autel, y met l'eau au moment de l'Offertoire, tient la patène depuis l'Oblation jusqu'au PATER, et porte au chœur la paix qu'il a reçue du diacre. C'est aussi à lui qu'il appartient de chanter l'Épître.

**212. D. *Quelles sont les fonctions des acolytes ?***

R. Les acolytes, dont le nom veut dire suivant ou valet, sont comme les serviteurs du diacre et du sous-diacre ; ils portent les flambeaux auprès de la croix en procession et devant les ministres qui se rendent à l'autel ; ils présentent l'eau et le vin au diacre et au sous-diacre, donnent à laver les mains au célébrant, aussi leur place est elle près de la crédence, afin qu'ils soient toujours prêts à offrir aux ministres tout ce qui leur est nécessaire.

**213. D. *Quelles sont les fonctions du thuriféraire ?***

R. Le thuriféraire est un clerc qui porte à l'autel l'encens et l'encensoir. Il est chargé de les présenter aux ministres sacrés et d'encenser les clercs qui ne sont pas dans les ordres, et le peuple. Il encense aussi le Saint-Sacrement à l'élévation et à la bénédiction.

**214. D. *Quelles sont les fonctions du cérémoniaire ?***

R. Il est chargé ainsi que l'indique son nom de veiller au bon ordre des cérémonies. Il doit aussi (mais seulement quand il est clerc tonsuré), assister le célébrant au missel dont il tourne les feuillets.

**215. D. *Qu'est-ce que les chantres ?***

R. Les chantres sont des clercs dont la fonction est de répondre aux chants du prêtre et de soutenir ceux des fidèles et du chœur.

**216. D. *Les laïques ont-ils le droit de remplir les fonctions ecclésiastiques au saint Sacrifice de la Messe ?***

R. Non, il n'en ont pas le droit, et ce n'est que par privilège et à défaut de véritables clercs, qu'ils remplissent les fonctions des ministres inférieurs eux-mêmes.

**217. D. *Tous ces ministres sont-ils nécessaires à toutes les messes ?***

R. Non, ils ne servent qu'à la messe solennelle ; aux messes basses un seul ministre suffit. C'est un clerc ou un enfant de chœur qui prend le nom de SERVANT DE MESSE.

**218. D. *Dans quel esprit les laïques doivent-ils remplir les saintes fonctions d'acolytes, de thuriféraire, cérémoniaire et servant de messe ?***

R. Avec un grand esprit de foi, de respect, de recueillement, et même de reconnaissance pour l'honneur qui leur est fait d'approcher si près de l'autel.

**219. D. *Combien distingue-t-on de sortes de messes ?***

R. On en distingue deux sortes : les messes basses ou privées et les messes hautes ou solennelles.

## § II

### **De la Messe basse.**

220. D. *Qu'est-ce que la messe basse ?*

R. On donne ce nom aux messes qui se célèbrent sans chant et avec un seul servant ou deux au plus.

221. D. *Quelles sont les préparations nécessaires pour célébrer la sainte Messe ?*

R. Quelques instants avant l'heure du sacrifice, l'autel étant disposé comme on l'a dit plus haut (numéros 50 à 76), on y place trois tableaux, ou CANONS D'AUTEL, sur lesquels sont écrites certaines prières de la messe ; un coussin ou un pupitre pour le missel. Le clerc après s'être lavé les mains et s'être revêtu de son habit de chœur (la soutane et le surplis), dispose les burettes sur la crédence, allume deux cierges, et, de retour à la sacristie, prend le missel qu'il tient respectueusement appuyé sur la poitrine. L'heure de la messe étant arrivée, le prêtre précédé du clerc se rend à l'autel.

222. D. *Que représente cette marche du prêtre à l'autel ?*

R. Elle représente Jésus-Christ se rendant à Jérusalem pour y souffrir les douleurs de sa Passion.

223. D. *Comment appelez-vous la première partie de la messe ?*

R. La préparation.

224. D. *Que contient-elle ?*

R. Elle contient les prières du prêtre au bas de l'autel. L'INTROÏT, — le KYRIE, — le GLORIA IN EXCELSIS et la COLLECTE.

225. D. *Pourquoi, au commencement de la messe, le prêtre prie-t-il au bas de l'autel ?*

R. C'est en signe d'humilité qu'il prie et qu'il confesse ses péchés au bas de l'autel avant d'y monter pour le redoutable ministère qui lui est confié.

226. D. *Que représente l'autel ?*

R. L'autel représente Jésus-Christ ; c'est pour cela que le prêtre le baise souvent avec respect.

227. D. *Quelle pensée doit-on avoir en voyant monter le prêtre à l'autel ?*

R. Il faut se représenter Jésus-Christ montant au Calvaire.

228. D. *Qu'est-ce que l'INTROÏT ?*

R. L'INTROÏT veut dire ENTRÉE ; c'est une antienne suivie d'un verset de psaume et du GLORIA PATRI que l'on chante au moment de l'entrée du prêtre à l'autel.

229. D. *Qu'est-ce que le KYRIE ELEISON ?*

R. C'est une prière en langue grecque dans laquelle on demande trois fois à chacune des trois personnes de la Sainte-Trinité d'avoir pitié de nous. Les trois premiers KYRIE s'adressent au Père, les trois seconds au Fils et les trois derniers au Saint-Esprit.

230. D. *Qu'est-ce que le GLORIA IN EXCELSIS ?*

R. C'est le chant des anges, à la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, un hymne de joie en l'honneur de la Sainte-Trinité.

231. D. *Le dit-on à toutes les messes ?*

R. On le dit à tous les dimanches de l'année, à toutes les fêtes, pendant tout le temps pascal qui est un temps de joie pour les chrétiens ; mais on le supprime aux messes de l'Avent et du Carême, aux messes votives, aux messes de pénitence et aux messes des morts.

232. D. *Que signifie le DOMINUS VOBISCUM que le prêtre dit si souvent pendant la sainte Messe ?*

R. C'est un salut de paix que le prêtre donne aux fidèles, en signe de cette paix ; avant de dire le DOMINUS VOBISCUM il baise l'autel, pour montrer que c'est la paix de Jésus-Christ même qu'il transmet au peuple chrétien en lui disant : Le Seigneur soit avec vous. On lui répond : ET CUM SPIRITU TUO. Et avec votre esprit.

233. D. *Qu'est-ce que la COLLECTE ?*

R. On donne ce nom à la première oraison de la messe. On l'appelle ainsi parce que le prêtre prie pour toute l'assemblée (collection) des fidèles réunis pour assister au saint Sacrifice. Il y a quelquefois plusieurs collectes.

234. D. *Comment appelez-vous la seconde partie de la messe ?*

R. L'INSTRUCTION.

235. D. *Que renferme-t-elle ?*

R. L'ÉPÎTRE, le GRADUEL, l'ALLELUIA et quelquefois le TRAIT et la PROSE ou SÉQUENCE, l'ÉVANGILE et le CREDO ou SYMBOLE.

236. D. *Qu'est-ce que l'ÉPÎTRE ?*

R. C'est un passage plus ou moins long de la Sainte-Écriture que lit le prêtre après la collecte. Ce passage est ordinairement tiré du Nouveau Testament et en particulier des lettres ou Épîtres des Apôtres, d'où lui vient son nom.

237. D. *Pourquoi répond-on DEO GRATIAS à la fin ?*

R. Pour remercier Dieu d'avoir bien voulu nous parler par ses apôtres et ses prophètes.

238. D. *Qu'est-ce que le GRADUEL ?*

R. C'est quelque verset des psaumes que l'on chante avant l'épître. On donne à ce verset le nom de GRADUEL parce qu'autrefois il était chanté sur les marches de l'ambon, espèce de pupitre élevé de quelques degrés (en latin *gradus*).



239. D. *Qu'est-ce que l'ALLELUIA ?*

R. C'est un cri de joie emprunté à la langue des Hébreux que l'on chante après le GRADUEL. Il est suivi d'un verset de la Sainte-Écriture. Dans les jours de pénitence l'ALLELUIA est remplacé par le TRAIT, chant assez rapide mais lugubre, appliqué à plusieurs versets de la Sainte-Écriture.

240. D. *Qu'est-ce que la PROSE ?*

R. C'est une hymne rimée qui se chante après le verset de l'ALLELUIA à certaines fêtes.

241. D. *Quelle est l'origine des proses ?*

R. Autrefois on ajoutait sur la neume de l'ALLELUIA une suite de paroles que l'on appela pour cette raison Séquence, ou suite de l'ALLELUIA. Ces paroles rimées et non mesurées comme des vers ont été ensuite appelées du nom que nous leur donnons, PROSES ; mais le missel leur donne encore le nom latin de SEQUENTIA.

242. D. *Pourquoi avant l'Évangile le prêtre prie-t-il profondément incliné au milieu de l'autel ?*

R. Pour demander à Dieu, par une oraison particulière, de purifier son cœur afin qu'il annonce dignement son saint Évangile.

243. D. *Qu'est-ce que l'Évangile ?*

R. L'Évangile de la messe est un passage pris dans l'un des quatre évangélistes qui ont écrit la vie et les paroles de Notre-Seigneur.

244. D. *Comment doit-on entendre l'Évangile ?*

R. Toujours debout.

245. D. *Pourquoi cela ?*

R. Par respect pour la parole de Dieu et pour montrer que l'on est prêt à marcher à la suite de Jésus-Christ et à défendre la foi qui nous est enseignée dans l'Évangile.

246. D. *Pourquoi le prêtre et les fidèles font-ils le signe de la croix sur le front, la bouche et la poitrine au commencement de l'Évangile ?*

R. Pour montrer qu'ils ne veulent pas rougir de l'Évangile de Jésus-Christ et qu'ils sont disposés à proclamer de bouche la foi qu'ils ont dans leur cœur.

247. D. *Pourquoi le prêtre baise-t-il l'Évangile quand il a fini de le lire ?*

R. Pour montrer son respect pour cette divine parole et inspirer les mêmes sentiments aux fidèles.

248. D. *Qu'est-ce que le prêtre récite après l'Évangile ?*

R. Il récite le CREDO qui est une profession de foi et l'abrégé de la doctrine catholique.

**249. D. *Le récite-t-on toujours ?***

R. Non, mais seulement le dimanche et aux fêtes plus solennelles où les fidèles assistent en plus grand nombre au saint Sacrifice, et aussi aux fêtes des apôtres et des docteurs, parce qu'ils ont employé leur vie et leur science à défendre les vérités contenues dans le symbole.

**250. D. *Pourquoi fléchissons-nous les genoux aux paroles :***

**ET INCARNATUS EST ?**

R. Pour témoigner notre foi au mystère de l'Incarnation, notre amour et notre reconnaissance envers le Sauveur de nos âmes.

**251. D. *Quel nom donne-t-on à la partie suivante de la messe ?***

R. C'est l'OBLATION ?

**252. D. *Que comprend cette partie ?***

R. Elle comprend l'offrande du pain, la préparation du vin et de l'eau dans le calice, l'oblation du calice, le lavement des mains, l'ORATE FRATRES et la Secrète.

**253. D. *Pourquoi le prêtre met-il un peu d'eau dans le vin qu'il doit consacrer ?***

R. Pour représenter la nature humaine unie à la divinité dans la personne de Notre-Seigneur et aussi l'eau qui sortit avec le sang de son côté sur la croix.

**254. D. *Pourquoi le prêtre se lave-t-il les mains et pourquoi se les lave-t-il en dehors de l'autel ?***

R. Le prêtre se lave les mains pour montrer la grande pureté avec laquelle on doit s'approcher des saints mystères ; et c'est par un motif de respect qu'il se les lave en dehors de l'autel, le lavement des mains étant tout à la fois ici une action commune et un acte d'humilité.

**255. D. *Pourquoi le prêtre demande-t-il de nouveau les prières des fidèles par ces mots : ORATE FRATRES ?***

R. Il le fait avant d'entrer dans le moment solennel de la consécration, afin que les fidèles s'unissent plus étroitement au sacrifice qu'il va offrir en leur nom. Depuis l'ORATE FRATRES jusqu'après la communion il ne se retourne plus vers le peuple.

**256. D. *Qu'appellez-vous Secrètes ?***

R. Ce sont les oraisons que le prêtre récite après le SUSCIPIAT des fidèles ; on les appelle SECRÈTES parce que le prêtre les doit réciter à voix basse.

**257. D. *Quelle est la quatrième partie de la Messe ?***

R. C'est le Canon, ou RÈGLE DE LA CONSÉCRATION.

**258. D. *Qu'est-ce que la Préface ?***

R. La Préface ou Introduction est le commencement solennel du Canon de la Messe ; elle se termine par le chant des anges dans le ciel : SANCTUS, SANCTUS, SANCTUS, etc. ; Saint, saint, saint est le Seigneur, etc.

259. D. *Qu'est-ce donc que le Canon de la Messe ?*

R. On donne ce nom aux prières qui précèdent immédiatement, qui accompagnent ou qui suivent la consécration, jusqu'au PATER. CANON veut dire règle ; aussi toutes les prières du Canon sont-elles réglées de telle sorte qu'elles ne changent jamais.

260. D. *Quelle est la première oraison du Canon ?*

R. C'est le TE IGITUR où le prêtre prie le Seigneur d'avoir pour agréables les dons du sacrifice, prière qu'il adresse à Dieu en union avec le Pape, l'Évêque, et tout le peuple fidèle.

261. D. *Quelle est la seconde oraison ?*

R. C'est le MEMENTO ou la commémoration des vivants. Dans cette oraison, le prêtre s'arrête un instant pour prier pour les fidèles vivants pour lesquels il offre le saint Sacrifice, et pour lesquels il doit ou veut prier plus particulièrement.

262. D. *Quelle est la troisième oraison ?*

R. C'est la prière COMMUNICANTES, dans laquelle le prêtre réclame le secours du Ciel pour lui et pour le peuple fidèle, demandant ce secours par l'intercession de la bienheureuse Vierge Marie, des saints Apôtres et des martyrs dont quelques-uns des plus célèbres sont nommés dans cette oraison.

263. D. *Quelle est la quatrième oraison ?*

C'est la prière HANC IGITUR, dans laquelle le prêtre, imposant les mains sur les dons du sacrifice, demande que l'hostie qu'il va offrir nous soit un gage de paix et de salut, et nous préserve de la damnation.

264. D. *A quel moment a lieu le changement du pain et du vin au corps et au sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ ?*

R. C'est au moment où le prêtre incliné sur l'autel, tenant successivement entre ses mains le pain et le vin, prononce les paroles qui, par la volonté et la toute puissance de Jésus-Christ le souverain prêtre, accomplissent le grand miracle de l'Eucharistie.

265. D. *Pourquoi le prêtre élève-t-il la sainte hostie et le calice après la consécration ?*

R. Pour les exposer à l'adoration des fidèles présents à l'auguste sacrifice : et c'est pour avertir le peuple de se prosterner que l'on sonne la clochette.

266. D. *Pourquoi à ce moment soulève-t-on la chasuble du prêtre ?*

R. C'est qu'autrefois cela était nécessaire à cause de l'ampleur des chasubles ; on a gardé cette coutume comme souvenir de l'ancien usage.

267. D. *Quelle est la cinquième partie de la Messe ?*

R. C'est la COMMUNION.

268. D. *De quoi se compose cette partie de la Messe ?*

R. Elle se compose de la préparation à la communion et de la communion elle-même.

269. D. *Que remarquez-vous dans la préparation à la communion ?*

R. Je remarque le PATER, la fraction de l'hostie, l'AGNUS DEI, les trois oraisons avant la communion, et le DOMINE NON SUM DIGNUS.

270. D. *Pourquoi récite-t-on le PATER ?*

R. C'est parce que l'Église a jugé qu'aucune prière n'était plus digne d'entrer dans celles du saint Sacrifice, que l'oraison qui nous a été enseignée par Notre-Seigneur lui-même.

271. D. *Comment se fait la fraction du pain et que représente-t-elle ?*

R. Le prêtre rompt la sainte hostie en trois parties, à l'exemple de Jésus-Christ qui rompt le pain changé en son corps pour le donner à ses disciples. Ensuite il mêle une partie de l'hostie consacrée avec le précieux sang qui est dans le calice, pour signifier la résurrection du Sauveur, et aussi l'union de son corps et de son sang sous chacune des espèces séparées sur l'autel.

272. D. *Qu'est-ce que l'AGNUS DEI ?*

R. C'est une prière composée des paroles de saint Jean-Baptiste montrant Jésus-Christ au peuple juif comme son sauveur. On la répète trois fois ; elle s'adresse à Jésus-Christ, AGNEAU DE DIEU, IMMOLÉ POUR NOTRE SALUT, AFIN D'OBTENIR MISÉRICORDE POUR NOS PÉCHÉS ; ce que nous exprimons aussi en frappant notre poitrine à ces mots : AYEZ PITIÉ DE NOUS, MISERERE NOBIS.

273. D. *Qu'avez-vous à dire des trois oraisons avant la communion ?*

R. Dans la première, le prêtre demande pour lui-même et pour l'Église la paix que Jésus a promise à ses apôtres ; dans la seconde, il demande d'être délivré de tout péché afin de recevoir plus dignement l'adorable sacrement ; enfin, dans la troisième, il demande que la réception de la divine Eucharistie ne tourne point à sa condamnation ; mais lui devienne au contraire un gage de l'éternelle félicité.

274. D. *Que remarquez-vous immédiatement avant la communion ?*

R. C'est que le prêtre se frappe trois fois la poitrine en signe d'humilité, en disant : DOMINE NON SUM DIGNUS, etc. SEIGNEUR, JE NE SUIS PAS DIGNE QUE VOUS ENTRIEZ DANS MA DEMEURE, MAIS DITES SEULEMENT UNE PAROLE ET MON AME SERA GUÉRIE.

275. D. *Pourquoi en beaucoup de lieux sonne-t-on la clochette à ce moment-là ?*

R. Pour avertir les fidèles éloignés de l'autel de s'unir de cœur à la communion du prêtre, et de s'approcher de l'autel s'ils doivent eux-mêmes recevoir la sainte Eucharistie.

276. D. *Pourquoi le clerc récite-t-il le CONFITEOR avant la communion des fidèles ?*

R. Il le récite au nom de tous ceux qui vont communier, parce que l'on ne saurait trop s'humilier par la connaissance et l'aveu de ses péchés avant de recevoir son Dieu dans son cœur ; aussi tous les fidèles qui communient doivent-ils être à genoux pendant cette récitation du CONFITEOR par le clerc.

277. D. *Pourquoi le célébrant tourné vers le peuple répète-t-il trois fois le DOMINE NON SUM DIGNUS, avant de donner la communion aux fidèles ?*

R. Pour rappeler à ceux-ci que c'est dans sa miséricorde et non à cause de leurs mérites que leur Sauveur va se donner à eux, et pour ranimer encore dans leur cœur le sentiment d'humilité qui doit pénétrer un chrétien, en présence de Dieu, la pureté même, qui va s'unir à lui.

278. D. *Pourquoi après la communion le prêtre lave-t-il le calice et ses doigts avec de l'eau et du vin ?*

R. C'est afin qu'il ne reste dans le calice aucune goutte du sang précieux de Notre-Seigneur, ni aux doigts du prêtre aucune parcelle de l'hostie consacrée, lesquelles seraient profanées involontairement sans cette précaution ; voilà pourquoi le prêtre boit le vin et l'eau qui ont servi à ces purifications.

279. D. *Quelle est la sixième partie de la Messe ?*

R. C'est l'ACTION DE GRÂCES.

280. D. *Que signifient les oraisons que le prêtre récite au côté de l'Épître après la communion ?*

R. Ce sont précisément les prières d'action de grâces qui, avec l'antienne appelée Communion, l'ITE MISSA EST, la bénédiction et le dernier évangile, composent la sixième partie de la messe.

281. D. *Que veut dire l'ITE MISSA EST ?*

R. Ce sont les paroles par lesquelles le prêtre congédie l'assemblée. La Messe autrefois se terminait à ces paroles. — Il faut remarquer que dans les messes de pénitence on les remplace par le BENEDICAMUS DOMINO, et dans les messes des morts par le REQUIESCANT IN PACE.

282. D. *Comment doit-on recevoir la bénédiction à la fin de la Messe ?*

R. On doit la recevoir à genoux, faisant avec un profond respect le signe de la croix, et prenant la résolution de conserver les fruits du saint Sacrifice que l'on vient d'entendre et dont cette bénédiction est comme la clôture.

283. D. *Que savez-vous de l'origine du dernier Évangile ?*

R. On dit qu'autrefois les fidèles venant en grand nombre se faire réciter cet évangile IN PRINCIPIO, ont pris le parti de le réciter une fois sur tout le peuple, afin de satisfaire sa dévotion.

**284. D. *Qu'avez-vous remarqué dans les messes célébrées devant le Saint-Sacrement exposé ?***

R. C'est que le prêtre fait la gémuflexion devant le Tabernacle, au lieu d'une inclination, toutes les fois qu'il passe d'un côté à l'autre de l'autel, qu'il en quitte le milieu ou qu'il y revient ; en second lieu, qu'il fait toujours en sorte, autant que possible, de ne jamais tourner absolument le dos au Saint-Sacrement.

**285. D. *Qu'y a-t-il à remarquer dans les messes des morts ?***

R. C'est que : 1° on supprime le psaume JUDICA ME et tous les chants de joie tels que le GLORIA IN EXCELSIS, le GLORIA PATRI et L'ALLELUIA ; 2° on n'y dit point de CREDO, qui appartient spécialement aux messes plus solennelles ; 3° on n'y fait aucune bénédiction et l'on n'y donne pas celle de la fin de la messe ; 4° à L'AGNUS DEI, au lieu de MISERERE NOBIS, on dit DONA EIS REQUIEM, sans se frapper la poitrine ; 5° on n'y donne pas la paix, ce qui fait que l'on supprime la première des trois oraisons avant la communion.

### § III

#### **De la messe haute et solennelle.**

**286. D. *Qu'appelle-t-on grand'messe ?***

R. On appelle ainsi, ou encore MESSE HAUTE, la messe qui se célèbre avec chant, avec des cérémonies extérieures plus pompeuses et un plus grand nombre de ministres.

**287. D. *Qu'appelle-t-on messe solennelle ?***

R. On appelle proprement MESSE SOLENNELLE la grand'messe où le prêtre est assisté par un diacre et un sous-diacre, et non pas seulement par des clercs inférieurs, comme des enfants de chœur.

**288. D. *Quelles sont les cérémonies qui précèdent la grand'messe du dimanche ?***

R. Ce sont la bénédiction de l'eau et l'aspersion.

**289. D. *Comment se fait la bénédiction de l'eau ?***

R. Elle se fait dans le chœur ou à la sacristie, comme l'on veut. Le prêtre, revêtu du surplis et de l'étole ou de l'aube et de l'étole de la couleur du jour, récite ou chante plusieurs oraisons par lesquelles il exorcise et bénit le sel et l'eau, dont il fait ensuite le mélange AU NOM DU PÈRE, DU FILS ET DU SAINT-ESPRIT. Se revêtant ensuite de la chape, il fait l'aspersion sur les fidèles.

**290. D. *Quel est le but de cette aspersion de l'eau bénite ?***

R. C'est de purifier les fidèles du reste de leurs péchés afin qu'ils soient plus dignes d'assister au saint sacrifice de la messe, et de remplir ainsi avec la piété convenable la plus importante des obligations du dimanche.

**291 D. *Quel usage doit-on faire de l'eau bénite ?***

R. On doit s'en servir pour faire avec piété le signe de la croix en entrant dans l'église, en avoir dans sa maison pour en prendre matin et soir, et dans les grands dangers du corps et de l'âme, comme dans un moment d'orage ou dans les tentations. Celui qui porte le bénitier dans les cérémonies doit toujours le faire avec beaucoup de respect, et éviter de répandre l'eau bénite qu'il contient.

**292. D. *Quelles sont les parties de la messe que l'on chante ?***

R. Ce sont toutes celles que le prêtre récite à haute voix dans les messes basses ; c'est-à-dire tout depuis L'INTROÏT jusqu'à l'oblation du pain, excepté la prière MUNDA COR MEUM qui est toujours dite en secret avant l'évangile. Ensuite la Préface, le SANCTUS, le PATER, l'AGNUS DEI, l'antienne appelée Communion ; les oraisons après la communion, et L'ITE MISSA EST ; mais les prêtres seuls donnent en chantant la bénédiction de la fin de la messe.

**293. D. *Que chante le prêtre à la messe haute ?***

R. Il chante les Oraisons, la Préface, le PATER, entonne le GLORIA IN EXCELSIS et le CREDO, et s'il n'y a pas de diacre, il chante L'ITE MISSA EST.

**294. D. *Par qui est chantée l'Épître ?***

R. Elle est chantée par le sous-diacre.

**295. D. *Par qui est chanté l'Évangile ?***

R. L'Évangile est chanté par le diacre.

**296. D. *Quel est le but du chant et des cérémonies ?***

R. C'est de relever la solennité de nos saints mystères et surtout de captiver par les sens l'attention du cœur chrétien, afin qu'il se tienne plus fidèlement attaché à la pensée des choses saintes pendant l'office.

**297. D. *Quel est l'usage de l'encens dans les cérémonies de l'Église ?***

R. L'Église offre de l'encens à Dieu ; mais elle s'en sert encore pour honorer les reliques des saints, les tableaux, les images et aussi pour témoigner son respect pour les choses qu'elle a consacrées par une bénédiction particulière, et même pour ses ministres et les simples fidèles ses enfants.

**298. D. *Expliquez-nous le but que se propose l'Église dans les différentes circonstances où elle emploie l'encens ?***

R. L'Église offre l'encens à la Sainte-Trinité, et à Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'Eucharistie, pour reconnaître le souverain domaine du Dieu du ciel et de la terre. Mais lorsqu'elle brûle de l'encens devant les reliques des saints, c'est pour honorer les amis de Dieu et des corps qui furent les temples du Saint-Esprit. C'est dans le même sens qu'elle ordonne d'encenser les fidèles qui assistent à ces solennités, et leur corps au jour de leur sépulture.

**299. D. *L'encens n'a-t-il pas une autre signification mystérieuse ?***

R. Oui : offert à Dieu, il représente selon la Sainte-Écriture (Apocalypse), les prières des fidèles qui montent jusqu'au trône de Dieu ; — offert aux ministres de l'autel et aux fidèles, il leur rappelle qu'ils doivent porter partout la bonne odeur de Jésus-Christ.

**300. D. *Comment est offert l'encens dans l'Eglise ?***

R. On l'offre à genoux quand il a directement Dieu pour objet ; dans tous les autres cas, on l'offre debout.

**301. D. *Comment se fait l'encensement de l'autel aux messes solennelles ?***

R. Le célébrant après avoir béni l'encens, se tourne vers le tabernacle et encense par trois fois et debout la croix qu'il surmonte : puis il encense deux coups de chaque côté vers les reliques ou statues qui sont entre les chandeliers (s'il n'y en a pas, il supprime cet encensement) ; et, enfin il encense le dessus, les côtés et le devant de l'autel, à droite et à gauche, après quoi il rend l'encensoir au diacre qui l'encense de trois coups. Si le Saint-Sacrement est exposé, l'encensement du tabernacle se fait à genoux. A l'Offertoire, avant l'encensement de l'autel, le prêtre encense les offrandes, c'est-à-dire l'hostie et le calice. L'encensement de l'autel terminé, on va encenser le clergé et les fidèles.

**302. D. *Pourquoi tandis que les fidèles et les clercs inférieurs ne sont encensés que de quelques coups en général, les prêtres et les ministres de l'autel sont-ils encensés séparément d'un ou plusieurs coups ?***

R. C'est pour reconnaître dans les premiers, la sublimité du caractère sacerdotal, et pour honorer, dans les seconds, le privilège qu'ils ont d'être admis au service de l'autel.

**303. D. *Comment doivent se tenir les fidèles pendant l'encensement du peuple ?***

R. Tous doivent se lever.

**304. D. *Qu'y a-t-il de particulier à l'élévation dans les messes solennelles ?***

R. C'est que pendant cet auguste moment, des clercs tiennent près de l'autel des torches ou grands flambeaux allumés, et que le sous-diacre ou le thuriféraire, encense le corps et le sang de Notre-Seigneur, pendant que le prêtre les élève et les offre à l'adoration des fidèles.

**305. D. *Pourquoi aux messes solennelles le sous-diacre tient-il la patène enveloppée dans un voile, depuis l'Offertoire jusqu'au PATER ?***

R. Parce qu'autrefois la patène étant fort grande et gênante sur l'autel, on la donnait à garder au sous-diacre jusqu'au moment de la communion ; ce n'est plus qu'un souvenir de l'ancien usage. On ne la replace sur l'autel que lorsque le prêtre a besoin d'y déposer la sainte hostie après l'avoir rompue.



306. D. *Pourquoi à ces messes tout le clergé s'embrasse-t-il après l'AGNUS DEI ?*

R. C'est le baiser de paix que se donnaient autrefois tous les fidèles avant d'aller recevoir la sainte communion. Le clergé a seul conservé ce touchant usage ; mais les fidèles doivent se souvenir en voyant cette belle cérémonie, qu'il leur faut entretenir dans leur cœur pour tous leurs frères, la charité que représente le baiser de paix du clergé.

307. D. *Qu'est-ce que la messe paroissiale ?*

R. On donne ce nom à la messe solennelle que l'on chante dans les églises paroissiales les jours de dimanche et de fête. Cette messe est offerte à l'INTENTION SPÉCIALE des fidèles, et l'on y fait l'aspersion de l'eau bénite, les prières et annonces du prône, le sermon, la bénédiction du pain et l'offrande des fidèles. En France, on chante à cette messe la prière pour l'État, le DOMINE SALVAM.

308. D. *Qu'est-ce que le Prône ?*

R. On appelle ainsi la réunion 1° des prières publiques pour l'Église, l'État et tous les fidèles vivants et morts ; 2° des annonces des fêtes, jeûnes, cérémonies particulières et messes de la semaine ; 3° des publications de promesse de mariage ; 4° de la lecture de l'Évangile en langue vulgaire ; et 5° de l'instruction ou sermon que les pasteurs de l'Église font le dimanche à leurs paroissiens.

309. D. *Comment se fait l'offrande ?*

R. Lorsqu'à la messe solennelle il y a offrande du clergé et du peuple, le célébrant descend à l'entrée du sanctuaire pour la recevoir. Chacun se présente devant le prêtre, baise l'instrument de paix, et dépose son offrande, c'est-à-dire une pièce de monnaie, selon ses moyens et sa volonté.

310. D. *D'où vient cet usage ?*

R. C'est qu'autrefois les fidèles apportaient à l'autel le pain le vin et la cire nécessaires pour célébrer les saints mystères ; plus tard l'usage s'introduisit d'offrir non plus les choses elles-mêmes, mais l'argent nécessaire pour les acheter, et c'est ce qui subsiste encore de nos jours.

311. D. *Ne pourriez-vous pas citer quelque beau vestige de cet ancien usage ?*

R. Oui, il y en a plusieurs exemples. En beaucoup de pays, dans les offices pour les morts, trois clercs de l'Église ou quelques parents du défunt, présentent à l'offrande, l'un un cierge de cire, l'autre un pain, et le troisième du vin dans un vase ; le reste de l'assistance vient ensuite présenter son offrande en argent.

— Dans certains pays vignobles, à Argenteuil par exemple, à la messe d'actions de grâces après la vendange, le chef des vigneronns présente à l'offrande, dans la burette, du vin de la nouvelle récolte, et c'est ce vin qui sert au saint sacrifice pour la consécration du précieux sang. Une coutume à peu près semblable se retrouve à Chartres et ailleurs : le sixième jour d'août, fête de la Transfiguration de Notre-Seigneur, le diacre presse au-dessus du calice une grappe de raisin nouveau qui a été présentée à l'offrande.

312. D. *Citez-nous encore un vestige de l'offrande ?*

R. C'est l'offrande du pain bénit, qui cependant n'a lieu qu'en France.

313. D. *Quelle est l'origine du pain bénit ?*

R. Autrefois, comme les fidèles apportaient eux-mêmes à l'offrande le pain qui devait être consacré, et qu'il y en avait trop, on distribuait les restes non consacrés à ceux qui ne communiaient pas, pour les faire participer par une sorte de communion aux grâces dont ils étaient privés. Lorsqu'on cessa d'offrir en nature le pain même du sacrifice, les fidèles prirent la coutume d'en présenter à la bénédiction du prêtre, et c'est là l'origine du pain bénit dont la pieuse coutume subsiste surtout dans notre pays.

\* \*

\*

## CHAPITRE II

### DE L'OFFICE DIVIN

**314. D. *Qu'est-ce que l'office divin ?***

R. L'office divin qu'on appelle aussi Heures canoniales, est un recueil de prières disposées dans un certain ordre par l'Église pour être chantées par les fidèles réunis aux prêtres ; ou récitées par ces derniers, au nom de tous les fidèles qui ne peuvent y assister tous les jours.

**315. D. *De quoi est composé l'office divin en général ?***

R. Il est composé de psaumes, d'antienne, de leçons, d'hymnes, de répons et d'oraisons ou prières rédigées par l'Église dans une forme particulière.

**316. D. *Par quoi commencent les différentes heures de l'office et comment les termine-t-on ?***

R. Les heures de l'office comencent toutes par la prière DEUS IN ADJUTORIUM, etc... Seigneur venez à mon aide, tirée du psaume 69\*, avec GLORIA PATRI, et elles se terminent par la prière BENEDICAMUS DOMINO. Il n'y a d'exception que pour les trois jours de la semaine sainte et pour l'office des morts.

**317. D. *Comment se divise l'office divin ?***

R. En deux parties principales auxquelles on donne les noms D'OFFICE DE LA NUIT et D'OFFICE DU JOUR.

**318. D. *Comment appelle-t-on l'office de la nuit et quel est son but ?***

R. On l'appelle MATINES, NOCTURNES ou VIGILES. Il a pour but de consacrer par la prière le repos de la nuit à l'exemple du prophète David que se LEVAIT AU MILIEU DE LA NUIT POUR PROCLAMER LA GRANDEUR DE DIEU.

**319. D. *Est-ce que les Matines se récitent toujours au milieu de la nuit ?***

R. Non, l'Église par indulgence permet de les chanter ou réciter le matin ou la veille au soir. Il n'y a plus que les religieux et plusieurs chapitres qui, de nos jours encore, les chantent la nuit.

**320. D. *De quoi se composent les Matines ?***

R. Elles se composent d'un psaume appelé INVITATOIRE, d'une hymne et d'un ou de trois NOCTURNES, c'est-à-dire prières de la nuit. Le nocturne unique se compose de douze psaumes et de trois leçons. Quand il y a trois nocturnes (ce qui a lieu aux fêtes et offices d'un degré supérieur), ils se composent chacun de trois psaumes, de trois leçons et d'autant de répons. Le premier nocturne du dimanche fait précéder les leçons du premier nocturne de douze psaumes.

**321. D. *Pourquoi le psaume qui commence les Matines se nomme-t-il INVITATOIRE ?***

R. Parce qu'il est une invitation à louer le Seigneur. L'antienne que l'on répète après plusieurs versets se termine presque toujours par les paroles : VENITE, ADOREMUS ; Venez, adorons (le Seigneur). — On chante aussi ce psaume à l'office des morts ; mais seulement aux Vigiles solennelles.

**322. D. *Qu'est-ce que les Hymnes ?***

R. Ce sont des chants de joie composés en vers en l'honneur de Dieu, de la Sainte Vierge et des Saints. Il n'y en a pas dans les offices lugubres de la semaine sainte et des morts.

**323. D. *Qu'est-ce que les Psaumes ?***

R. Ce sont les cantiques composés par le prophète David, dans lesquels il chante la grandeur et la bonté de Dieu. — Les psaumes forment la plus grande partie de l'office divin.

**324. D. *Qu'est-ce que les Antiennes ?***

R. Ce sont des prières ou maximes tirées le plus souvent des psaumes ; on les chante avant et après les psaumes, ou seulement après quand l'office n'est pas double.

**325. D. *Qu'est-ce que les Répons ?***

R. Les répons sont à peu près la même chose que les antiennes. On les appelle répons parce qu'après un verset chanté par des voix seules, tout le chœur répond en répétant une partie de l'antienne. — On appelle RÉPONS BREFS de petits répons très courts, tels que l'IN MANUS des Complices. Il y a un répons bref à chacune des petites heures.

**326. D. *Qu'est-ce que les Leçons ?***

R. Ce sont des passages de l'Écriture ou des ouvrages des saints docteurs que l'Église a ordonné de lire pendant les offices de nuit. C'est une lecture : voilà pourquoi le chant en est très simple.

**327. D. *Qu'est-ce que le TE DEUM ?***

R. C'est un cantique en l'honneur de la Sainte-Trinité, composé, à ce que l'on croit, par saint Ambroise et saint Augustin. Il termine toujours l'office de la nuit dans les jours de fête. On le chante aussi en certaines circonstances pour rendre grâce à Dieu de quelque événement heureux pour l'Église, pour l'État ou pour la paroisse ; mais alors sur l'ordre ou avec la permission de l'évêque diocésain.

**328. D. *Qu'est-ce que les Laudes ?***

R. Les Laudes ou LOUANGES MATINALES sont les prières de l'office que l'on chantait et que les religieux chantent encore au lever de l'aurore, elles suivent ordinairement les Matines.

329. D. *Comment se divise l'office du jour ?*

R. Il comprend plusieurs heures de prières appelées Prime, Tierce, Sexte, None, Vêpres et Complies.

330. D. *Qu'est-ce que Prime ?*

R. C'est la première des heures de l'office qu'on appelle PETITES HEURES, comparées à celles de Matines, Laudes et Vêpres qui sont plus longues et plus solennelles. On l'appelle Prime parce qu'elle se chante à six heures du matin, que les anciens appelaient la première heure du jour.

331. D. *Quelle a été l'intention de l'Église en instituant cette prière de la première heure ?*

R. L'intention de l'Église a été de consacrer à Dieu la journée du chrétien et de lui en offrir toutes les actions, comme on peut s'en convaincre par la lecture des prières de cet office.

332. D. *Qu'est-ce que Tierce, Sexte et None ?*

R. Ce sont les prières qui se chantent à neuf heures du matin, que l'on appelait autrement la troisième heure du jour ; à midi qui était la sixième, et à trois heures qui était la neuvième.

333. D. *De quoi se composent ces trois petites heures ?*

R. Après le DEUS IN ADJUTORIUM, on chante une hymne de trois strophes. — Trois divisions du psaume 118° avec GLORIA PATRI, une antienne, un capitule, un répons bref et la collecte de la messe du jour.

334. D. *Quels sont les mystères que l'Église honore dans ces heures différentes ?*

R. A Tierce, l'Église veut honorer la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres ; à Sexte, le crucifiement de Notre-Seigneur ; à None, sa mort sur la croix pour le salut des hommes : trois mystères qui ont eu lieu à ces mêmes heures.

335. D. *Qu'est-ce que les Vêpres ?*

R. Les Vêpres sont la partie de l'office qui se chante sur le soir (en latin : HORÆ VESPERTINAE, heures du soir).

336. D. *De quoi se composent les Vêpres ?*

R. Les Vêpres se composent de cinq psaumes avec leurs antiennes, d'une hymne et du cantique de la Sainte-Vierge, avec son antienne ; elles se terminent par une oraison et le chant du BENEDICAMUS.

337. D. *Qu'est-ce que les Complies ?*

R. Complies, en latin COMPLETORIUM, est l'heure qui complète ou finit la journée chrétienne. C'est la partie de l'office que l'on chantait et que les religieux chantaient encore à la fin du jour ; c'est là vraiment la PRIÈRE DU SOIR et la plus belle de toutes.

338. R. *Comment est disposée cette heure de l'office ?*

R. Après une petite leçon chantée par le lecteur et l'oraison dominicale, l'officiant fait alternativement avec le chœur, la confession des péchés par la récitation du CONFITEOR. Puis on chante quatre psaumes, l'antienne MISERERE, l'hymne TE LUCIS ANTE TERMINUM qui est proprement une prière pour demander une bonne et sainte nuit ; un capitule, le répons bref IN MANUS, le cantique de saint Siméon : NUNC DIMITTIS et une oraison ; l'officiant donne la bénédiction, et enfin l'on chante une antienne à la Sainte-Vierge. Après cette antienne, l'office de la journée se termine par le PATER, l'AVE MARIA et le CREDO que chacun récite à voix basse.

339. D. *Quelles sont les heures les plus solennelles de l'office ?*

R. Ce sont les Matines, les Laudes et les Vêpres auxquelles l'officiant et ses assistants se revêtent de chapes dans les fêtes solennelles. — A Laudes et à Vêpres, pendant le cantique qui les termine, on encense l'autel avec le même cérémonial qu'à la messe solennelle.

340. D. *Pourquoi la rubrique prescrit-elle de faire le signe de la croix lorsque les chantes entonnent le BENEDICTUS à Laudes, le MAGNIFICAT à Vêpres, et le NUNC DIMITTIS à Complies ?*

R. Parce que ces trois cantiques sont tirés du saint Évangile.

341. D. *Quelles remarques générales pourriez-vous faire sur l'office des morts ?*

R. 1° l'office des morts n'a ni petites heures ni Complies ; il n'a que les premières Vêpres, les Matines et les Laudes ; 2° on n'y chante point le GLORIA PATRI, mais on dit à la place : REQUIEM ÆTERNAM DONA EIS DOMINE, etc. ; Seigneur, donnez-leur le repos éternel... ; 3° on n'y chante jamais d'hymne, ni le TE DEUM.

342. D. *Dans quels sentiments doit-on assister à l'office des morts ?*

R. Il faut prier avec ferveur pour le défunt et pour les trépassés, penser qu'un jour aussi pour nous viendra la mort, et demander à Dieu la grâce de mourir dans la justice et de se réconcilier avec le souverain juge.

343. D. *Quelle est la meilleure manière d'assister aux offices de l'Église ?*

R. C'est de les suivre autant que possible, et de chanter avec le chœur, si on sait le faire et si l'on en a la force, mais on doit observer de ne jamais chanter quand les ministres du chœur chantent seuls, comme aux intonations, et surtout quand c'est l'officiant qui chante.

344. D. *Que doit-on observer pour se lever, s'asseoir, s'agenouiller à l'office ?*

R. Le meilleur moyen de faire ces choses comme il convient, est de suivre les mouvements du chœur.

\* \*

\*



## CHAPITRE III

### DE QUELQUES CÉRÉMONIES PARTICULIÈRES

#### § I

##### **Des processions**

##### **345. D. *Qu'est-ce que les processions ?***

R. Les processions sont des cérémonies où l'on marche avec ordre en récitant des prières.

##### **346. D. *Quel est le but des processions ?***

R. Il est différent, selon les circonstances : les unes sont instituées pour célébrer des mystères joyeux ; d'autres pour prier la Sainte-Vierge et les Saints, en se rendant, par exemple, à quelque pèlerinage solennel, mais la plupart sont des exercices de pénitence. Il est parlé dans la troisième partie, du but des différentes processions qui se font dans l'année.

##### **347. D. *Pourquoi porte-t-on la croix en tête des processions ?***

R. Pour nous apprendre que nous ne pouvons aller au ciel qu'à la suite de Jésus crucifié, et c'est pour cela que le crucifix est tourné en avant pour mieux figurer le Sauveur du monde marchant à notre tête et nous traçant le chemin du salut.

##### **348. D. *Que fait le diacre au moment où l'on part de l'église pour une procession ?***

R. Il se retourne vers les fidèles et chante : *PROCEDAMUS IN PACE*, Marchons en paix ; et le peuple répond : *IN NOMINE CHRISTI, AMEN* : Au nom de Jésus-Christ, ainsi soit-il. C'est pour nous apprendre que nous ne pouvons avoir la paix en ce monde, que si nos démarches et nos actions sont conformes aux exemples et à la volonté de Notre-Seigneur.

#### § II

##### **De la bénédiction du Saint-Sacrement et du Salut.**

##### **349. D. *Qu'est-ce que le SALUT***

R. C'est une cérémonie qui a lieu ordinairement vers le soir, après l'office, et dont la principale action est la bénédiction qu'on donne aux fidèles avec le Saint-Sacrement, soit renfermé dans le ciboire, soit exposé visiblement dans l'ostensoir.

350. D. *L'une de ces deux bénédictions est-elle meilleure que l'autre ?*

R. Ce serait une grande erreur que de le croire, puisque dans l'une comme dans l'autre, c'est Jésus-Christ lui-même, réellement présent dans l'Eucharistie qui daigne nous bénir.

351. D. *De quoi se compose le salut ?*

R. Lorsqu'il est solennel, il se compose au moins du TANTUM ERGO, avec le verset et l'Oraison du Saint-Sacrement. Dans les divers diocèses les usages approuvés permettent de faire précéder le TANTUM ERGO de plusieurs chants en l'honneur de la Sainte-Vierge ou des Saints et pour le Souverain Pontife.

352. D. *Comment doit-on assister au salut ?*

R. Dans les sentiments d'un profond respect pour la présence réelle de Notre-Seigneur, et avec une grande reconnaissance pour la bénédiction qu'il veut bien nous donner lui-même entre les mains de son ministre.

### § III

#### **Des Cérémonies usitées dans l'administration des Sacrements.**

353. D. *Quelles sont les cérémonies qui frappent le plus dans l'administration du sacrement de baptême ?*

R. Ce sont les EXORCISMES ou les prières par lesquelles on chasse le démon du corps de l'enfant ; le sel qu'on lui met dans la bouche et qui représente la sagesse ; l'infusion de l'eau ou le baptême proprement dit, par laquelle l'âme est purifiée de la tache originelle ; les onctions par lesquelles le prêtre consacre ce nouveau temple du Saint-Esprit ; le CHRÉMEAU, petit linge blanc ou bonnet qu'on met sur la tête de l'enfant après l'onction du saint Chrême et qui est le symbole de la robe d'innocence que le chrétien doit représenter sans tache au jugement de Dieu ; enfin le cierge allumé qui représente la foi et la charité qui doivent demeurer ardentes et brillantes dans nos mains pour aller au-devant de Jésus-Christ lorsqu'il viendra nous juger.

354. D. *Quels sentiments doit entretenir dans son cœur un chrétien lorsqu'il assiste à un baptême ?*

R. Il doit renouveler lui-même les promesses de son baptême, remercier Dieu pour celui qu'il daigne admettre au nombre de ses enfants, et demander pour le nouveau baptisé la grâce de la persévérance dans le bien, et de la fidélité à ses engagements.

355. D. *Avec quels sentiments un enfant chrétien doit-il assister le prêtre qui donne la sainte communion ?*

R. Il doit exciter en lui-même le désir de recevoir la sainte Eucharistie et demander à Dieu la grâce de faire une bonne première communion.



**356. D. *Que remarquez-vous dans l'administration de l'Extrême-Onction ?***

R. On doit y remarquer l'entrée du prêtre dans la maison à laquelle il souhaite d'abord la paix du Seigneur ; l'aspersion de l'eau bénite par laquelle il éloigne l'esprit du mal, et enfin les onctions faites sur les membres du malade pour le purifier du reste de ses fautes. Ces onctions sont comme une consécration nouvelle de ce temple de l'Esprit-Saint, trop souvent souillé par le péché.

**357. D. *Comment doit-on accompagner le prêtre chez les malades ?***

R. Il faut avoir une tenue modeste et posée, qui montre la compassion pour la douleur de la famille du malade ; penser que tôt ou tard, selon la volonté du Seigneur, on arrivera soi-même à cette extrémité, et demander à Dieu de ne pas mourir sans recevoir les derniers sacrements.

**358. D. *Que doit-on faire lorsqu'on assiste à la touchante cérémonie de l'ordination des prêtres et des autres ministres des autels ?***

R. Un bon chrétien doit prier pour les ecclésiastiques auxquels il voit donner l'ordination, afin qu'ils soient tous de dignes ministres de la sainte Église ; suivre attentivement les cérémonies de l'ordination qui sont très édifiantes, et enfin recevoir avec respect et dévotion la bénédiction que donne l'évêque à la fin de la cérémonie.

**359. D. *Que faut-il éviter en assistant à un mariage ?***

R. Il faut éviter les distractions et prier pour les époux afin que Dieu bénisse leur union et la rende heureuse pour la terre et pour le ciel.

## § IV

### **De la Sépulture chrétienne.**

**360. D. *Quelle est la dernière marque de tendresse que notre sainte mère l'Église donne à ses enfants ?***

R. Ce sont les dernières prières sur leur dépouille mortelle, et les imposantes cérémonies de la sépulture chrétienne.

**361. D. *Comment se font les cérémonies des funérailles ?***

R. Le clergé se rend à la maison du défunt. Arrivé près du cercueil on récite le DE PROFUNDIS. On enlève le corps que l'on porte à l'église en chantant le MISERERE. Arrivé à l'église, on chante l'admirable répons SUBVENITE, puis la messe des morts ou quelque autre partie de l'office des morts selon les circonstances. On fait près du cercueil, des prières que l'on nomme l'ABSOUTE, pendant lesquelles on asperge et on encense le corps du défunt ; après quoi on l'emporte au cimetière en chantant l'antienne IN PARADISUM : Que les anges vous conduisent dans le Paradis. Sur le bord de la fosse on chante le BENEDICTUS, avec l'antienne EGO SUM RESURRECTIO : Je suis la Résurrection, etc... On asperge et l'on encense le corps pendant le PATER. Enfin lorsque le cercueil est descendu dans la fosse, le prêtre jette de l'eau bénite, chante une dernière fois REQUIESCAT IN PACE : Qu'il repose en paix, et le clergé se retire.

**362. D. *Quel est l'esprit général des prières de l'Église dans les inhumations ou offices funèbres ?***

R. L'Église met toujours dans la bouche des assistants, au nom du défunt, des paroles de repentir, des supplications pour obtenir miséricorde, des pensées d'espérance. Quelquefois aussi elle s'adresse elle-même au défunt par des souhaits pleins de tendresse et de confiance en la bonté de Dieu. Par exemple, dans le verset du répons SUBVENITE : SUSCIPIAT TE CHRISTUS, etc. : «Que N.S. J.-C. qui vous appelle, vous reçoive, et que les Anges vous conduisent dans le sein d'Abraham.» — De même dans l'antienne IN PARADISUM : «Que les Anges vous conduisent dans le Paradis, que les martyrs vous reçoivent à votre arrivée dans le Ciel, qu'ils vous conduisent dans la céleste Jérusalem ; puissiez-vous, près de Lazare, autrefois pauvre, avoir le repos éternel !».

**363. D. *Pourquoi porte-t-on des cierges aux enterrements, et en place-t-on près du défunt ?***

R. On peut en donner plusieurs raisons : 1<sup>o</sup> les cierges témoignent de la ferveur des prières faites pour le défunt par ceux qui les portent ; 2<sup>o</sup> placés autour du corps, ils représentent l'ardeur de sa foi pendant sa vie, et l'espérance qu'il eût dans une vie future où il doit jouir de la lumière de Dieu ; 3<sup>o</sup> ils honorent jusqu'aux derniers restes d'un enfant de l'Église, et d'un corps plus d'une fois marqué de l'huile sainte.

**364. D. *Pourquoi fait-on usage de l'eau bénite aux funérailles ?***

R. Afin d'obtenir de Dieu pour le défunt une grâce complète de pardon pour ses péchés.

**365. D. *Pourquoi encense-t-on le défunt ?***

R. Pour honorer une dernière fois ce corps qui fut le temple du Saint-Esprit et qui est destiné à ressusciter un jour.

**366. D. *Comment place-t-on le corps des fidèles à l'Église ?***

R. On le place le visage tourné vers l'autel. Les prêtres, au contraire, on le visage tourné vers le peuple, comme s'ils voulaient l'instruire encore, comme pendant leur vie.

**367. D. *Quelle est la manière d'ensevelir les évêques, les prêtres et les clercs ?***

R. On les place dans leur cercueil revêtus des ornements de leur ordre qui sont de couleur violette. Les évêques et les prêtres sont habillés comme pour célébrer le saint sacrifice de la messe. Les simples clercs ou tonsurés sont habillés en soutane et en surplis, les religieux et les religieuses dans le costume de leur ordre.

**368. D. *Qu'y a-t-il de particulier dans les funérailles des petits enfants ?***

R. 1° En les ensevelissant, on leur place sur la tête une couronne de fleurs odoriférantes en signe de leur innocence ; 2° le prêtre prend des ornements blancs et on ne fait entendre que des chants de joie : 3° on porte à leur convoi la croix sans bâton pour marquer que leurs jours ont été abrégés, et que leur pèlerinage sur la terre a été de courte durée.

**369. D. *Pourquoi l'Église qui fait entendre des chants de tristesse aux funérailles des personnes plus âgées, prend-elle des chants de joie à l'enterrement des petits enfants morts avec le baptême ?***

R. Comme ces enfants n'ont pu offenser Dieu, n'ayant pas de raison, leur salut est assuré, et l'Église ne peut que se réjouir de les voir délivrés des peines de cette vie et mis en possession du bonheur du ciel.

**370. D. *Qu'appelle-t-on service ?***

R. On donne ce nom aux offices célébrés pour un ou plusieurs défunts quelque temps après la mort ou au jour anniversaire de leur trépas.

\* \*

\*

## TROISIÈME PARTIE

---

### DES FÊTES DE L'ÉGLISE OU L'ANNÉE LITURGIQUE

---

#### CHAPITRE 1<sup>er</sup>

##### DIVISION ET DEGRÉS DES FÊTES DE L'ÉGLISE ROMAINE

###### 371. D. *Comment se divisent les solennités de l'Église ?*

R. Elles se divisent en *Propre du temps* et en *Propre des saints*, selon que l'office se fait conformément à l'esprit du temps où l'on se trouve, ou selon l'esprit des fêtes que l'Église a instituées en l'honneur des mystères de la Sainte-Vierge et des saints.

###### 372. D. *Comment se divise le *Propre du Temps* ?*

R. Il se divise en *Dimanches* et *Fériés* et comprend cinq grandes époques appelées le temps de l'AVENT, le temps de NOËL et de l'ÉPIPHANIE, le temps de la SEPTUAGÉSIME et du CARÊME, le TEMPS PASCAL et les DIMANCHES APRÈS LA PENTECÔTE.

###### 373. D. *Qu'appelle-t-on *Dimanches* et *Fériés* ?*

R. Le Dimanche est le jour consacré au Seigneur, où l'on doit assister aux offices et s'abstenir de travailler. Les fériés, ou jours libres, sont les jours où aucune fête n'empêche de vaquer aux occupations ordinaires. Dans le langage de l'Église, on dit que l'on fait l'office de la férie ou du Dimanche, lorsqu'on ne célèbre en ces jours aucune fête de saint ; alors on prend l'office au propre du temps.

###### 374. D. *Qu'appellez-vous *Dimanches* et *feries privilégiés* ?*

R. On appelle dimanches privilégiés les dimanches qui n'admettent aucune fête. Les feries privilégiées n'admettent pas les fêtes simples et on doit toujours faire mémoire de ces mêmes feries, lorsqu'on n'en fait pas l'office. Il y a les fêtes majeures qui n'admettent aucune fête, telles que l'octave de l'Épiphanie, la quinzaine de Pâques et l'octave de la Pentecôte.

###### 375. D. *Quels sont les degrés des fêtes ?*

R. Le premier degré est le DOUBLE DE PREMIÈRE CLASSE : ce sont les plus grandes solennités comme Noël, Pâques, la Pentecôte, etc... Viennent ensuite le DOUBLE DE SECONDE CLASSE, le DOUBLE MAJEUR, le DOUBLE MINEUR, le SEMI-DOUBLE, qui le cède au dimanche, étant du même degré, mais moins digne, et enfin le SIMPLE, qui est la moins solennelle de toutes les fêtes et dont on ne fait que mémoire dans les fêtes privilégiées.

**376. D. *Qu'est-ce qu'une Octave ?***

R. On appelle Octave d'une fête, les huit jours pendant lesquels on fait l'office ou la mémoire de cette fête, en comptant le jour même de la solennité.

**377. D. *Qu'est-ce qu'une Octave privilégiée ?***

R. C'est celle qui n'admet aucun autre office que celui de la fête dont on fait l'octave ; telles sont les octaves de l'Épiphanie, de Pâques et de la Pentecôte.

**378. D. *Qu'est-ce que faire mémoire d'une fête, d'un saint ou d'une férie ?***

R. Cela consiste à réciter à Matines une leçon de ces offices et en rappeler le souvenir 1<sup>o</sup> à Laudes et aux PREMIÈRES VÊPRES par une antienne, un verset et une oraison ; 2<sup>o</sup> à la messe par trois oraisons : la COLLECTE, la SECRÈTE, et la POST-COMMUNION.

\* \*

\*

.

## CHAPITRE II

### PROPRE DU TEMPS

#### § I

#### **De l'Avent.**

379. D. *Quand commence l'année chrétienne ?*

R. Elle commence le premier dimanche de l'Avent.

380. D. *Qu'est-ce que l'Avent ?*

R. On donne le nom d'Avent aux quatre semaines qui précèdent la fête de Noël.

381. D. *Que veut dire ce mot Avent ?*

R. Il signifie avènement ou arrivée.

382. D. *De qui attend-on l'arrivée pendant l'Avent ?*

R. Celle de l'Enfant-Jésus, notre Sauveur.

383. D. *Que représentent ces quatre dimanches de l'Avent ?*

R. Ils représentent les quatre mille ans qui ont précédé la venue de Jésus Christ sur la terre.

384. D. *Que remarquez-vous de particulier dans les cérémonies de l'Église pendant le temps de l'Avent ?*

R. Deux choses : les ornements violets et le chant du RORATE.

385. D. *Pourquoi l'Église prend-elle des ornements violets ?*

R. Parce que dans sa pensée le violet désigne la pénitence, ainsi qu'on l'a vu en parlant de la couleur des ornements.

386. D. *Pourquoi l'Église se sert-elle des vêtements de pénitence ?*

R. Parce qu'autrefois l'Avent était un temps de pénitence, quoique moins rigoureux que le Carême, et que l'Église, en permettant de ne point jeûner, a voulu laisser néanmoins les signes de deuil dans ses offices, pour nous engager à nous préparer, par la mortification, à bien recevoir l'Enfant-Jésus le jour de Noël.

387. D. *Pourquoi ne chante-t-on pas le GLORIA IN EXCELSIS aux messes du temps de l'Avent ?*

R. C'est toujours dans le même esprit de pénitence que l'Église s'abstient de ce chant de joie .

388. D. *Mais pourquoi chante-t-on l'ALLELUIA ?*

R. L'Église le chante et plus souvent même que dans les dimanches ordinaires, parce que tout en se préparant à la venue de Jésus-Christ par la pénitence et la prière, elle est comblée de joie dans son espérance de voir bientôt ce Dieu enfant.

389. D. *Que pensez-vous du RORATE qu'on chante dans nos églises ?*

R. C'est une belle prière dont le chant seul inspire la dévotion. Cette prière cependant n'est pas un chant de l'Église. Elle est accordée à certains diocèses de France par privilège. Il faut se bien pénétrer des sentiments de pieuse attente qu'exprime le prophète et chanter avec foi les paroles RORATE CŒLI, etc. «Cieux, envoyez votre rosée et que les nuées fassent pleuvoir le Juste sur la terre».

390. D. *Qu'y a-t-il de particulier au III<sup>e</sup> dimanche de l'Avent ?*

R. On y reprend, à la messe solennelle, des marques de joie qu'on avait abandonnées : ainsi, on pare l'autel de fleurs, on sonne toutes les cloches, on touche les orgues, et le diacre et le sous-diacre prennent les tuniques au lieu d'être seulement en aube comme aux autres dimanches de l'Avent ?

391. D. *Pourquoi cela ?*

R. A cause de ces paroles de l'Introït : GAUDETE, Réjouissez-vous. L'Église nous invite à l'espérance, parce que la venue de Jésus-Christ, notre rédempteur, approche.

392. D. *Ne connaissez-vous rien de particulier dans les derniers jours de l'Avent ?*

R. Il y a ce qu'on appelle les O de Noël.

393. D. *Qu'est-ce donc que les O de Noël ?*

R. On appelle communément ainsi sept antiennes de l'office des derniers jours de l'Avent qui toutes commencent par l'invocation O.

394. D. *Que représentent ces antiennes ?*

R. Elles représentent les désirs des patriarches de l'ancienne loi qui soupiraient après la venue du Sauveur.

395. D. *Comment se chantent ces antiennes ?*

R. Elles se chantent pendant sept jours avant Noël, une fois avant le MAGNIFICAT et une fois après.

396. D. *Ne connaissez-vous pas quelque pieux usage au sujet de ces antiennes ?*

R. Oui, dans quelques pays on chante encore les vêpres vers le soir pendant ces sept jours. On les appelle les vêpres des O de Noël. En d'autres lieux, on ne chante les vêpres que depuis l'hymne CREATOR ALME SIDERUM, ou seulement le MAGNIFICAT avec l'antienne O que l'on double, et l'on donne ensuite la bénédiction du Saint-Sacrement : le peuple appelle cet exercice «le salut des O de Noël». Les pieux fidèles doivent se faire un bonheur d'assister à ce pieux exercice, afin de se mieux préparer à la fête de Noël.

## § II

### **De la Vigile de Noël et des Vigiles en général.**

397. D. *Que veut dire le mot Vigile ?*

R. Le mot Vigile veut dire veille.

398. D. *Que rappelle ce mot de veille ?*

R. Il rappelle l'usage des fidèles d'autrefois qui passaient en prières la nuit qui précédait les grandes fêtes.

399. D. *Cela ne se fait-il plus ?*

R. Non, surtout depuis le siècle dernier, quoique cependant on ne puisse dire que ces veilles aient complètement disparu, même en France.

400. D. *Qu'est-il resté de cet usage ?*

R. Il en est resté, à la veille des plus grandes fêtes, le jeûne pour tous les fidèles, la couleur violette et des prières de pénitence pour l'office qui est plus long.

401. D. *L'office des Vigiles est-il donc un office de pénitence ?*

R. Oui, car le but des Vigiles est la préparation à la solennité du lendemain, ce qui ne saurait mieux se faire que par la pénitence.

402. D. *Ne connaissez-vous pas encore quelque reste des Vigiles anciennes ?*

R. Oui, ce sont les Matines des morts auxquelles est resté le nom de Vigiles, pour rappeler qu'on devrait les réciter la nuit, près des dépouilles des morts, comme cela se pratique dans les communautés religieuses et dans les pays où règne la piété.

403. D. *Quelle est la fête où nous retrouvons le plus de traces des anciennes veilles ou Vigiles ?*

R. C'est la belle nuit de Noël dont nous passons encore une grande partie dans l'église à chanter les louanges de Dieu à l'office des Matines et des Laudes, et pendant laquelle on célèbre la messe de minuit.

### § III

#### **De la fête et du temps de Noël.**

404. D. *Quel jour célèbre-t-on la fête de Noël ?*

R. Le vingt-cinq décembre.

405. D. *Que veut dire ce mot Noël ?*

R. NOËL signifie nativité ou naissance.

406. D. *De qui célèbre-t-on la naissance ?*

R. On célèbre la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu fait homme.

407. D. *Quel est le passage de l'office de Noël qui rappelle le mieux ce mystère ?*

R. Ce sont les paroles de l'Évangile de saint Jean : « Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous, » en latin : ET VERBUM CARO FACTUM, etc...





408. D. *Que trouvez-vous de plus remarquable dans la fête de Noël ?*

R. Ce sont les trois messes que chaque prêtre célèbre ou du moins peut célébrer en ce jour.

409. D. *Quelles sont ces trois messes ?*

R. Ce sont : la messe de minuit, la messe de l'aurore et la messe du jour.

410. D. *Que veut nous enseigner l'Église par la messe de minuit ?*

R. Elle veut nous faire honorer la naissance temporelle de Jésus-Christ dans l'étable de Bethléem, et l'adoration des anges au moment même de la naissance du Sauveur.

411. D. *Et par la messe de l'aurore ?*

R. L'Église nous fait honorer la naissance spirituelle de Jésus-Christ dans nos cœurs par la foi, et l'adoration des bergers.

412. D. *Et enfin par la messe du jour ?*

R. A cette troisième messe l'Église nous fait honorer la naissance éternelle de Jésus-Christ dans le sein de son père.

413. D. *Quand commence l'office de Noël ?*

R. La veille aux premières Vêpres, comme toutes les grandes fêtes.

414. D. *Chante-t-on ces vêpres solennellement ?*

R. On chante les premières vêpres des grandes fêtes dans toutes les cathédrales et dans quelques grandes églises ; mais dans les autres paroisses, on ne les chante que lorsque ces fêtes tombent le lundi, alors elles sont très solennelles.

415. D. *Quand se chantent les Matines de Noël ?*

R. Avant la messe de minuit, c'est-à-dire vers dix heures du soir.

416. D. *Et les Laudes ?*

R. Aussitôt après la messe de minuit, dont elles sont comme l'action de grâces.

417. D. *Que représentent ces prières de la nuit de Noël ?*

R. Elles rappellent les veilles de la nuit que passaient les bergers en se rendant auprès de Jésus enfant, et en gardant leurs troupeaux.

418. D. *Pourquoi célèbre-t-on une messe à minuit ?*

R. Parce que, selon la tradition chrétienne, Notre-Seigneur est né à minuit.

419. D. *A quelle heure dit-on la messe de l'aurore ?*

R. Dès le matin.

420. D. *Quel évangile dit-on à la messe du jour ?*

R. On y lit le commencement de l'évangile selon saint Jean, où l'on trouve ces paroles : ET LE VERBE S'EST FAIT CHAIR, etc...

421. D. *Pourquoi à ces paroles fléchit-on le genou ?*

R. C'est pour adorer le Fils de Dieu fait homme pour notre salut et témoigner à Dieu notre reconnaissance pour une si grande bonté.

422. D. *N'y a-t-il pas un autre moment où on s'agenouille aussi ?*

R. Oui, au CREDO, à ces paroles : ET INCARNATUS EST, HOMO FACTUS EST, et pour la même raison ainsi qu'on l'a dit au numéro 250.

423. D. *Qu'observe-t-on de particulier à l'hymne des Vêpres du jour de Noël ?*

R. C'est qu'en l'entonnant, le prêtre étend les mains, les élève et les rejoint à cause sans doute de l'invocation par laquelle elle commence : Jésus, rédempteur du monde, JESU REDEMPTOR OMNIUM.

424. D. *Quel est le chant propre au temps de Noël ?*

R. C'est l'ADESTE FIDELES.

425. D. *Quel est le but de ce chant ?*

R. C'est d'inviter les fidèles à adorer l'Enfant Jésus dans sa crèche.

426. D. *Quelles sont les fêtes de la semaine de Noël ?*

R. Ce sont : 1° la fête de saint Étienne, premier martyr, un des sept premiers diacres de l'Église ; c'est la fête des diacres ; 2° la fête de saint Jean, apôtre et évangéliste ; c'est la fête des prêtres ; 3° enfin, la fête des Saints Innocents qui est depuis bien des siècles la fête des sous-diacres et des ENFANTS DE CHEUR.

427. D. *Quelle fête l'Église célèbre-t-elle le jour de l'octave de Noël ?*

R. C'est la Circoncision de Notre-Seigneur qui a reçu en ce jour le nom de Jésus, qui signifie Sauveur.

428. D. *Quels sentiments doivent animer un chrétien dans cette fête ?*

R. C'est le respect et l'amour pour le nom de Jésus.

429. D. *Comment un chrétien peut-il honorer le nom de Jésus ?*

R. En ne le prononçant jamais qu'avec respect et en inclinant légèrement la tête lorsqu'on chante ce nom sacré.

430. D. *Par quelle faveur l'Église récompense-t-elle cette pieuse pratique ?*

R. Elle accorde des indulgences à ceux qui l'observent, et à ceux qui font de même au GLORIA PATRI.

431. D. *N'y a-t-il pas quelque cérémonie particulière, le jour de la Circoncision ?*

R. Oui, comme c'est le premier jour de l'année, il est d'usage, en certains pays, de chanter le VENI CREATOR, pour implorer les lumières du Saint-Esprit afin de bien passer l'année qui commence, comme il est d'usage aussi, en plusieurs diocèses, de chanter, le 31 décembre, le TE DEUM, pour remercier Dieu des grâces qu'il nous a accordées pendant l'année qui se termine.



## § IV

### **De l'Épiphanie jusqu'à la Septuagésime.**

432. D. *Quelle fête l'Église célèbre-t-elle après la Circoncision ?*

R. La fête de l'Épiphanie de Notre-Seigneur, le 6 janvier.

433. D. *Que veut dire le mot ÉPIPHANIE ?*

R. ÉPIPHANIE veut dire manifestation, c'est la fête de la manifestation de Notre-Seigneur.

434. D. *Quelle est l'intention de l'Église dans cette fête ?*

R. C'est d'honorer les trois miracles de la manifestation du Sauveur : sa manifestation aux Mages qui sont venus l'adorer sur l'indication d'une étoile mystérieuse ; sa manifestation dans son baptême où une voix le proclama Fils de Dieu, et sa manifestation aux noces de Cana, où il fit son premier miracle. Selon l'esprit de l'Église, nous devons célébrer en ce jour notre vocation à la foi chrétienne dans la personne des Mages auxquels Jésus-Christ a révélé sa divinité, et le remercier d'une si grande grâce.

435. D. *L'Épiphanie a-t-elle une Vigile ?*

R. Oui, parce que c'est une très grande fête.

436. D. *Que remarquez-vous de particulier ce jour-là ?*

R. A la messe solennelle, dans certaines églises, après l'Évangile, le diacre annonce les jours où doivent tomber dans l'année Pâques et les fêtes mobiles.

437. D. *Qu'y a-t-il de particulier à l'octave de l'Épiphanie ?*

R. C'est que cette octave est privilégiée (v° n° 377).

438. D. *Combien y a-t-il de dimanches après l'Épiphanie ?*

R. Il y en a de deux à six, selon l'époque de la fête de Pâques.

439. D. *Quelle est la solennité qui se trouve entre l'Épiphanie et le Carême ?*

R. C'est la Purification de la Sainte-Vierge.

440. D. *Qu'y a-t-il de particulier à cette fête ?*

R. C'est la bénédiction des cierges qui lui a fait donner le nom de CHANDELEUR.

441. D. *Pourquoi l'Église a-t-elle institué cette fête ?*

R. Pour nous rappeler que Jésus-Christ est la vraie lumière du monde et que nous devons le suivre avec joie, comme le saint vieillard Siméon dont on chante les paroles pendant la distribution des cierges, paroles qui composent l'antienne LUMEN AD REVELATIONEM GENTIUM... que l'on reprend en cette circonstance après chaque verset du NUNC DIMITTIS.

442. D. *De quelle matière doivent être faits ces cierges ?*

R. De cire véritable.

443. D. *Peut-on s'en servir pour des usages profanes, par exemple, pour s'éclairer dans sa maison ?*

R. Non, ce serait montrer peu de respect pour des cierges bénits par les prières de l'Église.

444. D. *A quels usages peut-on employer les cierges ?*

R. On peut les allumer dans sa demeure pendant un orage, pendant sa prière, ou devant une image sainte, ou un autel, auprès du lit d'un mourant ou d'un défunt.

445. D. *Que fait-on des cierges pendant la messe de la Chandeleur ?*

R. On les porte allumés à la main pendant la procession, à l'Évangile, et depuis l'Élévation jusqu'après la Communion.

## § V

### **De la Septuagésime jusqu'au Carême.**

446. D. *Comment appelle-t-on les trois dimanches qui précèdent le Carême ?*

R. On les appelle les dimanches de la Septuagésime, de la Sexagésime et de la Quinquagésime.

447. D. *Que veulent dire ces mots ?*

R. Ils signifient qu'à partir de ces dimanches il y a soixant-dix, soixante et cinquante jours jusqu'à la grande fête de Pâques.

448. D. *Qu'y a-t-il de particulier dans l'office de ces dimanches ?*

R. C'est qu'à partir du premier d'entre eux, la Septuagésime, l'Église commence à nous inspirer l'esprit de pénitence.

449. D. *A quelles marques reconnaissez-vous cette intention de l'Église ?*

R. C'est qu'elle revêt ses ornements violets, cesse de chanter le GLORIA IN EXCELSIS, et surtout l'ALLELUIA que l'on chante deux fois après le BENEDICAMUS des vêpres du samedi avant la Septuagésime, et qu'on ne chante plus jusqu'au graduel de la messe du Samedi saint.

450. D. *Qu'y a-t-il de particulier au dimanche de la Quinquagésime et aux lundi et mardi qui le suivent ?*

R. Ce sont les prières des QUARANTE HEURES qui ne sont cependant pas un office général ou obligatoire.

451. D. *En quoi consistent ces prières ?*

R. Elles consistent à exposer pendant ces trois jours le Saint-Sacrement toute la journée ou au moins pendant les messes de la paroisse et le salut que l'on chante le soir de ces mêmes jours.

452. D. *Que chante-t-on à ces saluts ?*

R. On chante d'ordinaire, avec les prières ordinaires du salut du Saint-Sacrement, le psaume MISERERE ou le trait DOMINE NON SECUNDUM qui sont des chants de pénitence.

453. D. *Dans quel but a-t-on établi les prières des Quarante-heures ?*

R. Pour demander pardon à Dieu de toutes les coupables folies du carnaval, et de toutes les fautes graves que commettent tant de chrétiens dans ces jours de joies mondaines.

454. D. *Comment doit se conduire un enfant chrétien pendant ces trois jours ?*

R. Il doit avant tout, s'abstenir de se déguiser et même de se mêler aux troupes de masques ; assister avec dévotion à l'exposition et à la bénédiction du Saint-Sacrement, et enfin bien prier Dieu et l'adorer de tout son cœur, pour réparer les outrages qu'on lui fait.

## § VI

### **Du Mercredi des Cendres et du Carême jusqu'à la Semaine Sainte.**

455. D. *Qu'est-ce que le Carême ?*

R. Le Carême est un jeûne et un temps de pénitence de quarante jours, institué par l'Église pour préparer les fidèles à la fête de Pâques.

456. D. *Quand commence le Carême ?*

R. Il commence le mercredi qui suit le dimanche de la Quinquagésime.

457. D. *Quel nom donne-t-on à ce premier jour de Carême ?*

R. On l'appelle le MERCREDI DES CENDRES.

458. D. *Pourquoi l'appelle-t-on ainsi ?*

R. Parce qu'en ce jour on bénit des cendres que l'on met en forme de croix sur la tête des fidèles.

459. D. *Pourriez-vous nous dire quelque chose de la manière dont on bénit les cendres ?*

R. On met dans un plateau, sur l'autel au coin de l'Épître, des cendres faites avec des rameaux bénits de l'année précédente ; le célébrant en chape violette, vient à l'autel où il récite sur ces cendres plusieurs oraisons qui expriment la pensée de l'Église, puis il les asperge d'eau bénite et les encense par trois fois.

460. D. *Comment le célébrant reçoit-il les cendres ?*

R. Le premier du chœur les donne au célébrant qui les reçoit debout, le visage tourné vers le peuple. Mais si le célébrant est le seul prêtre, il s'agenouille devant l'autel, y pose le plateau qui contient les cendres et se les impose lui-même sur la tonsure sans rien dire.

**461. D. *Comment se fait ensuite l'imposition des cendres ?***

R. Le célébrant les donne en forme de croix aux ecclésiastiques sur la tonsure, aux autres ministres du chœur, et à tous les fidèles sur le front en disant en latin ces paroles : «Souviens-toi, homme, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière».

**462. D. *Quel est le but de l'Église dans cette cérémonie ?***

R. C'est de nous rappeler la pensée de la mort, et la nécessité de faire pénitence.

**463. D. *Comment les cendres nous rappellent-elles la pénitence ?***

R. Parce qu'autrefois lorsque l'Église avait soumis quelqu'un à la pénitence publique, l'évêque lui mettait de la cendre sur la tête, et lui interdisait l'entrée de l'église pour un temps plus ou moins long. Sans demeurer aussi sévère dans ses pénitences extérieures, l'Église a conservé le souvenir de cette pratique dans les cérémonies de ce jour.

**464. D. *Avec quels sentiments devons-nous recevoir les cendres ?***

R. En pensant que nous devons mourir un jour et qu'il faut nous y préparer en pleurant nos péchés ; nous devons aussi prendre la résolution de passer saintement le Carême.

**465. D. *Comment se nomme le premier dimanche de Carême ?***

R. Il se nomme le dimanche de la Quadragésime, c'est-à-dire le quarantième jour avant Pâques.

**466. D. *Comment se nomment les trois autres dimanches ?***

R. Ils se nomment REMINISCERE, OCULI, LAETARE.

**467. D. *Que signifient ces noms ?***

R. Ce sont les mots qui commencent l'Introït de la messe de chacun de ces dimanches. Les fidèles d'autrefois ne désignaient pas autrement tous les dimanches de l'année.

**468. D. *Qu'y a-t-il de particulier au dimanche de LAETARE ?***

R. En ce jour-là, l'Église nous invite à la joie par ses cérémonies extérieures, comme elle l'a déjà fait au troisième dimanche de l'Avent (v. n° 390).

**469. D. *Pourquoi cette solennité inaccoutumée dans un temps de pénitence ?***

R. La première raison de cette joie de l'Église, c'est qu'autrefois, ce jour-là, on faisait le scrutin des catéchumènes qui devaient recevoir le baptême le Samedi saint. L'Église veut aussi par là ranimer notre confiance au milieu de la pénitence du Carême ; en nous montrant que déjà la sainte quarantaine s'avance et que Dieu va bientôt nous pardonner nos péchés. C'est ce qu'elle nous fait comprendre dans ces paroles de l'Introït : «Réjouissez-vous, vous tous qui avez été dans la tristesse».

470. D. *Quel est le chant particulier du Carême dans la plupart de nos églises ?*

R. C'est le chant de l'ATTENDE.

471. D. *Quels sentiments exprime ce chant ?*

R. Des sentiments de pénitence et de repentir.

472. D. *Citez-en nous un exemple ?*

R. On peut prendre par exemple les paroles que répète le chœur à la fin de chaque verset : ATTENDE, DOMINE ET MISERERE, QUIA PECCAVIMUS TIBI : Jetez les yeux sur votre peuple, Seigneur, et ayez pitié de nous, parce que nous avons péché contre vous.

473. D. *Pourquoi dans la semaine, pendant le Carême, chante-t-on les vêpres avant midi ?*

R. Parce qu'autrefois les fidèles ne mangeaient qu'une seule fois par jour en Carême, et après vêpres, c'est-à-dire vers cinq ou six heures du soir ; l'Église ayant permis d'avancer l'heure du repas, avança aussi l'heure des vêpres, et comme aujourd'hui l'heure du premier repas est tolérée vers midi, on chante pour cette raison les vêpres avant midi.

474. D. *N'y a-t-il rien autre chose de particulier en Carême ?*

R. Il y a encore la prière du soir qui se fait deux ou trois fois la semaine ou même tous les jours en beaucoup de paroisses.

475. D. *Comment se fait cet exercice ?*

R. On y fait ordinairement la prière du soir en langue vulgaire, on y chante des cantiques et il y a toujours une instruction, puis le chant du MISERERE ou quelque autre chant de pénitence, selon l'usage des paroisses, et enfin le plus souvent on termine l'exercice par la bénédiction du Saint-Sacrement et le chant de PARCE DOMINE.

476. D. *Pourquoi fait-on dans le Carême des instructions plus fréquentes ?*

R. C'est pour rappeler aux fidèles leurs obligations religieuses et les mieux disposer à remplir leur devoir pascal.

477. D. *Comment doit se conduire un enfant chrétien pendant le Carême ?*

R. Il doit redoubler de piété, d'assiduité au travail et d'obéissance, et se confesser dans le commencement du Carême pour se préparer à le faire encore dans la quinzaine de Pâques.

478. D. *Comment s'appelle le cinquième dimanche de Carême ?*

R. On l'appelle le dimanche de la Passion.

479. D. *Que se passe-t-il de remarquable ce jour-là dans les églises ?*

R. La veille, avant les premières vêpres du dimanche, on couvre d'un voile violet toutes les croix et toutes les images de Notre-Seigneur, de la Vierge et des Saints.

480. D. *Pourquoi cela ?*

R. C'est d'abord en signe de deuil et de pénitence, parce que le temps où l'Église va célébrer les souffrances de Notre-Seigneur approche de plus en plus, et aussi parce que dans ce même temps, le Sauveur cessa de se montrer au peuple, selon ces paroles de saint Jean qui terminent l'Évangile du dimanche de la Passion : « JÉSUS SE CACHA ET SORTIT DU TEMPLE ».

481. D. *Doit-on découvrir les croix et les images, s'il arrive une fête ?*

R. Non, quelle que solennelle que soit cette fête.

482. D. *Dites-nous, avant de terminer la question du Carême, quels sont les autres jours de jeûne de l'année chrétienne ?*

R. Ce sont les Vigiles dont on a parlé plus haut, et le jeûne que l'Église prescrit à ses enfants aux quatre saisons de l'année (les Quatre Temps).

483. D. *Quelle est l'époque de chacun de ces quatre jeûnes ?*

R. Ils ont lieu le mercredi, le vendredi et le samedi : 1° pour l'hiver, dans la semaine qui suit le troisième dimanche de l'Avent ; 2° pour le printemps, dans la semaine du premier dimanche de Carême ; 3° pour l'été, dans l'octave de la Pentecôte ; 4° pour l'automne, dans la semaine qui suit l'Exaltation de la Sainte-Croix (le 14 septembre).

484. D. *Que fait-on le samedi des Quatre Temps ?*

R. On ordonne les prêtres et les autres ministres de l'Église. Les chrétiens doivent prier pour eux ces jours-là d'une manière toute particulière. — L'ordination peut encore avoir lieu la veille du dimanche de la Passion et le Samedi-Saint.

## § VII

### **De la semaine sainte jusqu'à Pâques.**

DE LA SEMAINE SAINTE EN GÉNÉRAL ET DU DIMANCHE DES RAMEAUX.

485. D. *Comment s'appelle la dernière semaine du Carême ?*

R. Elle s'appelle la Semaine Sainte, et en certains pays la Grande Semaine, ou comme disent les Anglais catholiques, la bonne Semaine.

486. D. *Pourquoi lui a-t-on donné ce nom ?*

R. Parce qu'en cette semaine l'Église célèbre les mystères de la Passion de Notre-Seigneur par des cérémonies imposantes, et d'une solennité inaccoutumée.

487. D. *Comment doit-on passer la semaine sainte ?*

R. Dans la piété, le recueillement et la pénitence.

488. D. *Quel est le premier jour de la semaine sainte ?*

R. C'est le dimanche des Rameaux ou des Palmes.



489. D. *Pourquoi l'appelle-t-on ainsi ?*

R. Parce que l'on porte à la procession qui se fait avant la messe, des palmés ou rameaux bénits.

490. D. *De quel arbre sont les rameaux que l'on porte à la procession ?*

R. Rien n'étant prescrit sous ce rapport, cela varie selon les usages des différents pays ; à Rome le Saint-Père bénit de véritables palmes ; en France, on prend dans le midi des branches d'olivier, et dans le nord, des branches de buis.

491. D. *Pourquoi l'Église a-t-elle institué la procession des rameaux ?*

R. Pour célébrer l'entrée triomphante de Notre-Seigneur à Jérusalem, au milieu du peuple qui portait des branches de palmier et les jetait sur son passage.

492. D. *Que chante-t-on à cette procession ?*

R. On y chante des antiennes tirées de l'Évangile, lesquelles rappellent les principaux traits de ce triomphe du Sauveur.

493. D. *Où se rend la procession ?*

R. A une église, à un calvaire, ou à la croix du cimetière, quelquefois même on ne fait que la procession sans station.

494. D. *Qu'arrive-t-il au retour de la procession ?*

R. La porte de l'église est fermée.

495. D. *Que fait-on alors ?*

R. Le clergé et le peuple restent en-dehors, et les enfants de chœur chantent à l'intérieur de l'église l'hymne GLORIA LAUS que le clergé et les fidèles répètent au dehors.

496. D. *Pourquoi cette hymne est-elle ordinairement chantée à l'intérieur de l'église par des enfants ?*

R. C'est pour mieux représenter les enfants qui criaient dans le temple : « Hosanna au fils de David, » ce qui est rappelé dans cette hymne.

497. D. *A quel moment entre-t-on dans l'église ?*

R. Lorsque l'hymne est finie, le sous-diacre, d'un coup de bâton de la croix, heurte la porte de l'église qui s'ouvre aussitôt, et la procession entre dans l'église en chantant le répons : *INGREDIENTE DOMINO*, etc.. : Le Seigneur entrant dans la ville sainte, les enfants criaient Hosanna, etc...

498. D. *Quel est le but de cette cérémonie ?*

R. C'est de nous apprendre qu'avant la venue de Jésus-Christ, la porte du Ciel était fermée, et qu'elle n'a pu nous être ouverte que par les mérites de sa Passion et de sa croix.

499. D. *Dans quels sentiments doit-on s'entretenir pendant la solennité des Rameaux ?*

R. Il faut s'associer du fond du cœur au triomphe de Notre-Seigneur, et lui demander la grâce de ne point imiter les Juifs qui l'ont crucifié quelques jours après lui avoir fait tant d'honneurs et témoigné tant d'admiration.

500. D. *Qu'y a-t-il de particulier à l'épître de la messe du dimanche des Rameaux ?*

R. C'est que l'on fléchit le genou à ces paroles : IN NOMINE JESU OMNE GENU FLECTATUR COELESTIUM, TERRESTRUM ET INFERNORUM.

501. D. *Pourquoi cela ?*

R. Parce qu'en cet endroit, l'apôtre saint Paul dit : Que tout genou fléchisse au nom de Jésus, dans le ciel, sur la terre et dans les enfers.

502. D. *Quel est l'Évangile que l'on chante à la messe le jour des Rameaux ?*

R. On y chante, pour évangile, l'histoire de la Passion de Notre-Seigneur, selon l'évangéliste saint Mathieu.

503. D. *Et dans le reste de la semaine ?*

R. Le mardi saint, on lit la Passion selon saint Marc ; le mercredi saint, la Passion selon saint Luc ; et le vendredi saint, la Passion selon saint Jean.

504. D. *Que trouvez-vous de particulier au chant de la Passion ?*

R. C'est qu'au lieu d'être chantée par un seul diacre, elle l'est par trois dont l'un fait la partie de l'évangéliste, le second chante toutes les paroles de Notre-Seigneur et le troisième fait ce qu'on appelle la partie de la synagogue, c'est-à-dire qu'il chante toutes les paroles des Juifs, de Pilate, etc...

505. D. *N'avez-vous remarqué rien autre chose pendant le chant de la Passion ?*

R. Si : lorsque le diacre a chanté l'endroit de l'Évangile où il est parlé du dernier soupir du Sauveur, tout le monde se prosterne jusqu'à terre, et prie à peu près l'espace d'un PATER.

506. D. *N'est-il pas d'usage de baiser la terre à ce moment ?*

R. Oui, dans beaucoup d'endroits, surtout en France, et c'est une coutume qu'on ne saurait trop louer, bien que la rubrique n'en parle pas, car on rapporte que cet usage vient de saint Louis qui le fit un jour, ce qu'imitèrent les grands de sa cour et bientôt tous ses sujets. On dit la même chose pour les paroles : ET INCARNATUS EST, du CREDO.

507. D. *Qu'y a-t-il encore de particulier au chant de la Passion, le jour des Rameaux ?*

R. C'est que tous ceux du chœur qui n'en sont pas empêchés par quelque fonction, et tous les fidèles, doivent porter les rameaux à la main.

508. D. *Quelle hymne chante-t-on aux vêpres le dimanche des Rameaux ?*

R. Ce jour-là, aussi bien que le dimanche précédent, on chante l'hymne : VEXILLA REGIS qui est un chant de louange à la Croix.

509. D. *Pourquoi, à la strophe : O CRUX, AVE, qui termine cette hymne, tout le monde se met-il à genoux ?*

R. Parce que ces paroles veulent dire : «Salut, ô croix, notre unique espérance» et que tout le reste de la strophe n'est plus seulement une louange, mais une prière à la Croix.

DES TÉNÈBRES ET DU JEUDI SAINT

510. D. *Quel est le premier office des trois grands jours de la semaine sainte ?*

R. C'est l'office des ténèbres qui se célèbre le mercredi soir, et qui a lieu aussi les deux jours suivants.

511. D. *Pourquoi ces Matines s'appellent-elles les Ténèbres ?*

En souvenir de l'ancien temps où on les chantait la nuit.

512. D. *Quelle est la couleur employée pour cet office ?*

R. C'est la couleur du temps de la Passion, le violet.

513. D. *Qu'y a-t-il de remarquable aux Ténèbres ?*

R. C'est le chandelier triangulaire où brûlent quinze cierges de cire jaune que l'on éteint successivement après chaque psaume.

514. D. *D'où vient cette pratique ?*

R. C'est un vestige de l'ancienne coutume. Comme l'office était fort long, on avait, au milieu du chœur, un chandelier bien garni et on éteignait les cierges à mesure que le jour venait.

515. D. *Pourquoi ces quinze cierges sont-ils de cire jaune et commune ?*

R. C'est en signe de tristesse et de deuil.

516. D. *Où se place le chandelier triangulaire ?*

R. Du côté de l'Épître.

517. D. *Quelle signification peut-on donner à la cérémonie de l'extinction des cierges ?*

R. On a dit que les cierges ainsi éteints successivement, représentaient les apôtres abandonnant l'un après l'autre Notre-Seigneur, et que le dernier qui reste seul et que l'on cache derrière l'autel, pour l'en rapporter après la fin de l'office, représentait Notre-Seigneur disparaissant bientôt du milieu des hommes, et reparaissant plein de gloire et de lumière dans sa résurrection.

518. D. *Qu'y a-t-il encore de remarquable dans les Ténèbres ?*

R. Ce sont les lamentations de Jérémie.

519. D. *Qu'appellez-vous ainsi ?*

R. Ce sont les trois premières leçons de l'office des Ténèbres. Elles se chantent sur un ton lugubre pour représenter la tristesse de l'Église pendant les jours de la mort du Sauveur.

520. D. *Pourquoi, à la fin des Ténèbres, l'officiant fait-il un léger bruit ?*

R. Ce n'est pas seulement pour avertir que l'office est terminé, mais aussi pour rappeler le désordre de la nature, ce qui est encore mieux représenté par l'usage de certains lieux où chacun répète ce bruit avec son livre ou sur les stalles.

521. D. *Quel est le caractère des offices de ces derniers jours ?*

R. C'est une tristesse profonde, et la pensée de la pénitence y est incessamment mêlée à celle de la Passion de Jésus-Christ.

522. D. *Quelle est la prière par laquelle se terminent toutes les heures de l'office dans ces trois jours ?*

R. C'est le psaume : MISERERE, parce que dans ces saints jours, nous ne saurions trop demander à Dieu pardon de nos péchés.

523. D. *Quel mystère l'Église célèbre-t-elle le Jeudi Saint ?*

R. C'est l'institution du sacrement de l'Eucharistie.

524. D. *Quelle est la cérémonie qui rappelle ce grand mystère ?*

R. C'est la messe solennelle, l'unique messe de ce jour. Elle a cela de particulier que tous les prêtres, autres que le célébrant, ne pouvant dire de messe, y assistent en étole ou même en chasuble, et y communient de la main du célébrant, qui régulièrement doit être le Supérieur du lieu.

525. D. *Qu'est-ce que cela représente ?*

R. Cette cérémonie représente Notre-Seigneur Jésus-Christ entouré de ses apôtres qu'il communia de sa propre main à la Cène, qui fut la première de toutes les messes.

526. D. *Quelle est la cérémonie qui représente mieux encore la dernière cène de Jésus-Christ avec ses apôtres ?*

R. Pour voir cette cérémonie, il faut aller dans les cathédrales. C'est la bénédiction des saintes huiles où l'évêque est assis à une table au milieu du chœur, et entouré de douze prêtres, tous en chasuble blanche, de sept diacres et de sept sous-diacres vêtus de leurs ornements de même couleur.

527. D. *Quelles sont donc ces huiles consacrées par l'évêque le Jeudi saint ?*

R. Il y en a de trois sortes : 1° l'HUILE DES CATÉCHUMÈNES qui sert au baptême, à la consécration des prêtres et des évêques, à la bénédiction des cloches ; 2° le SAINT CHRÊME qui sert pour le baptême, la confirmation, le sacre des rois, la consécration des églises, des calices, des patènes, etc... ; 3° l'HUILE DES INFIRMES qui sert, comme son nom l'indique, pour administrer l'extrême-onction.

528. D. *Qu'y a-t-il encore de remarquable à la messe du jeudi saint ?*

R. C'est la communion pascalle que les bons fidèles font de préférence ce jour-là, lorsqu'ils le peuvent.

529. D. *Dans quels sentiments un enfant chrétien doit-il contempler cette auguste cérémonie ?*

R. En excitant en lui-même le désir d'arriver à ce bonheur, et en demandant à Dieu la grâce de demeurer toute sa vie fidèle à son devoir pascal. S'il a fait sa première communion, il doit se préparer à s'agenouiller ce jour-là même à la table sainte.

530. D. *Comment se chante la messe ?*

R. Avec grande solennité, et avec les marques ordinaires de joie, mais avec quelques différences qui marquent encore la tristesse.

531. D. *Citez-en quelques exemples ?*

R. On ne chante pas l'ALLELUIA, et les croix et les images restent voilées ; la croix du maître-autel seule est couverte pendant la messe d'un voile blanc par-dessus le voile violet ordinaire ; les orgues ne jouent plus après le GLORIA IN EXCELSIS, et enfin on ne donne pas le baiser de paix, à cause de l'horreur qu'inspire à l'Église le baiser du traître Judas.

532. D. *Qu'y a-t-il de particulier au GLORIA IN EXCELSIS ?*

R. On sonne à grande volée toutes les cloches de l'église, et elles se taisent ensuite en signe de tristesse jusqu'à la messe du samedi saint;

533. D. *Que fait-on après la communion ?*

R. On porte en grande solennité au reposoir une hostie consacrée qui doit y demeurer jusqu'à la messe du vendredi saint.

534. D. *A quel moment porte-t-on le saint ciboire au reposoir ?*

R. Pendant les vêpres.

535. D. *Comment se disent les vêpres ?*

R. Avec des lumières, mais sans chanter.

536. D. *Que fait-on après les vêpres ?*

R. On éteint les cierges, puis le célébrant accompagné du diacre, du sous-diacre et des acolytes, dépouille les autels pendant que le chœur psalmodie le psaume 21\* : DEUS, DEUS MEUS RESPICE IN ME ; Mon Dieu, Mon Dieu, etc... où David prophétise les circonstances de la mort de Notre-Seigneur, et ses plaintes à son Père sur la Croix.

537. D. *Que représente cette cérémonie ?*

R. Elle rappelle le moment où les ennemis de Notre-Seigneur, l'ayant dépouillé de ses vêtements, les partagèrent entre eux et jetèrent sa robe au sort, c'est ce que veut dire l'antienne du psaume dont on vient de parler : DIVISERUNT SIBI VESTIMENTA MEA, etc.

538. D. *Quelle est enfin la dernière cérémonie du jeudi saint ?*

R. C'est le LAVEMENT DES PIEDS.

539. D. *En quoi consiste cette cérémonie ?*

R. Elle consiste à laver les pieds à douze pauvres, en souvenir de ce que fit Jésus-Christ, la veille de sa mort, où il lava les pieds à ses douze apôtres.

540. D. *Qui est-ce qui lave les pieds aux pauvres ?*

R. Dans chaque église, c'est le supérieur du lieu ; à Rome, c'est le pape ; dans l'église cathédrale, c'est l'évêque ; et dans la paroisse, le curé.

541. D. *Pourquoi est-ce toujours le supérieur qui lave les pieds aux pauvres ?*

R. Parce que Jésus-Christ qui était Dieu, et par conséquent supérieur à toute créature, n'a pas craint de donner cet exemple d'humilité.

542. D. *Pourriez-vous nous dire comment se fait le lavement des pieds ?*

R. Le célébrant, à l'exemple de Notre-Seigneur, se ceint d'un linge, et après le chant de l'Évangile, où l'on rapporte cette dernière action du Sauveur, il lave les pieds à douze enfants ou vieillards, les essuie et les baise, et souvent même remet une aumône à chacun d'eux, quand ce sont des pauvres.

543. D. *Qu'y a-t-il le soir des Jeudi et Vendredi saints ?*

R. Les Ténèbres, comme le mercredi, et sur le soir, dans bien des lieux, un sermon et le chant du STABAT MATER au reposoir.

544. D. *Quel est le but du chant du STABAT ?*

R. C'est d'honorer les douleurs de la Sainte-Vierge au pied de la croix, et de pleurer avec elle sur la mort de son divin fils, notre Sauveur.

545. D. *Quelles pratiques de piété doivent affectionner les bons chrétiens en ces deux jours ?*

R. Ils doivent, s'ils le peuvent, assister aux offices du matin, visiter le reposoir dans la journée et faire le chemin de la croix.

546. D. *Qu'est-ce que le chemin de la Croix ?*

R. C'est une dévotion qui consiste à faire, à genoux, quelques réflexions sur la passion du Sauveur, à quatorze stations indiquées ordinairement dans les églises par des tableaux ou des petites croix. La manière de le faire est expliquée dans de petits livres faits tout exprès, et même dans les paroissiens.

#### DU VENDREDI SAINT.

547. D. *Quel est le jour de l'année où les cérémonies de l'Église sont le plus imposantes et le plus tristes ?*

R. C'est le Vendredi saint.

548. D. *Qu'est-ce qui frappe d'abord dans l'intérieur des églises en ce jour ?*

R. C'est que l'autel est complètement dépouillé de ses ornements accoutumés, les lampes et les cierges éteints, le tabernacle ouvert, et qu'on ne sonne pas les cloches.

549. D. *Par quelle imposante cérémonie commence l'office du Vendredi saint ?*

R. Le célébrant et les ministres de l'autel se prosternent la face contre terre dans le sanctuaire, sur les marches de l'autel, et prient à voix basse l'espace d'un MISERERE, tandis que le reste du chœur agenouillé prie aussi la tête profondément inclinée.

550. D. *Que nous rappelle cette prière et cette posture si humiliée ?*

R. C'est que nous ne saurions mieux commencer l'office de ce jour si tristement solennel qu'en nous confondant à la vue de nos péchés et en demandant humblement pardon à Dieu.

551. D. *Après cette prostration, comment se poursuit l'office ?*

R. On commence par des leçons, des oraisons où l'on fléchit les genoux, des traits ; puis vient bientôt après le chant de la Passion, selon saint Jean (on n'y porte ni chandeliers, ni encens), et enfin les oraisons que l'on appelle MONITIONS.

552. D. *Pourquoi leur donnez-vous ce nom ?*

R. Parce que chacune de ces oraisons est précédée d'un AVERTISSEMENT dans lequel le prêtre expose le but de l'oraison que l'on va chanter.

553. D. *Que fait-on après les MONITIONS ?*

R. Le prêtre chante OREMUS, prions. Le diacre chante aussitôt après : FLECTAMUS GENUA, Fléchissons les genoux. Alors tout le monde fléchit le genou et on se relève quand le sous-diacre chante LEVATE, Levez-vous.

554. D. *Que remarquez-vous dans ces oraisons ?*

R. C'est que l'on y prie pour toute l'Église et même pour les hérétiques, les infidèles et les Juifs, ce que l'Église ne fait publiquement que le Vendredi saint, pour montrer que Jésus-Christ est mort pour tous les hommes.

555. D. *N'y a-t-il rien de remarquable à l'oraison pour les Juifs ?*

R. Oui, c'est qu'aussitôt après la monition, le prêtre chante l'oraison sans dire OREMUS, et que l'on ne fléchit pas le genou.

556. D. *Pourquoi cela ?*

R. C'est sans doute parce que l'Église a voulu témoigner par là l'horreur que lui inspire l'affreuse dérision des Juifs qui, après avoir mis sur la tête du Sauveur une couronne d'épines, fléchissaient le genou devant lui en disant : AVE, REX JUDÆORUM, Je te salue, Roi des Juifs.

557. D. *Quelle est la cérémonie qui suit les prières dont nous venons de parler ?*

R. C'est l'adoration de la croix, la plus imposante cérémonie de l'office du jour.

558. D. *Comment se fait l'adoration de la croix ?*

R. Le célébrant découvre la croix non pas de suite, mais en trois fois ; d'abord le haut, puis le bras droit et la tête du crucifix, et enfin toute la croix.

559. D. *Que fait-il en même temps ?*

R. A chaque fois, il élève davantage la croix, et s'avance en trois stations jusqu'au milieu de l'autel ; puis il chante en même temps l'antienne ECCE LIGNUM CRUCIS : Voici le bois de la croix, élevant toujours la voix de plus en plus.

560. D. *Que fait alors le chœur ?*

Le chœur qui est debout pendant l'antienne ECCE LIGNUM, répond lorsque le prêtre a fini cette antienne : VENITE, ADOREMUS, sur le même ton que le célébrant; en même temps tous, excepté ce dernier, fléchissent les deux genoux vers la croix, puis se relèvent, excepté à la dernière fois où l'on reste à genoux.

561. D. *Que fait-on ensuite ?*

R. Lorsque le chœur a chanté pour la troisième fois : VENITE, ADOREMUS, le célébrant dépose la croix sur un coussin violet placé sur le marchepied de l'autel, au côté de l'Évangile ; puis ayant quitté ses souliers ainsi que le diacre et le sous-diacre, après trois genuflexions qu'ils font de distance en distance, ils viennent adorer la croix en baisant les pieds du crucifix : ce que font de même, après eux, le chœur et tous les fidèles.

562. D. *Que chante-t-on pendant l'adoration de la croix ?*

R. On chante les antiennes appelées IMPROPÈRES ?

563. D. *Qu'entendez-vous par ce mot impropères ?*

R. C'est un mot qui vient du latin et qui signifie REPROCHES, parce que ces antiennes sont composées des reproches que Dieu, par ses prophètes, adressait au peuple juif sur son ingratitude.

564. D. *Dans quels sentiments doit-on se présenter à l'adoration de la croix ?*

R. Dans des sentiments de respect et d'amour pour ce bois sacré où Notre-Seigneur a bien voulu être attaché pour nos crimes, et dans les sentiments d'un sincère repentir, en pensant que ce sont nos péchés qui ont été la seule cause de ses souffrances.

565. D. *Dans quelle posture les fidèles doivent-ils se présenter à l'adoration de la croix ?*

R. Les bras croisés sur la poitrine et avec un extérieur très recueilli.

566. D. *Quelle est la cérémonie qui suit l'adoration de la croix ?*

R. C'est la procession au reposoir où l'on va prendre l'hostie consacrée la veille.

567. D. *Pourquoi chante-t-on en apportant la sainte hostie le VEXILLA REGIS et non le PANGE LINGUA, comme la veille ?*

R. C'est sans doute parce que l'Église honore particulièrement en ce jour la croix à laquelle a été attaché le Sauveur, et que dans sa profonde tristesse, elle n'ose entonner une hymne joyeuse et triomphante comme est le PANGE LINGUA.

568. D. *Comment appelle-t-on la messe du Vendredi saint ?*

R. On l'appelle la messe des PRÉSANCTIFIÉS, c'est-à-dire des dons consacrés d'avance.





**569. D. *Le prêtre ne consacre donc pas le corps de Notre-Seigneur à cette messe ?***

R. Non, il communie seulement, et sous une seule espèce, avec une hostie consacrée le Jeudi Saint.

**570. D. *Pourquoi cela ?***

R. Parce que l'Église a jugé que la mémoire du grand sacrifice, accompli en ce jour-là, suffisait à exciter la piété des fidèles, sans qu'il fût besoin d'offrir le sacrifice de l'autel qui en est la figure et la continuation.

**571. D. *Peut-on communier le Vendredi Saint ?***

R. Non, le clergé et les fidèles ne communient pas en ce jour, à l'exception des malades en danger de mort.

**572. D. *Comment se disent les vêpres du Vendredi Saint ?***

R. On les récite sans chant ni lumière pour nous apprendre sans doute que la lumière du monde (Jésus-Christ) vient de s'éteindre sur la croix, ne nous laissant que trop sujet de verser des larmes sur nos fautes.

**573. D. *N'y a-t-il pas aussi un sermon le Vendredi Saint ?***

R. Oui, on peut dire que dans toutes les églises, ce jour-là, on prêche la Passion de Notre-Seigneur.

**574. D. *Quelle est enfin l'heure de la journée du Vendredi Saint pour laquelle on doit témoigner le plus de respect ?***

R. C'est trois heures de l'après-midi parce que, selon le récit des évangélistes, c'est l'heure à laquelle Notre-Seigneur mourut sur la croix.

**575. D. *Que peut-on faire pour la sanctifier ?***

R. On peut, entre autres dévotions, aller à l'Église pour prier devant le Saint-Sacrement, ou faire le chemin de la croix.

#### DU SAMEDI SAINT.

**576. D. *Par quelle cérémonie commence l'office du Samedi Saint ?***

R. Par la bénédiction du feu nouveau.

**577. D. *Pourquoi n'y a-t-il plus de feu dans l'église, et pourquoi toutes les lampes sont-elles éteintes ?***

R. C'est pour nous représenter que la lumière du monde, Jésus-Christ, caché dans le tombeau, ne doit luire aux yeux des hommes que dans sa résurrection dont on commence à célébrer la Vigile ?

**578. D. *Où bénit-on le feu nouveau ?***

R. A la porte de l'Église, et l'on en met de suite dans un encensoir.

579. D. *Que fait-on ensuite ?*

R. On allume par trois fois, en fléchissant le genou, le cierge à trois branches placé au bout d'un roseau, tandis que le diacre qui le porte, chante à chaque fois qu'on allume un des trois cierges, et en élevant toujours la voix : LUMEN CHRISTI : Voilà la lumière de Jésus-Christ. A ces paroles, le chœur répond trois fois aussi sur le même ton que le diacre : DEO GRATIAS.

580. D. *Que fait-on lorsqu'on est arrivé au sanctuaire ?*

R. Le diacre bénit le cierge pascal, en chantant le beau cantique, appelé l'EXULTET, parce qu'il commence par ce mot.

581. D. *Qu'est-ce donc que le Cierge pascal ?*

R. C'est un grand et beau cierge de cire blanche que l'on bénit chaque année le samedi saint, pour l'allumer pendant tous les offices du temps pascal.

582. D. *Que représente le Cierge pascal ?*

R. Il représente Jésus-Christ déjà brillant de gloire sur la terre après sa résurrection ; l'Église, dans l'EXULTET, l'a comparé à la colonne lumineuse qui conduisait, pendant la nuit, les Hébreux dans le désert et qui les fit échapper à la servitude de l'Égypte.

583. D. *Que représentent les cinq grains d'encens que l'on attache en forme de croix au Cierge pascal ?*

R. Ils représentent les cinq plaies du Sauveur et aussi les parfums avec lesquels on l'embauma.

584. D. *Que fait-on après l'EXULTET ?*

R. Des lecteurs chantent douze grandes leçons appelées les PROPHÉTIES, leçons où sont retracés les malheurs de l'homme après sa chute et où est annoncée sa délivrance par la vertu de Jésus-Christ.

585. D. *Quelle est la cérémonie qui suit ces prophéties ?*

R. C'est la bénédiction de l'eau des fonts pour le baptême.

586. D. *Pourquoi bénit-on cette eau le Samedi Saint ?*

R. On la bénit le samedi saint, et le samedi veille de la Pentecôte, parce qu'autrefois c'était seulement dans ces deux jours que l'on donnait le baptême solennellement. C'est pour rappeler l'ancien usage.

587. D. *N'y a-t-il pas au sujet de cette cérémonie une coutume très répandue dans les paroisses ?*

R. Oui, c'est la pieuse coutume de recevoir l'aspersion de l'eau des fonts avant que le prêtre n'y ait mêlé l'huile sainte et le saint chrême, ce qui rappelle le baptême solennel que l'évêque conférait autrefois en ce saint jour, à un grand nombre de catéchumènes.

588. D. *Comment doit-on assister à la bénédiction des fonts ?*

R. En se rappelant les promesses de son baptême et en les renouvelant du fond du cœur.

589. D. *Ne doit-on pas avoir une dévotion particulière pour cette eau bénite du Samedi Saint ?*

R. C'est une chose très louable, et les bons chrétiens tiennent à en avoir dans leurs demeures, voilà pourquoi, dans toutes les paroisses on en bénit une grande quantité ?

590. D. *Que fait-on lorsque la bénédiction est terminée ?*

R. On retourne au chœur en chantant une litanie, et lorsqu'on y est arrivé, tout le monde se met à genoux. Après quoi on commence la messe par le chant du KYRIE.

591. D. *Pourquoi la messe du Samedi Saint n'a-t-elle pas d'Introït ?*

R. Parce que l'Introït est l'entrée du prêtre à l'autel et qu'il est inutile puisque le célébrant est arrivé depuis longtemps pour toutes les cérémonies qui précèdent. La dernière litanie qu'on chante en rentrant au chœur en tient lieu.

592. D. *Quelle est la seconde particularité de la messe du Samedi Saint ?*

R. C'est que, pendant le GLORIA IN EXCELSIS, on sonne toutes les cloches pour exprimer la grande joie à laquelle l'Église se prépare déjà par les offices de la veille de la Résurrection, et pour appeler les fidèles au premier chant de l'ALLELUIA que le prêtre va bientôt entonner. C'est aussi au GLORIA IN EXCELSIS qu'à Rome on découvre les statues et les images des saints.

593. D. *Quelle est la troisième particularité de cette messe ?*

R. C'est le chant de l'ALLELUIA au graduel. Le célébrant l'entonne une première fois, et le chœur le répète sur le même ton. Le célébrant le chante une seconde fois plus haut, puis une troisième fois plus haut encore, ce que fait également le chœur.

594. D. *Comment se chantent les premières vêpres de la fête de Pâques ?*

R. Elles se chantent après la communion de la messe du samedi saint. Elles sont très courtes, ne se composant que du petit psaume LAUDATE DOMINUM OMNES GENTES, et du MAGNIFICAT avec leurs antiennes que l'on double. On encense l'autel pendant le MAGNIFICAT.

Les vêpres se terminent par la Post-Communion de la messe, et le chant de l'ITE MISSA EST, auquel le diacre ajoute deux ALLELUIA. Le chœur répond à son tour DEO GRATIAS, ALLELUIA, ALLELUIA, ce qui se pratique jusqu'au samedi suivant inclusivement, en signe de la grande joie de l'Église.

595. D. *Qu'y a-t-il sur le soir dans un grand nombre d'églises ?*

R. On y chante les Complies et les Matines de Pâques.

## § VIII

### **Du Dimanche de la Résurrection**

(SAINT JOUR DE PÂQUES)

#### **et du Temps Pascal.**

596. D. *Qu'est-ce que le jour de Pâques ?*

R. C'est le dimanche de la Résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

597. D. *Dans quels sentiments doit-on assister aux offices de ce grand jour ?*

R. Dans les sentiments d'une vraie reconnaissance envers notre divin Rédempteur et d'une joie toute sainte, puisque la Résurrection du Sauveur est le gage de notre propre résurrection.

598. D. *Que remarquez-vous dans l'ensemble des offices du jour de Pâques ?*

R. C'est la joie qui éclate partout, dans les paroles comme dans les chants de la sainte Eglise : elle y répète presque à chaque instant son cri d'allégresse : ALLELUIA.

599. D. *Que représente la procession que l'on fait dans beaucoup d'églises le jour de Pâques ?*

R. Elle représente le voyage des saintes femmes au sépulcre, au lever du soleil.

600. D. *Qu'est-ce que l'O FILII ?*

R. L'O FILII, qui est propre à la semaine de Pâques, aussi bien que la prose VICTIMÆ PASCHALI LAUDES, sont deux chants simples, touchants et joyeux, sur la Résurrection de Notre-Seigneur.

601. D. *Qu'y a-t-il de particulier au temps pascal ?*

R. C'est qu'à l'antienne REGINA CÆLI, l'on est toujours debout en souvenir de la résurrection du Sauveur ; qu'on ne jeûne pas à cause de l'allégresse du temps ; et qu'à toutes les principales parties de l'office comme les antiennes, répons, versets, on ajoute un ou plusieurs ALLELUIA. — Dans la semaine de Pâques seulement, on y en ajoute deux au BENEDICAMUS des Laudes et des Vêpres, mais non aux petites heures.

602. D. *Quand se termine le temps pascal ?*

R. Le temps pascal se termine aux premières vêpres de la Trinité, c'est-à-dire avec la semaine de la Pentecôte.

603. D. *Combien y a-t-il de dimanches après Pâques ?*

R. Il y en a cinq pendant lesquels l'Église nous fait lire, à l'Évangile de la messe, des passages tirés pour la plupart du sermon de Notre-Seigneur après la Cène.

## § IX

### **Des Rogations et de l'Ascension.**

604. D. *Ne fait-on pas des processions entre Pâques et l'Ascension ?*

R. Oui, les processions du saint Marc et des trois jours des Rogations.

605. D. *Que chante-t-on à ces processions ?*

R. On y chante les litanies des Saints.

606. D. *Que veut dire ce mot ROGATIONS ?*

R. C'est comme si l'on disait prières.

607. D. *Quel est le but de ces processions ?*

R. C'est d'attirer les bénédictions de Dieu sur les biens de la terre, et de lui demander de nous préserver des fléaux tels que les maladies contagieuses, la foudre ou la guerre.

608. D. *Que nous rappellent encore ces processions ?*

R. Que nous sommes voyageurs sur la terre.

609. D. *Ne fait-on pas abstinence en ces quatre jours ?*

R. Oui, à moins d'une dispense que l'évêque accorde quelquefois par l'autorité du Saint-Père.

610. D. *Qu'est-ce que l'Ascension ?*

R. C'est la première grande fête qui se présente après Pâques, et dans laquelle on célèbre la mémoire du jour où Notre-Seigneur monta glorieux dans le ciel, quarante jours après sa résurrection.

611. D. *Qu'y a-t-il de particulier ce jour-là ?*

R. C'est qu'à l'évangile, à ces paroles : ASSUMPTUS EST IN CŒLUM : Il s'éleva dans le ciel, on éteint le cierge pascal.

612. D. *Pourquoi cela ?*

C'est que le cierge pascal étant la figure de Jésus-Christ, cette cérémonie rappelle aux fidèles que ce divin Sauveur, après avoir passé quarante jours avec ses apôtres après sa résurrection, disparut à leurs yeux et retourna vers son père.

## § X

### **De la Pentecôte jusqu'à l'Avent.**

613. D. *Quelle est la grande fête qui arrive après l'Ascension ?*

R. C'est la Pentecôte où l'Église célèbre la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres. — C'est, après Pâques, la plus grande fête de l'année chrétienne.

614. D. *Qu'avez-vous à nous dire de la Vigile de cette solennité ?*

R. C'est qu'on fait, en ce jour, la bénédiction des fonts, comme le Samedi Saint.

615. D. *Que signifie le mot Pentecôte ?*

R. Il signifie cinquantième jour, parce que cette fête se célèbre cinquante jours après Pâques.

616. D. *Quelle est la cérémonie particulière de ce jour ?*

R. La rubrique romaine n'en prescrit aucune ; mais on doit avoir une dévotion particulière pour assister en ce jour à l'heure de Tierce, dans les églises où on la chante, par exemple, dans les cathédrales.

617. D. *Pourquoi cela ?*

R. Parce que, selon le récit de la Sainte Écriture, c'est à l'heure de Tierce que le Saint-Esprit descendit sur les Apôtres.

618. D. *Quelle hymne chante-t-on à Tierce, le jour de la Pentecôte ?*

R. On y chante le VENI CREATOR, comme aussi aux vêpres et de même pendant toute l'Octave, pour demander au Saint-Esprit de descendre dans nos âmes. La première strophe se chante à genoux.

619. D. *Que savez-vous sur l'Octave de la Pentecôte ?*

R. C'est qu'elle est privilégiée, et se termine, comme l'Octave de Pâques, après None du samedi.

620. D. *Quelle est la fête qui suit cette Octave ?*

R. C'est la fête de la sainte Trinité, dont la solennité n'offre rien de particulier.

621. D. *Combien y a-t-il de dimanches après la Pentecôte ?*

R. Il y en a de vingt-trois à vingt-huit, suivant que Pâques est arrivé plus tôt ou plus tard. Lorsqu'il y en a plus de vingt-quatre, on reprend les dimanches dont on n'a pu faire l'office après l'Épiphanie.

622. D. *Quelle est la fête qui suit l'Octave de la Pentecôte ?*

R. C'est la fête du Très-Saint-Sacrement, appelée communément FÊTE-DIEU. Elle se célèbre le jeudi qui suit le dimanche de la Trinité ; mais en France, la solennité extérieure en est remise au dimanche suivant. — Dans quelques églises, on choisit de préférence le jeudi de la fête du Saint-Sacrement, pour faire la première communion, et c'est une sainte et belle pensée.

623. D. *Qu'y a-t-il de remarquable à cette fête ?*

R. C'est la procession solennelle du Saint-Sacrement.

624. D. *Comment se fait cette procession ?*

R. Elle se fait avec beaucoup de solennité. Le célébrant en chape blanche porte sous un dais la sainte Eucharistie. On escorte le Saint-Sacrement avec des flambeaux et des encensoirs fumants. — Souvent de petits enfants de chœur, tenant des corbeilles de fleurs, en jettent sur le passage de Notre-Seigneur. Sur le parcours de la procession, les maisons sont ornées de draperies, et les chemins semés de fleurs et de feuillages. Un ou deux reposoirs sont préparés dans le trajet, et c'est à ces reposoirs, après le chant du TANTUM ERGO et les encensements accoutumés, que le prêtre donne aux fidèles la bénédiction du Saint-Sacrement.

625. D. *Quelle a été l'intention de l'Église dans cette fête ?*

R. C'est d'honorer particulièrement Notre-Seigneur dans le sacrement de son amour, et de réparer les outrages qu'il reçoit dans la sainte Eucharistie.

626. D. *Que doit-on faire pour entrer dans l'intention de l'Église ?*

R. Il faut contribuer de tout son pouvoir à l'ornement des rues et des repositoires, et suivre la procession avec un profond respect et une grande dévotion.

627. D. *Quelles sont les particularités de l'Octave du Saint-Sacrement ?*

R. Du jeudi de la Fête-Dieu au jeudi de l'Octave, dans plusieurs églises, le Saint-Sacrement reste exposé depuis la première messe jusqu'au salut qui a lieu à la chute du jour. Dans les grandes églises on chante la messe et les vêpres devant le Saint-Sacrement exposé. Dans les petites églises et les paroisses où le Saint-Sacrement n'aurait pas d'adorateurs, on l'expose seulement pendant la messe, et l'on chante le salut.

628. D. *Quelle est la dernière fête du Propre du Temps jusqu'à l'Avent ?*

R. C'est l'anniversaire de la consécration de toutes les églises ou la Dédicace.

629. D. *Quelle bonne pensée devons-nous retirer de cette fête ?*

R. Nous devons penser que comme les églises de pierre, nos corps ont été consacrés pour être les temples du Saint-Esprit, et renouveler les promesses que nous avons faites au jour de notre baptême, d'être pour toujours à Dieu.



## CHAPITRE III

### Commun et Propre des Saints

630. D. *Comment divisez-vous le Propre des Saints ?*

R. On peut le diviser en trois classes de fêtes : 1° les fêtes de la sainte Vierge ; 2° les fêtes des Anges ; 3° les fêtes des Saints.

631. D. *Quel est le but général que se propose l'Église dans l'institution de ces fêtes ?*

R. Son intention est de nous faire admirer, célébrer et imiter les vertus de la sainte Vierge et des saints, toutes choses qui tournent à la gloire de Dieu et au salut de nos âmes.

632. D. *Que remarquez-vous d'abord au sujet de la sainte Vierge ?*

R. C'est que, tandis que les plus grands saints n'ont qu'une fête ou deux, l'Église en célèbre un très grand nombre, chaque année, en l'honneur de la sainte Vierge.

633. D. *Pourriez-vous donner une raison de cette conduite de l'Église ?*

R. C'est son admiration pour les vertus de la sainte Vierge et sa tendre affection pour cette bonne mère, qui excite le zèle de l'Église à célébrer par autant de fêtes les vertus et les privilèges de la Mère de Dieu.

634. D. *Quelles sont les principales fêtes de la sainte Vierge telles que les comprend le calendrier romain ?*

R. Ce sont, en commençant à l'Avent : l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge (8 décembre) ; la Purification (2 février) ; l'Annonciation (25 mars) ; la Visitation (2 juillet) ; l'Assomption (15 août) ; la Nativité de la Sainte Vierge (8 septembre) ; et la Présentation au Temple (21 novembre).

635. D. *Qu'est-ce que la fête de l'Immaculée Conception ?*

R. C'est une fête où l'Église honore le glorieux privilège qu'a eu la sainte Vierge d'être exempte, dès le premier instant de son existence, de la tache originelle dont nous naissons tous souillés en qualité d'enfants d'Adam.

636. D. *Cette fête est-elle bien ancienne ?*

R. La fête de la Conception est fort ancienne, mais la fête de l'Immaculée Conception n'est célébrée dans toute l'Église que depuis le 8 décembre 1854, époque où notre Saint-Père le Pape Pie IX, proclama de son autorité apostolique, MARIE, IMMACULÉE DANS SA CONCEPTION, et fit de cette sainte croyance un dogme de foi pour tout chrétien.

637. D. *Qu'est-ce que la Purification ?*

R. C'est une fête où l'Église célèbre l'obéissance et l'humilité de la sainte Vierge qui se présente au temple selon la loi, comme les autres femmes d'Israël, quarante jours après la naissance de Notre-Seigneur.



638. D. *Qu'est-ce que la fête de l'Annonciation ?*

R. L'Église rappelle en cette fête le jour où l'archange Gabriel vint annoncer à la sainte Vierge qu'elle deviendrait mère du Fils de Dieu Sauveur des Hommes.

639. D. *Que rappelle la fête de la Visitation ?*

R. Elle nous rappelle la visite pleine de charité que la sainte Vierge alla faire à sainte Élisabeth, mère de saint Jean-Baptiste.

640. R. *Qu'est-ce que l'Assomption ?*

R. L'Assomption est la principale fête de la sainte Vierge. L'Église célèbre en ce jour le triomphe de cette bonne Mère de Dieu qui fut enlevée dans le ciel par les anges à la droite de son divin Fils.

641. D. *La France n'a-t-elle pas une solennité particulière ce jour-là ?*

R. Oui, c'est la procession du vœu de Louis XIII qui consacra à la sainte Vierge sa personne, sa famille et son royaume. En conséquence de ce vœu, on fait dans toute la France, après les vêpres, une procession dans laquelle on chante les litanies de la sainte Vierge.

642. D. *Qu'est-ce que la Nativité ?*

R. C'est la fête du jour anniversaire de la naissance de la très sainte Vierge.

643. D. *Qu'est-ce que la Présentation de la sainte Vierge ?*

R. C'est une fête où l'Église célèbre la consécration que la sainte Vierge fit d'elle-même au Seigneur dans le temple de Jérusalem, à l'âge de trois ans, promettant de demeurer toujours vierge.

644. D. *Quelles sont les autres fêtes de la sainte Vierge ?*

R. Il y en a un grand nombre dans l'année. — Ce sont : le 10 décembre, la translation de la maison de la sainte Vierge, les anges ayant transporté cette maison de Nazareth à Lorette ; le 18 décembre, l'attente du divin enfement de la sainte-Vierge ; le 23 janvier, le mariage de la sainte Vierge avec saint Joseph ; le 24 mai, la fête de Notre-Dame auxiliatrice. — Nous invoquons la sainte Vierge dans cette fête sous le titre de secours des chrétiens, AUXILIUM CHRISTIANORUM. Le 9 juillet, la fête des prodiges de la sainte-Vierge ; le 16 du même mois, Notre-Dame du Mont-Carmel ou la fête du saint Scapulaire ; le 5 août, la dédicace de Notre-Dame-des-Neiges à Rome ; le dimanche après la Nativité, la fête du saint nom de Marie ; le troisième dimanche de septembre, la fête des Sept-Douleurs de la sainte Vierge au pied de la Croix, qu'on a déjà célébrée le vendredi de la semaine de la Passion ; le 24 septembre, Notre-Dame de la Merci. Puis les fêtes des quatre dimanches d'octobre, c'est-à-dire les fêtes du saint Rosaire, de la Maternité de la sainte Vierge, de la Pureté et du Patronage de la sainte Vierge. Elles sont pour la plupart célébrées par privilège du pape.

645. D. *Dans quels sentiments devons-nous célébrer les fêtes de la sainte Vierge ?*

R. Avec les sentiments d'une tendre confiance dans la puissance de cette glorieuse reine des anges et des hommes, et d'un tendre amour pour notre bonne mère.

**646. D. *Quelles sont les fêtes des anges ?***

R. Ce sont : 1° les fêtes des trois archanges ; saint Michel, qui vainquit l'ange rebelle (29 septembre) ; saint Gabriel qui annonça à Marie le mystère de l'Incarnation (18 mars) ; et saint Raphaël qui conduisit Tobie (24 octobre) ; 2° la fête de tous les saints anges gardiens (2 octobre).

**647. D. *Que doit-on demander dans ces fêtes ?***

R. Il faut prier les saints anges de vouloir bien offrir à Dieu nos prières et de nous servir de guides pour le grand voyage du ciel.

**648. D. *Combien l'Église romaine compte-t-elle d'ordres de saints ?***

R. Le Bréviaire romain en compte cinq principaux : les Apôtres, les Martyrs, les Confesseurs, les Vierges et les saintes Femmes.

**649. D. *Qu'entend-on lorsqu'on dit qu'on prend l'office au commun ?***

R. Cela veut dire que lorsqu'un saint n'a pas d'office particulier, on prend pour célébrer sa fête, un office commun aux saints de son ordre ; de là on dit le commun des Apôtres, des Vierges, etc.

**650. D. *Qu'est-ce qu'un apôtre ?***

R. L'Église a donné ce nom aux saints que Notre-Seigneur a lui-même envoyés prêcher l'Évangile, soit pendant sa vie mortelle, soit après sa résurrection, comme saint Paul qu'il appela à lui dans une vision, sur le chemin de Damas, et saint Barnabé.

**651. D. *Quels sont les principaux d'entre les Apôtres ?***

R. Ce sont saint Pierre et saint Paul qui tous deux, à Rome, ont scellé de leur sang la foi de Jésus-Christ et que les saints docteurs ont appelés les deux colonnes de l'Église.

**652. D. *Comment célèbre-t-on leur fête ?***

R. Avec grande solennité, le 29 juin.

**653. D. *Qu'est-ce que les Martyrs ?***

R. Ce sont tous les saints qui ont versé leur sang et perdu leur vie pour témoigner leur foi en Jésus-Christ.

**654. D. *Quels sont les saints martyrs honorés par l'Église d'une manière spéciale ?***

R. Ce sont saint Étienne, premier martyr ; et saint Laurent, diacre de l'Église romaine, qui fut brûlé vif.

**655. D. *Qu'est-ce que les Confesseurs ?***

L'Église donne ce nom à tous les saints personnages, Évêques, Prêtres, Religieux, ou simplement fidèles, qui sans avoir souffert jusqu'à la mort pour la foi, en ont pratiqué les vertus chrétiennes d'une manière héroïque pendant leur vie.

656. D. *Quels sont les saints Confesseurs que l'Église distingue dans son culte ?*

R. Ce sont saint Joseph, époux de la sainte Vierge, saint Martin, dont la sainteté et les miracles eurent un grand éclat.

657. D. *Qu'est-ce que les Vierges ?*

R. Ce sont les saintes qui ont consacré leur vie à Dieu dans la chasteté et qui ne se sont jamais engagées dans les liens du mariage. L'Église distingue dans ses offices les vierges et les vierges martyres.

658. D. *Quelles sont les saintes vierges les plus honorées par l'Église ?*

R. Ce sont sainte Agnès, sainte Agathe, sainte Lucie et sainte Cécile, dont les noms se trouvent inscrits dans le Canon de la messe.

659. D. *Quelles sont les saintes que l'Église comprend sous le nom de saintes femmes ?*

R. Ce sont celles qui se sont sanctifiées dans le saint état du mariage, ou les veuves, qu'elles aient souffert ou non le martyre.

660. D. *Quelle est la plus grande fête des saints ?*

R. C'est la Toussaint ou fête de tous les saints, dans laquelle l'Église chante les louanges de l'Église triomphante réunie et l'invoque tout entière par les mêmes prières.

661. D. *Quelle solennité célèbre-t-on le lendemain de la Toussaint ?*

R. C'est la commémoration des fidèles trépassés. Il n'y a de particulier que l'office des morts qu'on chante quelquefois tout entier le matin. (En beaucoup de pays, après l'Évangile de la grand'messe, un prêtre monte en chaire et recommande aux prières des fidèles un grand nombre de trépassés dont on lui a donné les noms ; ensuite on récite ou l'on chante le DE PROFUNDIS, ou bien l'on chante de suite l'offertoire qui est une très belle prière pour les morts).

662. D. *Dans quels sentiments un chrétien doit-il assister à cette cérémonie ?*

R. En pensant qu'il sera peut-être lui-même un jour retenu pour longtemps dans le purgatoire, et qu'il sera heureux alors que les fidèles de la terre prient pour lui, et dans cette pensée il doit prier avec ferveur pour tous les pauvres trépassés, et en particulier pour ses parents et amis défunts.



## APPENDICE I

### **Des principales cérémonies de quelques fonctions pontificales.**

663. D. *Quelles sont les fonctions Pontificales auxquelles les fidèles peuvent avoir occasion d'assister ?*

R. Ce sont : la Confirmation, l'office Pontifical, l'Ordination des Prêtres et des clercs, le sacre d'un Évêque, la consécration d'une Église ou la pose de sa première pierre, la consécration d'un autel, la bénédiction d'un cimetière, la bénédiction d'une cloche.

### § 1<sup>er</sup>

#### **De l'office Pontifical.**

664. D. *Qu'appelle-t-on office Pontifical ?*

R. On appelle ainsi les offices où l'Évêque ou un prince de l'Église, ayant les privilèges épiscopaux, préside dans tout l'éclat de la majesté pontificale et revêtu de tous les ornements de son ordre.

665. D. *Que remarque-t-on de particulier à la messe pontificale ?*

R. 1<sup>o</sup> Pendant que le chœur chante l'heure de Tierce, on revêt solennellement l'Évêque à son trône de tous les ornements de l'ordre épiscopal. 2<sup>o</sup> Il est entouré pendant toute la fonction, des chanoines ou d'un certain nombre de prêtres PARÉS, c'est-à-dire revêtus de chapes ou de chasubles qui viennent devant le trône réciter avec lui le GLORIA IN EXCELSIS et le CREDO après qu'il les a entonnés. 3<sup>o</sup> Outre le diacre et le sous-diacre de la messe, qui s'asseyent à la crédence avec les acolytes, il y a DEUX DIACRES ASSISTANTS qui s'asseyent au trône avec l'Évêque, et un prêtre assistant en chape auquel est confié le soin du livre, c'est lui qui indique à l'Évêque ce qu'il doit lire ou chanter et qui tient le bougeoir près du Pontife lorsqu'il se sert du livre. Il est inutile d'ajouter que, lorsque le Pape officie pontificalement, les fonctions dont nous venons de parler sont remplies par des cardinaux. — Alors les fonctions d'acolytes, de céroféraires, thuriféraires, que des prêtres ou des clercs remplissaient auprès de l'Évêque, sont remplies par des prélats de la cour romaine, protonotaires apostoliques, camériers ou autres.

666. D. *Pourquoi allume-t-on un septième cierge quand l'Évêque officie pontificalement ?*

R. C'est pour représenter la plénitude des sept dons du Saint-Esprit qu'il a reçue dans sa consécration et qu'il est chargé de répandre sur les prêtres et sur les fidèles, par l'Ordination et par la Confirmation.

667. D. *Qu'est-ce que la messe Pontificale AU FAUTEUIL et quelle particularité présente-t-elle ?*

R. On appelle ainsi la messe célébrée pontificalement par un Évêque dans une église ou dans une circonstance où il n'a pas le droit d'avoir un trône ; comme par exemple, s'il célèbre devant l'évêque diocésain assistant pontificalement. — Il en est toujours ainsi pour un cardinal ou un évêque officiant devant le Souverain Pontife. — Dans cette circonstance, le cardinal ou l'évêque officiant use d'un fauteuil sans dossier qui imite assez un pliant à bras ; ce fauteuil est placé sans aucune estrade sur un tapis au côté de l'épître, de manière à ce que l'évêque ait le visage tourné vers le peuple. Le prêtre assistant, le diacre et le sous-diacre s'asseyent à la banquette ; les autres ministres restent debout près de l'officiant ou à la crédence ; ils s'asseyent sur les degrés de l'autel s'il y a prédication.

688. D. *Qu'appelle-t-on chapelle pontificale ?*

R. On dit qu'un évêque TIENT CHAPELLE lorsque, ne célébrant pas lui-même, il assiste en chape, en mitre et avec les autres insignes épiscopaux à un office célébré devant lui par un évêque ou un prêtre. Le Pape qui officie très rarement lui-même, tient au contraire très fréquemment chapelle papale.

669. D. *Quelles particularités présentent les vêpres pontificales ?*

R. Les fidèles n'ont guère à y remarquer que leur grande solennité, le capitule chanté devant l'évêque par le sous-diacre de la messe et la bénédiction qui les termine. Ils observeront aussi que, tandis que pour les vêpres solennelles, les prêtres sont revêtus seulement du surplis (ou, s'ils sont chanoines, du rochet) et de la chape, l'évêque revêt par dessus le rochet, l'amict, l'aube, le cordon, la croix pectorale, l'étole, la chape et la mitre.

## § II

### De la Confirmation.

670. D. *Comment doit-on recevoir l'évêque lorsqu'il visite une paroisse de son diocèse ?*

R. A l'entrée de la ville ou au lieu où l'on doit recevoir le prélat, on prépare un prie-Dieu sur un tapis. Le supérieur du lieu, revêtu d'une chape précieuse sur le surplis (ou le rochet, s'il est chanoine), va au-devant de l'évêque processionnellement ; arrivé près de lui, il lui présente à baiser le crucifix qu'il a dû apporter lui-même de l'église. Alors l'évêque se place sous le dais porté par les notables du lieu ; on se rend à l'église en chantant le cantique BENEDICTUS DOMINUS DEUS ISRAËL. «Béni soit le Dieu d'Israël QUI A VISITÉ SON PEUPLE». Lorsqu'on est arrivé à la porte de l'église, le supérieur du lieu lui présente l'eau bénite et l'encens, puis le complimente, si c'est l'usage. Ensuite on se rend à l'autel où le Pontife s'agenouille pendant que le supérieur chante les versets et l'oraison pour l'évêque. On chante également l'antienne du patron de l'Eglise après quoi l'évêque montant à l'autel donne la bénédiction solennelle.

671. D. *Comment doit-on se tenir sur le passage de l'évêque ?*

R. On doit se mettre à genoux pour recevoir sa bénédiction.

672. D. *Qu'y a-t-il de remarquable dans la cérémonie de la Confirmation ?*

R. Il y a quatre circonstances remarquables dans cette fonction : 1° L'EXAMEN que fait ordinairement l'évêque par lui-même ou par ses délégués, pour s'assurer que les confirmands ont la connaissance suffisante des premières vérités de la foi chrétienne. 2° L'IMPOSITION DES MAINS, par laquelle il fait descendre sur eux les sept dons du Saint-Esprit. 3° L'onction du saint Chrême, par laquelle il les marque au front du signe de la croix pour les empêcher de jamais rougir de Jésus crucifié. 4° Enfin la récitation à haute voix du CREDO, du PATER et de l'AVE MARIA, qui est comme l'initiation de ces nouveaux PARFAITS CHRÉTIENS à la prière publique.

### § III

#### Des Ordinations.

673. D. *Quelle observation générale peut-on faire sur la cérémonie de l'ordination ?*

R. On doit remarquer que la collation de chacun des saints ordres comprend : 1° LES MONITIONS, c'est-à-dire des avertissements dans lesquels l'évêque expose aux ordinands les devoirs que va leur imposer l'ordre qu'ils vont recevoir ; 2° les ORAISONS, c'est-à-dire de longues prières que le Pontife adresse à Dieu pour que ceux qu'il va ordonner remplissent dignement leurs fonctions ; 3° la VÊTURE, c'est-à-dire le moment où l'évêque revêt les clerics des ornements de leur ordre ; 4° Enfin ce que l'on pourrait appeler l'INTRONISATION, c'est-à-dire le moment où l'évêque fait toucher à chaque ordinand les divers objets dont son ordre lui donne le droit et le devoir de se servir dans les fonctions du ministère de Jésus-Christ.

674. D. *Comment l'évêque confère-t-il la tonsure ?*

R. Les nouveaux clerics étant à genoux devant lui en soutane, le Pontife leur coupe cinq mèches de cheveux en forme de croix ; ensuite il les revêt lui-même du surplis. Enfin s'étant assis, il avertit les nouveaux tonsurés qu'il font partie du clergé, et qu'ils doivent veiller à en garder les privilèges par des mœurs pures et une conduite édifiante.

675. D. *Quels sont les quatre ordres mineurs ?*

R. Ce sont les ordres de PORTIER, de LECTEUR, d'EXORCISTE et d'ACOLYTE.

676. D. *Comment se fait l'ordination des PORTIERS ?*

R. Tous les clerics qui doivent recevoir cet ordre sont à genoux en surplis devant l'évêque qui, après la MONITION, leur fait toucher de la main droite les clefs de l'Église. Ensuite l'archidiacre les conduit à la porte de l'église qu'il leur fait ouvrir et fermer ; puis il leur livre la corde des cloches qu'ils sonnent ou

au moins une clochette qu'ils agitent. — Lorsqu'ils sont de retour, l'évêque lit une oraison où il demande à Dieu pour les nouveaux ordonnés les grâces nécessaires pour bien accomplir leurs nouvelles fonctions. — Ce que nous exposons une fois pour tous les ordres.

677. D. *Comment se fait l'ordination des lecteurs ?*

R. Les clercs qui doivent recevoir cet ordre étant placés comme nous l'avons dit n° 676 (ce que nous ne répèterons pas, vu que cela a lieu pour tous les ordres), l'évêque lit la monition, leur fait toucher le LIVRE DES LEÇONS et ensuite récite l'oraison convenable. (V. n° 676)

678. D. *Comment se fait l'ordination des exorcistes ?*

R. Après la MONITION, l'évêque fait toucher aux ordinands le livre des Exorcismes, et ensuite récite l'oraison pour ceux qui ont reçu cet ordre.

679. D. *Comment se fait l'ordination des acolytes ?*

R. L'ordre des acolytes est le dernier et le plus grand des ordres mineurs, parce que ceux qui l'ont reçu approchent de plus près du saint autel pendant l'auguste sacrifice. Après la monition, l'évêque fait toucher aux acolytes un chandelier avec un cierge de cire pour leur apprendre qu'ils doivent porter et allumer les cierges dans l'église. — Ensuite il leur fait toucher une burette vide, pour leur apprendre qu'ils devront présenter le vin et l'eau aux ministres sacrés pour le saint sacrifice de la Messe. Puis il récite trois oraisons pour les nouveaux acolytes. — Cet ordre est le dernier pour lequel les clercs sont en surplus.

680. D. *Quels sont les trois ordres sacrés ?*

R. Ce sont le sous-diaconat, le diaconat et la prêtrise.

681. D. *Quelles remarques générales peut-on faire relativement à ces trois ordres ?*

R. 1° Les ordinands sont revêtus de l'amict, de l'aube et du cordon, et c'est sur ces vêtements que l'évêque doit leur mettre les ornements de leur ordre respectif. — 2° Ils doivent tous communier. — 3° Tous les clercs de ces trois ordres font la prostration ; c'est-à-dire que, sur l'ordre de l'archidiacre, tous se prosternent la face contre terre sur des tapis et y restent pendant tout le temps de la récitation des litanies des Saints. — On retrouve du reste cette imposante cérémonie dans toutes les consécrations des personnes au service de Dieu ; dans le sacre des évêques, des rois et des reines, dans la bénédiction des abbés, des abbesses et des vierges, et également à la bénédiction de la première pierre d'une église, à la dédicace, à la bénédiction d'un cimetière par l'évêque.

682. D. *Comment se fait l'ordination des sous-diacres ?*

R. L'Évêque commence par une première MONITION dans laquelle il rappelle aux futurs sous-diacres les obligations qu'ils vont contracter. — Il la termine par ces mots : ET SI VOUS PERSÉVÉREZ DANS VOTRE BON DÉSIR DE VOUS CONSACRER A DIEU, AU NOM DU SEIGNEUR, AVANCEZ. A ce moment tous les

sous-diacres font un pas vers l'autel pour marquer la volonté de consommer leur sacrifice. (Si les sous-diacres sont tous religieux, l'évêque omet cette première monition puisqu'ils ont déjà fait leurs vœux). On rappelle alors ceux qui vont être ordonnés diacres et prêtres et ont fait la prostration dont il a été parlé au n° 681. Après la prostration, l'évêque dans une seconde monition expose aux nouveaux sous-diacres les fonctions de leur ordre ; ensuite il leur fait toucher le calice vide avec la patène, les burettes pleines d'eau et de vin ; il les revêt de l'amict, du manipule et de la tunique, enfin il leur fait toucher le livre des épîtres en leur conférant le droit de chanter l'épître au saint sacrifice de la Messe.

**683. D. Comment se fait l'ordination des diacres ?**

R. On doit remarquer trois choses dans l'ordination des diacres : 1° Ils sont présentés à l'Évêque par l'archidiacre avec une certaine solennité, parce qu'ils vont recevoir l'imposition des mains. 2° Le moment où l'évêque leur impose les mains est précédé d'un avertissement aux futurs diacres, d'une préface que le Pontife termine après l'imposition. 3° Il leur impose seul une main sur la tête en disant à chacun : RECEVEZ LE SAINT-ESPRIT ; QU'IL SOIT VOTRE FORCE POUR RÉSISTER AU DÉMON ET A SES TENTATIONS. — L'Évêque ensuite revêt les diacres de l'étole et de la dalmatique, et leur donne le pouvoir de chanter l'Évangile, en leur faisant toucher le livre qui le contient, ou le missel.

**684. D. Comment se fait l'ordination des prêtres ?**

R. Les prêtres sont comme les diacres, présentés solennellement à l'Évêque par l'archidiacre. Il y a également deux MONITIONS, une au clergé et au peuple, l'autre aux ordinands. Lorsque le Pontife les a terminées, il impose les deux mains sur la tête de chaque ordinand, et tous les prêtres présents le font de même après lui ; ensuite les mêmes prêtres étendent tous la main droite sur les ordinands, ainsi que l'évêque qui en même temps récite une oraison par laquelle il demande au Dieu tout-puissant de multiplier ses dons sur ceux qu'il a appelés à son sacerdoce. Après cela il chante une préface qui exprime les mêmes demandes, puis procède à la vêtue des nouveaux prêtres, laquelle a lieu avant la consécration des mains. Pour cela, le Pontife leur croise l'étole sur la poitrine et leur met la chasuble qui reste pliée dans sa moitié, jusqu'à la fin de la messe. Alors on chante le VENI CREATOR pendant lequel l'Évêque consacre les mains de chaque ordinand. Il fait l'onction en forme de croix à l'intérieur des mains avec l'huile des catéchumènes, puis il fait toucher le calice contenant du vin et la patène avec une hostie, donnant alors à chaque prêtre le pouvoir de célébrer le saint sacrifice de la Messe. Lorsque tous les ordinands ont purifié l'huile de leurs mains et qu'ils les ont lavées, l'évêque commence les prières de l'oblation que tous ces nouveaux prêtres récitent à haute voix en même temps que lui, ainsi que tout le reste de la messe. Enfin après la communion, on commence la dernière cérémonie de l'ordination des prêtres, que l'on pourrait appeler la MISSION. Les nouveaux prêtres debout devant le Pontife récitent le Symbole des Apôtres, cette profession de la foi qu'ils vont enseigner aux peuples. Ensuite, chacun d'eux vient s'agenouiller devant l'Évêque qui lui donne le pouvoir de remettre les péchés, lui déplie sa chasuble, reçoit



sa promesse d'obéissance et lui donne le baiser de paix. L'ordination terminée, il est d'usage de reconduire l'évêque à son domicile ou au moins à la sacristie ; cette procession se fait au chant de TE DEUM que l'Évêque entonne au bas de l'autel.

## § IV

### **De la Consécration d'un Évêque.**

*685. D. Quelles sont les choses les plus remarquables dans la consécration d'un évêque, jusqu'à la messe ?*

R. Il faut remarquer : 1° la PRÉSENTATION solennelle de l'élu. Les deux évêques assistants (qui sont nécessaires) revêtus de chapes et de la mitre simple, amènent l'élu qui est en chape blanche avec la barette et le présentent au consécrateur ; celui-ci fait lire les lettres apostoliques qui permettent de procéder à la consécration. 2° Après cette lecture, l'élu prête un serment particulier de fidélité à la sainte Église. 3° Il subit ce que le pontifical romain appelle l'EXAMEN. Le consécrateur interroge l'élu sur la foi ; à chaque question il se lève, se découvre et répond : CREDO, « je le crois », ou si la question suppose la volonté de pratiquer une vertu, il répond : VOLO, « je le veux ». 4° L'examen terminé, l'élu se prosterne la face contre terre à la gauche du consécrateur et l'on commence les litanies des Saints (V. n° 681). — 5° La prostration terminée, le consécrateur commence une longue préface qu'il interrompt vers le milieu, pour entonner le VENI CREATOR. Pendant qu'on le chante, il fait sur la tête de l'élu une onction en forme de croix avec le Saint-Chrême, ensuite il étend l'onction sur le reste de la tonsure. Le consécrateur continue la préface, puis lorsqu'elle est terminée, il fait l'onction des mains de l'élu avec le Saint-Chrême ; on attache les mains du nouveau consacré avec une longue serviette, et avant qu'il ait purifié ses mains, le consécrateur lui fait toucher la crosse, lui met l'anneau, lui fait toucher le livre des évangiles et lui donne le baiser de paix, ce que font également les évêques assistants.

*686. D. Quelles sont les particularités de la messe dans la consécration d'un évêque ?*

R. La consécration terminée, le nouveau consacré se retire à la chapelle qui lui a été préparée ; on lui purifie la tête et les mains et il continue la messe jusqu'à l'offertoire. — C'est à ce moment qu'à lieu l'offrande. Le consacré suivi d'acolytes, va se mettre à genoux devant le consécrateur et lui offre deux flambeaux de cire allumés, deux petits pains et deux petits barils de vin dont l'un est doré et l'autre argenté ; il en est de même des pains. Après l'offrande, le consacré se place au côté de l'épître devant son missel qu'on y a apporté et continue la messe avec son consécrateur. On met deux hosties et une quantité double de vin dans le calice pour la communion des deux évêques. Le nouveau consacré reçoit la communion debout, des mains de son consécrateur et sous les deux espèces ; on continue la messe comme de coutume, et l'évêque consécrateur donne seul la bénédiction au peuple à la fin.

**687. D. *Comment se fait l'INTRONISATION du nouvel évêque ?***

R. Avant le dernier évangile, le consécrateur assis sur son fauteuil et aidé des évêques assistants, met la mitre au nouveau consacré, puis les gants et l'anneau. Cela étant fait, le consécrateur prend le consacré par la main droite, le premier évêque assistant le prend par la main gauche, et on l'intronise en le faisant asseoir dans le fauteuil que vient de quitter le consécrateur, ou même sur le trône pontifical s'il a été sacré dans sa cathédrale. Alors le consécrateur, tête nue au coin de l'évangile, entonne le TE DEUM. Lorsque l'hymne est commencée, le nouveau consacré, placé entre les deux évêques assistants, tous mitrés, parcourt l'église, bénissant le peuple. Lorsqu'il est de retour, l'hymne étant terminée, il donne seulement la bénédiction au peuple. Cette auguste fonction se termine par la cérémonie des ADIEUX. Le consécrateur et les évêques assistants étant tous au côté de l'évangile avec leurs mitres, le nouveau consacré va se placer au côté de l'épître avec la mitre et la crosse ; il fait trois génuflexions vers le consécrateur en avançant de quelques pas à chaque génuflexion et en chantant chaque fois plus haut : AD MULTOS ANNOS, «longues années». Après la troisième génuflexion, le consécrateur le relève, lui donne le baiser de paix, ainsi que les évêques assistants, on récite le dernier évangile et tous se retirent en paix.

**§ V**

**De la consécration des églises.**

**688. D. *Quelles sont les principales cérémonies de la bénédiction de la première pierre d'une église ?***

R. La veille du jour où a lieu cette bénédiction, on plante une croix à l'endroit où sera l'autel de la nouvelle église. — On remarquera ensuite la bénédiction de l'eau, la bénédiction solennelle de la pierre qui doit être carrée ; la récitation des litanies, l'imposition de la première pierre par l'évêque dans les fondations qu'il a aspergées à trois reprises, pendant le chant des antiennes et des psaumes que l'Église romaine a si sagement appliqués à cette cérémonie. La fonction se termine par le chant du VENI CREATOR et la bénédiction de l'évêque.

**689. D. *Quelles sont les cérémonies les plus remarquables dans la consécration d'une église ?***

R. On commence cette consécration par la récitation des Psaumes de la Pénitence. Les fidèles devront ensuite remarquer : 1° Les triples aspersions d'eau bénite faites par l'évêque, en dehors de l'église et en dedans, tant sur les murailles que sur le cimetière ou la terre des fondations et le pavé de l'intérieur. 2° La porte de l'église fermée qui s'ouvre au signe de croix fait par l'évêque avec sa crosse et au cri trois fois répété du peuple : OUVREZ, OUVREZ, OUVREZ. — 3° L'alphabet grec et latin tracé sur de la cendre jetée en croix dans l'église pour marquer l'union des églises, latine et grecque. 4° Les cinq croix faites fréquemment sur l'autel à consacrer pour rappeler les cinq plaies de

Notre-Seigneur ; les reliques des saints placées dans l'autel ; l'encensement presque continu de l'autel qui représente Jésus-Christ. 5° La procession des reliques au dehors de l'église et l'entrée du peuple à la suite de l'évêque, lorsqu'il a fait sur la porte l'onction du Saint-Chrême. 6° La consécration des douze piliers en l'honneur des douze apôtres, colonnes de l'église. 7° Enfin le saint sacrifice célébré sur l'autel nouvellement consacré, pour nous rappeler que notre vie chrétienne ne peut subsister, ni être parfaite, sans l'immolation de l'auguste victime de nos autels.

690. D. *Quelles sont les cérémonies les plus remarquables de la bénédiction d'un cimetière ?*

R. On place quatre croix aux extrémités du cimetière, et une plus grande au milieu. Au moment de la bénédiction, trois cierges brûlent devant chacune de ces cinq croix. On récite les litanies des Saints, les Psaumes de la Pénitence et d'autres avec leurs antiennes. Entre ces psaumes, l'évêque chante de longues oraisons, puis il bénit et encense successivement les cinq croix du cimetière et la terre, et termine en donnant sa bénédiction au peuple. Après quoi, de retour à l'église, il célèbre le saint sacrifice, ou le fait célébrer par un prêtre.

691. D. *Qu'y a-t-il à dire de la bénédiction des cloches ?*

R. On en a parlé au n° 48. — Il suffit d'observer que cette bénédiction est une de celles qui sont réservées aux évêques. Un prêtre peut cependant la faire avec l'autorisation expresse de l'ordinaire.



Nous n'avons pas reproduit, dans cette réédition,  
le texte du **Catéchisme de chant ecclésiastique**  
de l'abbé A. Vigourel, ainsi que la table des matières  
et la table alphabétique dont les renvois se trouvaient  
modifiés par suite du changement de format.

Achevé d'imprimer le 24 août 1990  
à quatre cents exemplaires

# PARFUMS, COSMETIQUES AROMES ALIMENTAIRES,

L'Institut Supérieur International du Parfum, de la Cosmétique et de l'Arôme Alimentaire propose :

## • UNE FORMATION MODULAIRE SUR 2 ANS

avec une spécialisation en parfumerie, en cosmétique ou en arôme alimentaire en prise directe avec la profession.

## FORMATION REQUISE :

BTS Chimie, DUT Chimie, Deug A ou B (en option Parfumerie, des places sont ouvertes à des candidats du niveau BAC + 2 n'ayant pas suivi une filière chimie).

## DIPLOMES PREPARES :

Technicien Supérieur ou Technico-Commercial spécialisé en parfums, cosmétiques, arômes.

## • DES STAGES INTER OU INTRA-ENTREPRISES

dans le cadre de la Formation Professionnelle Continue :

- Initiation à la formation, à la coloration et au parfumage des produits cosmétiques, contrôle physio-chimiques et toxicologiques des cosmétiques, marketing des parfums...

**L'I.S.I.P.C.A. est la seule école au Monde formant des Techniciens Supérieurs Spécialisés sur les bases d'un enseignement théorique et pratique propre à la chimie des parfums, des cosmétiques et des arômes alimentaires.**



Pour tous renseignements et inscriptions  
écrivez à :  
L'I.S.I.P.C.A.  
36, rue du Parc-de-Clagny  
78000 VERSAILLES,  
ou téléphoner au 39.54.86.82

*L'I.S.I.P.C.A. est un établissement géré par la Chambre de Commerce et d'Industrie Interdépartementale Val d'Oise - Yvelines.*

# Bénédictine





BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ J.-K. HUYSMANS

Fondée en 1927

**Anciens Présidents :**

**Lucien DESCAGES, Maurice GARÇON  
Pierre LAMBERT, Jacques LETHEVE, Pierre COGNY**

**Président : M<sup>e</sup> André DAMIEN**

**Siège Social : 22, Rue Guynemer, 75006 PARIS**

SOMMAIRE

Elio MOSELE

Itinéraires oniriques dans **En Rade**

Juan HERRERO CECILIA

J.-K. Huysmans  
et les écrivains modernistes espagnols

La Société Huysmans à Lourps (juin 1989)  
et à Saint-Wandrille (juin 1990)

(Allocutions du P. Christian Eugène,  
assemblées générales)

Nécrologie, notes, comptes rendus,  
Bibliographie

# BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ J.-K. HUYSMANS

---

LA COLLECTION COMPLÈTE DU BULLETIN EST ÉPUISÉE

---

*Il reste quelques exemplaires des numéros suivants réservés aux Membres de la Société :*

19, 23, 24, 25, 26, 27, 31, 35, 36, 37, 39, 40, 41, 44, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80.

---

35,00 F l'exemplaire  
plus 5 Francs frais d'envoi

N° Hors-série, 1960 (In Memoriam  
Alice Mamelsdorf) Illustré

35,00 F l'exemplaire  
plus 5 Francs frais d'envoi

Hors-série 1967 :  
Correspondance J.-K. Huysmans  
Gustave Boucher

35,00 Francs l'exemplaire  
plus 5 Francs frais d'envoi

---

Réédition des 20 premiers Bulletins en 3 volumes  
(Slatkine Champion, éditeur)

905 Francs (Janvier 1986), plus frais d'envoi 50 Francs  
*(Prière de se renseigner avant d'envoyer la commande)*

---

**Au Siège Social :  
22, Rue Guynemer, 75006 PARIS**

# BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ J.-K. HUYSMANS

Fondée en 1927

**Anciens Présidents :**

**Lucien DESCAVES, Maurice GARÇON  
Pierre LAMBERT, Jacques LETHEVE, Pierre COGNY**

**Président : M<sup>e</sup> André DAMIEN**

**Siège Social : 22, Rue Guynemer, 75006 PARIS**

---

## ITINÉRAIRES ONIRIQUES DANS "EN RADE"

---

"Ces visions étaient-elles, ainsi que l'homme l'a longtemps cru, un voyage de l'âme hors du corps, un élan hors du monde, un vagabondage de l'esprit échappé de son hôtellerie charnelle et errant au hasard dans d'occultes régions, dans d'antérieurs ou futurs limbes ?" <sup>(1)</sup>. C'est ainsi que dans **En Rade**, Joris-Karl Huysmans s'interroge sur la fonction du rêve nocturne. Mais bien plus que cette hypothèse qui justifie en partie le titre de notre article, ce qui nous frappe avant tout, est que l'écrivain, dans ses tentatives d'interprétation de l'activité onirique, envisage l'existence d'une activité spirituelle profonde dans l'homme, influençant sa pensée, son imagination, ses actions et ses réactions d'une manière coercitive et non consciente, comme s'il existait une sorte de lien sous-jacent, "fonctionnant dans l'obscurité de l'âme", qui unirait directement "ses caves oubliées [...] ses celliers inoccupés depuis l'enfance" <sup>(2)</sup> à la vie consciente par un jeu d'associations si subtil qu'il échappe à toute analyse. Même si Huysmans tente de se soustraire à une formulation théorique précise, il semble cependant vouloir confirmer, à travers la description des métamorphoses spirituelles de Jacques Marles, personnage principal de son roman, que "les phénomènes du rêve [ont] avec les phénomènes de l'existence vive une parenté plus fidèle qu'il n'[est] permis à l'homme de concevoir" <sup>(3)</sup>, de sorte que l'activité de l'écrivain - qui transpose une expérience autobiographique dans les histoires vécues par ses héros - serait réglée par des pulsions profondes



produisant des images dominantes et des sensations récurrentes et incontrôlées. Le texte, qui semble être le résultat d'une activité consciente, trouverait donc son origine dans les méandres de l'inconscient et l'écriture, transcription des rêveries nocturnes et diurnes de Jacques Marles, volontairement chargée d'ornements baroques luxuriants, maintiendrait selon Gaston Bachelard, "une réelle *continuité de style*" parce qu'elle développe "des germes oniriques profonds" et qu'elle évoque des fantasmes qui conservent leur corpulence onirique et l'unité de leurs très simples mouvements"<sup>(4)</sup>.

Il est alors intéressant de voir quels choix se sont opérés dans la mémoire de l'écrivain, quels souvenirs et quels vides les sous-tendent, quels espaces sa fantaisie a su combler, avec toutes les déformations et toutes les transformations que cela a pu entraîner. De même, on analysera les images du roman afin de voir s'il contient des éléments qui nous autorisent à le situer dans une dimension initiatique ; si les expériences diurnes et nocturnes de Marles-Huysmans, si ses sombres rêveries et ses angoissantes visions peuvent représenter les étapes d'une pénible ascension vers une meilleure connaissance de soi et du monde, moment décisif d'une crise qui annonce la transformation radicale illustrée dans ses œuvres successives.

Les faits narrés dans **En Rade** peuvent être résumés en quelques mots : Jacques et Louise Marles s'éloignent en grande hâte de Paris pour fuir une meute de créanciers et cherchent un refuge provisoire dans le vieux château de Lourps, propriété d'un riche tailleur parisien dont l'oncle et la tante de Louise, Antoine et Norine, paysans âgés et mesquins, sont les gardiens.

Une donnée autobiographique est à l'origine du récit. En 1882, pendant un séjour dans le département de Seine-et-Marne, Huysmans découvre le château de Lourps en parcourant la route de Bray-sur-Seine à Longueville. Ancienne demeure aristocratique abandonnée depuis plus d'un demi siècle, cet édifice en ruine fascine à tel point l'écrivain qu'il l'insère dans son roman **A Rebours** et en fait la demeure ancestrale du duc Jean Floressas des Esseintes.

Toutefois, pendant l'été 1885, il a l'occasion de mieux connaître ce château, car il y passe quelques semaines de vacances avec son amie Anna Meunier accompagnée de sa sœur et de sa fille, Joséphine et Antonine. Au début du mois de septembre, l'écrivain Léon Bloy rejoint ce groupe déjà nombreux<sup>(5)</sup>.

Le 26 août 1885, Huysmans écrit à Alexis Orsat, ami de Barbey d'Aurevilly et de Léon Bloy, une lettre de Lourps dans laquelle il exprime de façon très vivante ses premières impressions sur le château. Le manoir subit un processus d'amplification fantastique qui sera accentué dans le roman **En Rade**. Dans l'imagination de l'écrivain, les quarante pièces de l'édifice en ruine, deviennent deux cents<sup>(6)</sup>. Il est surprenant de découvrir le même effet d'amplification dans une lettre que Léon Bloy envoie de Lourps, le 5 septembre 1885, à ses amis Montchal de Genève : "Sur trois cents chambres, une demi-douzaine au plus sont habitables. Le reste est occupé par des familles de chats-huants, de corbeaux, de rats et de pigeons"<sup>(7)</sup>.

Dans la lettre de Huysmans à Orsat, certaines dénominations du château annoncent le titre et les principales caractéristiques du roman **En Rade**. Peut-être influencé par le célèbre tableau de Géricault, qui illustre la fin tragique d'un naufrage dramatique sur les côtes occidentales de l'Afrique en 1816, le romancier accentue la condition d'isolement extrême dans laquelle se trouve le château de Lourps et affirme : "C'est le radeau de la Méduse !! On est plus loin de tout que si l'on était dans une île, loin de tout continent"<sup>(8)</sup>. Puis, probablement attiré par une vague ressemblance entre les deux termes, il ajoute : "C'est quand même [...] une rade provisoire moins réelle - une halte contre les poursuites de la grande muflerie"<sup>(9)</sup>.

Il utilise les mêmes métaphores dans deux versions successives de la première page d'**En Rade** où Jacques Marles s'abandonne à une série de considérations désabusées sur l'échec de son existence. Comme l'a justement observé Jole Morgante, dans un article très documenté, la phrase de la première rédaction : " [...] ils pensèrent à chercher un abri, où ils pourraient souffler", est amplifiée par l'auteur de la manière suivante : " [...] ils pensèrent à chercher un abri, *une rade*, où ils pourraient jeter l'ancre" (c'est nous qui soulignons)<sup>(9)</sup>.

Même s'il est difficile d'établir "lequel des deux, le titre ou la variante, a influencé et déterminé l'autre"<sup>(11)</sup>, il convient néanmoins de souligner le développement progressif de l'image élaborée par l'écrivain. Le radeau, embarcation précaire sur une mer en tempête, avance péniblement vers une île, vers une rade, où il pourra s'abriter provisoirement avant de reprendre le large. Or, nous savons qu'une des variantes du voyage initiatique est justement représentée par l'itinéraire horizontal vers une île, lieu privilégié et séparé, image complète et parfaite du cosmos<sup>(12)</sup>.

Les réflexions de Jacques Marles que nous venons d'examiner font partie, comme nous le disions, d'une longue méditation du personnage sur sa propre existence, méditation qui assume peu à peu les tons hallucinés d'une "rêverie" diurne. La digression introduite par le verbe *songer*, qui possède en français une double valeur sémantique - il signifie en même temps *penser* et *rêver* - se prolonge pendant 56 lignes, interrompant, même matériellement, la lente marche du protagoniste.

Jacques Marles, "harassé par la monotonie d'une route plate"<sup>(13)</sup>, est envahi par une angoisse dont il reconnaît rationnellement qu'elle est exagérée mais dont il est incapable de se libérer. Le château, défini au début de la réflexion par des termes consolateurs exprimant une idée de protection, tels que *rade*, *refuge*, *abri*, subit dans l'esprit de Jacques un processus de dégradation accompagné d'une sensation de crainte qui s'intensifie au fur et à mesure que le but approche et que la nuit tombe. Dans ce cauchemar à l'état de veille, Jacques "se débattait, eût voulu courir pour dissiper plus tôt ses craintes et il demeurerait, tremblant, sur le chemin, les jambes tour à tour alertes et lentes"<sup>(14)</sup>. Il appréhende de franchir le mur d'enceinte du château comme le néophyte des cérémonies initiatiques qui, anxieux, attend le moment de pénétrer dans le lieu sacré.

A l'heure du crépuscule, la nature semble participer à la transformation progressive des angoisses du héros d'**En Rade**. La description d'un rutilant "incendie des nuages" nous rappelle le souvenir obsédant des tableaux d'un artiste que Huysmans admirait, Gustave Moreau. En 1886, année de la publication du roman **En Rade** dans la "**Revue indépendante**", l'écrivain visite une des rares expositions d'aquarelles de Moreau, organisée par les Goupil dans leur galerie rue Chaptal. Dans **Certains**, Huysmans évoque le "souvenir ébloui" de ces tableaux. "Ce fut dans la salle qui les contient un autodafé de ciels immenses en ignition ; des globes écrasés de soleils saignants, des hémorragies d'astres coulant en des cataractes de pourpre sur des touffes culbutées de nues"<sup>(15)</sup>. Une phrase, en particulier, retient notre attention : "Sur ces fonds d'un fracas terrible, de silencieuses femmes passaient"<sup>(16)</sup>. Dans **En Rade**, nous retrouvons un écho explicite de cette phrase : "Au solennel fracas du couchant en feu, avait succédé le morne silence d'un firmament de cendre"<sup>(17)</sup>. Nous aurons l'occasion de constater que le souvenir persistant de la peinture de Moreau - qui inspire de nombreuses pages d'**A Rebours**<sup>(18)</sup> - sera la cause, d'abord niée, puis refoulée, du premier rêve nocturne fabuleux de Jacques Marles.

Comme s'il voulait retenir l'attention du lecteur sur l'image du feu et sur ses résonances symboliques. Huysmans fait parcourir à son héros "un sentier qui montait, en serpentant, jusqu'à l'horizon"<sup>(19)</sup>. L'écrivain attribue un nom fictif à ce sentier qui existe réellement<sup>(20)</sup>. Il l'appelle "le chemin de feu" et il justifie son origine en donnant une explication qui nous reconduit encore une fois à l'image du feu : "Le chemin en lacet [...] s'appelait le chemin du Feu parce que jadis il avait été tracé, à travers champs, la nuit, par le piétinement de tout le village de Jutigny qui courait au secours du château en flammes"<sup>(21)</sup>.

L'invention du nom du sentier et l'explication qui l'accompagne, ne sont pas simplement, à notre avis, un expédient pour introduire l'image - immédiatement successive - du château "qui paraissait brûler sourdement encore"<sup>(22)</sup> dans les dernières lueurs du crépuscule ; elles semblent plutôt suggérer l'idée de l'initiation et de la purification successive et nécessaire du néophyte à travers l'action d'un des quatre éléments primordiaux, dans ce cas le feu qui, dans les rites maçonniques, symbolise la purification de l'âme<sup>(23)</sup>.

La tombée de la nuit est associée aux reflets rougeoyants du crépuscule, les ténèbres altèrent les contours des objets en leur faisant assumer un aspect menaçant. Jacques Marles est effrayé par l'apparition sinistre d'une église qu'il rencontre d'abord sur le sentier du feu, avec des fenêtres "semblables à des gigantesques toiles d'araignées pendues au-dessus d'une fournaise"<sup>(24)</sup>.

Et l'immense paysage, "sans profondeur durant le jour", se transforme tout à coup en un abîme insondable, en un "entonnoir de ténèbres"<sup>(25)</sup>, symbole polysémique du chaos primordial et des forces indomptables qui s'enchevêtrent dans l'inconscient.

Ténèbres et feu, noir et rouge, ne font qu'exaspérer l'état d'agitation nerveuse dans lequel se trouve le protagoniste du roman et multiplient "ses sursauts d'appréhensions [...] ses saccades de tranches"<sup>(26)</sup>, quand, soudainement, s'ouvre devant lui une petite porte dans le mur d'enceinte du château. Cette première porte qui interdit fermement l'accès, semble vouloir séparer deux espaces également effrayants : l'espace extérieur, métamorphosé par l'obscurité des ténèbres et l'espace intérieur, considéré par le héros comme un lieu de salut, *rade, halte, refuge*, mais redouté cependant comme un nouveau danger inconnu.

A propos de l'image de la porte, Bachelard affirme dans **La poétique de l'espace** : "La porte schématise deux possibilités fortes qui classent

nettement deux types de rêveries. Parfois, la voici bien fermée, verrouillée, cadénassée. Parfois, la voici ouverte, c'est-à-dire grande ouverte<sup>(27)</sup>. La porte du jardin du château n'est pas seulement "verrouillée, cadénassée", mais elle résiste aussi au gardien lorsqu'il essaie de tourner la clé dans la serrure. Seule l'intervention énergique de Jacques Marles aura raison de la porte qui s'ouvre "dans le noir"<sup>(28)</sup>.

Notre héros doit suivre "l'oncle Antoine" pour s'engager dans les "invisibles allées"<sup>(29)</sup> du jardin et rejoindre le château comme le néophyte qui entre dans le lieu sacré, a besoin d'être guidé par un tuteur pour ne pas se perdre dans la nuit initiatique.

La vue de la masse confuse de l'édifice, qui apparaît soudainement "au bout d'une clairière", ne libère pas le protagoniste de ses angoisses, même si sa femme qui l'a précédé à Lourps pour essayer de rendre accueillante une des chambres du château, l'attend sur le seuil. L'espace intérieur, dominé par d'énormes murs en pierre, se divisant en un dédale de couloirs tentaculaires, imprégné d'une odeur pénétrante de moisi et d'humidité, est perçu comme un sinistre univers concentrationnaire. Jacques et Louise traversent "un couloir de prison", dont les murs sont "troués de portes de cachots" et entrent dans un très grand vestibule semblable à "une cage carrée de pierre"<sup>(30)</sup>.

Le héros d'**En Rade** sent intensément la séparation du monde extérieur, l'isolement auquel il a dû se condamner en habitant le château, mais surtout il a l'impression de pénétrer dans le règne de la mort. La chambre que sa femme lui a préparée, imprégnée d' "une senteur de vieux bois de plâtre mou, de filasse humide et de cave", lui apparaît comme "un logis de mort"<sup>(31)</sup>. Mais même hors de cette chambre, derrière les portes, dans les couloirs immenses, on devine "l'abandon le plus complet, la glace du sépulcre"<sup>(32)</sup>.

On sait que dans de nombreux rites initiatiques, après les préparatifs solennels, le néophyte est invité à accomplir un voyage dans le règne de la mort. Les phases principales de cet itinéraire symbolique sont représentées par les rites d'entrée et de passage. L'entrée dans l'au-delà, qui conserve même dans les religions les plus évoluées des éléments très dramatiques, est souvent caractérisée par une perte de connaissance, provoquée par des restrictions alimentaires ou par de nauséabondes potions magiques. On ne peut manquer de penser à ces jeûnes lorsqu'on lit la description du maigre repas que les parents de Louise offrent dans leur misérable taudis à ces hôtes inattendus et accueillis avec suffisance. Nous pouvons constater que Jacques oppose des refus aux offres insistantes des deux paysans. "Tu ne manges

pas ? [...] Tu ne bois pas ? [...] Tu ne viens pas ici pour jeûner''<sup>(33)</sup>, c'est le refrain que l'on entend pendant tout le repas. Et le refus dégoûté de Marles résiste au ''terrible fromage du pays, le fromage fané, comme on l'appelle, une sorte de Brie dur, couleur de vieille dent, répandant ses odeurs de caries et de latrines''<sup>(34)</sup>.

La restriction alimentaire, sévère et intransigeante, peut être interprétée comme le symbole de la continence, et même du refus de la sexualité, surtout lorsqu'il s'agit du fromage, nourriture d'origine animale, qui - comme le suggère Piero Camporesi dans **Officine del sensi** - semble ''fatto apposta per mantenere viva la conflittualità antica, insita nel latte, la bivalenza primordiale [...] fra purezza e immondizia, fra scrematura ed escremento, fra l'alto (il burro e la schiuma) e il basso (il formaggio), fra putredine ed estasi''<sup>(35)</sup>. Et comment ne pas penser aux potions magiques propitiatoires, favorables aux rêves et aux visions, quand on lit que la tante Norine offre à Jacques et à Louise une terrible tisane à la menthe semblable ''à la rinçure d'un dentifrice'', remplacée ensuite par du cognac contenu dans une allusive ''bouteille à potion''<sup>(36)</sup> ?

Après le repas refusé, le protagoniste perd connaissance dans la chambre du château où l'a accompagné l'oncle Antoine.

Terrassé par ''une fatigue spirituelle infinie''<sup>(37)</sup>, assombri par une négativité impitoyable qui envahit tout ce qui l'entoure - sa femme soudainement ''vieille de dix ans''<sup>(38)</sup>, les verrous qui ne ferment pas, les clefs qui ne tournent pas dans les serrures, le lit inconfortable et les draps rêches - Jacques se console en comptant machinalement les losanges d'une tapisserie représentant une grande treille. Tout à coup la treille s'anime, ses sarments commencent à vibrer ; le mur ''devenu liquide'', s'élève et soulève le plafond, puis il se fend en laissant entrevoir un palais dont les tours s'élancent vers les nuages et une salle très vaste, soutenue par de hautes colonnes où grimpent les sarments d'un splendide ''vignoble de pierreries''<sup>(39)</sup>. Dans la salle apparaît enfin, imposant et hiératique un roi et à ses pieds, languissante, une très belle jeune fille d'une pâleur surnaturelle.

La vision, qui appartient à la catégorie des ''rêves liquides'', théorisée par Huysmans dans **Certains**<sup>(40)</sup>, présente des coïncidences extraordinaires - en ce qui concerne le mode de description - avec un rêve décrit par Baudelaire dans les *Paradis artificiels*<sup>(41)</sup>. Mais c'est l'influence de Gustave Moreau qui est surtout évidente. La jeune fille, que Jacques Marles identifie avec Esther, est la sœur ''des femmes [...]

aux chairs de la blancheur glacée des laites ; des Salomés [...] des déesses chevauchant des hippogriffes [...] des idoles féminines''<sup>(42)</sup> admirées par Huysmans dans la Galerie de la rue Chaptal, au cours de l'exposition de 1866. Et le corps de la vierge-enfant qui s'offre impudique et tremblante ''aux mutilantes caresses du maître''<sup>(43)</sup>, évoque aussitôt les corps pâles des jeunes filles de Moreau qui semblent murmurer à l'imagination troublée de Huysmans ''d'insidieux appels aux sacrilèges et aux stupres, aux tortures et aux meurtres''<sup>(44)</sup>. Les parallélismes entre cette description et certains tableaux de Moreau - amplement illustrés dans **A Rebours** - sont évidents, même si Huysmans à travers Jacques Marles, semble les nier, en les refoulant<sup>(45)</sup>.

Tout en acceptant les explications du protagoniste du roman, qui découvre, à l'origine de son rêve, le souvenir de l'épisode biblique d'Assuérus et d'Esther, enfoui ''pendant des années dans une des provinces de sa mémoire''<sup>(46)</sup>, il ne nous semble pas hasardeux de proposer une hypothèse qui a l'avantage de nous ramener aux connaissances ésotériques de l'écrivain, également présentes dans d'autres passages d'**En Rade**<sup>(47)</sup>. Le roi ''immobile dans sa robe de pourpre, droit sous ses pectoraux d'or martelé, constellés de cabochons, ponctués de gemmes, la tête couverte d'une mitre turriculée'', qui tend significativement vers la future reine ''la tulipe en diamant de son sceptre'' et la vigne minérale apparemment prête à produire ''un moût éblouissant de flammes''<sup>(48)</sup>, peuvent être interprétés comme un des moments de la *Peregrinatio* alchimique : l'union des contraires, la *coniunctio* du Roi et de la Reine, du Soleil et de la Lune, de l'homme en rouge et de la femme en blanc, du soufre et du mercure, de l'or et de l'argent. Il faut croire que Huysmans a lu **Les visions hermétiques** de Nuysement, où la description du roi, faite par le poète-alchimiste du XVI<sup>e</sup> siècle, coïncide avec celle du rêve de Jacques Marles :

Je veys un fier Monarque en sa royalle pourpre

.....

Sur son chef esclattoit une triple couronne,  
Où maint large escarboucle alloit estincelant.  
Et flamboit en sa dextre un beau sceptre, où rayonne  
Avec l'or précieux un esmail excellent.

D'un pourpre cirien orné de broderie  
Sa robbe imperiale à lays larges et longs  
Par dessus un harnois riche d'orfavrerie  
Luy pendait de l'espaule au dessus du talon<sup>(49)</sup>.

Le passage du rêve à l'état de conscience se réalise d'une manière assez brusque. Même du point de vue de la représentation graphique il y a une coupure entre la vision soudainement interrompue et la réalité dominée par un danger menaçant. Des points de suspension signalent le retour de Marles à l'état de veille. "Du coup, il rentra dans l'absolue réalité ; c'était pourtant vrai, il se trouvait au château de Lourps"<sup>(50)</sup>.

Hors de la chambre, refuge précaire, une présence menaçante annoncée par un cri très fort et par des bruits inquiétants, est à l'affût. Malgré les insistances de sa femme, Marles s'aventure seul dans le sombre labyrinthe de couloirs et de salles.

Dans **La terre et les rêveries du repos**, Bachelard affirme que "toute initiation est une épreuve de solitude"<sup>(51)</sup>, et il ajoute qu'il n'y a pas de plus grande solitude que celle du rêve labyrinthe. Jacques vit certes une expérience réelle mais avec l'intensité qui accompagne habituellement le rêve. En lui, "conscience onirique et conscience claire [...] se mêlent"<sup>(52)</sup> et le labyrinthe devient un cauchemar, lieu de la peur et peur de l'inconnu : "La lamentable solitude de ces chambres le poignait, et avec elle, une peur inattendue, atroce, la peur non d'un danger sûr [...], mais une peur de l'inconnu, une terreur des nerfs exaspérés par des bruits inquiétants dans un désert noir"<sup>(53)</sup>.

La solennité du moment de l'entrée du héros dans le "désert noir" de la peur est soulignée par le fracas d'une grande porte à deux battants qui s'ouvre. Marles pénètre dans le règne de la décomposition, dans le règne de la transformation tératologique de la matière. Il aperçoit une suite ininterrompue de salles "muettes et chancées, sentant la tombe, se pulvérisant lentement, sans air"<sup>(54)</sup>.

Dans de nombreux récits mythiques d'initiation - nous rappelle Simone Vierre, à propos du mythe emblématique de Thésée et du Minotaure - le héros "est avalé par le monstre-labyrinthe dont la forme rappelle évidemment les entrailles, et, parvenu au centre même, il combat l'autre monstre [...]" et le tue, de sorte qu'il peut sortir"<sup>(55)</sup>.

Si l'itinéraire labyrinthe représente le motif du *regressus ad uterum*, conçu comme une épreuve nécessaire pour garantir la régénération du néophyte, le combat victorieux contre le monstre symbolise le triomphe sur la mort.

Il existe un parallélisme évident entre les vicissitudes de Jacques Marles et le mythe de Thésée. L'errance du protagoniste à l'intérieur du château, souvent humanisé, est marquée par deux moments décisifs : l'entrée dans la salle la plus grande de l'édifice et le combat contre le "monstre".



Lorsqu'il visite l'immense salon, centre idéal de l'aile du château, Marles peut constater le degré de dégradation de la matière. Cependant, comme les héros mythiques, il y découvre une sorte de trésor. Sur le plafond de la salle, les taches d'humidité ont dessiné "d'improbables hémisphères où des crevasses simulaient, de même que sur un plan en relief, des rivières et des fleuves et les renflements écaillés du plâtre, des pitons de Cordillères et des chaînes d'Alpes"<sup>(56)</sup>. Cette carte en relief, ces "renflements écaillés du plâtre" se graveront dans sa mémoire et seront à l'origine du rêve de l'ascension vers la lune, nouvelle étape du parcours initiatique vers la laborieuse connaissance de soi et des autres.

La rencontre avec le "monstre", un énorme chat-huant, symbolise enfin la peur irrationnelle de l'inconnu qui avait bouleversé Jacques.

Dans toutes les civilisations, les strigidés - hiboux, chouettes, effraies, "chat-huants" ou hulottes - sont considérés, avec un respect révérenciel, comme des animaux chthoniens, liés à l'obscurité de la nuit et partant au règne de la mort, aux enfers. La victoire remportée sur eux est une victoire sur les forces obscures qui montent des profondeurs. Elle permet d'accéder à une connaissance supérieure dont ces oiseaux nocturnes sont souvent le symbole.

Par ailleurs, l'image du soleil naissant, symbole de la renaissance du néophyte après son triomphe sur la mort, est liée au mythe du *regressus ad uterum* représenté par la *peregrinatio* labyrinthique. Il n'est pas inopportun de souligner que Marles, après la lutte victorieuse contre le monstre ailé, décide d' "attendre le jour", en méditant sur les problèmes de son existence présente et future. Comme s'il devait mettre fin à cette longue introspection, le soleil se lève, d'abord crépusculaire et pâle, puis resplendissant. Alors le regard de Jacques, momentanément renouvelé, découvre la vie dans les lieux mêmes où se dissimulait la mort : "Jacques oubliait la funèbre impression ressentie la veille ; un coup de soleil fardait la vieillesse du château dont les imposantes rides souriaient, comme aurifiées de lumière [...] la vie terminée de ces lieux [...] semblait prête à naître ; il allait certainement suffire d'aérer les pièces [...] pour que le château revécût son existence arrêtée depuis des ans"<sup>(57)</sup>.

Cependant cette amélioration est provisoire car d'autres épreuves attendent Jacques avant qu'il n'atteigne la véritable connaissance sur laquelle se fonde tout changement définitif. Il devra parcourir d'autres itinéraires labyrinthiques avant de voir apparaître la lumière véritable. Car, toute naissance - et par conséquent même la renaissance

initiatique - est un passage difficile, traumatisant et douloureux.

Même si Huysmans semble vouloir situer la scène du vélage de la "piauvre Lizarde"<sup>(58)</sup> - une des vaches de l'oncle de Louise - dans le cadre d'une description naturaliste de la vie paysanne, en donnant de nombreux détails très concrets pour faire ressortir la dure réalité des gens liés à la terre, il n'est guère possible, à notre avis, de nier la valeur emblématique de cette naissance. Nous pensons même qu'elle représente symboliquement le tourment implacable du protagoniste d'**En Rade**, tourment qui se renouvelle par vagues successives tout au long de la narration. Il suffit, en effet, que l'ombre des grands arbres du parc enveloppe le désordre chaotique d'une nature victorieuse sur l'intervention rationnelle de l'homme, pour que l'angoisse nocturne réapparaisse avec violence et ravive le souvenir de la lutte contre le "monstre" ailé. Alors, même son regard se trouble et le château, qui pendant un instant lui avait paru accueillant et agréable, redevient, sans la magie du soleil, "morne et caduc, sordide et sombre"<sup>(59)</sup>. La dégradation s'accomplit comme si la syphilis, dont parfait Des Esseintes dans **A Rebours**, avait tout contaminé. La description atteint une sorte de paroxysme. Il semble presque que Huysmans veuille se venger de ce que Bachelard appelle la "trahison de la matière"<sup>(60)</sup>. "En somme les infirmités d'une vieillesse horrible, l'expuition catarrhale des eaux, les couperoses du plâtre, la chassie des fenêtres, les fistules de la pierre, la lèpre des briques, toute une hémorragie d'ordures, s'étaient rués sur ce galetas qui crevait seul à l'abandon, dans la solitude cachée du bois"<sup>(61)</sup>. L'angoisse, provoquée par l'obscurité humide et froide du parc et par l'impénétrabilité des chemins envahis par une végétation inextricable, continue de tourmenter Marles pendant la visite du château. L'interminable succession des salles, "toutes semblables, immenses, surplombées de hauts plafonds"<sup>(62)</sup>, est définie par des termes qui évoquent encore une fois la prison et la mort.

La visite est accomplie selon un schéma ascensionnel, du rez-de-chaussée aux mansardes. Nous remarquons que la première et la deuxième étape du parcours labyrinthique se concluent dans un lieu représentant un centre idéal.

D'abord au rez-de-chaussée, dans la chambre de la châtelaine de Lourps, que Jacques Marles fait revivre dans son imagination grâce à la force évocatrice d'une subtile odeur d'éther, provenant du petit "cabinet de toilette". Mais le retour du passé est illusoire. Les restes de la marquise de Saint-Phal reposent dans le cimetière du château et la chambre "elle aussi trépassée [...] pu(e) la tombe"<sup>(63)</sup>.

Puis au premier étage, "véritable folie de portes"<sup>(64)</sup> - labyrinthe dans le labyrinthe -, dans l'immense bibliothèque abandonnée qui s'anime, pour un instant, en retrouvant sa splendeur passée. Dans ce lieu, dominé comme tout le château, par un processus de dégradation, il y a toutefois un signe d'espoir. A travers une fenêtre défoncée, un sureau étend ses branches vigoureuses sur le mur, invitation symbolique à continuer l'itinéraire labyrinthe vers le haut, où il sera peut-être possible de trouver une réponse à la grande énigme humaine.

Un instant, Marles semble répondre à l'appel de la verticalité, en montant l'escalier qui conduit aux mansardes. Mais, curieusement, il ne trouve pas "le courage de se promener dans les mansardes", il se contente d'entrouvrir une porte et d'observer le vaste espace vide où le ciel apparaît "par des trous non bouchés de tuiles"<sup>(65)</sup>. On dirait presque que son refus d'explorer cette partie du château cache une peur de la hauteur et de la connaissance supérieure à laquelle Jacques aspire toutefois. Et à ce propos, il est significatif qu'après avoir jeté un coup d'œil sur les mansardes, le protagoniste d'**En Rade** cherche le seul lieu du château qui suscite en lui une impression d'intimité et de sécurité et tente en vain de trouver "des fermetures solides"<sup>(66)</sup> contre les dangers de la nuit. Le danger, en effet, ne vient pas de l'extérieur mais des profondeurs de l'être.

Le second rêve de Jacques Marles est annoncé dans la narration par le vol d'un oiseau, qui s'élève soudainement vers le ciel comme un aigle, pour s'abattre sur un bois épais après une "foudroyante parabole"<sup>(67)</sup>. La référence à la verticalité est soulignée symboliquement par la lune qui apparaît derrière le château, à la tombée de la nuit, "pleine et ronde, pareille à un puits béant descendant jusqu'au fond des abîmes"<sup>(68)</sup>, puits cosmique, qui fait brutalement passer le lecteur de la terre aux espaces sidéraux.

Jacques et Louise évoluent dans un espace pétrifié qui apparaît comme la projection d'une hostilité envers la matière que Bachelard définit le "complexe de Méduse"<sup>(69)</sup>. Pour souligner la continuité entre la conscience lucide et la conscience onirique, Huysmans introduit, dans sa "rêverie pétrifiante"<sup>(70)</sup>, de nombreux termes déjà utilisés dans la description du château.

En particulier, le "plan en relief" que le protagoniste a découvert sur le plafond d'une salle, pendant la chasse au chat-huant, se transforme dans son rêve en une véritable carte topographique et les "renflements écaillés du plâtre"<sup>(71)</sup> deviennent les "Cordillères" et les "Alpes de plâtre" qui se dressent, menaçantes, dans l'espace lunaire

désolé<sup>(72)</sup>. Huysmans montre Jacques qui sourit devant la contradiction entre la terminologie topographique et la réalité désignée. Cependant, il prolonge de manière obsessionnelle le jeu du contraste, en utilisant une quantité d'images apocalyptiques, évoquant le soulèvement, l'immersion et la lutte dramatique des éléments, pour décrire un monde anéanti par une paralysie cosmique irréversible.

Si au début les deux explorateurs terrestres se meuvent assez facilement comme s'ils glissaient sur une couche de glace, les difficultés commencent quand ils rencontrent deux chemins : l'un simple et long ; l'autre court mais plein de difficultés, Jacques choisira le second que Bachelard définit "labyrinthe dur [...] qui blesse"<sup>(73)</sup>.

Comme s'il voulait manifester la solitude angoissée que l'on éprouve lorsqu'on affronte l'épreuve du *regressus ad uterum*, Jacques est obligé d'abandonner la main protectrice de sa femme en raison de l'étroitesse du sentier. Il s'aventure ainsi dans une sorte de "Boyau" de cristal que l'écrivain fait déboucher, à travers des images allusives, dans la "Mer de la Tranquillité" "dont les contours simulent la blanche image d'un ventre sigillé"<sup>(74)</sup>.

La mort de la matière devant laquelle le protagoniste recule, horrifié, règne sur la lune comme dans les itinéraires labyrinthiques du château : "L'horreur se révélait soudain [...] de ce silence de tombe, de ce glas muet. L'agonie tourmentée de la lune couchée sous la pierre funéraire d'un ciel noir l'affola. Il leva les yeux pour fuir"<sup>(75)</sup>.

Mais après la mort, voici la splendeur du soleil qui semble révéler à Jacques une vérité, jusqu'alors ignorée. A la suite d'une observation banale de Louise sur la beauté du paysage lunaire, il constate avec surprise : "La sottise de sa femme, qui lui était jusqu'alors apparue moins abondante et moins ferme"<sup>(76)</sup>. Nous ne pouvons manquer de relever que cette phrase, qui conclut le chapitre du rêve lunaire, est suivie, au début du chapitre suivant, par la description de l'aggravation de la maladie de Louise. Il y a dans l'esprit de Marles comme un parallélisme pervers entre la déchéance physique et la détérioration de l'image de sa femme. Cependant le protagoniste ne parvient pas encore à percevoir pleinement la signification de cette métamorphose. Il ne comprend pas que seule la rupture des liens étouffants qui l'unissent à Louise, pourra lui permettre de commencer une nouvelle existence.

On sait que pendant les épreuves initiatiques, les néophytes doivent supporter des souffrances qui peuvent prendre la forme de piqûres d'insectes ou de plantes urticantes. Il s'agit peut-être d'une

coïncidence, mais nous ne pouvons pas manquer de signaler que Jacques Marles est tourmenté par une "démangeaison atroce", provoquée par les piqûres des "aoûtats"<sup>(77)</sup>. Cette souffrance détermine en lui une peur mystérieuse, suivie d'une lucidité parfaite qui éloigne définitivement "le vague de ses inquiétudes et de ses frayeurs"<sup>(78)</sup>. Il se rend compte de l'abîme qui le sépare de la femme qu'il a épousée, trois ans auparavant, pour retrouver la chaleur d'un nid le protégeant comme un ventre maternel, contre les attaques du monde extérieur.

"Ce qu'il avait voulu, c'était l'éloignement des odieux détails, l'apaisement de l'office, le silence de la cuisine, l'atmosphère douillette, le milieu duveté, éteint, l'existence arrondie, sans angles pour accrocher l'attention sur des ennuis ; c'était dans une bienheureuse rade, l'arche capitonnée, à l'abri des vents, et puis, c'était aussi la société de la femme, la jupe émouchant les inquiétudes des tracas futiles, le préservant ainsi qu'une moustiquaire, de la piqûre des petits riens, tenant la chambre dans une température ordonnée égale ; c'était le tout sous la main, sans attentes et sans courses, amour et bouillon, linges et livres"<sup>(79)</sup>.

Jacques comprend que pour donner un sens profond à sa propre existence et atteindre une maturité jusqu'alors orgueilleusement refusée, il lui faudra sortir du stade de la régression infantine et renoncer à ses jeux intellectuels velléitaires, si semblables à ceux de Floressas des Esseintes.

Pour Marles, c'est un tournant décisif et difficile, c'est le "midi de son spleen"<sup>(80)</sup>. Il observe son image dans la glace et regrette "de se voir si vieux à trente ans"<sup>(81)</sup>. Mais comment sortir de son "enlissement", comment fuir l' "ennui présent"<sup>(82)</sup> ?

Il cherche "une occupation, un intérêt, dans sa vie déserte"<sup>(83)</sup>. Il ne reste dans le château qu'un seul lieu inexploré, les souterrains que Jacques décide de visiter. Irrésistiblement attiré par l'appel d'une verticalité négative, il pénètre dans les viscères du château, après avoir défoncé une porte, en descendant un escalier que l'écrivain définit "spirale tiède et humide"<sup>(84)</sup>. Le labyrinthe des cachots n'occupe qu'une petite partie du dédale de couloirs qui se déploient sous l'édifice. Mais il n'est pas aéré. Il faudrait faire un trou dans les murs solides, mais le projet ne peut être réalisé à cause du refus du vieil Antoine qui se met au lit, souffrant, atteint par des "tournoisons de la cervelle"<sup>(85)</sup>, comme s'il voulait échapper au danger de rencontrer des présences surnaturelles.

L'exploration des souterrains du manoir a une suite significative dans le dernier rêve du protagoniste d'**En Rade**, le plus complexe, le plus étrange, le plus proche des représentations oniriques. L'élément de connexion est "la spirale d'un escalier en pas de vis"<sup>(86)</sup>, que Jacques monte dans l'obscurité jusqu'à la rencontre avec un alchimiste infernal, rappelant les figures surréelles de Jérôme Bosch. La fuite devant ce personnage menaçant le conduit dans une sorte de puits qui devient bientôt la tour de l'église de Saint-Sulpice à Paris. Ici, après être tombé d'un escalier, il entre dans une serre où sont cultivées des courges qui lui apparaissent comme "un champ de fesses mongoles, un potager de derrières appartenant à la race jaune"<sup>(87)</sup>. Terrorisé par un bruit de pas et de fusils, il voudrait fuir, mais la porte qu'il doit franchir est secouée par un vent furieux. Ce sont les puissances infernales qu'il a inconsciemment invoquées dans sa visite des souterrains du château. "Oh ! ils étaient là derrière cette porte, tels qu'il les devinait, sans les avoir jamais vus, les démons qu'il implore, la nuit, l'aberration des filles qui se forment, les pâles et mystérieux incubes, au sperme froid"<sup>(88)</sup>. Horrifié, il recule d'un pas et tombe dans le vide, il se trouve à présent dans la cage du clocher habitée par une vieille mégère et par un improbable "cul de jatte, coiffé d'un bassin de malade"<sup>(89)</sup>. Ce sont ses assistants, pense Jacques qui a accepté de devenir sonneur de cloches dans l'église.

Une nouvelle chute dans l'abîme. Puis au fond d'une cour, derrière la paroi transparente d'un aquarium, apparaît une jeune fille splendide, dont le corps mince et nu a été cruellement torturé. Tout à coup la jeune fille se métamorphose et se transforme en "guenipe sordide", perchée de façon obscène sur une des tours de Saint-Sulpice, qui devient soudainement un puits "s'élevant en l'air au lieu de s'enfoncer dans le sol"<sup>(90)</sup>. Mais si la tour est un puits, pense Jacques, alors "l'abominable gaupe" est la vérité qui comme une prostituée, s'offre à tout le monde "suivant son tempérament, suivant ses illusions et ses manies, suivant son âge". Et Marles conclut : "Il n'y a pas à dire, elle a l'air faux comme un jeton"<sup>(91)</sup>.

Ainsi se conclut, après cette découverte, la première partie du parcours initiatique de Marles-Huysmans. Il est conscient à présent de son existence irresponsable, de son dilettantisme futile cultivé dans l'atmosphère rassurante de son foyer familial, il comprend qu'il a épuisé inutilement ses forces en succombant à des tentations intellectuelles qui n'aboutissent à rien.

Maintenant Marles se trouve, comme l'écrivain, devant une alternative représentée symboliquement par l'escalier en colimaçon,

la tour et le puits, images qui suggèrent toutes un lien de la terre avec l'enfer et le ciel.

Il faut exorciser les forces infernales, "les inévitables visites des incubes et des succubes"<sup>(92)</sup>, qui s'agitent dans les profondeurs de l'être. Et c'est dans le roman *Là-bas* que Huysmans assumera pour la première fois une identité définitive, celle de Durtal, en attribuant la tentation de l'abîme au diabolique chanoine Docre.

Mais il faudra aussi que le moi retrouve son unité pour vaincre la crainte de la mort, l'angoisse qui tourmentent l'homme depuis toujours et pour satisfaire son désir d'immortalité. Et c'est ce que Marles propose en entrant dans la chapelle gothique du château de Lourps dominée par une croix immense sur laquelle un Christ "barbarement taillé, enduit d'une couche de couleur rose"<sup>(93)</sup>, est misérablement couvert par des excréments d'oiseaux. Ce Christ annonce prophétiquement un autre Crucifix, œuvre de Grünewald à Cassel, qui grâce à sa puissance tragique, conduira Durtal-Huysmans vers la certitude de la Foi, **En Route** vers la **Cathédrale** mystique.

Elio MOSELE

#### NOTES

1. J.K. Huysmans, **En Rade**, édition critique avec introduction et notes par Jole Morgante, Bergamo, Istituto Universitario - Dipartimento di Lingue e Letterature Neolatine, 1987, p. 33. Les citations sont toutes tirées de cette édition du roman.
2. **Ibid.**
3. **Ibid.**
4. G. BACHELARD, **La terre et les rêveries de la volonté**. Paris, Librairie José Corti, 1982, p. 218.
5. Sur les séjours de Huysmans à Lourps, cf. L. DESCAGES, *Note à En Rade*, in **Ouvres complètes de J.-K. Huysmans** Genève, Slatkine Reprints, 1972, IX, pp. 271-275 ; L. DEFFOUX, *Huysmans et Bloy à Lourps*, in "**Bulletin de la Société Joris-Karl Huysmans**", n° 13 (1935), pp. 196-198 ; H. LEFAL, *Huysmans à Lourps*, in "**Bulletin de la Société Joris-Karl Huysmans**", n° 26 (1953), pp. 7-25 ; R. BALDICK, **La vie de J.-K. Huysmans**, Paris, Denoël, 1958, pp. 124-125 ; G. JOUBERT, *Le château de Lourps*, in "**Bulletin de la Société Joris-Karl Huysmans**", n° 68 (1978), pp. 36-41.
6. "J'ai pris possession du château mort de Lourps, un château d'assez bel air, avec son pigeonnier, ses anciens fossés, ses deux cents chambres", Lettre de Huysmans à Alexis Orsat, citée par L. DESCAGES, **op. cit.**, p. 272.
7. Cité par H. LEFAL, **loc. cit.**, p. 15.
8. Lettre de Huysmans à Alexis Orsat, citée par L. DESCAGES, **op. cit.**, p. 273.
9. **Ibid.**, p. 274.

10. J. MORGANTE, *Prolegomenes à une édition critique de "En Rade"*, in **Quaderni del Dipartimento di Lingue e Letterature Neolatine**, Bergamo, Istituto Universitario, 1987/2, p. 119. On signalera également du même auteur un intéressant article intitulé *La creazione letteraria tra realtà e sogno* : "**En Rade** di J.-K. Huysmans, in *"Quaderni dell'Istituto di Lingue e Letterature Neolatine"*, Sezione Francese, 3 (1983), Milano, Cisalpino Goliardica, 1983, pp. 51-74.
11. J. MORGANTE, **Prolegomenes...**, *loc. cit.*, p. 119.
12. Cf. S. VIERNE, **Rite, roman, initiation**, Grenoble, P.U.G., 1987, p. 39.
13. HUYSMANS, **En Rade**, *op. cit.*, p. 2.
14. *Ibid.*, p. 3.
15. HUYSMANS, **Certains**, in *Oeuvres complètes*, Genève, Slatkine Reprints, 1972, X, pp. 16-17.
16. *Ibid.*, p. 17.
17. HUYSMANS, **En Rade**, *op. cit.*, p. 4.
18. Cf. HUYSMANS, **A Rebours**, Paris, Gallimard, 1987, pp. 145-154 et pp. 326-327. Les œuvres de Gustave Moreau que possède Des Esseintes, sont *Salomé* et *L'Apparition*. L'écrivain avait pu admirer les deux tableaux au Salon de 1876 et à l'Exposition Universelle de 1878.
19. HUYSMANS, **En Rade**, *op. cit.*, p. 3.
20. Georges Joubert, envoyé par René Martineau à Lourps, écrivait dans sa relation du 22 août 1918 : "Quant au Chemin du Feu, il existe, mais on ne lui connaît pas ce nom", G. JOUBERT, **Le château de Lourps**, *loc. cit.*, p. 39.
21. HUYSMANS, **En Rade**, *op. cit.*, p. 4.
22. *Ibid.*
23. Cf. S. VIERNE, *op. cit.*, p. 25 ; R. AMBELAIN, **Cérémonies et rituels de la Maçonnerie symbolique - Rite de Memphis-Misraïm**, Paris, Bussière, 1966, pp. 51-53.
24. HUYSMANS, **En Rade**, *op. cit.*, p. 3.
25. *Ibid.*, p. 4.
26. *Ibid.*
27. G. BACHELARD, **La poétique de l'espace**, Paris, P.U.F., 1984, p. 200.
28. HUYSMANS, **En Rade**, *op. cit.*, p. 5.
29. *Ibid.*
30. *Ibid.*, p. 6.
31. *Ibid.*, p. 7.
32. *Ibid.*, p. 8.
33. *Ibid.*, p. 11.
34. *Ibid.*, p. 12.
35. P. CAMPORESI, **Le officine del sensi**, Milano, Garzanti, 1985, p. 74.
36. HUYSMANS, **En Rade**, *op. cit.*, p. 13.
37. *Ibid.*, p. 15.
38. *Ibid.*
39. *Ibid.*, p. 17.
40. HUYSMANS, **Certains**, Paris, 10/18, 1985, p. 324. L'écrivain se réfère à ce type de rêves en parlant des descriptions de De Quincey dans **Le mangeur d'opium**. Cf., à ce propos, J. MORGANTE, *Introduction à En Rade*, *op. cit.*, p. XIV, note 12.



41. P. COGNY, **J.-K. Huysmans à la recherche de l'unité**, Paris, Nizet, 1953, p. 112.
42. HUYSMANS, **Certains**, in *Oeuvres complètes*, *op. cit.*, p. 17.
43. HUYSMANS, **En Rade**, *op. cit.*, p. 19.
44. HUYSMANS, **Certains**, in *Oeuvres complètes*, *op. cit.*, p. 18.
45. En nous montrant Jacques Marles qui médite sur la signification de son premier rêve, Huysmans lui fait déclarer qu' "il n'avait vu aucune gravure, aucun tableau dont le sujet pût l'induire à y penser". **En Rade**, *op. cit.*, p. 32.
46. **Ibid.**
47. Cf. **ibid.**, pp. 124, 126.
48. **Ibid.**, p. 17.
49. NUYSEMENT. *Les visions hermétiques*, in "Hermès", 2<sup>e</sup> série, fasc. 1, p. 81, cité par A.-M. Schmidt, **La poésie scientifique en France au seizième siècle**, Paris, A. Michel, 1938, p. 132.
50. HUYSMANS, **En Rade**, *op. cit.*, p. 20.
51. G. BACHELARD, **La terre et les rêveries du repos**, Paris, José Corti, 1986, p. 225.
52. **Ibid.**, p. 226.
53. HUYSMANS, **En Rade**, *op. cit.*, p. 22.
54. **Ibid.**
55. S. VIERNE, *op. cit.*, p. 37.
56. HUYSMANS, **En Rade**, *op. cit.*, p. 22.
57. **Ibid.**, p. 25.
58. Cf. **ibid.**, pp. 43-46.
59. **Ibid.**, p. 29.
60. G. BACHELARD, **La terre et les rêveries du repos**, *op. cit.*, p. 230. Bachelard approfondit cette considération dans **La terre et les rêveries de la volonté**, *op. cit.*, p. 219 : "Huysmans a voulu la matière terrestre sous la dent et sous la caresse. Et c'est cette matière qui l'a trahi. Au ton de ses reproches, on peut mesurer l'ardeur de ses désirs. Il a dépensé des pages d'injures contre les trahisons et les mensonges de la solidité, contre l'écoulement des consistances".
61. HUYSMANS, **En Rade**, *op. cit.*, p. 30.
62. **Ibid.**, p. 38.
63. **Ibid.**, p. 39.
64. **Ibid.**
65. **Ibid.**, p. 40.
66. **Ibid.**, p. 41.
67. **Ibid.**, p. 54.
68. **Ibid.**, p. 55.
69. G. BACHELARD, **La terre et les rêveries de la volonté**, *op. cit.*, p. 208.
70. **Ibid.**, p. 205, **La rêverie pétrifiante** est le titre du chapitre VIII de **La terre et les rêveries de la volonté**, où Bachelard analyse de façon exhaustive les deux premiers rêves de Jacques Marles.
71. HUYSMANS, **En Rade**, *op. cit.*, p. 22.
72. Cf. **ibid.**, p. 58.

- 73. G. BACHELARD, **La terre et les rêveries de la volonté**, *op. cit.*, p. 228.
- 74. HUYSMANS, **En Rade**, *op. cit.*, p. 61.
- 75. *Ibid.*, p. 63.
- 76. *Ibid.*
- 77. Cf. *Ibid.*, p. 102. A propos des épreuves de résistance à la souffrance dans les rites initiatiques et, en particulier, à propos des piqûres d'insectes ou de plantes urticantes, cf. M. ELIADE, **Naissances mystiques**, Paris, Gallimard, pp. 76, 151 ; S. VIERNE, *op. cit.*, p. 26.
- 78. HUYSMANS, **En Rade**, p. 105.
- 79. *Ibid.*, pp. 67-68.
- 80. *Ibid.*, p. 109.
- 81. *Ibid.*, p. 110.
- 82. *Ibid.*, p. 111.
- 83. *Ibid.*, p. 113.
- 84. *Ibid.*, p. 112.
- 85. *Ibid.*, p. 113.
- 86. *Ibid.*, p. 123.
- 87. *Ibid.*, p. 126.
- 88. *Ibid.*
- 89. *Ibid.*, p. 127.
- 90. *Ibid.*, p. 130.
- 91. *Ibid.*, p. 131.
- 92. *Ibid.*, p. 34.
- 93. *Ibid.*, p. 135.

## J.-K. HUYSMANS ET LES ÉCRIVAINS MODERNISTES HISPANIKES

---

Dans les lignes qui suivent, je vais essayer de donner un aperçu de l'influence de J.-K. Huysmans sur les écrivains modernistes hispaniques, ou plutôt, de la "réception" par certains écrivains modernistes des œuvres de J.-K. Huysmans dans la littérature hispanique à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle<sup>(1)</sup>.

L'image ou l'idée que ces écrivains se faisaient de la personnalité de Huysmans et de sa valeur artistique et littéraire était liée, en effet, à la connaissance qu'ils avaient pu avoir de ses œuvres.

Pour la plupart, Huysmans était surtout l'auteur d'**A Rebours**, le créateur de Des Esseintes (personnage mythique qui incarne et révèle certains traits de la sensibilité raffinée et angoissée de l'homme dans le monde moderne). Beaucoup le connaissaient aussi comme critique d'art (cet aspect se trouvait aussi dans **A Rebours**) et ils admiraient ce qu'il avait écrit dans **Certains** (1889) à propos des artistes visionnaires, créateurs d'univers personnels, et en révolte contre l'esprit utilitaire de la société contemporaine qui méprise les valeurs artistiques et la recherche spirituelle.

Un autre aspect de l'univers de Huysmans attirait l'attention et l'admiration de quelques écrivains modernistes, c'était l'exploration du satanisme ancien et contemporain entreprise dans **Là-Bas** (1891).

Le Huysmans d'après la conversion est moins évoqué dans les œuvres des modernistes. Rubén Darío a signalé, cependant, la conversion de Huysmans et il a parlé avec admiration de son roman lyrique **En Route** (1895).

Certains journaux d'Espagne et de l'Amérique latine ont présenté des commentaires critiques sur **En Rade** et sur **La Cathédrale** (1898) au moment même de leur publication en France<sup>(2)</sup>.

Il faudrait peut-être préciser que les écrivains modernistes avaient lu les œuvres de J.-K. Huysmans dans les éditions françaises. La traduction en espagnol d'**A Rebours** ("Al Revés"), **En Rade** ("En Rada"), **Là-Bas** ("Allá lejos")... se fait autour de 1920 à Valencia, chez l'éditeur Prometeo, dans une collection dirigée par le romancier Vicente Blasco Ibañez (le traducteur était Germán Gómez de la Mata).

Mais les poètes et écrivains modernistes hispaniques n'ont pas lu les œuvres de Huysmans parce qu'il était un auteur français de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ; ils se sont approchés de lui, parce qu'il s'agissait, avant tout, d'un écrivain avec un style, une personnalité et une voix propres, qui présentait une vision de la vie et une conception de l'art avec lesquelles les modernistes se sentaient en affinité ou en consonance spirituelle. Comme Huysmans, ils étaient proches de la poésie de Baudelaire, de Verlaine, de Mallarmé... proches aussi de Barbey d'Aurevilly et de Villiers de l'Isle-Adam, d'Edgar Allan Poe...

Ils savaient que le poète, l'écrivain qui veut être "absolument moderne", ne peut rester enfermé dans les traditions et les lieux communs de la culture nationale. Pour approfondir et illuminer, par la voie de l'art, les inquiétudes, les aspirations et les angoisses de l'homme contemporain, il doit tenir compte des recherches et des réalisations artistiques, littéraires et intellectuelles qui sont en train de surgir dans tous les pays qui ont adopté le même modèle de civilisation et de société.

Les modernistes ont l'esprit ouvert, ils sont *cosmopolites* ; mais c'est pour mieux enrichir leur sensibilité et pouvoir trouver la forme artistique la plus dense, la plus apte à exprimer avec originalité et sincérité les inquiétudes personnelles du "*royaume intérieur*" (en ce domaine, la sincérité artistique de J.-K. Huysmans était un exemple précieux).

Dans le prologue de ses magnifiques **Prosas profanas** (1896) (qui peut être interprété comme une espèce de manifeste de l'esthétique moderniste), **Rubén Darío** avait rejeté tout esprit d'imitation et d'école ; et il avait proclamé une esthétique purement individuelle, "acratique", personnelle, soumise simplement au plaisir et à l'effort de la création artistique, à la recherche de "l'harmonie verbale" et de "la mélodie idéale".

Plus tard, dans ses "Elucidations" (**El Canto errante**, 1907), il dira que "l'art n'est pas un ensemble de règles mais une harmonie de caprices", et ceci : "Il n'y a pas d'écoles ; il y a simplement des poètes. L'artiste authentique comprend toutes les manières et il trouve la beauté sous toutes les formes. Toute la gloire et toute l'éternité sont dans notre conscience". Je ne peux m'attarder ici à montrer les aspects innovateurs que le mouvement moderniste a introduit dans les lettres de langue espagnole. Je signalerai simplement que, grâce à l'effort entrepris par les poètes et écrivains modernistes, a eu lieu (dans les pays hispanoaméricains et aussi en Espagne) un renouveau de la prose et de la poésie (de la sensibilité poétique vraiment moderne) dont les résultats sont encore actifs de nos jours.

Je me propose de montrer maintenant comment J.-K. Huysmans a été interprété ou assimilé par trois auteurs modernistes : le poète cubain **Julián del Casal** (1863-1893), le poète colombien **José Asunción Silva** (1865-1896) et le poète nicaraguayen **Rubén Darío** (1867-1916). Les deux premiers sont des initiateurs du mouvement moderniste ; le troisième est le chef de file ou le représentant le plus actif de ce mouvement (à partir de 1899, Rubén Darío partagera sa vie entre l'Espagne et la France).

C'est sans doute le poète cubain **Julián del Casal** qui a le mieux compris le talent créateur de Huysmans et le sens profond de sa recherche esthétique et spirituelle ; mais il est mort à l'âge de 30 ans, en 1893, et il n'a pas pu connaître toute l'évolution artistique et personnelle de J.-K. Huysmans. Esprit sensible et homme d'une énorme culture, Julián del Casal est l'exemple parfait de l'écrivain qui a fait de l'art une valeur suprême devant le nihilisme de l'existence. Il écrivait dans plusieurs journaux et revues de La Haban , mais il ne pouvait pas se sentir à l'aise au milieu de la médiocrité intellectuelle et artistique de ses contemporains ; il s'est réfugié alors dans une douloureuse et exaltante solitude, cultivant avec passion son "royaume intérieur" et adoptant un comportement de dandy et d'esthète qui lui valut le mépris et l'incompréhension de son entourage.

Il possédait une grande information sur l'évolution de la vie intellectuelle et artistique des pays européens. Il lisait régulièrement **L'Écho de Paris, Le Temps, Le Figaro, Le Voltaire...** Il connaissait les peintres impressionnistes et les peintres symbolistes français. Il avait lu Edgar Allan Poe et aimait spécialement la poésie de Baudelaire (Casal a traduit en espagnol un bon nombre de **petits poèmes en prose**). Il fut aussi un des premiers hispanoaméricains à connaître la poésie de Paul Verlaine et de Mallarmé... ; mais l'écrivain qui suscitait son plus grand enthousiasme et pour lequel il éprouvait la plus grande admiration, c'était **Joris-Karl Huysmans**.

Casal avait lu presque tout ce que Huysmans avait publié jusqu'en 1892, et dans les œuvres de cet écrivain, il avait découvert un modèle d' "artiste absolu", avec lequel il se sentit en communion totale d'idées et de sentiments. Sa profonde admiration pour Huysmans lui fit écrire un long article intitulé "Joris-Karl Huysmans", publié dans la revue "**La Habana literaria**", le 15 mars 1892<sup>(3)</sup>.

Cet article (qui commence par une espèce de commentaire psychologique d'un portrait ou d'une photo de Huysmans) est peut-être sa meilleure étude de critique littéraire et constitue à la fois un document

important pour connaître la personnalité de Julián del Casal car, en parlant du style de Huysmans, il nous révèle en même temps sa propre conception de l'art et de la vie. L'article de Casal sur Huysmans ne fut pas compris par ses contemporains ; il fut même durement critiqué par Aurelia Castillo de González dans une lettre qu'elle adressa à Casal<sup>(4)</sup>.

Sous des formes un peu rêches et brusques, Casal découvre chez Huysmans "l'âme la plus noble, la plus pure, la plus sensible, la plus douloureuse, la plus élevée, la plus exceptionnelle..." (p. 108). Il voit en lui un homme passionné qui se sent attiré par deux pôles opposés : **l'enthousiasme extrême** (pour la Beauté, pour l'art, pour ce qui est rare et exquis...) et **l'extrême répugnance** (contre la vulgarité, la laideur, l'utilitarisme mesquin du monde moderne...).

D'après Casal, J.-K. Huysmans a su être, par-dessus tout, un **esprit indépendant et original** qui ne s'est pas servi de la littérature pour triompher socialement ni pour se gagner l'admiration de ses contemporains, mais qui a fait de la création littéraire une activité exigeante, critique, exploratrice et démythificatrice.

Huysmans est un "artista absoluto y religioso" (p. 109) ; dans son univers il y a certains sujets qui l'inquiètent spécialement, mais ce qui le séduit avec plus d'intensité c'est la **souffrance et la douleur de la vie**, la fièvre mystérieuse qui s'empare de l'âme et la pousse vers des élan mystiques ou sataniques.

Julián del Casal admire chez Huysmans trois aspects différenciés : le poète, le critique d'art, le romancier. Comme poète, il le voit très proche de Baudelaire et de Poe. Comme critique d'art (Casal apprécie **L'Art Moderne** et encore plus **Certains**) ; "son procédé critique consiste à découvrir l'œuvre qui attire son admiration jusqu'à ce qu'il réussisse à nous inoculer son critère et nous saturer de ses beautés, à tel point que, à la fin de la lecture, nous arrivons à apprécier convenablement ses affirmations..." (p. 112).

Mais Huysmans est surtout un **romancier** qui a créé deux chefs-d'œuvre : "su incomparable **A Rebours** y su asombroso **La-Bas**" (p. 113). Casal fait un éloge enthousiaste et brillant de ces deux romans qui "n'appartiennent à aucune école" et "n'ont pas d'équivalent dans aucune littérature" (p. 113).

Pour Casal, le style de J.-K. Huysmans est vraiment fascinant par son originalité ("...Un estilo magnifico, único, imponderable, que no ha sido, en ninguna época ni en ninguna literatura, superado jamás...(...) Traspasa las fronteras literarias, refundiendo los procedimientos más refinados de las otras artes, especialmente los de orfebrería, el mosaico

y la pintura. La pluma de Huysmans rivaliza con el pincel de cualquier pintor" (p. 111).<sup>(5)</sup>

A la fin de son étude, Casal parle d'une possible conversion de Huysmans :

"Quizás un día, funesto para las letras, pero glorioso para la religión, la pluma de oro de Huysmans que, desde su Tebaida de artista, ha pulverizado las ideas del siglo, escudriñando el alma de sus victimas y goteado lágrimas de sangre sobre tantas miserias, se consagre a narrar, desde su celda de hagiógrafo, la vida de sublimes mártires, porque los rayos de la fe habrán iluminado la noche de su alma y pensará firmemente, como Durtal, el protagonista de "Là-Bas", "que la fe es el tajamar de la vida, el único muelle tras el cual el hombre desarbolado puede encallar en paz" (p. 114)<sup>(6)</sup>.

Ces paroles, écrites en 1892, ont une valeur prophétique, puisque J. del Casal est mort en 1893 sans avoir connu la conversion de Huysmans, et sans avoir pu lire **En Route** (1895), un roman qu'il aurait bien apprécié.

Dans l'œuvre poétique et littéraire de Julián del Casal, il y a beaucoup de traces et de parallélismes avec Huysmans. Je voudrais simplement signaler ici que le dramatisme et la plasticité de la description que fait Huysmans, au chapitre V d'**A Rebours**, de deux tableaux de Gustave Moreau ("La Salomé" et "L'Apparition") avaient fasciné Casal et suscité chez lui une grande admiration pour la peinture de Gustave Moreau. Les tableaux de ce peintre exceptionnel lui ont inspiré les excellents sonnets de "Mi museo ideal" recueillis dans **Nieve** (1892).

Je trouve bien significatif que Rubén Darío, évoquant, dans ses **Páginas de arte**, la figure de ce magnifique et malheureux poète cubain qui avait été son ami, établisse un parallélisme entre le destin de Julián del Casal et celui de Des Esseintes :

"...Yo me descubro respetuosamente ante ese portentoso y desventurado soñador que apareció, por capricho de la suerte, en un tiempo y en un país en donde como Des Esseintes, viviría martirizado y sería siempre extranjero. La encarnación del personaje de **A Rebours** era, en efecto, el triste Julián. En medio de esa "moderna y magnífica Habana" vivió, como un eremita, en su celda del país. Eremita del arte, en verdad, cultivaba sus flores de ensueño, oscuro y solitario..."<sup>(7)</sup>

Rubén Darío se sent orgueilleux d'avoir été l'ami de ce poète souffrant et "maudit" qui, méprisé par "l'immense troupeau des

hommes de lettres", fut cependant apprécié par ceux qui, en son temps, étaient, comme lui, des artistes d'exception (Julián del Casal avait su voir en Rubén Darío un grand poète quand celui-ci était incompris et méprisé par "les gens de lettres") :

"Cuando "ese jóven de mérito indiscutible" recibió una honrosa y fraternal *carta de Huysmans* ; cuando G. Moreau reconoció su Salomé en los versos del cubano ; cuando Verlaine le ha alabado, deseando ardientemente su conversión, o más bien, su vuelta al catolicismo, yo me he sentido orgulloso y satisfecho. Casal no es de los que caben en las críticas elogiosas de los "maestros", o de los exégetas cubanos o hispanoamericanos. Los Huysmans, los Verlaine, los Hellos ne tienen nada que ver con los Taine, o con los Guyau. Es un mundo completamente aparte de ellos. Son artistas de excepción y, por lo tanto, no pueden ser pesados en las mismas romanas en que la crítica, sabia o indocta, pesa el montón de carne humana que compone el inmenso rebaño de los "hombres de letras", poetas y literatos. Y Casal, en nuestras letras españolas, es un ser exótico..."<sup>(8)</sup>.

Le colombien **José Asunción Silva** (1865-1896) est un autre grand poète moderniste qui admirait Huysmans et qui était proche de la sensibilité de Des Esseintes. A l'âge de 20 ans, son père l'envoya à Paris pour faire de lui un homme d'affaires. José Asunción n'avait pas un esprit de commerçant, mais d'artiste et de poète. Il passa l'année 1885 à Paris (il visita aussi l'Angleterre et la Suisse) et il se mit à fréquenter les milieux littéraires et artistiques. Il put connaître les poètes qu'on commençait à appeler alors "les décadents", et il réussit à rentrer dans le cercle des amis de Mallarmé. Nous avons un témoignage indirect de la rencontre de Silva avec Mallarmé dans une liste de livres rédigée par Silva lui-même quand il dut payer ses créanciers avec les livres de sa bibliothèque. Cette liste a été commentée par Camilo de Brigard Silva (neveu du poète), dans un article intitulé **El infortunio comercial de Silva**<sup>(9)</sup>. Dans cette liste, Silva avait noté le titre suivant : '*Un exemplaire d' "A Rebours", couverture de maroquin rouge, cadeau de S. Mallarmé*'.

En plus d' **A Rebours**, Silva devait connaître d'autres œuvres de Huysmans. Il avait lu sans doute les essais sur les peintres de **Certains**. On trouve, en effet, dans **De Sobremesa**, quelques phrases où Silva parle de Whistler en ces termes : "...James Macneil Whistler, el extraño



artista que, al decir de *un crítico*, sabe con extralúcida intuición desprender en sus obras, bañadas de misterio, lo suprasensible de lo real"<sup>(10)</sup>.

*Le critique* auquel Silva fait allusion n'est autre que J.-K. Huysmans qui, à propos de la peinture de Whistler, avait écrit dans **Certains** : "Artiste extralucide, dégageant du réel le suprasensible, M. Whistler me fait songer avec ses paysages à plusieurs poésies d'une douceur murmurante et câline, comme confessée, comme frôlée, de M. Verlaine..."<sup>(11)</sup>.

Et justement, la quête, exultante et angoissée, de la dimension *suprasensible* ou *supranaturelle* qui entoure et enveloppe la mystérieuse réalité des êtres et des choses, sera aussi le but essentiel de la recherche poétique-métaphysique de l'âme lucide et assoiffée de plénitude de José Asunción Silva. Il portait dans son cœur les mêmes inquiétudes et les mêmes angoisses qui ont tourmenté les esprits les plus sensibles et les plus lucides de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Nous pouvons le constater en lisant le recueil de ses **Poésies** et son roman lyrico-métaphysique intitulé **De Sobremesa** (écrit entre 1887-1896 et publié en 1925).

**De Sobremesa** présente une thématique de fond qui coïncide sur certains aspects avec celle que J.-K. Huysmans avait présentée dans **A Rebours** ; mais Silva a voulu faire un roman plus complexe et plus prétentieux. Du point de vue esthétique, le style est affecté, et le roman peut paraître artificiel. Le héros de **De Sobremesa** s'appelle José Fernández. Le récit se présente sous la forme d'un journal où José Fernández a noté ses aventures, ses rêves, ses méditations et réflexions.

Le drame et la tragédie de José Fernández (riche sudaméricain - cultivé, sensible, un peu nietzschéen...- qui est en voyage en Europe) consistera dans l'impossibilité d'harmoniser les "milliers d'élans contradictoires" qu'il sent bouillir à l'intérieur de lui-même et qui s'orientent sur un seul objectif : arriver à jouir de tout, à tout dominer et posséder pour se sentir vivre pleinement. Cela va disperser ses énergies dans de multiples directions sans jamais arriver à atteindre la plénitude rêvée. Il cherche, comme Des Esseintes, un refuge dans l'érotisme, dans les "paradis artificiels", dans l'esthétisme. Il sent aussi, comme Des Esseintes, la menace de l'autodestruction, le poids insupportable du néant et de la solitude radicale de l'homme. Il recourt aussi à l'aide et aux conseils d'un médecin et rejette la solution que celui-ci lui propose : avoir une vie "normale", s'adapter à la réalité commune et superficielle, poursuivre les mêmes objectifs que tout le monde.

**De Sobremesa** pose le même problème de fond qu'avait posé **A Rebours** : la nécessité d'échapper au *nihilisme* par la recherche d'une "nouvelle totalité" qui puisse remplir de quelque manière le vide spirituel qu'a creusé dans l'intériorité de l'homme contemporain ce qu'on a appelé *la mort de Dieu*.

Au bout de sa quête fiévreuse et exultante mais décevante, Des Esseintes ne trouve aucun refuge pour se protéger de la médiocrité humaine et du vide intérieur. Il invoque Dieu, mais "s'embarque seul, dans la nuit, sous un firmament que n'éclairent plus les consolants fanaux du vieil espoir !". José Fernández croit cependant percevoir un rayon de lumière et d'espoir dans le regard pur et profond d'une jeune femme mystérieuse rencontrée par hasard et disparue aussitôt. La recherche obsédante de cette femme (symbole de l'Amour idéal et de la Beauté) va devenir alors le but essentiel de sa vie. Cette quête sera associée à la découverte de la peinture et de la poésie de Dante-Gabriel Rossetti et d'autres artistes préraphaélites anglais. Mais Fernández n'atteindra jamais le but désiré et toujours inaccessible. Il retombe alors dans le jeu frivole et amusant de l'érotisme qui le conduit à nouveau vers le "spleen horrible", le dégoût de lui-même et le mépris de tout. Il constate que la faim de certitude et la soif d'absolu, qui demeurent dans le cœur de l'homme, ne peuvent plus s'assouvir, parce que "le sublime s'est évadé de ce monde" et les lois que la science découvre "n'ont rien à voir avec le sort des humains"... Et plein d'angoisse, il s'exclame : "Tu es vide, oh ciel, où montent les prières et les sacrifices !..."<sup>(12)</sup>. Les substituts de la foi chrétienne (mysticisme, théosophisme, spiritisme, magie blanche, occultisme, culte du "moi" ...etc.), qui ont surgi à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle pour donner une réponse à la soif de plénitude idéale qui demeure dans le cœur de l'homme, sont pour J. Fernández "grotescas religiosas del fin del siglo diez y nueve, asquerosas parodias, plagios de los antiguos cultos"<sup>(13)</sup>.

Contre le néant et la mort totale il n'y aurait qu'un seul espoir, semble nous dire Silva : chercher jusqu'au fond le sens de la Beauté et de l'Amour idéal qui s'étaient révélés sous la figure de la femme mystérieuse (rêve ou réalité ?). Quand Fernández apprend que cette femme est morte, il est convaincu qu'elle ne pourra jamais mourir.

Si Barbey d'Aurevilly avait pu lire ce roman de José Asunción Silva, il lui aurait dit peut-être aussi les mêmes paroles qu'à Baudelaire à propos des **Fleurs du mal**, et à J.-K. Huysmans, à propos d'**A Rebours** : "Après un tel livre, il ne vous reste plus, logiquement, que la bouche d'un pistolet ou les pieds de la croix".

Huysmans avait choisi (après un long chemin) les pieds de la croix ; José Asunción Silva ne put attendre longtemps et il choisit la bouche d'un pistolet (il se suicida d'un coup de revolver au cœur le 24 mai 1896). Miguel de Unamuno commentait ainsi le suicide de Silva : "Peut-être que Silva a coupé le fil de la vie par sa propre main parce qu'il ne pouvait plus continuer à y être un enfant, parce que le monde lui rompait avec brutalité le rêve poétique de l'enfance"<sup>(14)</sup>.

Rubén Darío, le plus grand représentant du mouvement moderniste, avait une connaissance assez profonde de l'œuvre de J.-K. Huysmans, et il était au courant de son évolution artistique et personnelle.

La figure mythique et "exemplaire" de Des Esseintes dut le fasciner à tel point que le poète nicaraguayen a adopté pendant un certain temps le pseudonyme de "Des Esseintes". En effet, d'après ce qu'a pu vérifier Ernesto Mejía Sánchez, Rubén Darío a signé de ce pseudonyme une chronique intitulée **Mensajes de la tarde**, dans le journal **La Tribuna** de Buenos Aires, du 7 septembre 1893 au 28 février 1894<sup>(15)</sup>.

A quel moment Rubén Darío a-t-il pu connaître **A rebours** ? Probablement cela a dû se passer au moment du voyage qu'il avait réalisé à Paris en 1893 avant de s'embarquer pour Buenos Aires. Dans **Algunas notas sobre Jean Moréas**, écrites vers 1903, il se souvient de son premier voyage à Paris et il dit :

"...Hace diez años tuve el honor de hablar por primera vez en nuestra América del talento y de la obra de J. Moréas. Llegaba yo a Buenos Aires como cónsul general de Colombia, vía París. En este soñado París había recogido las impresiones espirituales que más tarde fueron **Los raros**. Iba con cosecha de ilusiones y amables locuras... Mi sueño, ver París, se había cumplido. *Y mi iniciación estética en el seno del simbolismo me enorgullece y me entusiasma*... Juraba por los dioses del nuevo parnaso. Había visto al viejo fauna Verlaine, sabía el misterio de Mallarmé, y era amigo de Moréas..."<sup>(16)</sup>.

C'est justement à son retour de Paris que Darío commence à signer ses **Mensajes de la tarde** avec le pseudonyme de "Des Esseintes". Nous pouvons voir aussi dans les lignes qui suivent (qui appartiennent à une étude qu'il avait écrite sur D'Annunzio en 1894) que Rubén Darío connaissait certainement **A Rebours** :

"...Todo gran artista es un solitario en su Tebaida, o en su cenobio, y a los solitarios tienden las fuerzas invisibles, ya el demonio tentador o el "daimon" divino. Así Huysmans, así el pobre y gran Verlaine, así Gabriel D'Annunzio"<sup>(17)</sup>.

Darío fait allusion ici à la "Thébaïde raffinée" du solitaire Des Esseintes. La connaissance d' **A rebours** apparaît d'une façon directe dans quelques pages de **Los raros** (1896). Ce livre est un recueil d'essais sur certains poètes et écrivains qui étaient inconnus alors en Amérique Latine et très peu connus dans leurs propres pays. Dans l'essai critique que Darío a écrit sur Max Nordau (à propos de son livre **Entartung** - "Dégénérescence" - où Nordau faisait une critique tout à fait négative sur les "décadents" et les "symbolistes". - ce livre a attiré aussi le mépris de Mallarmé, de Remy de Gourmont, de José Asunción Silva...), nous pouvons lire cette appréciation sur la figure de Des Esseintes :

"...Y lo que son los decadentes - Nordau como todos los que de ello tratan, desbarra en la clasificación - van representados por Villiers de l'Isle-Adam, el hermano menor de Poe, por el católico Barbey d'Aurevilly..., por el turanio Richepin, por Huysmans, en fin, lleno de músculos y de fuerzas de estilo, que personificara en "Des Esseintes" et tipo finisecular del cerebral y del quintaesenciado, del manojo de vivos nervios que vive enfermo por obra de la prosa de su tiempo"<sup>(18)</sup>.

Dans une autre étude de R. Darío, consacrée cette fois à Villiers de l'Isle-Adam, nous trouvons une citation traduite directement d' **A rebours** (ch. XIV). Il s'agit d'une traduction personnelle de R. Darío, puisque en 1896 il n'existait pas de traduction d' **A rebours** en espagnol :

"Oigamos a Huysmans : habla Des Esseintes : "Entonces se dirigía a Villiers de l'Isle Adam, en cuya obra esparcida notaba observaciones aun sediciosas, vibraciones aun espasmódicas ; pero ya no dardeaban - a excepción de su Claire Lenoir, al menos - un horror tan espantable"<sup>(19)</sup>.

Nous pouvons affirmer, par ailleurs, que les commentaires qui constituent **Los raros** signifiaient pour R. Darío quelque chose de semblable à ce que signifiaient pour Des Esseintes les auteurs qu'il avait choisis pour sa bibliothèque de Fontenay. Les commentaires de Huysmans sur les auteurs admirés par Des Esseintes à cause de leur "rare" et exquise originalité ont contribué à attirer l'attention du public de 1884-85 sur la valeur esthétique de la poésie de Baudelaire, de Verlaine, de Mallarmé..., et cela eut des conséquences sur le renouveau poétique et littéraire entrepris par les "Décadents" et les "Symbolistes".

De la même façon, les appréciations de R. Darío sur ses "rares" ont servi à faire connaître une nouvelle sensibilité esthétique, et elles

ont contribué au renouveau entrepris par les “Modernistes” dans les lettres hispaniques. Quelques-uns des “raros” choisis par R. Darío étaient les mêmes qui avaient suscité l’admiration de Des Esseintes : Paul Verlaine, Edgar Allan Poe, Villiers de l’Isle-Adam, Théodore Hannon...

Nous devrions nous demander cependant pourquoi Rubén Darío n’a pas écrit une étude spécifique sur J.-K. Huysmans (il a écrit un article intéressant sur Mallarmé quelques années après la publication de **Los raros**). Je crois que la réponse est que son ami Julián del Casal en avait écrit une très bonne, et Darío ne pouvait pas répéter ce que son ami avait magnifiquement exprimé. De toute façon, Huysmans était un des écrivains préférés de Rubén Darío, non seulement parce qu’il était le créateur de Des Esseintes, mais aussi de Durtal.

Dans un conte intitulé **Verónica**, publié en 1896 dans **La Nation** de Buenos Aires, il fait allusion au “merveilleux livre où Durtal se convertit”, c’est-à-dire, à **En Route**, que Huysmans avait publié en 1895. Le paragraphe du conte de Darío dit :

“Huysmans en el maravilloso libro en que Durtal se convierte, viste de resplandores paradisíacos al lego guardapuercos que hace bajar a la pocilga la admiración de los coros angélicos, el aplauso de las potestades de los cielos...”<sup>(20)</sup>.

L’admiration de Darío pour Huysmans ne fit que grandir avec les années. Nous pouvons le constater si nous comparons la citation que nous venons de donner avec ce qu’il dit de Huysmans dans une seconde version de “Verónica” qui est apparue dans le **Mondial Magazine** de Paris (mai 1913 ; an II, vol. V, núm. 25, pp. 3-7) avec un titre nouveau : **La extraña muerte de fray Pedro**. Dans cette nouvelle version (écrite après la mort de J.-K. Huysmans), Darío l’appelle familièrement “Joris-Karl” et parle de lui comme d’un futur saint consacré :

“Joris-Karl, el merecido beato, quiza más tarde consagrado, a pesar de la literatura, en el maravilloso libro en que Durtal se convierte, viste de resplandores paradisíacos al lego guardapuercos que hace bajar a la pocilga la admiración de los coros arcangélicos, y el aplauso de las potestades de los cielos...”<sup>(21)</sup>.

L’admiration de Rubén Darío pour Huysmans venait sans doute du fait qu’il pouvait trouver dans les personnages de Des Esseintes et de Durtal toute une série d’inquiétudes et d’aspirations avec lesquelles

il se sentait en consonance spirituelle et artistique.

**Prosas profanas** (1896) a été pour Rubén Darío (de même qu'**A rebours** pour Huysmans) une étape importante dans sa quête d'une voie spéciale pour accéder à la profondeur mystérieuse de la vie, au rythme et à l'harmonie occulte de l'univers. Le titre (qui a un rapport avec la **Prose pour Des Esseintes** de Mallarmé) connote une sacralisation de la parole créatrice du poète ("prosa" fait ici allusion aux hymnes sacrées du culte chrétien). Maintenant la parole "profana" (humaine) du poète célèbre le culte à la Beauté et fait vibrer la "mélodie idéale" qui surgit du pouvoir rythmique, unificateur et révélateur de la poésie. Rubén Darío se laissant emporter par les "élans les plus mystérieux de son être", comme les auteurs admirés par Des Esseintes, sent la nostalgie d'époques plus héroïques et plus intenses ("...mas he aquí que veréis en mis versos princesas, reyes, cosas imperiales, visiones de paises lejanos o imposibles..."), plus en accord avec les aspirations de son "royaume intérieur" que ce monde médiocre, utilitaire et superficiel où il a eu le malheur de naître (¡ Qué queréis !, yo detesto la vida y el tiempo en que me tocó nacer !...", s'exclame-t-il dans le prologue). Mais Huysmans avait déjà signalé dans **A rebours** : "En effet, lorsque l'époque où un homme de talent est obligé de vivre, est plate et bête, l'artiste est, à son insu même, hanté par la nostalgie d'un autre siècle". (ch. XIV).

Le parallélisme entre la quête et les inquiétudes de Huysmans et celles de R. Darío peut être aussi découvert dans certains poèmes de **Cantos de vida y esperanza** (1905), un recueil plus dense, plus profond et plus tragique, mais toujours aussi magnifique que **Prosas profanas**. Là nous trouvons un poème sur la danse sensuelle de l'irrésistible et diabolique Salomé ("En el país de las Alegorías/ Salomé siempre danza..." etc) et beaucoup de poèmes où l'on entend la voix sincère de l'âme angoissée de Darío devant l'énigme de la vie et l'incertitude du destin (**Nocturno, Melancolía, Lo fatal, No obstante...** etc). Je pourrais donner comme exemple ces vers de **La dulzura del ángelus** qui semblent être un écho des dernières paroles de Des Esseintes dans **A rebours** : "Y esta atroz amargura de no gustar de nada,/ de no saber adónde dirigir nuestra prora/ mientras el pobre esquife en la noche cerrada/ va en las hostiles olas huérfano de la aurora..."<sup>(22)</sup> Rubén Darío a écrit aussi un bon nombre de contes fantastiques où il a réussi à s'approcher, de façon originale et brillante, du côté visionnaire du Huysmans d'**A rebours**, d'**En Rade** et de **Là-Bas**, du côté d'Edgar Allan Poe et de Villiers de l'Isle-Adam.

La "réception" des œuvres de J.-K. Huysmans par d'autres écrivains modernistes a été peut-être moins évidente que chez les trois poètes que je viens de présenter, mais elle a joué aussi un rôle significatif (à côté d'autres influences) surtout dans le domaine du *roman lyrique-métaphysique* et du *conte fantastique*. Je ne peux développer ici cette affirmation. Je signalerai simplement qu'**A rebours** est devenu un modèle "exemplaire" (ou une source d'inspiration) dans l'élaboration de beaucoup de romans qui ont traité le thème de l'artiste, de l'esthète ou du dandy dans la société bourgeoise moderne. Le "roman d'artiste" avait commencé avec les romantiques allemands (F. Schlegel, Novalis, Hölderlin...) et il a trouvé un essor significatif à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, quand les esprits lucides et sensibles ont voulu mettre en relief la crise des valeurs "positives" et utilitaires de la "modernité". Ce type de roman a été cultivé, avec des résultats parfois assez brillants (**De Sobremesa** de J.A. Silva est un exemple important), dans la littérature hispanoaméricaine et dans la littérature espagnole.

Juan HERRERO,  
Université de Castilla - La Mancha  
Faculté de Lettres - Ciudad Real  
Juin 1990.

## NOTES

1. Dans ma thèse doctorale intitulée «Le sens de la "modernité artistique" dans **A rebours** de J.-K. Huysmans et dans la littérature symboliste française et la littérature moderniste hispanique», j'ai étudié d'une façon plus approfondie les parallélismes ou les convergences entre les inquiétudes artistiques et spirituelles de Huysmans et celles des écrivains modernistes hispaniques.
2. Voir à ce sujet Michael Issacharoff, **J.-K. Huysmans devant la critique en France** (1874-1960), Paris, Klincksieck, 1970, p. 169-170.
3. On peut trouver cet article sur J.-K. Huysmans dans : Julián del Casal, **Prosa**, Tomo I, Editorial Letras cubanas, La Habana, 1979, p. 107-114 (Édition de Emilio de Armas).
4. Voir "Carta a Casal", dans **Escritos de Aurelia Castillo de González**, vol. III, El Siglo XX, La Habana, 1913-1918.
5. "Un style magnifique, unique, impondérable, qui, à aucune époque et dans aucune littérature, n'a jamais été surpassé (...). Il franchit les frontières littéraires, en refondant les procédés les plus raffinés des autres arts, particulièrement ceux de l'orfèvrerie, de la mosaïque et de la peinture. La plume de Huysmans rivalise avec le pinceau du meilleur peintre" (p. 111).
6. "Peut-être qu'un jour (funeste pour les lettres, mais glorieux pour la religion), la plume d'or de Huysmans qui, de sa Thébaïde d'artiste, a pulvérisé les idées du siècle, en fouillant dans l'âme de ses victimes et en versant des larmes de sang sur tant de

misères, se consacrera à raconter, dans sa cellule d'hagiographe, la vie de sublimes martyrs, parce que les éclairs de la foi auront illuminé la nuit de son âme, et il pensera alors fermement comme Durtal le héros de *Là-Bas*, que "la foi c'est le brise-lames de la vie, c'est le seul môle derrière lequel l'homme dématé puisse s'échouer en paix" (op. cit., p. 114) - Les mots de *Là-Bas* cités par Del Casal appartiennent en réalité à Des Hermies - un autre double de Huysmans - qui les prononce à la fin du chapitre XXI.

7. "Je tire mon chapeau respectueusement devant ce prodigieux et malheureux rêveur qui est apparu, par un caprice du destin, dans un temps et dans un pays où, comme Des Esseintes, il allait vivre martyrisé et où il serait toujours un étranger. L'incarnation du personnage d'*A Rebours*, c'était, en effet, le triste Julián. Au milieu de cette "moderne et magnifique Habana" il vécut, comme un ermite, dans sa cellule du pays. Ermite de l'art, vraiment, il cultivait ses fleurs de rêve, obscur et solitaire..." *Ibid.*, p. 693. (Rubén Darío, *Páginas de arte*, dans *Obras completas*, Tomo I, Afrodisio Aguado S.A., Madrid, 1950, p. 697).
8. "Quand "ce jeune homme de talent indiscutable" reçut une lettre honorable et fraternelle de Huysmans ; quand G. Moreau reconnut sa Salomé dans les vers de ce poète cubain ; quand Verlaine fit son éloge, en souhaitant ardemment sa conversion, ou plutôt son retour au catholicisme, moi, je me suis senti orgueilleux et satisfait. Casal n'est pas de ceux qui s'attirent la critique élogieuse des "maîtres" ou des exégètes cubains ou hispanoaméricains. Les Huysmans, les Verlaine, les Hello n'ont rien à voir avec les Taine, ou avec les Guyau. Ils appartiennent à un monde complètement différent de ceux-ci. Eux, ils sont artistes d'exception et, par conséquent, ils ne peuvent pas être mis dans la même balance dans laquelle la critique, savante ou inculte, pèse le tas de viande humaine qui fait partie de l'immense troupeau des "hommes de lettres", poètes ou écrivains. Et Casal, dans nos lettres espagnoles, est un être exotique..." (*Ibid.*, p. 693).
9. L'article de Camilo Brigard Silva a été inclus dans l'édition des Œuvres complètes de J.A. Silva, Bogotá, Banco de la República, 1965.
10. "James Macneil Whistler, l'étrange artiste qui, au dire d'un critique, sait avec une intuition extralucide, dégager dans ses œuvres, baignées de mystère, le suprasensible du réel" (José Asunción Silva, *De Sobremesa*, dans *Obra completa*, Biblioteca Ayacucho, Venezuela, 1977, p. 199).
11. J.-K. Huysmans, *L'Art moderne. Certains*, Union Générale d'Éditions, Paris, 1975, Coll. 10/18, p. 328.
12. José Asunción Silva, *De Sobremesa*, op. cit., p. 226.
13. "Grotesques religions de la fin du dix-neuvième siècle, parodies écœurantes, plagiat des anciens cultes", *Ibid.*, p. 226.
14. Miguel de Unamuno, "José Asunción Silva", dans *Contra esto y aquello*, Madrid, Espasa Calpe S.A., 1969, p. 30.
15. Voir Ruben Darío, *Cuentos completos*, Fondo de Cultura Económica, México, 1983, Edition de Ernesto Mejía Sánchez, note I, p. 252.
16. "...Il y a dix ans, j'ai eu l'honneur de parler, pour la première fois dans notre Amérique, du talent et de l'œuvre de J. Moréas. J'arrivais alors à Buenos Aires comme consul général de Colombie, via Paris. Dans ce Paris de rêve j'avais recueilli les impressions spirituelles qui plus tard sont devenues *Los raros*. J'y allais avec ma récolte d'illusions et d'aimables folies. Mon rêve, voir Paris, s'était réalisé. Et mon initiation esthétique au sein du Symbolisme me faisait sentir plein d'orgueil et d'enthousiasme. Je jurais alors par les dieux du nouveau parnasse. J'avais pu voir le vieux faune Verlaine,



je savais le mystère de Mallarmé, et j'étais un ami de Moréas..." ("Algunas notas sobre J. Moréas", dans *Obras completas*, éd. citée, p. 291-292 (Tome I).

17. "Tout grand artiste est un solitaire dans sa Thébàide, ou dans son monastère, et vers les solitaires vont les forces invisibles, que ce soit le démon tentateur ou bien le "daimon" divin. Ainsi Huysmans, ainsi le pauvre et grand Verlaine, ainsi Gabriel D'Annunzio..." (Texte cité par R.A. Arrieta dans "El modernismo, 1893-1900", étude publiée dans *El Modernismo*, Madrid, Taurus, 1981, p. 272 (Édition de Lily Litvak).
18. "Et en ce qui concerne les Décadents - Nordau comme tous ceux qui en parlent se trompe dans sa classification - ils sont représentés par Villiers de l'Isle-Adam, le frère cadet de Poe, par le catholique Barbey d'Aurevilly..., par le touranide Richépin, par Huysmans, enfin, plein de muscles et de forces de style, qui a incarné en Des Esseintes le type du cérébral et du quintessencié fin de siècle, du paquet de nerfs qui mène une vie de malade à cause de la prose de son temps". (Rubén Darío, *Los raros*, dans *Obras completas*, vol. XVIII, Biblioteca Rubén Darío, Madrid, G. Hernández y G. Séez, p. 216).
19. "Écoutez Huysmans : (Des Esseintes parle) "Alors il s'adressait à Villiers de l'Isle-Adam, dans l'œuvre éparse duquel il notait des observations encore séditeuses, des vibrations encore spasmodiques, mais qui ne dardaient plus, à l'exception de sa Claire Lenoir du moins, une si bouleversante horreur" (*Ibid.*, p. 66).
20. "Huysmans, dans le livre merveilleux où Durtal se convertit, habille de resplendissements paradisiaques le frère lai qui s'occupe des porcs et qui fait descendre dans sa porcherie l'admiration des chœurs angéliques, l'applaudissement des puissances des cieux..." (Rubén Darío, *Cuentos completos*, Edition de E. Mejía Sánchez, *op. cit.*, p. 417).
21. "Joris-Karl, méritant par sa piété, et qui sera peut-être consacré un jour, en dépit de sa littérature, dans le livre merveilleux où Durtal se convertit, habille de resplendissements paradisiaques le frère lai qui s'occupe des porcs et qui fait descendre dans la porcherie l'admiration des chœurs archangéliques et l'applaudissement des puissances des cieux..." (*Ibid.*, p. 398).
22. "Et cette atroce amertume de n'avoir le goût pour rien, de ne pas savoir où diriger notre proue pendant que le pauvre esquif dans la nuit noire avance au milieu des vagues hostiles orphelin de l'aurore..."



## COMPTE RENDU DE LA JOURNÉE-ANNIVERSAIRE DU 4 JUIN 1989

---

Cette année encore, les difficultés du calendrier avaient contraint à fixer notre journée-anniversaire au 4 juin. Membres et amis de la Société Huysmans se sont réunis à Provins et à Lourps, en souvenir d'**En Rade**, comme leurs prédécesseurs des voyages de 1937 et 1953.

M. Alain Peyrefitte, maire de la ville, nous accueillit à Provins avec générosité, tout d'abord pour la messe-anniversaire célébrée par le R.P. Christian Eugène en la si vaste et si claire Collégiale Saint-Quiriace, puis pour le "verre de l'amitié" et l'assemblée générale au Caveau du Saint-Esprit, ancienne léproserie des Templiers transformée en décharge au siècle dernier, récemment restaurée dans la beauté de ses voûtes. Au cours de cet apéritif, M. le Maire de Provins évoqua surtout la présence des écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle dans sa ville. Balzac, pour son roman **Pierrette**, résida dans une maison qui existe toujours, à l'ombre de Saint-Quiriace ; Mérimée, inspecteur général des monuments historiques, vint en relever les remparts ; Hégésippe Moreau enfin célébra la Voulzie en des vers connus. Huysmans, quant à lui, semble ignorer Provins, en dépit de ses séjours à Lourps. Cette ville lui aurait pourtant offert de quoi satisfaire sa curiosité, comme nous le prouvèrent nos promenades.

L'assemblée générale se tint en début d'après-midi, en présence de M. et Mme Buffet, Mlle Cabirol, M. et Mme Courbin, M. Clogenson et sa sœur, M<sup>e</sup> Damien, M. Darrobers, MM. et Mme Delaune, M. et Mme Dubois, le R.P. Christian, M. et Mme Francès, M. Garot, M. Gaudin, M. Guérin, M. Guyaux, Mlle Heer, M. et Mme Lethève, le Dr Macé de Lépinay, M. Marion, Mme de Martin de Viviès, Mme Maurice, M. Mercier, M. Mettra, M. Parmentier, M. Pavlidès, Mme Prévost, M. Rancœur, M. et Mlle Rullaude, M. Schommer, M. et Mme Taugourdeau, M. Trouvé, Mme Vincent La Force.

S'étaient excusés le Dr et Mme Boivin, M. Bosmans, Mme Escoffier-Lagarde, Mlle Fukuzaki, M. Hartweg, Mlle Lary, M. Ménard, M. et Mme de Peufeilhoux, M. Peylet, le Dr Veyssset, M. Vilcot et M. Vanwelkenhuyzen.

Le Président, M<sup>e</sup> Damien, après avoir à nouveau remercié M. Peyrefitte de son accueil, a salué la mémoire des huysmansiens qui nous ont quittés : Pierre Cogny bien sûr, John Sandiford, note trésorier au grand dévouement, Mme Bemelmans, le R.P. Belval, Mme Leblond-Zola, Mme Lefai. Pour compléter le comité directeur furent élus M. Buvik, Mme Fabre, M. Guyaux, M. Marion. Puis des publications récentes firent l'objet de quelques commentaires, avant de revenir à celle d'**En Rade** en 1887 : si le "Parisien à la campagne" est bien un thème romanesque peu original de la seconde moitié du dix-neuvième siècle, la présence des rêves et les passages descriptifs donnent à l'aventure de Jacques Marles toute sa saveur. Le cadre choisi par Huysmans pour ce roman a éveillé l'imagination de nombreux huysmansiens, comme en témoignent **Au pays d'En Rade** de Gabriel-Ursin Langé, une note de 1937 dans le bulletin n° 16, le récit de Pierre Galichet publié dans le bulletin 80 et le bel article de Henry Lefai, **Huysmans à Lourps**, qui rend compte du pèlerinage de 1953. Vinrent ensuite les projets de la Société. Un nouvel appel aux dédicaces par Huysmans fut lancé, afin d'en rassembler assez pour les publier. Il fut question d'une édition de la correspondance, travail collectif d'envergure pour lequel nous aurons besoin de tous les documents que les huysmansiens voudront bien nous communiquer, de l'édition en numéro hors-série du *Petit Catéchisme liturgique* de l'abbé Dutilliet, enfin des difficultés d'édition d'un texte inédit de 1905-1906 appartenant à M. Trouvé. Après un rapport financier permettant l'optimisme, fut annoncé notre prochain lieu de promenade huysmansienne : Saint-Wandrille.

La journée s'acheva au château de Lourps. Sur les conseils éclairés de M. Jean-Pierre Michaux, l'actuel propriétaire et amoureux du domaine, qui n'avait malheureusement pas pu être des nôtres, mais nous avait autorisés fort aimablement à visiter sa demeure en son absence, nous sommes arrivés par la route de Longueville, pénétrant dans le parc par la grille seigneuriale. Devant le puits, cette "sorte de pagode terminée en un croissant de fer sur une boule", nous pouvons comprendre les efforts infructueux de Jacques Marles tâchant d'en remonter de l'eau, mais aussi reconstituer par la pensée l'aile du château détruite par un incendie, à présent remplacée par une terrasse. Nous suivons les anciennes douves, longeant la terrasse, la façade nord restaurée qui, loin de présenter les "infirmités d'une vieillesse horrible", paraît claire (car le bois qui lui faisait face a reculé), le jardin de la marquise très bien entretenu et dominé par un immense sophora du Japon, les anciens vergers. Nous nous rapprochons de la maison par la cour du colombier, dont l'escalier n'est plus en ruine ni l'odeur "un vorace fumet

d'ammoniaque". Notre visite intérieure à travers l'aile restante et les caves nous permettra de mesurer l'ampleur du travail de transformation accompli par le romancier à partir de la réalité observée : sous le soleil, dans ses dimensions agréables, cette demeure inspire plus la confiance que l'angoisse. Marles lui-même y connaît des moments d'apaisement, voire de gaieté ; mais Huysmans y vécut surtout des périodes troublées, et la maison, après avoir changé de propriétaire plusieurs fois depuis le début du siècle, souffrait de ne pas être entretenue : dimensions multipliées et atmosphère assombrie donnèrent au mal de vivre de Jacques Marles le décor qui lui convenait. Mais entrons, comme le fit Huysmans, par la porte de la tour ouvrant sur le "couloir de prison". Point d'ambiance carcérale. La cuisine et les "casemates sinistres" sont devenues des pièces à vivre. Au rez-de-chaussée, le vestibule où s'acheva le combat contre le chat-huant permet d'accéder à la chambre de la marquise : ce n'est pas un "inextricable fouillis de cabinets et de pièces", mais une belle pièce à la décoration intérieure proche encore du dix-huitième siècle et, dans ses détails, de ce qui charma Huysmans, notamment le minuscule cabinet de toilette attenant. Au premier étage, les grands couloirs conduisent à plusieurs chambres occupées par les propriétaires et leur famille : seule la "chambre verte" récemment refaite, qui fut peut-être celle de Huysmans et de Marles, rappelle la description d'**En Rade**, du moins par son emplacement et sa couleur dominante. Au second étage, un vaste grenier de belle charpente reste presque vide, à l'exception d'un billard, déjà là en 1937 : un grenier pour rêver près d'une mansarde. Quant aux caves qui semblent sorties d'un roman gothique dans **En Rade**, elles impressionnent par l'épaisseur de leurs murs, mais leurs plafonds en arcs paraissent plus protecteurs qu'inquiétants. Nous terminons cette visite par l'église où "rien n'est changé depuis 1885", notait Henry Lefai en 1953. Or, en 1989, cette chapelle, totalement vide, est en travaux : plus de Christ, ni d'autel, ni de dalles lisibles. La lumière y entre en abondance ; les habitants de Longueville - dit-on - sont attachés à ce lieu et à son cimetière réellement "pimpant sous le coup de soleil", mais sans "bagarre d'herbes". Le "chemin de Feu" se dessine toujours entre des buissons.

Ainsi, l'imagination d'un enfant, d'un romancier ou d'un personnage troublé peut bien recréer un étrange climat dans cette demeure aujourd'hui familiale, mais Lourps apparaît bien plus comme un havre, qu'il nous fallut quitter après avoir contemplé encore le panorama qui s'offrait à Huysmans, en nous souvenant de la tendresse des derniers regards échangés par Marles et le château au chapitre final d'**En Rade**.

## **ANNIVERSAIRE DU 4 JUIN 1989**

---

### **ALLOCUTION PRONONCÉE AU COURS DE LA MESSE A SAINT-QUIRIACE DE PROVINS**

---

Avec vingt-trois jours d'écart, nous fêtons aujourd'hui le quatre-vingt-deuxième anniversaire de la mort de Joris-Karl Huysmans, de son départ pour la maison du Père.

Nous sommes des amis de J.K. Nous l'aimons bien. Ce qui ne veut pas dire que nous approuvons toutes ses paroles, toutes ses opinions, toutes ses actions. Le pouvoir de Dieu est infini et rien de ce que nous faisons est hors de sa puissance. Tout est sous le regard de Dieu.

Nous sommes aujourd'hui dans cette église Saint-Quiriace, une des plus belles et des plus anciennes de Provins. Vu la précarité des transports il y a un siècle, il est peu probable que J.K. soit venu à Provins et ait connu ce merveilleux sanctuaire.

Depuis 1882, Huysmans connaissait Jutigny et son château de Lourps<sup>(1)</sup>, ce fameux manoir hanté, en partie en ruines, dont rêvent tous les enfants. Et J.K. était encore, malgré son âge, un enfant.

Il revint à Jutigny, en juillet-août 1884, pour y passer ses vacances. Il habita dans la maison rustique de Simonot, le fleuriste, qui était aussi propriétaire du château<sup>(2)</sup>. Il aima la vieille ferme où il se trouvait, sa grande pièce avec son imposante cheminée, ses poutres apparentes et ses hauts buffets à ferrures. Il retrouvait là son moyen âge à lui, qui n'était pas celui de Viollet-le-Duc. Il se mêla à la vie des paysans seine-et-marnais. Il discerna en eux plus de roublardise que de naïveté.

Le site lui avait plu. A son départ, il loua pour l'été 1885 quelques pièces encore habitables du vieux château de Lourps. Il revint donc en août 1885 avec sa compagne Anna Meunier et la sœur de celle-ci. Il invita Léon Bloy qui, à ce moment-là, était son ami intime<sup>(3)</sup>. Celui-ci vint au commencement de septembre. Mais le séjour fut bref. Toute l'expédition quitta Lourps le sept septembre et revint à Paris.

Pourquoi ce séjour à ce château de Lourps ? On peut penser qu'il exprime chez J.K. la persistance de la nostalgie du sein maternel, le refus du remariage de sa mère, le rejet de son beau-père pour qui il n'avait aucune sympathie. De là ce goût de l'occulte, de l'étrange et du mystérieux. De là sa critique particulière, son vocabulaire pittoresque et ses trouvailles linguistiques souvent fort heureuses.

Si le séjour de Lourps fut excellent pour J.K., il n'en fut pas de même pour Anna, sa compagne. Elle dormait mal<sup>(4)</sup> dans ce lugubre château. La nuit, elle était prise de terreur devant ces corridors sinistres où les pas retentissaient à l'infini. Les oiseaux nocturnes qui habitaient la partie ruineuse de la maison épouvantaient Anna par leurs ululements funèbres<sup>(5)</sup>. Elle craignait le retour des fantômes des anciens seigneurs du lieu, qui, paraît-il ! revenaient périodiquement.

Joris-Karl n'oublia pas le château de Lourps. Il y revint à la fin de l'été 1886 et y passa quelques semaines pour composer une courte nouvelle : "En Rade". C'est le récit transformé de sa villégiature à Lourps avec Anna Meunier. Le vieux château est transporté en Normandie pour éviter les curiosités trop malveillantes. Histoire triste d'un couple, Jacques Marles et sa femme Louise, venu se réfugier à Lourps, chez la tante Norine de l'épouse, et qui est victime de l'oncle Antoine, sinistre paysan d'un brutal réalisme. L'inconfort et les déceptions qu'apportent la vie à la campagne sont durement ressentis par Jacques et Louise. Sordide aventure qui ne fut pas appréciée. De nombreux critiques condamnèrent le roman. De nos jours il est mieux apprécié. Son réalisme est mieux compris. On sent déjà que J.K. va découvrir un certain mysticisme. Il parle de la Kabbale juive, du préternaturel, des êtres supra-terrestres<sup>(6)</sup>. Il prépare ainsi sa future découverte de la vie spirituelle qu'il fera plus tard.

Prions, mes Frères, pour Joris-Karl HUYSMANS, notre ami,  
pour nos anciens Présidents :

Lucien DESCAGES,  
Maître Maurice GARÇON,  
Pierre LAMBERT,  
Pierre COGNY,

pour les défunts de notre Société durant l'année 1988-1989 :

John SANDIFORD-PELLÉ, notre ancien Trésorier,  
Madame LE BLOND-ZOLA,

Redisons avec joie l'admirable prière qui termine A Rebours.

“Seigneur, prenez pitié du chrétien qui doute,  
de l’incrédule qui voudrait croire,  
du forçat de la vie qui s’embarque seul dans la nuit,  
sous un firmament que n’éclairent plus les consolants  
fanaux du vieil espoir !”

Fr. Christian EUGENE, ofm,  
Aumônier de la Société.

### NOTES

---

1. Robert Baldick, **Vie de J.K. Huysmans**, p. 120.
2. **En Rade**, éd. Folio, 1984, I, p. 50 ; la ferme est devenue une chaumière sans étage.
3. Op. cit, I, p. 41 : C’est maintenant le couple Jacques et Louise.
4. Op. cit., VI, p. 117 : Louise est mystérieusement malade.
5. Op. cit., II, p. 66 : La bataille de Jacques avec le chat-huant précise l’horreur qu’avait J.-K. de ces oiseaux funèbres.
6. Op. cit., III, p. 79-80 : “Faut-il enfin admettre des causes surnaturelles,  
Croire aux desseins d’une Providence...  
Accepter du même coup les inévitables visites des  
incubes et des succubes, toutes les lointaines  
hypothèses des démonistes...”.

## **COMPTE RENDU DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE SAINT-WANDRILLE**

(10 juin 1990)

---

En ce 10 juin 1990, notre lieu de rencontre huysmansien fut Saint-Wandrille. Dans le car qui y conduisit certains, M. Rancoeur retraça l'histoire de l'abbaye : sa fondation en 649, sa prospérité jusqu'au neuvième siècle, ses difficultés lors des invasions vikings, ses vicissitudes depuis la Révolution française, la vie monastique s'interrompant en 1790, reprenant en 1894, cessant de nouveau en 1901, la présence de Maeterlinck, la vie religieuse recommençant en 1931, les restaurations successives.

La grand-messe du 83<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Huysmans fut d'ailleurs concélébrée par le P. Christian Eugène et les moines dans l'actuelle église abbatiale, que ne connut pas Huysmans : une grange "transplantée" et reconvertie en église en 1968. Un moine nous montra ensuite la Porte de Jarente, porte monumentale du XVIII<sup>e</sup> siècle qui marque la clôture, et le cloître, le reste de l'abbaye n'étant pas accessible aux visiteurs.

Après le déjeuner au village de Notre-Dame de Bliquetuit, la conférence de M. Rancoeur et l'assemblée générale nous réunirent dans une salle aimablement prêtée par la mairie de Saint-Wandrille, en présence de : M. Arveiller (président de la société L. Bloy), Mlle Binot, Mme Buffet-Hoffmann, Mlle Cabirol, Mme Crucitti-Ullrich, M. et Mme Courbin, M<sup>e</sup> Damien, M. Darrobers, M. et Mme Delaune, M. Drouhin, le P. Eugène, M. d'Esneval, M. Foyard, M. Garot, M. Gaucheron, M. Guyaux, M. et Mme Hébras, Mlle Heer, M. Houssinot, M. Jourde, Mme Lagarde-Escoffier, Mme de La Martinière, M. Le Moël, M. et Mme Lethève, D<sup>r</sup> Macé de Lépinay, Mme Magniny, M. Marion, le Professeur Mosele, M. Parmentier, M. Pavlidès, M. de Peuffelhoux et sa famille, M. et Mlle Ploye, Mlle Portier, Mme Prenat, M. Rancoeur, M. et Mlle Rullaud, M. Schommer, M. et Mme Taugourdeau, M. Trouvé, Mme Vincent-La Force, Mme Zuffi.

S'étaient excusés M. Béguignié, M. et Mme Buffet, M. de Francmesnil, M. Forestier, M. Gaudin, M. Guérin, M. Hartweg, Mlle Lary, M. Lemer cier, Mme Maurice, Mlle Metzger, M. Patourel, M. Pouillart, M. Prévost, le D<sup>r</sup> Veysset.



Tout d'abord M. Rancoeur, lors de sa conférence, évoqua la présence de Huysmans à Saint-Wandrille, les personnages qu'il y rencontra, non sans nuancer le propos de l'abbé Daoust dans *Les Débuts bédictins de J.-K. Huysmans*.

En ouvrant l'assemblée générale, M<sup>e</sup> Damien rappela également ce que Huysmans vit de Saint-Wandrille : l'église Saint-Saturnin, l'allée de hêtres, la "porte bleue" ou de Jarente, les chemins romantiques (voulus tels par un Lord, un temps propriétaire de l'abbaye). Il fut ensuite question de la vie de la Société. M<sup>e</sup> Damien salua particulièrement la venue de M. Arveiller, président de la Société L. Bloy, devenu membre de la Société Huysmans, de Mme Prenat et de Mme Hébras qui travailla avec tant d'efficacité et de gentillesse pour notre Société, à la mairie de Versailles.

Puis le président de la Société Huysmans et M. Rancoeur signalèrent les récentes publications huysmansiennes : *Le petit Catéchisme Liturgique* est en cours d'impression (sous forme de numéro spécial du Bulletin) ; **Les Cahiers Naturalistes** (n° 59) proposent la bibliographie des travaux de Pierre Cogny ; *Du Confessionnal en littérature* du P. de Margerie, s.j. (Éd. Saint-Paul) comporte un chapitre sur Huysmans. Il ne faut pas oublier la belle édition de *Sainte Ldwine de Schiedam* établie par Alain Vircondelet (éd. Maren Sell) et le livret du Musée d'Orsay invitant à revoir les tableaux appréciés par Huysmans : "Une visite avec Huysmans". Des travaux sont envisagés, notamment la traduction de la thèse de Juan Herrero sur le symbolisme, comprenant une partie sur Huysmans en Espagne.

Le projet d'édition de la correspondance générale de Huysmans, encore au tout début de sa réalisation, est exposé par André Guyaux. Il réunit actuellement Mlle Cabirol, MM. Guyaux, Lethève, Pavlidès et Rancoeur à Paris. En Italie, à Vérone, M. Mosele et Mme Zuffi proposent leur collaboration, de même que Mlle Ploye, qui travaille à Austin (Texas). La Sorbonne, et plus précisément le Centre d'Études des Correspondances du XIX<sup>e</sup> siècle, animé par Mme Ambrière, peut nous prêter un local ; M. Le Guillou, du C.N.R.S., s'intéresse à la publication. Après le recensement des lettres déjà publiées, il faudra retrouver les lettres restées inédites dans les bibliothèques, chez les collectionneurs, dans les ventes, telle cette missive de Verlaine à Huysmans, autographe mis en vente à Drouot le 18 juin 1990 (expert A. Nicolas) :

“Ceci, je vous l’assure, est ma dernière manière d’appeler au secours. BLOY qui est un grand cœur, mais qui a des yeux à sa manière, vient de me dire, après m’avoir dicté une lettre à mon curé de là-bas, une lettre, pourquoi, Mon Dieu, à quelqu’un qui ne confirme pas ses télégrammes ! m’a dit que l’argent en question n’est destiné qu’à me diriger sur ces Ardennes Belges peut-être dangereuses d’ailleurs. Or je n’ai pas de vêtements décents... Donc, alors, si pouvez, cet argent-là, envoyez-moi le que je m’habille dessus et meure un peu proprement... ...Quant à Savine, il a mon manuscrit de BONHEUR, et aura, après sa mort, le solde de ce triste livre, mais je ne puis répondre et finir un livre ainsi payé !”

En somme, un travail de longue haleine !

Après l’exposé du rapport financier par M. Rullaud, on songea aux futures promenades huysmansiennes : Igny peut-être, et éventuellement Colmar en mai 1991.

B.C.



## **JORIS-KARL HUYSMANS ET L'ABBAYE SAINT-WANDRILLE\***

---

Il y a aujourd'hui un mois d'écart entre le 83<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Joris-Karl Huysmans, le 10 mai 1907, et notre commémoration actuelle, le 10 juin 1990. Revoyons ensemble ce que nous rappelle Saint-Wandrille au point de vue huysmansien.

Au printemps de 1894, Joris-Karl fit la connaissance à Paris du Père bénédictin, Dom Jean-Antoine-Martial Besse, au cours d'un repas qu'ils firent ensemble, au restaurant Lachenal, au coin de la rue Bonaparte et de la place Saint-Sulpice, dans une salle au premier étage. Et cela grâce à ses amis, l'abbé Mugnier et le bouquiniste Gustave Boucher du quai Voltaire. C'est ce dernier qui avait convoqué Dom Besse pour qu'il fasse connaissance de Huysmans<sup>(1)</sup>.

Le Père fit la conquête de Joris-Karl. C'était un moine corpulent et robuste, au nez proéminent, aux yeux bleu-clair, d'une trentaine d'années. Vigoureuse personnalité aux idées originales. Il impressionna le converti. Cette piété tranquille, cette éloquence persuasive, cette simplicité, ces grands desseins au sujet de Saint-Wandrille, tout cela plut à Huysmans. Il rêva de passer sa vie sur ces rives de Seine-Maritime, dans les ruines de l'ancienne abbaye que le Père était chargé de restaurer<sup>(2)</sup>.

Au début de juillet 1894, Joris-Karl et Boucher arrivent à St-Wandrille. Huysmans fut ravi de son séjour à l'abbaye, environ une semaine. Il y fit connaissance des religieux, dont les novices, - les poussins de l'abbaye, comme il les appelait, - qui, aux récréations, se tenaient derrière le Supérieur et avaient fait la conquête de Joris-Karl.

Mais le travail de reconstruction du monastère à la charge de Dom Besse aurait exigé du restaurateur d'être un homme prudent et équilibré, muni de ressources importantes, ce qui n'était pas le cas malheureusement. Joris-Karl revint à Paris le 8 juillet.

L'enthousiasme de Huysmans ne tarda pas à se refroidir lorsqu'il apprit, par un des novices de l'abbaye de passage à Paris, que tout n'allait pas pour le mieux entre le Supérieur et sa communauté, difficultés et manque d'entente<sup>(3)</sup>.

---

\* Allocution prononcée à Saint-Wandrille, le 10 juin 1990.

A la suite de ces mauvaises nouvelles reçues de l'abbaye, Joris-Karl décontenancé, décida d'aller chez les cisterciens d'Igny faire un nouveau séjour, là où il avait fait sa conversion, afin de se rendre compte de l'état de sa vocation d'oblat bénédictin.

Essayons à ce moment de nous représenter Joris-Karl Huysmans en nous inspirant du portrait qu'avait fait de lui Jean-Louis Forain, quelques années auparavant. Le visage est tourmenté et inquiet, le regard inquisiteur, presque narquois, l'œil est du bleu délavé des cieux de Flandre, les oreilles sont écartées, les sourcils moustachus seraient dûs à ses expériences sur le satanisme. Mais c'est le nez qui amasse toutes ses tendances pessimistes, son horreur des mauvaises odeurs. Souvent il devenait abrupt et bizarre, loquace et passionné, exprimant des goûts qui pouvaient être violemment tranchés.

C'est à l'automne de 1894 que Joris-Karl fit son deuxième séjour à l'abbaye d'Igny chez les moines blancs.

Bien que pour lui, en ce deuxième séjour, la vie lui ait été facilitée et rendue plus agréable, la rudesse de la vie trappistine fit, qu'à son retour à Paris, il devint plus bienveillant et indulgent pour les religieux de Saint-Wandrille. Il revint donc au monastère de Seine-Maritime le 29 septembre 1894, où il passa trois jours. Il fut comblé d'un bonheur inexprimable qui, bien sûr, surpassait facilement la joie quelque peu virile du séjour chez les cisterciens. Ces trois journées, bien remplies, furent, disait-il, les plus heureuses de sa vie<sup>(4)</sup>.

Le 26 décembre 1894, Dom Besse est envoyé à Silos, en Espagne. "Triomphe de la médiocratie bénédictine", écrit J.K. Mais, d'après Dom Denis, bien plus compétent que J.K. dans ce cas, Dom Besse fut envoyé en pénitence en Espagne pour ses dilapidations et ses désorganisations ; en quelques mois les ressources de la communauté avaient fondu, en des essais de vie soi-disant consacrés à l'art, et quel art !<sup>(5)</sup>.

Vu l'exil de Dom Besse, Joris-Karl ne tentera plus l'expérience de Saint-Wandrille, qu'il estimait maintenant vouée à un certain échec. Cependant il restera en rapport avec le bénédictin à qui il gardera toute son estime. Le 6 juin 1895, il recevra de ce dernier une lettre sans intérêt.

Le 9 septembre 1896, J.K. écrit : "C'était bien quelque chose que le Saint-Wandrille de son temps (Dom Besse) et Dieu veuille que nous en retrouvions l'équivalent autre part. Les deux branches bénédictines détestent également le Père Besse"<sup>(6)</sup>.

Le 28 octobre 1897, J.K. donne amitiés et bons souvenirs au P. Besse. "Ne passera-t-il donc jamais par Paris. Vous devriez l'amener"<sup>(7)</sup>.

Le 22 novembre 1897, J.K. déclare : "Je vous envoie ci-joint deux souvenirs du pauvre Ferret, un pour vous et un pour le P. Besse"<sup>(8)</sup>.

Le 2 avril 1898, J.K. écrit : "Reçu lettre du P. Besse qui doit venir à Paris après Pâques"<sup>(9)</sup>.

Le 13 avril 1898, J.K. écrit : "Vu le P. Besse qui m'a raconté ses discours au peuple de Ligugé et assuré qu'il était dans une situation merveilleuse".

"Non, décidément, ce n'est pas avec lui qu'on pourra réaliser quelque chose. Il y a une tentative pour l'instant du côté Dulac, de Cardon et quelques autres artistes pour une colonie d'art... ça se ferait avec l'Ordre de saint François"<sup>(10)</sup>.

Note de Gustave Boucher, à la même date : "Le Père Besse perd aujourd'hui un tel terrain dans l'esprit de Huysmans que celui-ci semble croire qu'il n'aura plus besoin de lui (P. Besse). Il voit une éclaircie du côté franciscain. Il accepte seulement d'être le chef d'un groupe de tertiaires artistes, avec Dulac et de Caldain et plusieurs adeptes"<sup>(11)</sup>.

Le 30 juillet 1898 J.K. annonce : "Je viens de recevoir la notification officielle de la promotion de Saint-Wandrille en Abbaye"<sup>(12)</sup>.

Le 3 août 1898, Boucher écrit : "Le Père Besse qui avait réintégré le couvent (Ligugé) était dans la joie de notre visite si longtemps désirée"<sup>(13)</sup>.

Le 19 mars 1900, Joris-Karl HUYSMANS prend enfin l'habit d'oblat bénédictin en l'abbaye de Ligugé<sup>(14)</sup>.



Prions, mes frères pour Joris-Karl HUYSMANS, notre ami.

Pour nos anciens Présidents :

Lucien DESCAVES,  
Maître Maurice GARÇON,  
Pierre LAMBERT,  
Pierre COGNY.

Pour les défunts de notre Société HUYSMANS,  
durant l'année 1989-1990.  
Redisons l'admirable prière  
qui termine "A Rebours"

## S E I G N E U R

Prenez pitié du Chrétien qui doute,  
de l'incrédule qui voudrait croire,  
du forçat de la vie qui s'embarque seul dans la nuit,  
sous un firmament que n'éclairent  
plus les consolants fanaux du vieil espoir.

Fr. Christian EUGENE, OFM  
Aumônier de la Société J.K.

## N O T E S

1. Robert Baldick, **Vie de J.K. Huysmans**, 1958, p. 262.
2. Baldick, p. 262.
3. Baldick, p. 264.
4. Baldick, p. 264.
5. Lettres de J.K. à Boucher, publiées par Pierre Cogny dans le **Bulletin de la Société J.K. Huysmans**, n° 64, 1975 : lettre du 26 décembre 1894 et notes de Dom Denis sur cette lettre, p. 55.
6. Même note, Cogny, p. 56.
7. Cogny, lettre du 28 octobre 1897, p. 46.
8. Cogny, lettre du 22 novembre 1897, p. 48.
9. Cogny, lettre du 2 avril 1898, p. 53.
10. Cogny, lettre du 13 avril 1898, p. 55.
11. Cogny, lettre du 13 avril 1898, p. 56.
12. Cogny, lettre du 30 juillet 1898, p. 56.
13. Note fort longue sur J.K., par Gustave Boucher, à la suite de la lettre du 30 juillet, dans l'édition de Pierre Cogny, p. 59.
14. Baldick, p. 331.

## BILAN FINANCIER

---

La Société a une position financière satisfaisante (report de l'année 1988 : 39.232 F). Les chiffres de l'année 1989 sont en légère augmentation par rapport à l'année précédente.

On doit constater cependant, comme dans les exercices antérieurs, que certains sociétaires ne s'acquittent qu'avec retard du versement de leurs cotisations. Leur versement au début de l'année serait souhaitable<sup>(1)</sup>.

---

(1) La cotisation de membre de la Société J.-K. Huysmans est fixée à 100 F pour l'année 1991 (C.C.P. Société J.-K. Huysmans, C.P. 8128-69 Paris).

|                                 |             |
|---------------------------------|-------------|
| Report au 31 décembre 1988..... | 36.142,00 F |
| Recettes 1989.....              | 25.340,00 F |
|                                 | <hr/>       |
| Total Crédit.....               | 61.482,00 F |
| Dépenses 1989.....              | 22.250,00 F |
|                                 | <hr/>       |
| Solde au 31 décembre 1989.....  | 39.232,00 F |

\* \*  
\*

*La réunion annuelle de la Société J.-K. Huysmans  
aura lieu le dimanche 5 mai, à Médan.*

*Les sociétaires seront avertis en temps utile  
du programme précis de la journée.*

## A REBOURS A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE.

---

Au printemps 1990, la Bibliothèque nationale a organisé une remarquable exposition intitulée d'une façon qu'on peut trouver singulière : "En français dans le texte". Le principe en était de rassembler quatre cents ouvrages parus en langue française à travers les siècles et considérés comme les plus représentatifs. Le choix allait des Serments de Strasbourg aux Mémoires du Général de Gaulle et cela non seulement dans le domaine littéraire, mais aussi historique et même scientifique. Les œuvres étaient représentées par des éditions originales, mais aussi par des manuscrits d'aspect souvent spectaculaire. Ainsi l'on pouvait voir parmi ces merveilles les liasses des *Pensées* de Pascal ou les "paperolles" de Marcel Proust. Un très beau catalogue complétait la présentation par une notice détaillée et des éléments de bibliographie concernant chaque œuvre. Les visiteurs purent se réjouir de rencontrer **A Rebours** parmi ces livres les plus remarquables : un exemplaire de la première édition et le manuscrit appartenant à la B.N.

Jacques LETHÈVE.

## COMPTES RENDUS

---

HUYSMANS (J.-K.). **Sainte Lydwine de Schiedam**. Préface d'Alain Vircondelet. - Maren Sell, 1989.

Progressivement les diverses œuvres de Huysmans se trouvent rééditées. Voici maintenant l'une des moins citées, celle que l'auteur lui-même tenait pour ratée, mais que dans son aspect singulier on ne saurait ignorer. La vie de cette sainte hollandaise a permis à Huysmans de nous livrer une hagiographie dépourvue de toute fadeur. Elle lui donne l'occasion de mettre en valeur, dans une langue nerveuse et avec une complaisance pour l'horreur, la doctrine qui lui est chère de la substitution des péchés. On peut regretter que ses attaques contre le siècle le laissent fulminer lourdement contre "la meute des israélites et des protestants." Mais au total comme le dit M. Vircondelet dans son excellente préface, on y trouve bien "un reflet des combats que Huysmans mène avec lui-même".



GAMBONI (Dario). - **La Plume et le pinceau. Odilon Redon et la littérature.** - Éd. de Minuit, 1989. In -8°, 350 p., 65 fig.

On sait le rôle essentiel qu'a joué Huysmans dans la révélation d'Odilon Redon. M. Gamboni, qui étudie les rapports de la plume et du pinceau - disons de la littérature et de l'art - et limite en fait son ouvrage au cas de Redon, ne pouvait manquer de se pencher sur les rapports des deux hommes.

Huysmans ne fut d'ailleurs pas le seul à découvrir Redon, puisqu'il semble bien que ce fut Hennequin qui en parla le premier en 1882. Il fut suivi de bien d'autres : Gustave Geffroy, Jules Destrée par exemple. Reste toutefois que l' "Hommage à Goya" (repris postérieurement avec le titre de "Cauchemar") et les pages bien connues d'**A Rebours** servirent plus que d'autres à attirer l'attention sur cet art si particulier et à le caractériser. Huysmans en outre aida à la diffusion des albums de l'artiste, mobilisa ses relations, entre autres Mallarmé, fit acheter dessins et fusains à Ary Prins.

Redon ne l'ignorait pas et les rapports des deux hommes furent longtemps très amicaux avant de se dégrader. Pour comprendre cette évolution, M. Gamboni apporte des éléments nouveaux par rapport aux exégètes précédents. Il montre que l'homme du pinceau découvrit l'inconvénient d'être considéré comme un "littérateur". Défendant bientôt ses lithographies et ses peintures dans des textes qu'il préféra rédiger, il finit par affirmer qu'elles ne doivent rien au "délire descriptif" de Huysmans. "Oubliez même, écrit-il en 1902, les captieuses pages de Huysmans". C'est d'ailleurs l'époque où il se reconvertit en passant des "noirs" à la couleur et en s'éloignant du symbolisme.

Solidement et même un peu lourdement appuyée sur des références multiples, cette étude apporte un éclairage nouveau pour comprendre l'art de Redon et mesurer la place exacte que tint Huysmans dans la connaissance de ce dernier.

J.L.

---

RIOUT (Denis). **Les Écrivains devant l'impressionnisme.** - Macula, 1989, 448 p.

M. Riout a eu l'heureuse idée de composer et de commenter une anthologie des textes que les contemporains des peintres impressionnistes leur ont consacrés. Il a jugé utile cette publication à un moment où la remise en valeur des "pompiers" et certains jugements

récents ne tenant l'impressionnisme que pour une peinture traditionnelle et bourgeoise, en feraient oublier les audaces. Or cet ensemble de textes montre bien les réticences que les meilleurs esprits du temps ont souvent manifestées. Malgré tout, les attaques les plus vives et les plus maladroites ont été le fait de petits journalistes que M. Riout ne cite pas parce qu'il a préféré s'en tenir à des textes de véritables écrivains<sup>(1)</sup>.

La distinction qu'il établit ainsi est d'ailleurs discutable dans la mesure où les pages citées ont pour la plupart paru d'abord dans des journaux, les références en note en témoignent suffisamment. On peut penser aussi que des signatures comme celles de Bertall ou d'Ephrussi ne sont pas celles de grands écrivains.

Mais ne chicanons pas sur un choix qui nous permet de relire des pages difficiles à trouver, comme celles par exemple de Jules Laforgue ou même de Mallarmé. Et réjouissons-nous de l'importance donnée aux quatre articles publiés par Huysmans. Ils représentent à eux seuls 64 pages du livre. Ils permettent d'utiles comparaisons et la possibilité de situer plus exactement la place de Huysmans par rapport à ses confrères de la critique d'art.

J.L.

---

**LABARRÈRE (André). Une visite avec Huysmans** (Carnet parcours du Musée d'Orsay). - Réunion des musées nationaux, 1989.

Le Musée d'Orsay nous fait l'agréable surprise de proposer à ses visiteurs un itinéraire dans ses collections sous la conduite de Huysmans. Il s'agit naturellement du critique d'art et cette petite brochure signale, en les localisant, les dix-huit œuvres exactement qu'on peut voir dans le Musée et auxquelles il s'est intéressé. Cela nous mène de la Vénus de Bouguereau qui le fit "hurler de rage" jusqu'à Cézanne chez qui il pressent les prodromes d'un nouvel art, en passant par Pissarro, Degas, Gustave Moreau et d'autres.

Le texte conducteur est juste de ton et riche en citations. A cet ensemble je ferai deux reproches. Le premier est d'avoir manqué d'ambition et d'avoir limité à un trop petit nombre de noms l'univers

---

1. On regrette que l'éditeur n'ait pas joint une table des illustrations d'autant que la majorité de celles-ci, contrairement aux textes, sont violemment hostiles aux impressionnistes.

pictural de Huysmans. On peut voir en effet dans le Musée des œuvres d'autres artistes non cités ici, aussi bien de Manet que de Renoir, de Fantin-Latour que de Bastien-Lepage ou d'Alma-Tadéma. Le véritable amateur trouvera donc à glaner au-delà du choix qu'on lui propose. La deuxième lacune est plus étonnante, car si le "carnet" signale bien et même reproduit le célèbre portrait de l'écrivain par Forain - celui qui était exposé autrefois dans les collections du château de Versailles -, il nous précise que ce tableau se trouve en réserve, ce qui enlève au public la possibilité de le voir. N'aurait-on pu profiter de la publication de cette brochure pour lui trouver une place sur la cimaise ?

J.L.



## NÉCROLOGIE

---

La Société a perdu en 1989-1990 plusieurs de ses membres parmi les plus anciens.

Le P. Maurice Belval, s.j., membre du Comité, est décédé le 31 mars 1989, à San Francisco. D'une famille d'origine canadienne, il était né dans le Connecticut en 1909. Entré dans la Compagnie de Jésus en 1938, prêtre en 1949, il a enseigné la littérature française à l'Université de Santa Clara. La thèse qu'il avait soutenue à Paris en 1968, **Des ténèbres à la lumière. Étapes de la pensée mystique de J.-K. Huysmans**, a révélé l'influence exercée par l'ex-abbé Boullan et le groupe lyonnais sur la conversion de Huysmans. Chaque année, il revenait en France pour poursuivre ses recherches sur l'auteur d'**En Route**.

John Sandiford-Pellé, trésorier de la Société de 1972 à 1987, est décédé en Grande-Bretagne, son pays natal, le 15 février 1989. Profondément attaché à J.-K., il fut amené à traduire en anglais **En ménage** sous le titre **Living together** (avec une introduction, des notes et une bibliographie, London, The Fortune Press, 1969). Ses activités professionnelles (il fut en particulier attaché à l'ambassade de Grande-Bretagne à Paris) ne lui ont pas permis de préparer d'autres travaux, mais il s'attacha avec compétence à la bonne gestion des finances de la Société. Par ses attaches familiales, il s'intéressait aux amitiés tchèques de Huysmans.

M. Marcel Mondon, décédé le 26 octobre 1989, avait appartenu au Comité de la Société et suivait avec régularité ses réunions depuis de longues années.

Le 6 juillet 1990, le doyen d'âge de la Société, membre du Comité, M. Paul-Courant décédait à 91 ans. Nous reviendrons dans un prochain **Bulletin** sur ses activités et ses publications. Sa surdité croissante ne lui interdisait pas de participer aux diverses activités des huysmansiens et il faisait preuve d'une étonnante jeunesse.

Libraire rue Saint-Sulpice, ancien membre du Comité, M. Claude Buffet est décédé le 30 septembre 1990. Henri Girard avait été le premier libraire installé à cette adresse, comme l'a rappelé, dans *Le Figaro littéraire* du 13 mars 1990, Sophie Obadia, dans une note sur les activités de C. Buffet et de sa fille.

Nous avons également appris le décès de Mme Henriette de Francmesnil, femme de notre ami Ludovic de Francmesnil, en octobre 1990 (Mme de Francmesnil avait assisté à notre journée versaillaise de mai 1986) et celui de M. Jean Loubes.

R.R.

## BIBLIOGRAPHIE

---

HUYSMANS (J.-K.), **En Route**, translated by W. Fleming, with an introduction by David Blow (Dedalus European Classics), New York, Dedalus, Sawtry, Cambs., 1989.

HUYSMANS (J.-K.), **La Bas** [sic] (Lowe Depths), with an introduction and chronology by Robert Irwin (Dedalus European Classics), Dedalus, 1986.

HUYSMANS (J.-K.), **The Cathedral**, translated by Clara Bell, with a chronology by Robert Irwin and an introduction by Dr Penelope Woolf (Dedalus European Classics), New York, Dedalus ; Sawtry, Cambs., Hippocrene, 1989.

HUYSMANS (J.-K.), **A Rebours**. Traduzione di Giampiero Posani, postfazione di Ivos Margoni, Einaudi, 1989 [C.R. di Paolo Tortonese, **Corriere della Sera**, 17 settembre 1989, p. 6].

HUYSMANS (J.-K.), **Sainte Lydwine de Schiedam**. Préface d'Alain Vircondelet, Maren Sell, 1989.

HUYSMANS (J.-K.), **Pariser Skizzen**. Aus dem Französischen von Cornelia Hasting. Hrsg. und einem Nachwort versehen von Ulla Momm, Bremen, Manholt Verlag, 1989 [C.R. par Hanns Grössel aus : **Süddeutsche Zeitung**, Nr 52, 3./4. März 1990, "Die Hauptstadt des 19. Jahrhunderts in den **Pariser Skizzen** von J.-K. H.].

**The Road from Decadence. From Brothel to Cloister**. Selected letters of J.-K. Huysmans. Selected, edited and translated by Barbara Beaumont, London The Athlone Press, 1989.

BUVIK (Per), **La Luxure et la Pureté**. Essai sur l'œuvre de J.-K. Huysmans, Oslo, Solum Forlag A/S ; Didier-Erudition, 1989 [Thèse de l'Université de Bergen ; voir C.R. de la soutenance in *Edda*, 1988, n° 4, p. 323-353].

VIRCONDELET (Alain), **Joris-Karl Huysmans**, Plon, 1990.

**Une visite avec Huysmans**. Texte de André Labarrère (Carnet Parcours du Musée d'Orsay, n° 17), Editions de la Réunion des Musées nationaux, 1989.

HUYSMANS (J.-K.), "Note sur Marie Ock", texte inédit présenté et annoté par Jean-Paul Corsetti, **Berenice**, n° 25, décembre [1988] - marzo 1989, p. 293-301. [Les articles de ce numéro spécial sont signalés au nom des auteurs].

Lettres de J.-K. Huysmans à ses amis [à Lucien Descaves et Henri Girard]. Correspondance inédite présentée et annotée par Brigitte Cabirol, **Berenice**, n° 25, p. 265-277.

Lettres de J.-K. Huysmans à Jules Bois. Correspondance inédite présentée et annotée par Jean-Paul Corsetti, **Berenice**, p. 279-291.

BESSE (Jean-Paul), **Dom Besse, un bénédictin monarchiste** (Cahiers D.U.C., n° 7), Diffusion-Université-Culture [45, rue Rémy-Dumoncel, 75014 Paris, 1989] - [sur J.-K. H., p. 9-13, 18-21].

HERRERO CECILIA (Juan), Le sens de la "Modernité artistique" dans **A Rebours** de J.-K. Huysmans et dans la littérature symboliste française et la littérature moderniste hispanique, thèse Université de Valladolid, Faculté des Lettres, novembre 1988.

MARGERIE (Bertrand de), s.j., **Du confessionnal en littérature. Huit écrivains français devant le sacrement de pénitence** [Huysmans en route, par la confession, vers le Paradis, p. 105-153], Éditions Saint-Paul, 1989.

WILLEMEN (Ad. C.), **Constant Huysmans' laatste reis**. Schier ultieme exercities in voyeurisme [Le dernier voyage de C. Huysmans. Exercices presque ultimes de voyeurisme], Postraat 8 5038 DH Tilburg, Thomas Leeuwenberg, 1989 [C.H. était l'oncle de J.-K. H., professeur de dessin à Tilburg].

\* \* \*

BALES (Richard), Proust, Huysmans et la forme dialogique, **Bulletin de la Société des amis de M. Proust et des amis de Combray**, n° 39, 1989, p. 68-75.

BARRIÈRE (Michèle), **Là-Bas** ou la problématique du roman, **Berenice**, p. 355-362.

BOGUMIL (Sieghild), Nature et artifice dans **A Rebours**, **Berenice**, p. 341-346.

BOULOUMIÉ (Arlette), Huysmans et l'abbé Mugnier à travers le **Journal** de l'abbé Mugnier, **Berenice**, p. 371-382.

BOULOUMIÉ (A.), L'itinéraire de Gilles de Rais de Champtocé à Orléans et Nantes vu par Huysmans... V. Huidobro... G. Bataille... M. Tournier, in **Loire-Littérature**. Actes du colloque d'Angers (26-29 mai 1988), Presses de l'Université d'Angers, 1989, p. 129-145.

BOURGEADE (Pierre), Langage [sur la langue de Huysmans, à propos d'un passage de **Là-Bas**, Mme Chantelouve et Durtal], **Figaro Magazine**, 12 mai 1989.

BUISINE (Alain), Huysmans à fleur de peau, **Berenice**, p. 323-331, [Voir aussi **Nineteenth-Century French Studies**, Spring-Summer 1989, p. 342-354].

BUVIK (Per), Les perversions de Huysmans, **Berenice**, p. 333-340.

CABASSU (Nicole), Écriture de rêve et écriture impressionniste dans le récit de rêve de Des Esseintes, **Berenice**, p. 347-353.

CABIROL (Brigitte), Du bon usage des lettres latines, **Berenice**, p. 315-322.

CAUCCI (Frank), Huysmans, Wilde, D'Annunzio et l'école d'architecture de Chicago : esthétique de fin de siècle, in **Fin de siècle. Terme - Evolution - Révolution ?** Textes recueillis et présentés par Gwenhaël Ponnau. Actes du congrès national de la Société française de littérature générale et comparée, 22-24 septembre 1987, p. 223-237, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1989.

CHANUT (Abbé Christian-Philippe), Huysmans des ténèbres à la lumière, **La Pensée catholique**, n° 240, mai-juin 1989, p. 76-81.

CHEVREL (Yves), Hommage à Pierre Cogny. "Pax tecum Petre". **Les Cahiers neturellistes**, n° 63, 1989, p. 245-247.

CITTI (Pierre), Sur les références littéraires dans les romans de Huysmans, **Berenice**, p. 303-309.

COMPAGNON (Antoine), Huysmans, ou la lecture perverse de la Renaissance italienne, in **Proust entre deux siècles**, Éditions du Seuil, 1989, p. 109-126.

CORSETTI (Jean-Paul), Passage à Hambourg : réflexion sur quelque trompe-l'œil, **Berenice**, p. 393-401.

DE DIEGO MARTINEZ (R.), La cathédrale de J.-K. Huysmans, **Estudios de lengua y literatura franceses** (Cádiz), 1988, p. 51-59.

DONALDSON - EVANS (Mary), Huysmans' *roman-abattoir* : **En ménage**, **Stanford French Review**, Fall/Winter 1989, p. 193-210.

DUPUIT (Christine), Huysmans et Charcot : l'hystérie comme fiction théorique, **Sciences sociales et santé**, novembre 1988, p. 115-131.

ESNEVAL (Amaury d'), "Huysmans (C.M. *Georges*, dit Joris-Karl)", in **Dictionnaire de biographie française**, fascicule CIII, 1989, col. 111-114, Letouzey et Ané.

FASOLI (Giuseppe), La conversione di J.-K. Huysmans dal decadentismo al misticismo, **L'Osservatore romano**, 10 ottobre 1989, p. 3.



FORTASSIER (Rose), Huysmans et le sens du sacré, in **Association G. Budd. Actes du XII<sup>e</sup> congrès** (Bordeaux, 17-21 août 1988), p. 363-365, Les Belles Lettres, 1989.

HERMIES (Michel d'), Du bon usage de J.-K. Huysmans, **Berenice**, p. 383-391.

JOUANNAIS (Jean-Yves), Le sentiment de l'ennui dans le roman français dans la deuxième partie du XIX<sup>e</sup> siècle [G. Flaubert, J.-K. Huysmans], *Mémoire de Lettres modernes*, Faculté des Lettres de Poitiers, juin 1988.

LECLERCQ (Pierre-Robert), Les dix premiers couverts [à l'Académie Goncourt], *Magazine littéraire*, n° 269, septembre 1989, p. 63-67.

LINAGE CONDE (Antonio), **Papel de Armenia en la Farmacia benedictina de J.-K. Huysmans**, Extrait de : **En Santa Escolástica**, Sepúlveda, 1988, p. 63-94.

LOTTI (Enrico), Drieu la Rochelle e Huysmans, **Culture** [Annali dell'Istituto di lingue straniere della Facoltà di scienze politiche dell'Università degli studi di Milano], 1988, n° 2, p. 95-104.

LUENGO ALBUQUERQUE (E.), Des Esseintes : à la charnière entre le dandy et le décadent, **Estudios de lengua y literatura franceses** [Cádiz], 1988, p. 111-124.

MATTHEWS (J.A.), André Breton, J.-K. Huysmans, "ces abominables Zola et autres", **Nineteenth-Century French Studies**, Fall 1988, p. 98-113.

MILNER (Max), Le ciel en creux [Barbey d'Aureville, Baudelaire, Huysmans], **Nouvelle Revue de psychanalyse**, n° 38 [Le Mal], automne 1988, p. 221-238.

MURPHY (Steve), Huysmans lecteur de Verlaine : interrogations indiscretes, **Berenice**, p. 311-314.

PAUL-COURANT, A. Suarès, Annotations manuscrites relevées sur un exemplaire de **Sainte Lydwine de Schiedam**, de J.-K. Huysmans [exemplaire ayant appartenu à Jean Flavien = J.-F. Desjardins], **A Rebours**, n° 48, été 1989, p. 28-38.

PAUL-COURANT, D'une ascèse huysmansienne, **A Rebours**, n° 48, p. 3-27.

PAUL-COURANT, Souvenirs huysmansiens [Comment je suis devenu huysmansien. - De quelques écrivains huysmansiens : A. Esquirol, G. Coquiot, R. Schwaebli, A. Chadourne, Ch.-F. Caillard, G. Aubault de la Haute Chambre, G.-U. Langé], **A Rebours**, n° 44, été 1988.

PEYLET (Gérard), Dualité des structures mystiques de l'imaginaire dans **La Cathédrale, Berenice**, p. 363-370.

PEYLET (G.), La place de l'objet technique dans le défi contre-nature de Des Esseintes, **Eldolon** [Aspects du feu], II, 1988, p. 75-88.

PRZYBOS (Julia), Voyage du pessimisme et pessimismes du voyage [J.-K. Huysmans, Des Esseintes], **Romantisme**, n° 61, 3<sup>e</sup> trimestre 1988, p. 67-74.

RANCOEUR (René), Une vie : bibliographie des ouvrages et articles écrits par Pierre Cogny, **Les Cahiers naturalistes**, n° 63, 1989, p. 237-243.

RIBÉMONT (Bernard), Nourriture et pourriture : un art fantastique signifiant chez J.-K. Huysmans, in **La Lettre et la Figure**. La littérature et les arts visuels à l'époque moderne. Actes du 1<sup>er</sup> colloque des Universités d'Orléans et de Siegen, Heidelberg, C. Winter, 1989, p. 104-115.

STEIN-SCHNEIDER (Herbert), Le retable d'Issenheim et son message dissident, **Études théologiques et religieuses**, 1990, n° 1, p. 27-47.

STEINMETZ (Rudy), J.-K. Huysmans : tableaux d'écriture, **Art et Fact** [Liège], n° 8, 1989, p. 47-53.

SUWALA (Halina), Huysmans et Zola : le dialogue brisé, **Les Cahiers naturalistes**, n° 63, 1989, p. 17-25.

TAVARES RODRIGUES (Urbano), **A Rebours** - le "nouveau roman" avant la lettre, **Ariane**. [Lisbonne], n° 6, 1988, p. 93-99.

VAZQUEZ (L.), La mort spectaculaire d'un siècle : Huysmans - Gilles de Rais, **Estudios de lengua y literatura franceses** [Cádiz], 1988, p. 205-219.

ZIEGLER (Robert), Consumption, death and textual generation in Huysmans' **La-Bas**, **Degré Second**, n° 12, September 1989, p. 69-76.

ZIEGLER (R.), From body magic to "divine alchemy" : anality and sublimation in J.-K. Huysmans, **Orbis Litterarum**, 1989, n° 4, p. 312-326.

\*

\*

\*

ANTOSH (Ruth B.), C.R. de : J.-K. Huysmans, **La Cathédrale** (St-Cyr-sur-Loire, 1986) ; M. Viegues, **Le Milieu et l'individu dans la trilogie de J.-K. Huysmans** (Paris, 1986) ; A. Kahn, **J.-K. Huysmans** (Ann Arbor, 1987), **Nineteenth-Century French Studies**, Spring-Summer 1990, p. 544-546.

BAILBÉ (Joseph-Marc), C.R. de : J.-K. Huysmans, **Les Grünewald du Musée de Colmar** (Hermann, 1988), **Romantisme**, n° 66, 4<sup>e</sup> trimestre 1989, p. 122.

DE GREGORIO CIRILLO (Valeria), C.R. de : **Huysmans. Une esthétique de la décadence** (Champion, 1987), Istituto universitario orientale. **Annali**. Sezione romanza, XXXI, 1, 1989, p. 251-256.

MAURI (Daniela), C.R. de : J.-K. Huysmans, **En Rade**, éd. J. Morgante (Bergamo, 1987), **Studi di letteratura francese** [Firenze, L.S. Olschki], 1989, p. 266-268.

PORTER (Laurence M.), C.R. de : Barbara Beaumont, **The Road from Decadence...** (Columbus, 1989), **Nineteenth-Century French Studies**, 1989-90, p. 283-284.

THOMAS (Yves), C.R. de : A. Kahn, **J.-K. Huysmans. Novelist, poet and art critic** (Ann Arbor, 1987), **The French Review**, Spring-Summer 1989, p. 167.

René RANCOEUR.

## COMITÉ

---

**Président d'honneur :**  
**M. Jacques LETHÈVE,**

**130, avenue Charles de Gaulle,  
92200 NEUILLY-SUR-SEINE**

**Président :**  
**M<sup>e</sup> André DAMIEN,**

**16, rue des Réservoirs, 78000 VERSAILLES**

**Vice-Présidents :**  
**M. René RANCOEUR,**  
**M. Henry TROUVÉ,**

**114, avenue Félix-Faure, 75015 PARIS  
25, rue Neuve Notre-Dame, 78000 VERSAILLES**

**Secrétaire Général :**  
**Mlle Brigitte CABIROL,**

**50, rue du Faubourg-du-Temple, 75011 PARIS**

**Secrétaire Général Adjoint :**  
**M. Christophe PAVLIDÈS,**

**41, rue de la Roquette, 75011 PARIS**

**Trésorier :**  
**M. Norbert RULLAUD,**

**85, rue Cardinet, 75017 PARIS**

**M. Paul BENARD,**  
**M. Christian BERG,**  
**M. Yves CLOGENSON,**  
**R.P. Christian EUGENE (Aumônier),**  
**Mme Gabrielle FABRE,**  
**Mme Rose FORTASSIER,**  
**M. Claude GUÉRIN,**  
**Dr Pierre HECQUET,**  
**M. Jean-Claude LE BLOND-ZOLA,**  
**M<sup>e</sup> Maurice RHEIMS,**  
**de l'Académie Française,**  
**M. André VANDEGANS,**  
**de l'Académie royale de langue**  
**et de littérature françaises,**

**51, rue des Archives, 75003 PARIS**  
**Durkerstrasse 53, 2000 ANTWERPEN, BELGIQUE**  
**72, boulevard Exelmans, 75016 PARIS**  
**9, rue Marie-Rose, 75014 PARIS**  
**8, rue Quatrefages, 75005 PARIS**  
**121, boulevard Soult, 75012 PARIS**  
**22, rue Guynemer, 75006 PARIS**  
**5, bd du B.A.B., Résidence du Parc, 64100 BAYONNE**  
**12, rue de Marly, 78620 L'ÉTANG-LA-VILLE**  
**25, rue du Faubourg Saint-Honoré, 75008 PARIS**  
**29, rue Dieusaumé, 4053 EMBOURG,**  
**CHAUDFONTAINE, BELGIQUE**

ADDITIONS OU MODIFICATIONS  
A LA LISTE DES MEMBRES PUBLIÉE DANS LE BULLETIN N° 82

---

|                                       |                                                                      |
|---------------------------------------|----------------------------------------------------------------------|
| M. Michel ARVEILLER,                  | 1, rue Gabriel-Péri, 78220 VIROFLAY                                  |
| Mme Marie-Claire BANCQUART,           | 42, rue Charles de Gaulle, 95170 DEUIL-LA-BARRE                      |
| M. François BAUCHET,                  | 20, rue Rouillis, 41000 BLOIS                                        |
| Mme Laurence BINOT,                   | 2, rue du Bel-Air, 92190 MEUDON                                      |
| Mlle Murielle BOCCOLINI,              | 29, rue Riessussec, 78220 VIROFLAY                                   |
| M. André BOSMANS                      | 21/23, rue du Mayeur, B 4420 SAINT-NICOLAS,<br>BELGIQUE              |
| M. Per BUVIK,                         | Leitet 11 N - 5018 BERGEN, NORVÈGE                                   |
| Mlle CAMDANY,                         | 47, rue des Camélias, 94140 ALFORTVILLE                              |
| M. Pierre-Yves CHIRON,                | 79, rue du Port-Boyer, 44000 NANTES                                  |
| Mme Denise COGNY,                     | "En Rade", 18, Boulevard des Jardiniers,<br>72140 SILLÉ-LE-GUILLAUME |
| M. Jean-François COGNY,               | L'Érauderie, 49900 NOYANT                                            |
| M. René COLIN,                        | 27, rue Jean-Desparmet, 69008 LYON                                   |
| M. Benedetto COMINO,                  | Piazza Sedile 12, 85058 VIETRI DI POTENZA, ITALIE                    |
| M. Roger DARROBERS,                   | 8, rue Augereau, 75007 PARIS                                         |
| Mlle Agnès DE FEO,                    | 14, rue Félix-Mathieu, 94100 SAINT-MAUR                              |
| M. Amaury d'ESNEVAL,                  | 3, rue des Blancs-Manteaux, 75004 PARIS                              |
| Mme Anne-Christine FAITROP-PORTA,     | 55, rue de Versailles, 61600 LA FERTÉ-MACÉ                           |
| M. Louis FORESTIER,                   | 198, rue Saint-Jacques, 75005 PARIS                                  |
| Mlle Marie-Claude GALLARD,            | 72, rue de Plaisance, 92250 COURBEVOIE                               |
| Mlle Nathalie HEER,                   | 6, rue Lekain, 75015 PARIS                                           |
| M. Jean-Claude HOUSSINOT,             | 39, rue de Chartres, 91470 LIMOURS EN HUREPOIX                       |
| Mlle Hélène IBANEZ,<br>c/o M. CRÉTIEN | 38, avenue Jean-Moulin, 75014 PARIS                                  |
| M. Pierre JOURDE,                     | 9, rue de Lagny, 77360 VAIRES-SUR-MARNE                              |
| Mme de LA MARTINIÈRE,                 | 40, rue du Bac, 75007 PARIS                                          |
| M. Maurice LE BOURGEOIS,              | 71, avenue du Vercors, 78310 MAUREPAS                                |

- Mlle Sylvie LE MOEL,  
M. LE TRI DUC XUAN,  
M. Bortrand MARCHAL,  
Mme MASSONNAUD-MOREIGNE,  
Mlle Christine METZGER,  
M. Jean-Pierre MICHAUX,  
Mlle Françoise MONA,  
M. Elio MOSELE,
- M. Jean-Marie PAISSE,
- Mlle Stéphanie PORTIER,  
Mme Monique PRENAT,  
Mlle Marie-Christine ROCHMANN,
- M. Jacques ROMAN,
- Mme Elena SBRANA,  
M. Alain SEGAL,  
Société des Études blyennes,
- M. Christophe TRIVALLE,  
M. Daniel VANDER MEULER,  
M. Eric WALBECQ,  
Mme Nerema ZUFFI,
- 87, rue de Dunkerque, 75009 PARIS  
2, rue Millet, 77340 PONTAULT-COMBAULT  
51, boulevard Henri-Henrot, 51100 REIMS  
19, rue Corbon, 75015 PARIS  
26, rue des Juifs, 67000 STRASBOURG  
LOURPS, 77650 LONGUEVILLE  
95, rue de Turenne, 75003 PARIS  
Istituto di Francese, Facoltà di lingue e letteratura  
straniere, Vicolo dietro San Francesco, VERONA  
37129, ITALIE  
Résidence du Maréchal, 7, av. Professeur-Forgues,  
05100 BRIANÇON  
2 bis, rue des Champs-Maillet, 76000 ROUEN  
10, rue Blanche, 75009 PARIS  
1, rue du Belvédère, RESTINCLIÈRES,  
34160 CASTRIES  
Cesap Bureau 0202 Thanon Radjadammern  
BANGKOK 10200, THAÏLANDE  
Via Carlo Morandi 41, 56124 PISA, ITALIE  
6, rue Pol-Neveux, 51100 REIMS  
Librairie A.-G. Nizat, 3 bis, place de la Sorbonne,  
75005 PARIS  
14, rue Laferrière, 75009 PARIS  
48, rue Félix D'Hoop, TIELT, BELGIQUE  
28, rue Tournafort, 75005 PARIS  
Via Tadino 48, MILANO 10124, ITALIE

**Achevé d'imprimer le 19 avril 1991  
à quatre cents exemplaires**



**LES ENTREPRISES  
MAGNARD**

•

**BATIMENT  
TRAVAUX PUBLICS  
MENUISERIE**

•

**53, RUE SAINT-CHARLES  
78000 VERSAILLES**

**TÉL. 39 50 49 53 - TÉLÉCOPIE 30 21 78 44**

Digitized by Google



# Bénédictine



Digitized by Google

9880  
568  
27  
185

BULLETIN  
DE LA  
**SOCIÉTÉ J.-K. HUYSMANS**  
Fondée en 1927

**Anciens Présidents :**

**Lucien DESCAVES, Maurice GARÇON  
Pierre LAMBERT, Jacques LETHÈVE, Pierre COGNY**

**Président : M<sup>e</sup> André DAMIEN**

**Siège Social : 22, Rue Guynemer, 75006 PARIS**

SOMMAIRE

René RANCŒUR

**Jacques Lethève (1914-1992)**

Colette BECKER

**Les Soirées de Médan**

Pierre JOURDE

**L'Apparition** de G. Moreau, vue par Huysmans

Jean-Marie SAILLAN

**Monsieur Bougran** ou le Rebelle involontaire

La journée anniversaire du 9 juin 1991  
(Assemblée générale, homélie de Dom Géhard)  
Notes, comptes rendus, bibliographie

UNIV OF MICH.  
STACKS  
FEB 18 1993  
STACKS

# BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ J.-K. HUYSMANS

---

LA COLLECTION COMPLÈTE DU BULLETIN EST ÉPUISÉE

---

*Il reste quelques exemplaires des numéros suivants réservés aux Membres de la Société :*

19, 23, 24, 25, 26, 27, 31, 35, 36, 37, 39, 40, 41, 44, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80.

---

N° Hors-série, 1960 (In Memoriam  
Alice Mamelsdorf) Illustré

35,00 F l'exemplaire  
plus 5 Francs frais d'envoi

Hors-série 1967 :  
Correspondance J.-K. Huysmans  
Gustave Boucher

35,00 F l'exemplaire  
plus 5 Francs frais d'envoi

35,00 Francs l'exemplaire  
plus 5 Francs frais d'envoi

---

Réédition des 20 premiers Bulletins en 3 volumes  
(Slatkine Champion, éditeur)

1008 Francs (Avril 1992), plus frais d'envoi  
*(Prière de se renseigner avant d'envoyer la commande)*

---

**Au Siège Social :**  
**22, Rue Guynemer, 75006 PARIS**

# BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ J.-K. HUYSMANS

Fondée en 1927

**Anciens Présidents :**

**Lucien DESCAVES, Maurice GARÇON  
Pierre LAMBERT, Jacques LETHÈVE, Pierre COGNY**

**Président : M<sup>e</sup> André DAMIEN**

**Siège Social : 22, Rue Guynemer, 75006 PARIS**

---

## **Jacques LETHÈVE (1914 - 1992)**

---

Dans le **Bulletin** publié en 1989, Jacques Lethève et le signataire de ces lignes avaient la tristesse d'annoncer aux membres de la Société la disparition de Pierre Cogny. Un nouveau deuil vient de nous atteindre avec celle de Jacques Lethève, le 27 janvier, à la suite d'une crise cardiaque, à l'Hôpital Ambroise-Paré de Boulogne-sur-Seine, où il avait été transporté d'urgence de son domicile de Neuilly-sur-Seine.

Celui qui fut notre Président de 1969 à 1972, était né à Bourges en 1914 ; il avait fait ses études universitaires à la Sorbonne et, de 1938 à 1944, il avait été professeur de lettres aux Lycées de Besançon et de Lisieux. A la fin de cette année, il quittait l'Université pour entrer à la Bibliothèque nationale. D'abord bibliothécaire, puis conservateur au Département des Estampes jusqu'en 1968, il devint ensuite conservateur en chef du Service des Échanges internationaux (1968-1978) pour achever sa carrière à la tête du Département des Imprimés, jusqu'à sa retraite, en novembre 1980. Il participa activement aux travaux des organismes professionnels, comme secrétaire général puis vice-président de l'Association des bibliothécaires français, de 1953 à 1969, représentant l'Association à de nombreux congrès à l'étranger. Après la fondation de la Fédération internationale des associations de bibliothécaires, il devint l'un de ses vice-présidents, de 1972 à 1979.

Pendant son séjour au Cabinet des Estampes, J. Lethève travailla à l'Inventaire du fonds français des graveurs (ce qui l'amena à enseigner à l'École du Louvre) et participa à de nombreuses expositions organisées par la Bibliothèque, depuis Chateaubriand (1948) jusqu'à Renan (1974) et Flaubert (1980). En 1948, l'exposition qui devait commémorer le centenaire de la naissance de J.-K. Huysmans nous associa, l'un pour les manuscrits et les livres, l'autre pour l'iconographie, suivant l'usage de la B.N. Cette collaboration fut à l'origine d'une amitié qui n'a jamais connu de nuages et, après notre entrée dans la retraite, se cristallisa autour des manifestations huysmansiennes. Ce fut aussi pour nous la découverte des richesses de la collection P. Lambert, collection qui ne cessa de s'accroître et qui a trouvé sa place, après la mort de cet incomparable "ami" de Huysmans, à la Bibliothèque de l'Arsenal. P. Lambert, ayant légué son trésor à la Bibliothèque nationale, désigna quatre exécuteurs testamentaires : M. Thomas, J.-P. Seguin, J. Lethève et moi-même. Avec J. Lethève, nous avons assuré le choix des pièces conservées dans la bibliothèque de la rue des Saints-Pères. Dix ans plus tard, le classement étant terminé, l'Arsenal organisait une exposition beaucoup plus importante que celle de 1948, avec la collaboration cette fois de plusieurs bibliothécaires : J. Lethève se réserva les chapitres concernant **A rebours** et le critique d'art.

L'intérêt porté par notre ami à J.-K. Huysmans était en liaison directe avec ses recherches personnelles, orientées vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et le thème de la "décadence", sujet d'une thèse longuement méditée, mais qui ne fut pas soutenue. Ses idées maîtresses en sont définies dans un article de la **Revue d'histoire littéraire de la France** ("Le thème de la décadence dans les lettres françaises à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle", janvier-mars 1963), description remarquable d'une époque qui n'a jamais cessé de séduire les chercheurs et de susciter, au fur et à mesure que le siècle avance vers sa fin, des travaux de plus en plus nombreux. A cet article, il ajoutait ensuite une autre étude, dans la **Gazette des Beaux-Arts** (mars 1965) sur "Un personnage typique de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : l'esthète". Depuis 1973, J. Lethève appartenait au Conseil de la Société d'histoire littéraire de la France et en suivait assidûment les réunions.

Malgré ses lourdes obligations professionnelles, il fut un membre actif de la Société J.-K. Huysmans, ses articles étaient toujours fort appréciés : sur les peintres raphaélites (n° 39, 1959), sur Huysmans critique d'art (n° 71, 1980), etc. En 1970, il prononçait l'allocution traditionnelle, lors de la réunion de la Société, au cloître Saint-



Séverin. En 1971 il présentait la collection P. Lambert. Il accepta de succéder à P. Lambert à la présidence de la Société, mais pour quelques années seulement, se retirant en 1974 en faveur de Pierre Cogny. Il poursuivit sa collaboration au **Bulletin** par de nombreux comptes rendus et une révision attentive des épreuves. En 1985, il donnait au cahier de **L'Herne** une étude : "Goûts et dégoûts de des Esseintes. Les hésitations de Huysmans d'après le manuscrit d'**A rebours**". En 1987, il participait au colloque de Bâle-Mulhouse-Colmar avec un travail sur "Huysmans et les peintres anglais contemporains". Enfin quand un petit groupe de huysmansiens commençait à réunir la correspondance générale de l'écrivain, il participa aux réunions et établit l'inventaire des lettres déjà publiées, première ébauche d'un travail qui exigera de longues et patientes recherches. Mais qui connaissait mieux "J.-K." et son temps que notre ami ?

Il resterait à signaler les ouvrages publiés par notre ancien Président, entre autres **La Caricature et la presse sous la III<sup>e</sup> République, Impressionnistes et symbolistes devant la presse**, ces deux volumes dans la collection "Kiosque", **La Vie quotidienne des artistes français au XIX<sup>e</sup> siècle**, etc. et sa collaboration à de nombreuses revues, d'autres le diront ailleurs...

La Société J.-K. Huysmans présente à Mme Lethève, à ses enfants et petits-enfants l'expression de sa profonde sympathie et associe au nom de notre ami ceux des anciens présidents de la Société : Maurice Garçon, Pierre Lambert et Pierre Cogny.

René RANCOEUR

## LES SOIRÉES DE MÉDAN

---

Permettez-moi, tout d'abord, Monsieur le Président, de vous dire combien je suis honorée et heureuse de me trouver parmi vous, aujourd'hui, ici, à Médan. Je vous remercie de me donner la possibilité de rappeler l'époque où Zola et Huysmans participaient à la même lutte pour une littérature nouvelle.

Les évoquer tous deux, en effet, quand on se trouve en ce lieu, c'est évidemment parler des **Soirées de Médan**, le recueil de nouvelles publié en avril 1880, qui contribua à faire connaître le village tout à fait inconnu jusqu'alors, au nom duquel Zola ajouta l'accent qu'il porte.

C'est en 1878 que, grâce au succès de **L'Assommoir**, le romancier acheta pour 9000 francs "une cage à lapins", qu'il a au fil des années considérablement agrandie et transformée, maison devenue musée grâce à l'Association qui s'est créée il y a quelques années pour la sauvegarder et l'ouvrir au public. On a dû vous rappeler, lorsque vous l'avez visitée ce matin, les noms de ceux qui, innombrables, y vinrent, ou pour y séjourner : Cézanne, les Charpentier, ou pour y déjeuner ou dîner : Goncourt, Daudet, Tourguéniev, ou pour y travailler ou faire une interview du propriétaire : Busnach, Millaud, Stassioulévitch, et tant d'autres.

Parmi ces visiteurs, cinq jeunes, cinq "fidèles" des jeudis de Zola. Dans l'ordre alphabétique : Paul Alexis, qui en écrivit la première biographie, **Émile Zola. Notes d'un ami**, parue chez Charpentier en 1882, Henry Céard, l'auteur d'**Une belle journée** (1881) et de **Terrains à vendre au bord de la mer** (1906), Léon Hennique, qui écrivit **La Dévouée** (1878), **L'Accident de M. Hébert** (1883), Maupassant, dont je rappellerai simplement qu'il amena ici, de Bezons, avec l'aide d'Hennique, à force de rames, le 14 juillet 1878, un chasse-canard acheté par Zola 170 francs. La "Nana" servit à canoter sur la Seine, et, lorsque, en 1880-1881, Zola eut acquis, parcelle par parcelle, l'île du Platais, qui se trouve en face de sa maison, à se rendre dans le chalet qu'il y fit édifier en 1879 (il s'agissait du pavillon norvégien de l'Exposition universelle de 1878, qu'il avait acheté et auquel il donna le nom de Paradou, souvenir de **La Faute de l'abbé Mouret**). Et enfin, Huysmans.

C'est avec ces cinq "jeunes" - lui est né en 1840, et eux entre 1847 et 1851, ils appartiennent donc à une autre génération - que Zola

publia **Les Soirées de Médan**, chacun donnant une nouvelle. Toutes ont pour sujet la guerre, la guerre de 1870, dont les conséquences sur l'opinion furent énormes. On peut parler, avec Claude Digeon, de traumatisme : à la défaite, à la débâcle s'étaient ajoutés la chute du régime, l'invasion du territoire, son amputation après la capitulation, le siège de Paris et, enfin, la Commune.

Avant de comprendre comment Zola et ses amis ont eu l'idée de ce recueil, il faut rappeler comment ils en sont venus à former un "groupe". Les jeunes peintres ou les jeunes écrivains partisans d'un art nouveau doivent s'imposer face à l'art officiel et aux institutions (Académie, École des Beaux-Arts, Salon). Ils se retrouvent dans des cafés comme Le Guerbois (le café Baudequin de **L'Œuvre**, roman qui ressuscite ces luttes), ou dans certains dîners devenus rituels (comme ceux du Bœuf nature), ou chez certains d'entre eux. Les peintres exposent seuls ou en groupe, mais en dehors des institutions officielles qui les boudent habituellement. Ils forment donc des groupes, qui se font et se défont au gré des affinités, des jalousies, des luttes pour le pouvoir.

Zola, qui a été pendant quatre ans, de 1862 à 1866, chef de la publicité à la Librairie Hachette, a très bien compris et assimilé les mécanismes du monde moderne, les conditions nouvelles de la production et ses difficultés, lorsqu'on n'appartient, comme lui et ses jeunes amis, à aucune institution officielle, qu'on n'a ni relations ni fortune, et, pour certains d'entre eux pas de diplôme. Il a des qualités de rassembleur, d'animateur, un passé de lutte : il a pris, en 1866, la défense de Manet, il a publié des articles retentissants en 1878-1879. Les jeunes, qu'il aide en les poussant dans les journaux où il a de nombreuses relations faites chez Hachette ou auprès de son éditeur Charpentier, se regroupent autour de lui. Ils s'épaulent les uns les autres. Si "l'aîné" les recommande, Alexis, Hennique prononcent des conférences sur son œuvre, Hennique prend pour sujet Huysmans, qui publie à Bruxelles, en 1877, une belle étude sur **L'Assommoir**. Certains d'entre eux sont unis par de véritables liens d'amitié (ainsi d'Alexis, Céard et Zola).

Il s'est ainsi constitué autour de Zola un petit groupe de cinq ou six jeunes écrivains (à ceux que j'ai cités, il faut ajouter Octave Mirbeau), aux relations et aux motivations complexes et qui ne va pas sans tiraillements. Alexis se plaint d'être tenu à l'écart par les autres, Maupassant en fait de même à Flaubert : la "bande" de Zola le lâche, parce qu'elle ne le trouve "pas assez naturaliste", se plaint-il. Il leur



arrive de se rebiffer contre cet "aîné" d'une dizaine d'années à peine, qu'ils jugent parfois sans aménité. Mais dire, comme le fait Brunetière dans son étude **La Roman naturaliste**, que Zola est le "maître d'école" du groupe est toutefois exagéré. Il n'est pas leur maître à penser, sauf peut-être pour Alexis, dans lequel Richopin voit, non sans raison, son seul disciple, au sens fort. Il leur sert d'incitateur et de rassembleur. Il parle en leur nom : sa parole en prend du poids. Eux parlent de lui. Il a besoin de ses amis, comme ils ont besoin de lui : sa notoriété les pousse. Maupassant, évoquant **Les Soirées de Médan**, le confie sans détour à Flaubert le 5 janvier 1880 : la participation de Zola au recueil le fera vendre et leur apportera "cent ou deux cents francs à chacun". Plus qu'une école donc, ces écrivains, tous publiés par Charpentier, l'ami intime de Zola, forment ce qu'on appellerait de nos jours une "écurie". Ce sont, comme l'écrit Maupassant dans **Le Gaulois** du 17 avril 1880, "quelques amis, qu'une admiration commune a fait se rencontrer chez Zola, et qu'ensuite une affinité de tempéraments, des sentiments très semblables sur toutes choses, une même tendance philosophique, ont liés de plus en plus".

Venons-en à ce recueil des **Soirées de Médan**. Si l'on en croit Alexis, il serait né de ses conversations avec Céard, Hennique, Huysmans et Maupassant dans un mastroquet de Montmartre. Ils souhaitaient fonder une revue où défendre la littérature qu'ils appelaient de leurs vœux. Mais, si l'intention était bonne en cette époque de développement de la presse, il n'était pas facile de la réaliser, faute d'argent. D'où l'idée, peut-être due à Hennique, de réunir en recueil des nouvelles écrites selon le critère de la vérité et de l'observation. Cette idée serait venue un soir qu'ils parlaient du dernier chapitre de **Nana** et qu'ils évoquaient leurs souvenirs de la guerre de 1870. Le projet séduisait Zola.

Tous les textes n'étaient pas inédits. Trois avaient déjà paru à l'étranger : ceux de Zola, "L'Attaque du moulin", publié dans **Le Messager de l'Europe** de Saint-Petersbourg de juillet 1877 sous le titre "Un épisode de l'invasion de 1870", de Céard, "La Saignée", publié en septembre 1879 dans un autre journal de Saint-Petersbourg, le **Slovo**, sous le titre "L'Armistice", de Huysmans, "Sac au dos", publié dans **L'Artiste** du 19 août au 21 octobre 1877. Les trois autres auteurs écrivirent pour la circonstance, Alexis : "Après la bataille", Hennique : "L'Affaire du Grand 7", Maupassant : l'admirable "Boule-de-suif". Ils firent précéder les nouvelles d'une préface provocatrice : "Nous nous attendons à toutes les attaques, à la mauvaise foi

et à l'ignorance dont la critique courante nous a déjà donné tant de preuves (...)''. Et, alors qu'ils n'avaient attaché au recueil qu'une importance médiocre - ils n'en parlent guère dans les lettres qu'ils ont alors échangées - et qu'ils ne voulaient pas être embrigadés sous une bannière, Maupassant tout particulièrement, **Les Soirées de Médan** passèrent pour le manifeste de l'école naturaliste. Les six romanciers attachèrent plus d'importance au recueil après sa publication qu'avant. "Ennemis utiles, merci !" s'exclama Alexis. A un moment où se développaient la presse et les collections à bon marché, ils faisaient parler d'eux et ils en profitèrent. **Les Soirées de Médan** sont un jalon de la lutte pour la conquête du pouvoir littéraire, caractéristique de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

Pourquoi ce titre de **Soirées de Médan** alors que toutes les nouvelles ont pour sujet la guerre de 1870 ? Les auteurs l'ont dit, c'est d'abord un remerciement à Mme Zola qui, rappelle Céard, les traitait maternellement et faisait d'eux de grands enfants gâtés. Pourquoi ne pas les croire ? Mais ce titre vague masquait les dissensions très réelles qui les séparaient.

Pour Zola, c'était s'affirmer comme l'écrivain casanier qu'il était, travaillant à la campagne loin de l'agitation parisienne, suggérer qu'à Médan, Alain Pagès le souligne, on pouvait échafauder un art autre. Et puis, Hugo n'avait-il pas rendu célèbres Jersey et Guernesey, Flaubert, Croisset ? Lui ferait à son tour passer à la postérité le modeste village qu'il avait choisi... Wolff, dans un article du **Figaro** du 19 avril 1880, perçoit bien cette volonté et s'en moque : "Titre prétentieux et qui semble vouloir indiquer que le joli village entre Poissy et Triel est aussi connu que les capitales européennes. Pour le lecteur de province et de l'étranger, je crois devoir mettre en évidence le village de Médan. Zola y a fait construire une maison de campagne, où, huit mois de l'année, il vit entouré de ses flatteurs ; il passe les quatre autres mois à Paris, en la société des mêmes jeunes gens qui l'appellent "cher maître", en attendant qu'ils le saluent comme Grand Citoyen de Médan. Ces jeunes gens se figurent sincèrement que la seule présence de Zola à Médan place désormais ce village parmi les points historiques de la France, et qu'il faut visiter la maison de Zola avec le même intérêt que le Palais de Versailles ou le château de Blois ; peut-être bien sont-ils en instance auprès du Ministre pour obtenir que la direction des Beaux-Arts délivre aux touristes des billets d'entrée pour la maisonnette de Zola en même temps que pour les Gobelins, le Musée de Cluny et la manufacture de Sèvres".

Quoi qu'il en soit, ce titre affirme l'existence du groupe et le rôle prépondérant de Zola. Flaubert et Maupassant ne l'approuvaient pas, pour ces raisons. C'est ce sens que la critique a retenu.

L'intention des auteurs est avant tout démythificatrice. Le titre initialement choisi, **L'Invasion comique**, l'explicite clairement. Il s'agit de dire la vérité sur un sujet aussi grave, aussi difficile, aussi brûlant que la guerre et que la défaite, objet de maintes polémiques. Zola avait, peu auparavant, en mai 1879, affirmé cette volonté dans sa **Lettre à la jeunesse** : "En 1870, nous avons été battus par l'esprit scientifique(...). Que la jeunesse française m'entende, le patriotisme est là. C'est en appliquant la formule scientifique qu'elle reprendra un jour l'Alsace et la Lorraine".

Loin d'être un sujet tabou, la guerre était désormais un sujet privilégié où pouvait s'exercer la thérapeutique naturaliste. Ce n'était d'ailleurs pas une idée tout à fait neuve pour Zola. Il avait déjà critiqué, en 1868 et 1869, dans **La Tribune**, la politique guerrière de Napoléon III. Il avait dénoncé, dans **La Cloche**, juste après la déclaration de guerre, l'esprit cocardier d'un chauvin et déploré l'accumulation des ruines.

Tous les membres du groupe ne partageaient pas totalement ses conceptions littéraires. Mais leur attirance pour le pessimisme de Schopenhauer les fit tous se retrouver pour peindre l'envers du décor, les misères et les lâchetés de l'homme, si bien mises à nu par la guerre : sauf Zola et Alexis, ils avaient participé aux événements et voulaient parler de ce qu'ils avaient vu. L'heure semblait propice : le régime de l'Ordre moral avait vécu, la République était enfin définitivement installée. La Chambre avait voté, le 21 juin 1880, l'amnistie plénière pour toutes les condamnations ayant suivi la guerre et la Commune.

**Les Soirées de Médan** réussissent-elles à se dégager des stéréotypes de la littérature patriotique et revancharde d'après 1870, dont les **Contes du Lundi** de Daudet sont un exemple parmi tant d'autres ? Sont-elles une "œuvre de vérité" ? Oui et non. Non, parce qu'elles reprennent certains clichés de cette littérature dont les auteurs voulaient se distinguer. Oui, parce qu'elles arrivent à s'en dégager par la dérision. Et, dans cette volonté iconoclaste, ce sont probablement Maupassant et Huysmans qui vont le plus loin, le second en donnant la parole à un anti-héros, traînant, minable, d'ambulance en hôpital, une dysenterie tenace que ne font qu'accroître goinfrerie et médicaments absurdes. Ainsi vit-il "sa" guerre.

A part l'Attaque du moulin, les nouvelles ne nous montrent que l'envers du décor : ambulances et hôpitaux de fortune, pagaie de la mobilisation et de l'intendance, cortèges lamentables de la retraite, débâcle, etc. Les seuls combats qui nous sont donnés à voir sont l'attaque d'une maison close et la tuerie de ses pensionnaires, la bataille d'un soldat ne se souvenant que de sa peur horrible, la lutte du "héros" de "Sac au dos" avec un fou ou le "siège" de Boule-de-suif mené grâce à force "conseils de guerre" et une tactique longuement mise au point par ses compagnons de voyage.

Dérision de la guerre, dérision des "héros", dérision du patriotisme, des belles phrases, des attitudes nobles. Maupassant, par exemple, détourne un thème habituel du genre patriotique : la femme héroïque, en donnant le premier rôle dans son récit à une fille galante qu'il dote de toutes les vertus face à des bourgeois peureux, prêts à toutes les compromissions, à toutes les vilenies pour sauver leurs intérêts. Loin d'exalter les hommes et de les faire se surpasser, comme le prétendait la littérature patriotique, la guerre fait craquer les vernis. Le danger, la peur, la promiscuité des chambrées, les terribles entraînements collectifs réveillent les instincts les plus bas et les plus violents, la "bête humaine". Le pessimisme des auteurs - Zola mis à part - règle ses comptes avec la société contemporaine et avec l'espèce humaine. Maupassant fait de l'assemblée de ses voyageurs un microcosme à l'image de Rouen, la "lamentable cité".

**Les Soirées de Médan** ne sont pas anti-patriotiques. Maupassant l'affirme à Flaubert avec raison. Elles disent l'amertume, voire le désespoir de leurs auteurs, marqués profondément par la débâcle de 1870 et par ses conséquences, voulant démythifier la guerre, entreprise audacieuse à l'époque, et à toute époque, cherchant surtout à faire tomber les masques derrière lesquels se cache habituellement l'homme, et, tout particulièrement, ceux qui se prétendent des "honnêtes gens", des "hommes de courage". Elles sont contemporaines d'une autre grande entreprise de démythification, **Pot-Bouille**, paru en 1882. Par delà leur intérêt historique - plusieurs nouvelles s'inspirent de faits vrais -, ou leur signification dans l'histoire littéraire du XIX<sup>e</sup> siècle, elles gardent, grâce à leur dérision et à ses effets décapants, une actualité non négligeable.

Colette BECKER

Professeur à l'Université de Picardie.

## LA SCÈNE CAPITALE DE LA DÉCADENCE

---

### L'AQUARELLE **L'APPARITION** DE GUSTAVE MOREAU VUE PAR HUYSMANS

---

La légende de Salomé fut, comme on le sait, ressassée jusqu'à l'épuisement à la fin du siècle dernier. Ni Flaubert, ni plus tard Mallarmé, Laforgue, Lorrain, Wilde ou, en peinture, Gustave Moreau, Aubrey Beardsley n'y échappent ; entre les deux guerres de 1870 et 1914, cela tourne en Europe au déluge pictural et littéraire <sup>(1)</sup>. La description hallucinée qui en est faite dans **A rebours** comporte, presque jusqu'à la caricature, tous les ingrédients nécessaires à alimenter les rêveries "fin de siècle". On a dit, et répété, beaucoup de choses sur la question. On a évoqué les phantasmes de la décollation, de la castration, la peur de la femme, la séparation du cérébral et du corporel <sup>(2)</sup>. Nul besoin, donc, d'y revenir. De même, de pertinentes études ont déjà été consacrées aux problèmes de la description picturale chez Huysmans <sup>(3)</sup>. Il s'agit donc ici d'autre chose. Si Huysmans, avec **A rebours**, et dans **A rebours** avec la **Salomé** de Moreau, a précipité les éléments volatils de la décadence, c'est qu'au-delà de l'imaginaire sexuel ou des principes esthétiques, il a sans doute pressenti, d'emblée, ce qui se tient au cœur de la décadence : un problème de regard.

Contrairement au récit de Flaubert, Huysmans rapporte la scène de façon indirecte, par une double médiation : son texte est description d'un tableau inspiré d'un récit, ce qui est logique dans une œuvre de création au second degré. Cela devrait nous inciter aussi à la méfiance, et à n'aborder les thèmes qu'en fonction de la réflexivité dont ils sont les instruments. Notre propos n'est pas de savoir si la **Salomé** d'**A rebours** est fidèle ou non au tableau. Huysmans se l'est appropriée. On peut simplement noter que la luxuriance verbale du passage se conforme parfaitement au principe de l' "art riche" cher à Moreau. Une description ébouriffante de la **Salomé** d'un Gustave Moreau, c'est déjà une façon de signaler un article de luxe, c'est planter dans la marchandise du texte le panonceau : *attention, littérature*.

Cette approche indirecte du thème est encore compliquée par le fait qu'il s'agit aussi du regard porté par le personnage de des Esseintes sur l'aquarelle. C'est le jeu des regards qui détermine la structure du passage : le lecteur regarde des Esseintes qui regarde Hérode qui regarde sa fille qui regarde la tête coupée de Jean qui la regarde. L'enchaînement regard-regardé se déroule donc jusqu'à une boucle, où tout se renverse. Ce nœud, c'est l'affrontement Salomé-Jean : "le globe vitreux des prunelles" du saint, "attachées, en quelque sorte crispées sur la danseuse" est une "terrifiante vision" pour celle-ci, saisie par le choc de ce regardé-regardant. De là, la chaîne de la fascination remonte d'œil en œil, par le Tétrarque "affolé par cette nudité" jusqu'à des Esseintes qui demeure "tel que le vieux roi (...) anéanti, pris de vertige", et, implicitement, jusqu'au terme de cette imbrication de voyeurs : le lecteur. Le récit dispose une *scène capitale*, en ce sens que les regards voyeurs contemplent un spectacle à la fois atroce et incompréhensible, mais dont on sent qu'en lui c'est tout l'être qui est engagé. Le voyeur est happé dans sa vision, qui devient toute la réalité .

L'originalité la plus apparente de Huysmans dans le traitement de cette scène, tient à ce qu'il la présente de manière, si l'on veut, orthodoxe, c'est-à-dire avec son attirail attendu (tête, érotisme, cruauté...) mais à l'**envers**. C'est Salomé qui s'y trouve en position de victime. Le saint, qui n'était qu'enjeu du drame, se mue en **chef**, dispensateur de la terreur sacrée. Toutes les lignes de force et de sens de la scène convergent vers son regard, et y trouvent leur origine. C'est ce retournement qu'il s'agit d'interpréter, dans sa solidarité avec ce retournement identique : le voyeur vu.

Omniprésente, la lumière souligne toutes les formes d'un liséré brûlant : "colonnes irisées", "des lueurs d'arc en ciel, des feux de prisme", "une auréole s'irradiant en traits de lumière sous les portiques" ; La source en est la tête du saint : "Sous les traits ardents échappés de la tête du Précurseur, toutes les facettes des joailleries s'embrasent : les pierres s'animent, dessinent le corps de la femme en traits incandescents ; la piquent au cou, aux jambes, aux bras, de points de feu"... et plus précisément ses yeux, "le globe vitreux des prunelles, attachées, en quelque sorte crispées, sur la danseuse". Bijoux, gemmes, pierres figurent en quelque sorte des yeux de relais qui diffusent ce regard<sup>(4)</sup>. C'est lui qui fait exister la scène, qui l' "anime".

Toutefois, et c'est là un nouveau paradoxe, cette animation coïncide avec une réification. Comme celui de Méduse, l'œil de Jean minéralise ce qu'il voit. Le décor grouille de regards braqués sur la

danseuse, la cernant, l'emprisonnant : "un merveilleux joyau darde des éclairs dans la rainure de ses deux seins ; plus bas, aux hanches, une ceinture l'entoure, cache le haut de ses cuisses que bat une gigantesque pendeloque où coule une rivière d'escarboucles et d'émeraudes ; enfin, sur le corps resté nu, entre le gorgerin et la ceinture, le ventre bombe..."

Cette surcharge du décor joue ici dans l'érotique le même rôle ambivalent que chez Baudelaire et en général dans toute cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle : d'une part, le bijou emprisonne le corps désiré, il en souligne par sa lumière les zones sexuées, bref, au même titre que le maquillage, il en recompose la géographie pour l'annexer à l'eros ; dans cette relation de la chair et de la pierre, la description passe de la proximité ("un merveilleux joyau darde ses éclairs dans la rainure de ses deux seins") à l'identité ("un nombril dont le trou semble un cachet gravé d'onyx"), comme si le personnage de Salomé se trouvait, dans la scène, suspendu entre deux modes de l'être, la chair vivante et la pierre dure.

Par une semblable antithèse, Salomé, danseuse par excellence, se trouve dans une attitude (une *posture*) typiquement chorégraphique ("les pointes"), mais immobile. Cessant d'être maîtrise d'un corps qu'emporte et dérobe l'harmonie de gestes qui prennent leur sens par leur succession, la danse se fige en *position fausse*, absurde : Salomé est *prise sur le fait*.

Cette double antithèse prend un peu sens si l'on tient compte du caractère sadique du dispositif. D'un côté, Jean apparaît comme un être dépourvu de corps, résumé en quelque sorte à un pouvoir. De l'autre, c'est un corps presque nu, charnellement présent, enchaîné dans l'Ici, que l'on travaille au fer rouge : "traits ardents", "s'embrasent", "traits incandescents", "la piquent au cou, aux bras, aux jambes, de points de feu"<sup>(5)</sup>. Dans la solitude de son geste, la danseuse devient point de mire, corps abandonné aux concupiscences et aux brûlures du regard. Le sadisme veut faire apparaître l'autre. Il ne s'agit pas de torturer un corps, mais d'atteindre une conscience. La souffrance n'est que le moyen par lequel le sadique, puissance désincarnée, veut jouir de l'incarnation de l'autre<sup>(6)</sup>. Désir contradictoire, puisqu'il faut que ce qui est liberté se trouve, en tant que tel, saisissable en ce qui le nie, la chair dans sa dépendance. La scène tente donc, par ses associations antithétiques, l'impossible réalisation du phantasme. Salomé ne se réduit pas à son existence physique car des Esseintes s'attarde complaisamment sur les symptômes de la conscience terrorisée qu'elle prend du regard de Jean. Et justement elle n'est que cela, une conscience incarnée. De même que la liberté souveraine de la danse se fige en

posture, de même cette liberté qu'est la conscience se trouve ici emprisonnée dans le corps-spectacle. La conscience de soi se réduit à la conscience d'être vue.

Marc Eigeldinger a analysé la relation Salomé / Jean en termes religieux traditionnels : "Salomé incarne la culpabilité et la malédiction de la chair, opposée à la spiritualité rayonnante que figure la tête coupée de saint Jean Baptiste, emportée dans l'espace supérieur"<sup>(7)</sup>. Incontestablement, ce conflit du spirituel et du corporel constitue une problématique majeure de cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle, et Huysmans tentera de lui donner des solutions originales. Cette interprétation ne saurait donc être écartée, mais elle ne peut rendre totalement compte de l'originalité de la vision huysmansienne. Bien plus que sur la dimension morale du mythe, la description de l'aquarelle insiste sur le spectaculaire, sur le visible. Ni Salomé, malgré sa culpabilité, ni le saint ne paraissent essentiellement investis d'une signification morale.

Car la deuxième originalité de la Salomé de Huysmans, c'est son dédoublement. Pour des Essenties, il y a deux figures de la Salomé, celle du tableau à l'huile et celle de l'aquarelle. La description insiste fortement sur leur différence, et la préférence du personnage va visiblement à la seconde. A la première est dévolu le sens symbolique traditionnel, et la profondeur. La seconde au contraire est toute de surface, et de spectacle. En elle la déesse a disparu, il reste l' "histrionne", c'est-à-dire sa propre parodie, vidée de toute authenticité. Son ombilic mort, colmaté, ne la relie plus à aucune origine, sinon celle, négative, des "couches sacrilèges" et des "serres impies". Le joyau, signe de pureté, de plénitude, se dégrade sur elle en accessoire érotique, pacotille d'absolu, dont le trésor se dilapide en petite monnaie. Pour la seconde Salomé, épanouissement du factice, l'être est problématique, contradictoire ("plus raffinée et plus sauvage, plus exécration et plus exquise"), et c'est sans doute ce défaut (ce manque) qui la rend plus désirable, plus "troublante".

De son côté, le chef décapité du saint exerce un regard mort, aux prunelles vitreuses. Lui aussi, de manière symétrique, correspond à une impossibilité : la source de toute luminosité se confond avec une pure négation. S'il y a ascension, c'est d'un soleil noir. La suspension de toute la scène dans une sorte de paroxysme immobile semble tenir à cette coexistence de contradictions qui menacent de tout disloquer.

Revenons donc au titre de l'aquarelle : **L'Apparition**. Plus profondément que la sexualité, c'est le paraître, le fait de devenir



visible qui porte ici la mort. Érotisme, sadisme ne sont que des symptômes. Ce qui se joue c'est, dans la puissance du regard portée à son intensité extrême, et comme à son point d'incandescence, l'incompatibilité du voir et de l'être. L'apparition, c'est d'abord celle de saint Jean, et la condition en est la décollation, la séparation radicale d'avec soi. Et c'est encore celle du décor et de la danseuse tout entiers livrés au visible, mais pris dans les glaces d'une pétrification partielle. Salomé vit, certes, et le verbe figure dans le passage, mais cette vie ressemble à une animation, c'est-à-dire à une vie représentée, une manipulation de marionnette. Wilde reprendra en l'inversant, cette place centrale donné par Huysmans à l'œil dans la scène capitale. Dans sa pièce, le Baptiste décapité ferme les yeux, et Salomé, libérée, triomphe, comme rendue à "un narcissisme qui s'est débarrassé de la présence de l'Autre" <sup>(8)</sup>.

Cette malédiction du regard atteint aussi Hérode et des Esseintes, qui reste "anéanti". Si la scène exerce sur lui un tel pouvoir, c'est qu'elle rassemble tous les personnages de son théâtre intérieur. Il s'y reconnaît. Évidemment, il se reconnaît dans le personnage masculin, dont le nom inscrit le renversement spéculaire du sien : saint Jean / Jean des Esseintes. Mais l'aristocrate décadent en proie à l'angoisse se trouve aussi dans une posture identique à celle de Salomé, la déesse déchue et terrorisée, figée face au regard mort de Jean comme le duc face au regard de la Syphilis dans un épisode qui est, lui aussi, un "cauchemar".

Cette scission en entités conflictuelles, prises dans une confrontation purement visuelle, résume ce qui est en jeu pour des Esseintes. Sa claustration correspond à une tentative de s'affirmer dans son unité, et de se contempler. Mais c'est le contraire qui a lieu : se voir, c'est ouvrir une fracture de soi à soi, se séparer. L'épée du bourreau, qui inaugure la description de l'aquarelle, n'est pas seulement l'emblème de la scène, mais de toute l'œuvre. Il faut donc, pour tenter de se rassembler, disposer autour de soi des relais, des dispositifs d'illusion, qui se multiplient d'autant plus qu'en eux la vie ne brille qu'un bref instant, la mort y étant solidaire du paraître. D'où la surcharge décorative, particulièrement étouffante dans **L'Apparition** : la richesse et la dureté ne constituent que des succédanés de la plénitude recherchée. La brûlante lumière issue de l'œil renvoie tout au néant.

La même fracture sépare les sexes, mais dans un jeu d'interventions qui semble vouloir se substituer à l'unité. On a noté l'isomorphisme symétrique de **L'Apparition** et du cauchemar de la Syphilis. On retrouve ces interventions dans les jeux érotiques de des Esseintes avec une

autre histrionne, miss Urania. Là encore, la synthèse s'avère impossible, des Esseintes ne parvient pas à faire tenir ensemble la part féminine et la part masculine. De manière significative, le bourreau qui tient l'épée est un "hermaphrodite" : unité et séparation jouent ensemble une partie jamais aboutie. C'est que des Esseintes ne peut envisager l'unité qu'en renonçant à lui-même, c'est-à-dire en renonçant au visible.

Dans l'imaginaire fin de siècle, Huysmans donne donc, dans sa lecture de Moreau, une signification bien particulière au mythe de Salomé. Chaque élément dans l'attirail recensé de cet imaginaire se trouve subsumé sous la contradiction du rapport spéculaire. Le voyeurisme n'y est pas une perversion parmi d'autres, mais le nœud central. La décadence est un stade du miroir. Un problème de reconnaissance. Mais on se voit toujours étranger dans le miroir. Se reconnaître exige alors des détours, des systèmes pervers, des objets fétichisés, bref une prolifération de signes dont le sens se dérobe toujours puisqu'ils sont investis d'une mission contradictoire avec leur nature de signes : faire tenir l'absolu dans une relation médiate. Ou si l'on préfère, donner l'invisible comme visible. En cela, la décadence apparaît comme une potentialité inhérente à l'activité psychique, susceptible de s'actualiser dans certaines conditions historiques.

Pour être, il faut cesser d'être décadent, c'est-à-dire admettre que l'unité puisse se réaliser ailleurs que sur le plan de la représentation. C'est pourquoi, négation de soi, la décadence est intenable - voire impossible - et débouche nécessairement sur l'autre. Il faut briser le miroir et passer de l'autre côté. Les contradictions congelées à leur paroxysme dans la scène capitale doivent reprendre leur dialectique. Ces surfaces incrustées que présente la description de l'aquarelle ne sont qu'une manière de conjurer la profondeur, et le réel, "pour tenter d'en faire son deuil" <sup>(9)</sup>. A cette angoisse de la fin du siècle, engluée dans le visible, prisonnière d'un conscient porté au rouge par la pression de l'inconscient, il faut la réponse d'un ordre supérieur. Le sacrifice du Précurseur occupe d'ailleurs, dans la Bible, une semblable position, à la fois achèvement d'un monde, celui de l'ancienne Loi, et annonce ou reflet du sacrifice nouveau. Comme la décadence, la mort du Baptiste se tient dans cette frontière, dans cette approche interminable du basculement.

Il y aura, en fait, deux synthèses possibles : soit une nouvelle manière d'envisager les rapports de l'inconscient et du conscient, une psychologie *des profondeurs*. Soit la foi. Une autre *apparition* rappelle, dans l'œuvre de Huysmans, les éléments du tableau de Moreau. Elle

associe le Christ (le Baptiste accompli) et la Vierge (Salomé retournée) : "Marie, habillée très simplement de flammes blanches, portait dans les tresses incandescentes de ses cheveux des pierreries, dont les braises inconnues aux bijoux de la terre, brûlaient en d'éblouissantes lueurs" <sup>(10)</sup>.

L'incandescence de la Vierge n'est plus un effet de surface, c'est l'embrasement de tout l'être. Marie résout le problème de l'incarnation. Face à cette apparition, Lydwine, qui la contemple, n'est pas pétrifiée, c'est l'inverse qui se produit : "foulée par l'excès de la joie, l'âme de la sainte se liquéfia" <sup>(11)</sup>. L'effusion intime de l'hyperdulie brise les formes du moi, exorcise la séparation, révèle à soi dans la perte extatique de soi.

Pierre JOURDE

#### NOTES

Toutes les citations sans références renvoient à la description de l'aquarelle au chapitre V d'**A rebours**, pages 146 à 149 de l'édition "Folio" (Gallimard, 1983).

1. Cf. Le catalogue de l'exposition **S comme Salomé** établi par Mireille Dottin et édité par l'Université de Toulouse - le Mirail, 1983.
2. Voir l'article de Jean de Palacio dans la **Revue des sciences humaines**, n° 153, 1974 : "Motif privilégié au jardin des supplices : le mythe de la décollation et le décadentisme".
3. Cf. en particulier **Huyssmans, une esthétique de la décadence**, Actes du colloque de Bâle, Mulhouse et Colmar, organisé par André Guyaux, Christian Heck et Robert Kopp, Paris, Champion, 1987.
4. Dans la description du tableau à l'huile, "les feux de pierres enchâssées dans les parois du trône" sont comparés à "des yeux phosphorés de bêtes" (p. 142).
5. La description est ici parfaitement conforme à l'analyse iconographique de Claude-Gilbert Dubois : "Il y a une extension de la perversion aux objets inerts dans l'illustration que donne le maniérisme (et Gustave Moreau et ses imitateurs) des diverses scènes de l'épisode évangélique : ceux-ci deviennent un point de cristallisation des désirs de possession ou des envies d'exhibition". ("Une mythologie de l'inceste", **Eldolôn**, n° 29, octobre 1986, p. 189).
6. Jean Borie note justement : "Un thème sadique de l'**Incarnation** (au sens de ce qui rentre dans la chair, comme on le dit d'un ongle incarné) court au long d'**A rebours**, manifeste dans les pierreries qui coulent sur le ventre de Salomé, dans les incrustations de la tortue, dans l'épisode du dentiste..." (**Huyssmans, le Diable, le célibataire et Dieu**, Paris, Grasset, 1991, p. 107). Le jeu de mots est d'autant plus juste, et significatif, qu'il est, au moins, à triple détente : faire entrer un objet dans la chair (que les intentions soient décoratives ou plus louches), enfermer l'être dans son corps, faire descendre Dieu dans le monde physique. Et si l'on faisait de l'**Incarnation** le problème central de Huyssmans, en ce sens qu'il s'agit toujours, dans son œuvre, du conflit de la conscience et de

la chair, pas seulement au sens moral, mais métaphysique ? La conscience comme absolu vide, la chair comme plénitude insignifiante, ou écoeurante. Écrire consisterait alors à tenter de résoudre le conflit, et l'œuvre de Huysmans, aussi bien dans l'invention romanesque que dans la théorie esthétique, parcourrait les divers sens de l'**Incarnation**.

7. "Huysmans interprète de Gustave Moreau", dans **Huysmans, une esthétique de la décadence**, p. 209.
8. Claude-Gilbert Dubois, op. cit. p. 124.
9. Alain Buisine, "Le Taxidermiste", **Revue des sciences humaines**, n° 170-171, 1978, p. 68.
10. **Sainte Lydwine de Schiedam**, Paris, Maren Sell, 1989, p. 123.
11. **Ibid.**

## MONSIEUR BOUGRAN OU LE REBELLE INVOLONTAIRE

---

On a adressé à **La Retraite de M. Bougran** un reproche voisin de celui qu'a encouru **Un dilemme** : cette nouvelle, prétendue anachronique, marquerait une régression par rapport aux grandes œuvres contemporaines de Huysmans, ramenant son auteur à une esthétique et des thèmes dépassés quand il la rédige, au printemps de 1888 <sup>(1)</sup>. Le projet consigné sous la forme d'un bref synopsis dans le **Carnet vert** <sup>(2)</sup> remontait, on le sait, à deux ans, comme l'attestent les notes relatives à la composition d'**En rade**, datables de 1886, qui l'environnent :

*« Mis à la retraite, s'invente des cas pour les résoudre. Correspond. Guerre. Justice. Rédige des lettres, les date (il n'y a que des minutes), va dans les bureaux où il a conservé des amis pour justifier le bien-fondé de ses solutions - un costume de garçon de bureau le remue - a des cartons - pièce administrative - bon marché l'emporte des enveloppes, etc. - d'anciens dossiers pour lui tout seul - sort à l'heure du déjeuner, rentre pour 11 heures - feuille de présence - se prive de quelque chose - la folie douce de l'hystérie administrative - ah c'est tout de même pas l'illusion entière, s'en meurt ! ».*

Bougran ne serait donc qu'un jumeau tardif et mal venu de Folantin. Ainsi Robert Baldick, qui n'avait du texte, il est vrai, qu'une connaissance indirecte et en partie erronée <sup>(3)</sup>, y entrevoit-il « une simple remouture d'**A vau-l'eau** et d'**A rebours**, dont la fin rappelait en outre **Bouvard et Pécuchet** », Jean Jacquinot, après lecture, se demande, dubitatif, « si cette œuvre est digne de l'auteur d'**En route** » <sup>(4)</sup> ; Fernande Zayed ne décèle dans le personnage qu'une « incomparable bêtise » qui « frise la démence » <sup>(5)</sup> ; quant aux ouvrages les plus récents, ils montrent si peu d'intérêt pour la nouvelle qu'ils n'en citent parfois pas le titre <sup>(6)</sup>. Au reste, lorsqu'on l'a prise en considération, **La Retraite de M. Bougran** a donné lieu à des interprétations orientées dans une double perspective, documentaire ou autobiographique.

La première perspective de lecture, on le sait, a conduit Harry Quilter, l'éditeur même qui avait commandé la nouvelle à Huysmans pour son **Universal Review**, à en refuser la publication : «*Elle n'a d'intérêt, lui répondit-il après l'avoir lue, que pour ceux qui sont initiés à la vie bureaucratique de Paris*» <sup>(7)</sup>. Sans doute cet avocat britannique, si bon connaisseur de Huysmans qu'il fût, ne pouvait-il aisément percevoir les liens profonds unissant cette nouvelle au reste de l'œuvre, ni pour quelle raison, en ces années, son auteur ne pouvait guère, comme on le lui demandait avec un souligné, en proposer à la place une autre qui offrît «*un fort intérêt féminin dans la trame de l'histoire*». C'était surtout négliger la logique facétieuse de l'intrigue et se montrer insensible à cette association, pourtant bien huysmansienne depuis **A rebours** du risible et du tragique qui permet ici à un héros d'une consternante médiocrité de se hisser au niveau de l'allégorie.

La lecture biographique, que cette dimension embarrasserait plutôt, tend par principe à estomper ce qui différencie le personnage fictif de son auteur : pourtant, ni l'âge, ni le degré de responsabilités professionnelles, ni surtout le mode de vie et les préoccupations intellectuelles n'autorisent ici l'assimilation de l'un à l'autre. Rappelons des évidences essentielles. Bougran a cinquante ans quand son histoire commence ; Huysmans trente-huit, quand il consigne le scénario de ce récit dans le **Carnet vert**, et quarante lorsqu'il publie la nouvelle. A cette date, il ne songe guère encore, la correspondance l'atteste, à sa retraite. Ses fonctions, de plus, ne faisaient aucunement de lui un obscur rond-de-cuir courtelinesque, confiné dans les tâches répétitives d'un exécutant : Guy Thuillier a fait justice de cette légende simpliste, en rappelant qu'un sous-chef de bureau avait un poste équivalent à celui d'un «*secrétaire général de grande préfecture*», que Huysmans a exercé des responsabilités étendues en matière politique, comme proche collaborateur, et, trop souvent à son gré, remplaçant du premier responsable de la Sûreté de l'État, à la rue des Saussaies <sup>(8)</sup>. La discrétion qu'exigeait cette fonction et les incessantes récriminations de Huysmans contre son travail <sup>(9)</sup>, ne doivent pas nous abuser. Au demeurant, la nullité intérieure de Bougran interdirait à elle seule de rechercher en lui son auteur : Huysmans était à cette date un critique d'art redouté, un romancier à la mode, ami souvent intime des plus grands écrivains et peintres français <sup>(10)</sup> et la retraite ne le jettera nullement dans le désœuvrement et le désastre moral dont il fait mourir M. Bougran. Tentative d'exorcisme, dira-t-on alors ? C'est là, semble-t-il, l'interprétation d'Anne-Marie Bijaoui-Baron, qui a su la première réévaluer cette œuvre et en faire, non sans un peu d'excès,

«un texte-clef de la production huysmansienne». Mais l'exorcisme suppose que soient définies clairement la nature et la gravité des périls à conjurer. Nous aimerions montrer que l'importance de la nouvelle ne tient pas uniquement à ce qu'elle «*éclaire mieux certains aspects de la personnalité de Huysmans*», que sa polyphonie sémantique couvre largement le seul «*écho des obsessions et des aspirations de son auteur*» <sup>(11)</sup>.

En fait, le petit fonctionnaire, figure obligée de la littérature contemporaine depuis **Les Employés** de Balzac, offre à l'écrivain de ces années, par sa vacuité sémantique, par l'épure presque abstraite que dessine son existence machinale, une disponibilité à endosser des significations qui le dépassent de bien loin : ainsi, pour prendre des exemples plus tardifs, Monsieur K. <sup>(12)</sup> ou les clochards beckettien serviront-ils, du fait de leur insignifiance, de support neuf à l'expression moderne du tragique ou de l'absurdité de la condition humaine <sup>(13)</sup>. Les deux «cloportes» de Flaubert, enrôlés dans une aventure intellectuelle dont ils n'appréhendent pas toute la portée, l'ont prouvé en 1880 et Huysmans nous semble avoir retenu cette leçon <sup>(14)</sup>. Dans **La Retraite de M. Bougran**, le sens déborde de toutes parts la fragile anecdote qui le supporte, et l'on serait tenté de croire que, comme pour **A vau-l'eau**, «*c'est une idée abstraite qui a dirigé (la) nouvelle*» <sup>(15)</sup>. Elle se charge en effet de plusieurs sens allégoriques manifestant des préoccupations caractéristiques des textes qui lui sont contemporains. Œuvre de synthèse temporaire, ambitieuse en dépit de sa brièveté, cette fiction réinterroge avec originalité la relation à certaines figures que nous dirons paternelles ; elle donne à la réflexion une dimension historique et métaphysique qui renouvelle sensiblement le matériel imaginaire mis en œuvre jusque là par Huysmans.

\* \*

\*

Commençons par relever les variations de focalisation qu'impose le narrateur, puisque l'ambiguïté du personnage en dépend. Le plus souvent, par un usage adroit du discours indirect libre, le narrateur et le lecteur, introduits dans l'intimité du petit employé, voient le monde avec ses yeux, en focalisation interne, et partagent ses préoccupations, s'émeuvent de sa détresse. Parfois pourtant, dans de brusques changements de focalisation, le narrateur se désolidarise de lui pour le jeter du pathétique dans le ridicule. Dans les trois composantes d'une

même clause, le lecteur se voit contraint de passer, en un mouvement rapide et régulier de distanciation, de la perspective du personnage à celle du narrateur, devenue sarcastique, hostile : il en va ainsi quand Bougran déplore de devoir quitter

*«une vie bien assise, douillette; tiède, égayée par des propos de collègues, par de pauvres plaisanteries, par de minables farces»* (p. 47),

ou encore quand il rencontre

*«la chance, les premiers temps, de s'inventer une question analogue à celles qu'il aimait à traiter jadis, mais plus embrouillée, plus chimérique, plus follement niaise»* (p. 52).

Ailleurs, c'est un retour subit à l'omniscience qui renverse la perspective et vient accabler la victime ; Bougran passe alors d'un coup pour un esprit demeuré :

*«Quand il avait bien admiré cette façon d'assassiner les arbres, sous le prétexte de leur extirper de meilleurs fruits, il traînait, désœuvré, sans même s'être aperçu que cette chirurgie potagère présentait le plus parfait symbole avec l'administration telle qu'il l'avait pratiquée pendant des ans»* (p. 45).

Sans doute ce double jeu ironique d'un narrateur avec son personnage, qui n'a rien, après Flaubert, d'original, ne mériterait-il pas d'être relevé s'il ne nous semblait constituer la trace la plus visible, dans la narration, d'un conflit de valeurs, d'une oscillation entre deux évaluations concurrentes destinée à trouver son origine au niveau fantasmatique. Toute l'équivoque du personnage réside là, dans ce balancement entre le pathétique et le dérisoire.

L'histoire de Bougran s'organise en effet autour d'une cassure, marquant l'irruption de l'Histoire dans une vie et une conscience qui l'ont d'abord niée avec une obstination aveugle. Le microcosme administratif où il a longuement vécu avant sa mise à la retraite composait pour lui la création tout entière. Disposée selon un ordre théologique et monarchique, celle-ci garantissait la plénitude, la cohésion et la permanence des signes et du sens. La créature - on l'appelle Collègue, avec une dignité majuscule, dans ce système - reçoit et accepte une place définie sur la vaste échelle des Êtres : au-dessus, le Chef, véritable Dieu-le-Père pour un modeste employé (il se nomme justement M. Devin et s'adresse à Bougran *«d'un air paternel»*), reçoit des sphères supérieures (le Directeur, le Directeur du Personnel, le Ministre),



imperceptibles à un rédacteur, une partie de l'omniscience et de l'omnipotence divines. Au-dessous, une échelle symétrique subordonne l'infiniment petit administratif (commis d'ordre, expéditionnaires, garçons de bureau, etc.), tandis qu'une pluralité de mondes, structurés eux-mêmes à l'identique, gravitent loin en-dessous du Ministère :

*«M. Bougran admettait même des hiérarchies parmi ses congénères, jugeait l'employé d'un Ministère supérieur à l'employé d'une Préfecture, de même que celui-ci était, à ses yeux, d'un rang plus élevé que le commis employé dans une Mairie» (p. 48).*

Au sein de la sphère close du Ministère, une multitude de signes assurent la lisibilité sans équivoque de ces ordres superposés : un espace codifié, fait de seuils sacro-saints (Bougran pénètre dans le bureau du Chef *«sur la pointe des pieds, comme dans une chapelle, avec respect»* (p. 32) et d'escaliers symboliques, assure la mise en scène de la théophanie et propose aux subalternes la *«respectueuse vision»* du Chef, nouveau Moïse d'un Sinaï paperassier,

*«descendant droit, sans regarder personne, un portefeuille sous le bras, chez le Directeur. Toutes les têtes s'inclinaient sur son passage» (p. 36).*

Une métaphore longuement filée vient ainsi doubler et sacraliser, avec ironie, l'évocation de ce monde. Le bureau du rédacteur, par exemple, se charge des valeurs de la Sainte-Table : avant d'officier, le fonctionnaire, comme le prêtre, dépouille ses vêtements profanes et dispose devant lui, comme les objets d'un culte sur un autel, des ustensiles dont l'éloignement temporel accroît aujourd'hui l'allure ésotérique : sébille, grimace, macaron *«hérissé d'amandes»*, rondelle de carton servant à couvrir, telle la pale, le calice, l'encrier, le tout selon un *«ordre méthodique»* qu'on ne saurait altérer sans menacer l'ensemble du rituel et l'ordre du monde qu'il figure :

*«L'encrier était à gauche maintenant et le plumier à droite ! (M. Bougran) s'en fut navré» (p. 49).*

Les couleurs, évidemment, sont normées et font signe : *«énorme rond rouge»* à la boutonnière décorée du Chef (p. 36), *«papier d'un vert mat à raies veloutées»* réservé à son bureau (p. 32), faveurs, rubans tricolores aux usages rigoureusement codifiés, rien n'échappe, pour la satisfaction du commis, à l'ordonnance universelle. Car cette nature-là est un temple, où circulent un sens et une harmonie généralisée,

cautionnés par l'existence d'une parole révélée, indiscutable et intériorisée par chacun. Consacrés par leur ancienneté, les commandements de cette parole paternelle et divine sont hiérarchisés en lois, décrets, articles et le moindre Bougran sait les décliner, les ayant faits siens pour s'y soumettre librement : comme le martyr qui participe à son supplice, Bougran, précédant son chef, citera lui-même *«l'article 30»* qui le condamne. Au reste, comment y échapperait-il, puisque *«le législateur (...) a tout prévu»* (p. 34) ?

Dans des bibliothèques vitrées *«pleines de bulletins des lois, de "recueils des actes administratifs" conservés dans ces reliures spéciales aux Ministères»* (p. 32), reposent les textes fondateurs qui garantissent la permanence du sens et régissent le destin de chacun. Seule une langue sacrée sait énoncer avec exactitude les hiérarchies et les devoirs, trouver l'adéquation, toujours existante et définitive, des signes au référent, *«doser à de justes poids»* les salutations, selon *«une gamme qui exigeait des pianistes de bureau, un doigt rare»* (p. 37). Et si par accident se présente une situation *«non prévue par les dogmes imparfaitement imposés des protocoles»* (p. 38), un vieux clerc comme Bougran contribuera, l'âge lui ayant acquis le privilège de parler le verbe du Père, à gloser à son tour la Loi, dans *«cette langue administrative que les Anciens maniaient avec tant d'aisance»* (p. 35).

Une construction théologique aussi totalitaire et autarcique écarte, cela va de soi, toute évolution, tout avatar historique : c'est une langue morte qui sert à dire l'éternité d'un monde immobile où le présent assure la répétition rituelle d'un *«in illo tempore»* harmonieux, *«dans ce temps-là, rêve Bougran, tout était à l'avenant»*. Ritualisé, composé d'horaires immuables (*« Le Directeur demande le portefeuille pour cinq heures »* (p. 42), le temps ne s'ouvre et n'ouvre l'esprit sur aucun vide angoissant :

*«Cette habitude d'un bureau vous enferme dans une pièce toujours la même, pendant d'identiques heures (...). Mais ce manque d'imprévu (est) en si parfait accord avec la monotonie des visages, la platitude des plaisanteries, l'uniformité même des pièces !»* (p. 39).

Tout péril est ainsi conjuré : monde sans menace de déréliction, protégé, cautionné par une transcendance indubitable, à laquelle doit répondre un don de soi confiant et sans réserve (ce *«métier (...) vous prenait aux moelles, vous possédait, tout entier, à fond»* (p. 40), une dévotion et une foi reconnaissantes. Ainsi est assurée la jouissance

viagère d'une «*vie bien assise, douillette, tiède*», dans ce «un lieu de délices» (p. 47) où Anne-Marie Bijaoui-Baron reconnaît justement «*un cocon protecteur, un ventre maternel*» <sup>(15)</sup>, dont la figuration métaphorique est en effet canonique.

Bougran rêve. L'expulsion va lui ouvrir les yeux, le précipiter dans l'Histoire, lui enseigner ce qu'il savait déjà sans vouloir se l'avouer : ce Paradis intemporel n'a jamais existé ailleurs que dans le creux de sa nostalgie, dans un passé mythique auquel a succédé depuis longtemps une histoire dégradée. Sous le regard désormais critique de l'employé licencié rendu lucide par sa disgrâce, et surtout sous celui du narrateur au jugement plus affranchi, l'image du Père idéal va se lézarder, puis s'effondrer. La chapelle de M. Devin devient «*soudain maussade et bouffie, hostile*» (p. 32). Son omnipotence protectrice se fait redoutable ; la bienveillante providence, maléfique. Victime, le vieux rédacteur "découvre" que l'Administration fausse la hiérarchie des mérites et des âges par un népotisme et des passe-droits odieux, use de son pouvoir selon des finalités inintelligibles, avec arbitraire et injustice : elle le met, sans motif ni appel, à la retraite «*pour cause d'invalidité morale, inappréciable aux hommes de l'art*» (p. 32), elle l'expulse vers un monde chaotique et insignifiant. La «*coque*» hermétique qui l'avait jusqu'alors protégé, poreuse désormais, s'ouvre à la confusion, à cette promiscuité suspecte qui mêle de «*petits jeunes gens qui songent à leur plaisir*» (p. 60-61) et des «*chefs (...) racolés pour la plupart au-dehors*» (p. 36).

Le Père, le pouvoir ont donc menti. La Loi et le pacte linguistique qui la garantissait trahissent :

*«Lentement, posément, (Bougran) repassa dans sa tête les articles de cette loi ; il scrutait les routes de cette prose, tâtait les passerelles jetées entre chaque article ; au premier abord, ces voies semblaient sans danger, bien éclairées et droites, puis, peu à peu, elles se ramifiaient, aboutissaient à des tournants obscurs, à de noires impasses où l'on se cassait subitement les reins».*

*«Oui, le législateur de 1853 a partout ouvert dans un texte indulgent, des chausse-trapes»* (p. 34).

Cette aménité feinte dissimule, Bougran voit clair maintenant, un espace piranésien, labyrinthique, au centre duquel est embusqué un Minotaure capable de dévorer le plus aimant de ses fils : c'est la face cachée du «*paterne (...) Devin*», le Père noir, infanticide, diabolique.

Dans une comparaison étendue aux dimensions de l'allégorie, le narrateur, venant relayer en "vision par derrière" le retraité dont la lucidité reste timorée, dévoile, en décrivant la Pépinière du jardin du Luxembourg, la tâche maléfique que l'Administration pratique et fait pratiquer à leur insu par ses employés. Dans *«la prison moyen-âge des végétaux»*, dans la *«cave des tortures végétales de ce jardin»* - on reconnaît dans ces métaphores le caveau médiéval de Tiffauges et la silhouette du tortionnaire environné d'enfants victimes -, les jeunes arbres subissent des humiliations et des mutilations identiques à celles qu'inflige l'Administration à la Langue, naturelle et innocente comme eux :

*«Les arbres n'avaient plus forme d'arbre. On les écartelait le long des tringles, on les faisait ramper le long de fils de fer sur le sol, on leur déviait les membres dès leur naissance (...). Dans les bureaux, comme dans le Jardin du Luxembourg, l'on s'ingéniait à démantibuler les choses simples ; l'on prenait un texte de droit administratif dont le sens était limpide, net, et (...) l'on faisait de ce texte un embrouillamini, une littérature de Magot, aux phrases grimaçantes rendant les arrêts les plus opposés à ceux que l'on pouvait prévoir»* (p. 45).

C'est ce *«comprachico de la botanique»*<sup>(16)</sup> et de la langue, ce Père tortionnaire à qui Bougran a tout donné, qui l'arrache à sa vie tiède, lui préfère des rivaux plus jeunes, punit son dévouement, le châtie pour une faute inconnue. Apprenant son éviction *«pour infirmités»*<sup>(17)</sup>, Bougran s'insurge un moment, proteste : *«Mais je n'ai pas d'infirmités, je suis valide !»* (p. 31). Vaine protestation, que vient aussitôt démentir son *«œil de bête assommée»*, son *«impression d'un homme qu'on étrangle»* (p. 32-33). En fait, depuis toujours, par une acceptation heureuse et confiante, il avait opté à son insu pour une *«existence de cul-de-jatte»* et de mutilé (p. 47). Telle est l'addition exorbitante que les fils devaient régler au père, en contrepartie de l'ordre rassurant qu'il leur garantissait : une vie de solitude (*«Je suis seul, célibataire, sans parents, sans amis, sans camarades»*, gémit Bougran, p. 40), de renoncement pulsionnel (Bougran condamne sévèrement les jeunes gens qui *«songent à leur plaisir»*), de castration.

Le microcosme administratif, ce raccourci de création harmonieuse, a donc basculé dans l'horreur ; l'image d'un Dieu-Père compréhensif s'est renversée dans cette d'un Moloch inintelligible, irrespectueux des contrats, qui donne ou retire la vie à discrétion, accomplit le mal et dont Bougran, la créature rejetée dans le non-être d'un univers sans loi, ose entreprendre désormais le procès.

Les débuts de sa retraite peignent le tableau du monde après la mort de Dieu. Sorti de l'âge théologique, l'employé porte ses regards vers le vide de son ciel administratif puis ici-bas : tout ce à quoi le Père donnait sens a versé dans le dérisoire. Bougran ambule, erre, dans un espace désorienté, absurde ; le temps de la répétition sacrée, mesuré par une autorité, se dissout dans une insignifiance profane, où les jours et les nuits s'inversent d'une façon maligne <sup>(18)</sup>. Le vieux clerc, jadis serviteur respecté de la langue sacrée, situé à sa juste place dans une hiérarchie intelligible, *«fuit sous l'averse»* et les mots injurieux de *«mouchard, de roussin, de vieux poirot»*. Toute la pyramide théologique-monarchique s'est éboulée. A la place des chefs d'antan, tous nobles <sup>(19)</sup>, s'étend le désordre des fils sans père ni loi, dont Bougran s'était désespérément refusé à reconnaître l'usurpation ; partout cette anarchie qu'on nomme démocratie :

*«Tout se délitait, tout s'effondrait depuis des ans. Le temps des abominations démocratiques était venu (...). Quelle platitude et quelle déchéance !»* (p. 38).

Le don, l'obligation désintéressée de soi faisaient le clerc : *«ma vieille bonne Eulalie et moi, nous vivons de rien»* (p. 39), se plaisait à dire Bougran. Le voilà maintenant menacé de se vendre, de devoir trimer dans un magasin ou dans une banque <sup>(20)</sup>, d'accepter, puisque l'on s'écrit, aujourd'hui *«d'un Ministère à l'autre, de pair à compagnon, comme des négociants et des bourgeois»* (p. 38), les relations monétisées qu'il a jusqu'alors pu ignorer. On a compris que l'expulsion de Bougran est pour lui une véritable Révolution : il quitte son Ancien Régime pour une société sécularisée ; il pénètre, bouleversé, dans l'Histoire.

Sujet sans prince, créature sans créateur, Bougran erre dans un monde vidé de son sens. Triplement orphelin, il a perdu d'un coup son père, son Roi et son Dieu et peut alors poser les questions qui confèrent à son aventure et à lui-même leur réelle portée :

*«Alors, que devenir ? que faire ? et cette éternelle interrogation restait sans réponse»* (p. 48).

Folantin en restait là, résigné. D'autres, plus tard, s'opiniâtreront à attendre Godot. L'audace de M. Bougran, qui lui fera mériter la seconde syllabe de son nom, sera d'oser entrer en révolte contre l'ordre qui l'expulse et le nie, de prétendre, l'univers du Père s'étant effondré, en bâtir un autre, à soi seul, et qui lui fasse concurrence. *«Je suis sauvé !»* va s'écrier Bougran (p. 49). Mais s'il retrouve le mot

d'André Jayant et de Folantin <sup>(21)</sup>, le salut a changé de sens et d'ambition : il ne s'agit plus d' "être sauvé", de rechercher comme un enfant une cuisinière ou une pâtissière maternelles, mais de "se sauver". Orphelin toujours, mais de père, Bougran va se substituer à la triade paternelle disqualifiée et tenter de restaurer sur les décombres de l'ordre ancien un ordre qui échappe à l'anarchie du plaisir et du profit.

Il y a donc du Prométhée en Monsieur Bougran, un Prométhée petit-bourgeois, guidé par une logique entêtée jusqu'à une cocasse ineptie tragique. Son originalité réside là, dans la discordance entre sa platitude insignifiante et la folle démesure de son entreprise. Puisque le monde est sans Dieu, il faut refaire, à la place de Dieu, un monde ; puisque le Père se retire, il faut être à soi-même son propre père : c'est la défaillance de la loi qui éveille en lui le législateur. Et le retraité, métamorphosé, rebâtit tout seul, dans le vide, son Administration : il achète, il construit ; il embauche et salarie un ancien garçon de bureau, Huriot ; il s'empare, lui, Bougran, du mode impératif, il commande (*«Arrangez-vous comme vous pourrez, mais venez chez moi, demain, commencer votre travail»*, p. 57) et se fait même, un temps, obéir ; il s'arroge, de son seul fait, la tenue et la langue sacrées, reconstitue chez lui les rituels tatillons du temps et de l'espace. Bien sûr, son désir, comme celui d'André Jayant dans **En ménage**, répète et n'innove pas. Bougran doit donc s'attacher à reproduire scrupuleusement le passé, atteindre à cette duplication parfaite qu'il impose comme règle à Huriot : *«absolument, vous entendez, absolument comme au bureau»* (p. 56) et qui culminera dans un *«tout y est»* de démiurge plagiaire, enfin parvenu au soir de son sixième jour. Sans doute l'ironie s'en donne-t-elle ici à cœur joie, mais, comme celle de Flaubert, elle *«n'enlève rien au pathétique. Elle l'outré au contraire»* <sup>(22)</sup>, elle suscite une étrange et touchante poésie de l'absurde :

*«Il s'assit, radieux, et dès lors revécut les jours d'antan. Il sortait, le matin, comme jadis, et d'un pas actif, ainsi qu'un homme qui veut arriver à l'heure, il filait le long du boulevard Saint-Germain, s'arrêtait à moitié chemin de son bureau, revenait sur ses pas, rentrait chez lui, tirant dans l'escalier sa montre pour vérifier l'heure (...) et au travail !»* (p. 52).

Son but, au fond, est de nier le temps et l'histoire (il savoure les bonheurs du *«comme jadis»*), d'abolir l'espace (*«il se trouvait, sans avoir changé de place, revenu devant son ancien bureau»*, p. 51), d'assujettir les choses à ce qui n'est qu'un immense déni de réalité : Bougran refuse d'admettre la caducité des valeurs et des croyances séculaires qui

l'ont formé. Impuissant à vivre sans père et à accepter la mort de Dieu, il s'obstine à croire en Dieu, après que Dieu a cessé de croire en lui. Par la toute puissance magique de sa pensée, il prétend que rien n'a changé : bref,

*«tout comme au bureau, ajout(e)-t-il, satisfait (...). Est-ce assez nature !»* (p. 63).

C'est ce dernier mot de *«nature»*, lourd de sens pour l'auteur d'**A rebours**, qui circonscrit évidemment les très étroites limites de ce projet. Des Esseintes, parti d'une révolte identique, s'était proposé de rompre avec la nature, avait tenté au moins de lui substituer une contre-nature née de la seule main de l'homme. Dans son arche, le Noé de Fontenay-aux-Roses ne prétendait pas sauver la nature condamnée : il emportait des poissons, certes, mais mécaniques, des femmes-locomotives, s'inventait des repas-clystères. L'insurrection de Bougran n'a point cette audace sacrilège, la comparaison des deux démiurges à l'œuvre, l'un élaborant sa chambre à coucher <sup>(23)</sup> et l'autre son bureau, l'attestera. Bougran ne cultive pas la distorsion dans la copie, il se condamne à la duplication servile du monde. Celui qu'il recompose n'est qu'une citation, une longue redite, un bégaiement absurde.

Plus gravement, les signes qu'il capte et émet autour de lui ont perdu leur référent, comme les lettres qu'il expédie, leur destinataire : Bougran engage un dialogue à une seule voix, dérisoire et tragique - on songe ici à Beckett - s'adresse des pétitions, dans la circularité absurde de paroles vaines, pour peupler le monde déserté. Mais *«il reconnaissait son écriture (...) et cela lui enlevait toute illusion !»*. La langue, jadis, assurait une parfaite adhésion du signifiant au signifié et du signe au référent. Aujourd'hui, le discours de Bougran est proprement discours du manque et du mime, une production hystérique, comme le prévoyait très justement Huysmans, dès les notes du **Carnet vert**, en voulant peindre en lui *«la folie douce de l'hystérie administrative»*. Car comment être à la fois le père et le fils, le maître et le serviteur, le créateur et la créature ? Et, pour un rédacteur, qu'est-ce qu'un texte sans la marge, un faute sans la correction ?

*«Il suait sur son papier, recommençant plusieurs fois ses minutes ou ses brouillons, les corrigeant dans la marge laissée blanche sur le papier, comme le faisait son chef, jadis, n'arrivant pas, malgré tout, à se satisfaire»* (p. 53).

L'employé prétend occuper la place du Chef, du surmoi, mais, ne s'en reconnaissant pas le droit, il veut en même temps la laisser vacante.

C'est un fils insurgé, mais malgré lui, en quête de soumission, inapte à vivre dans un monde sans transcendance. Aussi bien le rebelle devenu maître ne parvient-il qu'à engendrer la rébellion, à aggraver l'anarchie, précisément issue, mais il l'a oublié, de la disqualification du Père et de la liberté présomptueuse des fils. Nul ne prend plus Bougran au sérieux : sa bonne, devenue cupide comme son siècle, se rebiffe à son tour, le pille, bataille avec Huriot. Mesquines guérillas domestiques, comme excelle à en narrer Huysmans ? Sans doute, mais aussi tableau d'un monde horizontal où l'homme prétend se faire le seul fondateur de la loi. Or, à en croire la nouvelle, cette dernière s'effondre avec la transcendance qui la justifiait jadis.

Bougran l'a compris. Depuis le jour de sa mise à la retraite, il sait qu'on ne saurait se saisir de la loi contre son fondateur même :

*«Il eut un mouvement de colère, rêva d'intenter un recours devant le Conseil d'État, puis, dégrisé, se dit : je perdrai ma cause et cela me coûtera cher»* (p. 34).

Lui-même, on l'a vu, a cité l'article qui le condamne et tendu, comme la Jeanne d'Arc de Dreyer, la corde du supplice à son bourreau. Pourtant Bougran osera poursuivre l'acte de révolte désespérée : on va le retrouver installé dans son bureau rival, *«plongé dans le pourvoi au Conseil d'État»* (p. 61). Cet article défini à valeur anaphorique, sans autre antécédent dans le texte que la phrase citée de la page 34, confirme que c'est pour lui-même qu'il fait appel de la décision immotivée le mettant à la retraite. C'est bien *«un excès de pouvoir»* que *«M. un tel»* (c'est-à-dire Bougran, qui ne peut se désigner nommément sans faire voler sa fiction en éclats) cherche à faire annuler par son recours, et cette réclamation, de l'avis du Bougran chargé d'évaluer la validité de la procédure, *«est en droit fondée»*. Assis sur deux chaises à la fois, de part et d'autre du même bureau, Bougran occupe deux positions incompatibles : victime de l'Administration, il est plaignant ; porte-parole de cette Administration, il est juge, ou du moins chargé de préparer la décision du juge. Le voilà fils protestataire et père juge : *«C'est ici, songe-t-il plaisamment, que cela devenait difficile»* (p. 62). Car quoi qu'il choisisse, il choisira contre lui-même. S'il tranche en faveur du plaignant, il entre en rébellion ouverte contre l'ordre paternel qu'il prétend justement réincarner et sans lequel il ne saurait vivre ; s'il conclut contre lui, il condamne son projet même de rébellion, doit accepter son *«infirmité»* et boucler son bureau parallèle. Le Fils doit-il condamner le Père ou se soumettre à son iniquité ? Justifiera-t-il la révolte ou l'injustice ? Vaste question pour une bien petite tête, pendant quarante jours de tentation :



*«Il s'agit, se dit-il, de sortir habilement de ce litige, de ruser, de négliger certains points. En somme, j'ai, aux termes de la loi, quarante jours pour répondre, je vais y songer, cuire cela dans ma tête»* (p. 62).

Rarement la paralysie causée par l'ambivalence aura trouvé un scénario apte à la mettre en scène avec une plus adroite bouffonnerie tragique. On connaît l'issue du dilemme : Bougran prendra contre lui-même le parti du Père. Puisque le fils s'est arrogé le droit de dire la loi pour suppléer à la défaillance du père, il choisira de se soumettre le premier à la loi ; il sauvera l'ordre qu'il menaçait en prétendant le restaurer. Bougran rejette *«son pourvoi»* :

*«Sur le bureau, dans la pièce maintenant déserte, s'étalait la feuille de papier sur laquelle M. Bougran avait, en hâte, se sentant mourir, griffonné les dernières lignes de son pourvoi :*

*“Pour ces motifs, je ne puis, Monsieur le Président, qu'émettre un avis défavorable sur la suite à donner au recours formé par M. un tel”*» (p. 65).

Bougran renie sa propre révolte, assume son *«infirmité»* et du même coup, comme Frantz Fabre l'a fort bien vu, *«rédige sa propre sentence de mort»* <sup>(26)</sup>, par un acte de justice qui confond en lui le juge et le condamné. *«Le sacrifice*, Baudelaire aussi projetait de le montrer dans un roman, *n'est complet que par le sponte sua de la victime»* <sup>(25)</sup>. Bougran, par sa fin, en offre l'illustration : le besoin de croire a subsisté en lui après la vacance de Dieu et il meurt en martyr dérisoire d'une religion défunte.

\*      \*

\*

Tout repose donc dans ce texte sur un tête-à-tête entre le fils et l'instance paternelle. Mais le sens de l'affrontement qui en découle peut se lire, comme dans un discours parabolique, à plusieurs niveaux, sans que se trouve menacée l'unité sémantique de l'ensemble.

Au niveau proprement fantasmatique, l'origine et l'enjeu de la lutte, même si les images du corps maternel ont quasiment disparu, demeurent la possession, dans *«cette coque qui l'avait si longtemps couvert»*, de cette *«vie bien assise, douillette, tiède»* d'où le fils se fait expulser et qu'il s'efforce de recomposer comme un hors-la-loi. Le Père,

comme le fit Ginginet pour Léo, comme le médecin pour des Esseintes<sup>(26)</sup>, parle au nom du principe de Réalité : il est l'accoucheur qui fait entrer Bougran dans l'histoire, dans un temps fatalement perçu comme un agent de dégradation. De ce fait, son image éclate et s'inverse. Haïssable, il est venu briser une sorte de pacte dans lequel s'endormait la confiance, maintenant désabusée, de l'enfant. Le système des valeurs paternelles, auparavant garant du bonheur, doit être réévalué, remis en cause : il mutilait, produisait, comme les comprachicos, des infirmes, supposait d'eux l'acceptation de la castration. Cet affrontement, s'il demeure posé en ces termes archaïques, n'offre tendanciellement que deux issues : l'infanticide ou le parricide. De là les velléités de révolte du pauvre bougre qui se prend pour un grand. Seulement, l'histoire de son échec l'atteste, la voie de l'insoumission est barrée par l'intériorisation de l'interdit : c'est en lui-même que Bougran l'insurgé se heurte au père, pour le laisser finalement parler par sa bouche. On ne peut durablement se pourvoir contre le père : sans sa caution, le monde n'est que simulacre. Sa loi seule, quelque mutilante et arbitraire qu'elle soit, peut faire vivre et mourir.

Mais l'originalité de cette fiction tient aux expansions symboliques qu'autorisent les scénarios fantasmatiques appartenant au Cycle du Père. Le tête-à-tête avec la mère assoupissait l'imaginaire dans l'étroit cercle du désir et du corps ; c'est que l'instance maternelle échappe à l'histoire, relève de l'atemporalité du mythe, comme le moyen-âge chimérique que s'inventera bientôt Durtal. Le Père, lui, marque l'entrée ou le retour dans la réalité de l'histoire collective. Toutes les œuvres de son cycle portent ainsi la marque d'une réflexion historique et politique que la décennie première ne connaissait pas.

Historiquement, tout s'organise autour d'une fracture. Il était «*autrefois*» un ordre pyramidal, théologique, monarchique, aristocratique, au pouvoir par définition exclusif. Cohérent, voire totalitaire, disposant d'un système sémiologique sans ambiguïté, il assignait à chacun sa place et ses fonctions. A la limite, ce pouvoir incontesté n'existait pas, confondu qu'il était avec le fonctionnement harmonieux du monde. Il ne devient sensible que par son dérèglement, qui marque l'irruption d'une Histoire porteuse de dégradation. C'est la défaillance du Chef, *Bougran* le dit, qui a conduit les fils à la révolte. Or ce modèle schématique vient, dans son esprit, se superposer comme une grille explicative sur l'histoire de la France : la crise collective des croyances relaie et justifie en lui les conflits de nature individuelle. Si imprécise que soit l'analyse historique de Bougran, à ses yeux l'Ancien

Régime (monarchie, société d'ordres, institutionnalisant et codifiant les hiérarchies, respect de la *fides*, etc.) s'oppose à la période postrévolutionnaire (égalitarisme bourgeois, dispersion démocratique du pouvoir, règne de l'argent, effacement des hiérarchies, brouillage des signes, etc.) comme s'opposent le Père bon et le règne du mauvais Père, impuissant devant l'anarchie filiale. La vie du pauvre Bougran, par la fracture incompréhensible qui est venue la diviser, résume donc allégoriquement l'histoire de la France. Une question se pose désormais avec urgence : pourquoi et comment le pacte s'est-il rompu ? que s'est-il donc passé entre le moyen-âge et le monde moderne, entre société sacralisée et société sécularisée, entre mythe et histoire ? **Là-bas**, en chantier avant la rédaction de notre nouvelle, sera chargé de mener l'enquête, et sa genèse complexe tient dans cette énigme. Le projet se présente d'abord comme une interrogation sur la légitimité problématique d'une monarchie interrompue par le régicide révolutionnaire (Huysmans veut écrire un roman sur *«la cause du roi Charles XI (...) la survivance de Louis XVII»* <sup>(27)</sup>, puis remontant l'histoire avec logique, s'orientera vers la grande charnière historique du XV<sup>e</sup> siècle.

Lue sous l'angle politique, la nouvelle pose une question simple : quel pouvoir constituer quand il n'y a plus de Pouvoir ? Mais Bougran, tout empêtré dans l'ambivalence, est impuissant à y répondre simplement. Pour lui, comparé à l'idéal monarchique, hélas révolu, le règne des fils (Bougran dresse à sa manière le constat révoltant de l'immense gâchis moderne) est l'âge de l'anarchie, des *«abominations démocratiques»*. Chacun alors s'autorise, comme lui, à récuser un pouvoir déconsidéré et à ouvrir pour son compte son Administration personnelle ; chacun s'institue chef et restaure, sans légitimité, une micro-monarchie sans monarque : Bougran, qui t'a fait chef ? Ce pouvoir usurpé, dispersé, fruit d'une dissidence nostalgique, n'est pas viable et aggrave l'anarchie. D'ailleurs, peut-il prétendre être un pouvoir, s'il ne réprime pas cette anarchie et si, du même coup, il ne se retourne pas contre lui-même d'une façon paralysante ? Le bougranisme, on le voit, est par essence un parti de sujets. Prêt à résigner un pouvoir qu'il n'a pas vraiment demandé d'exercer, il porte en lui une Restauration, mais désespérée, puisque le devenir historique n'est que décadence ; il appelle à une révolution, mais réactionnaire, individuelle et de plus frappée de scepticisme. Alors, puisque l'histoire est insensée et le présent incohérent, il restera au successeur de Bougran, Durtal, à refaire un saut dans le Mythe, à réinventer un ordre et une société monarchiques : le père supérieur remplacera le Chef de bureau et le

monastère succèdera au ministère.

Le pouvoir, au fond, n'est jamais pensé en termes proprement politiques. C'est ce qui explique qu'il revêt, et la nouvelle avec lui, une dimension métaphysique. Avant sa mise à la retraite, Bougran vivait dans un univers ordonné, régi, du plus haut, par des lois justes et intelligibles, tout infusé de sacré. Bougran ne priait pas : son travail était don entier de soi, action de grâces inconsciente ; Bougran ne péchait pas : il vivait sans désirs, sans besoins, sans argent ; Bougran n'avait même pas d'âme : qu'en aurait-il fait ? Il n'était pas né, il reposait au creux de l'Être et le Mal n'existait pas encore. Or, quand celui-ci survient, il faut bien admettre qu'il n'est pas le fait de Bougran. C'est Devin, au nom limpide, qui expulse sa créature, comme Candide hors de son beau château, qui rompt le contrat (en fait, il l'avait depuis longtemps écorné : seule la candeur de Bougran pouvait l'ignorer). Bougran est injustement frappé, comme Monsieur K., pour une cause arbitraire, inconnue. En fait, M. Devin a déposé le masque, il s'est fait Dieu du mal, Diable, et la créature, si elle s'examine, se juge innocente, étrangère à cette perversion. Que faire alors de la vieillesse, de la solitude, de la mort proche ? en un mot, que faire du Mal ? Faut-il en assumer la responsabilité, même révoltante d'iniquité ou bien entrer en dissidence, accuser le Père d'injustice ? Faut-il accepter l'inculpation ou inculper Dieu pour se proclamer Dieu à sa place, au risque de servir de dangereux modèle aux Huriot et aux Eulalie ? Sous ce rapport, **La Retraite de M. Bougran** est l'amorce d'une théodicée : en choisissant de rejeter son pourvoi, M. Bougran assume en silence son destin de créature et finit par disculper M. Devin : les raisons du Mal n'en sont plus intelligibles, mais Dieu reste hors de cause et l'avenir sauf. Bougran, au total, choisit de redevenir fils, sujet et créature. C'est qu'il n'avait pas, pensera-t-on, les épaules assez larges pour endosser le rôle du Révolté : Gilles de Rais, qui se prépare à lui succéder, instruira plus longuement et surtout plus lucidement le procès, mais il finira également par faire amende honorable.

**La Retraite de M. Bougran**, on en conviendra, ne saurait se réduire à une physiologie, comme la *«leçon d'histoire naturelle, genre commis»* <sup>(28)</sup> qu'écrivit le jeune Flaubert, ni à une satire vengeresse de la vie administrative, encore moins à une farce courtelinesque. Malgré leur commun statut d'employé, M. Bougran n'est pas le cadet de M. Patissot <sup>(29)</sup> ou l'ainé de M. Soupe <sup>(30)</sup>. En fait ce petit homme attachant se présente comme le produit hybride d'une triple ascendance et la nouvelle résulte d'un mélange des genres inattendu. Étude de

mœurs, d'abord, héritière, dans sa minutie descriptive, d'un long siècle d'observation satirique antibourgeoise, la nouvelle s'inscrit dans le mouvement naturaliste, plus près toutefois de Flaubert que de Zola. Mais les dévoiements de la logique poussée dans l'absurde, l'usage de l'ironie et de ce « *comique arrivé à l'extrême*, que recherchait justement Flaubert, *le comique qui ne fait pas rire* »<sup>(31)</sup>, sont autant de tentatives pour extraire l'écriture de la formule naturaliste, non en la reniant, mais en la dépassant du côté de la facétie sérieuse, de la dérision humoristique caractéristique des « *rires fin de siècle* »<sup>(32)</sup>. Enfin, à la combinaison piquante de l'esprit fumiste et du naturalisme, vient s'adjoindre, dans une récit qui n'ose pas se donner franchement le caractère d'une parabole, une manière de conte philosophique, dans l'esprit d'un dix-huitième siècle qui aurait vieilli de cent ans et égaré ses illusions. Cet alliage saugrenu, il faut l'avouer, a pu déconcerter et explique peut-être l'indifférence que la nouvelle a reçue trop longtemps de ses lecteurs et de Huysmans lui-même. Quelques années encore, et l'esprit de sérieux l'aura emporté en lui sur l'humour original qui l'avait conduit, dans la décennie qui s'achève, à explorer des formes d'écriture audacieuses. La littérature en sortira-t-elle gagnante ?

Jean-Marie SEILLAN

## NOTES

1. La nouvelle lui a été commandée et refusée par une revue anglaise, **The International Review**. Huysmans n'a pas tenté davantage de la publier et, peu avant sa mort, a demandé à son secrétaire, Jean de Caldain, de la détruire. Celui-ci a sauvé le texte, qui ne paraîtra en librairie qu'en 1964, grâce aux soins de Jean-Jacques Pauvert. Pour plus de détails, on consultera dans cette édition l'avant-propos de Maurice Garçon, à qui nous devons ces informations, et la biographie de Baldick, pp. 146-148.
2. Bibliothèque de l'Arsenal, fonds Pierre Lambert, n° 75, f. 8.
3. Il n'avait pas eu accès au texte pour écrire sa **Vie de J.-K. Huysmans**. C'est ce qui explique qu'il prête à tort à la nouvelle un dénouement identique à celui de *Bouvard et Pécuchet* « (*Bougran*) finit par s'établir copiste », (p. 147).
4. **Bulletin de la Société J.-K. Huysmans**, n° 48, 1964, p. 280.
5. **Huysmans peintre de son temps**, Paris, Nizet, 1973, p. 313 et 304.
6. C'est le cas de Pierre Cogny (**Huysmans, de l'écriture à l'Écriture**, Paris, Téqui, 1987) et d'Alain Vircondelet (**Huysmans**, Paris, Plon, 1990).
7. Lettre du 17 mai 1888, citée par Maurice Garçon, dans son avant-propos, p. 13.
8. C'est le 4<sup>e</sup> bureau, dirigé de 1887 à 1915 par Jacques Grumbach, qui était alors chargé, à la direction de la Sûreté, des affaires politiques. Cf. sur ce point l'article bien informé de Guy Thuillier, « Huysmans et *La Retraite de M. Bougran* », **La Revue administrative**, janvier-février 1982, pp. 17-27.

9. La correspondance de Huysmans fourmille de protestations contre le bureau. Un exemple parmi d'autres : *«Je m'embête. Le Ministère est devenu une usine absurde - feuilles de présence, à l'arrivée, dans le jour, à la sortie»*. Lettre à Arij Prins, du 28 mai 1887. **Lettres inédites à Arij Prins**, Genève, Droz, 1977, p. 80).
10. Les préoccupations intellectuelles ou artistiques de M. Bougran semblent encore inférieures à celles de M. Folantin et le narrateur ne croit pas utile de préciser ce qu'il lit. Il échoue parfois, découvert, dans les musées, *«mais aucun tableau ne l'intéressait ; il ne connaissait aucune toile, aucun peintre»* (p. 46-47).
11. Cf. Anne-Marie Bijaoui-Baron, «Les Retraites de M. Huysmans», **Bulletin de la Société J.-K. Huysmans**, 1980, n° 71, p. 14.
12. Dans un article qui mesure l'intérêt véritable de cette nouvelle, («Esthète ou fonctionnaire, des Esseintes et M. Bougran», **Huysmans**, Les Cahiers de l'Herne, 1985, pp. 119-130), Franz Fabre fait par deux fois référence à Kafka.
13. C'est encore dans une vie à la Bougran que Camus, à la recherche du *«premier signe de l'absurdité»*, trouve un exemple : *«Il arrive que les décors s'écroulent. Lever, tramway, quatre heures de bureau ou d'usine, repas, tramway, quatre heures de travail...»*, **Le Mythe de Sisyphe**, Gallimard (Collection Idées) p. 27.
14. **Bouvard et Pécuchet** a commencé à paraître en décembre 1880 dans **La Nouvelle Revue**, et a été repris dans l'édition des **Ouvres complètes** de Flaubert en 1885, un an avant que Huysmans n'inscrive le projet de sa nouvelle dans son **Carnet vert**.
15. Huysmans, lettre à Kistemaeckers du 31 décembre 1881, citée par R. Baldick, **La Vie de J.-K. Huysmans**, p. 86.
16. Article cité, p. 10.
17. L'allusion aux comprachicos renvoie vraisemblablement à **L'Homme qui rit** de V. Hugo. Plus particulièrement, la scène de la cave pénale (livre VI) où Hardquannone l'infanticide est supplicié et châtié a retenu l'attention de Huysmans, qui la décrit dans un article intitulé «Les Dessins de Victor Hugo», paru au début de 1890 dans **La Jeune Belgique**.
18. On se rappellera l'infirmité de M. Folantin, et la signification symbolique de sa claudication.
19. *«Il s'avisait de lire, dans la journée, quand il plut, et alors, fatigué de ses insomnies, il s'endormit ; et la nuit qui suivait ces somnolences devenait plus longue, plus éveillée, encore»*. (p. 46). Des Esseintes connaît aussi ces horaires à rebours, mais il les choisit, quand Bougran les subit.
20. Outre M. Devin, deux chefs se trouvent cités par Bougran : M. Desrots des Bois (p. 36) et M. de Pinaud (p. 60). Il les nomme avec une révérence évidemment aveugle à la malice à dicté la création de leur nom (cf. *«Nous mollissons, comme disait ce pauvre Monsieur de Pinaudel»*).
21. Ce sont les seules hypothèses formulées dans le texte, la première par Bougran, p. 48, la seconde par Huriot, p. 57.
22. **En ménage**, p. 81 et **A vau-l'eau**, p. 430 (éd. 10-18).
23. G. Flaubert, Lettre à Louise Colet du 9 octobre 1852, **Correspondance**, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, tome II, 1980, p. 172.

23. Des Esseintes ne cherche pas à être la dupe de son illusion. En pervertissant le sens des objets qu'il emploie, il entend «*arranger avec de joyeux objets une chose triste (...) renverser l'optique du théâtre*» (**A rebours**, Folio, p. 161). Bougran, en retrait par rapport à son prédécesseur, réemploie les matériaux mêmes du monde défunt et se fait pur copiste.
24. Article cité, p. 129.
25. Baudelaire note cette pensée dans un projet de «Roman sur la sainteté et la peine de mort», **Œuvres complètes**, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1961, p. 521.
26. «*Le médecin ajouta (...) qu'il fallait quitter cette solitude, revenir à Paris, rentrer dans la vie commune. «Ainsi, sa béatitude était finie ! ce havre qui l'abritait, il fallait l'abandonner.» A rebours*, pp. 349 et 352. En *rade* et **Le Cathédrale**, on le sait, finissent également par un départ qui prend la forme d'une véritable expulsion pour le Durtal de **L'Oblat**, chassé d'un Val des Saints protecteur, au moment où l'histoire se fait metteur en scène du fantasme.
27. Lettre du 30 novembre 1887, **Lettres inédites à Jules Destrée**, Genève, Droz, 1967, p. 119-120.
28. Cette esquisse a paru en 1837, dans **Le Colibri** de Rouen (cf. Flaubert, **Œuvres complètes**, Éditions du Seuil, 1964, tome I, pp. 100-102).
29. M. Patissot, commis principal de ministère, est le héros ridicule d'une série de contes de Maupassant publiés dans **La Gauloise** en 1880, sous le titre des **Dimanches d'un bourgeois de Paris** (cf. **Contes et nouvelles**, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1974, tome I, pp. 122-174).
30. Personnage de **Messieurs les ronds-de-cul** de Georges Courteline (1893).
31. Lettre à Louise Colet, 8 mai 1852, **Correspondance**, *op. cit.*, p. 85.
32. Voir à ce propos la présentation de l'anthologie de Daniel Grojnowski et Bernard Sarrazin, **L'Esprit fumiste et les rires fin de siècle**, Paris, José Corti, 1990.

## J.-K. HUYSMANS ET L. LAVEDAN

---

La collection P. Lambert contient un dossier <sup>(1)</sup> renfermant quatre lettres dont trois de l'académicien Henri Lavedan et une de son père, Léon Lavedan <sup>(2)</sup>. Cette lettre est intéressante, car elle contient une nouvelle proposition faite à J.-K. Huysmans, de collaborer au **Correspondant**, la vieille revue des catholiques libéraux, à laquelle il avait confié, en février 1897, le premier chapitre de **La Cathédrale**. La publication avait provoqué une polémique entre L. Lavedan et le directeur d'un quotidien catholique, **La Vérité** : Auguste Roussel (à la suite de la protestation d'un abonné, publiée le 30 avril dans ce journal).

Nous connaissons la réaction de Huysmans par une lettre à Mme Bruyère, l'abbesse de Sainte-Cécile de Solesmes (11 juin 1897). Il constate que, très éloigné du milieu catholique libéral, il se trouve rangé dans son camp, prenant position contre un autre qui aurait sa sympathie !

Voici le texte de la lettre de L. Lavedan :

Samedi 28 septembre 1901

Mon cher confrère, — (*Monsieur paraît trop sec ; cher Monsieur me paraîtrait insuffisant et banal ; et ne pouvant vous appeler ni mon Révérend Père ni mon cher frère, j'adopte, comme se rapprochant le plus de la vérité, mon cher confrère, puisque vous allez le redevenir, et je vous adresse aujourd'hui la requête que vous a annoncée notre commun ami, l'aimable et excellent chanoine Mugnier.*

J'aurais voulu vous écrire le jour même où il l'a fait lui-même, mais traversé par toutes sortes d'imprévus, je n'ai pu trouver un moment de liberté qu'à mon retour ici, dans mon ermitage, et je viens vous dire toute mon ambition de publier un article, ou un fragment quelconque de vous dans le **Correspondant**, — Je dis un pour commencer, car, bien entendu, je souhaiterais vivement une suite.

L'abbé Mugnier m'a parlé d'un morceau qui serait un vrai bijou, et que j'aurais un plaisir exceptionnel à publier. Ce morceau, m'a-t-il dit, pourrait s'appeler la **Liturgie des Fleurs** -



Quel titre poétique et embaumé, quelles merveilles d'art il promet ! Quels trésors d'érudition enchanteresse il annonce ! Quelle gamme de couleurs ! Quelle élévation !

J'en rêve !

A défaut de ces pages magnifiques et suaves, si elles ne sont pas arrivées au point de perfection où vont les porter votre âme d'artiste, n'avez-vous pas des chapitres de votre **Oblat**, le premier chapitre, par exemple, qui doit être tout fait et tout achevé. — Ce serait là une très bonne entrée en matière.

Par dessus tout je préférerais la **Liturgie des Fleurs**, mais je ferais le plus sympathique accueil à **L'Oblat**, et j'ose dire que, de tous les périodiques qui peuvent vous solliciter, revues ou journaux, aucun ne serait mieux que le **Correspondant**, par son caractère comme par sa large diffusion dans le public de vos idées et de votre choix, le cadre naturel de vos écrits.

Permettez-moi d'invoquer d'autres titres à vos préférences.

J'ai toujours été, depuis mes trois années de passage à la préfecture de la Vienne, un ami de Ligugé <sup>(3)</sup>, qui a reçu bien des fois jadis ma cordiale visite, et à qui j'ai donné tous les témoignages de sympathie dévouée qui étaient en moi.

D'autre part, vous allez venir habiter à Paris l'appartement occupé autrefois par Mgr Dupanloup <sup>(4)</sup> dont j'ai été un des amis les plus intimes, appartement qui m'a vu bien des fois, auquel se rattachent beaucoup de mes plus chers souvenirs, dans ce couvent des Bénédictines du Temple, où ma chère fille a été élevée en partie, où se sont passées plusieurs années de sa jeunesse, et dont la belle chapelle est restée, pour ma femme et pour moi, un lieu préféré de prière.

A ces causes, comme dirait le dispositif d'un mandement, je réclame le traitement de la nation la plus favorisée, et je veux espérer que vous donnerez au **Correspondent** la marque de sympathies très particulières.

Le plus tôt serait le mieux, et si la Revue pouvait publier des pages de vous dans sa livraison du 10 octobre, à la veille même de votre rentrée à Paris, il me semble qu'il y aurait là une coïncidence des plus heureuses, puisque la Revue saluerait ainsi publiquement, de toutes ses cloches, votre retour...

Dites-moi oui, et vous ferez un infini plaisir au Directeur  
qui vous désire et au confrère qui vous tend amicalement la  
main <sup>(5)</sup>.

Lavedan

Château de Loury (Loiret),

René RANCOEUR

### NOTES

---

1. Ms. P. Lambert, 35, Bibliothèque de l'Arsenal. Voir Catalogue de l'Exposition de 1979, n° 390.
2. Léon Lavedan (1826-1904). D'abord journaliste à Orléans, il rédigea à la fin du Second Empire la chronique politique du **Correspondant** ; nommé par Thiers, en 1871, préfet de la Vienne, il devint en 1874 préfet de la Loire-Inférieure. Entre temps il fut pendant quelques mois administrateur général de la Bibliothèque nationale. De 1877 à 1904, il a dirigé le **Correspondant**.
3. **Correspondance de J.-K. Huysmans et de Mme Cécile Bruyère...** publiée et annotée par R. RANCOEUR, Éditions du Cèdre, 1950, p. 8-10.
4. La "Chronique de St-Louis-du-Temple", dans **Les Moniales** (Desclée de Brouwer, 1966, p. XXXIII, signale : "1859, janvier. Mgr Dupanloup devient locataire de la communauté". Il était évêque d'Orléans depuis 1849.
5. L'offre de collaboration fut certainement déclinée par Huysmans.

## COMPTE RENDU DE LA JOURNÉE ANNIVERSAIRE DU 9 JUIN 1991

---

La journée du 84<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Huysmans, ce 9 juin 1991, restera placée sous le signe de Médan.

En effet, elle commença par la visite de la maison de Zola, dont l'adresse actuelle est 20, rue Pasteur, à Villennes-sur-Seine. Cette bâtisse bourgeoise accueillit les habitués des "Soirées de Médan" et donna son titre au recueil de nouvelles. Sous la conduite enthousiaste de Mme Aubin, les huysmansiens découvrirent ce haut-lieu zoliste, son jardin, le pavillon construit pour la famille de l'éditeur Charpentier. Dans la salle à manger, une gravure associe les portraits des amis auteurs des **Soirées de Médan** : Alexis, Céard, Hennique, Huysmans et Maupassant. A l'étage, la grande pièce de travail de Zola, éclairée d'une vaste baie vitrée, frappe par l'éclectisme de ses choix décoratifs, tout comme l'aile édifiée pour créer une salle de billard, où les vitraux à motifs floraux et animaux, le sol de mosaïque, la haute cheminée de style composite forment un curieux ensemble. La lingerie avec ses boiseries, domaine de Jeanne, évoque la vie quotidienne ; dans une chambre, de précieux documents témoignent des luttes de Zola.

Le Père Christian Eugène, O.F.M., ne pouvant malheureusement être présent, Dom Géhard, bénédictin du prieuré de Saint-Lambert et lecteur averti de Huysmans, célébra ensuite la messe-anniversaire en la petite église Saint-Germain, toute proche.

Puis le restaurant "Le Port d'attache", en bord de Seine, fut le cadre de notre déjeuner fort animé.

En début d'après-midi, M. et Mme Aubin nous firent les honneurs de leur demeure, le château de Médan, l'autre lieu littéraire de la commune. Restaurés avec ferveur par leurs propriétaires, seuls subsistent les bâtiments Renaissance, que fréquentèrent les poètes de la Pléiade. Maurice Maeterlinck vécut dans la partie datant du XVIII<sup>e</sup> siècle, si détériorée au fil du temps qu'il fallut la détruire : des photographies conservent le souvenir de ces lieux et de leur magie.

Après l'éclairante causerie de Mme Becker sur **Les Soirées de Médan** (le texte en est publié dans ce bulletin), se tint l'assemblée

générale de la Société en présence de M. Arveiller, Mlle Barnéoud, Mme Becker, M. Brisacier, Mlle Cabirol, Mme Carlier, Mme Chagnaud-Forain et sa fille, M. et Mme Dubois, M. Guyaux, M. Jourde, M. et Mme Lafosse, Mme Escoffier-Lagarde, Mme Limat-Letellier, M. Marion, Mme de La Martinière, Mme Maurice, M. et Mme Morice, du Professeur Mosele, de M. Parmentier, M. Pavlidès, M. Rancœur, MM. et Mlle Rullaud, M. Schommer, M. Taponnier, M. et Mme Taugourdeau, Mme Thibierge, M. Trouvé, Mme Vincent-La Force, Mme Zuffi. S'étaient excusés Mme Alleaume, M. Bena, le Dr et Mme Boivin, M. et Mme Courbin, le Père Christian Eugène, l'abbé Faure-Choquet, M. Gaudin, M. Guérin, M. Guilbaud, Mlle Lary, M. et Mme Lethève, M. Lhermitte, le Dr Macé de Lépinay, M. Merlin, M. Pagès, M. et Mme de Peufeilhous, Mme Prévost, M. Roman.

Maître Damien, Président de la Société, déclara l'assemblée générale ouverte ; il remercia M. et Mme Aubin de leur accueil chaleureux, Mme Becker de sa présence et de son intervention, avant de regretter tout particulièrement l'absence de M. Lethève et du Père Eugène. On procéda ensuite à l'élection du bureau. Les mandats de Maître Damien, de M. Rancœur, de M. Lethève, de Mlle Cabirol et de M. Rullaud ont été renouvelés. M. Guyaux est élu vice-président. Le Père Eugène, aumônier, après de nombreuses années de dévouement à la Société, a décidé de démissionner : qui va désormais assumer cette tâche ? Par ailleurs, les inquiétudes concernant un local possible pour le stock de bulletins peuvent s'apaiser, grâce à M. Marion.

Il fut ensuite question des études huysmansiennes et de leur vigueur. **A rebours** est au programme des agrégations de Lettres en 1992 ; ont paru **Le Désir d'emprise dans A rebours** de Mme Limat-Letellier (éd. Minard), **J.-K. Huysmans** de M. Vircondelet (éd. Plon), des articles dans le dossier "Les énervés de la Belle Époque" (**Magazine littéraire**, mai 1991), un article de **Una Voce** (n° 156, janvier-février 1991) saluant la réédition du **Petit Catéchisme liturgique** de l'abbé Dutilliet préfacé par Huysmans, enfin l'adaptation de **Là-bas** écrite par Jean-Claude Carrière et Luis Buñuel, publiée en espagnol par le Centre d'études françaises de Teruel.

Des documents intéressants nous sont parvenus grâce à la donation Claveyrolas, dont s'occupe M. Rancœur, et grâce à M. Taponnier qui a bien voulu nous confier des inédits concernant **Les Foules de Lourdes**. Les travaux sur la correspondance de Huysmans avancent peu à peu ; le Professeur Mosele et Mme Zuffi nous apportent leur aide. Tous les documents sont les bienvenus !

Enfin, le projet pour 1992 est évoqué : un voyage à Igny, dont M. Courbin s'est déjà occupé. M. Rullaud ayant présenté son rapport financier, et l'ordre du jour étant épuisé, l'assemblée générale s'est achevée, marquant ainsi la fin de cette journée huysmansienne, riche de ces lieux et de ces échanges.

Homélie du Père Géhard en l'Église de Médan,  
le 9 juin 1991

---

## **HUYSMANS - DURTAL (1848-1907)**

---

Une page glorieuse de la lutte séculaire entre le bien et le mal,  
entre la lumière et les ténèbres...

Pourquoi Huysmans nous touche-t-il si fort ?

Parce qu'il est près de nous.

Pascal disait de Montaigne : "Ce n'est pas dans Montaigne, mais  
en moi que je trouve ce que j'y lis".

Chacun de nous porte en soi un monde de passions, de  
mécontentement ("A rebours") et en même temps une aspiration  
profonde à la beauté et à la pureté.

En Joris-Carl, tout cela est à vif. Il est à lui seul une humanité  
écorchée vive.

"Aux grands maux, les grands remèdes".

Pour Huysmans, il n'y a qu'une solution : la conversion radicale.  
C'est-à-dire la conversion intérieure, puisque, dans l'homme, l'esprit est  
la fine pointe de la personnalité.

Il s'agit de faire, avec l'aide de Dieu, bien sûr, le choix fondamental.

Grandeur et souffrance de ce choix.

Choix toujours à refaire, chaque matin.

Choix souvent mal compris, même des amis. "Il est toqué" dit Zola.  
Mais la naturalisme ne peut suffire à une grande âme !

Alors commence un jeu de cache-cache divin.

Dieu va gagner, et Huysmans aussi.

Huysmans ne fait rien à moitié : "En route !".

Entré maintenant dans la grande lumière, il ne peut nous abandonner. Il est près de nous, comme le frère aîné qui nous tend la main et nous montre le chemin...

Redisons, pour achever cette évocation, la prière que fit l'Abbé Fontaine sur le cercueil de notre ami, rue Saint-Placide, à Paris, le 12 mai 1907 : "Seigneur, vous lui aviez donné beaucoup de talent, il l'a fait servir pour votre gloire. Vous lui avez donné beaucoup de douleur, il l'a acceptée pour votre bénédiction"... pour que vous soyez béni éternellement. Amen.

## COMPTES RENDUS

---

BORIE (Jean), **Huysmans : le Diable, le célibataire et Dieu**, Grasset, 1991, 300 p.

Tout commence lorsque s'achève **L'Éducation sentimentale** : les héros de Huysmans, et Huysmans lui-même, sont des disciples de Frédéric Moreau, ils ont brisé en eux toute velléité de mariage, et de romantisme. Quasi clochards, esthètes ou oblats, ils aboutissent à la même "réduction à la fois imposée et choisie" (p. 33) : ils sont célibataires. Au XIX<sup>e</sup> siècle, le célibat entre dans la sphère des universaux. Il est une loi, une valeur, une idée, l'exhibition sociale d'un refus, une utopie minimaliste, une "revendication de régularité dans l'irrégularité" (p. 263).

L'unité de Huysmans n'est plus à démontrer : elle est cette tension qui conduit l'œuvre d'un livre à l'autre, le destin d'un auteur qui colle à ses personnages, son style même. J. Borie lui a trouvé une autre dimension : le célibat. L'un des charmes au demeurant, et l'un des mérites de son essai, est d'éloigner Huysmans des tropismes consacrés : naturalisme, satanisme, esthétisme, catholicisme, et de leur inerte procession, et même de le soustraire tant soi peu à son musée imaginaire sans cesse revisité, et de le rendre à ce XIX<sup>e</sup> siècle de Flaubert et de Goncourt, qui prend sa source dans le Second Empire amer et rassasié et se jette dans les promesses du siècle à venir. Il fallait restituer à l'auteur d'**A rebours** ce XIX<sup>e</sup> siècle d'une certaine conception de l'art, de l'œuvre, de la vie, du célibat.

J. Borie suit son héros, le célibataire huysmansien, tout au long de ses jours, il décrit ses soucis de maison, de ménage, de service, ses affres d'alimentation et d'habillement. Il désigne d'un mot tuteur : *virilité*, l'ensemble de ses réactions libidinales et sociales, ses instincts et frustrations, tout cet œdipe en sentinelle, toujours éveillé, toujours menacé, du célibat. Il le définit enfin, - réduisant ainsi les légendaires extravagances de des Esseintes - comme un "bricoleur", avatar du grand obsessionnel, du grand amateur, du grand pervers. Les héros de Huysmans ne font rien : ils bricolent. Qu'ils cherchent des cantines ou qu'ils rangent leurs livres, qu'ils marchent ou qu'ils rêvent, ils bricolent.



On aura compris que dans ce bel essai de critique de sympathie, restauratrice, rédemptrice, Huysmans et ses personnages ne sont nullement séparés. C'est un jeu d'ombres, où seul, des Esseintes fait bande à part : il a ce que les autres n'ont pas et que Borie appelle fort joliment "un chatolement à demi-rêvé" (p. 101), il garde en lui quelque chose du héros tragique.

Gourmont, que cite Borie dès la première page, disait des romans de Huysmans qu'il ne s'y passait rien : "il se passe lui-même", l'auteur, lequel n'en disconvient pas lorsqu'il avoue (sous le couvert d'un pseudonyme) qu'on voit apparaître, "embusqué au tournant de chaque page de son œuvre", le "visage sardonique et crispé" de l'auteur, et qu'il est si bien présent qu'il a réduit ses héros à un "type *unique*", qui se promène d'un livre à l'autre et le regarde comme un frère. On ne l'imagine pas disant, dans un accès d'évidence indiscrete : "Des Esseintes, c'est moi !".

Pourtant Huysmans est flaubertien et jamais un livre ne l'a si bien montré : il l'est dans cette essence de la vie et de l'œuvre que l'état réactif du célibat leur donne, il l'est comme un Frédéric qui repartirait de plus belle en sachant ce qu'il sait. Il y a beaucoup de poésie dans cette vision "insciente" de l'auteur et de ses personnages, dans cette transparence où ils vont les uns par rapport aux autres. Jean Borie ne s'embarrasse pas des concepts en caoutchouc qui s'appellent *autobiographie* ou *autofiction* et qui font encore le purgatoire de quelques pécheurs. Son célibataire huysmansien, placé en sous-titre entre le Diable et Dieu, a du corps, du cœur et de l'esprit.

André GUYAUX

JOURDE (Pierre), **Huysmans : "A rebours", l'identité impossible**, Paris, Librairie Honoré Champion, coll. Unichamp, 1991, 168 p.

La collection "Unichamp" des Éditions Champion et la critique consacrée au plus célèbre des romans de Huysmans s'enrichissent d'un nouveau titre. Le livre de Pierre Jourde, publié à l'occasion d'un concours (**A rebours** au programme de l'agrégation de lettres) remplit avec brio son devoir pédagogique d'ouvrage de synthèse, se dotant d'une bibliographie et d'un glossaire des mots particuliers (termes rares, venant de lexiques spécialisés, néologismes), mais se dégage aussi de cet impératif pour devenir un véritable essai, original et neuf.

P. Jourde reprend à la critique les thèmes familiers du "livre-musée" et du "roman de l'inversion", pour aboutir à une réflexion personnelle qui me paraît bien résumée dans le sous-titre du livre : *l'identité impossible*. Le critique remonte à la source : à ce *corps de l'ennui*, qui devient par le livre un corpus de l'ennui. Au-delà des divertissements sociologiques et artistiques de des Esseintes, autant de parades contre soi, Jourde définit l'étrangeté du héros au monde et à lui-même comme une "identité morcelée". Nouvel Osiris, des Esseintes se recrée par le vide, entre ses livres et ses mystifications, seul en ses divertissements. L'auteur rappelle que le premier titre du roman était **Soul** : métonymie du néant, la solitude est la vérité d'un personnage artificiel, excessif, aux limites de la fiction.

En annexe (p. 127-163), P. Jourde a réuni une quinzaine de critiques d'époque (de comptes rendus publiés en 1884), où l'on découvre, entre autres noms moins connus, ceux de Drumont, Péladan, Bloy, Alexis, Barbey. Outre l'éclairage sur la fortune du roman, dont le succès fut immédiat, on retrouve dans ce recueil d'il y a plus d'un siècle, nombre de thèmes que nous abordons toujours. Relativité de la critique ; pouvoir intact, toujours brûlant, du roman de Huysmans.

André GUYAUX

PHALESE (Hubert de) : **Comptes à rebours - L'œuvre de Huysmans à travers les nouvelles technologies**. Paris, Nizet, 1991. Collection CAP' AGREG n° 1.

Hubert de Phalese n'est pas un jeune critique inconnu. Ce fastueux pseudonyme (est-il emprunté à Hubert Phalese, l'écrivain ecclésiastique belge du XVII<sup>e</sup> siècle ?) réunit en fait sous une seule identité une pluralité d'auteurs, parmi lesquels M. Henri Béhar. L'ouvrage a le mérite de l'originalité dans la démarche : Il s'agit d'appliquer certains outils informatisés à l'étude du texte, et du contexte d'**A rebours** : banques de données et logiciels d'analyse textuelle fournissent des éléments bibliographiques, historiques ou lexicaux, permettent d'établir les variations de fréquence de mots par chapitre. **Comptes à rebours** veut ainsi fournir des éléments objectifs d'appréciation du texte, tout en reconnaissant que toute science construit son objet (''on pose une hypothèse... et on cherche à la valider''). Sans exclure complètement l'interprétation, **Comptes à rebours** se présente avant tout comme un outil de travail.

L'ouvrage se décompose comme suit :

- des listes d'événements historiques, d'œuvres, d'auteurs contemporains de Huysmans - (Peut-être aurait-il été intéressant alors de fournir une liste des principales publications de l'année 1884 ?) ;
- un relevé de fréquences lexicales dans le roman, puis une étude (très utile) des occurrences, dans la littérature contemporaine, de mots-clés tels que **à rebours**, **décadence**, **névrose**, **hystérie**, **fin de siècle** ;
- des fiches thématiques, détaillant les principaux réseaux lexicaux ;
- un glossaire. Il n'y a pas, certes, de glossaire parfait. Mais si celui-ci est très complet, il faut reconnaître que l'informatique y avoue ses limites. On regrette l'absence de termes que l'édition Fumaroli n'explique pas, comme *bobèche* (bouffon), *carottes* (indélicatesses), *lampion* (tricorn), *montant* (saveur piquante), *test* (pot, ou carapace), ainsi que d'expressions telles que capucins de cartes, maison à numéro, terre de pipe. Un agrégatif ne sait pas non plus nécessairement ce qu'étaient des *plombs* à l'époque de Huysmans. Pour *schnouda* (un fard) et *serkis* (une crème de beauté), le glossaire relève simplement leur absence dans le Robert électronique... Enfin, *arpin* dans la langue populaire du XIX<sup>e</sup> siècle ne signifie pas seulement *apprenti*, mais aussi *lutteur*, et c'est le sens que la logique du contexte invite à adopter.

L'ouvrage se termine sur un recueil intéressant d'échos et de lettres, une bibliographie, un index des noms propres dans le roman.

Dans l'ensemble, même si on éprouve parfois le sentiment que l'importance des moyens mis en œuvre est un peu disproportionnée par rapport aux résultats obtenus, **Comptes à rebours** atteint de manière très satisfaisante son objectif, qui consiste à "fournir des éléments pour une leçon, dûment référencés et situés dans le texte du programme".

Pierre JOURDE

\*   \*  
\*

**Joris-Karl Huysmans. A rebours. «Une goutte succulente».**  
Actes du colloque de la Société des études romantiques, Paris, Éditions  
S.E.D.E.S. - C.D.U., 1992, 376 p.

---

Nous nous réjouissons pour les études huysmansiennes qu'**A rebours** figure cette année au programme des agrégations de lettres et de grammaire (session 1992). En vue de la préparation au concours, la Société des études romantiques a organisé le samedi 11 janvier un important colloque qui s'est tenu à la Sorbonne devant un public nombreux. Les Actes, publiés aux éditions S.E.D.E.S., ont été mis en vente sur place le jour même. Ils reprennent en vingt chapitres toutes les communications prononcées, à l'exception de celle de Jean-Pierre Leduc-Adine, concernant la description des tableaux dans **A rebours**.

Trouvaille inaugurale, clin d'œil entre amateurs complices, le sous-titre de l'ouvrage (**Une goutte succulente**) compare le roman de Huysmans aux élixirs baudelairiens que distillerait une littérature écrite selon les vœux de des Esseintes. Pour se conformer à ce principe, chaque lecteur ne devrait-il pas faire part de sa délectation ? Seuls deux participants au colloque émettent une appréciation critique (p. 102, p. 104, p. 300). C'est dire que cet ouvrage collectif ne saurait être résumé de manière trop unilatérale.

Les trois premières contributions passent au crible la préface tardive de l'auteur dans la mesure où elle contient une interprétation fallacieuse de la rupture avec Zola. Au chapitre I (p. 3-17), Alain Pagès démontre en effet qu'au point de vue de la réception et de "l'horizon d'attente", la thématique d'**A rebours** s'inscrit dans la continuité des romans naturalistes publiés vers 1884 : dûment replacée dans son contexte d'écriture, cette œuvre n'est pas le "météorite" auquel Huysmans fait allusion vingt ans après. Au chapitre II (p. 19-52), Richard Griffiths reconstitue les sources de ce "mythe" forgé dans la préface d'**A rebours**. Ce n'est que vers 1886, grâce à la réception d'**A rebours**, que l'auteur a commencé à prendre ses distances avec le camp naturaliste ; les éloges de Bloy, de Barbey d'Aurevilly, de Barrès l'auraient incité à évoluer en suivant la mode littéraire. Dans le chapitre III (p. 53-69), Valeria De Gregorio Cirillo déchiffre pour sa part les stratégies de l'auteur dans le texte de la préface tardive, en utilisant les concepts de G. Genette. Ainsi, les analyses méthodiques et rigoureuses de ces trois premières contributions ouvrent de nouvelles

perspectives concernant l'histoire littéraire, en prêtant une attention minutieuse au rôle sous-jacent de la critique contemporaine et à l'articulation entre le texte et la préface.

Ce n'est qu'au chapitre IV (p. 71-83) que nous franchissons le seuil du roman : André Guyaux nous propose une utile réflexion sur la genèse d' "un ci-devant grand seigneur méchant homme". A ce titre comparait le célèbre, mais "flottant" personnage de des Esseintes, éclairé par ses ascendants littéraires ou familiaux, pris dans le faisceau de contradictions intimes et sociales. Comme le montre en annexe la transcription d'une ancienne version manuscrite du chapitre VI d'**A rebours** (p. 80-83), Huysmans a hésité sur le patronyme du héros, à la recherche de sa généalogie et de son identité fictive.

Les chapitres V à VII, qui commentent les goûts littéraires et esthétiques de des Esseintes, semblent prolonger cette enquête. Aux chapitres VIII, IX, XI, XIV, XV, XVI et XVII, l'on consulte encore à plaisir la bibliothèque sélective de Fontenay-aux-Roses. Le corps de cet ouvrage se compose donc très substantiellement d'une série d'analyses consacrées aux pratiques de la lecture dans ce roman qui contient lui-même tant de livres. (Deux signataires ont même recensé le nombre des références explicites dans **A rebours**, avec un total légèrement différent : p. 97, et p. 111-112...). Au chapitre V (p. 85-91), Patrick Besnier s'intéresse à l'image du XVIII<sup>e</sup> siècle dans **A rebours**, ce "siècle fantôme" convoqué et révoqué pour des raisons nécessaires. Au chapitre VI (p. 93-109), Pierre Citti montre qu'**A rebours** a permis de constituer l'ensemble littéraire nouveau des œuvres dites décadentes, parce qu'il faisait le portrait de leur "idéal lecteur", arbitraire et raffiné.

Le chapitre VII (p. 111-125) crée la surprise : J. de Palacio affirme que des Esseintes, retiré à Fontenay, ne lit plus, ne sait pas lire, mais qu'il s'adonne désormais au rangement de sa bibliothèque ; cette crise, dont les symptômes sont multiples, altère les pratiques de la lecture ; elle témoignerait d'une annulation des valeurs culturelles. Les deux chapitres suivants analysent toutefois les réminiscences livresques ou picturales du faux voyage à Londres. Per Buvik insiste sur l'irréalité de l'aventure (chapitre VIII, p. 127-144) ; et Jean Borie sur les substituts du désir et de la créativité (chapitre IX, p. 145-158). Plus généralement, Françoise Court-Perez, à mi-parcours du livre (chapitre X ; p. 159-181), récapitule les figures de l'antinomie issues du titre même d'**A rebours** : leur prolifération thématique et rhétorique permet de conclure que l'écriture huysmansienne cultive ostensiblement le jeu des contraires. Mariella Di Maio (chapitre XI, p. 183-199) décrit un autre "effet de structure",

aux ramifications plus souterraines : après avoir rappelé la place d'honneur de Baudelaire dans la bibliothèque de des Esseintes, elle met en parallèle l'approfondissement de cette filiation majeure et la profondeur inhérente à "ces districts de l'âme".

Les contributions suivantes déploient les thèmes, les réseaux de sens de cette expression programmatique. Au chapitre XII (p. 201-218), Pierre Jourde-Roughol analyse brillamment la hantise du "corps en pièces", à l'image du corpus littéraire et artistique : de la fente à l'écartèlement, de la prolifération à la décomposition, il manque encore à l'écriture huysmansienne l'accomplissement de la fusion mystique. Au chapitre XIII (p. 219-234), Gwenhaël Ponnau décrit les caractéristiques de l'hallucination chez des Esseintes : névrose, cérébralité, art méthodique, mais aussi fragilité et désillusion finale. Au chapitre XIV (p. 235-259), Patrick Soler évoque le "bazar de Satan" dans **A rebours**, c'est-à-dire les formes d'écriture comme l'inventaire ou les figures du renversement qui renvoient à une vision du monde diabolique (promise à des développements ultérieurs dans la vie et l'œuvre de Huysmans...). Au chapitre XV (p. 261-274), Pierre Brunel analyse les liens subtils entre décadentisme et christianisme à travers l'histoire, l'esthétique, et la philosophie "fin de siècle". **A rebours** se situe à la lisière du doute et de la Foi. Le moment est venu de tenter un bilan de la modernité dans **A rebours** : à la modernité euphorique et ludique (que J. Borie a évoquée pour sa part au chapitre IX), Robert Bessède oppose le concept de la modernité inquiète, sujette aux tourments de l'âme et du corps (chapitre XVI, p. 273-284).

Les quatre derniers chapitres, qui réunissent des études stylistiques et rhétoriques, semblent reprendre en détail cette scansion de la joie et de la douleur, en faisant alterner dans l'analyse la part du divertissement et celle de l'angoisse. Au chapitre XVII (p. 285-314), Jean Foyard reprend au mot le commentaire de Breton sur l'humour noir de J.-K. Huysmans ; il se (nous) demande si celui-ci s'est "rendu coupable de détournement de langage", dans la mesure où des transferts métaphoriques s'opèrent entre divers systèmes de référence au savoir spécialisé. Puis, au chapitre XVIII (p. 315-334), Brigitte Cabirol étudie avec précision les "paysages souffrants" d'**A rebours** : nous découvrons le registre affectif et la tonalité douloureuse de la topographie littéraire "fin de siècle". En fait, le style huysmansien emprunte à la fois des éléments descriptifs naturalistes, décadents et symbolistes ; la question de la rupture disparaît alors dans la mesure où l'écriture cultiverait déjà ces tendances parallèles (p. 319).

Néanmoins, Mireille Dereu, au chapitre XIX (p. 335-352), souligne que la rhétorique décadente, fondée sur l'intériorité, l'artifice et le rêve, donne lieu inévitablement au détraquement et à l'évacuation de la nature. Le dernier mot revient à Daniel Grojnowski, qui tranche en faveur du rire dans **A rebours**, parce que la *vis comica* est trop souvent sous-évaluée dans le contexte fin de siècle. Il montre en effet au chapitre XX (p. 353-374) comment elle a été occultée par la critique et l'édition, ainsi que par la préface tardive de l'auteur, après la conversion (p. 358-359). La compétence du lecteur, dès lors, est synonyme de connivence : elle consiste à savourer au passage les scènes de pure fantaisie, les anecdotes bouffonnes, les remarques ironiques...

En donnant à lire **A rebours** dans des perspectives fort différentes, ce volume collectif a le mérite d'en souligner la complexité. Il met bien en valeur les bizarreries et apories du roman : l'identité composite et incertaine du personnage (chapitre IV), les lacunes de la bibliothèque (chapitres V et VI), son usage paradoxal (chapitre VII), le leurre du voyage manqué (chapitres VIII et IX), le jeu des antinomies (chapitre X), les velléités mystiques (chapitres XII et XV), le paysage douloureux et contre-nature (chapitres XVIII et XIX). Le flottement du sens, sa résonance à vide, son indétermination essentielle - prévisible ou insoupçonnable - résulteraient dans **A rebours** du détournement, de l'évidement, de la débâcle des codes. Ainsi, pour filer la métaphore, la *goutte succulente* du roman nous semble offerte à l'état vaporisé, et non à l'état pur.

Malheureusement, la dispersion s'impose aussi à la lecture de cet ouvrage collectif. Rien n'indique à l'intention des agrégatifs le fil conducteur, la composition d'ensemble. Si une cohérence possible apparaît à plusieurs niveaux, est-elle le fruit du hasard ? Il aurait été souhaitable qu'une introduction ou une conclusion tente la synthèse de ces vingt chapitres ou du moins que la table des matières les subdivise en plusieurs sections thématiques.

Nathalie LIMAT-LETELLIER



## JORIS-KARL HUYSMANS EN ITALIE

---

Du 2 au 4 mai 1991, l'Institut de langue et littérature françaises de la Faculté de langues et littératures étrangères de l'Université de Vérone a organisé à Malcesine, avec la collaboration d'une quinzaine de spécialistes, un colloque sur **J.-K. Huysmans et l'imaginaire décadent**. André Guyaux et Pierre Citti représentaient à ces entretiens les huysmansiens français ; les participants italiens appartenaient aux Universités de Vérone, Milan (Université catholique), Padoue et Udine. L'organisation était confiée au professeur Elio Mosele. Un volume dont il sera rendu compte dans le prochain **Bulletin**, vient de paraître, recueillant les travaux présentés au cours des journées, groupés sous quatre thèmes : "les précurseurs", "le narrateur décadent", "Huysmans *lecteur* d'images" et "Aspects de l'imaginaire décadent".

R.R.

*La réunion annuelle de la Société J.-K. Huysmans  
aura lieu le samedi 16 mai, à Igny.*

*Les sociétaires seront avertis en temps utile  
du programme précis de la journée.*

## BIBLIOGRAPHIE

---

HUYSMANS (J.-K.), **Croquis Parisiens. A vau-l'eau. Un dilemne** (Coll. "Capitale"), Groupe G.M.F., Mairie de Paris, 1990.

HUYSMANS (J.-K.), **En marge**. Études et Préfaces réunies et annotées par Lucien Descaves [notes de Sylvain Goudemare], Éditions du Griot, 34, rue Yves-Kermen, 92100 Boulogne, 1991.

BANKS (Brian R.), **The Image of Huysmans** (AMS Studies in the XIX<sup>th</sup> Century. N° 7), New York and London, AMS Press, 1990.

BORIE (Jean), **Huysmans. Le Diable, le célibataire et Dieu**, B. Grasset, 1991.

[BUÑUEL (Luis)], **Guión cinematográfico de L. Buñuel y J.C. Carrière basado en la novela homónima de J.-K. Huysmans "Là-Bas"**, Teruel, Instituto de Estudios Turolenses, 1990.

JOURDE (Pierre), **Huysmans - A rebours - l'identité impossible**, avec un glossaire (Coll. "Unichamp". N° 30), H. Champion, 1991.

LIMAT-LETELLIER (Nathalie), **Le Désir d'emprise dans "A rebours" de J.-K. Huysmans** (Archives des Lettres modernes. N° 235), Minard, Lettres modernes, 1990.

LIVI (François), **J.-K. Huysmans. A rebours et l'esprit décadent**. 3<sup>e</sup> édition revue et augmentée, A.-G. Nizet, 1991.

LLOYD (Christopher), **J.-K. Huysmans and the Fin-de-siècle Novel**, Published by Edinburgh University Press for the University of Durham, 1990.

PHALESE (Hubert de), **Comptes à rebours. L'œuvre de Huysmans à travers les nouvelles technologies**, A.-G. Nizet, 1991.

**Les Sonnets de J.-K. Huysmans**. Préface d'Andrea de Lauris [textes publiés dans **Le Parnasse satyrique du XIX<sup>e</sup> siècle**, Bruxelles, 1881], Paris, Les Éditions du Bouche-Trou, 28, rue Tournefort.

**J.-K. Huysmans. A rebours, "une goutte succulente"**. Actes du colloque de la Société des études romantiques, Sedes, 1992 [Voir le compte rendu de N. Limat-Letellier].

**Chartres**. Sources and literary interpretation. Jan Van de Meulen with Rödger Hoyer and Deborah Cole (Reference Publications in Art History), Boston, G.K. Hall, 1989.

\* \*

\*

J.-K. Huysmans, **Gegen den Strich**. Aus dem Französischen von Brigitta Restorff. Hrsg. und mit einem Nachwort versehen von Ulla Monn, Bremen, Manholt Verlag, 1991.

\* \*

\*

ALLAIRE (Suzanne), Éléments pour une étude de la description dans **A rebours** (Ch. 4 à 11), **L'Information grammaticale**, n° 52, janvier 1992, p. 43-47.

ARNAUD (Noël), Huysmans le précurseur, **Magazine littéraire**, n° 288, mai 1991, p. 25-29.

BANNOUR (Wanda), Art et artifice chez Huysmans dans **A rebours**, **Cahiers Internationaux de symbolisme**, n° 68-69-70, 1991, p. 81-85.

BERG (Christián), Aristocratie, exil et décadence : Daudet, Bourges, Huysmans, Lorrain, **Actes du colloque International "La littérature de fin de siècle, une littérature décadente ?"**, **Revue luxembourgeoise de littérature générale et comparée**, n° spécial, 1990, p. 61-72.

BORIE (Jean), La conversion d'un esthète [extrait de : Huysmans, *Le Diable...*] - **Magazine littéraire**, n° 288, mai 1991, p. 30-33] (avec un portrait de Dom Augustin Marre, abbé d'Igny).

BURY (Mariane), Les écrivains décadents de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et le sacré, **Bulletin de l'Association G. Budé**, octobre 1990, p. 308-316.

CORSETTI (Jean-Paul), J.-K. Huysmans et l'étude sur le **Gamiani**, **Revue d'histoire littéraire de la France**, novembre-décembre 1991, p. 946-949.

DE GREGORIO CIRILLO, Valeria, **En rade** de J.-K. Huysmans : lo spazio e il tempo, dal narrativo al simbolico, **Istituto universitario orientale. Annali**. Sezione romanza, t. XXXII, 2, luglio 1990, p. 365-380.

DE GREGORIO CIRILLO (V.), I percorsi dei personaggi huysmansiani tra "spleen" e "ennui", **Atti del XV convegno della Società universitaria per gli studi di lingua e letteratura francese...**

- (Pavia, 1-3 ottobre 1987), Fasano, 1991, p. 135-147.

DESSONS (Gérard), L'imparfait de soupçon dans **A rebours** de Huysmans, **L'Information grammaticale**, n° 52, janvier 1992, p. 39-42.

EMONT (Nelly), Thèmes du fantastique et de l'occultisme en France à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, **La Littérature fantastique** (Colloque de Cerisy), Cahiers de l'Hermétisme, A. Michel, 1991, p. 137-156.

GLAUDES (Pierre), **En rade** et la conjugualité, **Acta Academiae scientiarum Hungaricae** [Budapest], 1990, p. 79-89.

GUICHARDET (Jeannine), **A rebours** de J.-K. Huysmans : héritages et filiations, in **Le Symbolisme en France et en Pologne (Médiations et résistances)**. Actes du colloque franco-polonais, Varsovie, octobre 1985 (Les Cahiers de Varsovie), Éditions de l'Université de Varsovie, 1989, p. 145-161.

KNAPP (Bettina L.), Huysmans **Again the Grain** : the Willed Exile of the Introverted Decadent. - **Exlla and the Writer**, The Pennsylvania State Library University Press, 1991, p. 75-92.

LE QUERLER (Nicole), Quelques remarques sur l'aspect dans **A rebours** de Huysmans (chap. IV à XI), **L'Information grammaticale**, n° 52, janvier 1992, p. 31-34.

MANSUY (Michel), Aux sources de la sensibilité décadente : Bourget et Huysmans, **La Littérature de fin de siècle, une littérature décadente ?**, **Révue luxembourgeoise de littérature générale et comparée**, n° spécial, 1990, p. 48-60.

PAGÈS (Alain), **A rebours** et l'écriture automatique, **L'Information grammaticale**, n° 52, janvier 1992, p. 35-38.

PAGÈS (A.), Bibliographie pour les agrégations... J.-K. Huysmans, **A rebours**, **L'Information littéraire**, septembre-octobre, 1991, p. 33-34.

PAGÈS (A.), La réception d'**A rebours** (février-décembre 1884), Essai de bibliographie. - **Les Cahiers naturalistes**, n° 65, 1991, p. 105-111.

[D'après les recueils d'articles de presse conservés dans le fonds P. Lambert, déjà utilisés par L. Descaves, H. Talvart, M. Issacharoff ; les textes ont été vérifiés et des corrections apportées par A. Pagès ; le "corpus" est uniquement francophone].

PIERROT (Roger), Myriam Harry et Jérusalem, **Études Art et littérature**, Université de Jérusalem, t. 18, 1991, p. 49-57 [à propos du Prix Goncourt de 1904].

POUILLIART (Raymond), Henry Moeller, 1852-1918 [prêtre, fondateur de la revue **Durandal**, 1893-1914], **Nouvelle Biographie Nationale**, Académie royale de Bruxelles, 1988, p. 271-276.

SAINT-GÉRAND (Jacques-Philippe), **A rebours** et l'écriture automatique : l'Inosé vocabulaire de J.-K. Huysmans, **L'Information grammaticale**, n° 52, janvier 1992, p. 26-30.

SAVART (Claude), La querelle des livres de chant liturgique vue du Ministère des Cultes (1889-1905), **Revue française d'histoire du livre**, n° 64-65, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> trimestres 1989, p. 295-312 [sur les activités d'Auguste Pécoul].

TODA (Michel), J.-K. Huysmans (de Médan à Ligugé), **Le Choc du mois**, n° 34, novembre 1990, p. 45-46.

VALÉRY (Paul), Lettre à J.-K. Huysmans, (2 septembre 1898), publiée par Florence de Lussy et André Guyaux, **Littérature moderne**, II, Paris-Genève, Champion-Slatkine, 1991, p. 220.

WALZER (Pierre-Olivier), Pathétique et douloureux Huysmans ! [C.R. de A. Vircondelet, **J.-K. Huysmans**, Plon, 1990], **Journal de Genève** (Samedi littéraire), 9 mars 1991.

WEYGAND (Sophie), Alcide Boutaud, Pour une architecture chrétienne, **303, Arts, recherches et créations**, [Nantes], n° XXX, 1991, p. 49-59.

[Né en 1844 à Chef-Boutonne, mort à Poitiers en 1929, A. Boutaud aurait construit 240 églises et chapelles dans les Deux-Sèvres et la Vienne, entre autres Saint—Étienne de Niort, Aizenay, Notre-Dame de Pitié à La Chapelle-Saint-Laurent ; il travailla aussi pour les dominicains français à Jérusalem entre 1895 et 1900. Il construisit sa demeure à Poitiers et la Maison Notre-Dame à Ligugé, dont une photographie illustre l'article de S. Weygand.

Le fonds Lambert ne contient que trois courtes lettres d'A. Boutaud à Huysmans (5, 7 janvier, 7 février 1899), restes d'une correspondance sans doute plus abondante. Le 7 janvier, il écrit à Huysmans : "Il sera mieux en effet que votre chambre soit transportée au premier étage. Quelle magnifique vue vous aurez !..." Le 7 février, sur papier à en-tête (A. Boutaud, architecte, 48, rue des Basses-Treilles, Poitiers), il annonce qu'il ira à Ligugé le lundi suivant, avec l'écrivain : "Vous pourrez apporter encore 4000 francs ; cela contentera les ouvriers qui ont travaillé. La maison sera couverte, elle a bonne mine..."

Il en fera prendre des photographies par son fils... Les lettres à Gustave Boucher, publiées dans le **Bulletin**, contiennent aussi des allusions à la construction de la Maison Notre-Dame.

ZVIGUILSKY (Alexandre), Autour de quelques documents exposés au Musée Tourguéniev, **Cahier I. Tourguéniev, P. Viardot, M. Malibran**, n° 14, 1990, p. 101-132 [fac-similé d'une dédicace de Huysmans à Tourguéniev, sur un exemplaire des **Sœurs Vatard** ; selon A.Z., la dédicace ne serait pas une simple formule de politesse, mais le nom "Vatard" pourrait être l'anagramme d'Artaud et correspondrait à un modèle vivant, la cantatrice Désirée Artôt (1835-1907), qui aurait pu épouser Tchaïkovsky].

\* \*

\*

CESSOLE (Bruno de), C.R. de : J. Borie, **Huysmans. Le Diable, le célibataire et Dieu** (Paris, 1991), **Le Figaro littéraire**, 27 janvier 1992, p. 5.

GRÖSSEL (Hanns), Seite um Seite, Wort für Wort. C.R. de : J.-K. Huysmans, **Gegen den Strich...** (Bremen, 1991), **Süddeutsche Zeitung**, Nr. 232, 8. Oktober 1991. [Communiqué par le Dr Alfred Schommer].

GUILLEMIN (Henri), Le célibataire et le Bon Dieu. C.R. de : J. Borie... (Paris, 1991), **Le Monde**, 20 décembre 1991, p. 19.

HORSTMANN (Ulrich), C.R. de : J.-K. Huysmans, **Gegen den Strich...** (Bremen, 1991), **Die Zeit**, Nr 40 - 24 September 1991, p. 79 [Communiqué par le Dr A. Schommer].

TORTONESE (Paolo), Decadentismo. Mal di dandy : ritratto di scrittore in un interno. C.R. de : **A rebours**, trad. di Giampiero Posani, postfazione di Ivo Margoni, Torino, Einaudi, 1989, **Corriere della sera**, 17 settembre 1989, p. 6 [Communiqué par M<sup>me</sup> Anne-Christine Faitrop-Porta].

René RANCOEUR

## COMITÉ

---

**Président :**

**M<sup>e</sup> André DAMIEN,**

**16, rue des Réservoirs, 78000 VERSAILLES**

**Vice-Présidents :**

**M. André GUYAUX,**

**40, rue du Bac, 75007 PARIS**

**M. René RANCOEUR,**

**114, avenue Félix-Faure, 75015 PARIS**

**M. Henry TROUVÉ,**

**25, rue Neuve Notre-Dame, 78000 VERSAILLES**

**Secrétaire Général :**

**Mlle Brigitte CABIROL,**

**50, rue du Faubourg-du-Temple, 75011 PARIS**

**Secrétaire Général Adjoint :**

**M. Christophe PAVLIDÈS,**

**41, rue de la Roquette, 75011 PARIS**

**Trésorier :**

**M. Norbert RULLAUD,**

**85, rue Cardinet, 75017 PARIS**

**M. Paul BENARD,**

**51, rue des Archives, 75003 PARIS**

**M. Christian BERG,**

**Durlletstraat 53, 2000 ANTWERPEN, BELGIQUE**

**M. Yves CLOGENSON,**

**72, boulevard Exelmans, 75016 PARIS**

**Mme Gabrielle FABRE,**

**8, rue Quatrefages, 75005 PARIS**

**Mme Rose FORTASSIER,**

**121, boulevard Sout, 75012 PARIS**

**M. Claude GUÉRIN,**

**22, rue Guynemer, 75006 PARIS**

**Dr Pierre HECQUET,**

**5, bd du B.A.B., Résidence du Parc, 64100 BAYONNE**

**M. Jean-Claude LE BLOND-ZOLA,**

**12, rue de Marly, 78620 L'ÉTANG-LA-VILLE**

**M<sup>e</sup> Maurice RHEIMS,  
de l'Académie Française,**

**25, rue du Faubourg Saint-Honoré, 75008 PARIS**

**M. André VANDEGANS,  
de l'Académie royale de langue  
et de littérature françaises,**

**29, rue Dieusaumé, 4053 EMBOURG,  
CHAUDFONTAINE, BELGIQUE**

**ADDITIONS OU MODIFICATIONS  
A LA LISTE DES MEMBRES PUBLIÉE DANS LE BULLETIN N° 82**

---

|                                    |                                                                 |
|------------------------------------|-----------------------------------------------------------------|
| <b>M. Michel ARVEILLER,</b>        | <b>39, quai de Grenelle, 75015 PARIS</b>                        |
| <b>M. Michel BERRA,</b>            | <b>31, avenue Ronsard, 93220 GAGNY</b>                          |
| <b>M. Michel BRISACIER,</b>        | <b>21, rue de Fleurus, 75006 PARIS</b>                          |
| <b>M. Per BUVIK,</b>               | <b>Leitet 11 A, 5018 BERGEN, NORVÈGE</b>                        |
| <b>M. Thierry CAILLIER,</b>        | <b>25, rue Donné, 37300 JOUÉ-LES-TOURS</b>                      |
| <b>Mme Françoise COURT-PEREZ,</b>  | <b>3, rue Auguste-Borgnet,<br/>76130 MONT-SAINT-AIGNAN</b>      |
| <b>M. Antoine FORTUNATO,</b>       | <b>5, avenue de Corbera, 75012 PARIS</b>                        |
| <b>M. Roland GUÉRARD,</b>          | <b>23, chemin du Bord,<br/>14440 DOUVRES-LA-DÉLIVRANDE</b>      |
| <b>M. Jean-Pierre LAFOSSE,</b>     | <b>5 bis, rue des Haudriettes, 75003 PARIS</b>                  |
| <b>Mme Marie de LA MARTINIÈRE,</b> | <b>40, rue du Bac, 75007 PARIS</b>                              |
| <b>M. Raymond MORICE,</b>          | <b>11, square Henry-Paté, 75016 PARIS</b>                       |
| <b>M. Elio MOSELE,</b>             | <b>Via Corno d'Aquila 15, VERONA 37124, ITALIE</b>              |
| <b>M. Roger RICARD,</b>            | <b>10, rue Wilhelm, 75016 PARIS</b>                             |
| <b>M. Marcel ROBERT,</b>           | <b>72, rue de Rennes, 75006 PARIS</b>                           |
| <b>M. Alain VAILLANT,</b>          | <b>8 bis, rue de la Victoire,<br/>94500 CHAMPIGNY-SUR-MARNE</b> |
| <b>Mme Nerema ZUFFI,</b>           | <b>Via Tadino 48, MILANO 20124, ITALIE</b>                      |

**La cotisation annuelle est fixée à 100 F pour 1992**  
**C.C.P. Société J.-K. Huysmans**  
**8128-69 PARIS**



ADDITIONS OU MODIFICATIONS  
A LA LISTE DES MEMBRES PUBLIÉE DANS LE BULLETIN N° 82

---

|                                       |                                                                      |
|---------------------------------------|----------------------------------------------------------------------|
| M. Michel ARVEILLER,                  | 1, rue Gabriel-Péri, 78220 VIROFLAY                                  |
| Mme Marie-Claire BANCQUART,           | 42, rue Charles de Gaulle, 95170 DEUIL-LA-BARRE                      |
| M. François BAUCHET,                  | 20, rue Rouillis, 41000 BLOIS                                        |
| Mme Laurence BINOT,                   | 2, rue du Bel-Air, 92190 MEUDON                                      |
| Mlle Murielle BOCCOLINI,              | 29, rue Rieussec, 78220 VIROFLAY                                     |
| M. André BOSMANS                      | 21/23, rue du Mayor, B 4420 SAINT-NICOLAS,<br>BELGIQUE               |
| M. Per BUVIK,                         | Leitet 11 N · 5018 BERGEN, NORVÈGE                                   |
| Mlle CAMDANY,                         | 47, rue des Camélias, 94140 ALFORTVILLE                              |
| M. Pierre-Yves CHIRON,                | 79, rue du Port-Boyer, 44000 NANTES                                  |
| Mme Denise COGNY,                     | "En Rade", 18, Boulevard des Jardiniers,<br>72140 SILLÉ-LE-GUILLAUME |
| M. Jean-François COGNY,               | L'Érauderie, 49900 NOYANT                                            |
| M. René COLIN,                        | 27, rue Jean-Desparmet, 69008 LYON                                   |
| M. Benedetto COMINO,                  | Piazza Sedile 12, 85058 VIETRI DI POTENZA, ITALIE                    |
| M. Roger DARROBERS,                   | 8, rue Augereau, 75007 PARIS                                         |
| Mlle Agnès DE FED,                    | 14, rue Félix-Mathieu, 94100 SAINT-MAUR                              |
| M. Amaury d'ESNEVAL,                  | 3, rue des Blancs-Manteaux, 75004 PARIS                              |
| Mme Anne-Christine FAITROP-PORTA,     | 55, rue de Versailles, 61600 LA FERTÉ-MACÉ                           |
| M. Louis FORESTIER,                   | 198, rue Saint-Jacques, 75005 PARIS                                  |
| Mlle Marie-Claude GALLARD,            | 72, rue de Plaisance, 92250 COURBEVOIE                               |
| Mlle Nathalie HEER,                   | 6, rue Lekain, 75015 PARIS                                           |
| M. Jean-Claude HOUSSINOT,             | 39, rue de Chartres, 91470 LIMOURS EN HUREPOIX                       |
| Mlle Hélène IBANEZ,<br>c/o M. CRÉTIEN | 38, avenue Jean-Moulin, 75014 PARIS                                  |
| M. Pierre JOURDE,                     | 9, rue de Lagny, 77360 VAIRES-SUR-MARNE                              |
| Mme de LA MARTINIÈRE,                 | 40, rue du Bac, 75007 PARIS                                          |
| M. Maurice LE BOURGEOIS,              | 71, avenue du Vercors, 78310 MAUREPAS                                |

**Achevé d'imprimer le 15 mai 1992  
à trois cent cinquante exemplaires**





# Bénédictine



BULLETIN  
DE LA  
**SOCIÉTÉ J.-K. HUYSMANS**  
Fondée en 1927

**Anciens Présidents :**

**Lucien DESCAVES, Maurice GARÇON  
Pierre LAMBERT, Jacques LETHÈVE, Pierre COGNY**

**Président : M<sup>e</sup> André DAMIEN**

**Siège Social : 22, Rue Guynemer, 75006 PARIS**

SOMMAIRE

Arlette MICHEL

À propos de la conversion de Huysmans :  
dialogue de la beauté et de la douleur

Nathalie LIMAT-LETELLIER

Le pouvoir de fascination d'À rebours

René RANCŒUR

Introduction à la bibliographie huysmansienne

La journée anniversaire : Igny, 16 mai 1992

Comptes rendus, bibliographie

UNIV. of MICH

SEP 15 1993

STACKS

# BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ J.-K. HUYSMANS

---

LA COLLECTION COMPLÈTE DU BULLETIN EST ÉPUISÉE

---

*Il reste quelques exemplaires des numéros suivants, réservés aux Membres de la Société :*

23, 24, 25, 26, 27, 29, 31, 35, 36, 37, 40, 42, 44, 45, 49 à 85.

*S'adresser à M. Pierre JOURDE,  
soit à l'Université de Haute Alsace,  
Faculté des Lettres et Sciences Humaines,  
10, rue des Frères Lumière, 68200 MULHOUSE,  
soit 9, rue de Lagny, 77360 VAIRES*

---

N° Hors-série, 1960 (*In memoriam*  
Alice Mamelsdorf), illustré.

35,00 F l'exemplaire  
plus 5 Francs frais d'envoi

Hors-série, 1967 :  
Correspondance J.-K. Huysmans  
Gustave Boucher

35,00 F l'exemplaire  
plus 5 Francs frais d'envoi

---

Réédition des 20 premiers *Bulletins* en 3 volumes  
(Slatkine Reprints)  
1008 Francs (Juin 1993), plus frais d'envoi

---

**Siège Social :**

**22, rue Guynemer, 75006 PARIS**

# BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ J.-K. HUYSMANS

Fondée en 1927

**Anciens Présidents :**

**Lucien DESCAVES, Maurice GARÇON  
Pierre LAMBERT, Jacques LETHÈVE, Pierre COGNY**

**Président : M<sup>e</sup> André DAMIEN**

**Siège Social : 22, Rue Guynemer, 75006 PARIS**

---

## **A PROPOS DE LA CONVERSION DE HUYSMANS : DIALOGUE DE LA BEAUTÉ ET DE LA DOULEUR**

par Arlette MICHEL,  
professeur à l'Université de Paris IV

---

Huysmans place *À rebours* sous l'invocation de l'inaccessible joie dont la privation est néanmoins intolérable :

Il faut que je me réjouisse au-dessus du temps..., quoique le monde ait horreur de ma joie, et que sa grossièreté ne sache pas ce que je veux dire <sup>(1)</sup>.

Ce manque fondamental éclate en violence brutale dans les romans naturalistes, en vertige dans *À rebours* et *En rade*, en désespoir provocant dans *Là-bas*. Est-il comblé par la conversion ? Assurément la foi trouve confirmation et apaisement à goûter la beauté de Dieu. Mais quel est le visage de Dieu pour Huysmans ? celui du Crucifié, du mendiant d'amour. Sa beauté qui est toute d'amour est parfois douce mais, le plus souvent dans l'œuvre de Huysmans, terrible. Huysmans va à Dieu "par pessimisme" : non pour que lui soit ôtée sa douleur mais approfondie, changée en mystère de compassion et de consolation pour le Christ souffrant et miséricordieux.



Nous chercherons, à travers trois œuvres, *En rade*, *Là-bas*, *En route*, à préciser le rôle de la beauté dans cette conversion des douleurs. Disons-le tout de suite, la conversion de Huysmans est celle d'un artiste, d'une conscience pour qui la beauté est un absolu et sa recherche une expérience spirituelle. Ceci est vrai de Chateaubriand, de Baudelaire, de Huysmans : il ne sera donc pas question d'accuser le converti de dilettantisme, d'esthétisme : ce qu'il découvre est une mystique de la beauté.

\*

Il n'y a pas deux Huysmans : celui d'avant la conversion et le converti : c'est toujours le même artiste, héritier de Baudelaire pour qui l'imagination est à la fois appréhension corporelle du monde sensible et faculté de donner forme, dans la douleur, par la douleur, à l'absolu rêvé, désiré. C'est la fidélité de Huysmans à cette filiation baudelairienne profonde dont nous voudrions évoquer quelques-unes des conséquences les plus importantes.

Le premier texte que nous interrogerons à ce sujet est tiré d'un commentaire de Huysmans sur Degas. Quand le siècle "saoulé de lieux communs et d'ordures" en est arrivé à refuser tout ce qui pourrait lui rappeler l'absolu, alors se produit une réaction salvatrice :

il arrive fatalement que quelques êtres, égarés dans l'horreur de ces temps, rêvent à l'écart et que de l'humus de leurs songes jaillissent d'inconcevables fleurs d'un éclat vibrant, d'un parfum fiévreux et altier, si triste ! — La théorie du milieu, adaptée par M. Taine à l'art est juste — mais juste à rebours, alors qu'il s'agit de grands artistes, car le milieu agit sur eux alors par la révolte, par la haine qu'il leur inspire ; au lieu de modeler, de façonner l'âme à son image, il crée dans d'immenses Boston, de solitaires Edgar Poe ; il agit par rétro, crée dans de honteuses France des Baudelaire, des Flaubert, des Goncourt, des Villiers de l'Isle-Adam, des Gustave Moreau <sup>(2)</sup>.

La beauté de ce texte est grande : elle manifeste la fraternité spirituelle de Huysmans et Baudelaire, nous montre comment le poète l'aide à corriger Zola, à pratiquer la "tristesse" violente de la frustration pour en tirer de la beauté ; elle nous explique aussi comment cette "tristesse" conduit Huysmans à opter pour le rêve du beau absolu dans *À rebours*, dans *En rade*, à créer une beauté de l'horreur même dans *Là-bas*.

Faut-il évoquer *À rebours* ? N'en retenons qu'une idée fondamentale. L'entreprise de des Esseintes s'enracine dans la volonté d'opposer à l'intolérable douleur qu'inspire la nature les idoles de la beauté absolue - absolue parce que neuve, bizarre, suggérant un véritable "n'importe où hors du monde". Mais des Esseintes n'a pas pris garde en composant son musée imaginaire que le rêve n'atteste l'absolu, c'est à dire le Tout Autre, que s'il évite tout essai de réalisation, d'incarnation.

Le héros d'*En rade* fait mieux que des Esseintes : sans doute son rêve est-il fragile et fugitif mais l'accès à l'envers du réel est à ce prix : il n'a de consistance que dans le déchirant et inoubliable éclair de la contemplation intérieure. De telles fulgurations, Baudelaire les avait fixées dans son *Rêve parisien*, Flaubert dans *Salammbô*, Flaubert et Gustave Moreau dans *Hérodias* <sup>(3)</sup>. Comme eux Jacques Marles édifie le palais de ses songes :

un palais surgit qui se rapprocha, gagna sur les panneaux, les repoussant, réduisant ce porche fluide à l'état de cadre, rond comme un niche, en haut, et droit, en bas.

Et ce palais qui montait dans les nuages avec ses empilements de terrasses, ses esplanades, ses lacs enclavés dans des rives d'airain, ses tours à collerettes de créneaux en fer, ses dômes papelonnés d'écailles, ses gerbes d'obélisques aux pointes couvertes ainsi que des pics de montagne d'une éternelle neige, s'éventra sans bruit, puis s'évapora, et une gigantesque salle apparut pavée de porphyre, supportée par de vastes piliers aux chapiteaux fleurdonnés de coloquintes de bronze et de lys d'or.

Alors peut être la souveraine de cette "chambre double" :

Elle avait la tête nue et ses cheveux très blonds pâlis par des sels et nuancés par des artifices de reflets mauves coiffaient son visage comme d'un casque un peu enfoncé, couvrant le sommet de l'oreille, descendant tel qu'une courte visière sur le haut du front. Le cou dégagé restait nu, sans un bijou, sans une pierre, mais, des épaules aux talons, une étroite robe la précisait, serrant les bulles timorées de ses seins, affûtant leurs pointes brèves, lignant les ambages ondulés du torse, tardant aux arrêts des hanches, rampant sur la courbe exigüe du ventre, coulant le long des jambes indiquées par cette gaine et rejointes, une robe d'hyacinthe d'un violet bleu, ocellée comme une queue de paon, tachetée d'yeux aux pupilles de saphir montées dans des prunelles en satin d'argent <sup>(4)</sup>.

Le rêve ? Ses merveilles sont si persuasives et si instables aussi qu'il importe de s'interroger sur le lien que l'illusion y entretient avec l'être. Cette question est centrale pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle : Nodier, Nerval, Baudelaire, Villiers de l'Isle-Adam l'ont posée, elle constitue le pivot de leur création. Huysmans, quant à lui, récuse à la fois les explications positivistes du rêve (le rêve transposerait les impressions du réel sur le cerveau, "machine mal arrêtée") et son explication par des "causes surnaturelles". Reste le mystère d'une activité spirituelle profonde, libérée du corps, qui outrepassa les frontières du monde naturel :

tout cela n'expliquait pas ce mystère de la psyché devenue libre et partant à tire-d'aile dans des paysages de féerie, sous des ciels neufs, à travers des villes ressuscitées, des palais futurs et des régions à naître <sup>(5)</sup>.

Le rêve reste donc une "insondable énigme" : il crée des mirages mais en eux s'inscrit peut-être la vérité la plus intense de l'âme fugitivement entr'aperçue. Le véritable "n'importe où hors du monde" est dans cet à rebours du monde auquel accède l'imagination délivrée. Il est, chez Huysmans, l'objet d'un désir halluciné : son ambition d'artiste sera désormais de faire sourdre, à travers les images du monde réel, les mêmes "excès d'âme inouïs".

Dans *Là-bas* Huysmans invente Durtal : par son entremise l'écrivain revient à l'horreur du réel. Son imagination s'acharne maintenant à rejoindre l'envers des choses, à susciter, à travers leur inoubliable horreur, une déchirante et mystérieuse beauté. C'est, on s'en souvient, devant le Christ de Grünewald <sup>(6)</sup>, cadavre en pourriture détruit par les sublimités de l'amour, que Durtal découvre l'oxymore du sublime et de l'horreur :

Certes, jamais le naturalisme ne s'était encore évadé dans des sujets pareils ; jamais peintre n'avait brassé de la sorte le charnier divin et si brutalement trempé son pinceau dans les plaques des humeurs et dans les godets sanguinolents des trous. C'était excessif et c'était terrible. Grünewald était le plus forcené des réalistes ; mais à regarder ce Rédempteur de vadruille, ce Dieu de morgue, cela changeait. De cette tête exculcérée filtraient des lueurs ; une expression surhumaine illuminait l'effervescence des chairs, l'éclampsie des traits. Cette charogne éployée était celle d'un Dieu, et, sans auréole, sans nimbe, dans le simple accoutrement de cette couronne ébouriffée, semée de grains rouges par des points de sang,

Jésus apparaissait, dans sa céleste Supéressence, entre la Vierge, foudroyée, ivre de pleurs, et le saint Jean dont les yeux calcinés ne parvenaient plus à fondre des larmes.

Ces visages d'abord si vulgaires resplendissaient, transfigurés par des excès d'âmes inouïes. Il n'y avait plus de brigand, plus de pauvresse, plus de rustre, mais des êtres supraterrrestres auprès d'un Dieu.

Grünwald était le plus forcené des idéalistes.

Cette découverte n'est pas due à l'illumination du christianisme mais encore au seul exercice radical du rêve : le dégoût physique, l'imagination torturée exigent un ailleurs de surnature, un espace de mystère dans lequel les extrêmes se rejoignent et s'échangent en d'étranges rapports d'analogie. Baudelaire définissait ces rapports par le mot de "réversibilité" :

Jamais peintre n'avait si magnifiquement exalté l'altitude et si résolument bondi de la cime de l'âme dans l'orbe éperdu d'un ciel. Il était allé aux deux extrêmes et il avait, d'une triomphale ordure, extrait les menthes les plus fines des dilections, les essences les plus acérées des pleurs. Dans cette toile, se révélait le chef-d'œuvre de l'art acculé, sommé de rendre l'invisible et le tangible, de manifester l'immondice explorée du corps, de sublimer la détresse infinie de l'âme <sup>(7)</sup>.

Durtal comprend que l'art, s'il pousse à bout la nature, achoppe sur ce qui lui est le plus congénital, le plus intime : une surnature ; le naturalisme implique un surnaturalisme ou supranaturalisme : un «naturalisme spirituel». D'où ce nouveau commentaire du Christ de Grünwald :

il se disait que ce tableau était le prototype exaspéré de l'art. Il était bien inutile d'aller aussi loin, d'échouer, sous prétexte d'au-delà, dans le catholicisme le plus fervent. Il lui suffirait peut-être d'être spiritualiste pour s'imaginer le supranaturalisme, la seule formule qui lui convînt <sup>(8)</sup>.

Durtal fait une deuxième découverte : il éprouve que l'exploration du mystère de la surnature n'est pas sans dangers. L'imagination sans discipline, sans foi ni loi, est à la merci des images : les poètes, Baudelaire, Nerval, le savent comme les mystiques. Or les images qui se forment le plus naturellement sont celles qui viennent de "là-bas", d'en bas. Durtal a voulu voir et il voit l'enfer <sup>(9)</sup>, le mystère du mal sur lequel il bute très douloureusement mais pour lequel, cependant,

il suppose délivrance puisque, précisément, dans l'absolu révélé, les contraires s'échangent :

Si l'au-delà du Bien, si le là-bas de l'Amour est accessible à certaines âmes, l'au-delà du Mal ne s'atteint pas. Excédé de stupres et de meurtres, le Maréchal ne pouvait aller dans cette voie plus loin (...) ; les limites de l'imagination humaine prenaient fin ; il les avait, diaboliquement, dépassées même. Il haletait, insatiable, devant le vide (...). Ne pouvant plus descendre, il voulut revenir sur ses pas, mais alors le remords fondit sur lui, le harpa, le tenailla sans trêve.

Comme Balzac, Baudelaire, Barbey d'Aurevilly, Huysmans peut écrire :

du Mysticisme exalté au Satanisme exaspéré, il n'y a qu'un pas. Dans l'au-delà, tout se touche. Il a transporté la furie des prières dans le territoire des à Rebours <sup>(10)</sup>.

Que peut nous apprendre maintenant *En route* ?

\*

En 1892 Huysmans fut converti. Le rêve né des insuffisances du réel lui avait délivré une manière de preuve ontologique : l'existence absolue du Beau est attestée par le très douloureux mystère de son absence. Ce mystère d'absence constitue un authentique accès au sacré, accès négatif certes, mais le tout-autre est balisé par la réversibilité des oxymores.

La conversion de Durtal retracée dans *En route* ne renie rien de ces découvertes essentielles ouvertes par l'imagination souffrante. Elle ne rejette et même peut-être ne transforme rien. Elle n'apaise rien non plus, elle permet en revanche de creuser plus avant la douleur dans une mystique participation à la douleur d'un Dieu qui attend consolation ; mais aussi elle rend acceptable cette douleur pour l'âme qui s'affermirait dans la contemplation de Dieu.

*En route* évoque les difficultés, les scrupules, les angoisses qui marquent la conversion. Durtal est attiré par le catholicisme non parce qu'il console mais parce qu'il approfondit jusqu'à l'infini l'expérience des douleurs :

Pas plus que Schopenhauer dont il avait autrefois raffolé, mais dont la spécialité d'inventaires avant décès et les herbiers de plaintes sèches l'avaient lassé, l'Église ne décevait l'homme

et ne cherchait à le leurrer, en lui vantant la clémence d'une vie qu'elle savait ignoble.

Par tous ses livres inspirés, elle clamait l'horreur de la destinée, pleurait la tâche imposée de vivre. L'Ecclésiastique, l'ecclésiaste, le livre de Job, les Lamentations de Jérémie attestaient cette douleur à chaque ligne et le Moyen Age avait, lui aussi, dans *l'Imitation de Jésus-Christ*, maudit l'existence et appelé à grands cris la mort.

Plus nettement que Schopenhauer, l'Eglise déclarait qu'il n'y avait rien à souhaiter ici-bas, rien à attendre ; mais là où s'arrêtaient les procès-verbaux du philosophe, elle continuait, franchissant les limites des sens, divulguait le but, précisait les fins <sup>(11)</sup>.

Durtal vit la conversion comme un combat spirituel : nous sommes loin de l'image timorée d'un intellectuel incurablement douillet, égotiste, homme à scrupules incapable de s'oublier :

ce qui persistait, c'était cette sensation d'étouffement, de soupirs contenus, cette ardente mélancolie des heures et, plus que tout, cette vague inquiétude d'entendre enfin en soi, d'y écouter les voix de cette Trinité, Dieu, le démon et l'homme, réunie en sa propre personne <sup>(12)</sup>.

Dans ce combat spirituel, et pour ce combat, l'âme reçoit les grâces les plus choisies parce que les plus proches de celles de Gethsémani : l'aridité, le doute, le sentiment de la dérélition :

Il avait eu jusqu'à cette heure, dans le ciel interne, la pluie des scrupules, la tempête des doutes, le coup de foudre de la luxure ; maintenant, c'était le silence et la mort.

Les ténèbres complètes se faisaient en lui.

Il cherchait à tâtons son âme et la trouvait inerte, sans connaissance, presque glacée (...).

Harcelé par la peur, il se dégagait d'un suprême effort, voulut se visiter, voir où il en était ; et de même qu'un marin, qui, dans un navire où s'est déclarée une voie d'eau, descend à fond de cale, il dut rétrograder, car l'escalier était coupé, les marches s'ouvraient sur un abîme.

Malgré la terreur qui le galopait, il se pencha, fasciné, sur ce trou et, à force de fixer le noir, il distingua des apparences ; dans un jour d'éclipse, dans un air raréfié, il apercevait au

fond de soi le panorama de son âme, un crépuscule désert, aux horizons rapprochés de nuit ; et c'était, sous cette lumière louche, quelque chose comme une lande rasée, comme un marécage comblé de gravats et de cendres ; la place des péchés arrachés par le confesseur restait visible, mais, sauf une ivraie de vices sèche qui rampaient encore, rien ne poussait (...).

Durtal se rappelait la douceur des prémisses, la caresse des touches divines, cette marche continue et sans obstacles, cette rencontre d'un prêtre isolé, cet envoi à la Trappe, cette facilité même à se plier à la vie monastique, cette absolution aux effets vraiment sensibles, cette réponse rapide, nette, qu'il pouvait communier sans crainte.

Et, subitement, sans qu'il eût, en somme, failli, Celui qui l'avait jusqu'alors tenu par la main, refusait de le guider, le congédiait, sans dire mot, dans les ténèbres <sup>(13)</sup>.

La seule prière est celle qui jette l'âme dé faite dans le désert : "Ah ! Seigneur, souvenez-vous de l'enclos de Gethsémani, de la tragique défection du Père que vous imploriez dans d'indicibles affres" <sup>(14)</sup>. Le Dieu de Durtal s'identifie désormais au Christ en agonie ; mais celui-ci est encore et toujours le Dieu de miséricorde, le Dieu mendiant d'amour, le Dieu des larmes qui supplie pour obtenir consolation. Le Crucifié n'est autre que le Christ des Béatitudes : Huysmans et Bloy, après Hello, reconnaissent en lui leur Dieu <sup>(15)</sup>.

Comment alors soutenir cette horrible beauté de Dieu ? Comme le destin de Gilles de Rais est inscrit en abyme dans *Là-bas*, la vie de Lydwine de Schiedam est inscrite en abyme dans *En route* et, d'une certaine façon, Lydwine prolonge pour Durtal l'enseignement reçu de Gilles de Rais. Que lui découvre la stigmatisée ? Le paradoxe du sublime chrétien. La plus grande beauté coïncide avec l'acceptation par amour et dans l'amour du pire abaissement. Lydwine lui apprend que la douleur, même et peut-être surtout si elle isole et détruit, a une prodigieuse fécondité : le pouvoir de rompre l'obsession du moi dans une participation adorante, dans une identification efficace au sacrifice du Christ. Ici aussi Durtal va tout de suite à l'excès - mais quand l'absolu est en cause, tout excès est encore manque de pauvreté ; de là l'idée que la vie mystique est le seul modèle possible de la vie spirituelle <sup>(16)</sup>. Comme Lydwine et à l'imitation du Christ, l'âme est sommée de se faire victime d'expiation. Parce qu'elle les a voulues, Lydwine a reçu du Christ toutes les douleurs, physiques et morales, de la Passion et jusqu'à ses stigmates : cette "moissonneuse des supplices" possédait

cette merveille de la charité absolue" qu'est l'esprit de "substitution", achèvement dans l'amour de la "réversibilité" <sup>(17)</sup>.

L'inoubliable beauté de Dieu est celle de l'amour dans sa douceur et dans sa violence. Durtal retrouve, inscrite en lui, l'image du Christ de Grûnewald. Il la rejoint maintenant en lui-même, dans l'amour compatient.

\*

En guise d'épilogue nous pourrions évoquer deux prolongements d'*En route*. Nous sommes parvenus au sommet du dialogue qu'entretiennent dans l'œuvre de Huysmans beauté et douleur. Nous avons situé ce dialogue au confluent d'une inspiration baudelairienne totalement intériorisée et d'une spiritualité fascinée par l'expérience mystique - il s'agissait toujours du rapport que l'artiste entretient avec l'imaginaire et les images. Ce faisant, nous avons naturellement laissé de côté plusieurs aspects importants de ce que fut, dans l'œuvre de Huysmans, la découverte douloureuse de la douloureuse beauté de Dieu : cette beauté n'eut pas toujours pour lui ce terrible visage.

Durtal, dans son apprentissage de Dieu, fait en effet la découverte de ses mystères de douceur, et des douceurs de l'adoration : *La Cathédrale* développe les ardentes mais paisibles liturgies de la présence divine. Le Christ y est enfant, dans les bras d'une Vierge de lumineuse tendresse :

Comme ce sanctuaire, où l'on perçoit la présence douce et terrible de l'Enfant que ne quitte point sa Mère, vous soulève hors de toute réalité, dans l'allégresse intime de beautés pures <sup>(18)</sup> |

Les images sont devenues à la fois icônes de la Grâce et de l'âme confiante.

Viendra enfin le temps des grandes épreuves : Huysmans abandonne Durtal et écrit *Les Foules de Lourdes*. Le temps des images est passé : reste la compassion et, comme dans *Là-bas*, comme dans *En route*, la confrontation avec le Sainte Face de douleur s'impose - mais la compassion a tout changé. Mêlé aux foules de Lourdes, malade, Huysmans contemple maintenant le visage rongé de tumeurs d'un vieux paysan. Le paysan ne prie pas pour obtenir guérison ; il prie pour la consolation de Dieu :



Rappelez-vous l'image de votre Sainte Face ; elle était douloureuse ; elle était sanglante, mais elle ne répugnait pas ! Sauvez la dignité même de votre image... purifiez-la <sup>(19)</sup> !

## NOTES

1. Cette épigraphe est tirée de Ernest Hello, *Rusbrock l'Admirable* (début du 2<sup>e</sup> Cantique qui achève le livre).
2. *Certains*, "Du Dilettantisme. Puvis de Chavannes. Gustave Moreau. Degas" (10/18, p. 258).
3. *En rade*, II, Folio, p. 58 sq.
4. *Ibid.*, p. 60 sq. Pour la comparaison avec l'univers pictural de G. Moreau, voir, dans *À rebours*, les commentaires de Huysmans sur les deux Hérodiade du peintre (chap. V).
5. *En rade*, III, p. 80.
6. Sur Huysmans et l'œuvre du peintre, voir *Huysmans : Grünewald* (éd. P. Brunel, A. Guyaux, Ch. Heck), Hermann, 1988.
7. *Là-bas*, I, Folio, n. 36.
8. *Ibid.*, p. 40.
9. Barbey d'Aurevilly, dans son article sur *Les Fleurs du Mal* de juillet 1857 voit la grandeur de Baudelaire dans le pouvoir et la volonté qu'il eut de descendre vivant dans la solitude de l'enfer pour le regarder face à face et le dire.
10. *Là-bas*, XI, p. 199 et IV, p. 78.
11. *En route*, éd. P. Cogny, Christian Pirot, 1985, p. 41.
12. *Ibid.*, p. 259.
13. *Ibid.*, p. 276 sq., 278 : ces textes apportent de fortes réponses à l'esprit décadent, à ses vertiges de troubles nostalgiques et de désespérance.
14. *Ibid.*, p. 278. On pense au Dieu de déréluction qu'évoque Hello dans *Paroles de Dieu*, 3<sup>e</sup> Partie, "Eloi, Eloi, lamma sabachthani !".
15. *En route*, p. 241 : le Christ est "le mendiant de communion, le pauvre d'âme" (voir *Cahiers Léon Bloy*, nouvelle série, n° 1, A. Michel, "Hello, Bloy et le don des larmes").
16. Cette idée avait été posée par Hello dès 1859 (sa première œuvre, *Monsieur Renan, l'Allemagne et l'athéisme au XIX<sup>e</sup> siècle* s'achevait par des extraits des *Œuvres* de Denys l'Aréopagite. Dans *En route* elle est nuancée de quelque réserve : Durtal redoute l'âpreté ascétique des plus grands mystiques qui lui paraît "peu humaine", p. 157 (voir ses commentaires sur la tradition mystique : p. 157-167, p. 302-304, p. 322-327. Son idéal est néanmoins la "vie unitive" (p. 258, à propos du frère porcher Siméon).
17. *D'En route à Sainte Lydwine de Schiedam* (1901) et aux *Foules de Lourdes* Huysmans médite sur la doctrine maïstrienne du sacrifice et de la substitution ; elle active, dans la génération de 1880, la tentation du désespoir - même si celle-ci est conjugée à une puissante mystique de la compassion (voir *La Femme pauvre* de Bloy). Sur la "substitution" dans *En route*, voir en particulier les commentaires sur la vie monastique, p. 60-62, Catherine Emmerich, p. 164-167, Angèle de Foligno, p. 212 sq., p. 252.
18. *La Cathédrale*, XIII ; elle mime, dans la lumière, "l'ascension" de l'âme.
19. *Les Foules de Lourdes*, Plon, p. 49.

## LE POUVOIR DE FASCINATION *D'À REBOURS* (\*)

par Nathalie LIMAT - LETELLIER

*À rebours*, ce "bréviaire" d'une génération <sup>(1)</sup>, est entouré d'un "halo mythique" <sup>(2)</sup>. S'il a été "*imaginé sans idées préconçues, sans intentions réservées d'avenir*" <sup>(3)</sup>, il a exercé une influence indéniable : il a été commenté avec ferveur <sup>(4)</sup>, comme un "maître livre" qui révèle la quintessence de l'esprit fin de siècle. D'où vient son effet de séduction ? Comme l'annonce l'épigraphe, le héros veut accéder à des jouissances situées "au-dessus du temps". Il est subjugué par des hallucinations sensorielles. Son dandysme fait valoir le prestige de la fantaisie et de la provocation capricieuses <sup>(5)</sup>. En outre, l'écriture artiste recherche la somptuosité, la "sorcellerie évocatoire" ; cette recherche stylistique correspond au raffinement et à l'intensité que des Esseintes exige en art et en littérature. A condition de mépriser le vulgaire et de partager les prédilections de des Esseintes pour les œuvres de la Décadence, *À rebours* pouvait susciter l'engouement des lecteurs qui estimaient faire partie d'une élite d'initiés <sup>(3)</sup>.

Cette identification à la sensibilité décadente et symboliste confirmerait l'effet de fascination immédiat d'*À rebours*, mais elle ne saurait être cautionnée par les conceptions naturalistes. Bien que Maupassant semble l'éprouver personnellement <sup>(7)</sup>, Zola, méfiant, exprime des réserves <sup>(8)</sup>. En fait, *À rebours* semble ménager plusieurs interprétations possibles, qui vont de la continuité maintenue à la rupture avec le Naturalisme. Ce cas d'exception retient l'attention, et produit des réactions imprévues : les commentaires favorables des écrivains catholiques (Barbey d'Aurevilly, Léon Bloy) dépassent les intentions et les attentes de l'auteur, mais les divergences de la critique de la réception ont permis à Huysmans de se frayer une voie nouvelle.

Certes, l'ambiguïté du sens ne suffit pas à expliquer pourquoi, dès sa publication, *À rebours* a été tenu pour l'"un des plus curieux et des plus complets monuments littéraires de notre temps" ; plus ironiquement, Trézenik ajoute que "*dans vingt ans, Mallarmé sera trop clair et des Esseintes aura fait école*" <sup>(9)</sup>. Pour représenter l'esthétique contemporaine, il faut donc se préserver des lieux communs de l'époque. D'autres critiques ont reconnu le caractère "inouï", insolite d'*À rebours*, tout en se méfiant d'une éventuelle mystification. La "fumisterie" <sup>(10)</sup>

\* Cette étude reprend les données essentielles d'un cours préparé pour le "Centre National d'Enseignement à Distance", en 1992, *À rebours* étant au programme des agrégations de lettres. La seconde partie paraîtra dans le prochain *Bulletin*, en 1994.

produit un léger effet de séduction mais elle s'oppose à l'idéal du "chef d'œuvre" : la portée de la facétie semble réduite<sup>(11)</sup>. Or, dans certains chapitres, l'étude d'un cas clinique, l'érudition encyclopédique et surtout la critique huysmansienne des écrivains et des peintres témoignaient aussi de l'ambition d'*À rebours*<sup>(12)</sup>. L'approfondissement d'un roman-somme paraît devoir être pris au sérieux ; il permet à des lecteurs avertis et doctes d'invoquer un effet de fascination moins captieux et plus substantiel. *À rebours* aura donc bénéficié d'un équilibre satisfaisant entre l'irréductibilité d'une "fantaisie bizarre" et l'exemplarité d'un "roman documentaire", témoignant des goûts de l' "Avant-Garde" de l'époque. Dès lors, son audience n'a cessé de s'étendre, depuis la production littéraire de l'époque jusqu'aux théories modernes de la postérité. Cette maîtrise concertée des jeux de la séduction nous séduit encore. Il y a lieu d'en analyser à présent les constantes et les inflexions, comme des effets de lecture produits par *À rebours* dans le prisme de la critique huysmansienne.

## I. L'ascendant d'*À rebours*

### 1. De la genèse à l'illusion rétrospective

Le destin glorieux d'un "livre-culte" tend à dépasser les contradictions initiales de l'écriture pour se charger d'une valeur symbolique exemplaire. Afin de ne pas écarter *a priori* d'autres hypothèses sous-jacentes, la critique contemporaine a cherché à distinguer entre le texte lui-même et son retentissement ultérieur<sup>(13)</sup>. La place d'*À rebours* dans la biographie de Huysmans et dans l'histoire littéraire mérite donc d'être questionnée.

En affirmant dans sa Préface de 1903 que tous ses romans futurs sont contenus "*en germe*" dans *À rebours*, Huysmans admet un finalisme de l'écriture dont la caution est théologique : "*les névroses ouvrent dans l'âme des fissures par lesquelles l'Esprit du Mal pénètre*" (p. 64). Le cheminement spirituel de Huysmans semble démontrer la clairvoyance d'un lecteur : dès la publication du roman, Barbey d'Aurevilly, présenté au chapitre XII d'*À rebours* comme un maître du satanisme moderne, avait interpellé Huysmans avec une intransigeance salutaire : "*Après un tel livre, il ne reste plus à l'auteur qu'à choisir entre la bouche d'un pistolet ou les pieds de la croix*"<sup>(14)</sup>. Les "*enfantillages pervers*" de des Esseintes au début du roman étaient, selon lui, heureusement rachetés par la souffrance et le désespoir d'une "*âme malade d'infini*". Huysmans, après sa conversion, cite le dilemme que lui assignait l'auteur des *Diaboliques* pour prendre acte d'une

clairvoyance prophétique. Le pouvoir de fascination du roman ne peut que se renforcer de cette lecture magistrale et "transcendante" par rapport aux déchaînements confus de la presse : œuvre prémonitoire, qu'il n'y a pas lieu de renier, *À rebours* démontrerait le mystère de la Grâce, dont le "*travail souterrain*" avançait à l'insu de l'auteur. Aux limites de l'impensé, l'exploration psychique aurait opéré une *catharsis* nécessaire aux "*semilles de la Foi*". Sous couvert de la fiction et de cette aura de sublimation, *À rebours* s'avère être désormais une confession dans laquelle l'entière spontanéité de l'écriture rejoint le roman analytique moderne : sous son apparente fantaisie, l'imaginaire, inconscient semble tracer une trajectoire infaillible.

Dans sa Préface tardive, Huysmans retrace aussi les circonstances de la genèse. "*Vingt ans après*", il fait ressortir les lignes de partage, élague des velléités et des motivations plus confuses et plus complexes de l'écriture. Il ne retient que son malaise en tant que disciple de Zola : "*nous autres, moins râblés et préoccupés d'un art plus subtil*" (p. 59). Il voulait peut-être mieux affirmer son originalité, comme le confirmerait une lettre à Bloy, datée du 22 juin 1884 : "*Vous êtes un sous-Veuillot et moi un sous-Zola*"<sup>(15)</sup>. Il est peut-être intéressant de se demander dans quelle mesure l'écriture d'*À rebours* sert d'antidote à la stéréotypie, et recherche des alternatives à l'esprit de Médan. Plusieurs indices semblent pouvoir être relevés. Tout d'abord, dans son discours sur l'art et la littérature, des Esseintes déprécie avec virulence les épigones et les écrivains mineurs. En intégrant sa fonction de critique d'art, en rappelant son goût du poème en prose et l'influence de Baudelaire (depuis ses débuts, avec *Le Drageoir à épices*), Huysmans corrige son image réductrice de "romancier naturaliste". De ce point de vue "stratégique", *À rebours* fait preuve d'une efficacité certaine.

En outre, par rapport aux romans antérieurs de Huysmans, il occupe une position marginale et une fonction spécifique. *À rebours* indique en effet une direction opposée aux connotations d'*A vu l'eau* (1882)<sup>(16)</sup>. Son titre initial devait être *Seul*, qui laisse entendre un contraste avec le sujet d'*En ménage* (1881). Plusieurs critiques<sup>(17)</sup> ont souligné la dialectique signifiante des titres chez Huysmans.

Enfin, le choix du titre est significatif puisqu'il a été souvent interprété, dans son rapport au texte, comme un renversement des normes et des usages établis<sup>(18)</sup>. L'effet de séduction essentiel d'*À rebours*, c'est de prétendre se détourner entièrement du sens commun. La fréquence des oxymores dans le texte témoignerait de cette recherche systématique de l'inconcevable<sup>(19)</sup>, car il s'agit de se

prémunir contre la médiocrité sous toutes ses formes. Dans sa tonalité initialement baudelairienne, cette esthétique mêle la fascination et la répulsion <sup>(20)</sup> : son ambivalence déconcertante est propice aux mécanismes de l'imaginaire. L'alliance des contraires se vérifie donc infailliblement dans un roman où, par définition, règne l'exception. Elle traverse les principaux thèmes, mais aussi le sujet d'*À rebours*, qui semble dépasser les antinomies : dans sa correspondance, Huysmans le caractérise comme un roman "*charnel et mystique*", "*clérical vaguement, pédéraste un peu*"<sup>(21)</sup>.

L'étude génétique d'*À rebours* permet d'analyser certains remaniements effectués par Huysmans pour renforcer à la fois la cohérence et la singularité de ces thèmes, à partir des composantes assez disparates des "avant-textes". D'après le manuscrit d'*À rebours* conservé à la Bibliothèque Nationale, les états les plus anciens du projet se présentent comme des dialogues <sup>(22)</sup>. Dans l'une de ces ébauches, deux esthètes instruisent un réquisitoire contre la Nature qui sera repris dans les deux premiers chapitres d'*À rebours* : ils veulent fuir la réalité triviale par une "*féerie d'opérations soigneusement conçues, par des préparations pharmaceutiques ou odorantes, par la savante organisation d'un intérieur, par le choix discerné de certains livres*"<sup>(23)</sup>. Une autre ébauche, qui contient les anecdotes reprises au chapitre VI, nous fait assister à une réunion de jeunes libertins : le duc Jean de Rosalne disserte sur sa conception de la sexualité, au cours d'une conversation qui rappelle le ton des romans de Sade. Le projet d'*À rebours* concerne donc les stratagèmes de la séduction esthétique et de la perversion morale. Mais l'écrivain n'avait pas encore décidé de plonger son héros dans la solitude ; ce n'est qu'ensuite qu'il a été amené à s'abstenir, par là même, de la forme dialoguée, ce qui accroît la spécificité de l'écriture. Dans une lettre à Zola, Huysmans évoque la difficulté que représentait, d'un point de vue technique, l'isolement de des Esseintes, pour se justifier de la monotonie qui en résulterait. Mais l'on sait que les contraintes sont fécondes, puisqu'elles contribuent à l'approfondissement substantiel de la "poétique" d'une œuvre. Le choix "radical" de la solitude contraste immédiatement avec la tendance typiquement zolienne qui consiste à immerger les personnages dans des milieux humains.

Selon G. Laurens, la notion de Décadence a permis à ces deux thèmes sous-jacents de fusionner dans le texte définitif : d'une part, les raffinements littéraires et esthétiques de des Esseintes, développés aux chapitres I, II, III, V, et XIV ; d'autre, l'affirmation de la débauche, la haine de la procréation, les réflexions provocatrices sur la société

qui seront développées dans la Notice, aux chapitres VI, IX et à la fin du chapitre XIII. Dès lors, le "roman médical" et "l'étude de mœurs" semblent servir d'alibi aux séductions de l'artifice et des déviations de l'esprit et des sens. Le romancier naturaliste n'a plus à se justifier de la profession de foi sadienne de des Esseintes dans la mesure où la tentation du sacrilège caractérise la sensibilité décadente. Le "*mysticisme dépravé et artisement pervers*" de des Esseintes est expliqué objectivement par le nervosisme et l'hérédité. De même que les considérations cliniques, le roman "*clérical vaguement*" peut aussi atténuer le "*côté scélérat et sensuel*" (Préface, p. 65) du personnage, d'où un "effet de sourdine" curieux. L'issue spiritualiste que ne laissaient pas prévoir les premiers états du texte semble conjurer les dangers de l'esthétisme et de la névrose.

Les considérations cliniques et l'influence chrétienne font intervenir d'autres motivations que le substrat personnel de la création romanesque. Leur intérêt général, leur exemplarité sociologique permettraient d'occulter les fantasmes intimes, les tentations secrètes du romancier. D'un point de vue technique, le roman documentaire et l'impersonnalité de la voix narrative ménagent ainsi des équivoques sur l'interprétation d'*À rebours*, alors que dans un roman de stricte obéissance elle garantiraient l'objectivité et la "scientificité" d'un savoir sociologique. Le dialogisme romanesque, pour reprendre un concept de M. Bakhtine<sup>(24)</sup>, contribue ici à brouiller la lisibilité. Dans une autre perspective, la composante humoristique aussi peut contribuer à limiter, à refouler l'effet de séduction immédiat, quitte à le reporter "au second degré". Il est parfois difficile de savoir s'il faut admirer les merveilles de la fantaisie sans bornes de des Esseintes ou, au contraire, se moquer de certaines affectations ridicules et de leurs retombées naïves ou prosaïques, car le génie du personnage ne fonctionne pas sans "ratés" et sans déconvenues. Par exemple, la platitude des "*Ah, vous dirais-je, Maman*" joués sur l'orgue à bouche (p. 135) fait basculer dans la dérision ce morceau de bravoure sur les correspondances baudelairiennes. En outre, le "*lavement nourrissant*" considéré comme l' "*exaucement suprême*" (p. 332-3) ne tient-il pas du "*canular énorme*"<sup>(25)</sup> ? Au lieu de maintenir une identification "idéalisée" au héros décadent, le texte semble basculer parfois dans le registre de la farce grotesque, ou du défolement immédiat.

Or, la distance ironique et l'alibi de la fantaisie peuvent aussi constituer une sorte de précaution oratoire qui, par le biais de la fiction, détourne de la signification inavouable du roman. En effet, dans un article paru en 1885 sous le pseudonyme d'Anna Meunier lors de la

publication d'*À rebours*, Huysmans reconnaît qu'il écrit des romans autobiographiques, mais il se donne un air méphistophélique, une désinvolture d'esprit fort : *"(...) nous sommes loin de cet art parfait de Flaubert qui s'effaçait derrière son œuvre. (...) M. Huysmans est bien incapable d'un tel effort, son visage sardonique et crispé apparaît embusqué au tournant de chaque page (...)"*<sup>(26)</sup>. Mais les tourments de la névrose peuvent susciter aussi la compassion des lecteurs de sensibilité chrétienne. Au lieu de célébrer la "grandeur" de l'Art et de l'artifice, ils dévoilent la "misère" (au sens pascalien) de ce *"flottant personnage"*<sup>(27)</sup>. Le genre romanesque convient sans doute pour représenter le tiraillement constant entre des forces contraires ; il associe le Bas et le Sublime, les menus faits du roman réaliste et l'extase mystique, pour prendre en compte une totalité de vie, qui englobe les aspirations caractéristiques et les écarts toujours déconcertants de des Esseintes. Nous reviendrons sur cette plasticité du genre romanesque dans *À rebours*. L'écrivain ne joue que sur des effets de décalage, sur de subtiles ruptures de ton pour passer d'un registre à l'autre. Il s'abstient d'intervenir directement : des Esseintes n'est pas son porte-parole, malgré des indices biographiques épars dans le texte. Le tour de force de l'auteur, c'est peut-être d'entretenir le dialogisme, c'est-à-dire la coexistence de plusieurs points de vue inconciliables, en se passant le plus souvent des formes du dialogue dans le roman<sup>(28)</sup>, puisque toute la composition s'ordonne autour du discours d'un unique personnage. Dans le contexte de la publication, Huysmans préférait sans doute, prudemment, ne pas lever l'ambiguïté d'*À rebours*, dont il éprouvait sans doute l'effet de séduction particulier : les surprises et les méprises de la critique révèlent le bien-fondé de l'équivoque. Ce n'est qu'après sa conversion qu'il a donné raison à une thèse chrétienne qui lui permet d'admettre et de dépasser la part autobiographique du roman.

## **2. "L'œil d'un prince" : une subtile recherche de la quintessence**

Entre Mallarmé et Huysmans, *À rebours* fut l'objet ou le prétexte d'un effet de séduction exemplaire ; il est permis, par conséquent, d'en retenir les éléments les plus significatifs pour notre propos. Huysmans écrit tout d'abord à Mallarmé, en lui demandant de lui communiquer des pièces en vers et en prose pour les insérer dans son roman. Au chapitre XIV, les citations de Mallarmé, et leur commentaire élogieux attribué à des Esseintes contribueront à faire connaître le poète symboliste à un plus large public. De son côté, en hommage à *À rebours*, Mallarmé publiera son énigmatique "Prose pour des Esseintes"<sup>(29)</sup> ; il

adresse aussi dès le 18 mai 1884 à Huysmans une lettre qui rend compte de manière circonstanciée de sa lecture :

L'admirable en tout ceci, et la force de votre œuvre (qu'on criera d'imagination démente, etc), c'est qu'il n'y a pas un atome de fantaisie : vous êtes arrivé, dans cette dégustation affinée de toute essence, à vous montrer plus strictement documentaire qu'aucun, et à n'user que de faits ou de rapports, réels, existant au même point que les grossiers ; subtils et voulant l'œil d'un prince, voilà tout <sup>(29)</sup>.

À première vue, le maître du symbolisme se livre donc à un éloge paradoxal d'*À rebours* : il contredit l'opinion commune en déniait « tout atome de fantaisie » à ce roman "bizarre". Son absence d'étonnement est polémique ; il ironise sur la naïveté des lecteurs scandalisés qui feront de « l'imagination démente », de la folie nerveuse d'*À rebours* un prétexte pour rejeter le livre. Il approuve au contraire la méthode « strictement documentaire » du romancier, comme s'il s'en référerait aux modèles du Naturalisme ; mais en réalité la « dégustation affinée de toute essence » qu'il apprécie rappelle surtout les exigences de sa poétique. Mallarmé semble apercevoir essentiellement si le héros d'*À rebours* est un maître des faits subtils comme d'autres (Zola, le chef de file des Naturalistes) ont la science des faits grossiers, quels seraient donc ces « rapports réels » dont la révélation réclame « l'œil d'un prince », une perspicacité, un esprit de finesse hors du commun ? Néanmoins, toute vision du monde - et toute lecture - n'a-t-elle pas un point aveugle ? Le jugement de Mallarmé permet d'analyser une confrontation entre la rigueur et la fantaisie, entre l'exactitude du savoir et la logique déconcertante de l'imaginaire. Il importe de préciser pourquoi Mallarmé tente de lire *À rebours* comme un roman de la connaissance dans la mesure où les enjeux heuristiques d'*À rebours* n'ont guère été examinés par la critique. Or, la forme et le contenu du savoir subtil prêté à des Esseintes est associé par Mallarmé au pouvoir de fascination du roman.

En effet, l'unique personnage d'*À rebours* se présente d'emblée comme un être d'exception, un aristocrate cultivé qui méprise les déterminismes de la basse humanité. Mallarmé lui reconnaît au héros de Huysmans une faculté d'observation hors du commun, plaisamment qualifiée par exagération comme "l'œil d'un prince". Certes, cette distinction doit être entendue au sens figuré, mais elle n'en est pas moins mentionnée comme une condition préalable au raffinement des sens et de l'esprit. Dès le chapitre premier, des Esseintes oppose aux



« grossières rétines » son hypersensibilité à la perception des couleurs. Il cherche à atteindre une perfection dans le moindre détail par longues et minutieuses recherches préalables ; une méthode toujours rigoureuse lui confère la compétence infaillible de l'expert. Plusieurs chapitres du roman nous font assister en effet à un "processus d'affinement" : d'emblée, au chapitre I, des Esseintes passe en revue tout le spectre des couleurs pour justifier la supériorité de l'orangé ; au chapitre II, les principes de l'ameublement et le subterfuge des bains de mer font l'objet d'une expérience minutieuse et décisive ; de même, la sociologie de la flore est d'abord inventoriée, puis les espèces aristocratiques sont privilégiées, au chapitre VIII. Aux chapitres III, XII et XIV, des Esseintes élimine la littérature sans intérêt, avant de procéder au "classement raisonné" de sa bibliothèque. Il entend définir systématiquement les notions : il emploie volontiers les termes techniques, et un vocabulaire de laboratoire pour évoquer la composition de parfums subtils ; il répertorie les phénomènes, du plus simple au plus complexe. Il cherche à épuiser tous les possibles, en tâtonnant parfois, pour découvrir les combinaisons les plus difficiles et improbables. Au fur et à mesure que s'effectue le classement, un travail de sélection s'opère, à partir de critères comme l'originalité, la rareté, l'intensité. Il s'agit de dégager les impressions immédiates « de tout résidu, de toute lie » : la quête de la pureté permet d'accéder à une intuition de l'essence, au sens platonicien du terme. Mallarmé - et Valéry - devaient être séduits par cet idéal d'excellence qui sollicite la sensibilité et l'imagination, mais aussi, toujours dans la lignée de Poe et de Baudelaire, l'esprit d'analyse et les facultés de l'intellect.

En effet, la "*dégustation affinée de toute essence*" tend nécessairement vers un plus haut degré d'abstraction. Le discours romanesque fait intervenir les procédés du raisonnement et présente toujours une solide armature rhétorique. Plusieurs locutions ("en somme", "en résumé") commentent avec insistance cet effort pour condenser l'expression, et en extraire un savoir absolu. Elles persistent encore dans le récit des expériences amoureuses et du rêve du chapitre VIII. La vision du monde du héros paraît entièrement construite sur des lois, sur des arguties même, comme l'alliance des contraires. La "*délectation*" de la synthèse se traduit parallèlement dans le domaine poétique par un recours systématique aux synesthésies. Des Esseintes, en fidèle disciple de Baudelaire, s'appuie explicitement sur la théorie des correspondances pour découvrir les associations entre plusieurs registres sensoriels, comme le montrent les exercices de l'orgue à bouche ou les symphonies de parfums. Mallarmé croit reconnaître ici les signes d'une transcendance poétique ; l'effet de séduction se renforce de cette

croissance ; même si la combinatoire créatrice de des Esseintes est en partie conçue sur le modèle de l'expérimentation scientifique, l'écriture romanesque s'autorise d'un semblant de pouvoir magique. Des Esseintes démontre ses compétences en reconstituant un univers signifiant à partir de quelques indices épars ; il parvient à reconstituer un savoir spécialisé à partir d'un symptôme presque insaisissable, ou à réactiver des souvenirs par un "je ne sais quoi" olfactif, tactile ou visuel, comme s'il transposait sur les hallucinations sensorielles la méthode de Cuvier, le célèbre naturaliste : moins il y a de données matérielles, et plus la science digne de ce nom démontre sa toute-puissance... Loin d'être un sensualiste primaire, des Esseintes recherche donc l'au-delà d'âme, la suggestion plus séduisante de l'Invisible. En analysant minutieusement les sensations, il cherche à en parfaire, à en sublimer les effets.

Il faut donc distinguer les subtiles recherches que Mallarmé porte au crédit de des Esseintes et la rigueur expérimentale que préconise Zola. Certes, Huysmans considère la méthode documentaire comme une condition préalable à l'exactitude de son travail de romancier, mais - nous le verrons - le portrait-type du Décadent lui a demandé de savantes recherches peu conformes à une enquête naturaliste, dans la mesure où elles concernent des auteurs anciens et diverses "curiosités esthétiques". En outre, la spécificité de la connaissance subtile associée par métaphore à la noblesse de des Esseintes et le raffinement esthétique. Des connotations valorisantes accordent à "l'œil d'un prince" une supériorité indéniable ; ce premier clivage idéologique s'oppose à la vision "dégradante" que les critiques contemporains reprochaient notamment à Zola et à Huysmans <sup>(30)</sup>.

Selon Mallarmé, en effet, l'artiste "doit rester un aristocrate" : *À rebours* semble illustrer les conceptions élitistes associées au culte de l'Art pour l'Art. Dans cette expérience spirituelle, l'isolement dans une Tour d'Ivoire favoriserait la clairvoyance du clerc et du lettré. À l'inverse, la « promiscuité dans l'admiration » conduit le duc des Esseintes à douter de son goût personnel pour des artistes universellement reconnus, comme Rembrandt ou Goya <sup>(31)</sup>. Les suffrages du public font perdre aux chefs d'œuvre leur valeur initiatique tandis que l'hermétisme exerce un pouvoir de fascination absolu sur un nombre restreint d'adeptes. Ainsi, au chapitre XIV, des Esseintes caractérise Mallarmé comme le Poète par excellence de la Décadence ; les "finesses byzantines" de cet alchimiste de l'écriture, sa recherche idéale du Grand Œuvre correspondent à des dispositions poétiques que devrait cultiver l'écriture romanesque. L'effet de séduction semble avoir été réciproque puisque Mallarmé admire à son tour les recherches raffinées d'*À rebours*.

Son compte rendu d'*À rebours* se fonde sur les affinités électives qu'il se reconnaît avec le noble personnage du roman. Ce jeu de miroir semble confirmer que la connaissance subtile recherchée par le héros d'*À rebours* est à l'image de la poétique de Mallarmé. L'art de la "condensation", de l'ellipse, relève d'un savoir précieux et inimitable qui procure une parfaite jouissance esthétique. La densité et la subtilité des exégèses sont de nature à fasciner le lecteur réel, même si la recherche de la quintessence relève d'une stratégie, et s'apparente peut-être à une prodigieuse mystification.

### 3. Les délices de la composition : un roman - florilège

Un roman à un seul personnage met l'accent sur le détenteur privilégié de cette connaissance subtile. La focalisation interne du discours romanesque approfondit le "culte du moi", l'individualité hyperbolique de des Esseintes. La Notice raconte comment le héros a rompu avec son milieu familial, puis avec le monde ; isolée des chapitres qui lui font suite, elle accentue la coupure entre le passé du héros et son installation à Fontenay-aux-Roses. En effet, dès le chapitre I, des Esseintes s'exerce à ignorer toute dépendance vis-à-vis de la réalité extérieure et des événements antérieurs : il manifeste sa souveraineté symbolique en se passant d'autrui pour se concentrer sur l'essentiel, l'art et l'imaginaire. L'effet de séduction proposé au lecteur relève du narcissisme, par le biais du loisir lettré. Des Esseintes n'admet que d' "intimes affinités" (p. 309), une "communion de pensée" (p. 320) avec des collections de livres et d'objets d'art. Affranchi de son hérédité naturelle, il se dote d'une ascendance intellectuelle et esthétique qui lui renvoie une image sublimée de lui-même. Par les métaphores religieuses de la "retraite spirituelle" et du sanctuaire, cette expérience en marge du temps fait abstraction d'un mode de vie trivial. Les sensations raffinées et les plaisirs luxueux sont comparables à la célébration d'un rituel. Il est significatif que dans sa préface tardive au roman, l'auteur insiste sur la somptuosité des matériels, le polissage et la perfection de l'érudition ; roman-reliquaire, *À rebours* anticipe sur *La Cathédrale* (p. 63) :

Et, à mesure que j'y réfléchissais, le sujet s'agrandissait et nécessitait de patientes recherches : chaque chapitre devenait le coulis d'une spécialité, le sublimé d'un art différent ; il se condensait en un "of meat" de pierreries, de parfums, de fleurs, de littérature religieuse et laïque, de musique profane et de plain-chant (Préface, p. 59-60).

Un inventaire thématique se substitue au récit romanesque proprement dit. Le contenu des "*patientes recherches*", dans certains chapitres, paraît plus important que le destin du héros. Dans ce roman presque sans intrigue, le nombre des personnages est réduit par rapport au roman classique, et par conséquent le nombre des "péripiéties". Le condensé d'un roman classique semble être relégué dans la Notice ; il fallait en finir avec les conventions du genre pour mettre en œuvre les séductions nouvelles et plus audacieuses d'une écriture qui évoque à certains critiques contemporains la *Tentation de saint Antoine* <sup>(32)</sup>. Au cours des seize chapitres consacrés au séjour à Fontenay, le récit se ralentit beaucoup, et n'avance que dans les marges des descriptions, des inventaires, des hallucinations, des analyses critiques, des commentaires érudits. Il ne se produit guère d'événements au sein de cette durée étale, imprécise et dilatoire, ponctuée d'extases mystiques.

Le récit linéaire disparaît sous la profusion des objets de la description, sous la pression des références esthétiques et littéraires. Les thèmes se succèdent comme dans un album d'images ; leur modulation subtile au fil du texte évoque un style de composition impressionniste. L'écriture huysmansienne s'accorde donc une série de digressions au lieu de suivre les enchaînements d'un récit ou toute autre méthode rigoureuse et astreignante. Il y aurait là une forme-sens qui contribue à l'effet de séduction, celle du florilège : les extraits de sensations et d'atmosphères, tout comme les prédilections esthétiques et culturelles, pourraient eux aussi être retenus dans les pages d'une anthologie : avec une certaine insistance rhétorique, l'auteur d'*À rebours* désigne à l'admiration du lecteur des "morceaux de choix".

Huysmans écrit en effet par pans successifs, juxtaposés, sans plan d'ensemble ; il commence par jeter sur le papier des listes de mots rares, attrayants, un chaos somptueux d'alliances de termes, comme un "peintre-écrivain" qui étalerait des couleurs, et procéderait par esquisses, sans se plier aux lois de la composition ; l'incohérence ne le gêne pas, pourvu que la mosaïque soit belle <sup>(33)</sup>. Pour ce styliste, il importe bien plus de travailler au préalable les ressources du matériau verbal que la signification ; la recherche de l'expressivité accroît l'effet de séduction de cet art romanesque.

Les références culturelles semblent exercer sur l'auteur d'*À rebours* une fascination particulière, contribuant à éclipser la réalité immédiate, à dépasser l'effet de réel. Les emprunts de toute origine sont traités eux mêmes comme des "faits de style" ; leur contenu est invérifiable et s'impose surtout par l'attrait de l'originalité. La prolifération des

connaissances livresques, des exégèses (en littérature, arts plastiques, musique, arts décoratifs...) rassemble des matériaux plus ou moins bien assimilés, selon que l'auteur cite ou non ses sources. Parfois, Huysmans les restitue avec exactitude ; parfois, il les combine autrement, les amalgame, les dénature, les détourne de leur sens originel. Il prend ainsi toutes libertés avec les références esthétiques ou littéraires condamnées à des fins polémiques (chapitre III). Elles sont tenues à distance, résumées en une ligne, dédaignées, vilipendées, ce qui diminue leur hétérogénéité : l'intransigeance du pamphlet affirme avantageusement la position de maîtrise de l'auteur d'*À rebours*. Au contraire, le texte d'*À rebours* ne peut rivaliser avec l'autorité qu'il reconnaît à certaines œuvres de prédilection qu'en cherchant à les imiter ; par là même, il se laisse prendre à des modèles dont il reconnaît la fascination dans un rapport identificatoire ; car le roman est "*interné, (...) pétri, saturé*" en profondeur par l'influence des artistes et des écrivains préférés de des Esseintes (chap. XIV, p. 301) <sup>(34)</sup>. S'il est possible de refondre la *materia prima* de patientes recherches documentaires, l'effet de séduction des maîtres et des précurseurs résiste à toute tentative d'assimilation réductrice. L'intertextualité élective s'impose avec une certaine hétérogénéité, avec une singulière irréductibilité dans le texte récepteur ou plutôt dans le texte - réceptacle : *À rebours* ne peut que refléter leur puissance de rayonnement ; l'hommage adressé aux œuvres de prédilection de des Esseintes semble reconnaître un manque constitutif que l'écriture artiste tente pourtant de combler, avec son exubérance ornementale.

Certaines références explicites s'imposent par déférence, et d'autres emprunts sous-jacents les prolongent, au risque de désagréger le texte sous le poids de patientes exégèses, ou de laisser transparaître le palimpseste. Les chapitres III, V, VII, IX, XII, XIV, XV s'affichent en effet comme le musée, le thuriféraire (ou la brocante dévaluée) de la création des autres. La part réduite du récit romanesque dans *À rebours* s'accompagne donc d'un renoncement apparent à faire œuvre propre, à composer une "*totalité signifiante*", vraiment autonome, à partir d'une anecdote centrée sur elle-même.

Les goûts et les dégoûts de des Esseintes correspondent bien, pour l'essentiel, à ceux de l'auteur, mais sous couvert de la fiction, ils ne peuvent apparaître comme tels. L'auteur d'*À rebours* rend hommage à ses aînés, à ses maîtres et précurseurs (Baudelaire, Goncourt, Flaubert, Poe, Nerval, Gautier) ; leur recherche du raffinement esthétique, le primat de l'affectivité et la fascination du délire caractérisent aussi les poètes les plus audacieux de la modernité

(Corbière, Mallarmé, Verlaine), et des romanciers contemporains (Villiers de l'Isle-Adam et Barbey d'Aurevilly). De même, en peinture, les somptueuses évocations mythologiques de G. Moreau et le fantastique spécial d'O. Redon fascinent des Esseintes. Les affinités énoncées par le héros du roman ont des effets immédiats et une dimension magique surtout quand il s'agit de la littérature "profane" contemporaine, c'est-à-dire lorsqu'il y a homologie parfaite avec l'écriture d'*À rebours*. Si un culte fétichiste est rendu aux poèmes des *Fleurs du mal*, c'est peut-être que sur le contenu même de la relation, une prise de distance semble impossible et vide de sens. Les modèles littéraires qui reçoivent des égards particuliers dans la bibliothèque sélective de des Esseintes s'imposeraient comme des médiateurs-obstacles, pour reprendre un concept de R. Girard <sup>(35)</sup> : car le désir mimétique relève d'une idéalisation qui accroît paradoxalement la distance vis-à-vis de l'objet. Dans la mesure où l'auteur s'acquitte d'une dette de reconnaissance envers quelques initiateurs, l'originalité recherchée dans *À rebours* renconterait sa limite objective. Une perte d'individualité est préjudiciable : un artiste de génie est, par définition, unique. Comme le montrent les impératifs de la modernité dans *À rebours*, une profonde hantise s'attache à la reproduction dégradée du similaire. *À rebours* décrit avec la force d'un constat les signes de reconnaissance, les mythologies, les aspirations, les haines et les échecs de la sensibilité moderne. Il opère des partages assez révélateurs pour caractériser l'esprit "fin de siècle". Il fait la synthèse des influences littéraires et esthétiques qui l'engendrent ; c'est pourquoi il peut se lire comme un roman "strictement documentaire". Mallarmé admire en effet dans ce roman-anthologie une "dégustation affinée de toute essence" qui consiste à résumer le pouvoir de fascination de quelques maîtres et initiateurs.

Ce serait là la valeur, mais aussi la limite d'*À rebours*, car si l'on admet avec certains critiques de la réception (Mallarmé, Barrès, etc...) qu'il s'agit d'une monographie du goût et des mœurs fin de siècle, ce roman-somme serait dépourvu d'invention personnelle. Au lieu de faire acte de création première, il se laisse peut-être déposséder des prérogatives de l'imaginaire. L'effet de séduction de l'autorité didactique pourrait donc s'exposer à un risque subtil et pervers, en matière d'art et de littérature : car le sujet d'*À rebours* semble ne pas échapper à l'emprise de la séduction qui lui impose une forme de dépendance envers des références extérieures. Ce serait pourtant méconnaître les propriétés de l'écriture artiste que de s'en tenir à cet apparent paradoxe.

Les dissertations et les compilations huysmansiennes sollicitent l'imaginaire. Il nous reste à montrer comment l'innovation se développe au second degré, pour commenter l'effet de séduction - ou l'absence de séduction - des références esthétiques et littéraires.

## II. Du Naturalisme au Décadentisme

Pour cerner l'originalité d'*À rebours*, il faut tout d'abord approfondir l'analyse des filiations littéraires et esthétiques qui influent sur la genèse et sur la réception de ce roman. Nous avancerons l'hypothèse que l'appartenance de Huysmans au Naturalisme et son évolution vers le Décadentisme ne relèvent pas de questions doctrinales, mais d'une "sensibilité" qui fait intervenir l'effet de séduction. L'auteur d'*À rebours* continue à évoquer l'emprise de l'instinct, la puissance de la sensation organique : ce ne sont pas pour des raisons uniquement tactiques qu'il ne renie pas - ou pas encore - le Naturalisme. Mais l'attrait de cette thématique s'émousse par rapport au pouvoir de fascination de la mystique et du satanisme : ces thèmes directeurs du Décadentisme expriment une volonté de fascination souveraine qui se réfléchit constamment, qui se commente "en connaissance de cause".

### 1. Un "document humain"

Dans *À rebours*, l'esprit décadent est d'abord un simple objet de représentation. Avant que le terme de symbolisme ne s'impose <sup>(36)</sup>, l'appellation de Décadent est utilisée, vers 1880, pour désigner une minorité de "déliés", d'esthètes rejetant le positivisme, les dogmes du scientisme et les idéaux collectifs et utilitaires. Leur révolte individualiste s'inscrit dans un contexte de crise historique et politique (guerre de 1870 - la Commune) ; c'est un retour au "mal du siècle", aggravé de spleen baudelairien et d'un "schopenhauerisme à outrance" <sup>(37)</sup>. Or, tous les thèmes de la sensibilité décadente figurent dans *À rebours* : l'ennui, l'éloge de l'artifice, la "fumisterie grave" (p. 314), la quête des sensations rares et fugaces, le nervosisme, la transgression, l'obsession de l'agonie, les raffinements byzantins, l'inspiration satanique...

Si le Décadentisme (ou Décadisme), cet éphémère mouvement poétique, se définit comme une réaction anti-naturaliste <sup>(38)</sup>, comment s'organise cette dialectique dans *À rebours* ? Quel est le rapport du romancier à cette autre vision du monde <sup>(39)</sup> ? La critique du Naturalisme, et la tendance décadentiste d'*À rebours* sont sujettes à caution : l'auteur voulait sans doute s'en tenir à cette ambiguïté

quand il a présenté son roman à ses amis de Médan comme une étude de mœurs doublée d'une satire des Décadents. Son ironie vis-à-vis des Décadents n'est sans doute qu'une des lectures possibles, et non la plus convaincante. Huysmans sera fasciné, après *À rebours*, par les "*échappées vers des aux-delà*" <sup>(40)</sup> méconnus du Naturalisme. Ce dépassement du Naturalisme, il l'appellera dans *Là-bas* le "*naturalisme mystique*", ou *supranaturalisme* <sup>(41)</sup>. Si les étiquettes lui importent peu, celles-ci permettent tout de même de cerner le nouvel effet de séduction auquel il va consacrer son art. Tout en conservant les méthodes du Naturalisme, (enquêtes minutieuses et notes préparatoires, utilisation systématique d'un savoir documentaire...), il en refuse depuis toujours les "dogmes". Plus généralement, il ne faut pas méconnaître la complexité des courants dissidents du Naturalisme, les clivages entre Zola et les Goncourt, entre Zola et les jeunes naturalistes, etc. L'idéologie du Naturalisme (d'après l'aspect scientifique de la doctrine, l'image simplifiée de ce courant dans le discours de l'époque) s'interpose, alors que les œuvres diffèrent souvent, on le sait, des présupposés auxquels leurs auteurs se réfèrent <sup>(42)</sup>.

Dans les romans naturalistes <sup>(43)</sup>, les *topoi* de la modernité sont déjà présents à des degrés variables. Dans un compte rendu où il essaie de ramener *À rebours* à l'orthodoxie naturaliste, Paul Alexis souligne son caractère expérimental et sociologique : il invoque les connaissances médicales et les représentations collectives (la névrose serait le mal du siècle contemporain) <sup>(44)</sup>. Pourtant cette monographie de la Décadence incite à faire état de partis-pris contraires à la description scientifique de tous les milieux humains. Le héros d'*À rebours* développe une rhétorique de la célébration ou du blâme. Son dandysme et son origine aristocratique contribuent à faire passer ses goûts et ses dégoûts pour les signes distinctifs d'un esprit supérieur. Il refuse l'humanité ordinaire ; il a choisi la réclusion et justifie le bien-fondé de la déviance. Au contraire, selon les principes du Naturalisme, l'exigence de l'impartialité et de la vérité objective devrait limiter les jugements de valeur péremptoires, arbitraires. En rapportant le discours de des Esseintes, sans le contrepoids des réactions d'autrui, sans la concurrence du dialogisme, le romancier dresse "son" réquisitoire contre la société contemporaine. Il exhale sa haine de l'époque, son "nihilisme" et nous séduit par des "débauches d'imagination" <sup>(45)</sup>, par les prodiges de sa fantaisie. Dans la mesure où le principe de plaisir se substitue ouvertement au principe de réalité, l'écriture d'*À rebours* a peut-être rempli une fonction compensatoire qui pouvait satisfaire l'auteur.



## 2. Un "roman de rupture"

D'autres écrivains et critiques, pourtant aux antipodes de Zola, admettent qu'*À rebours* apporte un savoir sociologique et clinique sur la névrose et sur la sensibilité décadente, conformément à l'ambition du "roman expérimental". Ainsi, Barrès analyse cette tranche de vie comme une "*curieuse monographie qui intéresse l'artiste et le penseur*"<sup>(46)</sup>, et Barbey d'Aurevilly, hostile aux "*photographes sans âme et sans idées*", diagnostique dans *À rebours* la "*nosographie d'une société putréfiée de matérialisme*", bien qu'il juge *misérables* les caprices du névropathe de Huysmans. (Les termes de "monographie" ou de "nosographie" rappellent ici la volonté de savoir affirmée par les naturalistes).

Dans sa lettre à Zola du 25 mai 1884, Huysmans indique qu'il a suivi fidèlement dans *À rebours* les traités de Bouchut et d'Axenfeld sur la névrose, qu'il avait consultés pour identifier les troubles nerveux dont il souffrait. Il était encore admis que l'influence de l'hérédité constituait une prédisposition pathogène, et la "Notice d'*À rebours*", qui nous renseigne sur les antécédents biographiques de des Esseintes, semble d'emblée confirmer la thèse à laquelle se réfère l'auteur des Rougon-Macquart.

Cependant, le nervosisme subvertit subtilement l'essence et la caution du savoir scientifique. D'une part, il s'agit d'une pathologie encore inexpliquée par la science : "*Si savants, si intuitifs qu'ils puissent être, les médecins ne connaissent rien aux névroses, dont ils ignorent jusqu'aux origines*" (p. 331). L'implication du psychisme dans les hallucinations et les autres manifestations du délire résistent aux déterminismes sommaires : ici le primat du physiologique dont le Naturalisme se réclame semble obscurément faire défaut. Ainsi, la compétence scientifique est mise en cause par "l'inquiétante étrangeté" de cette maladie, aux crises imprévisibles, qui se dérobent sans cesse aux remèdes ordinaires ; la névrose de des Esseintes, qui lui inflige des souffrances avec acharnement et malignité, semble contaminée par le substrat des perversions antérieures à la retraite à Fontenay. En tout cas, elle provoque une confrontation entre la valeur typique du document humain, et le "cas d'exception" que constitue, par essence, la folie, aux manifestations singulières.

En outre, dans sa Préface tardive, Huysmans invoque un rapport au savoir qui ne serait pas d'obéissance naturaliste :

Il y avait beaucoup de choses que Zola ne pouvait comprendre, d'abord ce besoin que j'éprouvais d'ouvrir les fenêtres, de fuir un milieu où j'étouffais ; puis, le désir qui m'appréhendait de secouer les préjugés, de briser les limites du roman, d'y faire entrer l'art, la science, l'histoire, de ne plus servir, en un mot, de cette forme que comme d'un cadre pour y insérer de plus sérieux travaux. (Préface, éd. "Folio", p. 71) <sup>(47)</sup>.

Certes, dans sa première lettre à J. Destrée, Huysmans se flatte de l'exactitude d'*À rebours* du point de vue de l'érudition : *"J'ai passé plus de huit mois à recueillir des notes - je dédie un parfumeur, un latiniste, de me prendre en faute, au point de vue du document exact"*. (Lettre du 22 novembre 1884). Mais - nous l'avons vu - l'objet de ces "patientes recherches" s'infléchit assez nettement de la science proprement dite vers un "Thesaurus" des arts décoratifs et des humanités : *"(...) chaque chapitre devenait le coulis d'une spécialité, le sublimé d'un art différent ; il se condensait en un "of meat" de pierreries, de parfums, de littérature religieuse et laïque, de musique profonde et de plain-chant"* ("Préface", p. 60). La recherche de la quintessence s'oppose aux travaux documentaires du roman expérimental selon Zola. Dans sa gratuité essentielle, la *materia prima* d'*À rebours* exclut les savoirs utilitaires et sociologiques du courant naturaliste : le Grand Œuvre qui fascinera le lecteur doit se composer de savoirs luxueux, esthétiques ou anecdotiques. Il s'agit de se mirer dans les jeux érudits, dans le rayonnement d'un savoir précieux pour pénétrer les arcanes de la création.

L'écriture d'*À rebours* subvertit l'usage implicite du savoir spécialisé dans le roman naturaliste. Des Esseintes préfère le latin aux sciences (p. 79) et les *"œuvres nostalgiques"* (p. 297), qui expriment mieux la part d'éternité, la dimension mythique de la littérature moderne (voir le commentaire significatif sur les romans de Zola : p. 296-297 et p. 301-302). En outre, la sublimation des sources livresques s'étend même à un fatras de doctrines pseudo-scientifiques, convoquées pour leur valeur fantasmatique et ludique (voir p. 312-313 les références aux nouvelles fantastiques de Villiers de l'Isle-Adam, qui, comme E. A. Poe, utilisent entre autres les théories de Mesmer sur le magnétisme animal).

La physiologie devient ouvertement objet de métaphore ; elle contribue à déployer l'imaginaire, comme le montre le détournement du lexique médical et pharmaceutique qui domine la description de

la flore, au chapitre VIII. L'allégorie de la Grande Vérole, dans le rêve de des Esseintes, substitue la puissante amplification du récit épique au discours scientifique. *À rebours* construit un mythe à partir des théories biologiques sur l'hérédité. Ce changement de registre accroît la part de l'affabulation au détriment du réalisme documentaire :

Depuis le commencement du monde, de pères en fils, toutes les créatures se transmettaient l'inusable héritage, l'éternelle maladie qui a ravagé les ancêtres de l'homme, qui a creusé jusqu'aux os maintenant exhumés des vieux fossiles !

Elle avait couru, sans jamais s'épuiser à travers les siècles ; [...] elle sévissait (...) se dissimulant sous les symptômes des migraines et des bronchites, des vapeurs et des gouttes ; de temps à autre, elle grimpait à la surface (...) (p. 193).

La littérature, de même, est affectée d'humeurs ; à chaque auteur correspond tel ou tel "tempérament" de la vieille médecine ; l'insulte réservée aux Classiques consiste à les réduire aux basses fonctions organiques : les "*claires éjections d'Ovide*" stigmatisent son lyrisme. (p. 111) ; l'éloquence du "Pois Chiche" est méprisée à cause de "*la pesante masse de son style, de ses 'adipeuses périodes'*" (ibidem) ; la concision de César est traitée peremptoirement comme un "*excès contraire*", une "*aridité de pête-sec*", une "*constipation incroyable et indue*" (ibidem). Le signe d'une pathologie dominante autorise à surplomber et disséquer l'anatomie des modèles consacrés, comme s'il suffisait de jauger leur esthétique à partir d'une image obsédante ; le portrait - charge tend à substituer aux connotations de l'idéal classique les déterminismes de l'instinct : "*Sénèque turgide et blafard ; Suétone, lymphatique et larveux ; Tacite, le plus nerveux dans sa concision apprêtée, le plus âpre, le plus musclé d'entre tous*". (p. 112). Cette conception pseudo-naturaliste de l'œuvre littéraire feint de s'appuyer sur un lexique médical ; elle éloigne le diagnostic de sa fonction thérapeutique, pour ne retenir que l'outrage ; l'agressivité trouve un exutoire dans ce rabaissement systématique de la littérature aux fonctions organiques.

Une place est faite, néanmoins, aux romanciers naturalistes. *À rebours* prends le parti de refléter le Naturalisme à travers sa production littéraire, plutôt que d'en imiter la pratique romanesque. Ce subtil paradoxe n'est pas la moindre réussite de ce roman de rupture. Il est cohérent et significatif que des Esseintes affirme préférer *La Faute de l'Abbé Mouret* aux autres romans de Zola. Pour le reste,

d'autres conceptions de la littérature, fort éloignées du Naturalisme, comme la littérature religieuse et, pour la littérature moderne, la poésie décadente et symboliste, font l'objet d'une exegèse plus développée, en raison d'affinités privilégiées avec la psychologie du héros.

Dans sa lettre à Huysmans du 20 mai 1884, Zola estime que les romanciers réalistes et naturalistes n'occupent qu'une place marginale et restreinte dans la bibliothèque de des Esseintes, par rapport à la littérature religieuse de second ordre <sup>(48)</sup>. Mais la disgrâce que Zola constate ironiquement, en termes de concurrence vitale, semble être assumée intentionnellement dans *À rebours*, pour diverses raisons qu'il convient de préciser. D'une part, le héros de Huysmans est séduit par le "*spiritualisme de la Luxure*" qu'illustre le poète des *Fleurs du Mal*, et par le retour à la tradition médiévale chez Barbey d'Aurevilly, qui pourfend le satanisme avec une obsession de l'interdit (p. 120 ; p. 124). En citant de nombreux auteurs chrétiens, il ne perd jamais de vue ces deux principaux points de référence. En effet, les Décadents vouent un véritable culte à la transgression ; pour atteindre le sublime, ils unissent la dévotion et le sacrilège. L'alternance du mysticisme et du blasphème exprime la rivalité infinie de leur être avec Dieu. D'autre part, l'explication chrétienne de la névrose représenterait déjà dans *À rebours* une alternative aux hypothèses incertaines et aux médications inefficaces de la science "matérialiste", comme semble le confirmer l'étude plus tardive de Huysmans sur la peinture de Félicien Rops (dans *Certains*) :

L'Église, elle, se retrouve, là, dans son élément ; elle reconnaît les sinueux agissements du vieux péché. Cette hystérie mentale, elle la nomme la Délectation morose et elle la définit : "La complaisance d'une chose mauvaise offerte comme présente par l'imagination, sans désir de la faire." (...)

Elle voit, dans cet onanisme mental, les insidieux appels du Très-Bas. Comme remède, elle ne peut offrir que les obsécrations et les prières ; au besoin, elle pourrait encore recourir aux reliques et brandir l'arme rouillée des exorcismes ; mais, persuadés de la vertu des Sacrements, ses grands praticiens d'âmes se bornent à obliger les gens atteints de ce mal à communier (...).

En somme, ce phénomène est clair pour les catholiques, profondément obscur pour les matérialistes inaptes à découvrir dans le cerveau le mécanisme de cette âme qu'ils considèrent ainsi qu'une fonction d'un système nerveux qui se meut seul <sup>(49)</sup>.

Huysmans préfère donc aux limites de l'explication scientiste la ferveur mystique ou l'emprise satanique, la fascination incomparable du Ciel et de l'Enfer. O. Wilde a perçu dans *À rebours* la coexistence de l'ascèse et de la volupté, dans son ambivalence paradoxale. Son héros, Dorian Gray, est "envoûté" par un livre étrange qui, on le sait, correspond au sujet d' *À rebours*. "*On ne savait plus bien, par moments, si on lisait les extases spirituelles d'un saint du Moyen Âge ou les confessions d'un pécheur moderne. C'était un livre empoisonné. Autour de ses pages flottait un lourd parfum d'encens qui troublait le cerveau*"<sup>(50)</sup>.

L'effet de séduction du nervosisme décadent analysé ici par O. Wilde anticipe sur la Possession démoniaque qui fascinera Huysmans dans *Là-Bas*. Dans un article récent, Patrick Soler a étudié le "bazar de Satan" dans *À rebours*<sup>(51)</sup>.

### 3. La réalité objective comme traumatisme

Alors que la description précise et fastidieuse des symptômes physiologiques relève d'une technique naturaliste, elle est dépourvue de tout effet de séduction, contrairement à l'interprétation religieuse. L'absence d'une explication clinique et l'inefficacité des remèdes ne suscitent que l'angoisse. Assailli et désemparé par la névrose, à partir de la fin du chapitre VIII, des Esseintes perd la maîtrise de ses facultés. Dès lors, les symptômes de la névrose sont souvent désignés en position de sujet, tandis que le personnage défaillant devient sous nos yeux la proie d'un processus organique - il ne se caractérise dès lors que par son état physiologique, conformément à la vision "naturaliste"<sup>(52)</sup>. Ce traumatisme se traduit grammaticalement par une désignation du héros en position d'objet tandis qu'une litanie de douleurs traduit la toute-puissance de la maladie. La volonté individuelle de des Esseintes est paralysée, anéantie ; la mort progresse en lui, à son insu<sup>(53)</sup>. À l'autocratie subjective du héros d' *À rebours* se substitue l'anarchie de troubles physiologiques incohérents<sup>(54)</sup>. En ce sens, ce roman de la névrose moderne contribue à détruire "*la vieille entité psychique*" avec une "*surprenante énergie de réprobation*", pour reprendre deux expressions significatives de Léon Bloy à propos d' *À rebours*<sup>(55)</sup>. La faillite des idéaux révèle une réalité déceptive, répulsive.

Par conséquent, les modèles naturalistes (les composantes cliniques et sociologiques du discours romanesque) seraient chargés de connotations négatives ; l'intervention finale du médecin qui obtient un banal retour à la vie sociale est associé à l'échec des aspirations

profondes. L'intégrité physique et psychique de des Esseintes, son culte du moi et son culte de l'art sont anéantis. La névrose interdit au héros de s'exempter des déterminismes organiques ; elle assujettit à l'emprise de l'instinct et de l'hérédité. Dès lors, le substrat naturaliste semble recueillir des valeurs opposées à l'effet de séduction.

#### 4. Pour une axiologie de l'esprit "décadent" dans *À rebours*

Les Décadents, épris d'originalité<sup>(56)</sup>, procèdent à un renversement des valeurs. Ils revendiquent une étiquette aux connotations péjoratives pour exprimer leur volonté de subversion et d'innovation. Baudelaire, leur précurseur, affirme que le Beau est toujours bizarre ; tout ce qui est "commun" est vulgaire<sup>(57)</sup> ; il ne faut cultiver que des sensations exacerbées, d'où cet "*idéal de maladie dépravation*" (p. 252). La sensibilité décadente croit découvrir de nouvelles potentialités poétiques dans la crise des valeurs esthétiques et morales traditionnelles ; c'est pourquoi la Nature et la Société tombent sous le coup d'une condamnation sans appel. Cette axiologie diffère de la doctrine naturaliste, qui recherche une certaine objectivité dans la description des comportements culturels.

Barrès est le premier à identifier ce courant littéraire par ses principaux initiateurs<sup>(58)</sup>. Mais avant 1880, le terme de *décadence* a déjà été employé par des poètes qui ont sans doute contribué à en suggérer la grâce, à en célébrer les charmes. Ainsi, Th. Gautier, dans son importante Préface aux *Fleurs du Mal*, écrivait en 1868 : "*Le poète des Fleurs du Mal aimait ce qu'on appelle improprement un style de décadence et qui n'est autre chose que l'art arrivé à ce point de maturité extrême que déterminent à leur soleil oblique les civilisations qui vieillissent*". De même, Verlaine, dans son sonnet "Langueur", publié en 1883 dans *Le Chat noir*, suggère un lien entre la poétique contemporaine et un mythe historique :

*Je suis l'Empire à la fin de la Décadence  
Qui regarde passer les grands barbares blancs  
En composant des acrostiches indolents  
D'un style d'or où la langueur du soleil danse.*

Dans ses *Essais de psychologie contemporaine*, Paul Bourget, en 1883, compare les littératures de décadence à la décomposition d'un organisme social où la vie individuelle prédomine au détriment de la collectivité. Elles se complaisent donc dans des singularités de vocabulaire, inintelligibles à la plupart des contemporains.

Le champ sémantique des termes "décadent" et "décadence" dans *À rebours* insiste de manière très imagée sur des états de "déliquescence", des phénomènes de "corrosion" exquis dans la littérature et dans la civilisation (voir notamment p. 78, p. 109, p. 114, p. 321-322) ; parallèlement aux obsessions et à la pathologie du héros, ces commentaires insistent à plaisir sur les crises de nerfs, les défaillances, les ulcérations des œuvres de la Décadence ; l'imaginaire décadent rapproche donc la jouissance esthétique et le triomphe sans limites de la morbidité, des affects délétères. Son pouvoir de fascination joue très consciemment sur l'emprise de Thanatos.

Le culte de l'Art chez des Esseintes compense le "peu de réalité" <sup>(59)</sup>, c'est-à-dire le manque de séduction de la vision ordinaire ; de même que l'écriture huysmansienne s'affranchit du référent réaliste et de la compilation des références : les chapitres III, XII et XIV D'À rebours contiennent une réflexion sans précédent sur les pouvoirs du style. Selon J.-P. Vilcot, l'éloge de l'artifice tente de masquer "l'horreur du vide". La pratique décadente chez Huysmans serait une parade, au double sens du terme, c'est-à-dire une stratégie de l'ornement et de l'évitement <sup>(60)</sup>. La nostalgie des ailleurs, le déploiement de l'imaginaire et les raffinements esthétiques correspondent à une recherche de l'illusion volontaire. Le décadentisme huysmansien achoppe sur un sentiment de vacuité sans issue, car il aboutit à un "dilemme entre deux termes également désespérants" : un néant attirant mais faux (le rêve) et un néant vrai et déplaisant (le monde réel).

Selon M. Fumaroli, "c'est surtout dans la description d'œuvres d'art que le monologue de des Esseintes devient pour Huysmans pur prétexte à énoncer une rhétorique de la "Décadence" qui se substitue à la rhétorique naturaliste". <sup>(61)</sup> On peut néanmoins se demander, à ce point de l'analyse, si la Décadence dans *À rebours* est uniquement une "rhétorique", ou si elle fait l'objet d'une croyance secrète, d'une aspiration métaphysique, dans la mesure où la Décadence moderne glorifie dans "l'artifice consolateur" la perfection du "désir souverain" <sup>(62)</sup>. Si l'éloge du simulacre est un discours subversif, c'est aussi un moyen de défense pour s'exempter de la réalité sordide, assujettie à la physis. On a souvent comparé des Esseintes à un démiurge, qui essaierait de conquérir une suprématie dans la création factice, pour échapper à la corruption biologique, c'est-à-dire à la condition mortelle. L'angoisse existentielle de des Esseintes resurgit lorsque les manifestations de la névrose l'exposent à subir la loi commune, alors qu'il a cherché, au contraire, à outrepasser les

limites de nos sens et de l'esprit humain, tout en se retranchant dans un sanctuaire. Cette dimension mythique du roman, sur laquelle nous reviendrons, révélerait, entre la magnificence de l'Art et la misère de l'Homme, chez Pascal, les enjeux essentiels du pessimisme huysmansien.

## NOTES

---

1. P. Valéry n'est pas le seul à en avoir témoigné ; Aragon explique dans l' "Avant-Lire" du *Libertinage* que, dans un conte intitulé "Madame à sa tour monte", il voulait opérer, pour sa génération, celle du Surréalisme naissant, le même partage des valeurs que des Esseintes pour la génération symboliste. Roger Vailland aussi admirait profondément *À rebours*. Voir, sur le contexte culturel, l'ouvrage de François Livi, J.-K. Huysmans, "*À rebours*" et l'esprit décadent, La Renaissance du livre, 1976.
2. Michael Issacharoff, J.-K. Huysmans devant la critique en France, Klincksieck, 1970, p. 68.
3. Huysmans, "Préface écrite vingt ans après le roman", dans *À rebours*, collection "Folio", rééd. janvier 1991. Les références aux pages d'*À rebours* renvoient à cette édition, sauf précision contraire.
4. Dans une lettre à Huysmans du 15 juin 1884, Camille Lemonnier évoque ses réactions passionnelles à la lecture d'*À rebours* : "Je viens d'achever à travers de violents soulèvements et d'inexprimables attiréments votre très étonnant et magique *À rebours* (...) Vous avez fait un maître livre qui restera accroché comme un clou dans notre peau" (J.-K. Huysmans, *Lettres inédites à C. Lemonnier*, Droz, 1957, p. 112-113).
5. Comme le rappelle Rose Fortassier au terme de son "Introduction" (voir *À rebours*, Imprimerie nationale, 1981, p. 34).
6. Les articles de Francis Enne, dans *Le Réveil* du 22 mai 1884, et de Jules Destrée, dans le *Journal de Charleroi* du 4 juin 1884, analysent ce phénomène en connaissance de cause.
7. "Mais pourquoi ce névrosé m'apparaît-il comme le seul homme vraiment intelligent, sage, ingénieux, vraiment idéaliste et poète de l'univers, s'il existait ?" (*Gil Blas*, 10 juin 1884).
8. Dans sa lettre du 20 mai 1884 (*Lettres inédites à E. Zola*, éd. P. Lambert, Droz, 1953).
9. Léo Trézenik, *Lutèce*, 1-8 juin 1884 ; cité par Pierre Jourde dans *Huysmans : "À rebours" ou l'identité impossible*, coll. "Unichamp", Champion, 1991, p. 135.
10. Paul Ginisty, dans *Gil Blas* du 21 mai 1884, et Francis Enne, dans *Le Réveil* du 22 mai 1884, commentent les prodigieux effets de la fumisterie avec connivence et ironie. Émile Michelet, dans *La Jeune France*, 25 juin 1884, déclare tout à fait charmante la part de la mystification.



11. Daniel Grojnowski critique l'évolution de la critique sur *À rebours*, parce qu'elle a occulté les composantes comiques du roman. Voir en particulier *Une goutte succulente*, S.E.D.E.S., 1992, p. 353-374 et J.-K. Huysmans, *le Territoire des À rebours*, Université de Toulouse-Le Mirail, 1992, p. 67-75. Bien des lectures récentes ont en effet pris au sérieux dans *À rebours* une expérience intérieure qui intensifie la fascination de l'horreur et l'emprise des fantasmes.
12. Voir les articles de Paul Ginisty, art. cité, de Francis Enne, art. cité, de Jules Destrée, dans le *Journal de Charleroi* du 4 juin 1884, de Léo Trézenik, *Lutèce*, 1-8 juin 1884 et d'Edouard Drumont, *Le Livre*, 10 juin 1884. Une exception cependant est à signaler : André Hallays, dans le *Journal des débats* du 22 juin 1884, juge pédante et ennuyeuse la part de l'érudition.
13. A. Pagès a analysé les distorsions que la Préface tardive de l'auteur fait subir aux commentaires critiques de la réception dans un article intitulé "Lecture(s) critique(s) d'*À rebours*", *Revue des sciences humaines*, n° 170-171, 1978, p. 237-243. Le récent colloque sur *À rebours* organisé par la Société des Études romantiques consacre une première partie à montrer que l'horizon d'attente et les circonstances de la publication ne justifient pas le mythe de l'auteur. Voir les études de A. Pagès, de R. Griffiths et de V. de Gregorio Cirillo dans J.-K. Huysmans, *À rebours*. "Une goutte succulente", S.E.D.E.S., 1992.
14. Voir l'article de Barbey d'Aurevilly publié sous le titre "*À rebours*" dans *Le Constitutionnel* du 28 juillet 1884 et dans *Le Pays* du 29 juillet 1884 ; repris sous le titre "J.-K. Huysmans", dans *Le Roman contemporain*, Lemerre, 1902.
15. Cité par Halina Suwala dans "Huysmans et Zola, ou l'amitié rompue", in J.-K. Huysmans. *Une esthétique de la Décadence*, Champion, 1987, p. 98.
16. Voir la confrontation entre Folantin et des Esseintes dans la Préface de M. Fumaroli à l'édition d'*À rebours*, coll. "Folio", p. 9-10.
17. Voir "Sur les titres des romans et des nouvelles de J.-K. Huysmans", par F. Fabre, in *Mélanges P. Lambert*, Nizet, 1975 ; voir aussi P. Cogny, *De l'écriture à l'Écriture*, Téqui, 1987.
18. Le premier critique à lui attribuer ce pouvoir de subversion est Barbey d'Aurevilly, qui commence en ces termes son article sur *À rebours* : "*À rebours ! Oui ! au rebours du sens commun, du sens moral, de la raison, de la nature, tel est ce livre, qui coupe comme un rasoir - mais un rasoir empoisonné - sur les platitudes ineptes et impies de la littérature contemporaine*" (art. cité).
19. Citons quelques exemples à l'appui, qui font intervenir un lexique assez explicite quant à l'effet de séduction : "*les glaciales tendresses*", "*les prudes laisser-aller*", p. 208 ; "*une défiante amitié*", p. 213 ; "*délectation morose*", p. 214 ; "*ce pays magique et réel*", p. 246 ; "*délicieuse et accablante extase*", p. 226 ; "*de souriantes réprimandes*", p. 260 ; "*ces bas hagiographes*", p. 266 ; "*il hurlait au ciel*", p. 274 ; "*luxurieuses et (...) mystiques*", "*caresse enfantine et dévote*", p. 279-280 ; "*ce calmant l'irritait*", p. 286 ; "*chirurgien spirituel*", p. 311 ; "*poitrines garçonniers*" ; "*un comique lugubre*", p. 314 ; "*fumisterie grave*" (ibidem) ; "*levement nourrissant*", p. 332 ; "*concubinages et ruptures de ton*", p. 336 ; "*mysticisme dépravé*", p. 343 ; "*chrétien qui doute*", p. 349.
20. Voir "Huysmans, Félicien Rops, et la théologie de l'antithèse", par André Guyaux, dans J.-K. Huysmans. *Une esthétique de la décadence*, 1987, p. 215.
21. Dans une lettre à Théodore Hannon de mars-avril 1883 (*Lettres à Théodore Hannon*, Christian Pirot, 1985).
22. Voir sur ces questions en particulier l'article de G. Laurens dans les *Mélanges P. Lambert*, 1975 ("Pour une édition critique d'*À rebours*") et les "Notes et variantes" de Rose Fortassier, dans l'édition d'*À rebours* publiée (Imprimerie Nationale, 1981).

23. Cité par G. Laurens (*Mélanges Pierre Lambert consacrés à Huysmans*, A.-G. Nizet, 1975, p. 27).
24. M. Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, Gallimard, 1978.
25. "L'humour de Huysmans", *Huysmans, Cahier de l'Herne*, 1985, p. 420.
26. *Ibidem*, p. 28.
27. Selon l'expression de Huysmans, dans sa lettre à Zola du 25 mai 1884, dans *Lettres inédites à É. Zola*, Droz, 1953, p. 104.
28. Qui apparaissait dans les premiers états du texte (cf. éd. critique établie par Rose Fortassier, Imprimerie Nationale, 1981). Et cette allusion de la lettre à Zola citée plus haut : "(...) en écrivant ce difficile livre où volontairement je m'émascule de dialogue et consentais à une fatale monotonie" (*ibid.*, p. 103).
29. Voir "Correspondance inédite échangée entre Huysmans et Mallarmé", dans *Univers de la parole*, par André Rolland de Renévill, 1944, p. 40-49.
30. Voir à ce sujet l'article de Jules Destrée dans le *Journal de Charleroi*, 4 juin 1884.
31. Théodore de Banville lui reproche "cette façon de reconnaître, à rebours (...) l'odieuse tyrannie du nombre". Il regrette aussi chez cet "admirable des Esseintes", dont "en général les idées [l]e ravissent", un réflexe de parvenu, car un "vrai grand seigneur" ne saurait dédaigner "les merveilles qui ne coûtent pas cher". (*Gil Blas*, 20 juin 1884), cité par P. Jourde, *op. cit.*, p. 128.
32. Voir Edouard Drumont dans *Le Livre* du 10 juin 1884 ; et André Hallays, dans le *Journal des Débats*, 22 juin 1884.
33. Voir P. Cogny, *De l'écriture à l'Écriture*, *op. cit.*, 1987, p. 26.
34. Voir Guy Sagnes, "Structures baudelairiennes dans *À rebours*", dans J.-K. Huysmans, *Le Territoire des à rebours*, Université de Toulouse-Le Mirail, *op. cit.*, p. 77-87.
35. Pour appliquer à l'intertextualité la théorie du désir mimétique développée par René Girard dans *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Grasset, 1961.
36. La tendance décadente serait plus "sensationniste" et spontanée ; la tendance symboliste est plus intellectualiste, plus "éthérée" ; mais c'est une catégorie, elle aussi, indéfinissable, et disparate.
37. Selon l'expression d'Anatole Baju dans son "Manifeste décadent", conçu sous l'influence d'*À rebours* par ce théoricien peu crédible et sans envergure (*Le Décadent littéraire et artistique*, n° 1, 10 avril 1886, p. 1 ; repris par Bonner Mitchell, *Les Manifestes littéraires de la Belle-Époque*, Seghers, 1966).
38. Les premiers commentateurs ont défini le mouvement décadent comme un prolongement du Romantisme noir. Plus exactement, le mouvement décadentiste annonce le Symbolisme, dont l'apparition plus tardive témoigne d'une certaine évolution esthétique. Le courant "décadent" se distingue en partie du courant symboliste, même si la définition de celui-ci reste vague : alors que le premier se contente de "la sensation à l'état pur", le second "s'interroge sur la signification". Le premier s'installe "dans le relatif", l'autre est en quête de l'Absolu (Voir M. Décaudin, "Définir la Décadence", *L'Esprit de décadence*, I, colloque de Nantes, Minard, 1980, p. 10-11).
39. La médiation de des Esseintes, dans ce roman à la troisième personne, ne suffit pas à démontrer l'appartenance de Huysmans au Décadentisme. L'auteur s'est en partie identifié à son personnage, mais il s'est réservé aussi le loisir de prendre ses distances. En particulier, le référent réel (Montesquiou lui fournissant un "document humain") lui permet de se distinguer de l'outrance de telles excentricités, en les imputant à un autre. Par contre, comme Huysmans le reconnaîtra dans sa Préface tardive,

il partage, pour l'essentiel, les prédilections littéraires et esthétiques de des Esseintes. Enfin, le style d'*À rebours* le "trahit" mieux encore que certains détails biographiques (comme les séjours de Huysmans à Lourps, à Fontenay), car la somptuosité de l'écriture artiste le rapproche des auteurs décadents et symbolistes. En outre, même la fumerie est une valeur décadente.

40. Voir la lettre à Jules Destrée du 22 novembre 1884. Ces "au-delà seraient des "en deça" de nostalgie, où l'écrivain cherche refuge loin du monde contemporain et des "infinis d'âme", qui recouvrent des incursions dans les états mystiques et des explorations renouvelées dans les régions méconnues du psychisme. La fascination de Huysmans pour les abîmes de la réalité intérieure est sans doute l'un des aspects essentiels de sa modernité.
41. Au début de *La-bas*, au cours d'une longue et importante discussion entre l'écrivain Durtal et son ami, le médecin des Hermies, consacrée à la synthèse critique du Naturalisme.
42. Comme l'a montré notamment Henri Mitterand, chez Zola lui-même, les projections d'un imaginaire visionnaire et les transpositions mythiques subvertissent les codes de la mimesis et les présupposés du savoir.
43. Dans *Huysmans. Une esthétique de la Décadence*, Champion, 1987, p. 104.
44. Dans *Le Réveil* du 22 juin 1884, P. Alexis critique l'interprétation d'*À rebours* par L. Bloy.
45. Selon l'expression de André Hallays, *Journal des Débats*, 22 juin 1884.
46. "Psychologie contemporaine", *Les Taches d'encre*, n° 1, novembre 1884.
47. Une ligne du passage que nous citons a sauté dans l'édition "Folio" de 1991 ; nous la restituons d'après l'édition "Folio", 1977, p. 71 (même page).
48. Dans sa lettre du 20 mai 1884 : "Pour la littérature religieuse contemporaine je trouve que vous avez fait trop d'honneur à ces gaillards ; j'excepte Barbey. Quant à nous autres, à la fin, nous sommes là un peu par complaisance de l'auteur, n'est-ce pas ? Des Esseintes communie très drôlement en Mallarmé. Une curieuse définition de Baudelaire". (*Lettres inédites à É. Zola*, Droz, 1953).
49. "Rops" dans *Certains*, précédé de *L'Art moderne*, coll. "10/18, U.G.E.", p. 291.
50. O. Wilde, *Le Portrait de Dorian Gray*, chapitre X, Le Livre de Poche, p. 159.
51. Patrick Soler, "Le Bazar de Satan : inventaires et diabolisme dans *À rebours*", *J.-K. Huysmans. À rebours. "Une goutte succulente"*, op. cit., p. 235-259.
52. "Un craquement s'était fait entendre, la molaire se cassait, en venant (...)" (p. 138) ; "(...) une commotion le frappa ; l'anaphrodisie de sa cervelle et de son corps (...) se dissipa ; la solitude agit encore sur le détachement de ses nerfs (...)" (p. 204) ; "(...) ils déchiraient, au contraire, les voiles, jetaient devant ses yeux la réalité corporelle, pressante et brutale". (p. 205) ; "Tout à coup une douleur aiguë le perça..." (p. 224) ; "(...) ses lèvres éternelles remuaient pour articuler des sons, des larmes lui montaient aux yeux (...)" (p. 233-234) ; "(...) un doux et tiède anéantissement se glissait par tous ses membres (...)" (p. 247) ; il en va de même pour l'évocation des malaises du chapitre XIII : "(...) la chaleur l'écrasait ; l'anémie, maintenue par le froid, reprenait son cours, affaiblissant le corps (...)" (p. 278) ; "(...) un pica, une perversion s'empara de lui ; (...) ; son estomac (...) digérerait cet affreux mets (...)" (p. 281) ; "(...) une agitation fébrile l'empêchait encore (...)" ; p. 287 ; le procédé se répète comme une constante jusqu'à la fin du roman : "(...) la névrose stationna (...)" (p. 294) ; "(...) des sueurs l'inondèrent" (*ibid.*).

53. "(...) la dyspepsie nerveuse se réveilla". (p. 232) ; "La maladie reprit sa marche ; des phénomènes inconnus l'escortèrent. Après les cauchemars, (...) les troubles de la vue, (...) la toux sèche, (...) les bruits des artères (...) surgirent les illusions de l'ouïe (...)". (ibidem). "Plus que sa faiblesse (...), ce changement de visage l'effraya." (p. 330) ; "(...) la peur que son domestique ne l'eût pas rencontré, l'atterra". (p. 331) ; "(...) une idée bisornue lui traversa la cervelle (...)". (p. 334) ; "(...) l'estomac se décida à fonctionner (...)" (ibidem) ; "(...) les organes se restaurèrent ; (...) les forces se rétablirent" (p. 335).
54. Voir l'article de F. Gaillard. "Le discours médical pris au piège du récit", *Études françaises* (Montréal), automne 1983, p. 81-95.
55. Léon Bloy, "Les Représailles du Sphinx", *Le Chat noir*, 14 juin 1884.
56. Pierre Citti analyse la garantie scientifique et expérimentale du roman naturaliste, puis la garantie d'originalité de la période "décadente", qui sera remplacée par la thématique de l'énergie, au nom d'une réaction contre l'individualisme. L'artiste apparaît en effet comme l'individu par excellence. (Pierre Citti, *Contre la Décadence, Histoire de l'imagination française dans le roman (1890-1914)*, P.U.F., 1987).
57. F. Gaillard, "De l'antiphysis à la pseudiphysis (l'exemple d'*À rebours*)", *Romantisme*, n° 30, 1980, p. 70.
58. Voir Louis Marquèze-Pouey, *Le Mouvement décadent en France*, P.U.F., 1986, p. 19 et les articles de Maurice Barrès dans *Les Taches d'encre*, n° 1, 5 novembre 1884, et n° 2, décembre 1884.
59. André Breton "Introduction au discours sur le peu de réalité", dans *Point du jour*, U.G.E., coll. 10/18.
60. Voir Jean-Pierre Vilcot, "J.-K. Huysmans ou l'horreur du vide", *l'Esprit de décadence*, I, Minard, 1980, p. 99-106.
61. Voir M. Fumaroli, préface d'*À rebours*, coll. "Folio", p. 43 et P. Cogny, *De l'écriture à l'Écriture*, Téqui, p. 88.
62. Séverine Jouve, *Les Décadents*, Plon, 1989, p. 41.

## **INTRODUCTION**

### **A LA BIBLIOGRAPHIE HUYSMANSIENNE <sup>(1)</sup>**

---

par René RANCŒUR

---

Ce bref exposé est destiné à tous ceux qui s'intéressent aux études huysmansiennes et que la découverte d'un document inciterait à entreprendre une recherche ou à s'informer à propos de son auteur. Il en serait de même à l'égard de tout autre écrivain de langue française, le "volume" seul de la bibliographie les distinguant, suivant leur époque ou leur rayonnement.

Il me semble que cette étude présente un double intérêt : d'une part elle peut contribuer à orienter la recherche

- autour d'un thème précis dans l'œuvre de J.-K. Huysmans ;
- autour d'un ouvrage ;
- autour d'un personnage.

D'autre part, elle guidera un "huysmansien" qui découvre des inédits : feuillets d'un manuscrit (c'est-à-dire un des états du travail de l'écrivain) ; une lettre isolée ou mieux encore, une correspondance comportant un certain nombre de lettres, qu'il convient de classer, de dater (éventuellement) et de commenter.

\*

Les travaux sur J.-K. Huysmans sont déjà nombreux tant en France qu'à l'étranger (particulièrement en Belgique, aux Pays-Bas, en Allemagne, en Italie, en Angleterre, aux États-Unis, etc..) : édition de textes, thèses, biographies, témoignages, sous forme de livres, articles, contributions à des volumes de "mélanges" et d' "hommages" ; etc... Comment s'orienter ? Ces quelques notes donneront les éléments d'une solution.

Dans une recherche bibliographique, c'est la chronologie qui demeure maîtresse. Il convient d'abord de situer le personnage en son temps, sous peine de se perdre dans les nombreux répertoires à la disposition du chercheur. Huysmans naît au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, il

---

(1) Mise à jour d'une communication à la Société J.-K. Huysmans, le 14 janvier 1982.

disparaît au début du XX<sup>e</sup>, ce qui exclut les bibliographies concernant les époques antérieures ; en revanche, on explorera ce qui est postérieur à 1907 (et, bien entendu, à 1875, date à partir de laquelle notre auteur entre dans le monde des lettres I).

Ajoutons que, comme tout écrivain, Huysmans n'est pas isolé ; il appartient à un groupe littéraire ; il est donc indispensable de connaître l'histoire générale de son temps, le mouvement des idées, les courants littéraires, philosophiques, religieux, artistiques, etc... Huysmans est à la fois romancier, critique d'art, essayiste, il se rattache au courant naturaliste ; ensuite, il participe au mouvement de renaissance catholique (fin XIX<sup>e</sup> - début XX<sup>e</sup> siècle). Par ses amis, ses relations dans le monde des lettres et de la critique, on le retrouve sans cesse dans les revues, la presse, etc... La recherche doit être étendue à de nombreux domaines.

\*

Les bibliographes distinguent la bibliographie *rétrospective* et la bibliographie *courante*. La première rassemble les travaux publiés sur un auteur ou une époque jusqu'à une date fixée par le rédacteur de l'ouvrage ; la bibliographie *courante* enregistre, au fur et à mesure de leur publication, livres et articles concernant un auteur (ou une période de la littérature), mais elle peut être *signalétique* (nom, titre, date, lieu d'édition, nom de l'éditeur), *analytique* (avec une brève analyse de contenu), *critique* (si l'analyse contient aussi un jugement) ; enfin elle peut être *sélective* : il est parfois difficile de tout retenir et un choix s'impose (par ex., les articles de presse : on peut alors recourir aux bulletins publiés par les sociétés d'amis, qui accueillent toutes les informations même secondaires, écartées par les bibliographies, faute de place).

Voici deux exemples concernant Huysmans : 1<sup>o</sup> dans la *Revue de l'Agenais* (juillet-septembre 1980), on relève un article de G. de Sevin de Bandeville, "Contribution à l'étude de l'évolution des mentalités : la bibliothèque d'un homme cultivé du XX<sup>e</sup> siècle" ; le propriétaire de cette bibliothèque, Jean Prades, a hérité de son beau-père, un médecin, après 1914-1918, de "la totalité de l'œuvre chrétienne de Huysmans, mais dans des éditions postérieures à 1906" ; nous avons là une preuve du rayonnement posthume de l'écrivain ; 2<sup>o</sup> dans les *Cahiers franco-polonais* (Varsovie, 1977), l'article de J. Lajarrige sur "La Jeune

*Pologne et les lettres françaises*'' signale l'influence exercée par l'auteur d'*En route* sur l'écrivain S. Przybyszewski (qui a connu son œuvre par Mlle Némethy-pseud. Jean de Néthy). Ces deux informations intéressantes doivent être recueillies, mais leur place est plutôt dans un bulletin de société que dans une grande bibliographie. Il est intéressant aussi de savoir que le nom de Huysmans figurait sur la liste des services de presse d'*Ubu Roi*.

Pour la bibliographie rétrospective, nous nous limiterons à deux titres :

- Thieme (H.P.), *Bibliographie de la littérature française de 1800 à 1930*, Paris, Droz, 1933, 3 vol. (réimpression, Genève, Slatkine, 1971),  
continué de 1930 à 1939, par S. Dreher et M. Rolli (Genève, Droz, 1948),  
et de 1940 à 1949, par M. Drevet (Genève, Droz, 1954),
- et surtout, Talvart (H.) et Place (J.), *Bibliographie des auteurs modernes de langue française (1801-1927)*, Paris, Éditions de la Chronique des lettres françaises, 1928 et ss. ; l'article "Huysmans" se trouve dans le tome IX, 1949, p. 308-355 (la bibliographie couvre les livres et articles jusqu'à 1948 environ).

Cette bibliographie contient les ouvrages, les *Œuvres complètes* (1928-1934), la participation aux ouvrages collectifs, les préfaces, les collaborations aux revues et journaux, les tables du *Bulletin de la Société J.-K. Huysmans* (mars 1928 à mars 1942), enfin les ouvrages et articles à consulter : ces deux dernières rubriques sont classées suivant l'ordre alphabétique des auteurs, les anonymes à la suite.

Le *Cahier de l'Herne* (1985) consacré à J.-K. Huysmans, contient une bibliographie sélective (450 références environ) pour la période 1949-1984.

On doit recourir aussi aux bibliographies courantes : en France, la bibliographie publiée dans les fascicules de la *Revue d'histoire littéraire de la France*, interrompue en 1939, reprend sa publication de 1949 et, de 1966 à 1980, paraît sous le titre : *Bibliographie de la littérature française du Moyen Age à nos jours* (un volume annuel) ; signalétique et sélective, elle a recueilli l'essentiel des travaux publiés dans cette période.

Pour les années 1982-1984, on doit se reporter aux fascicules de la *Revue d'histoire littéraire de la France* ; à partir de 1985, la bibliographie constitue un fascicule spécial, correspondant au n° 3 (mai-juin) de chaque année.

En Allemagne, on dispose, depuis 1960, d'une publication annuelle, *Bibliographie d'histoire littéraire française* par Otto Klapp, continuée à partir de 1986 par Astrid Klapp-Lehrmann (Frankfurt - am - Main, Klostermann) ; aux États-Unis, paraît la *French XX Bibliography. Critical and bibliographical references for the study of French Literature since 1885* [n° 43, 1991, publié en 1992], qui incorpore des auteurs ayant écrit au XIX<sup>e</sup> siècle, donc Huysmans.

A ces bibliographies générales on doit ajouter :

- des bibliographies sur des thèmes limités :

Huysmans en Italie : Italo Gotta, *Notes pour une bibliographie italienne sur J.-K. Huysmans*, n° hors-série du *Bulletin* (1955) ; Anne-Christine Faitrop, *Bibliographie «romaine sur Huysmans»* ; Emilio Clerici, *Huysmans dans l'Italie contemporaine (Bulletin de la Société J.-K.H., n° 79, 1986)* ; Huysmans dans les pays anglo-saxons : G.A. Cevasco, *Huysmans : a Reference Guide* (Boston, G.K. Halland and Co., 1980).

- une étude sur Huysmans et la critique : M. Issacharoff, *J.-K. Huysmans devant la critique en France (1874-1960)*, Paris, Klincksieck, 1970 ; elle contient une liste des articles publiés sur les ouvrages de Huysmans, une bibliographie d'articles parus à l'étranger, une liste de traductions, etc... ; l'auteur a utilisé les registres où l'écrivain recueillait les articles de presse consacrés à ses livres (registres conservés dans la collection P. Lambert, à la Bibliothèque de l'Arsenal), Voir les comptes rendus d'A. Kies, *Revue de littérature comparée*, 1971, n° 3 ; Robert Montal et G. Vanwelkenhuyzen, dans la *Revue belge de philologie et d'histoire* (1971, n° 2 et 1972, n° 1).
- sur Huysmans critique d'art, J. Lethève a publié dans le *Bulletin* (n° 71, 1980) un essai bibliographique.

A l'intention des "jeunes" chercheurs nous aborderons maintenant les principaux ouvrages sur Huysmans (voir dans le catalogue de l'exposition Huysmans à l'Arsenal (1979) une liste sélective pour la période postérieure à 1945) :

- A) **Biographies** : un ouvrage fondamental est celui de Robert Baldick, *The Life of J.-K. Huysmans* (Oxford, 1955) : il repose en grande partie sur les documents de la collection P. Lambert ; traduction française, par Marcel Thomas (Denoël, 1958 ; réédition, 1973) ;



parmi les travaux plus récents : F. Zayed, *Huysmans peintre de son temps* (Nizet, 1973) ; *Mélanges P. Lambert* (Nizet, 1975).

B) **Thèmes** : Helen Trudgian, *L'Esthétique de J.-K. Huysmans* (Paris, - L. Conard, 1934, réédition en 1970, Genève, Droz) ;

Cressot (Marcel), *La Phrase et le vocabulaire de J.-K. Huysmans* (Genève, Droz, 1946 ; réédition, Slatkine, 1975).

Veyssset (Dr Georges), *Huysmans et la médecine* (Les Belles Lettres, 1950).

C) **Correspondance** : de 1949 à 1951, H. Jouvin publie dans le *Bulletin* un "Essai de bibliographie" (cette date tardive s'explique par le bruit répandu par Lucien Descaves d'une prétendue interdiction, par Huysmans, de la publication posthume de sa correspondance. Suivent, à partir de cette époque, divers recueils de lettres :

- la correspondance avec Mme Cécile Bruyère, abbesse de Sainte-Cécile de Solesmes (par R. Rancoeur, extrait de *La Pensée catholique*, 1950) ;
  - les lettres à É. Zola (par P. Lambert), 1953 ;
  - les lettres à Edm. de Goncourt (par P. Lambert), 1956 ;
  - les lettres à C. Lemonnier (par G. Vanwelkenhuyzen), 1957 ;
  - les lettres à J. Destrée (par G. Vanwelkenhuyzen), 1967 ;
  - les lettres à l'abbé Ferret (par E. Bourget-Besnier), 1973 ;
  - les lettres à Arij Prins (par L. Gillet), 1977,
- sans oublier les lettres isolées recueillies dans le *Bulletin*.

Enfin, aucune recherche sérieuse sur J.-K. Huysmans ne peut être menée sans recourir au *Bulletin de la Société J.-K. Huysmans*, dont le premier fascicule parut en mars 1928. Les fascicules des années 1928 à 1939 (tomes I-III) ont été réimprimés à Genève, aux Éditions Slatkine. Deux fascicules parurent ensuite, sous le titre de *Cahiers J.-K. Huysmans* : le n° 19, en mars 1942, le n° 20, en mai 1947. La Société avait été fondée quelques mois avant le 20<sup>e</sup> anniversaire de la mort de l'écrivain, le premier déjeuner réunissant le groupe des fondateurs ayant eu lieu le 26 juin 1926 (cf. J. Lethève, "*La Société J.-K. Huysmans*", *Mélanges Pierre Lambert consacrés à Huysmans*, Nizet, 1975, p. 57-64).

Une autre source fondamentale est constituée par la collection réunie par Pierre Lambert, léguée par son propriétaire à la "Réunion des Bibliothèques nationales" et déposée à la Bibliothèque de l'Arsenal, dans les pièces qui avaient été prêtées à l'Académie Goncourt pour la

conservation de ses archives (transférées en 1988 à Nancy). La collection a été conservée dans son intégralité, sans dispersion entre les divers départements de la Bibliothèque nationale.

Elle comprend des manuscrits (en particulier des carnets de Huysmans), de nombreuses correspondances (originaux ou copies établies par P. Lambert à l'occasion des ventes) ; les éditions des œuvres de Huysmans ; environ deux cents volumes et plaquettes de travaux sur l'écrivain ; une partie de sa bibliothèque (les livres légués à l'abbé Fontaine) ; le fonds Boullan (manuscrits vintrasiens, documents provenant de Julie Thibaut et retrouvés par P. Lambert) ; des recueils de coupures de presse ; un fichier chronologique établi par le donateur ; enfin des documents iconographiques (Cf. J. Lethève, *Bulletin* n° 57, 1971 ; et l'inventaire établi par la Bibliothèque de l'Arsenal, *Bulletin* n° 73, 1981).

Cette collection est l'œuvre d'une vie, plus de quarante années de recherches et d'acquisitions faites avec la méthode et la minutie d'un libraire passionné pour la bibliophilie. Dès le premier fascicule du *Bulletin*, son nom est mentionné à propos des expositions organisées en mai 1927 par des libraires parisiens, mais c'est surtout après l'exposition de la Bibliothèque nationale en 1948 (centenaire de la mort de Huysmans) que P. Lambert, comprenant la valeur du fonds déjà rassemblé, ne cessa, au cours des vingt années suivantes, de l'enrichir et d'en communiquer généreusement les trésors aux chercheurs, avant de le léguer à la Bibliothèque nationale.

Tels sont les éléments principaux de cette initiation à la bibliographie huysmansienne.

## COMPTE RENDU DE LA JOURNÉE ANNIVERSAIRE DU 16 MAI 1992

---

Le 16 mai 1992, le centenaire de la conversion de Huysmans a réuni à l'abbaye d'Igny les membres et amis de la Société Huysmans, généreusement accueillis par les Trappistines. Après la célébration de la messe anniversaire, la visite de certaines parties de l'abbaye, et le déjeuner animé dans un restaurant de Coulonges-Cohan, tous se rassemblèrent en une salle de l'abbaye pour la conférence de Madame Arlette Michel, professeur à la Sorbonne, sur "La Beauté et la Douleur de la Conversion". Étaient présents : M. Béna, M. Bauchet, M. Clogenson et ses sœurs, Mme D.-P. Cogny, M. et Mme Courbin, Mlle Cabirol, M. et Mme De Féo, Mme Escoffier-Lagarde, M. Foyard, Mme Gaillard, M. Guyaux, M. Gaudin, Mlle Heer, M. Jourde, Mlle Le Moël, Mme Limat-Letellier, M. Lerat, le Professeur Mosele, Mme Maurice, M. de Peuffelhoux, M. Parmentier, M. Rancœur, M. Rullaud, M. et Mme Taugourdeau, M. Trouvé, Mme Vincent, M. Voisenet, Mme Zuffi. S'étaient excusés : M. Arveiller, le Dr Boivin, M. Darrobers, M. et Mme Dubois, M. Gilis, M. Guérin, Mlle Lary, M. Lhermitte, M. et Mme Marion, M. et Mme Morice, M. Pavlidès, Mme Prévost, le Dr Schommer, M. Taponier, M. Trivalle, le Dr Veyssset.

Lors de l'assemblée générale, Maître Damien a salué la mémoire du Dr Macé de Lépinay, de Mme Gabrielle Fabre, avant que M. Rancœur n'évoque M. Jacques Lethève, sa carrière à la Bibliothèque nationale, son dévouement à l'œuvre de Huysmans, à la Société Huysmans et à son *Bulletin*. Le Président rappela ensuite les publications récentes, signe de la vigueur des études huysmansiennes : la réédition de *La Cathédrale* chez Christian Pirot, les actes du colloque de Vérone sur "J.-K. Huysmans et l'imaginaire décadent", le livre de Jean Borie *Huysmans, le Diable, le célibataire et Dieu*, les nombreuses parutions liées à la présence d'*À rebours* à l'agrégation de Lettres en 1992 (dont le livre de Pierre Jourde *Huysmans - À rebours - l'identité impossible*, les actes du colloque de la Sorbonne) (cf la bibliographie du *Bulletin* n° 85).

Pour les travaux en cours, M. Rancœur souligna la lourdeur de la responsabilité du bulletin, puis M. Guyaux présenta le travail de

l'équipe se consacrant à la Correspondance générale de Huysmans : la bibliographie des lettres publiées sera un hommage à Jacques Lethève, sans qui ce recensement eût été bien difficile.

Maître Damien suggéra plusieurs destinations de promenades - anniversaires pour les années à venir, avant de procéder au vote concernant une modification du Bureau - où M. Jourde succède à M. Pavlidès, démissionnaire -, et de laisser la parole à M. Rullaud pour le rapport financier.

Cette journée huysmansienne s'acheva par une exposition proposée par la sœur archiviste, qui nous permit de découvrir un volume de *L'Oblat* dédié au Père Bernard, l'original de lettres de Huysmans à Charles Rivière et à Dom Marre, de Mme Leclaire à Charles Rivière (postérieures à 1907), enfin d'émouvants albums photographiques, témoins de l'époque où Huysmans séjourna à Igny.

B.C.

## COMPTES RENDUS

---

Brian Banks, *The Image of Huysmans* (AMS Studies in the XIX<sup>th</sup> Century, N° 7), New York, AMS Press, 1990, XIX - 276 p. , ill.

---

L'ouvrage de M. Brian Banks a pour ambition de présenter une image équilibrée de Huysmans, de son itinéraire spirituel et esthétique. Pour ce faire, il commence par étudier et discuter, dans sa première partie, sur environ quatre-vingts pages, très riches en informations, la manière dont cette image a pu se constituer en pays anglo-saxon, à travers une revue des articles, études et traductions en Angleterre et aux États-Unis. L'ouvrage donne également des analyses condensées de chaque œuvre, une biographie bien informée de 60 pages. L' "épilogue" envisage la descendance littéraire de Huysmans, et l'annexe intitulée "Iconography", qui rassemble des portraits de Huysmans rédigés par des contemporains, est encore une autre façon d'en préciser l' "image". Un riche choix d'illustrations achève de rendre le volume séduisant. On regrette l'absence de bibliographie.

Ce livre a pour lui une incontestable érudition, parfois le sens de la formule juste : "Huysmans turned to the art of religion, while Symbolists like Mallarmé and Gourmont continued with the religion of the art" (p. 213). Malheureusement, il comporte des aspects plus contestables. Dans sa première partie, M. Banks ne craint pas de se montrer fréquemment polémique. Il raille la Société J.-K. Huysmans, "endormie et saint-sulpicienne" (p. 59), dont le *Bulletin*, d'après lui, publie des "lettres inédites d'annulations de rendez-vous" (p. 59-60). Les opinions émises par M. Banks ne sont pas plus indiscutables que celles des chercheurs qu'il critique. Il émet ainsi des réserves sur le remarquable ouvrage de Richard Griffiths, *The Reactionary Revolution*. Mais les arguments qu'il avance pour minimiser les opinions antisémites de Huysmans n'emportent guère la conviction, car fondés sur des exemples beaucoup trop restrictifs. Il est également difficile de prendre tout à fait au sérieux des avis à l'emporte-pièce tels que "il est regrettable qu'À rebours attire les freudiens en si grand nombre". (p. 230). Présenter comme un "paradoxe" le fait que Huysmans ait été un "bourgeois anti-bourgeois" (p. 208), c'est découvrir assez ingénument des vérités premières sur l'artiste à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Les fautes sont trop nombreuses pour être toutes relevées. Il est tout de même ennuyeux de trouver à l'index d'un travail sérieux des "Lautrec, Toulouse", des "Bretonne, Restif de la", des "Eiffel, Tour de" ! On lit plusieurs fois "Thomas à Kempis" (au lieu de "a Kempis"), et Léo Trézenik, le rédacteur en chef de *Lutèce*, se passe très bien du c qu'on lui attribue page 87. *L'Oblat* n'a pas paru en avril, mais en mars 1903. Bref, cet ouvrage présente un étrange mélange de recherche fructueuse, de parti-pris et de légèreté.

Pierre JOURDE.

J.-K. HUYSMANS, *L'Oblat*, édition établie par Denise Cogny, Saint-Cyr-sur-Loire, Christian Pirot, 1992, 471 p.

---

Une réédition de *L'Oblat* était depuis longtemps nécessaire. En effet, la dernière édition du roman est celle des *Œuvres complètes*, chez Crès, sous la direction de Lucien Descaves, dont *L'Oblat* constitue le tome XVII, publié en 1934. Mme Denise Cogny vient combler cette lacune importante, dans la lignée des remarquables travaux d'édition des derniers romans de Huysmans effectués par Pierre Cogny pour les éditions Pirot.

Tout ce qui faisait la qualité des travaux du regretté Président de la Société J.-K. Huysmans est là : deux index donnent le sens des noms propres et des termes rares ; de savoureux extraits de lettres aux Leclaire, annotés par René Rancœur, éclairent la genèse de l'œuvre, sa réception, et les différences, tout de même pas négligeables, entre Durtal et Huysmans, puisque sous la plume de ce dernier le père abbé de Ligugé est un imbécile et un pingre, et Léon XIII "un joli foireux" ! Dans la préface, Pierre Cogny souligne à quel point ce livre où "l'affabulation tient si peu de place", est une transcription de notes et de fiches. Comme l'écrivait Huysmans à Henri d'Hennezel, il s'agissait de masquer "le goût de la technique avec une sauce avenante". La postface de Mme Cogny enfin fait le point sur le séjour de Huysmans à Ligugé, puis sur les circonstances de la rédaction de *L'Oblat*.

Relevons enfin quelques inadvertances vénielles, : "Gustave Bouché" pour Gustave Boucher (p. 9), "Desvosge" pour Devosge (p. 219), "resuscitée" (p. 345), "Guillot de Givry" pour Grillot de Givry (p. 455). Cela ne saurait compromettre la grande qualité de ce volume.

Pierre JOURDE.

## BIBLIOGRAPHIE

---

HUYSMANS (J.-K.), **À rebours**, roman. Préface de l'auteur... Lecture de Jean Borie (Actes Sud - Labor - L'Aire, 53), Labor, 1992.

HUYSMANS (J.-K.), **A vau-l'eau**, suivi de **Sonnet saignant** et de **Sonnet masculin**. Textes présentés et annotés par René-Pierre Colin (Coll. "d'après nature"), Tusson, Charente, Éditions Du Lérot, 1991.

HUYSMANS (J.-K.), **La Cathédrale**. Précédé de **L'Embarquement mystique**, essai d'Alain Vircondelet (Coll. "Littérature"), Éditions du Rocher, 1992.

HUYSMANS (J.-K.), **Du Dilettantisme**, suivi de Noëls du Louvre, Les Frères Le Nain, Le Quentin Metsys d'Anvers, Bianchi [extraits de **Certains et De tout**]. Préfacé par M. Deepak Ananth, Nantes, Ed. Le Passeur, 1992.

HUYSMANS (J.-K.), **Les Habitués de café**, suivi de : Le Buffet de gare, Le Sleeping-car. Préface de René-Pierre Colin, Rezé, Éditions Séquences, 1992.

HUYSMANS (J.-K.), **L'Oblat**. Édition établie par Denise Cogny. Préface de Pierre Cogny [extraits des lettres aux Leclaire ; D. Cogny : Huysmans, **L'Oblat** et l'abbaye de Ligugé], C. Pirot, Saint-Cyr-sur-Loire, 1992.

HUYSMANS (J.-K.), **Les Sœurs Vatard** [présenté par Claude Pariot] (Coll. "Les Sillons littéraires" 5), Éditions de la Bohème, 1992.

**J.-K. Huysmans e l'Immaginario decadente**. Atti del Seminario di studio di Malcesine (2-4 maggio 1991), a cura di Elio Mosele (Università degli studi di Verona. Facoltà di lingue e letterature straniere. Istituto di lingua e letteratura francese. Quaderni del Castello 1), Fasano, Schena, 1992.

**J.-K. Huysmans, le territoire des "À rebours"** (UFR Lettres-Langages-Musiques), Université de Toulouse-Le Mirail, 1992.

BALES (Richard), Huysmans' **Là-bas** : the Apotheosis of the Word, **Orbis litterarum**, 1992, N° 4, p. 209-225.

BANNIARD (Michel), Fleurs vénéneuses et corruption : érudition et illusion langagière dans **À rebours**, **Champs du signe**, n° 2, 1992, p. 191-207.



BANNIARD (M.), Science historique, science naturelle et choix culturels dans **À rebours**, J.-K. Huysmans, le territoire des "à rebours", 1992, p. 89-96.

BOUILLIER (Henry), L'alchimie dans **Là-bas**, **Création littéraire et traditions ésotériques** (XV<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles). Actes du colloque international de Pau, novembre 1989, publiés par James Dauphiné, Paris, 1991, p. 21-28.

BRUGNOLO (Stefano), **À rebours** o della simulazione, J.-K. Huysmans e l'immaginario decadente..., Fasano, 1992, p. 117-140.

BUISINE (Alain), Huysmans à fleur de peau, **Écrire la peinture**. Textes réunis par Ph. Delaveau. Institut français du Royaume Uni. King's College, Éditions universitaires, 1991, p. 69-83.

BURNS (Colin), Imitations of Immortality : Form and Content in J.-K. Huysmans **À rebours**, **Representation of Bellef. Essays In Memory of G.B. Banks...**, University of Birmingham, 1991, p. 105-120.

CABANÈS (Jean-Louis), **À rebours**, roman médical ?, J.-K. Huysmans, le territoire des "à rebours", 1992, p. 7-16.

CANTALOUBE-FERRIEU (Lucienne), Surréalisme à rebours ? Breton et Huysmans, J.-K. Huysmans, le territoire des "à rebours", 1992, p. 97-110.

CRUCITTI ULRICH (Bianca), Appunti huysmansiani, J.-K. Huysmans e l'immaginario decadente, Fasano, 1992, p. 217-229.

DALANÇON (Joël), Huysmans et G. Moreau ou l'illisibilité de la peinture, **La Licorne**, n° 23, 1992, p. 97-109.

DI MAIO (Mariella), Il racconto della pittura [**Certains**], J.-K. Huysmans e l'immaginario decadente, Fasano, 1992, p. 173-186.

DOTTIN-ORSINI (Mireille), Des Esseintes et les femmes peintes, J.-K. Huysmans, le territoire des "à rebours", 1992, p. 47-66.

DURAN (Sylvie), Morceaux de corps chez J.-K. Huysmans, J.-K. Huysmans, le territoire des "à rebours", 1992, p. 17-29.

FELSKI (Rina), The counterdiscourse of the feminine in three texts by Wilde, Huysmans [**À rebours**, Miss Urania] and Sacher-Masoch, **PMLA**, October 1991, p. 1094-1105.

GÉRARD (Alain), L'énigme Gilles de Rais, **303. Arts, recherches et créations XXXV**, 1992, p. 53-58.

GIROUX (Henri), J.K. Huysmans, **Marthe, histoire d'une fille**, sa publication, **Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon**, t. 130, 1989/1990 [1991], p. 229-240.

GLAUDES (Pierre), **À rebours** et le "comique anglais", Recherches et Travaux [Université de Grenoble], Bulletin n° 41, 1991, p. 141-168.

GRAUBY-STEWART (François), Le mythe de Salomé dans **À rebours** et l' "entre" matriciel de Des Esseintes, **Littératures**, n° 26, printemps 1992, p. 115-123.

GROJNOWSKI (Daniel), Une argumentation brouillée : "la nature a fait son temps" (**À rebours**), J.-K. Huysmans, **le territoire des "à rebours"**, 1992, p. 67-75.

GUYAUX (André), Huysmans et Puvis de Chavannes, J.-K. Huysmans **e l'Immaginerio decadente**, Fasano, 1992, p. 187-200.

JOUBE (Séverine), La passion selon J.K. Huysmans ou la descente au paradis, **Europe**, novembre-décembre 1991, p. 56-60.

LEDUC-ADINE (Jean-Pierre), La description de tableaux. A propos d'**À rebours** de J.-K. Huysmans, **L'École des lettres**, 1<sup>er</sup> mars 1992, p. 95-105.

LERCH (Donald), Ideological order and erotic disorder in the conversion of J.K.H. from Naturalism to Catholicism [thèse Harvard University, 1989], **Dissertation Abstracts International**, Vol. 50, n° 12, June 1990, p. 3973-A.

MODENESI (Marco), Figure di analogia nel romanzo decadente [Baudelaire, Huysmans, Rodenbach], J.-K. Huysmans **e l'Immaginario decadente**, Fasano, 1992, p. 95-116.

MOSELE (Elio), Huysmans fra fantasticherie, sogno, incubo, J.-K. Huysmans **e l'Immaginerio decadente**, Fasano, 1992, p. 157-170.

SAGNES (Guy), Structures baudelairiennes dans **À rebours**, J.-K. Huysmans, **le territoire des "à rebours"**, 1992, p. 77-87.

SALNICOFF (Françoise), Deux faux amis : Huysmans et Redon, J.-K. Huysmans **e l'Immaginerio decadente**, Fasano, 1992, p. 201-215.

SAROCCHI (Jean), Des Esseintes au risque de Ruysbroeck (esquisses), J.-K. Huysmans, **le territoire des "à rebours"**, 1992, p. 31-45.

SÉGINGER (Gisèle), **À rebours**, le roman de l'écriture, **Littératures**, n° 25, automne 1991, p. 69-80.

SEILLAN (Jean-Marie), Silence, on fantasme. Lecture de **Pierrot sceptique**, Pantomime de L. Hennique et J.-K. Huysmans, **Romantisme**, n° 75, 1<sup>er</sup> trimestre 1992, p. 71-82.

SHRYOCK (Richard), Ce cri rompit le cauchemar qui l'opprimait : Huysmans and the politics of **À rebours**, **The French Review**, December 1992, p. 243-254.

SIEBURTH (Richard), The Obsessions of J.-K. Huysmans. Dabbling in Damnation : The Bachelor, the Artist and the Dandy [sur les ouvrages de Banks, Bowie, C. Lloyd...], **The Times Literary Supplement**, May 29, 1992, p. 3-5.

ZIEGLER (Robert), The Containment and Diffusion of History in Huysmans's **Saint-Séverin, Correspondances**. Mélanges offerts à Roger Duchêne..., Tübingen - Aix-en-Provence, 1992, p. 251-261.

ZIEGLER (R.), Creative Fore-closure : Textual space and the Empty Subject in J.-K. Huysmans, **Nineteenth-Century French Studies**, Spring-Summer 1992, p. 419-429.

ZUFFI (Nerema), Les Vierges sages et les vierges folles. A propos des personnages féminins de **Là-bas**, **J.-K. Huysmans e l'immaginerio decadente**, Fasano, 1992, p. 141-155.

## COMPTES RENDUS

LETHÈVE (Jacques), C.R. de : C. Lloyd ; **J.-K. Huysmans and the Fin-de-siècle** (Edinburgh, 1990), **Revue d'histoire littéraire de la France**, mars-avril 1992, p. 305-306.

MARCHAND (Jean-José), Nouvelle lecture de Huysmans [C.R. de F. Livi, **J.-K. Huysmans...** 3<sup>e</sup> éd. ; **La Cathédrale**, éd. A. Vircondelet], **La Quinzaine littéraire**, 16-31 mai 1992, p. 20.

MATHIEU (Armand), C.R. de : J.-K. Huysmans, **En marge** (Ed. du Griot, 1991), **Itinéraires**, n° XI, automne 1992, p. 294-296.

MOUDENC (P.-L.), Les libres propos... Saint Huysmans, décadent et mystique [C.R. de : J.-K. Huysmans, **La Cathédrale**, éd. A. Vircondelet], **Rivarol**, 3 juillet 1992, p. 11.

OSTER (Daniel), Le parcours du célibataire-artiste, C.R. de : J. Borie, **Huysmans...** (Grasset, 1991), **La Quinzaine littéraire**, 16-31 janvier 1992, p. 19-20.

## COMITÉ

---

**Président :**

**M<sup>r</sup> André DAMIEN,**

**18, rue des Réservoirs, 78000 VERSAILLES**

**Vice-Présidents :**

**M. André GUYAUX,**

**40, rue du Bac, 75007 PARIS**

**M. René RANCOEUR,**

**114, avenue Félix-Faure, 75015 PARIS**

**M. Henry TROUVÉ,**

**25, rue Neuve Notre-Dame, 78000 VERSAILLES**

**Secrétaire Général :**

**Mlle Brigitte CABIROL,**

**50, rue du Faubourg-du-Temple, 75011 PARIS**

---

**M. Paul BENARD,**

**51, rue des Archives, 75003 PARIS**

**M. Christian BERG,**

**Durletstraat 53, 2000 ANTWERPEN, BELGIQUE**

**Mme CHAGNAUD-FORAIN**

**10, avenue Dutartre, 78150 LE CHESNAY**

**Mme D.P. COGNY**

**"En Rade", 18, boulevard des Jardiniers  
72140 SILLÉ LE GUILLAUME**

**M. Claude GUÉRIN,**

**22, rue Guynemer, 75008 PARIS**

**Dr Pierre HECQUET,**

**5, bd du B.A.B., Résidence du Parc, 64100 BAYONNE**

**M. Pierre JOURDE**

**9, rue de Lagny, 77360 VAIRES SUR MARNE**

**M. Jean-Claude LE BLOND-ZOLA,**

**12, rue de Marly, 78620 L'ÉTANG-LA-VILLE**

**Mme Nathalie LIMAT-LETELLIER**

**31, rue des Ardennes, 75019 PARIS**

**M. Hervé MARION**

**70, rue Vaneau, 75007 PARIS**

**Prof. Elio MOSELE**

**Via Corno d'Aquila, 5, VERONA 37124 ITALIE**

**M. Norbert RULLAUD**

**85, rue Cardinet, 75017 PARIS**

**M<sup>r</sup> Maurice RHEIMS,  
de l'Académie Française,**

**125, rue du Faubourg Saint-Honoré, 75008 PARIS**

**M. François TAPONIER**

**9, rue Devès, 92200 NEUILLY-SUR-SEINE**

**M. André VANDEGANS,  
de l'Académie royale de langue  
et de littérature françaises,**

**29, rue Dieusaumé, 4053 EMBOURG, BELGIQUE**

**ADDITIONS OU MODIFICATIONS  
A LA LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ J.-K. HUYSMANS**

---

Mlle Christine AVIGNON

M. Michel BENA

M. Louis CAUSSE

Mlle F. CHAMBONNET

Mlle Sylvie DURAN

Mlle Patricia HAMLA

Mlle Ae Son KYUNG

Mlle Sylvie LE MOËL

Mme Jacques LETHÈVE

Mme Arlette MICHEL

M. Jean-Marie PAISSE

Mme Blanche PIRY

M. François PRAZ

M. Jacques ROMAN

Dr Alfred SCHOMMER

M. Christophe TRIVALLE

M. Alain VAILLANT

Mlle Dominique VASSEUR

M. Philippe VILLARET

M. Alain VIRCONDELET

M. François VOISENET

Librairie des Éditions  
Ouvrières de Lyon

La Planchette, 72180 DUNEAU

65, rue de Gergovie, 75014 PARIS

30, rue de l'Alma, 92600 ASNIÈRES SUR SEINE

3, rue Pannessac, 43000 LE PUY EN VELAY

12, rue Baour-Lormian, 31000 TOULOUSE

22 Briarwood Circle. N-EASTON MA 02356 U.S.A.

2, rue du Moulin à Vent, 86000 POITIERS

247, rue de Vaugirard, 75015 PARIS

130, avenue du G<sup>d</sup>-de-Gaulle, 92200 NEUILLY-S-SEINE

5, rue Nemorosa, 77300 FONTAINEBLEAU

217, avenue de l'Observatoire, 4000 LIÈGE BELGIQUE

2, avenue de Massut, 64200 BIARRITZ

203, rue de la Croix-Nivert, 75015 PARIS

29, rue de La Grange aux Belles, 75010 PARIS

Bodenstedtstr. 49, D-81241 MÜNCHEN

14, rue Lafferrière, 75009 PARIS

3, avenue de la Libération, 42000 SAINT-ÉTIENNE

Les Boulats, 26740 LA LAUPIE

5, boulevard des Diables bleus, 38000 GRENOBLE

23, rue Diane, 32700 LECTOURE

77, rue Jean-Jaurès, 92270 BOIS COLOMBES

9, rue Henri-IV, 69002 LYON

La cotisation annuelle est fixée à **150 F** pour **1993**

C.C.P. Société J.-K. Huysmans

8128-69 J PARIS

Digitized by Google



**Achevé d'imprimer le 16 juillet 1993  
à trois cents exemplaires**





# Bénédictine



Digitized by Google

19880  
68  
194 N° 87 (67<sup>e</sup> Année) Tome XXVIII

1994

JUN 20 1994

BULLETIN  
DE LA  
SOCIÉTÉ J.-K. HUYSMANS

STACKS

Fondée en 1927

**Anciens Présidents :**

**Lucien DESCAVES, Maurice GARÇON  
Pierre LAMBERT, Jacques LETHÈVE, Pierre COGNY**

**Président : M<sup>e</sup> André DAMIEN**

**Siège Social : 22, Rue Guynemer, 75006 PARIS**

Brigitte CABIROL, Jean-Paul CORSETTI, Sylvie DURAN

André GUYAUX, Nathalie LIMAT-LETELLIER

René RANCOEUR, Nerema ZUFFI

**Bibliographie  
des lettres de  
J.-K. Huysmans**

In memoriam Jacques Lethève

Digitized by Google

# BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ J.-K. HUYSMANS

---

LA COLLECTION COMPLÈTE DU BULLETIN EST ÉPUISÉE

---

*Il reste quelques exemplaires des numéros suivants, réservés aux Membres de la Société :*

23, 24, 25, 26, 27, 29, 35, 36, 37, 40, 42, 44, 49 à 86.

*S'adresser à M. Pierre JOURDE,  
soit à l'Université de Haute Alsace,  
Faculté des Lettres et Sciences Humaines,  
10, rue des Frères Lumière, 68200 MULHOUSE,  
soit 9, rue de Lagny, 77360 VAIRES*

---

N° Hors-série, 1960 (*In memoriam*  
Alice Mamelsdorf), illustré.

50,00 F l'exemplaire  
plus 7 Francs frais d'envoi

Hors-série, 1967 :  
Correspondance J.-K. Huysmans  
Gustave Boucher

50,00 F l'exemplaire  
plus 7 Francs frais d'envoi

---

Réédition des 20 premiers *Bulletins* en 3 volumes  
(Slatkine Reprints)

1008 Francs (Juin 1993), plus frais d'envoi

---

**Siège Social :**

**22, rue Guynemer, 75006 PARIS**

## BIBLIOGRAPHIE DES LETTRES DE ET À HUYSMANS

Établie par Brigitte Cabirol, Jean-Paul Corsetti, Sylvie Duran, André Guyaux, Pierre Jourde, Nathalie Limat-Letellier, René Rancœur, Nerema Zuffi.

*In memoriam Jacques Lethève*

Les références aux lettres publiées de et à Huysmans sont données dans l'ordre alphabétique du nom des correspondants, et, pour chaque correspondant, dans l'ordre chronologique de la publication. Comme certaines publications reviennent régulièrement, nous avons opté pour un système d'abréviations, élargi ci-dessous. Les nombreuses références à des lettres publiées dans le *Bulletin de la Société J.-K. Huysmans* se présentent sous une forme simplifiée: *Bulletin*, suivi du n°, de la date et de la page (le titre de l'article et le nom de son auteur sont omis). L'indication "voir aussi" renvoie à une seconde publication de la ou des mêmes lettres ou à un commentaire sur celle(s)-ci. Nous signalons systématiquement les références aux lettres de Huysmans dans l'ouvrage important de Robert Baldick, qui en fait un usage abondant.

La base de notre recherche a été constituée par un fichier des lettres publiées de Huysmans tenu par Jacques Lethève, qui l'avait généreusement mis à notre disposition. Nous avons eu recours également à la *Bibliographie des auteurs modernes de langue française (1801-1948) de Talvart et Place* (t. IX, 1949, p. 308-355) et à la bibliographie qui lui fait suite (1949-1985) établie par René Rancœur (*Huysmans: une esthétique de la décadence*, Actes du colloque de Bâle, Mulhouse et Colmar des 5, 6 et 7 novembre 1984, Champion, 1987, p. 313-324), complétée par les livraisons annuelles de la *Bibliographie de la littérature française* de René Rancœur dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*. D'autre part, un "Essai de bibliographie" des lettres de Huysmans avait été publié par Henri Jouvin dans les n° 21 (1949, p. 27-31), 23 (1951, p. 146-154) et 25 (1953, p. 288-296) du *Bulletin de la Société Huysmans*.

Cette bibliographie est dédiée à la mémoire de Jacques Lethève. Nous y associons le souvenir de Jean-Paul Corsetti.

### *Abréviations:*

Baldick (1955), 1958: Robert Baldick, *La Vie de J.-K. Huysmans* (Oxford, 1955), trad. franç. par Marcel Thomas, Denoël, 1958.

Belval, 1968: Maurice Belval, *Des ténèbres à la lumière: étapes de la pensée mystique de J.-K. Huysmans*, Maisonneuve et Larose, 1968.

*Bulletin*: *Bulletin de la Société J.-K. Huysmans*.

*Cahiers de la Tour Saint-Jacques*, 1963: J.-K. Huysmans, *Cahiers de la Tour Saint-Jacques*, 1963 (rééd. corrigée et augmentée de *La Tour Saint-Jacques*, 1957).

*Correspondance à trois*, 1980: Bloy, Huysmans, Villiers de l'Isle-Adam, *Lettres (Correspondance à trois)*, réunies et présentées par Daniel Habrekorn, Vanves, Thot, 1980.

Daoust, 1950: Joseph Daoust, *Les Débuts bénédictins de J.-K. Huysmans*, Abbaye de Saint-Wandrille, Éditions de Fontenelle, 1950.

Deffoux, 1942: Léon Deffoux, *J.-K. Huysmans sous divers aspects*, Paris - Bruxelles, Mercure de France - Éditions de la Nouvelle Revue Belge, 1942.

*Exposition Huysmans*, Bruxelles, 1955: *Huysmans, 1848-1907, l'homme et l'œuvre: les séjours en Belgique*, Exposition du 26 novembre - 10 décembre 1955, préface de Gustave Vanwelkenhuyzen, introduction de Victor Decroix, Catalogue par Raymond Massant, Bruxelles, Musée du livre, 1955.

*Les Foules de Lourdes*, éd. Pierre Lambert, 1958: Huysmans, *Les Foules de Lourdes*, introduction avec des documents inédits par Pierre Lambert, Plon, 1958.

Griffiths (1966), 1971: Richard Griffiths, *Révolution à rebours: le renouveau catholique dans la littérature en France de 1870 à 1914* (1966), trad. franç. par Marthe Joly, Desclée de Brouwer, 1971.

*L'Herne*, 1985: J.-K. Huysmans, *Cahier de l'Herne*, dirigé par Pierre Brunel et André Guyaux, n° 47, 1985.

*Selected Letters*, 1989: *The Road from Decadence: From Brothel to Cloister. Selected Letters of J.-K. Huysmans*, Selected, Edited and Translated by Barbara Beaumont, London, The Athlone Press, 1989.

*La Tour Saint-Jacques*, 1957: J.-K. Huysmans, *La Tour Saint-Jacques*, mai-juin 1957.

Zayed, 1973: Fernande Zayed, *Huysmans peintre de son époque, avec des documents inédits*, Nizet, 1973.

---

<sup>1</sup> Quand il s'agit d'une référence déjà contenue dans le volume paru en 1957 et reprise en 1963, cette date est indiquée entre parenthèses.



AIQUEPERSE (Mathilde)

Henri Blandin, *J.-K. Huysmans*, Maison du livre, 1912, p. 133-134.

ALBERDINGK THIJM (Catharina)

*Bulletin*, n°24, 1952, p. 249-250.

Joseph Daoust, *Huysmans directeur de conscience: lettres inédites*, Saint-Wandrille, chez l'auteur, 1953, p. 7-38.

Baldick (1955), 1958, p. 274-275, 278-279, 281.

*Bulletin*, n° 35, 1958, p. 215.

*Selected Letters*, 1989, p. 150-151.

ALEXIS (Paul)

*Bulletin*, n° 64, 1975, p. 36-39.

*Selected Letters*, 1989, p. 36-37.

ALIS (Harry)

Zayed, 1973, p. 536.

ALLAIS (Henri)

Léon Letellier, "J.-K. Huysmans et Henri Allais", *Mercure de France*, 1er septembre 1951, p. 74-81.

André Billy, "Huysmans et les naundorfistes", *Le Figaro littéraire*, 12 juin 1954, p. 2.

*Selected Letters*, 1989, p. 170-171, 225.

ARROU (Joseph)

*Bulletin*, n° 65, 1976, p. 67-68.

AUBAULT DE LA HAUTE CHAMBRE (Georges)

Georges Aubault de La Haute-Chambre, *J.-K. Huysmans, souvenirs*, Figuière, 1924, p. 22.

BALLIN (Francesco)

Henry Lefai, "Trois lettres de Francesco Ballin à Huysmans sur la peinture religieuse et l'oblature (1896)", *Bulletin de la Société de Saint-Jean*, n° 22, avril 1957.

BANVILLE (Théodore de)

*Bulletin*, n° 32, 1956, p. 27; voir aussi *Bulletin*, n° hors-série, 1960, p. 15.

*Bulletin*, n° 36, 1958, p. 283; voir aussi *L'Herne*, 1985, p. 51.

BARTHOLOMÉ (Paul-Albert)

*Bulletin*, n° hors série, 1960, p. 68-69.

*Bulletin*, n° 50, 1965, p. 396.

*Bulletin*, n° 57, 1971, p. 8.

Zayed, 1973, p. 349.

À rebours, éd. Marc Fumaroli, rééd. 1983, Gallimard, coll. Folio, p. 417; ed by Google

**BATILLIAT (Marcel)**

*Là-haut*, éd. Pierre Cogny, Tournai, Casterman, 1965, p. 247.

*Zayed*, 1973, p. 12-13.

**BENJAMIN (Henri)**

*Bulletin*, n° 29, 1955, p. 217-218.

**BERLIÈRE (Dom Ursmer)**

*Bulletin*, n° 39, 1960, p. 90-91.

*Bulletin*, n° 43, 1962, p. 358.

**BERNARD (Émile)**

Émile Bernard, "Lettres de Huysmans", *La Rénovation esthétique et littéraire*, août 1907, p. 206-209; avril 1909, p. 300-302.

*Lettres [...] à Émile Bernard*, Bruxelles, Éditions de la Nouvelle Revue Belge, 1942, p. 214-225.

Léopold Saint-Brice - Aurélien Marfée, "Émile Bernard: d'un symbolisme à l'autre", *À rebours*, n° 30-31, printemps 1985, p. 64-65, 70, 74-75.

**BERTHET (Adolphe) voir ESQUIROL**

**BESSE (Dom Jean-Martial)**

Dom J.-B. Monnoyeur, "J. -K. Huysmans converti et oblat de Ligugé", *Bulletin de Saint-Martin et de Saint-Benoît* (Ligugé), mai 1932, n° 5, p. 147-148.

Daoust, 1950, p. 154-155, 186.

Baldick (1955), 1958, p. 248, 264- 265, 270- 271, 276-278, 281, 283, 285-286, 367, 389, 401.

Élie Chamard, "Huysmans et les bénédictins", *Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1956, p. 700-705.

Élie Chamard, "Le 12 mai 1907 mourait J.-K. Huysmans", *Ecclesia*, n°98, mai 1957, p. 87-91.

*Bulletin*, n° 35, 1958, p. 216-217.

*Bulletin*, n° 79, 1986, p. 6-7.

*Selected Letters*, 1989, p. 135-136, 138, 158-159.

**BIBESCO (Princesse Jeanne) [Mère Bénie de Jésus, Prieure du Carmel d'Alger]**

Henri Bontoux, *Les Étapes de Dehival dans les voies de l'amour*, Beauchesne, 1926, p. 220-224.

Lucien Descaves, *Deux amis: J.-K. Huysmans et l'abbé Mugnier*, Plon, 1946, p. 50-53, 83-85, 88, 93.

Baldick (1955), 1958, p. 288, 338-340, 347.

*Selected Letters*, 1989, p. 184-185, 188-190, 195-196, 202-204.

#### BIGOT (Louis)

*La Cathédrale*, éd. Pierre Cogny, Saint-Cyr-sur-Loire, Christian Pirot, 1986, p. 342-343.

#### BLANCHET (Nathalie)

Jean-Paul Somoff - Aurélien Marfée, "L'abbé Boullan et l'envoûtement: Nathalie Blanchet-Maria Martin", *À rebours*, n° 19-20, été 1982, p. 94.

#### BLANDIN (Henri)

Henri Blandin, *J.-K. Huysmans: l'homme, l'écrivain, l'apologiste*, Maison du livre, 1912, p. 22, 39-45.

#### BLOY (Léon)

Georges Druilhet, "Un amateur de lettres: Georges Landry", *Mercur de France*, 1er octobre 1912, p. 662-668; voir aussi Joseph Bollery, *Léon Bloy*, Albin Michel, 1947-1954.

Georges Aubault de La Haute-Chambre, *J.-K. Huysmans: souvenirs*, Figuière, 1924, p. 28.

Georges Rouzet, "J.-K. Huysmans et la Belgique, avec une lettre inédite de Léon Bloy à Huysmans sur son séjour à Lourps, en 1885", *Rex* (Bruxelles), 21 juin 1935; voir aussi Léon Deffoux, "Lourps, villégiature d'Huysmans: une lettre inédite de Léon Bloy", *L'Œuvre*, 20 août 1935.

*Bulletin*, n° 16, août 1937, p. 82; n° 17, octobre 1938, p. 104-109.

Deffoux, 1942, p. 59-60.

*Exposition Huysmans*, Bruxelles, 1955, p. 25.

Baldick (1955), 1958, p. 118-119, 125, 203.

René Dumesnil, *Le Rideau à l'italienne*, *Mercur de France*, 1959, p. 66-67.

*Correspondance à trois*, 1980, *passim*.

Léopold Saint-Brice, "Odilon Redon: un *À rebours* pictural", *À rebours*, n° 29, automne 1984, p. 41.

Léopold Saint-Brice - Aurélien Marfée, "Bloy: histoire d'une amitié", *À rebours*, n° 41-42, automne 1987, p. 68-69, 87-88, 92-94.

*Selected Letters*, 1989, p. 56-57, 68-70, 88-89.



**BOIS (Jules)**

Jules Bois, "La vie littéraire", *Gil Blas*, 22 octobre 1906, p. 2.

*Bulletin*, n° 28, 1954, p. 182.

Jacques Rivière, *Le Monde de l'Écriture*, Neuilly, Gonon, 1958, p. 107.

*Bulletin*, n° 35, 1958, p. 216.

*Bulletin*, n° 64, 1975, p. 40.

"Lettres de Joris-Karl Huysmans à Jules Bois", éd. Jean-Paul Corsetti, *Berenice* (Rome), N. 25, décembre [1988]-mars 1989, p. 279-291.

**BOUCHER (Gustave)**

Maurice Garçon, *Huysmans inconnu*, Albin Michel, 1941, p. 11-14, 19, 46-47, 50-52, 55-56, 66-79.

Baldick (1955), 1958, p. 212-214, 228-229, 243-244, 260, 264, 266, 278, 304, 306, 317, 320, 322-323.

*Marthe*, Cercle du livre, 1955, p. 179 note 12.

*Bulletin*, n° 32, 1956, p. 1 note 1.

Pierre Cogny, *Le "Huysmans intime" de Henry Céard et Jean de Caldain*, Nizet, 1957, p. 24-25.

*Bulletin*, n° 44, 1962, p. 441-442; n° 45, 1963, p. 53; n° 46, 1963, p. 88-90.

*Là-haut*, éd. Pierre Cogny, Tournai, Casterman, 1965, p. 36-37, 39, 41, 225-227, 243, 247, 250-251, 259, 277.

Belval, 1968, p. 118, 177.

*Bulletin*, n° 64, 1975, p. 1-32; n° 65, 1976, p. 1-64.

*Selected Letters*, 1989, p. 106-107, 113-115, 117.

**BOULLAN (Abbé Joseph-Antoine)**

Jules Bois, *L'Au-delà et les forces inconnues*, Ollendorf, 1902, p. 38.

*Là-bas*, avant-propos de Lucien Descaves, Georges Briffaut, 1906, p. 11.

Jean de Caldain, "Le satanisme est-il pratiqué aujourd'hui?", *Le Matin*, 21 avril 1908, p. 4.

André du Fresnois, "Une étape de la conversion de Huysmans", *La Grande Revue*, 25 mai 1911, p. 341, 349; voir aussi André du Fresnois, *Une étape de la conversion de Huysmans*, Dorbon aîné, 1912.

Jean de Caldain, "La genèse de *Là-bas*", *La Revue des Français*, 10 mai 1914, p. 231-235.

Léon Deffoux - Émile Zavie, *J.-K. Huysmans converti littéraire*, Éditions des Écrits

français, 1914, p. 245.

Joanny Bricaud, *L'Abbé Boullan, sa vie, sa doctrine et ses pratiques magiques*, Chacornac, 1927, p. 69-70, 73-74, 78-79.

*Bulletin*, n° 21, 1949, p. 44-45.

*Bulletin*, n° 24, 1952, p. 204-207.

Baldick (1955), 1958, p. 181, 194-195, 205, 246, 250.

*Exposition Huysmans*, Bruxelles, 1955, p. 28.

*Cahiers de la Tour Saint-Jacques*, 1963 (1957), p. 108-109, 147-161.

*Bulletin*, n° 50, 1965, p. 356.

*Là-haut*, éd. Pierre Cogny, Tournai, Casterman, 1965, p. 25, 28, 44, 238-239, 265-267, 271.

Belval, 1968, p. 77-78, 80-91, 93-100, 102-103, 105-119, 120 note, 123, 126-136, 217 note.

Aurélien Marfée, "Une passe d'armes occultiste: le duel Bois-Gualta (IV, V, VI)", *À rebours*, n° 11, été 1980, p. 27-28; n° 14, printemps 1981, p. 32-37, 43-44; n° 18, printemps 1982, p. 28-29.

Jean-Paul Somoff - Aurélien Marfée, "L'abbé Boullan et l'envoûtement: Nathalie Blanchet-Maria Martin", *À rebours*, n° 19-20, été 1982, p. 13, 56.

Aurélien Marfée, "Une passe d'armes occultiste: le duel Bois-Gualta (VII)", *À rebours*, n° 24, été 1983, p. 39-40.

*Là-haut*, éd. Michèle Barrière, Presses universitaires de Nancy, 1988, p. 11, 156 note 73, 157 notes 77 et 92.

#### BOURGET (Paul)

Baldick (1955), 1958, p. 114.

*Bulletin*, n° 37, 1959, p. 385.

*Plurielle*, n° 4, [1975], p. [188-189].

#### BOURIGAUD (Dom Joseph)

Daoust, 1950, p. 151.

#### BRAUNEROVA (Zdenka)

*Bulletin*, n° 49, 1965, p. 302, 305-306.

*Bulletin*, n° 66, 1976, p. 1-5.

#### BRIÈRE (L. de la)

*La Cathédrale*, éd. Pierre Cogny, Saint-Cyr-sur-Loire, Christian Pirot, 1986, p. 340.

**BRINN'GAUBAST (Louis-Pilate de)**

*Bulletin*, n° 45, 1963, p. 1-2.

**BRON (Ludovic)**

Ludovic Bron, *J.-K. Huysmans d'après des documents inédits*, Alsatia, 1937, *passim*.

**BROUSSOLLE (Abbé Camille)**

Joseph Daoust, "Huysmans et l'abbé Broussolle", *Études*, septembre 1951, p. 162-183.

Baldick (1955), 1958, p. 329, 335-336.

*Bulletin*, n° 61, 1973, p. 24.

*Selected Letters*, 1989, p. 201.

**BRUIJN (Edmond de)**

*Exposition Huysmans*, Bruxelles, 1955, p. 33.

**BRUYÈRE (Abbesse Cécile)**

René Rancoeur, *Correspondance de J.-K. Huysmans et de M<sup>me</sup> Cécile Bruyère*, Éditions du Cèdre - Librairie "Chez Durtal", 1950, tiré-à-part de *La Pensée catholique*, n° 13, 1950.

Baldick (1955), 1958, p. 185, 249, 293-295, 297-298, 325, 343, 351.

*Bulletin*, n° 40, 1960, p. 162-163, 165.

Griffiths (1966), 1971, p. 290-291.

*Bulletin*, n° 61, 1973, p. 22.

*La Cathédrale*, éd. Pierre Cogny, Saint-Cyr-sur-Loire, Christian Pirot, 1986, p. 20.

**BUDIN (M<sup>lle</sup>)**

*Bulletin*, n° 57, 1971, p. 46.

**BUET (Charles)**

*Exposition Huysmans*, Bruxelles, 1955, p. 27.

Abbé Trublet, "Vieux papiers", *Le Grand Journal*, 30 mars 1896; voir aussi *Cahiers de la Tour Saint-Jacques*, 1963, p. 75.

*Bulletin*, n° 53, 1967, p. 15.

*Correspondance à trois*, 1980, p. 214-216, 218-219.

CABANEL (Alexandre)

Bianca Crucitti Ullrich, "Appunti huysmansiani", *Joris-Karl Huysmans e l'immaginario decadente*, Fasano, Schena, 1992, p. 225-228.

CABROL (Dom Fernand)

Daoust, 1950, p. 153.

CALDAIN (Jean de)

Pierre Cogny, *Le "Huysmans intime" de Henry Céard et Jean de Caldain*, Nizet, 1957, p. 24.  
*Les Foules de Lourdes*, éd. Pierre Lambert, 1958, introduction n. p. et p. 258-259, 263, 269.  
*Selected Letters*, 1989, p. 217-218, 224-225.

CAZALS (Frédéric-Auguste)

*Iconographie de certains poètes présents*, album II: *Paul Verlaine*, Bibliothèque de l'Association, avril 1896, p. 7-9; voir aussi "La passion de notre maître Verlaine", *Revue verlainienne*, janvier-février 1902.  
*Selected Letters*, 1989, p. 160-161.

CAZE (Robert)

*Bulletin*, n° 57, 1971, p. 19.  
*Bulletin*, n° 77, 1985, p. 15-17.

CÉARD (Henry)

Henry Céard et Jean de Caldain, "Huysmans intime", *La Revue hebdomadaire*, 14 novembre 1908, p. 237, 239-241; voir aussi Pierre Cogny, *Le "Huysmans intime" de Henry Céard et Jean de Caldain*, Nizet, 1957, p. 119, 121-122.

Léon Deffoux, "Huysmans et les Pères Salésiens", *Mercure de France*, 15 octobre 1920, p. 408.  
*Bulletin*, n° 13, décembre 1935, p. 191-193.

*Bulletin*, n° 19, mars 1942, p. 223.

Deffoux, 1942, p. 123 note 2.

*Exposition Huysmans*, Bruxelles, 1955, p. 23.

Baldick (1955), 1958, p. 46, 48, 49, 61, 103, 362.

Pierre Cogny, *Le "Huysmans intime" de Henry Céard et Jean de Caldain*, Nizet, 1957.

p. 25-26.

*Les Foules de Lourdes*, éd. Pierre Lambert, 1958, p. 265.

*Naturalisme pas mort: lettres inédites de Paul Alexis à Émile Zola (1871-1900)*, éd. B. H. Bakker, University of Toronto Press, 1971, p. 528-529.

*Bulletin*, n° 72, 1981, p. 63.

Jean-Paul Corsetti, "Pour une attribution à Joris-Karl Huysmans de l'*Étude sur le Gamiani* de Musset", *L'Érotisme romantique*, Carrère, coll. Lectures érotiques, 1984, p. 37-38.

#### CHADOURNE (André)

"À Monsieur Huysmans, homme de lettres", *L'Observateur français*, 1er mai 1891, n. p.; voir aussi *Bulletin*, n° 47, 1965, p. 158.

Paul-Courant, "Souvenirs huysmansiens", *À rebours*, n° 44, été 1988, p. 50.

#### CHAMARD (Dom François)

Daoust, 1950, p. 56.

Élie Chamard, "Huysmans et les Bénédictins", *Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1956, p. 700-705.

Élie Chamard, "Le 12 mai 1907 mourait J.-K. Huysmans", *Ecclesia*, n° 98, mai 1957, p. 87-91.

Élie Chamard, *Huysmans et Dom Chamard*, Cholet, Farré et Fils, 1957, *passim*.

#### CHARLES-BRUN (Jean)

*Selected Letters*, 1989, p. 171-172.

#### CHEFDEVILLE (M<sup>e</sup> Louis)

Henry Céard et Jean de Caldain, "Huysmans intime", *La Revue hebdomadaire*, 2 mai 1908, p. 93; voir aussi Pierre Cogny, *Le "Huysmans intime" de Henry Céard et Jean de Caldain*, Nizet, 1957, p. 76.

#### CHRISTOPHE (Jules)

*Bulletin*, n° 43, 1962, p. 407.

#### CLADEL (Léon)

Henry Céard et Jean de Caldain, "Huysmans intime", *La Revue hebdomadaire*, 21 novembre 1908, p. 379-380; voir aussi Pierre Cogny, *Le "Huysmans intime" de Henry Céard et Jean de Caldain*, Nizet, 1957, p. 145.

Pierre Cogny, *Le "Huysmans intime" de Henry Céard et Jean de Caldain*, Nizet, 1957, p. 216-217.

*Lettre à Léon Cladel*, éd. Jean de Palacio, Reims, William Théry, 1987, p. 15-22.

Jean de Palacio, "La publication des romans de Léon Cladel: quelques lettres inédites d'Émile Bergerat, Goncourt et Huysmans", *Studi francesi* (Turin), N. 105, septembre-décembre 1991, p. 465-466.

#### COINDRE (Gaston)

Robert Genevoy, "L'œuvre de Coindre jugée par J.-K. Huysmans", *Le Jura français* (Lons-le-Saunier), avril-mai 1988, p. 32-33.

#### COPPÉE (François)

*La Vie*, 9 novembre 1912, p. 46.

Jean Monval, "Huysmans et Coppée (1877-1907) d'après des souvenirs de Coppée et des lettres inédites de Huysmans", *Le Correspondant*, 10 juillet 1925, p. 99-103.

*Exposition Huysmans*, Bruxelles, 1955, p. 33.

Baldick (1955), 1958, p. 208-209.

Zayed, 1973, p. 113, 165-166.

#### COPPENS (Père H.-J. -A. ) [Curé de N.-D. de la Visitation à Schiedam]

*Bulletin*, n° 69, 1978, p. 23-24.

#### COQUIOT (Gustave)

Gustave Coquiot, *Le Vrai J.-K. Huysmans*, Bosse, 1912, p. 3-6; voir aussi *Bulletin*, n° 51, 1966, p. 460.

Gustave Coquiot, *En suivant la Seine*, André Delpeuch, 1926, p. 9-10.

Brian R. Banks, *The Image of Huysmans*, New York, A.M.S. Press, 1990, p. 254 note 19.

#### COURRIÈRE (Berthe)

André du Fresnois, "Quelques lettres de Huysmans", *La Vie intellectuelle* (Bruxelles), 15 septembre 1910, p. 144-147.

André du Fresnois, "Une étape de la conversion de Huysmans d'après des lettres inédites à Mme de C[ourrière]", *La Grande Revue*, 25 mai 1911, p. 342-345, 349-350; voir aussi *Une étape de la conversion de Huysmans d'après des lettres inédites à M<sup>me</sup> de C....*, Dorbon-Ainé, Paris, 1912, p. 19, 21-28, 44, 47, 53 et *Là-haut*, éd. Pierre Cogny, Tournai, Casterman, 1965, p. 240, 242-243, 249.

*Bulletin*, n° 25, 1953, p. 303-304, 315.

Baldick (1955), 1958, p. 169, 223-224, 226, 228-229.

*Bulletin*, n° 32, 1956, p. 24-26, 29.

*Bulletin*, n° 69, 1978, p. 2.

Georges Veyssset, *Huysmans bibliophile et bibliophiles huysmansiens*, Avignon, 1979, p. 14.

DELATTE (Dom Paul)

*Bulletin*, n° 62, 1974, p. 11-18.

DELMAS (L.)

Georges Aubault de La Haute-Chambre, *J.-K. Huysmans: souvenirs*, Figuière, 1924, p. 28-29.

Maurice Garçon, "Le mariage manqué de Huysmans", *Revue de Paris*, décembre 1952, p. 58-59, 66, 68-69, 72.

Baldick (1955), 1958, p. 354-355.

*La Tour Saint-Jacques*, mai-juin 1957, p. 49-50.

DEMADE (Pol)

"Lettres inédites de J.-K. Huysmans à l'abbé Henri Mœller", *Durendal* (Bruxelles), 1908, p. 248-251.

*Selected Letters*, 1989, p. 151-153.

DEMY (Adolphe)

*Bulletin*, n° 45, 1963, p. 7-8.

DENIS (Maurice)

Henry Lefai, "Autour du *Journal* de Maurice Denis", *Bulletin de la Société de Saint-Jean*, n° 31, juillet 1959.

DERVEAUX (Léon-Victor)

Baldick (1955), 1958, p. 75.

DESCAVES (Lucien)

Lucien Descaves, *Les Dernières Années de J.-K. Huysmans*, Albin Michel, 1941, *passim*.

Baldick (1955), 1958, p. 328.

*Les Foules de Lourdes*, éd. Pierre Lambert, 1958, p. 260.

*Bulletin*, n° 48, 1964, p. 277-278.

*Là-haut*, éd. Pierre Cogny, Tournai, Casterman, 1965, p.222, 234, 246, 267.

*Bulletin*, n° 57, 1971, p. 10-11; n° 58, 1971, p. 3-4.

*Bulletin*, n° 63, 1975, p. 7.

*Correspondance à trois*, 1980, *passim*.

*Selected Letters*, 1989, p. 52.

"Lettres de Huysmans à ses amis: correspondance inédite", éd. Brigitte Cabirol, *Berenice* (Rome), N. 25, décembre [1988] -marzo 1989, p. 266 -269.

#### DESJARDINS (Gustave)

*Bulletin*, n° 72, 1982, p. 57.

#### DESSUS (Auguste)

*Bulletin*, n° 21, 1949, p. 16.

Zayed, 1973, p. 488, 529 note.

*Bulletin*, n° 62, 1974, p. 56.

#### DESTRÉE (Dom Bruno)

*Exposition Huysmans*, Bruxelles, 1955, p. 29.

#### DESTRÉE (Jules)

Georges Rouzet, "L'amitié de Jules Destrée et de J.-K. Huysmans", *La Revue belge*, 15 juillet 1937, p. 142-148.

Pierre Lambert, "Huysmans et Lautréamont", *La Nouvelle Revue française*, juillet 1953, p. 179, 183.

*Exposition Huysmans*, Bruxelles, 1955, p. 27.

Baldick (1955), 1958, p. 145, 151, 154, 157-158, 175, 217.

*Lettres inédites à Edmond de Goncourt*, éd. Pierre Lambert, Nizet, 1956, p. 102.

*La Tour Saint-Jacques*, mai-juin 1957, p. 46.

Albert Guislain, "Odilon Redon en Belgique", *Le Soir* (Bruxelles), 14 avril 1962.

*Là-haut*, éd. Pierre Cogny, Tournai, Casterman, 1965, p. 233, 243.

*Lettres inédites à Jules Destrée*, éd. Vanwelkenhuyzen, Genève - Paris, Droz - Minard, 1967.

Léopold Saint-Brice - Aurélien Marfée, "Bloy: histoire d'une amitié", *À rebours*, n° 41-42, automne 1987, p. 84-85.

*Selected Letters*, 1989, p. 60-61, 67-68, 71-73, 84-85, 105.



DESVALLIÈRES (Georges)

Georges Aubault de La Haute-Chambre, *J.-K. Huysmans, souvenirs*, Figuière, 1924, p. 27.

René Dumesnil, *Le Rideau à l'italienne*, Mercure de France, 1959, p. 68-69.

DIMIER (Louis)

*Bulletin*, n° 45, 1963, p. 2-5; n° 46, 1963, p. 73-76

DODILLON (Émile)

*Bulletin*, n° 26, 1953, p. 26.

DOINEL (Jules)

J.-M. Simon, "Jules Doinel et Huysmans", *La République du Centre* (Orléans), 21-22 avril 1956.

DU BOURG (Dom Antoine)

Dom Antoine Du Bourg, *Huysmans intime: lettres et souvenirs*, Librairie des Saints-Pères, 1908, p. 14, 15-19, 23-25.

Léon Deffoux, "J.-K. Huysmans et les Pères Salésiens", *Mercure de France*, 15 octobre 1920, p. 399.

Albert Garreau, *J.-K. Huysmans*, Tournai, Casterman, coll. Pionniers du spirituel, 1947, p. 136-137.

DU COËTLOSQUET (Dom Édouard)

Daoust, 1950, p. 151.

DU FRESNEL (Henriette)

Baldick (1955), 1958, p. 392, 394-395.

Belval, 1968, p. 179.

Henri Pevel, *Henriette: "Pour l'amour de Huysmans"*, Villelongue d'Aude, Atelier du Gué, 1984, *passim*.

DU PONTAVICE DE HEUSSEY (Robert)

Robert du Pontavice de Heussey, "Villiers de l'Isle-Adam intime", *Le Figaro, supplément littéraire*, 13 mai 1893, p. 73-74; voir aussi Robert du Pontavice de Heussey, *Villiers de l'Isle-Adam: l'écrivain, l'homme*, Nouvelle Librairie parisienne - Savine, 1893; *Bulletin*, n° 3, janvier 1930, p. 85-91 et Léon Deffoux, *Les Derniers Jours de Villiers de l'Isle-Adam*, G. Bernard - La Centaine, 1930, p. 49-60.

Baldick (1955), 1958, p. 161-163, 166.

*Selected Letters*, 1989, p. 94-98.

DUBUS (Édouard)

*Là-haut*, éd. Pierre Cogny, Tournai, Casterman, 1965, p. 272.

DUCLOS (Bernard)

Maurice Garçon, "Le mariage manqué de Huysmans", *Revue de Paris*, décembre 1952, p. 62-64.

Baldick (1955), 1958, p. 355.

*La Tour Saint-Jacques*, mai-juin 1957, p. 49-50.

DUCLOS (Eulalie)

Maurice Garçon, "Le mariage manqué de Huysmans", *Revue de Paris*, décembre 1952, p. 59-62, 64-66, 69-72.

Baldick (1955), 1958, p. 358-359.

*La Tour Saint-Jacques*, mai-juin 1957, p. 53-54.

DUJARDIN (Édouard)

*La Tour Saint-Jacques*, mai-juin 1957, p. 47.

DUMAS (Dr Roger)

*Bulletin*, n° 67, 1977, p. 3-27.

*Là-haut*, éd. Michèle Barrière, Presses universitaires de Nancy, 1988, p. 13.

DUMESNIL (D<sup>r</sup> René)

*Bulletin*, n° 23, 1951, p. 143.

René Dumesnil, *Le Rideau à l'italienne*, Mercure de France, 1959, p.52-53.

*Selected Letters*, 1989, p. 229.

DUPAIN (Saintin)

Zayed, 1973, p. 105.

DURET (Théodore)

*Là-haut*, éd. Pierre Cogny, Tournai, Casterman, 1965, p. 283.

EDWARDS (Émile)

Baldick (1955), 1958, 246.

*Là-haut*, éd. Pierre Cogny, Tournai, Casterman, 1965, p. 235.

*Selected Letters*, 1989, p. 110.

EEKHOUD (Georges)

Georges Eekhoud, *Kermesses* (1884), Bruxelles, La Renaissance du livre, s. d., p. VIII-IX.

Maurice Badel, *L'Œuvre de Georges Eekhoud*, Bruxelles, Renaissance d'Occident, 1922.

*Bulletin*, n° 7, octobre 1932, p. 239.

ENNE (Francis)

*Bulletin*, n° 28, 1954, p. 144.

ESQUIROL (Joseph) [pseud. d'Adolphe Berthet]

Joseph Esquirol, "Lettres inédites à J.-K. Huysmans", *Almanach des essais nouveaux pour l'an de paix 1920*, Émile-Paul, 1920, p. 8.

*Bulletin*, n° 19, mars 1942, p. 242-253.

André Billy, *J.-K. Huysmans et ses amis lyonnais*, Lyon, Lardanchet, 1942, *passim*; voir aussi André Billy, *Huysmans et Cie*, Nizet, 1962, et Bruxelles, La Renaissance du livre, 1963, p. 165-169, 174-175, 177-181, 185-189.

Daoust, 1950, p. 156-158, 162.

*Bulletin*, n° 25, 1953, p. 304-305.

Baldick (1955), 1958, p. 227, 324, 330, 351, 365, 390.

*Cahiers de la Tour Saint-Jacques*, 1963 (1957), p. 196, 198-199.

*Bulletin*, n° 36, 1958, p. 309-310.

*Les Foules de Lourdes*, éd. Pierre Lambert, 1958, p. 266.

*Bulletin*, n° 45, 1963, p. 4-5.

*Bulletin*, n° 51, 1966, p. 305, 447.

*Selected Letters*, 1989, p. 199-200.

FERRET (Abbé Gabriel-Eugène)

Antonin Rigaud, *Huysmans et l'abbé Ferret*, Paray-le-Monial, Imprimerie Nouvelle, 1948, p. 22-25.

Daoust, 1950, p. 38, 42.

Joseph Daoust, "Huysmans et son confesseur: correspondance avec l'abbé Ferret", *Bulletin des Facultés catholiques de Lille*, juillet 1951, p. 211-259.

Baldick (1955), 1958, p. 274, 282-284, 287-288, 291-292, 295-297.

Guy Chastel, *J.-K. Huysmans et ses amis*, Grasset, 1957, p. 37.

*Cahiers de la Tour Saint-Jacques*, 1963 (1957), p. 196, 198-199.

*Bulletin*, n° 35, 1958, p. 214-215.

*Là-haut*, éd. Pierre Cogny, Tournai, Casterman, 1965, p. 278-281, 283.

Belval, 1968, p. 250.

*Une étape de la vie de J.-K. Huysmans: lettres inédites [...] à l'abbé Ferret*, éd. Elisabeth Bourget-Besnier, Nizet, 1973.

*Bulletin*, n° 71, 1980, p. 13 note 12.

*La Cathédrale*, éd. Pierre Cogny, Saint-Cyr-sur-Loire, Christian Pirot, 1986, p. 10.

*Selected Letters*, 1989, p. 139-142, 154-155.

#### FÈVRE (Henry)

"Lettres inédites à Henry Fèvre", éd. Guy Robert, *Revue d'histoire littéraire de la France*, janvier-mars 1950, p. 70-71, 74, 81.

#### FLAMBART (Paul) [pseud. de Paul Choïnard]

*L'Influence astrale*, n° 4, juillet 1914, p. 256; voir aussi *Bulletin*, n° 44, 1962, p. 415-416 et n° 62, 1974, p. 45-47.

#### FLAUBERT (Gustave)

Henry Céard et Jean de Caldain, "Huysmans intime", *La Revue hebdomadaire*, 21 novembre 1908, p. 376-379; voir aussi Pierre Cogny, le "Huysmans intime" de Henry Céard et Jean de Caldain, Nizet, 1957, p. 142-144.

*Marthe, Œuvres complètes de J.-K. Huysmans*, éd. Lucien Descaves, Crès et Cie, 1928-1934, t. II, p. 141-142.

René Dumesnil, *Gustave Flaubert, l'homme et l'oeuvre*, Desclée de Brouwer, 1932, p. 417.

*Bulletin*, n° 23, 1951, p. 142.

Baldick (1955), 1958, p. 62.

*Œuvres complètes de Gustave Flaubert*, Club de l'honnête homme, 1975, t. XVI, p. 160-161.

FLEURY (D<sup>r</sup> Maurice de)

J. F., "Relations épistolaires: compléments aux souvenirs de Maurice de Fleury", *Les Nouvelles littéraires*, 19 septembre 1931, p. 4.

Baldick (1955), 1958, p. 145-146, 152-153.

Villiers de L'Isle-Adam, *Correspondance générale*, éd. Joseph Bollery, Mercure de France, 1962, t. II, p. 223.

*Là-haut*, éd. Pierre Cogny, Tournai, Casterman, 1965, p. 234.

*Selected Letters*, 1989, p. 85.

FONTAINE (Abbé Daniel)

Baldick (1955), 1958, p. 388.

*Bulletin*, n° 48, 1964, p. 277.

*Bulletin*, n° 56, 1969-1970, p. 229-234.

François Morlot, *L'Abbé Daniel Fontaine restaurateur de la Société du Cœur de Jésus*, S.I.P.S., 1982, p. 470-471.

FORAIN (Jean-Louis)

Léandre Vaillat, *En écoutant Forain*, Flammarion, 1931, p. 190-198; voir aussi *Bulletin*, n° 68, 1978, p. 3-6.

Jacques Lethève, "Forain le croyant", *Le Figaro littéraire*, 21 juin 1952, p. 5.

Baldick (1955), 1958, p. 292.

Pierre Ladoué, *Retour à la pratique religieuse: Jean-Louis Forain*, Bruxelles, Foyer Notre-Dame, coll. Convertis du XX<sup>e</sup> siècle, 1957, p. 7-9.

*Selected Letters*, 1989, p. 204-205.

FRANCMESNIL (Ludovic de)

*Bulletin*, n° 24, 1952, p. 223.

GALOEZ (Comtesse de)

Baldick (1955), 1958, p. 323.

GANDOLFE (Baptistine) [pseud.] voir Eulalie DUCLOS

GEFFROY (Gustave)

*Bulletin*, n° 38, 1959, p. 459.

*Bulletin*, n° 57, 1971, p. 15.

Pierre Cogny, "Une lecture de J.-K. Huysmans", *À rebours*, n° 2, été 1977, p. 39-41.  
*Selected Letters*, 1989, p. 51.

GERMAIN (Alphonse)

"Lettres à Alphonse Germain", *Aguedal* (Rabat), février 1939, p. 20-24.

GHIL (René)

René Ghil, *Les Dates et les oeuvres*, Crès, 1923, p. 23-24.

GIDE (André)

*Cahiers d'André Walter*, Société des médecins bibliophiles, 1925, p. 237.

*Bulletin*, n° 23, 1951, p. 129-131.

Yves Clogenson, "La correspondance Huysmans-Gide", *Entretiens sur André Gide*, Paris - La Haye, Mouton, 1967, p. 81-89.

*Bulletin*, n° 58, 1971, p. 34-35, 38.

*Selected Letters*, 1989, p. 107-108, 132-133, 148.

GILKIN (Iwan)

*Bulletin*, n° 12, avril 1935, p. 165.

GIRARD (Henri)

*Bulletin*, n° 59, 1972, p. 47-48.

*Selected Letters*, 1989, p. 106.

"Lettres de Huysmans à ses amis: correspondance inédite", éd. Brigitte Cabirol, *Berenice* (Rome), N. 25, décembre [1988]-marzo 1989, p. 270-277.

GIRAUD (Albert) [pseud. d' Albert Kayenbergh]

*La Jeune Belgique*, 1883-1884, p. 14.

*La Jeune Belgique*, 1887, p. 391.

*La Vie*, 26 juillet 1913, p. 91; 18 octobre 1913, p. 72.

*Exposition Huysmans*, Bruxelles, 1955, p. 34-38.

GODEFROY (Ernestine)

Baldick (1955), 1958, p. 361.

Raymond Ritter, "Huysmans et Lourdes", *Pyrénées* (Lourdes), n° 31, juillet-septembre 1957,

p. 142-144.

*Bulletin*, n° 34, 1957, p. 185-187.

*Bulletin*, n° hors série, 1960, p. 27.

*Bulletin*, n° 42, 1961, p. 277-284, 297-302.

*Bulletin*, n° 51, 1966, p. 440.

*Bulletin*, n° 57, 1971, p. 12-14.

#### GOFFIN (Arnold)

*Bulletin*, n° 10, mai 1934, p. 98.

*Exposition Huysmans*, Bruxelles, 1955, p. 38.

Baldick (1955), 1958, p. 255.

Gustave Vanwelkenhuyzen, "Arnold Goffin et J.-K. Huysmans", *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises* (Bruxelles), 1963, p. 219-240.

André Billy, "Propos du samedi", *Le Figaro littéraire*, 19-25 mars 1964, p. 6.

*Bulletin*, n° 62, 1974, p. 2-5.

*Selected Letters*, 1989, p. 70.

#### GONCOURT (Edmond de)

Henry Céard et Jean de Caldain, "Huysmans intime", *La Revue hebdomadaire*, 21 novembre 1908, p. 380; voir aussi Pierre Cogny, *Le "Huysmans intime" de Henry Céard et Jean de Caldain*, Nizet, 1957, p. 145.

André Billy, *Les Frères Goncourt*, Flammarion, 1954, p. 414, 422-426.

*Exposition Huysmans*, Bruxelles, 1955, p. 23.

Baldick (1955), 1958, p. 42, 44, 51, 63, 76, 108-109, 153, 406.

*Lettres inédites à Edmond de Goncourt*, éd. Pierre Lambert, Nizet, 1956.

*Selected Letters*, 1989, p. 40.

#### GOURMONT (Remy de)

*Cahiers de la Tour Saint-Jacques*, 1963, p. 182-184.

*Selected Letters*, 1989, p. 94.

#### GRIEZ (abbé J. )

Belval, 1968, p. 120.

GRILLOT DE GIVRY (Émile)

*Bulletin*, n° 21, 1949, p. 12.

Baldick (1955), 1958, p. 328.

*Bulletin*, n° 31, 1956, p. 347-360.

*Les Foules de Lourdes*, éd. Pierre Lambert, 1958, introduction n. p.

*Bulletin*, n° 82, 1989, p. 45.

GROLLEAU (Charles)

Charles Grolleau, "L'occultisme et M. Taxil", *Le XIX<sup>ème</sup> siècle*, 29 avril 1897, p. 1; voir aussi *Bulletin*, n° 27, 1954, p. 82-83.

GUAITA (Stanislas de)

Jean de Caldain, "La genèse de *Là-bas*", *La Revue des Français*, 10 mai 1914, p. 232.

GUERNE (Comtesse de)

*Bulletin*, n° 58, 1971, p. 5-7.

GUERRY (Dom Georges)

Daoust, 1950, p. 180.

GUICHES (Gustave)

Gustave Guiches, *Le Banquet*, Spes, 1926, p. 111-112, 121, 178.

*Bulletin*, n°16, août 1937, p. 83.

Baldick (1955), 1958, p. 156.

Léopold Saint-Brice - Aurélien Marfée, "Bloy: histoire d'une amitié", *À rebours*, n° 41-42, automne 1987, p. 90.

GUY (Maxime)

*Cahiers de la Tour Saint-Jacques*, 1963, p. 101-102.

HAAG (Paul)

*La Vie*, 30 août 1913, p. 236.

HANNON (Théodore)

Gustave Vanwelkenhuyzen, "Joris-Karl Huysmans et Théodore Hannon", *La Revue franco-belge* (Bruxelles), décembre 1934, p. 565-584.



Gustave Vanwelkenhuyzen, "J.-K. Huysmans et Camille Lemonnier", *Mercur de France*, 15 janvier 1935, p. 251, 253-255, 257-258.

*Bulletin*, n° 19, mars 1942, p. 310-311, 314.

Deffoux, 1942, p. 31-32, 37-38.

*Exposition Huysmans*, Bruxelles, 1955, p. 16-17, 23-24.

Baldick (1955), 1958, p. 58, 75-76, 86, 98, 100, 109.

Pierre Cogny, *Le "Huysmans intime" de Henry Céard et Jean de Caldain*, Nizet, 1957, p. 199 note 25.

Léon Treich, "Des lettres inédites de J.-K. Huysmans", *Le Soir* (Bruxelles), 13 novembre 1962.

*Bulletin*, n° 43, 1962, p. 388 note 28, 390 note 32, 391.

*Bulletin*, n° 48, 1964, p. 217-218, 243; n° 49, 1965, p. 350; n° 50, 1965, p. 389-390, 393.

*Bulletin*, n° 56, 1969-1970, p. 227; n° 57, 1971, p. 5-6.

Zayed, 1973, p. 11-12, 21, 68, 215, 243-244, 277, 292, p.307 note et p. 334.

Pierre Cogny, "Le sexe porte-plume: variations sur une correspondance inédite de Joris-Karl Huysmans à Théo Hannon (1876-1886)", *Revue des sciences humaines* (Lille), octobre-décembre 1975, p. 589-595.

*Bulletin*, n° 71, 1980, p. 32, 44-45.

*Vingt lettres à Théo Hannon (1876-1878)*, éd. Jean-Paul Goujon, Muizon, À l'écart, 1984.

*Lettres à Théodore Hannon (1876-1886)*, éd. Pierre Cogny-Christian Berg, Saint-Cyr-sur-Loire, Christian Pirot, 1985.

*Selected Letters*, 1989, p. 16-19, 23, 28, 33, 43, 47-48.

## HARRY (Myriam)

Myriam Harry, "En mémoire de Joris-Karl Huysmans", *Revue de Paris*, 15 mai 1908, p. 415, 419-421, 426-427.

"Souvenirs de Madame Myriam Harry sur Huysmans: une lettre de celui-ci", *Mercur de France*, 16 juin 1908, p. 718-721.

Myriam Harry, "Joris-Karl Huysmans: une lettre inédite et un souvenir anniversaire", *Revue du temps présent*, 2 avril 1910, p. 284-285.

*Bulletin*, n° 21, 1949, p. 22.

Baldick (1955), 1958, p. 360, 377, 396.

*Selected Letters*, 1989, p. 232-234.

## HENNEQUIN (Émile)

Auriant, "Huysmans et Émile Hennequin", *Les Marges*, n° 220, 10 juin 1935, p. 7-14; voir

aussi *Bulletin*, n° 14, mai 1936, p. 221-230.

*Exposition Huysmans*, Bruxelles, 1955, p. 27.

Baldick (1955), 1958, p. 110, 137.

*Lettres inédites à Edmond de Goncourt*, éd. Pierre Lambert, Nizet, 1956, p. 105.

*Le Cramérien*, 1er octobre 1970; voir aussi *Bulletin*, n° 57, 1971, p. 9.

*Bulletin*, n° 71, 1980, p. 1-8; n° 72, 1981, p. 10-15; n° 73, 1981, p. 1-6.

*Selected Letters*, 1989, p. 52.

#### HENNEZEL (Vicomte Henri d')

Baldick (1955), 1958, p. 347, 365, 388, 390.

*Les Foules de Lourdes*, 1958, introduction n. p.

André Billy, *Huysmans et Cie*, Nizet, 1962 et Bruxelles, *La Renaissance du livre*, 1963, p. 164, 179-190.

*Selected Letters*, 1989, p. 230-231.

#### HENNIQUE (Léon)

*Bulletin*, n° 31, 1956, p. 327-328.

*Bulletin*, n° 72, 1981, p. 54-56, 58-60, 64.

#### HETZEL (Pierre-Jules)

Antoine Parménie - Catherine Bonnier de La Chapelle, *Hetzel: histoire d'un éditeur et de ses auteurs*, Albin Michel, 1953, p. 596-598.

Baldick (1955), 1958, p. 42.

#### HUC (Marie)

Lucien Descaves, *Deux amis: Joris-Karl Huysmans et l'abbé Mugnier*, Plon, 1946, p. 102.

René Martineau, *Autour de Joris-Karl Huysmans*, Desclée de Brouwer, 1946, p. 62-107.

Baldick (1955), 1958, p. 346, 379, 382-383, 389-390, 397.

*Les Foules de Lourdes*, 1958, introduction n. p.

*Cahiers de la Tour Saint-Jacques*, 1963, p. 201.

*Bulletin*, n°55, 1969, p. 134-135.

*Bulletin*, n° 69, 1978, p. 4, 21- 22.

*Bulletin*, n° 74, 1982, p. 18 note 6.

*Bulletin*, n° 77, 1985, p. 29.

*Selected Letters*, 1989, p. 200-201, 230.

#### HURET (Jules)

Jules Huret, *Enquête sur l'évolution littéraire*, Charpentier, 1891, p. 435; rééd. Vanves, Thot, 1982, p. 353.

*Bulletin*, n° 21, 1949, p. 12.

*Bulletin*, n° 24, 1952, p. 252.

Baldick (1955), 1958, p. 247-248.

*Bulletin*, n° 77, 1985, p. 29.

*Selected Letters*, 1989, p. 142, 144.

#### HUYBERS (Edith)

Baldick (1955), 1958, p. 146, 148-149.

*La Retraite de Monsieur Bougran*, préface de Maurice Garçon, Pauvert, 1964, p. 12-17, 23-26.

#### HUYSMANS (Constant)

*Bulletin*, n° 3, 1930, p. 78-81.

Baldick (1955), 1958, p. 43.

#### LA JEUNE BELGIQUE

*La Jeune Belgique*, 1887, p. 391.

#### KERNAËRET (M<sup>re</sup> Jude de)

*La Cathédrale*, éd. Pierre Cogny, Saint-Cyr-sur-Loire, Christian Pirot, 1986, p. 340.

#### KISTEMAECKERS (Henry)

Léon Deffoux, "Sur trois lettres inédites de Huysmans à propos d'*À vau l'eau* et du marquis de Sade", *Mercure de France*, 15 janvier 1925, p. 570-571.

Gustave Vanwelkenhuyzen, "Joris-Karl Huysmans et Théodore Hannon", *Revue franco-belge* (Bruxelles - Paris), décembre 1934, p. 565-584.

Gustave Vanwelkenhuyzen, *Joris-Karl Huysmans et la Belgique*, *Mercure de France*, 1935, *passim*.

Deffoux, 1942, p. 22-23.

Gustave Vanwelkenhuyzen, "Huysmans et l'éditeur Kisternaeckers", *La Revue des amateurs* (Bruxelles), 15 octobre 1946; voir aussi G. Vanwelkenhuyzen, *Insurgés des lettres: Paul Verlaine, Léon Bloy, J.-K. Huysmans*, Bruxelles, La Renaissance du livre, 1953, p. 101-109.

*Exposition Huysmans*, Bruxelles, 1955, p. 20-21.

Baldick (1955), 1958, p. 86.

*Lettres inédites à Edmond de Goncourt*, éd. Pierre Lambert, Nizet, 1956, p. 74-75 note 7.

*Bulletin*, n° 57, 1971, p. 6-7.

**KLEIN (Chanoine Félix)**

*Selected Letters*, 1989, p. 144-145.

**KLOOS (Willem)**

*Bulletin*, n° 25, 1953, p. 278-279.

**KRAINS (Hubert)**

*Bulletin*, n° 45, 1963, p. 19-21.

**LACROIX DE CRESPEL (Octave) voir CRESPEL**

**LAFORGUE (Jules)**

*Aguedal (Rabat)*, février 1939, p. 17-19; voir aussi *L'Ordre*, 15 mars 1939, p. 5 et René-Louis Doyon, "A. Rimbaud, J. Laforgue, A. Malraux", *Livrets du mandarin*, 6ème série, n° 8, septembre 1962, p. 15-17.

*Selected Letters*, 1989, p. 72.

**LANDRY (Georges)**

Georges Druilhet, "Un amateur de lettres: Georges Landry", *Mercure de France*, 1er octobre 1912, p. 667; voir aussi Joseph Bollery, *Léon Bloy*, Albin Michel, t. II, 1949, p. 165-166 et *Bulletin*, n° 23, 1951, p. 174 note 3.

*Bulletin*, n° 22, 1950, p. 69-72, 82.

*Bulletin*, n° 28, 1954, p. 182.

Baldick (1955), 1958, p. 125, 215, 244, 260, 293, 324-327, 329, 331, 335, 368-369.

*Bulletin*, n° 32, 1956, p. 37.

*Bulletin*, n° 34, 1957, p. 167 note.

Guy Chastel, *Joris-Karl Huysmans et ses amis*, Grasset, 1957, *passim*.

*Les Foules de Lourdes*, éd. Pierre Lambert, 1958, p. 255, 267, 270-272.

*Bulletin*, n° 37, 1959, p. 389 note 3.

*Bulletin*, n° 39, 1960, p. 91.

Joseph Daoust, "Le Cardonnel et Huysmans à Ligugé (1900-1901)", *Études*, novembre 1962, p. 179-192.

*Cahiers de la Tour Saint-Jacques*, 1963, p. 200.

*Là-haut*, éd. Pierre Cogny, Tournai, Casterman, 1965, p. 27, 222, 226, 241, 258, 277, 282.

Belval, 1968, p. 102, 224.

*Bulletin*, n° 58, 1971, p. 39.

*Bulletin*, n° 60, 1973, p. 3-4.

*Correspondance à trois*, 1980, *passim*.

Jean-Paul Somoff - Aurélien Marfée, "L'abbé Boullan et l'envoûtement: Nathalie Blanchet-Maria Martin", *À rebours*, n° 19-20, été 1982, p. 63.

Aurélien Marfée, "Une passe d'armes occultiste: le duel Bois-Guaïta (VII)", *À rebours*, n° 24, été 1983, p. 42-43.

*Là-haut*, éd. Michèle Barrière, Presses universitaires de Nancy, 1988, p. 9-10, 12, 157-158 notes 90, 93.

*Selected Letters*, 1989, p. 68-70, 104, 107, 112-113, 122-123, 183-184, 190-191, 206-207.

LAPAIX (Émile) [pseud.] voir ROBERT (Louis de)

LAURENT (Méry)

Baldick (1955), 1958, p. 165, 167.

*Correspondance à trois*, 1980, p. 160, 163-164.

LAUZET (Auguste)

*La Vie*, 18 octobre 1913, p. 71-72; 1er novembre 1913, p. 136-137.

Daoust, 1950, p. 33, 36.

Baldick (1955), 1958, p. 266-267, 273.

*Lettres inédites à Edmond de Goncourt*, éd. Pierre Lambert, Nizet, 1956, p. 124 notes.

*La Cathédrale*, éd. Pierre Cogny, Saint-Cyr-sur-Loire, Christian Pirot, 1986, p. 10-11.

*Selected Letters*, 1989, p. 155-156.

LAVEDAN (Léon)

*Bulletin*, n° 85, 1992, p. 37-39.

LE CARDONNEL (Georges)

*Bulletin*, n° 49, 1965, p. 321.

*Bulletin*, n° 70, 1979, p. 62.

LE ROY (Edmond)

"L'ange Gabriel et J.-K. Huysmans", *Le Journal*, 3 avril 1896, p.2; voir aussi *Bulletin*, n° 41, 1961, p. 218-219.

Baldick (1955), 1958, p. 293-294.

LECLAIRE (Léon)

Joseph Daoust, "Huysmans toujours vivant: deux lettres inédites de J.-K. Huysmans", *L'Information littéraire*, novembre 1951, p. 182.

Maurice Garçon, "Le mariage manqué de Huysmans", *Revue de Paris*, décembre 1952, p. 69.

Baldick (1955), 1958, p. 273-274, 285, 294, 297, 306-308, 313-314, 316-317, 321, 337, 343-346, 348-353, 357-358, 360-363, 366-367, 369-373, 375-376, 378, 380-381, 383-388, 389, 390, 392, 394, 396-398.

*Bulletin*, n°34, 1957, p. 183-186.

Pierre Cogy, *Le "Huysmans intime" de Henry Céard et Jean de Caldain*, Nizet, 1957, introduction, p. 25, 27, 188-189 note 19.

*La Tour Saint-Jacques*, 1957, p. 52-53.

*Les Foules de Lourdes*, 1958, introduction n. p.

*Bulletin*, n°37, 1959, p. 388, 394, note 5; n° hors série, 1960, p. 256.

*Cahiers de la Tour Saint-Jacques*, 1963, p. 200, 268-279.

*Bulletin*, n° 51, 1966, p. 435-436, 480-481.

Griffiths (1966), 1971, p. 171, 173-174, 217-218, 280.

Beival, 1968, p. 50-51, 66.

*Bulletin*, n° 80, 1987, p. 2-9.

Léopold Saint-Brice - Aurélien Marfée, "Bloy: histoire d'une amitié", *À rebours*, n° 41-42, automne 1987, p. 62-63.

*Bulletin*, n° 81, 1988, p. 1-11.

LECLAIRE (Marguerite, Mme Léon)

Baldick (1955), 1958, p. 370.

Griffiths (1966), 1971, p. 218.

*Selected Letters*, 1989, p. 172-173, 234-235.

LECLAIRE (M. et M<sup>me</sup> Léon)

Maurice Garçon, "Le mariage manqué de Huysmans", *Revue de Paris*, décembre 1952, p. 66-68.

Baldick (1955), 1958, p. 293, 305, 322, 332, 334.

*Bulletin*, n° 44, 1962, p. 443.

*Là-haut*, éd. Pierre Cogny, Tournai, Casterman, 1965, p. 31-32.

LEFOULON (Abbé Charles)

*La Cathédrale*, éd. Pierre Cogny, Saint-Cyr-sur-Loire, Christian Pirot, 1986, p. 341.

LEMONNIER (Camille)

"Une édition populaire des *Charniers*", *La Vie*, 7 juin 1913, p. 299-300.

Gustave Vanwelkenhuyzen, "J.-K. Huysmans et Camille Lemonnier", *Mercure de France*, 15 janvier 1935, p. 242, 245-246, 249-251, 253, 255-257.

Gustave Vanwelkenhuyzen, "De l'*Uylenspiegel* à *La Jeune Belgique*", *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises* (Bruxelles), 1952, p. 22.

*Exposition Huysmans*, Bruxelles, 1955, p. 26.

Baldick (1955), 1958, p. 54, 57-59.

*Lettres inédites à Camille Lemonnier*, éd. Gustave Vanwelkenhuyzen, Genève - Paris, Droz - Minard, 1957.

Guy Chastel, *Joris-Karl Huysmans et ses amis*, Grasset, 1957, *passim*.

*Selected Letters*, 1989, p. 24-26, 29-30, 38-39, 41-42, 59-60, 79-80.

LEVEN (D<sup>r</sup> Gabriel)

Gabriel Leven, "La thèse chrétienne de la souffrance", *Revue de France*, 1er août 1923, p. 655-656.

Baldick (1955), 1958, p. 339-340.

Griffiths (1966), 1971, p. 142.

LEZINIER (Michel de)

Michel de Lezinier, *avec Huysmans, Promenades et souvenirs*, André Delpeuch, 1928, p. 217-218.

LIONNET (Jean)

*Lettres inédites à Edmond de Goncourt*, éd. Pierre Lambert, Nizet, 1956, p. 74-75 note 5.

*Les Foules de Lourdes*, éd. Pierre Lambert, 1958, introduction n. p.

*Bulletin*, n° 38, 1959, p. 456-457.

Belval, 1968, p. 179.

LOGEROT (Dom Athanase)

Daoust, 1950, p. 152.

LOISE (Fernand)

*Bulletin*, n° 33, 1957, p. 100.

LORÉDAN-LARCHEY (Étienne)

“Deux lettres inédites à Étienne Lorédan-Larchey (1880)”, éd. Pierre Cogny, *L'Herne*, n° 47, 1985, p. 112-113.

LORRAIN (Jean)

*Bulletin du bibliophile*, 20 mai 1932, p. 211.

*Bulletin*, n° 21, 1949, p. 11.

Baldick (1955), 1958, p. 218.

*Lettres inédites à Edmond de Goncourt*, éd. Pierre Lambert, Nizet, 1956, p. 109 note 1.

Jacques Lethève, “L’amitié de Huysmans et de Jean Lorrain”, *Mercure de France*, septembre 1957, p. 71-89.

*Là-haut*, éd. Pierre Cogny, Tournai, Casterman, 1965, p. 270.

Belval, 1968, p. 102.

*Bulletin*, n° 63, 1975, p. 58.

*Là-haut*, éd. Michèle Barrière, Presses universitaires de Nancy, 1988, p. 9-10.

*Selected Letters*, 1989, p. 109.

LOTH (Arthur)

*La Cathédrale*, éd. Pierre Cogny, Saint-Cyr-sur-Loire, Christian Pirot, 1986, p. 341.

LUCAS (Ch.)

*En route*, éd. Pierre Cogny, Saint-Cyr-sur-Loire, Christian Pirot, 1985, p. 362-363.

LUGUET (Léo)

*En route*, éd. Pierre Cogny, Saint-Cyr-sur-Loire, Christian Pirot, 1985, p. 360-362.

MAILLAT (Henriette)



Baldick (1955), 1958, p. 172.

*Lettres inédites à Edmond de Goncourt*, éd. Pierre Lambert, Nizet, 1956, p. 96 note 2.

Pierre Cogny, "Écriture de la destruction: transcription romanesque des lettres d'amour authentiques dans *Là-bas*", *Revue des sciences humaines* (Lille), n° 170-171, avril-septembre 1978, p. 186, 190.

*Selected Letters*, 1989, p. 120.

*Les Péladan*, Lausanne, L'Âge d'homme, coll. Les Dossiers H, 1990, p. 156-163.

## MALLARMÉ (Stéphane)

André Rolland de Renévill, *Univers de la parole*, Gallimard, 1944, p. 36-49.

Henri Mondor, *Vie de Mallarmé* (1941), Gallimard, rééd. 1950, t. II, p. 420-421, 436, 451, 550-551, 554.

Artine Artinian, "Huysmans to Mallarmé: an Unpublished Letter", *Modern Language Notes* (Baltimore), June 1953, p. 426.

Baldick (1955), 1958, p. 100, 110-111, 115, 120, 158-159, 161, 164-166.

*Bulletin*, n° 50, 1965, p. 360.

Mallarmé, *Correspondance*, éd. Henri Mondor - Lloyd James Austin, Gallimard, t. II (1871-1885), 1965, p. 233-236, 241-242, 261-262; t. III (1886-1889), 1969, p. 32-33, 35-36, 71-72, 174-176, 272-273, 295, 333-335, 337-338, 340-341, 358-359, 362-367.

Jacques-Henri Bornecque, "Comme un conte cruel", *Les Nouvelles littéraires*, 18 février 1971, p. 6.

Mallarmé, *Correspondance*, éd. Henri Mondor - Lloyd James Austin, Gallimard, t. IV (I) (1890-1891), 1973, p. 36, 41, 46-47, 77-78, 82-83, 120, 180-181, 227-228, 242; t. IV (II), p. 517-518; t. V (*Supplément au t. III*), 1981, p. 301-306, 308-310; t. VI, 1981, p. 154-155; t. VII, 1982, p. 182; t. X, 1984, p. 106-107, 120-121; t. XI, 1985, p. 278-279 (Index).

Jole Morgante, "Mallarmé e Verlaine lettori di Huysmans: due lettere inedite a proposito di *En route*", *Studi francesi* (Turin), maggio 1985, p. 302-303.

*Selected Letters*, 1989, p. 44-46, 58, 93.

## MARGUERITTE (Paul)

*Bulletin*, n° 49, 1965, p. 320; voir aussi n° 70, 1979, p. 62.

## MARRE (Dom Augustin)

*En route*, éd. Pierre Cogny, Saint-Cyr-sur-Loire, Christian Pirot, 1985, p. 381.

## MARX (Roger)

*Bulletin*, n° 53, 1967, p. 35-47.

MAUPASSANT (Guy de)

Léon Deffoux, 1942, p. 63.

"Lettre inédite de Maupassant à Huysmans sur *À rebours*", *Les Nouvelles littéraires*, 3 août 1950, p. 8.

*Selected Letters*, 1989, p. 42, 49.

MAURUPT

Joseph Perrin, "Deux lettres inédites de J.-K. Huysmans", *Jeunesse et beauté*, n° 78, décembre 1965, p. 56-57.

MAYERAS (Léopold)

*Bulletin*, n° 29, 1955, p. 196-197.

MERRILL (Stuart)

*Bulletin*, n° 58, 1971, p. 2-3.

MICHEAU (Dom Ernest)

Dom J.-B. Monnoyeur, "J.-K. Huysmans converti et oblat de Ligugé", *Bulletin de saint Martin et de saint Benoît* (Ligugé), n°5, mai 1932, p. 145-148.

Daoust, 1950, p. 47, 85-86.

Baldick (1955), 1958, p. 248, 266, 270, 289, 304, 382, 395.

*Selected Letters*, 1989, p. 161, 231.

MICHELET (Victor-Émile)

Richard E. Knowles, V.- É. Michelet, *poète ésotérique*, Vrin, 1954, p. 16 note 1.

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR

René Turpin, "J.-K. Huysmans fonctionnaire: documents inédits", *Le Figaro*, 13 mars 1926, p. 1; voir aussi *Bulletin*, n° 18, septembre 1939, p. 161-162, 166-167.

MIRBEAU (Octave)

*Bulletin*, n° 15, décembre 1936, p. 7.

MISME (Pascal)

Joanny Bricaud, *L'Abbé Boullan, sa vie, sa doctrine et ses pratiques magiques*, Chacornac, 1927, p. 81.

Aurélien Marfée, "Une passe d'armes occultiste: le duel Bois-Guaita (V, VI, VII)", *À rebours*, n° 14, printemps 1981, p. 38-43; n° 18, printemps 1982, p. 34; n° 24, été 1983, p. 43.

**MOCQUEREAU (Dom André)**

Daoust, 1950, p. 152.

**MØLLER (Abbé Henry)**

"Lettres inédites de J.-K. Huysmans à l'abbé Henry Møller", *Durendal* (Bruxelles), 1908, p. 37-44, 100-104, 169-173, 248-251, 438-446; 1909, p. 273-282; 1910, p. 166-177, 221-225, 493-502, 553-560, 730-741.

*Bulletin*, n° 12, avril 1935, p. 165.

*Bulletin*, n° 17, octobre 1938, p. 112, 115.

Maurice Garçon, "Le mariage manqué de Huysmans", *Revue de Paris*, décembre 1952, p. 66.

*Exposition Huysmans*, Bruxelles, 1955, p. 38.

Baldick (1955), 1958, p. 185-186, 204-205, 278-279, 281, 287, 289, 292, 336, 346.

*Bulletin*, n° 33, 1957, p. 103.

*Bulletin*, n° 35, 1958, p. 215.

*Correspondance à trois*, 1980, p. 227, 229-230.

**MONIQUET (Abbé Paulin)**

"Une lettre de J.-K. Huysmans", *Le Figaro*, 17 mai 1907.

**MONTROSIER (Eugène)**

Léon Deffoux - Émile Zavie, *Le Groupe de Médan*, Payot, 1920, p. 90-91.

Deffoux, 1942, p. 18.

Joseph Daoust, "Huysmans toujours vivant: deux lettres inédites de J.-K. Huysmans", *L'Information littéraire*, novembre 1951, p. 180-181.

Baldick (1955), 1958, p. 47-48.

*Bulletin*, n° 57, 1971, p. 4-5.

**MOREAU (Gustave)**

*Bulletin*, n° hors série (*In memoriam Alice Mamelsdorf*), 1960, p. 70.

Daniel Grojnowski, "Salomé, l'art et l'argent", *L'Herne*, n° 47, 1987, p. 165-169.

**MORICE (Charles)**

*Bulletin*, n° 43, 1962, p. 406.

*Bulletin*, n° 50, 1965, p. 360.

Belval, 1968, p. 186.

*Selected Letters*, 1989, p. 92.

MORISSE (Paul)

*Selected Letters*, 1989, p. 212.

MOUREY (Gabriel)

*Bulletin*, n° 26, 1953, p. 29-37.

MUGNIER (Chanoine Arthur)

"Les vœux de M. Huysmans", *Le Petit Bleu*, 11 avril 1900, p. 1.

Julien de Narfon, "Le Cahier de l'abbé Mugnier: correspondance inédite de J.-K. Huysmans", *Le Figaro, supplément littéraire*, 5 octobre 1907, p. 1.

Abbé Mugnier, "Comment j'ai envoyé Huysmans à la Trappe", *Le Divan*, mai 1927, p. 230-232; voir aussi *J.-K. Huysmans à la Trappe*, Éditions du Divan, 1927.

*Les Foules de Lourdes, Œuvres complètes de J.-K. Huysmans*, éd. Lucien Descaves, Crès, 1928-1934, t. XVIII, p. 335-337.

Maurice Garçon, *Huysmans inconnu*, Albin Michel, 1941, p. 86, 88.

Lucien Descaves, *Deux amis: J.-K. Huysmans et l'abbé Mugnier*, Plon, 1946, p. 47-48, 56-57, 59-61, 63-91.

Albert Garreau, *J.-K. Huysmans*, Tournai, Casterman, coll. Pionniers du spirituel, 1947, p. 89-90.

Baldick (1955), 1958, p. 231-232, 237-238, 269, 271, 279, 283, 286-287, 289, 298, 305, 310, 322-323, 326, 329-333, 336, 342-343, 345, 368, 382.

*Les Foules de Lourdes*, éd. Pierre Lambert, 1958, introduction n. p. et p. 257.

*Bulletin*, n° 48, 1964, p. 249, 251.

*Bulletin*, n° 50, 1965, p. 398; n° 51, 1966, p. 472-478.

*Là-haut*, éd. Pierre Cogny, Tournai, Casterman, 1965, p. 255-256.

Abbé Mugnier, *Journal*, éd. Marcel Billot, Mercure de France, coll. Le Temps retrouvé, 1985, p. 85-86.

MULLEM (Louis)

*Bulletin*, n° 74, 1982, p. 9.

NARFON (Julien de)

*Bulletin*, n°51, 1966, p. 480.

NAU (John-Antoine)

André Billy, "Propos du samedi", *Le Figaro littéraire*, 23-29 janvier 1964, p. 6.

NAUDEAU (Ludovic)

Ludovic Naudeau, "Littérature et folie: une lettre inédite de J.-K. Huysmans", *Annales politiques et littéraires*, 1er juin 1927, n. p.; voir aussi *Là-haut*, éd. Pierre Cogny, Tournai, Casterman, 1965, p. 251 et *Bulletin*, n° 57, 1971, p. 43-44.

NÉRON (Marie-Louise)

*Bulletin*, n°14, mai 1936, p. 245-246.

NUGUES (Émile)

*Les Foules de Lourdes*, éd. Pierre Lambert, 1958, p. 261.

*Bulletin*, n° 71, 1980, p. 12 note 10.

OLIVIERI (Dom Jules)

*Bulletin*, n° 62, 1974, p. 7-9.

ORSAT (Louis-Alexis)

*Bulletin*, n° 23, 1951, p. 171-173.

Baldick (1955), 1958, p. 124.

PACHEU (R. P. Jules-Charles-Henri)

Julien de Narfon, "Huysmans: nouvelles lettres inédites", *Le Figaro, supplément littéraire*, 23 mai 1908, p. 1; voir aussi Jules Pacheu, *De Dante à Verlaine*, Tralin, 1912, p. 262-285.

*Bulletin*, n° 34, 1957, p. 187.

*Selected Letters*, 1989, p. 146-147, 165-166.

PÉLADAN (Joséphin)

Zayed, 1973, p. 430.

*Les Péladan*, Lausanne, L'Age d'homme, coll. Les Dossiers H, 1990, p. 202.

PICA (Vittorio)

*Bulletin*, n° hors série, 1955, p. 37-39.

PISSARRO (Camille)

John Rewald, *Cézanne et Zola*, Sedrowski, 1936, p. 112.

Baldick (1955), 1958, p. 98.

POELHEKKE (Abbé F.-J.)

*Schadel* (La Haye), 15 avril 1933.

J.-M. van Moorsel, "Joris-Karl Huysmans en pastoor F.-J. Poelhekke", *De Maasbode* (Rotterdam), 24 avril 1933.

J.-M. van Moorsel, *Nieuwe Schiedamsche Courant*, 26 avril 1933.

*Bulletin*, n°19, mars 1942, p. 283-284.

Baldick (1955), 1958, p. 304.

POICTEVIN (Alice)

*L'Union séraphique* (Monte-Carlo), n° 30, août 1909; voir aussi Frère Christian-Eugène, "Huysmans fils de saint François", *Almanach de saint François*, 1955, p. 69-70.

Baldick (1955), 1958, p. 305, 373.

POICTEVIN (Francis)

G. Davenay, "La femme céleste", *Le Figaro*, 25 septembre 1893.

René Martineau, "Un oublié: Francis Poictevin", *Mercure de France*, 15 novembre 1921, p. 125.

POTHIER (Dom Joseph)

Daoust, 1950, p. 132, 135.

PRÉFET DE POLICE

*Bulletin*, n° 8, mai 1933, p. 15-17.

PRENAT (Auguste)

*Demain* (Lyon), n° 86, 14 juin 1907.

Guy Chastel, *Huysmans et ses amis*, Grasset, 1957, p. 50, 53, 115.

*Bulletin*, n° 59, 1972, p. 1-23.

*Bulletin*, n° 79, 1986, p. 11-12, 14.

PRINS (Arij)

- Maurice Garçon, "Le mariage manqué de Huysmans", *Revue de Paris*, décembre 1952, p. 73.
- La Tour Saint Jacques*, 1957, p. 104; *Cahiers de la Tour Saint Jacques*, 1963, p. 194-195.
- Bulletin*, n° 38, 1959, p. 417-430; n° 39, 1960, p. 76-87.
- Bulletin*, n° 42, 1961, p. 343.
- Bulletin*, n° 46, 1963, p. 86-87.
- Là-haut*, éd. Pierre Cogny, Tournai, Casterman, 1965, p. 15, 25-26, 28, 45, 220-223, 225, 227-228, 234-236, 239-240, 247-249, 252-255, 263-264, 266, 268-269, 273-276, 279, 283-284.
- Bulletin*, n° 61, 1973, p. 33, 36.
- Zayed, 1973, p. 83-85, 110, 115, 168, 335, 379, 460, 462.
- Lettres inédites à Arij Prins (1885-1907)*, éd. Louis Gillet, Genève, Droz, 1977.
- Aurélien Marfée, "Une passe d'armes occultiste: le duel Bois-Guaita (IV)", *À rebours*, n° 11, été 1980, p. 28.
- Jean-Paul Somoff - Aurélien Marfée, "J.-K. Huysmans, novateur symboliste", *À rebours*, n° 26-27, printemps 1984, p. 66.
- La Cathédrale*, éd. Pierre Cogny, Saint-Cyr-sur-Loire, Christian Piro, 1986, p. 9, 17.
- Pierre Cogny, *J.-K. Huysmans, de l'écriture à l'Écriture*, Téqui, 1987, p. 114.
- Selected Letters*, 1989, p. 74-78, 80, 88-102, 110, 115, 117, 121, 128-130, 133-134, 136, 187, 213, 216, 221-222, 226-227, 234.

PROCHAZKA (Armost)

- Bulletin*, n° 49, 1965, p. 297.

QUILTER (Harry)

- Baldick (1955), 1958, p. 147.
- La Retraite de Monsieur Bougran*, préface de Maurice Garçon, Pauvert, 1964, p. 13-14.

RACHILDE

- "Mme Rachilde et *La Cathédrale* de J.-K. Huysmans", *Quo vadis*, janvier-mars 1952, p. 106.
- Bulletin*, n° 41, 1961, p. 251-254.
- Bulletin*, n° 45, 1963, p. 6-7.
- Bulletin*, n° 75, 1983, p. 22-23.
- Bulletin*, n° 77, 1985, p. 22.

*Selected Letters*, 1989, p. 220.

**RAFFAËLLI (Jean-François)**

*Bulletin*, n° 14, mai 1936, p. 232-233.

Baldick (1955), 1958, p. 97.

*Selected Letters*, 1989, p. 50.

**RAFFALOVICH (Marc-André)**

Marc-André Raffalovich, "Les groupes uranistes à Paris et à Berlin", *Archives d'anthropologie criminelle*, 15 décembre 1904, p. 926-928.

Baldick (1955), 1958, p. 107-108.

Father Brocart Sewell, *Two Friends: John Gray and André Raffalovich*, with Three Letters from A. Raffalovich to J.-K. Huysmans, Aylesford (Kent), St Albert's Press, 1963, p. 190-193.

Louis Allen, "Letters from Huysmans to Marc-André Raffalovich", *Forum for Modern Language Studies* (St Andrews), July 1966, p. 214-221.

**RAMAEKERS (Georges)**

*La Lutte* (Bruxelles), mai 1893.

*La Lutte* (Bruxelles), 4 juillet 1895.

*Selected Letters*, 1989, p. 153.

**RAYNAUD (Ernest)**

*Lettres inédites à Edmond de Goncourt*, éd. Pierre Lambert, 1956, p. 50.

*Bulletin*, n° 47, 1964, p. 177-178.

**RECULOUX (Charles)**

René Martineau, "Un correspondant de J.-K. Huysmans", *Les Marges*, n° 115, 15 janvier 1923, p. 7-11.

**REDON (Odilon)**

*La Vie*, 21 décembre 1912, p. 46; 18 janvier 1913, p. 369; 26 avril 1913, p. 106; 24 mai 1913, p. 235.

Baldick (1955), 1958, p. 178-179.

*Bulletin*, n° 33, 1957, p. 84-99.

*Lettres de Gauguin, Gide, Huysmans, Jammes, Mallarmé, Verhaeren à Odilon Redon*,



éd. Roseline Bacou, Corti, 1960, p. 97-129.

*Bulletin*, n° 66, 1976, p. 2.

*Selected Letters*, 1989, p. 75-76, 98-99.

#### REDON (Camille)

*La Vie*, 22 mars 1913, p. 652.

Deffoux, 1942, p. 87.

#### RELIGIEUSES ITALIENNES

Georges Aubault de La Haute-Chambre, *J.-K. Huysmans: souvenirs*, Figuière, 1924, p. 27.

#### RETTÉ (Adolphe)

Adolphe Retté, *Un séjour à Lourdes*, Albert Messein, 1909, p. 41-42; voir aussi Adolphe Retté, *Quand l'esprit souffle*, Messein, 1914, p. 108.

Baldick (1955), 1958, p. 395.

*Selected Letters*, 1989, p. 232.

#### LA REVUE

*Bulletin*, n° 16, août 1937, p. 87.

#### RIVIÈRE (Charles)

*Bulletin*, n° 22, 1950, p. 87-88.

*La Gazette de Lausanne*, n° 113, 13-14 mai 1950.

Baldick (1955), 1958, p. 258-259.

*Là-haut*, éd. Pierre Cogny, Tournai, Casterman, 1965, p. 269.

*Bulletin*, n° 74, 1982, p. 15 et 17 note 3.

*En route*, éd. Pierre Cogny, Saint-Cyr-sur-Loire, Christian Pirot, 1985, p. 382-392.

*La Cathédrale*, éd. Pierre Cogny, Saint-Cyr-sur Loire, Christian Pirot, 1986, p. 359-360.

*Bulletin*, n° 79, 1986, p. 8.

*Selected Letters*, 1989, p. 124, 162-163.

#### ROBERT (Jacques)

*En route*, éd. Pierre Cogny, Saint-Cyr-sur-Loire, Christian Pirot, 1985, p. 359-360.

ROBERT (Louis de)

*Là-haut*, éd. Pierre Cogny, Tournai, Casterman, 1965, p. 250.

*Selected Letters*, 1989, p. 116-117.

ROCA (Chanoine)

Baldick (1955), 1958, p. 193.

ROCHE (Pierre) [pseud. de Fernand Massignon]

Baldick (1955), 1958, p. 322.

*Bulletin*, n°37, 1959, p. 389 note 2.

ROD (Édouard)

*Bulletin*, n° 26, 1953, p. 21.

RODENBACH (Georges)

*Exposition Huysmans*, Bruxelles, 1955, p. 39.

André Billy, "Propos du samedi", *Figaro littéraire*, 2 novembre 1963.

*Bulletin*, n° 66, 1976, p. 24 note 1, 25, 28.

Bianca Crucitti Ullrich, *Studi su "Bruges-la-Morte" di Georges Rodenbach*, Vérone, Università degli Studi, 1992, p. 122-125.

ROPS (Félicien)

*Exposition Huysmans*, Bruxelles, 1955, p. 19.

André Guyaux, "Le Félicien Rops de Joris-Karl Huysmans", *Le Livre et l'estampe* (Bruxelles), n° 128, 1987, p. 203-204.

SAINT-POL ROUX

*Bulletin*, n° 54, 1968, p. 87.

SARAZIN (Charles)

*Bulletin*, n° 5, août 1931, p. 163-164.

SAVATON (Dom Augustin-Olivier)

*Bulletin*, n° 35, 1958, p. 224 note.

SCHWAEBLÉ (René)

*Bulletin*, n° 47, 1964, p. 153.

Paul-Courant, "Souvenirs huysmansiens", *À rebours*, n° 44, été 1988, p. 43-44.

SCHWOB (Marcel)

*Bulletin*, n° 11, décembre 1934, p. 132-133.

SEGALEN (Victor)

*Bulletin*, n° 65, 1976, p. 75.

*Bulletin*, n° 71, 1980, p. 67.

SÉMINARISTE DE ROUEN

*Bulletin religieux de l'Archidiocèse de Rouen*, n°21, 25 mai 1907, p. 526-527; voir aussi *La Semaine religieuse du diocèse de Cambrai*, 1er juin 1907 et "Pages oubliées", *Le Mois littéraire et pittoresque*, mai 1908, p. 630.

Baldick (1955), 1958, p. 308.

*La Croix*, 19-20 mai 1957, p. 10.

SÉRIEUX (Dr Paul)

*Bulletin*, n° 78, 1986, p. 10-12.

SIMOND (Valentin) [Directeur de *L'Écho de Paris*]

*L'Écho de Paris*, 13 janvier 1893.

*Là-bas*, éd. Maurice Garçon, Le Club français du livre, 1948, p. 2; voir aussi *Bulletin*, n° 28, 1954, p. 139.

Baldick (1955), 1958, p. 202.

STAR (Ely)

*En route*, éd. Pierre Cogny, Saint-Cyr-sur-Loire, Christian Pirot, 1985, p. 364-365.

STOCK (Pierre-Victor)

*Bulletin*, n° 34, 1957, p. 186.

*Les Foules de Lourdes*, éd. Pierre Lambert, 1958, introduction n. p.

*Bulletin*, n° 45, 1963, p. 55.

Henri-Jean Duteil, *Riverains du même ruisseau: historiettes franco-allemandes*, Bonn-Bad Godesberg, Inter Nations, 1970.

**TALMEYR (Maurice)**

*Bulletin*, n° 21, 1949, p. 32-33.

**THÉO [pseud. de Théodose Burette]**

*Le Procope*, n° 1, 30 octobre 1893, p. 3.

**THIBAUT (Julie)**

Joanny Bricaud, *L'Abbé Boullan, sa vie, sa doctrine et ses pratiques magiques*, Chacomac, 1927, p. 79-80.

Baldick (1955), 1958, p. 250-251, 253, 264-265, 303.

*Bulletin*, n° 35, 1958, p. 215.

*Cahiers de la Tour Saint-Jacques*, 1963, p. 203-205.

*Là-haut*, éd. Pierre Cogny, Tournai, Casterman, 1965, p. 271.

Belval, 1968, p. 119, 121-122.

"Onze lettres inédites à Julie Thibault", éd. Pierre Cogny, *L'Herne*, n° 47, 1985, p. 203-216.

*Selected Letters*, 1989, p. 140-141.

**THIJM** voir Catharina ALBERDINGK THIJM

**THOMASSON DE GOURNAY (Dom Dominique)**

Daoust, 1950, p. 164.

Baldick (1955), 1958, p. 319.

*Bulletin*, n° 49, 1965, p. 294 note 2, 318.

Griffiths (1966), 1971, p. 149, 169-170.

Zayed, 1973, p. 148, 156.

*Selected Letters*, 1989, p. 164-168.

**VALERIO (Edith)**

*Correspondance à trois*, 1980, p. 193-194.

*Selected Letters*, 1989, p. 168-169.

**VALÉRY (Paul)**

Julien-Pierre Monod, *Regard sur Paul Valéry*, Lausanne, Éditions des Terreaux, 1947, p. 24-25; voir aussi Henri Mondor, *Précocité de Valéry*, Gallimard, 1957, p. 232-233.

Paul Valéry, *Lettres à quelques-uns*, Gallimard, 1952, p. 54-56.

Baldick (1955), 1958, p. 267-268.

*Bulletin*, n° 35, 1958, p. 232-241.

*Bulletin*, n° 58, 1971, p. 9, 11-12, 40.

*Bulletin*, n° 65, 1976, p. 75.

*Selected Letters*, 1989, p. 171, 176, 198.

Paul Valéry, "Lettres à Huysmans (1898), Vielé-Griffin (1917), Souza (1921)", éd. Florence de Lussy - André Guyaux, *Littérature moderne*, n° 2: *Paul Valéry*, 1991, p. 219-220.

#### VALFORI (René de)

*Bulletin*, n° 57, 1977, p. 42.

#### VAN DEN BOSCH (Firmin)

Firmin Van den Bosch, *Impressions de littérature contemporaine*, Bruxelles - Paris, Vromant, 1905, p. 16.

Baldick (1955), 1958, p. 216.

*Cahiers de la Tour Saint-Jacques*, 1963, p. 185-189.

#### VAN SANTEN KOLFF (J.)

*Bulletin*, n° 30, 1955, p. 279-280.

#### VANIER (Léon)

*Bulletin*, n° 58, 1971, p. 1-2.

#### VERHAEREN (Émile)

Gustave Vanwelkenhuyzen, *Vocations littéraires*, Genève, Droz, 1959, p. 98-99.

*Bulletin*, n° 39, 1960, p. 108-116.

*Selected Letters*, 1989, p. 46-47.

#### VERLAINE (Paul)

Ernest Delahaye, *Documents relatifs à Paul Verlaine*, Maison du Livre, 1909, p. 13-15.

Frédéric-Auguste Cazals - Gustave Le Rouge, *Les Derniers Jours de Paul Verlaine* (1911), Mercure de France, 1923, p. 58.

Georges Aubault de La Haute-Chambre, "Lettres inédites de Verlaine et Huysmans",

*La Revue européenne*, 1er mai 1923, p. 19-22.

*Correspondance de Paul Verlaine*, éd. Adolphe van Bever, Genève - Paris, Messein, 1929, t. III, p. 147-148; rééd. Slatkine Reprints, 1983.

Baldick (1955), 1958, p. 115, 149, 152, 179.

*Lettres inédites à Edmond de Goncourt*, éd. Pierre Lambert, Nizet, 1956, p. 127 note 2.

*Lettres inédites de Verlaine à Cazals*, éd. Georges Zayed, Genève, Droz, 1957, p. 114-115, 182.

Paul Verlaine, *Lettres inédites à Charles Morice*, éd. Georges Zayed, Nizet, 1969, p. 126.

Jole Morgante, "Mallarmé e Verlaine lettori di Huysmans: due lettere inedite a proposito di *En rade*", *Studi francesi* (Turin), maggio - agosto 1985, p. 301-303.

*Selected Letters*, 1989, p. 82, 86.

*Bulletin*, n° 84, 1991, p. 43.

#### VILLERMONT (Marie de)

Joseph Daoust, "Une amitié de J.-K. Huysmans: lettres inédites à Marie de Villermont" (1897-1907), *Revue des sciences humaines* (Lille), avril - septembre 1960, p. 289-372.

*Bulletin*, n° 39, 1960, p. 92-93.

#### VILLETARD (Mgr Henri)

Henri Villetard, "Huysmans: souvenirs et quelques lettres", *Le Lutrin* (Genève), 6ème année, n° 4, 1949, p. 74-81; voir aussi *Bulletin*, n° 61, 1973, p. 5-8.

#### VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (Auguste de)

Villiers de l'Isle-Adam, *Correspondance générale et documents inédits*, éd. Joseph Bollery, Mercure de France, 1962, t. II, p. 160-161, 252.

*Bulletin*, n° 50, 1965, p. 367-369.

Jacques-Henri Bornecque, "Comme un conte cruel", *Les Nouvelles littéraires*, 18 février 1971, p. 6.

*Correspondance à trois*, 1980, *passim*.

#### WHISTLER (James Abbott McNeill)

*Bulletin*, n° 10, mai 1934, p. 73.

Baldick (1955), 1958, p. 114.

#### WIRTH (Oswald)

Deffoux, 1942, p. 93.

Baldick (1955), 1958, p. 193.

*Selected Letters*, 1989, p. 100.

#### ZILCKEN (Philippe)

Philippe Zilcken, *Au jardin du passé: un demi-siècle d'art et de littérature*, Paris - La Haye, Messein - Van Stocken, 1930, p. 123-124.

#### ZOLA (Alexandrine)

*Bulletin*, n° 60, 1973, p. 24.

#### ZOLA (Émile)

Henry Céard et Jean de Caldain, "Huysmans intime", *La Revue hebdomadaire*, 14 novembre 1908, p. 244-245; 21 novembre 1908, p. 372; 28 novembre 1908, p. 539; voir aussi Pierre Cogny, *Le "Huysmans intime" de Henry Céard et Jean de Caldain*, Nizet, 1957, p. 126, 139, 170.

Léon Deffoux - Émile Zavie, *Le Groupe de Médan*, Payot, 1920, p. 37-38.

Émile Zola, *Correspondance*, Bernouard, 1928-1929, p. 459, 471, 478, 527, 558, 560, 567, 594, 678, 681, 708, 719.

Gustave Vanwelkenhuyzen, "J.-K. Huysmans et Camille Lemonnier", *Mercure de France*, 15 janvier 1935, p. 244, 250-251.

*Bulletin*, n° 15, décembre 1936, p. 25.

André Billy, "Sur une lettre inédite de Zola à Huysmans", *Le Figaro* (Lyon), 28 décembre 1940, p. 4; voir aussi *Bulletin*, n° 19, mars 1942, p. 255-256.

Deffoux, 1942, p. 33-36, 39.

André Billy, "Les universitaires dans la littérature", *Le Figaro littéraire*, 26 janvier 1952, p. 2.

*Lettres inédites à Émile Zola*, éd. Pierre Lambert, Genève - Lille, Droz - Giard, 1953.

Baldick (1955), 1958, p. 54, 57, 59, 72-73, 75, 84, 90, 100, 113, 115-116, 120, 126, 132, 142, 175, 407.

Pierre Cogny, *Le "Huysmans intime" de Henry Céard et Jean de Caldain*, Nizet, 1957, p. 189 note 21.

Émile Zola, *Les Rougon-Macquart*, éd. Henri Mitterand, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, t. III, 1964, p. 1623, 1633-1634.

Zola, *Correspondance*, éd. B. H. Bakker *et al.*, Montréal - Paris, Presses de l'Université de Montréal - Publications du C.N.R.S., t. II, 1980, p. 506, 554-555.

*Bulletin*, n° 72, 1981, p. 63.

Zola, *Correspondance*, éd. B. H. Bakker *et al.*, Montréal - Paris, Presses de l'Université de Montréal - Publications du C.N.R.S., t. III, 1982, p. 84-88, 200-201, 331-333, 467-468; t. IV,

1983, p. 95, 124, 189-190, 193-194, 199-200, 258-259, 387-389; t. V, 1985, p. 107-111, 333-334, 386-387; t. VI, 1987, p. 147-148, 171-172, 197-198, 281-282, 310-311, 375-376, 448-449; t. VII, 1989, p. 141-142, 431.

#### CORRESPONDANTS NON IDENTIFIÉS

"Mémorial de l'expression religieuse", *Le Spectateur catholique*, n° 1, janvier 1897, p. 45.

"I funerali di J.-K. Huysmans. Una lettera[...]"; *Corriere della sera* (Milan), 16 maggio 1907.

*L'Amateur d'autographes*, Paris, Charavay, juin 1907, p. 164-166; voir aussi Hermès, *Les Entretiens idéalistes*, 25 mars 1908.

Henri de Régnier, préface à *La Jeune fille de la mer* de René de Saint-Chéron, Stock, 1908.

*L'Union séraphique* (Monte-Carlo), n° 30, août 1909.

*La Vie*, 22 mars 1913; 26 avril 1913, p. 106; 7 juin 1913, p. 299-300.

Adolphe Retté, *Séjour à Lourdes*, s. d. ; voir aussi *Quand l'esprit souffle*, Messein, 1914.

Léon Deffoux - Émile Zavie, *Le Groupe de Médan*, Payot, 1920, p. 79, 89.

Léon Deffoux, "J.-K. Huysmans et les Pères salésiens", *Mercure de France*, 15 octobre 1920, p. 408 note 1.

Gabriel Leven, "La thèse chrétienne de la souffrance, avec une lettre de Huysmans sur la théorie mystique de la douleur", *Revue de France*, 1er août 1923.

Léon Deffoux, "De J.-K. Huysmans et sur J.-K. Huysmans", *L'Ami du lettré*, Crès, 1923.

Georges Aubault de La Haulte-Chambre, *J.-K. Huysmans: souvenirs*, Figuière, 1924, p. 75-76.

Gustave Guiches, *Le Banquet*, Spes, 1926.

*Bulletin*, n° 13, décembre 1935, p. 185-186.

Gaëtan Sanvoisin, "Huysmans et Paris qui s'efface", *Journal des débats*, 3 juin 1935.

Deffoux, 1942, p. 45-46.

*Nice Matin*, 16-17 novembre 1947, 22 juillet 1948; voir aussi *Bulletin*, n° 63, 1975, p. 18-19.

*Bulletin*, n° 22, 1950, p. 82.

*Nice Matin*, 7 août 1951; voir aussi *Bulletin*, n° 63, 1975, p. 19-20.

André Billy, "Les universitaires dans la littérature", *Le Figaro littéraire*, 26 janvier 1952, p. 2.

Maurice Garçon, "Le mariage manqué de Huysmans", *Revue de Paris*, décembre 1952, p. 68.

Joseph Daoust, *J.-K. Huysmans directeur de conscience: lettres inédites*, Fécamp,



Durand, 1953, p. 37-38.

Baldick (1955), 1958, p. 48-49, 200, 265, 271, 308, 323, 386-387.

*Marthe*, Le Cercle du Livre, 1955, p. 34.

*Bulletin*, n° 32, 1956, p. 37-38.

*La Tour Saint-Jacques*, 1957, p. 104.

*Bulletin*, n° 37, 1959, p. 359-360.

*Bulletin*, n° 40, 1960, p. 207.

André Billy, "Propos du samedi: en relisant *L'Anneau d'améthyste*", *Le Figaro littéraire*, 8 juillet 1961, p. 11.

Eugène Canseliet, "Un billet inédit de J.-K. Huysmans", *Cahiers de la La Tour Saint-Jacques*, 1963, p. 83-85.

Pierre Lambert, "Un culte hérétique à Paris, 11, rue de Sèvres", *Cahiers de la Tour Saint-Jacques*, 1963, p. 194-195.

*Bulletin*, n° 49, 1965, p. 295, 321.

Belval, 1968, p. 166-168.

*Bulletin*, n° 57, 1971, p. 42 ; n° 58, 1971, p. 3-7; n° 59, 1972, p. 64.

*Bulletin*, n° 69, 1978, p. 20-24.

*En route*, éd. Pierre Cogny, Saint-Cyr-sur-Loire, Christian Pirot, 1985, p. 362-364.

*La Cathédrale*, éd. Pierre Cogny, Saint-Cyr-sur-Loire, Christian Pirot, 1986, p. 343.



**Achevé d'imprimer le 8 avril 1994**  
**trois cents exemplaires**

Ce fascicule du **Bulletin** tient compte  
de la rectification d'une erreur dans la date  
et la tomaison des **Bulletins** précédents.

La cotisation annuelle est fixée à **150 F** pour **1994**

C.C.P. Société J.-K. Huysmans

8128-69 J PARIS

Digitized by Google



BULLETIN  
DE LA  
SOCIÉTÉ J.-K. HUYSMANS

Fondée en 1927

**Anciens Présidents :**

**Lucien DESCAVES, Maurice GARÇON  
Pierre LAMBERT, Jacques LETHÈVE, Pierre COGNÉ**

**Président : M<sup>r</sup> André DAMIEN**

**Siège Social : 22, Rue Guynemer, 75006 PARIS**

**SOMMAIRE**

Raymond MORICE

J.-K. Huysmans au Ministère de l'Intérieur

Denise DEVOS, Paul BOUTEILLER

J.-K. Huysmans, fonctionnaire ..... 1898

Nathalie LIMAT-LETELLIER

L'effet de fascination dans **À Rebours** (II)

D<sup>r</sup> Alain SÉGAL

Le D<sup>r</sup> Pierre HECQUET (1910-1991)

Journées anniversaires de 1993 et 1994

Rapports financiers de 1993 et 1994

**LISTE DES MEMBRES**

**BIBLIOGRAPHIE**

UNIV of MICH.

SEP - 1 1995

STACKS

# BULLETIN

DE LA

## SOCIÉTÉ J.-K. HUYSMANS

---

LA COLLECTION COMPLÈTE DU BULLETIN EST ÉPUISÉE

---

*Il reste des exemplaires des numéros suivants, réservés aux Membres de la Société :*

24, 25, 26, 27, 35, 36, 37, 40, 50, 51, 52, 54 à 87.

*S'adresser à M. Pierre JOURDE,  
soit à l'Université de Haute Alsace,  
Faculté des Lettres et Sciences Humaines,  
10, rue des Frères Lumière, 68200 MULHOUSE,  
soit 9, rue de Lagny, 77360 VAIRES*

---

N° Hors-série, 1960 (*In memoriam*  
Alice Mamelsdorf), illustré

50,00 F l'exemplaire  
plus 7 Francs frais d'envoi

Hors-série, 1967 :  
Correspondance J.-K. Huysmans  
Gustave Boucher

50,00 F l'exemplaire  
plus 7 Francs frais d'envoi

---

Réédition des 20 premiers *Bulletins* en 3 volumes  
(Slatkine Reprints)

*S'adresser à la Librairie Honoré Champion  
7, quai Malaquais, 75006 PARIS - Tél. 46 34 07 29*

---

**Siège Social :**  
**22, rue Guynemer, 75006 PARIS**

**La cotisation annuelle est fixée à 150 F pour 1995**  
**C.C.P. Société J.-K. Huysmans - 8128-69 J PARIS**

4 JUIN 1994 - RAYMOND MORICE

---

## J.-K. HUYSMANS AU MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR

---

Robert Baldick, au terme de sa vie de J.-K. Huysmans, écrit : "Chacune de ses œuvres maîtresses résume une phase de "la vie esthétique, spirituelle ou intellectuelle de la France" à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle".

Nous savons que rien n'échappe à son biographe de la personnalité de Huysmans. Si cette conclusion laisse apparaître des lacunes, il ne s'agit pas d'omissions. C'est chez son modèle lui-même que s'en trouve l'origine.

Écrivain de génie - considéré comme l'un des sept ou huit plus grands de la fin du siècle - il fut aussi, pendant la plus grande durée de sa vie, non seulement fonctionnaire au Ministère de l'Intérieur, mais encore affecté, en 1889, à un service appelé "Bureau Politique". Au même moment, le général Boulanger est élu triomphalement député de Paris.

Cependant, les événements politiques et les transformations institutionnelles de notre pays n'ont à peu près aucun écho dans ses écrits.

1866-1898 : 32 années de service au sein de ce Ministère, essentiellement politique, se sont écoulées sans qu'il réagisse aux circonstances mouvementées dans lesquelles fut fondée, puis s'est affirmée, la République, troisième du nom. Le même sort, le même silence, accompagnent les grandes lois, largement débattues et si parfaitement écrites, qui ont tracé pour l'avenir - un siècle au moins - le profil de nos institutions publiques et privées, véritables chartes du département, de la commune, des syndicats, de la presse, des libertés publiques, etc...

Est-ce ce motif qui justifie qu'aucun des vingt-quatre titres du livre de Baldick ne mentionne : "Huysmans et le Ministère de l'Intérieur" ou "Huysmans fonctionnaire" ?

Ce serait conclure trop vite pourtant, sans un examen approfondi, que, si Huysmans a bien fréquenté assidument le Ministère, il n'en a en rien subi l'influence.

Baldick, lui-même, est irremplaçable pour les nombreuses mentions qui figurent dans son livre sur le fonctionnaire Huysmans, même si une œuvre comme *La retraite de M. Bougran*, retrouvée et publiée très tardivement, et une partie de la correspondance, ne lui ont pas été connues.

Essayons de passer en revue ce qui, dans la vie du fonctionnaire et dans l'œuvre de l'homme de lettres, fait apparaître une influence réciproque. Enfin, nous verrons comment a été conservé le souvenir de Huysmans au Ministère de l'Intérieur.





Malgré sa complexité, l'œuvre de Huysmans n'est pas dépourvue de points de repère aux étapes les plus décisives de sa vie. Son parcours administratif n'y échappe pas : deux livres, brefs, mais significatifs, l'encadrent ; ils mettent en scène l'homme de bureau, l'un à son début : *À vau-l'eau*, l'autre à son terme : *La retraite de M. Bougran*, et, tout au long, se remarquent des notations plus ou moins développées, dont la plus complète et la plus riche figure dans *En ménage*.

Folantin est le héros triste d'*À vau-l'eau* : quand commence son histoire, il a satisfait aux critères de sélection et a franchi l'obstacle de l'entrée dans les services du Ministère. De la même manière que Huysmans, au dossier duquel, figure sa demande d'admission, non datée, mais de 1866. Les "titres" - c'est sa propre expression - qu'il invoque et qui ont été retenus en sa faveur ? Quarante-deux ans de services accomplis par ses ancêtres maternels, les Badin ; le baccalauréat ; enfin, ce qu'il ne formule pas explicitement : une bonne écriture, lisible et neutre, indispensable pour mettre en forme les directives données par les supérieurs, transcrire et recopier les dépêches ministérielles.

Folantin est malheureux : son travail est insipide, son salaire médiocre - 1500 F par an - "Tenez, copiez cela tout de suite ; il me faut ces deux lettres pour la signature de ce soir ; et le chef entra et disparut.

"C'est absurde, il y en a quatre pages serrées, grogna M. Folantin ; je n'aurai pas fini avant cinq heures" (p. 111).

Ces débuts, peu exaltants, reconnaissons-le, ont pourtant le mérite de nous introduire au Ministère, exactement même au n° 9 de la rue Cambacérès. Il n'est pas téméraire de penser que, jeune fonctionnaire, affecté au 3<sup>ème</sup> bureau de la Division d'Administration Générale et Départementale, il y a fait ses premières armes. Le Ministère dans sa partie principale occupe, depuis 1861, l'hôtel de Beauvau, construit en 1770 et dont une dépendance, édifiée vers 1860, se trouve rue Cambacérès.

André, dont *En ménage* raconte les mésaventures, s'aperçoit que sa femme le trompe. Il ne réagit pas autrement que par un changement de résidence. Il découvre, rue Cambacérès, le petit logement qui lui convient (p. 28), admirable poste d'observation des mœurs et coutumes des employés (p. 121). Il en suit avec soin les manèges depuis sa fenêtre : L'un "a l'air minable et bénin", "l'autre, plus jeune, arrivait tard... s'asseyait morose et grognon, se barricadait derrière des monceaux entassés de liasses, cachait les papiers qu'il gribouillait, dès qu'on ouvrait la porte et se sauvait de bonne heure"...

Puis, il nous fait assister aux mouvements de la rue (p. 122).

Le style du romancier est fort éloigné de celui dont use l'administration. Pourtant, ne fait-il pas surface parfois, comme dans cette nuance introduite pour limiter les effets d'un jugement... "Les évêques, dit-il ne sont *pour la plupart* ni moins intrigants ni moins serviles (que sous l'Ancien Régime), mais ils n'ont ni talent ni tenue. Pêchés, *en partie* dans le vivier des mauvais prêtres, ils attestent, prêts à tout (*En route*, p. 333).

En tout cas, il réproche "le style oléagineux cher aux catholiques" (*L'Oblat*, p. 36), les auteurs : "pieux cacographes" (*À rebours*, p. 54), avec "Leur langue administrative, incolore, aride, leur prose en location (*À rebours*, p. 215). Quand il projette d'écrire des vies de saints, il ne trouve que des écrits "à dégoûter de toute sainteté", que des occasions de "décharger le tombereau de ces pesantes proses"... "Il y avait vraiment une malédiction du ciel sur les ganaches de sacristie qui n'appréhendaient pas de manier une plume" (*La cathédrale*, 124, 5, 6). "Leur encre se muait en une pâte, en un galipot, en une poix qui engluaient tout".

Le vocabulaire contient-il la trace des termes chers aux bureaucrates ? Dans *En route*, p. 231, "il se collationnait", curieuse expression à propos de l'examen de conscience avant sa confession générale, puis (23) : il essaya de se "colliger", de se "résumer", puis encore (256) : avant la communion, il voulut se "compulser", et après, il voulut "s'expertiser" (259), cependant que de leur côté "tous les moines se récolaient" (309). Sous sa plume revient souvent : "rond de cuir", quand il qualifie, au milieu du troupeau des fidèles, les "pupilles de la religion" qu'il appelle "ronds de cuir pieux".

La qualité de fonctionnaire lui vaut une indépendance financière, délibérément recherchée et conservée : s'il déplore la faiblesse de son premier traitement - 1.500 Frs par an - c'est sans tenir compte de son âge - 18 ans -, de son manque de formation ni de perspectives de carrière qui, par progression régulière, lui feront atteindre un sommet de six mille francs annuels.

La bienveillance de l'administration ne lui a pas manqué. Elle a rencontré chez Huysmans une attitude d'où la sagesse et la prudence n'ont pas été absentes : il a sans cesse veillé à ne pas dépasser les circuits - à vrai dire assez larges - qu'autorisaient les convenances et les usages.

Pour essayer de cerner autant que possible le profil administratif de Huysmans, sans pour autant renoncer à connaître la réalité, la grille de notation qui nous est parvenue est une base objective.

La seule feuille de notes, conservée aux Archives Nationales, que nous possédions, fut établie après 14 ans et 3 mois de services, c'est-à-dire à peu près à mi-parcours de sa carrière.

Elle s'ouvre par une question qui avait et a toujours eu, à juste titre, une grande valeur. Il s'agit de l'exactitude. C'est la meilleure des appréciations de tout le dossier, puisque la réponse est : "parfaite", mais où est la vérité ? "Le Chef

du Bureau où il était commis depuis vingt ans, lui avait, sans politesse, reproché son arrivée plus tardive que de coutume. M. Folantin s'était rebiffé et, tirant son oignon : "onze heures juste", avait-il dit d'un ton sec". Le chef, à son tour, extrait de sa poche un puissant remontoir. - Onze vingt, avait-il riposté et, d'un air méprisant, il avait consenti à excuser son employé, en s'apitoyant sur l'antique horlogerie qu'il "exhibait" (*À vau l'eau*, p. 9). Plus grave : afin d'échapper à la censure, qu'il redoute pour l'édition de *Marthe*, Huysmans obtient un congé et se rend à Bruxelles. Mais au lieu de rejoindre son bureau au terme fixé, c'est-à-dire en août, on l'y retrouve seulement au mois d'octobre.

Sous l'angle du caractère, il est jugé "peu expansif". Sans doute réserve-t-il à ses amis la verve qui lui est reconnue. Ainsi, l'abbé Mugnier : "Quant à Huysmans, il est délicieux à entendre. Il a une si jolie et franche façon de traduire ce qu'il pense des hommes et des choses" (Journal, p. 64), "causeur charmant" (69), "très expansif" (96).

Pour ce qui est de l'éducation, pas de commentaire, elle est sommairement : "bonne", ce qu'il convient de rapprocher de la tenue et de la conduite, tout aussi : "bonnes". Le notateur est-il indulgent ou ignorant ? Pour ne citer que *Marthe ou l'histoire d'une fille*, Baldick nous apprend qu'il encourt "la réprobation officielle de l'administration" (p. 50). Le livre que Huysmans transporte, depuis Bruxelles, est saisi à la douane comme "outrageant la moralité publique". Une lettre de Huysmans donne de son roman cette définition : "Un vieux ovaire de jeunesse, fécondé par un spermatozoïde égaré des Goncourt".

Les rapports avec ses supérieurs, ses collègues, sont considérés comme "très convenables", ce qui signifie en fait : supportables ou, à la limite du supportable. A vrai dire, en trente ans il n'a noué aucune relation, fondée sur un travail commun. Les amitiés sont localisées : "je fréquente qui ? quelques éditeurs, quelques hommes de lettres" (il est vrai que c'est ce que ressent l'oblat (p. 151)). Une exception peut être faite sur Huriot, le garçon de bureau de *La retraite de M. Bougran* (p. 55), rencontré fortuitement, qu'il interpelle d'un : "mon ami", car il imagine de l'engager pour tenir le rôle qu'il lui assigne dans le bureau, reconstitué chez lui, après sa retraite.

La position de famille est jugée "honorable". Cette rubrique, unimaginable de nos jours, fait partie des conditions requises pour l'exercice de certaines fonctions. S'agissant de Huysmans, ses attaches familiales, le dévouement dont il fait preuve après la mort de sa mère à l'égard des deux filles, issues de son second mariage, justifient cette appréciation. Dans sa vie personnelle, qui n'a en rien un caractère familial, l'honorabilité intervient tardivement, seulement quand la conversion aura renversé des tendances que lui-même appelle "sataniques".

Une notion, devenue courante actuellement, ne faisait pas encore partie des critères administratifs, celle de devoir de réserve, sans doute parce que son utilité ne s'était pas fait sentir. Huysmans aurait rétrospectivement pu bénéficier

de notes élogieuses, car son comportement est celui du fonctionnaire prudent qui ne prend jamais le risque de perdre sa situation : ainsi, mis en demeure de choisir de poursuivre ou de cesser sa collaboration au journal *Le Gaulois* (qui a maltraité les Jésuites), il choisit l'administration et n'hésite pas à rompre avec ce journal. Il ose pourtant affirmer dès 1895 : "Pour moi, la Patrie, c'est là où je prie bien" (*En route*, 51). En général, l'actualité et la politique ne lui sont de rien : "Il s'usa devant un journal sur une banquette. Ce qu'il en avait tenu des journaux ainsi, sans jamais les lire ! Que de soirs, il s'était attardé dans des cafés, en pensant à autre chose, le nez sur un article" (*En route*, 177). S'il réagit vigoureusement, les motifs sont directement reliés à sa foi. Et aussi, parce que l'heure de la retraite a sonné depuis cinq ans ; en 1903, à propos de la loi sur les congrégations, il écrit : "La Chambre avait trouvé dans le Sénat son sosie d'opprobres. Un sous-Trouillot, du nom de Vallé, avait rempli, avec quelques terrines de son eau de vaisselle l'auge de la rue de Tournon et les vieux glandivores s'étaient ventrouillés dans le purin de cette éloquence et avaient voté, haut la patte, la loi ; les congrégations étaient bel et bien étranglées" (*L'Oblat*, 225). Pire, encore, il faudrait tout citer sur Loubet... "ce nouveau Ponce-Pilate qu'est Loubet... Il allait régulièrement à la messe, en cachette, tous les dimanches, à la Sorbonne, alors qu'il gîtait dans le clapier soupçonneux du Sénat"... Que peut-il bien raconter au Seigneur ? Ce M. Loubet : "Eh bien, il lui demande de lui conserver sa place, d'aider à la parturition de ses bonnes valeurs"... Et il définit le régime : "ce volatile, mâtiné de vautour et d'oie qu'est la République des juifs et des athées".

Si l'on se rappelle la carrière politique de Loubet, on ne peut qu'approuver la sagesse de Huysmans : il n'a pas cédé à la tentation de s'exprimer trop tôt sur l'homme d'État qui, en 1875, avait concouru à la fondation de la République avec le groupe des "363". Ce groupe, à une voix, avait fait basculer la majorité en faveur de la République. Il avait, ensuite, été Ministre de l'Intérieur en 1892, et Président du Conseil, avant d'être élu Président de la République en 1899. Loubet appartenait à cette pléiade de prestigieux carriéristes politiques dont les plus notoires - tous Ministres de l'Intérieur à une étape marquante de leur cursus - ont pour nom : Casimir Périer, de Broglie, Waldeck-Rousseau, Fallières, Léon Bourgeois, Ribot, Combes, Clemenceau.

Prudence, tant qu'il appartient aux cadres actifs, bien sûr, mais, en outre, liberté : d'abord, le temps disponible, à l'abri des importuns, que permet la disposition d'un bureau dont la tranquillité n'est que rarement troublée. Son occupant réagit quand une menace s'y fait sentir. "Je viens de vivre le mois le plus dégoûtant dont je me souviens. J'ai dû faire l'interim de chef de deux bureaux, obligé de déjeuner à 8 h 30 du matin, et tenu jusqu'à des 6 h 30, 7 heures. Le tout avec appels chez le Ministre et sans profits pécuniaires pour moi. Je sors de là moulu, l'estomac détraqué, n'ayant pu travailler pour moi... quelle ordure que l'administration dans ces conditions" (Lettre à Prins, 31 août 1890, Constans étant Ministre de l'Intérieur, 100, p. 202). Ses lettres, ses livres sont écrits sur du

papier à en-tête du Ministère, même après sa retraite. Bien plus, tant qu'il est possesseur de ce bureau, il y reçoit beaucoup de monde : la rue Cambacérès, ou plutôt, la rue des Saussaies, où il a émigré depuis 11 ans de services, voit défiler, non seulement de très officielles personnalités, mais la clientèle attitrée de Huysmans qui y a manifestement ses habitudes : Léon Bloy arrive d'Asnières pour débarquer dans ce bureau de la Sûreté, où il trouve - dit-il - "cet homme de génie, attelé à la charrette de vidange de l'administration. Quelle monstrueuse destinée !". Rémy de Gourmont, dont les horaires sont moins contraignants, passe souvent le prendre en fin d'après-midi. Se présentent encore Maurice Barrès, Victor-Émile Michelet, Paul Valéry, et bien d'autres. Il reçoit aussi des journalistes : l'un d'eux le trouve, un jour, occupé à annoter un traité de plain-chant ; il lui confie que sa *jouissance* est *toute* dans ce travail de documentation (Baldick, 248).

Bien plus, ce bureau est le havre privilégié où il écrit la plupart de ses livres, étant trop occupé quand il en est sorti, du fait de ses fréquentations dont le caractère change du tout au tout, sans doute, mais qui sont très prenantes avant comme après sa conversion.

Au milieu des multiples occupations de Huysmans que reste-t-il pour le travail ? Il l'exécute de façon "très rapide", nous dit-on, et la manière dont il s'en acquitte, bénéficie d'un "bien", non commenté, ce qui peut être, sans sollicitation excessive, interprété comme un signe péjoratif. Car du côté de Huysmans, que trouve-t-on ? De nombreuses lettres ne cachent pas son point de vue : à Prins, en 1886, il écrit : "que je vous badigeonne ces quelques lignes du bureau où je suis entre deux affaires administratives dont le stupide intérêt me déconcerte" (1. 23). Et encore : "Je vous barbouille deux mots de mon bureau... Le Ministère m'embête de plus en plus. Dans ce cochon de bureau où l'on m'a fourré, l'organisation... des congés est de plus en plus ardue (1. 82).

Pour ce qui est de la capacité de l'instruction générale et de l'instruction administrative, nous trouvons : "Plus particulièrement développée dans le sens des lettres que dans celui des affaires administratives", ce qui rejoint les motifs avancés pour l'attribution du ruban de la Légion d'honneur, en 1893 : "...Vieux serviteur ...il remplit ses fonctions avec une réelle distinction ...Indépendamment de ses titres administratifs, M. Huysmans en a d'autres des plus sérieux au point de vue littéraire..." Est-il tout à fait juste de douter des capacités professionnelles de Huysmans ? Quand, dans *La retraite de M. Bougran*, il expose un problème de contentieux qui fait suite à un recours imaginaire devant le Conseil d'État, il fait preuve dans la forme et pour le fond des connaissances solides. Il connaît bien les filières pour que le calcul de sa pension proportionnelle soit effectué avec suffisamment de souplesse. Au lieu des 1.800 francs escomptés et redoutés, il décroche 2.800 francs annuels. Mieux, alors qu'il a quitté le Ministère sans attendre la liquidation de sa pension, il reçoit du bureau des secours une indemnité de 500 francs, ce qui suppose de sa part des démarches bien conduites (Archives Nationales, note du 8.08.1898).

Le ton change avec la rubrique suivante qui a trait aux qualités intellectuelles et morales, curieusement mélangées, encore que la réponse laisse de côté les secondes pour retenir seulement : "Activité d'esprit et facultés d'observation remarquables", ce qui est certainement plus juste que ce que Huysmans lui-même dit à Henry Céard de la "peur qu'il ressent que sa plume reste prisonnière dans un encier remuant toujours la même encre", mais proche au contraire de Georges Moore : "Une page de Huysmans est une dose d'opium, un verre d'un breuvage exquis et grisant" (Baldick, 114) ou enfin d'un anonyme : "Lorsqu'on faisait devant lui une remarque fortuite, Huysmans reprenait la phrase qu'il venait d'entendre, la transformait, la transposait en une phrase parfaitement tournée, qui constituait un véritable exercice stylistique d'amplification improvisée (Baldick, 89).

Arrêtons là ces commentaires assez austères pour faire justice d'une question qui, m'a-t-on dit, se pose au sujet de l'appartenance à la Franc-Maçonnerie, considérée comme probable. Il s'agit d'une vue anachronique qui se retrouve à propos d'autres sujets, comme celui des prétendues tendances homosexuelles de Huysmans. Il faudrait, d'abord, dissiper l'ambiguïté qui entoure la définition de la franc-maçonnerie. Quoi qu'il en soit, outre que cette appartenance n'est guère en harmonie avec sa personnalité, rappelons un texte parmi d'autres dans la conclusion de *De Tout*. Il y stigmatise "la canaille des Loges", accusée de "pourrir ce qui restait encore de saint dans l'âme si débile, hélas ! de ce honteux pays" (p. 313).

\*

\*      \*

Le souvenir de Huysmans au Ministère est resté vivant :

- en 1945, après les années d'occupation allemande, il fallut reconstituer le service du dépôt légal et de la bibliothèque ; quand il s'est agi de classer les fonds déposés, le responsable, Pierre Brault, eut l'idée de faire figurer le fonds littéraire, en souvenir de Huysmans, sur la lettre H,

- une salle Huysmans a existé, si l'on en croit plusieurs témoignages, mais son emplacement n'est pas connu,

- en 1969, Jean Roy, Chef du service du Dépôt légal, donne un excellent article que publie la revue du corps préfectoral dans son numéro 64,

- en 1991, dans le cadre des conférences du Cercle Cambacérès, je développe à mon tour les aspects de l'œuvre de Huysmans

- en 1993, la revue *Civic*, n° 28, sous la plume de Guy Barbier, traite "Trente ans au Ministère de l'Intérieur",

. cette année même, M. Bouteiller et Mme Devos feront état des résultats de leurs recherches récentes aux Archives Nationales, dans un prochain numéro de la revue *Administration*,

. pour l'avenir enfin, le précédent que représente Emmanuel Chabrier peut-il être invoqué ? Celui-ci, de 1861 à 1880, soit 19 ans, fut employé au Ministère de l'Intérieur ; le souvenir en est conservé par une plaque commémorative sur un immeuble de la rue Cambacérès.

Le même hommage ne pourrait-il être rendu à J.K. Huysmans ?

\*

\*

\*

.

.

.

J.K. HUYSMANS,  
FONCTIONNAIRE AU MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR  
de 1866 à 1898

Denise DEVOS, conservateur en chef honoraire aux Archives Nationales  
et Paul BOUTEILLER, préfet honoraire.

---

*Du Ministère de l'Intérieur à l'abbaye de Solesmes :  
un parcours spirituel à l'époque de la République anti-cléricale.*

---

## Histoire

Au cours des années 1880-1881, quatre personnages devenus célèbres à divers titres ont pu se rencontrer dans les couloirs du Ministère de l'Intérieur, à Beauvau, ou lors de réceptions données par le Ministre ; il s'agit d'Emmanuel Chabrier, le musicien, né en 1841, commis principal au Secrétariat général, entré au Ministère en 1861 et mis en disponibilité sur sa demande en décembre 1880, de J.K. Huysmans, né en 1848, entré au Ministère en 1866, à l'époque employé aux écritures au 4<sup>ème</sup> Bureau de la Sûreté générale, de Henri de Gaulle, le père du Général, né aussi en 1848, à l'époque rédacteur à la Direction des Collectivités locales et enfin de Georges Courteline (de son vrai nom Moinaux) né en 1858 et entré à la Direction des Cultes du Ministère de l'Intérieur, alors rue de Bellechasse, en mars 1881.

De ces quatre personnages si divers, seul Courteline n'avait pas son baccalauréat et ne le passa jamais !

## Dynastie

Pour en revenir à J.K. Huysmans, il appartenait, par sa mère, à une véritable dynastie de fonctionnaires de l'Intérieur et cette parentèle administrative devait lui servir à plusieurs reprises, dans sa jeunesse.

Dès 1861 (il a treize ans) sa mère écrit au Ministre de l'Instruction publique en vue d'obtenir l'exonération des droits d'études au lycée Saint-Louis où son fils a été admis, en arguant du fait qu'elle "est la fille de M. Badin, ancien chef de bureau retraité qui a laissé des très honorables souvenirs dans l'Administration".

Reçu au baccalauréat en 1866 et orphelin de père, Huysmans, qui a dix-huit ans, écrit au Ministre de l'Intérieur pour solliciter un poste d'employé.

Il ajoute : "Neveu de M. Badin, sous-chef payeur, petit-fils de M. Badin, chef de bureau à la Comptabilité, arrière-petit-fils de M. Badin, employé également à la Comptabilité, et qui comptaient à eux trois quatre-vingt-deux ans accomplis de bons et loyaux services..."



A ces quatre-vingt-deux ans, il faudra ajouter les trente-deux années que Huysmans va passer au Ministère, d'abord à la Départementale, 3<sup>ème</sup> Bureau (1866-1878) puis à la Sûreté générale jusqu'en 1898 (date de sa mise à la retraite) ; il y deviendra sous-chef de bureau en 1887, au 4<sup>ème</sup> Bureau, dans lequel il aura passé dix-huit ans de sa carrière.

La fiche de notation conservée dans son dossier administratif aux Archives Nationales date de juillet 1880 (il est alors au 4<sup>ème</sup> Bureau de la Sûreté et compte quatorze ans de services).

Cette fiche est très élogieuse : travail très rapide, activité d'esprit et facultés d'observation très remarquables, éducation bonne, rapports avec ses supérieurs et ses collègues : très convenables.

Lorsque Huysmans est proposé pour la Légion d'honneur en 1893, ses supérieurs hiérarchiques indiquent : "Sous-chef du bureau politique depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1887, il remplit ses fonctions avec une réelle distinction".

Huysmans a donc fait une très honorable carrière au Ministère, ce qui ne l'a pas empêché de faire en même temps une grande carrière littéraire, sans que l'Administration ait eu vraiment à se plaindre de son activité (ce qui ne sera pas le cas de Courteline). Il a finalement aimé l'Administration tout en pestant contre elle.

Huysmans n'écrit guère avant 1874 ; son roman, *Marthe, histoire d'une fille*, édité à Bruxelles en 1876, est en partie saisi à la frontière par la Douane ; l'auteur est mal accueilli rue des Saussaies, non à cause de son livre, mais parce qu'il a largement dépassé la durée de son congé.

Ami de Zola, il participe à des dîners littéraires ainsi qu'aux soirées de Médan ; il collabore à de nombreux journaux.

Le 22 août 1877, il écrit à Théodore Hannon :

*"Je persiste à vous écrire de mon bureau entre deux tartines gélatineuses adressées aux Préfets pour leur rappeler leurs devoirs. C'est rien folichon ! Comme c'est drôle, tout de même quand on songe que c'est moi qui manie cette langue sévère de l'Administration. Est-ce que j'ai une tête à ça, voyons ?"*

Il écrit aussi dans le *Gaulois* d'Arthur Meyer (ancêtre du *Figaro*). Dans une lettre à Zola de juillet 1880, on trouve cette remarque : *"Après les articles que le journal a faits sur les Jésuites, l'on m'a aimablement fait comprendre au Ministère qu'on allait me mettre en demeure d'opter entre ma place ou ce journal"*.

#### **Le quatrième bureau de la Sûreté**

Grâce à des documents conservés aux Archives Nationales, il nous a paru possible de retracer avec précision les activités de Huysmans, fonctionnaire, sur une période de cinq ans de 1883 à 1888, et de mentionner divers extraits de

lettres de la même époque qui permettent de mieux juger l'homme, le fonctionnaire et l'écrivain.

Depuis 1878, Huysmans est au 4<sup>ème</sup> Bureau de la Sûreté ; ce bureau va être chargé de l'application de la loi du 30 juillet 1881, dite loi de réparation nationale, qui accordait des rentes ou pensions viagères aux victimes du coup d'État du 2 décembre 1851 et de la loi du 27 février 1858 (après l'attentat d'Orsini).

D'après une note de Huysmans lui-même, datée du 26 mai 1886, la masse des dossiers présentés a été de 26.000, et 22.209 pensions viagères ont été accordées.

A partir de 1883, Huysmans s'attelle spécialement au contentieux représenté par les demandes refusées, les demandes tardives, les pensions annulées et les réclamations au sujet de l'insuffisance de la pension.

Une correspondance interministérielle s'instaure avec les Finances (Dettes), les Affaires étrangères, la Guerre et la Justice.

Il faut aussi répondre aux députés et sénateurs qui interviennent en faveur des victimes n'ayant pas obtenu satisfaction.

En 1886, Huysmans rédige pour le Ministre de l'Intérieur la Note destinée à la Commission de la Chambre des Députés sur les pétitions, qui réclame la révision de la loi de 1881.

Comme 5.200 demandes ont été rejetées, on imagine le nombre de réponses que le bureau de Huysmans dut faire, au nom du Ministère, à tous les préfets chargés de signifier aux pétitionnaires la décision les concernant.

Ce qui frappe dans le travail de Huysmans, c'est la rapidité et la sûreté de la rédaction. Les noms génériques sont griffonnés : les mots Préfet, Ministre, Député, Préfet de Police sont réduits à l'initiale. Les paragraphes sont tout de suite nettement marqués. Très peu de ratures : quand elles se produisent, elles sont faites avant de poursuivre. La relecture apporte peu de termes substitués. Huysmans montre une grande habitude du courrier interministériel.

Jules Joffroy, le chef de bureau, se contente d'écrire "vu" sur la minute de Huysmans, d'y parapher ses initiales et quelquefois d'ajouter dans le corps du texte des mots sans importance comme "dès lors", "aussi", etc...

Le même style officiel et parfaitement neutre est utilisé pour la correspondance générale : *"la réversion sur sa tête de la pension accordée à son mari ne peut lui être obtenue car elle a été concédée contrairement à la loi du 30 juillet 1881, étant donné que son mari est d'origine étrangère"* (minute au Préfet du Gard du 14 septembre 1883). Un mois après, le député du Gard, Frédéric Desmons, adresse une demande de secours pour l'intéressée. Dans la marge de cette lettre, une note de Joffroy porte : *"M. Huysmans, répondre que mon*

*administration ne dispose pas de fonds qui puissent être régulièrement affectés à des dépenses de ce genre*". La minute de Huysmans s'aligne sur cette fin de non-recevoir. Les réponses aux demandes tardives et aux réclamations contre le rejet ou l'insuffisance du chiffre obtenu prennent pour base la dernière séance de la Commission générale dont les décisions sont définitives : la référence en est notifiée au crayon par Joffroy, en juin 1884, sur une demande tardive.

### **L'affaire Tissot**

La parfaite neutralité de fonctionnaire dont Huysmans fait preuve dans les affaires relatives aux victimes du 2 décembre contraste avec l'investissement personnel qu'il mit, entre août et décembre 1884, dans le règlement d'une affaire particulière et sans grande importance, l'affaire Tissot.

Edouard Tissot était un compositeur et éditeur de musique qui avait été condamné à six ans de réclusion, en mars 1871, par la Cour d'assises de l'Eure pour banqueroute frauduleuse.

Libéré en 1877, il avait demandé sans succès à se rendre à Paris, ce qui lui avait été interdit par la Cour, et Huysmans avait eu à connaître le dossier.

En 1884, l'affaire rebondit et Tissot sollicite à nouveau "la remise de surveillance" et l'autorisation de résider à Paris.

Après un nouveau refus du Préfet de Police, un parent de Tissot, l'abbé Marthe, supérieur général du Grand séminaire de Beauvais, intervient en sa faveur, en octobre 1884, auprès du député de l'Aisne Edmond-Henri Turquet, ancien magistrat à Beauvais.

On demande l'autorisation pour Tissot de passer quelques jours à Paris. Huysmans rédige le 20 novembre 1884 un télégramme, à l'adresse du Préfet de Police, qui accorde quinze jours de séjour à Paris. Le mois suivant, l'abbé Marthe écrit, le 3 décembre, au Directeur de la Sûreté générale, Paul Wallet, pour demander l'autorisation de résider temporairement à Paris pour son "pauvre parent". A cette lettre est jointe une lettre personnelle de Tissot à "M. Huysmans, sous-chef du 4<sup>ème</sup> Bureau", datée du 4 décembre 1884 : il se déclare alité et demande aide et protection à Huysmans, "enhardi par son bienveillant accueil" ; il fait porter les deux lettres par un ami.

Huysmans s'empresse le jour suivant, 5 décembre d'écrire au Ministre de la Justice pour demander la remise de la surveillance à laquelle Tissot reste assujéti. Il présente Tissot sous un jour très favorable : il appartient à une famille honorable, il exerçait avant sa condamnation l'état "d'homme de lettres" et de compositeur de musique. Pendant son incarcération, il a "constamment tenu une très bonne conduite (le superlatif est substitué à l'adjectif initial "satisfaisante"), et rempli à l'entière satisfaction de ses chefs les emplois de bibliothécaire et de comptable. *"Je crois devoir ajouter qu'à Gaillon il a, au péril de ses jours, sauvé la vie à un prévôt de dortoir que l'un des détenus tentait*

*d'assassiner". Le plaidoyer continue et se transforme en appel à la pitié : "de plus cet individu qui était parvenu à se créer une nouvelle vie va se retrouver sans ressources et sans possibilité à l'âge de cinquante-sept ans de recommencer une nouvelle vie s'il continue d'être assujéti à la peine accessoire".*

Parallèlement et avec la mention "très urgent", Huysmans rédige le 6 décembre 1884 la minute d'une lettre destinée au Préfet de Police afin que Tissot soit autorisé à séjourner trois mois à Paris, par voie de sursis d'un mois renouvelable, et qu'en attendant, la Préfecture de Police sursoie à la mesure de départ qui concerne le permis dont Tissot est titulaire "étant du reste actuellement alité". Après la réponse favorable du Préfet reçue le 17 décembre, Huysmans informe celui-ci que le Ministre de l'Intérieur accorde l'autorisation.

### **"L'art moderne"**

Par cette affaire on découvre dans Huysmans un bureaucrate différent, prenant une responsabilité personnelle qui dépasse celle du fonctionnaire strict et sans visage et dans les maillons qui sous-tendent l'action se profile un Turquet qui connaissait Huysmans ou du moins pouvait le joindre pour le solliciter.

Le député Edmond-Henri Turquet était amateur d'art, possédait une galerie de tableaux modernes. Spécialiste à la Chambre des questions artistiques, membre de la Commission supérieure des Beaux-Arts, il avait été nommé, en février 1879, sous-secrétaire d'État au Ministère de l'Instruction publique et chargé de la Direction des Beaux-Arts. Il fit à ce titre un nouveau règlement du Salon annuel où le classement des ouvrages devait se faire par "groupes sympathiques".

Turquet a été une des cibles de Huysmans dans des articles de revues qu'il a réunis en juin 1883 sous le titre de "l'Art moderne".

A propos du Salon officiel de 1881, Huysmans reproche à Turquet de favoriser *"les œuvres purement démocrates et patriotes"*, de vouloir introduire *"les idées républicaines dans la peinture"*, d'aboutir à la "nature morte démocrate".

Dans l'affaire Tissot, le député Turquet s'était contenté de transmettre les requêtes de Tissot lui-même et de l'abbé Marthe.

On croit savoir aussi que Léon Bloy, dont l'amitié avec Huysmans s'est nouée en 1884, serait intervenu oralement en faveur de Tissot.

Durant cette période 1882-1884, Huysmans a publié *"À vau l'eau"* et surtout *"À rebours"* dont le héros Des Esseintes a sans doute été inspiré par Robert de Montesquiou. Il considère ce roman *"comme une noire et furieuse fontaine"*.

Tout en poursuivant ses travaux littéraires (*la Bièvre, En rade...*) et ses chroniques artistiques, Huysmans commence à se préoccuper de son avancement au Ministère qu'il juge trop lent, en comparaison avec celui de son chef de bureau.

Le 20 novembre 1886, il écrit à son nouvel ami hollandais Arij Prins (1) : *"La vérité c'est que je suis dans les bousculades ; très embêté, d'une part, au Ministère où tout est remué, réorganisé de fond en comble. Je me débats pour être nommé sous-chef mais j'ai des gens du dehors très appuyés comme concurrents et bien que j'aie tous les droits, j'ai des chances d'être roulé"*.

Il récidive le 8 décembre : *"Rien de neuf depuis l'autre jour. Ma place de sous-chef est dans le lac par suite de la démission du Ministre. Je suis foutu et cela presque certainement, à moins d'un miracle à l'heure qu'il est"*.

Le miracle se produit et Huysmans est nommé sous-chef le 1<sup>er</sup> janvier 1887 sous le Ministère Goblet avec un traitement de 4.500 F par an.

**"Je m'ennuie..."**

Il réagit le 10 janvier 1887 de la façon suivante : *"En revanche, j'ai fini par être nommé sous-chef et jugez de la stupidité de la presse. Elle a entonné cette nomination sur un ton lyrique, l'a reproduite par toute la France, a fait de ce modique et ridicule emploi toute une affaire, bref j'ai eu une première comme jamais je n'en aurai pour mes livres, quelle stupidité !"*.

Ses travaux au Ministère l'ennuient. Toujours à A. Prins, il écrit le 28 mai 1887 : *"Je m'embête. Le Ministère est devenue une usine absurde ; feuille de présence à l'arrivée, dans le jour, à la sortie. Je suis obligé de déjeuner à 8 heures et demie du matin et comme je dîne parfois à 8, mon estomac se délabre et les névralgies me reviennent"*.

Toutefois, il préfère encore rester au Ministère ; c'est ce qui ressort d'une autre lettre du 19 mars 1888 :

*"Un Journal, il y a quelques jours, s'étonnait et s'indignait que je fusse dans un Ministère. Zola même m'a dit, combien de fois, que je manquais de courage dans la vie, que si je m'étais jeté dans le journalisme, j'aurais, à l'heure actuelle, une situation meilleure. Oui je serais dans la boue, à la merci du premier venu, vivant d'expédients, dans la situation de Villiers et de Bloy... Je suis bien gêné d'argent mais enfin j'ai toujours avec le Ministère un fixe par mois"*.

Quand il revient de vacances, il est profondément dégoûté et il l'écrit le 3 septembre 1888 :

*"Et j'ai revu, aujourd'hui lundi, le bureau. J'ai eu un haut le cœur, le désarroi le plus complet, des retards sans nom, mon chef absent, des employés en noce ; il a fallu secouer tout cela et remonter la machine. J'ai déjà découvert un tas d'affaires traitées en dépit du bon sens, des notes comminatoires du Ministre, je vais être criblé d'ennuis... C'est dur tout de même après les Musées un bureau où j'ai trouvé par ordre de l'Administration, contre mon mur, en fait d'œuvres d'art, une grande photographie encadrée de Carnot. La gueule de cet imbécile me dégoûte mais je ne puis m'en débarrasser"*.

Il s'ennuie toujours et craint les répercussions politiques du Boulangisme.

Le 24 janvier 1889, veille de l'élection triomphale de Boulanger comme député de Paris, il écrit, toujours à A. Prins :

*"Personnellement, je m'ennuie comme je ne le fis pas encore. J'ai changé de bureau au Ministère. L'on m'a fourré dans le Bureau politique et je suis tenu jusqu'à 6 heures du soir.*

*Ajoutez des dangers de sauter si le Boulangisme, que l'on y combat, venait à triompher".*

De toutes façons, pour Huysmans, le général Boulanger est un "vieux gosse imbécile", un "indécrottable potache".

Passé le danger du Boulangisme, Huysmans pense aux vacances ; le 21 juin 1889 il écrit : *"L'exposition bat son plein, les rastaquouères sévissent. Avec cela, le Ministre m'embête de plus en plus. Dans ce cochon de bureau où l'on m'a fourré l'organisation des congés est des plus ardues".*

Les choses se précisent et, le 16 juillet de la même année, il ajoute : *"Je crois décidément que j'entrerai en congé vers le 8 septembre". Quel bureau ! où l'on ne peut arriver, avec ces sacrées élections en perspective, à savoir le jour juste où l'on pourra le quitter !".*

Huysmans passe son temps à vilipender l'Exposition Universelle et s'en prend spécialement à la Tour Eiffel.

Malgré ses congés, il se sent surmené et l'année suivante, le 31 août 1890, il écrit : *"Je viens de vivre le mois le plus dégoûtant dont je me souviens. J'ai dû faire, par suite de vacances, l'intérim de chef de deux bureaux... Le tout avec appels chez le Ministre et sans profit pécuniaire pour moi".*

Nous avons peu de choses sur la fin de la carrière administrative de Huysmans.

Nous avons de sa main un état du personnel de son bureau en 1887 ; il dresse le tableau des congés pour 1888 et prend lui-même le mois d'août, ce qui correspond à son voyage en Allemagne.

Quelques jours avant, le 27 juillet 1888, il rédige une note revendiquant pour l'ensemble du personnel de son bureau les gratifications qui étaient accordées pour le 14 juillet.

### **L'affaire Druck**

C'est en 1888 que prend fin l'affaire Druck qui avait empoisonné pendant plusieurs années l'atmosphère du 4<sup>e</sup> Bureau de la Sûreté.

Druck était un des auxiliaires recrutés en mars 1882 en raison du travail exceptionnel occasionné par la mise en application de la loi du 30 juillet 1881.

Il contacte un certain nombre d'indemnitaires pour une augmentation de la pension proposée par la Commission de leur Département puis fixée par la Commission générale et propose un doublement du montant. L'affaire est découverte en juin 1882. Druck est écroué, il passe en Cour d'Assises en novembre 1882. Les indemnitaires concernés sont d'abord rayés par la Commission générale puis elle les rétablit dans leurs droits à l'exception de deux d'entre eux qu'elle considère comme complices. Ceux-ci s'adressent alors à "La Ligue de l'Intérêt public", qui avait pour programme de prendre en mains la défense des citoyens dont les intérêts sont lésés par les fonctionnaires publics. La ligue somme les membres de la Commission générale, composée de sénateurs et de députés, d'avoir à se rendre à une réunion où l'affaire des indemnitaires serait plaidée devant un tribunal composé par des membres de la Ligue. Devant cette menace et le risque d'une interpellation à la Chambre et au Sénat dont le bruit court, la Commission générale rétablit en juin 1883 les pensions des indemnitaires, déchuës.

A la suite de la proposition de loi Antide Boyer/Clovis Hugues, une Commission d'enquête est créée en 1887 sur l'affaire Druck et sur l'ensemble du travail de l'Administration et des Commissions chargées de l'application de la loi de réparation. Les conclusions de l'enquête figurent dans le rapport Louis Andrieux, en décembre 1888, au nom de la Commission chargée d'examiner la proposition de loi en faveur de la révision de la loi du 30 juillet 1881.

Cette longue contestation extérieure a pu troubler la tranquillité du Bureau des victimes, c'est-à-dire le 4<sup>e</sup> Bureau, et inciter le personnel à la nervosité.

## CONVERSION

A partir de 1889, Huysmans écartelé entre ses aspirations mystiques et ses tentatives érotiques, s'adonne au spiritisme ; il passe des mains de l'abbé Boulan, thaumaturge satanique, en celles de l'abbé Mugnier qui obtient sa conversion en 1892.

Comme le dit Baldick, le biographe anglais de Huysmans, "*ses collègues au Ministère de l'Intérieur auraient sans doute été aussi surpris que scandalisés s'ils avaient su qu'il fréquentait régulièrement des prostituées et des repris de justice dans un des lieux les plus mal famés de Paris, mais ils n'auraient pas été moins étonnés d'apprendre qu'au cours de ce même hiver 1890, on pouvait souvent le voir s'asseoir (voire même s'agenouiller) dans diverses églises et chapelles de la Rive Gauche*".

Désormais, la dévotion de Huysmans s'accroît en même temps qu'une certaine forme d'académisme. Il publie *En route* en 1893 et fait des séjours de retraite à la Trappe d'Igny.

En septembre 1893, il reçoit la Légion d'honneur comme fonctionnaire. Cela nous vaut la lettre suivante, du 8 septembre :

*“Cher ami, je vous envoie deux mots en hâte car je suis dans une bouculade folle par suite d’une assez ridicule histoire. Je viens d’être décoré comme sous-chef de Bureau, sur quoi toute la presse dégueule, déclarant que c’est idiot de ne pas m’avoir décoré comme homme de lettres. Tête de mon Ministre et ennuis pour moi. Ajoutez des amas de lettres, de cartes, bref un embêtement à haute dose qui n’est même pas compensé par la joie du ruban rouge dont je me fous”.*

Désormais il songe à la retraite et il écrit, le 1er avril 1895 : *“J’ai besoin d’un sérieux repos et je ne l’ai guère avec un bureau qui devient de plus en plus embêtant et où je suis de plus en plus tenu, avec toutes les saloperies politiques de ce temps”.*

*Dire qu’il me faut rester trois ans encore!”.*

Heureusement, il y a l’abbaye de Solesmes où il a maintenant l’habitude de se rendre.

Il écrit le 27 septembre 1896 :

*“Bon remède pendant un mois, je ne vais plus entendre parler du bureau devenu absolument fou depuis le voyage du Tsar. Vous n’avez pas idée de ce que l’arrivée de ce Cosaque a perturbé les cervelles et des précautions ridicules que nous prenons pour empêcher une soi-disant catastrophe”.*

En 1897, il n’est pas hostile à l’idée de prendre sa retraite, il écrit : *“En ce qui concerne mes affaires de retraite, je ne sais rien encore mais je dois déjeuner, la semaine prochaine, chez mon Ministre et peut-être, entre le café et le cigare, verrai-je à arranger mes affaires”.*

Finalement, il est mis à la retraite le 10 février 1898 et nommé chef de bureau honoraire.

Les conditions de sa mise à la retraite ne lui plaisent guère. Le 28 février 1898, il écrit : *“Je ne suis plus au Ministère. J’ai été fourré à peu près d’office à la retraite ; le succès de la Cathédrale y a aidé car naturellement je suis considéré comme un enragé clérical”.*

Avec les semaines qui passent, l’apaisement se produit ; le 26 avril de la même année, il ajoute : *“Mais enfin, ne plus être au Ministère vaut tout ; c’est bien rasant de faire des articles pour vivre mais, somme toute, ça vaut encore mieux, car c’est la liberté de se promener”.*

Il envisage maintenant de faire construire et de vivre à Ligugé. A Madame Cécile Bruyère, abbesse de Sainte-Cécile, il écrit en septembre 1898 :

*“Le peu d’argent dont je disposais était suffisant pour acheter ce bout de terre et y construire une hutte ; et pauvre à Paris, avec 3.000 F de retraite, j’étais riche à Ligugé”.*



En 1900, Huysmans devient le premier président de l'Académie Goncourt, il publie l'*Oblat* en 1903 et partage son temps entre Paris et des voyages à Lourdes ou à l'étranger, notamment avec l'abbé Mugnier.

Désormais sa santé se dégrade, il est opéré d'un œil, mais il est dans l'attente de l'Eternité et souffre sans se plaindre.

En janvier 1907, il est promu officier de la Légion d'honneur, sur proposition d'Aristide Briand, ce qui nous vaut cette dernière lettre à A. Prins :

*"Pendant ce temps, comme élément comique, le Gouvernement actuel qui est composé de lettrés, enthousiastes de mes livres, malgré leur côté catholique, veulent m'avancer dans la Légion d'honneur et me promulguer officier de l'Ordre. Là-dessus presse en fureur ; les socialistes déclarent que c'était une honte d'honorer un clérical et les catholiques très vexés du geste élégant et de l'esprit peu sectaire de Clemenceau et de Briand".*

Décédé le 12 mai 1907, Huysmans, au fond de lui-même, a toujours regretté le temps heureux passé dans son Administration tutélaire.

Malgré les sarcasmes contre les fonctionnaires que l'on trouve dans *À Vau l'eau* et dans *La retraite de M. Bougran* (ouvrage écrit en 1888 et non publié du vivant de Huysmans), Huysmans avait épanché son vieux cœur dans un entretien avec un rédacteur du *Gil Blas*, en 1898, après sa retraite (n° du 21 novembre) :

*"Je ne puis plus vivre en paix chez moi et comment écrirai-je un volume maintenant que je n'ai plus mon petit cabinet solitaire avec un buvard discret derrière les gros cartonniers verts et ma fenêtre claire ouvrant sur les vastes jardins du Ministère où je suivais et l'épanouissement des bourgeons et l'envol des dernières feuilles".*

## SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

Archives Nationales : Série F1 B1, 569, *Dossier administratif de J.K. Huysmans* - Série F7, 12708, *Affaire Tissot* (1884).

*La III<sup>e</sup> république et la mémoire du coup d'État de Louis Napoléon Bonaparte. La loi de réparation nationale du 30 juillet 1881.* Catalogue de la série F15, 3964 à 4213 par Denise Devos, Paris, Archives Nationales, 1992.

Bibliothèque Nationale : *Catalogue de l'Exposition J.K. Huysmans*, Paris, 1979.

Baldick (R.) : *La vie de J.K. Huysmans*, traduit de l'anglais, Paris, Denoël, 1958.

Roy (Jean) : *J.K. Huysmans (1848-1907), le fonctionnaire et l'écrivain* dans "Administration" n° 67 (1969).

Borie (J.) : *Huysmans*, Paris, Grasset, 1991.

*Lettres Bloy/Villiers/Huysmans 1883-1909*, Vanves, Thot, 1980.

Huysmans (J.K.) : *Lettres à Théodore Hannon*, Paris, Christian Pirot, 1985.

Huysmans (J.K.) : *Correspondance avec Madame Cécile Bruyère, abbesse de Sainte-Cécile de Solesmes*, Paris, Éd. du Cèdre, 1950.

Huysmans (J.K.) : *Lettres inédites à Edmond de Goncourt*, Paris, Nizet, 1956.

Huysmans (J.K.) : *Lettres inédites à Émile Zola*, Genève, Droz, 1953.

Huysmans (J.K.) : *Lettres inédites à Jules Destrée*, Genève, Droz, 1967.

Huysmans (J.K.) : *Lettres inédites à Arij Prins 1885-1907*, Genève, Droz, 1977.

Nathalie LIMAT-LETELLIER

## L'EFFET DE FASCINATION DANS *À REBOURS*

Plus que tout autre roman de Huysmans, *À rebours*, ce "bréviaire" de l'esprit décadent, a donné lieu à des réécritures littéraires<sup>1</sup> et à des commentaires surabondants de la postérité : par un effet de miroir, la recherche de la fascination dans l'univers fictif semble s'être communiquée aux lecteurs. Dans cette hypothèse, qui a fait l'objet d'un précédent article<sup>2</sup>, les prédilections et les répulsions ostentatoires de des Esseintes ont été analysées comme une stratégie de la réception. Loin d'être uniquement décrites, elles se proposent d'exercer une influence paradoxale dans la mesure où elles dédaignent l'*« approbation des suffrages »* pour ne s'adresser qu'à l'*« imagination des initiés »*<sup>3</sup>. Certes, en renversant les valeurs culturelles, l'auteur d'*À rebours* lance un défi péremptoire qui joue, à la manière d'une fumisterie fin de siècle<sup>4</sup>, sur la provocation et de la dérision ; mais il entend aussi révéler à une "élite" de ses contemporains des peintres, des poètes symbolistes encore méconnus, qui associent l'univers esthétique et littéraire aux phénomènes de l'envoûtement, de l'hallucination. Ce culte de l'Art --fétichiste par essence-- et la réactivation corrolaire d'un "substrat" mythique constituent les deux principaux mécanismes fascinatoires de *À rebours*. Il faut préciser comment ils interviennent et se heurtent au caractère anecdotique, déceptif et ironique de la tradition réaliste que Huysmans n'a pas pour autant reniée.

### 1. CRITIQUE D'ART ET SÉDUCTION

L'éloge de l'Art et la littérature, dans *À rebours*, consiste à en faire reconnaître l'effet de séduction ; l'impact affectif en est le critère unique et toujours déterminant. *Le Satyricon « poignait »* des Esseintes (p. 114) ; dans le Bas-Empire, le côtoiement du monde païen et du monde chrétien *« le ravissait »* (p. 114) ; les pierreries de la tortue produiront *« une harmonie fascinatrice et déconcertante »* (p. 130) ; *« une irrésistible fascination »* (p. 146) émane des œuvres de G. Moreau, *« dont le talent le ravissait en de longs transports »* (p. 141), des Esseintes est *« émerveillé des folies de végétation »* (p. 187), des plantes *« stupéfiantes »* qu'il a achetées (p. 192) ; il prétend *« hennir devant l'impeccable jonglerie »* hugolienne (p. 308) ; il reconnaît un *« indicible charme »* (p. 254) à la poésie baudelairienne, *La Faustin* lui fait *« savourer (...) les douloureux révolusifs de l'amour et de l'art »* ; il éprouve *« de captieuses délices »* en découvrant Mallarmé (p. 318)... Ces expressions innombrables et hyperboliques, qui mettent l'accent sur la force d'attraction irrésistible de certaines œuvres, recommandent allusivement cette hystérie laudative : le lecteur ne sera initié qu'en partageant la même ardeur, en rivalisant d'exaltation, à l'instar du personnage romanesque. Il y a lieu de préciser les critères esthétiques qui produisent des réactions aussi jubilatoires.

Rappelons tout d'abord que l'effet de séduction se place sous le signe du commencement<sup>5</sup> : il est lié à la découverte de l'inconnu, de l'insolite, de l'inouï. C'est pourquoi l'éloge très baudelairien de l'artifice dans *À rebours* lui est consubstantiel, par opposition avec une esthétique convenue et banale (p. 103). Le renouvellement fait advenir cet état de grâce, qui dépasse l'immédiateté de la séduction, à défaut de susciter un enchantement durable. Car la problématique d'*À rebours* admet un devenir, une historicité des objets de prédilection. Ainsi, au chapitre II, dans une célèbre diatribe, l'ancien pouvoir de fascination de la Nature est récusé : les œuvres classiques et romantiques, à force d'en invoquer le charme et la grandeur, auraient épuisé l'intérêt de ce sujet d'exaltation. Le héros d'*À rebours* condamne en effet la Nature comme une "monnaie courante" du Beau ; elle se réduit à des stéréotypes dont les métaphores commerciales sont aux antipodes de la séduction : «*monotone magasin de prairies et d'arbres, banale agence de montagnes et de mers*» (p. 103). Tandis que tout attrait est dénié au référent authentique, le "paysage maquillé", un oxymore, détourne l'aspect ordinaire de la réalité extérieure à travers un vocabulaire pictural où triomphe l'art du trompe-l'œil, du faux-semblant : «*s'étageaient*», «*gouachées avec de l'argent*» (p. 105) ; «*poudrée de farine d'amidon*» ; «*blanc cold-cream*» (*ibidem*). Ce jeu du paraître est séduisant parce qu'il substitue à la profondeur du sens une «*brillante surface de non-sens*»<sup>6</sup>.

Les ressources de la sensibilité nerveuse, grâce à leur intensité même, constituent un autre paramètre de la séduction esthétique alors que l'"aridité" ou la "pesante masse" du style disqualifient ironiquement les auteurs classiques (p. 111, p. 123). Ainsi, la consommation culturelle est assimilée dans l'imaginaire huysmansien à la surexcitation instinctive, à une convoitise souvent inassouvie («*Il sortait de leurs livres à jeun (...)*», p. 308). Beaucoup de critiques ont remarqué que les métaphores de la saveur, de la délectation, de la succulence privilégiaient les qualités charnelles, palpables, nutritives de l'écriture littéraire au détriment du contenu et de la signification. Dès lors, seul est requis le jugement de goût, pris au pied de la lettre ; toute considération étrangère au principe de plaisir est écartée (les apprêts culinaires de l'œuvre d'art sont une célèbre métaphore filée du chapitre III).

De même, en reprenant la vieille médecine des tempéraments (nerveux, sanguin, lymphatique, bilieux, etc), le discours sur l'Art et la littérature n'a plus à démontrer son bien-fondé : il propose une critique d'humeur, jouant de sympathies ou d'aversion arbitraires, irrationnelles. Si cette curieuse interprétation physiologique de la production littéraire peut se lire comme une récupération insolente et ironique du Naturalisme<sup>7</sup>, elle donne lieu à un déchaînement d'agressivité contre les Classiques tout aussi jubilatoire que la reconnaissance d'affinités électives. L'outrance dans la verve polémique opère comme un "succédané" de la cruauté sadienne, dans la mesure où l'invective vise à dégrader, à humilier à plaisir d'éminentes réputations.

Dans *À rebours*, la notion de Décadence permet d'explicitier l'effet de séduction par analogie avec les "signes" très lisibles de langueur et de fièvre.

Étrangère à «*l'art valide*» (p. 296), cette esthétique de la transgression est comparée de manière significative à des «*éréthismes de cervelle*» (p. 156). Elle révèle, à travers les époques, l'emprise de la névrose et de la perversion, où la défaillance résulte de l'«*excès*» des nerfs (p. 299). Devant la Salomé de Gustave Moreau, des Esseintes demeure «*anéanti, pris de vertige*» (p. 148) ; il subit «*une incantation vous remuant jusqu'au fond des entrailles* » (p. 149) qui suggère les affinités entre l'œuvre de chair et l'œuvre d'art :

(...) il voulait aller avec elle [l'œuvre d'art], grâce à elle, comme soutenu par un adjuvant (...) dans une sphère où les sensations sublimées lui imprimeraient une commotion inattendue et dont il chercherait longtemps et même vainement à analyser les causes (p. 296).

(...) ces œuvres (...) aussi vibrantes (...) le faisaient pénétrer plus loin dans le tréfonds du tempérament de ces maîtres qui livraient avec un plus sincère abandon les élans les plus mystérieux de leur être, et elles l'enlevaient, lui aussi, plus haut que les autres, hors de cette vie triviale dont il était si las (p. 297).

À son avis, c'était parmi leurs turbulentes ébauches que l'on apercevait les exaltations de la sensibilité les plus suraiguës, les caprices de la psychologie les plus morbides, les dépravations les plus outrées de la langue sommée dans ses derniers refus de contenir, d'enrober les sels effervescents des sensations et des idées (p. 302).

Dans l'univers fin de siècle se conjuguent donc le plan spirituel et le plan sensoriel, la quête de l'idéal et la recherche de la jouissance. Ce bouleversement des clivages antérieurs, qui a beaucoup fasciné les théoriciens de la modernité, préfigure l'abolition des contraires que les surréalistes tiendront pour un affranchissement de l'être. À cet égard, loin d'imposer des interdits, l'autel attire des Esseintes dans la mesure où il offre aux sensations d'art un nouvel investissement propice au déploiement de la fascination dans la ferveur et du recueillement. En détournant la croyance religieuse de son sens originel, le pouvoir absolu du rituel transcenderait le caractère immédiat et superficiel de la séduction. Aux confins du discours mythique, l'épigraphe d'À rebours propose ainsi à la méditation du lecteur une mystique de la communion esthétique qui, avec une autorité incontestable, tend à approfondir, à expliquer, à maîtriser des phénomènes dont les causes obscures échappent à l'intellect.

### 1.1. Une relation séductrice aux œuvres de prédilection

Certains critiques ont remarqué que l'effort ingrat de la création est épargné au héros d'À rebours : le romancier attribue à des Esseintes un poème en prose de sa composition, dont le thème, parfaitement accordé au décor extérieur, revient spontanément à l'esprit du personnage, par un effet de mémoire involontaire (p. 227). Le récitant reçoit l'inspiration comme s'il assistait à un phénomène magique, sur la scène de l'imaginaire, tandis que l'élaboration matérielle du texte est occultée. De même, les sortilèges du décor, dans l'univers fictif, ne retiennent de la lecture littéraire que l'effet esthétique : par un inconcevable trompe-l'œil, les murs sont délicatement reliés «*comme des livres*»

(p. 94). Des Esseintes avait précédemment aménagé une série de niches assorties à des œuvres de prédilection (p. 89). La salle à manger de sa demeure de Fontenay expose des objets symboliques empruntés aux *Aventures d'Arthur Gordon Pym* (p. 101). Les stratégies de la fascination déploient donc essentiellement des jeux de reflets, des allusions mimétiques autour des œuvres de prédilection qui leur permettent de s'exercer.

À travers le personnage de des Esseintes, lecteur fictif omniprésent, l'univers d'*À rebours* apparaît donc comme tributaire de son intertextualité. Dès lors, que deviennent les rapports de l'imitation et de l'innovation ? Il faudrait proscrire toute filiation, mais c'est impossible, puisque seul l'hommage explicitement rendu à quelques précurseurs et maîtres permet de commenter élogieusement l'effet de fascination qu'il faut cultiver chez le lecteur. Alors que le dandysme de des Esseintes prétend faire preuve d'une singularité irréductible, il se reconnaît des modèles qui compromettent en le réitérant pour leur propre compte ce déni de l'imitation (Baudelaire, Montesquiou...). En effet, dans la mesure où les artistes et les écrivains préférés de des Esseintes sont, comme G. Moreau, « *sans ascendant véritable, sans descendants possibles* » (p. 149), leur parti-pris en faveur de l'originalité absolue constitue une prescription paradoxale. Le narcissisme qui investit cette mystique de la contemplation fascinée tend à s'exercer sur tout lecteur épris, lui aussi, d'art et de littérature ; les allusions aux miroirs dans le texte (p. 88 ; p. 227) pourraient symboliser ces mirages identificatoires à perte de vue avec un « *esprit jumeau* » (...) *détaché des lieux communs* » (p. 341). Mais des Esseintes, reclus dans la solitude, reconnaît l'aporie de ce désir "fusionnel", dans la mesure où il n'a pas trouvé dans le monde à « *s'accoupler avec une intelligence qui se complût ainsi que la sienne dans une studieuse décrépitude* (...) » (p.83). Une allusion ambiguë à la fécondation persiste sous cette effusion spirituelle, qui met « *en complète communion d'idées* » (p. 297) avec quelques intercesseurs privilégiés. De même, les œuvres-fétiches de des Esseintes redoublent les plaisirs du lettré par ceux du bibliophile : *La Faustin* est « *l'un des volumes les plus caressés par des Esseintes* » (p. 299). Le format missel et le papier « *couleur chair* » choisi pour *Les Fleurs du Mal* (p. 252), la blancheur laiteuse et le rose libertin des cordons qui ferment une plaquette de Mallarmé érotisent l'objet-livre pour signifier l'effet de séduction qu'il exerce à la lecture.

Il y a lieu ici de rappeler l'importance essentielle de la relation fascinateur qu'entretient le héros d'*À rebours* avec trois poèmes des *Fleurs du Mal*, "La mort des amants", "L'Ennemi", "Anywhere out of the world" (p. 95-96). Ce culte baudelairien est figuré, dès la fin du chapitre I, par un autel approprié, le dessus de la cheminée : placés symboliquement sur le foyer de la bibliothèque, ces trois textes exposent leurs liens électifs avec les aspirations profondes de des Esseintes : la fusion mystique, la hantise de la fuite du temps et la recherche des ailleurs. L'originalité de cette pratique intertextuelle consiste à transposer grâce à la fiction romanesque--à travers la description des lieux-- une reconnaissance de dette qui sera déchiffrée comme une allusion emblématique.

De même, les images horticoles et florales évoquent, par connotation, l'influence souterraine et la toute-puissante fascination des *Fleurs du Mal* : ces « végétations monstrueuses de la pensée » (p. 253), au chapitre XII, révèlent le génie de ce précurseur de la Décadence, et contrastent avec « la simple investigation, l'ordinaire surveillance d'un botaniste qui suit de près le développement prévu de floraisons normales plantées dans de la naturelle terre. » (p. 252). Cette métaphore filée peut suggérer rétrospectivement un sens allégorique au prénom bizarre du héros (Floressas) et aux plantes exotiques que des Esseintes acquiert au chapitre VIII, pour compenser les « chimériques et réelles couleurs du style que sa diète littéraire allait lui faire momentanément oublier ou perdre » (p. 183). Ainsi, plus généralement, la "sorcellerie évocatoire" dont se réclame la poésie baudelairienne s'étend par contiguïté, de proche en proche, à tous les thèmes fondamentaux de l'univers romanesque d'*À rebours*<sup>9</sup> ; elle se condense métaphoriquement dans l'admiration idolâtre que le personnage de des Esseintes porte à cet « indéfectible maître » (p. 303). D'autres œuvres-phares de la modernité fin de siècle sont apparentées explicitement à l'intertextualité baudelairienne, pour en confirmer et en approfondir l'ascendant remarquable : Gustave Moreau (p. 149), Barbey d'Aurevilly (p. 275), Verlaine (p. 303 et 307), Théodore Hannon (p. 307), Villiers de l'Isle-Adam (p. 311-312) et Mallarmé, désigné comme l'héritier par excellence de Baudelaire (p. 320-321).

Quant aux trouvailles et inventions "personnelles" de des Esseintes, elles contribuent encore à augmenter ce mimétisme de la fascination placé sous l'autorité de Baudelaire. Le tempérament huysmansien paraît ici se préserver de l'affadissement et de la mièvrerie que l'on reproche souvent aux épigones pour amplifier l'apologie du luxe et le pouvoir des correspondances : l'orgue à bouche, la symphonie des parfums concrétisent les synesthésies pour en "isoler" et en démontrer le pouvoir d'envoûtement. Même s'il n'accède pas au sublime, des Esseintes, disciple fictif des *Fleurs du Mal*, se livre à un exercice de rhétorique : il force le jeu sur des signifiants vides dont l'artifice le séduit. Comme l'a montré Gisèle Seginger, la référence préalable à la lecture littéraire a tendance à s'effacer pour laisser place à des hallucinations "réelles" qui captivent mentalement des Esseintes<sup>10</sup> : oubliant la médiation du texte, l'expérimentateur subjugué semble alors se projeter à l'intérieur de la poétique baudelairienne ; de même, le dialogue théâtralisé du Sphinx et de la Chimère lui fait revivre une scène de *La Tentation de saint Antoine*. À partir de l'intertextualité, il s'agit de recréer et d'investir des forces créatrices. L'environnement esthétique de des Esseintes donne ainsi libre cours au travail du rêve. Les enchantements subtils et flottants du symbolisme consacrent cet état de parfaite réceptivité comme une attitude éminemment propice à l'effet de fascination : vivre dans l'art, entrer en littérature, c'est en éprouver les suggestions, les « pulsations d'âme » (p. 319).

### 1. 2. La projection des codes esthétiques dans la fiction

Dès lors, plus généralement, *À rebours* ne pourrait-il pas se lire allégoriquement comme une quête de la fascination artistique et littéraire ? En effet, ce sont surtout les "transpositions d'art" qui produisent les synesthésies

baudelairiennes liées à l'effet de fascination. La rhétorique huysmansienne utilise fréquemment des métaphores filées et des hyperboles pour faire valoir les raffinements précieux de la thématique et de l'écriture. Dans la mesure où ces correspondances entre les sensations d'art <sup>11</sup> fusionnent à la manière de la poétique baudelairienne, la stratégie de la fascination se réfléchit et tend à se lire avec la connivence qu'appelle le pastiche. Ainsi, les recherches des parfumeurs, par exemple, sont comparées à l'histoire d'une langue «aussi variée, aussi insinuante que (...) la littérature» (p. 217) ; la composition des essences est aussi attrayante qu'une composition musicale ou poétique. Les sensations olfactives, primordiales dans l'esthétique de Baudelaire, semblent développées dans plusieurs autres séquences et motifs d'*À rebours*. Par exemple, la distillation des parfums, assez curieusement, est rapprochée de la joaillerie : «(...) l'artiste achève l'odeur initiale de la nature dont il taille la senteur, et il la monte ainsi qu'un joaillier épure l'eau d'une pierre et la fait valoir.» (p. 217). Ce motif de l'incrustation rappelle aussi, dans le récit fictif, la décoration somptueuse de la tortue (au chapitre IV) et la parure étincelante de Salomé sur les tableaux de Gustave Moreau (au chapitre V). En outre, le vocabulaire de l'ornementation sert également à décrire métaphoriquement d'éblouissants effets de style en littérature : les émaux barbares de *La Pharsale* (p. 112) ; les "bijoux goths" des auteurs latins de la Décadence (p. 125). Le champ lexical de la joaillerie et celui de la musique se combinent à leur tour pour décrire l'art littéraire par de prestigieuses synesthésies : «des Esseintes aimait les oeuvres de ces (...) poètes, ainsi qu'il aimait les pierres rares, les matières précieuses et mortes, mais aucune des variations de ces parfaits instrumentistes ne pouvait plus l'extasier (...)» (p. 308).

Ces mises en abyme successives qui éclairent la signification d'ensemble du roman confèrent aussi à l'écriture huysmansienne la densité et la cohérence métaphoriques du poème en prose. À ce titre, les références à l'intertextualité ne servent pas uniquement à décrire d'autres œuvres ; indirectement, elles incitent le lecteur d'*À rebours* à percevoir, à reconnaître, à son tour la magnificence de l'écriture huysmansienne... Les «teintes insonores et plates» du vocabulaire homérique (p. 111), la langue «incolore» de Duranty (p. 309) dévoilent des Esseintes ; mais *La Faute de l'Abbé Mouret* se distingue par un «style dont les larges teintes, plaquées à cru, avaient comme un bizarre éclat de peinture Indienne » (p. 301). De même, l'auteur d'*À rebours* ne résiste pas aux débauches de tons rutilants, et parcourt toute la gamme chromatique pour intensifier l'évocation d'un décor, d'une parure (pp. 91-94 ; p. 142-143). L'exubérance des couleurs, le vocabulaire précieux, "orfèvré", "ciselé", la surcharge ornementale connotent manifestement le désir de séduction qui anime l'écriture artiste.

Peut-être faut-il ici lever une objection selon laquelle l'œuvre huysmansienne aurait tendance, inversement, à exhiber outrageusement le "corps putride" du réel dans l'œuvre d'art. Micheline Besnard-Coursodon <sup>12</sup> admet la complémentarité de la somptuosité et du faisandage dans le style décadent : la parure étincelante cacherait symboliquement l'horreur de la dégradation naturelle ;

la recherche esthétique servirait à nier l'envers répulsif de la vulnérabilité et de la mort. Nous rappellerons néanmoins que l'imaginaire fin de siècle dans *À rebours* affirme encore et toujours le contenu attractif de la déliquescence et de la corruption charnelle dans la mesure où il résulterait de jouissances excessives. Les délices pervers du faisandage sont placés sous le signe de la volupté, car la littérature de la Décadence «*frappe les sens et détermine la sensation* » (p. 299) :

En effet, la décadence d'une littérature, irréparablement atteinte dans son organisme, (...) épuisée par les excès de la syntaxe, (...) acharnée à réparer toutes les omissions de jouissance (...) à son lit de mort, s'était incarnée dans Mallarmé, de la façon la plus consommée et la plus exquise (p. 321).

La fascination fin de siècle dans *À rebours* conjugue volontiers les signes de l'agonie et de l'érotisme ; ces fulgurances qui caractérisent l'effet de séduction esthétique à propos de littérature préfigurent la poétique de la "beauté convulsive" chez Breton <sup>13</sup>.

### 1.3. Parure et mimétisme de l'écriture artiste

Ainsi, la recherche du raffinement et de l'originalité concerne non seulement le mode de vie fastueux de des Esseintes mais aussi un imaginaire stylistique approprié à cette même stratégie de la séduction. En témoignant de la ferveur et du discernement exemplaires d'un "lecteur idéal", le héros d'*À rebours* attirerait notre attention sur les propriétés analogues de l'écriture huysmansienne. En effet, il ne commente en bonne part que des œuvres qui présentent au moins quelques similitudes avec le style d'*À rebours*. En particulier, au chapitre XIV, il rêve d'un roman condensé qui procure à l'auteur et au lecteur une «*communion de pensée*», une «*délectation offerte aux délicats, accessible à eux seuls* » (p. 320). Les parallélismes qui s'instaurent entre l'univers romanesque, le discours sur la littérature et l'écriture d'*À rebours* ont un effet persuasif <sup>14</sup>. Conformément aux prescriptions du héros fictif, l'écriture huysmansienne recherche l'expressivité et cultive les altérations de l'usage ordinaire. Tandis que le roman réaliste accorde une importance de principe à la fonction référentielle et donc au "langage utilitaire", le style orfévreur d'*À rebours* tend à rémunérer la fascination de l'art. Langage de l'excès, où «*les mots sont aussi en représentation* », c'est «*aussi cette façon d'en faire trop que l'on peut désigner par la formule "écriture artiste"* » <sup>15</sup>. En effet, l'apprêt de la prose romanesque d'*À rebours* est investi par la fonction poétique : mots rares qui attirent l'œil, effets de parallélismes au rythme oratoire, irrégularités capricieuses dans la syntaxe, métaphores filées aux rapprochements déconcertants ; tous ces traits stylistiques s'opposent au "tout-venant" et à la lisibilité des romanciers réalistes ; pour restituer des impressions délicates et rares, l'écriture artiste tend à se laisser suggestionner à l'extrême : il s'agit de cerner et d'investir par osmose la texture poétique très particulière d'une réalité parfois hallucinatoire. Elle témoigne donc de la sensibilité "suraiguë" que recommande au lecteur le discours romanesque sur l'Art et la littérature dans *À rebours*. Cette tendance au mimétisme désigne un attachement fascinateur aux propriétés de l'indicible, ouvrant sur les processus de l'imaginaire...



Les richesses de cette prose poétique se constituent à première vue d'une collection de trouvailles, de mots-bibelots, qui font appel à la "sorcellerie évocatoire" de vocables en perpétuelle effervescence. Comme l'a remarqué A. Breton, le style de Huysmans est le produit du détournement de divers lexiques<sup>16</sup> : or, le détournement du sens propre au sens figuré (par métaphore) rappelle assez le lien étymologique qui existe entre la séduction et la perversion ("égarer de son chemin"). Autant d'écarts stylistiques, autant d'effets de séduction : la tentation "canaille" de l'argot, le pittoresque imagé des termes péjoratifs ou régionaux côtoient le recours savant aux latinismes, aux archaïsmes, aux mots rares, aux termes techniques, aux mots étrangers ou encore l'originalité des néologismes<sup>17</sup>.

L'auteur d'*À rebours* semble prodiguer ces ressources expressives comme une dépense somptuaire, à des fins de prestige littéraire. Des Esseintes nous fait connaître son ambitieuse conception du chef d'œuvre : pour satisfaire sa rêverie, cet idéal lecteur<sup>18</sup> fictif du roman recommande aux romanciers d'accéder à une densité elliptique, où le choix des mots permet d'atteindre une perfection mallarméenne, digne d'un «*alchimiste de génie*» (chapitre XIV, p. 320). Mais dans l'écriture huysmansienne, l'excentricité bariolée du lexique et l'effet d'insistance des répétitions, des parallélismes, des hyperboles, contribuent surtout à produire une rhétorique de l'outrance, assez éloignée, en fait, de cette harmonie souveraine et sublime. Au lieu de se composer selon les lois de la rhétorique classique, les descriptions d'*À rebours* semblent fascinées par le détail irréductible : elles se répandent en notations adventices, en multiples expansions syntaxiques. S'il leur faut, semble-t-il, constamment affiner, approfondir et renchérir leur exigence évocatoire, les sensations d'art ne parviennent pas à épuiser un résidu latent : elles suggèrent dès lors un "je ne sais quoi" évusif, troublant, plus persuasif encore que l'intensité expressive. Les incertitudes offertes par les "essayages de termes" dans l'énumération, la persistance significative de pronoms neutres, indéfinis, de verbes impersonnels, la dissémination d'adverbes flous et de substantifs abstraits<sup>19</sup> suggèrent ainsi l'attention extrême et l'approximation sans fin d'un regard captivé.

Sur le plan syntaxique, l'impressionnisme de l'écriture artiste permet de saisir les phénomènes en dehors de leur causalité ; comme l'a montré Marcel Cressot, l'affaiblissement de la structure logique s'accompagne d'une hypertrophie des tours présentatifs, des formes adjectivales du verbe (participes)<sup>20</sup>. À la comparaison, «*opération analytique en deux temps*»<sup>21</sup>, l'écriture artiste préfère la métaphore qui restitue une synthèse perceptive<sup>22</sup>. La phrase huysmansienne n'étant «*pas la traduction d'un jugement formé, mais d'une pensée qui affecte de se chercher, le mot se trouve comme en suspens, isolé, libéré de son groupe syntactique*»<sup>23</sup>. Les manuscrits autographes confirment l'importance accordée à l'ordre des termes. Certaines constructions inusitées font ressortir une qualité dominante, sans respecter la régie verbale : une tendance, sinon à l'hypallage, du moins au raccourci verbal engendre une poétique de l'impropriété créatrice, donnant l'initiative aux mots et surtout à l'arbitraire des

combinaisons entre divers champs lexicaux <sup>24</sup>. L'écriture artiste se caractérise donc par une accentuation des effets de style, une mise en évidence des ressources de l'expressivité, qui se manifeste aussi dans la syntaxe : d'où la fréquente antéposition de l'adjectif épithète, la dislocation du groupe sujet-verbe-complément par des appositions, par des locutions adverbiales <sup>25</sup>, par des compléments circonstanciels. Ces distorsions, ces incises bouleversent les modèles de la rhétorique classique, conclut M. Cressot : le rythme progressif de la phrase oratoire est déséquilibré <sup>26</sup> ou renversé <sup>27</sup>. L'amplification de la phrase analytique ou descriptive, à force de distendre ses unités constitutives, verse dans le pointillisme <sup>28</sup>. Néanmoins, l'ordonnance rythmique peut parfois se recomposer soigneusement, afin de produire un effet décoratif que M. Cressot a appelé la "phrase en éventail" <sup>29</sup>.

Mais ces écarts stylistiques encore minimes, ces légères irrégularités lexicales, morphologiques, syntaxiques que le lecteur peut observer dans l'écriture huysmansienne se trouvent comme amplifiés dans et par l'imaginaire littéraire d'*À rebours*, qui se plaît, nous l'avons vu, à commenter la violation des normes classiques, la savoureuse "déliquescence" des œuvres de la Décadence par analogie avec la volupté des sens et la dépravation des mœurs...Léon Bloy--visiblement séduit par cette projection fantasmatique-- prête métaphoriquement aux audaces de l'écriture huysmansienne un attrait licencieux, une perversité sadienne : «*Son expression (...) ne supporte jamais de contrainte, pas même celle de sa mère l'Image, qu'elle outrage à la moindre velléité de tyrannie et qu'elle traîne continuellement, par les cheveux et par les pieds, dans l'escalier vermoulu de la Syntaxe épouvantée.* »<sup>30</sup>

Au contraire, M. Cressot se borne à analyser le style de Huysmans comme un parler spécial des milieux artistes et littéraires <sup>31</sup> dans la mesure où l'époque décadente et symboliste a été très prolifique en créations verbales et en tournures d'expression "byzantines"... Au terme de notre analyse, l'effet de séduction de l'écriture artiste ne se réduirait pas à un effet de mode, à un phénomène d'ordre sociologique ; il ne joue pas uniquement sur cette connivence superficielle avec les lecteurs contemporains. Selon nous, la virtuosité expressive abondamment prodiguée dans *À rebours* tend, plus profondément, à imiter, à interpréter, à amplifier toutes les sollicitations de l'imaginaire.

## 2. MYTHE ET ROMAN DANS *À REBOURS*

Le mythe concerne les mécanismes de fascination, puisqu'il apparaît comme une «*puissance d'investissement de la sensibilité*», pour reprendre l'expression de Roger Caillois <sup>32</sup>. Plus précisément, l'imaginaire esthétique et littéraire que nous venons d'analyser offre un point commun avec les récits mythiques, dans la mesure où il s'exerce à la faveur de symboles et d'allégories. À cet égard, il importe de recueillir diverses interprétations qui ont déjà contribué à déchiffrer ou même à élaborer, chez les lecteurs d'*À rebours*, les

éléments constitutifs d'un mythe littéraire. Néanmoins, la composante mythique dont il s'agit de rendre compte n'est pas distribuée uniformément dans ce roman : il faut donc caractériser aussi ce qui lui échappe ou lui résiste.

### 2.1. Les attributs et les fonctions du héros

Nous avons déjà fait allusion à la quête suicidaire de Narcisse. Aristocrate, dandy, esthète, des Esseintes exerce aisément une séduction indéniable qui aura contribué à la "mythification" de ce personnage littéraire. C'est pourquoi il est compréhensible de lui accorder une importance emblématique. À la fois improbable, inouï et précieux, le nom du héros (Jean Floressas des Esseintes) se prête à suggérer par jeu de multiples virtualités et connotations développées dans le discours romanesque. En effet, comme l'indique Daniel Grojnowski, ce "bibelot d'inanité sonore", par le biais d'associations phoniques, peut se décomposer en d'autres mots-thèmes (Jean-Baptiste ; fleurs et féminité ; essences ; Sade ; saint, etc.). Ainsi, les tentatives de déchiffrement qu'il appelle lui confèrent une "aura" symbolique qui a retenu l'attention<sup>33</sup>.

En outre, le personnage principal d'*À rebours* semble régner sans partage sur les mythes et les croyances qu'il élabore, fabrique et incarne. L'écriture est *«étroitement soumise aux représentations de la subjectivité à laquelle a été conférée un semblant d'autonomie et d'infailibilité absolues»*<sup>34</sup>. Pierre Jourde a récemment ressaisi la problématique du décadentisme dans *À rebours* autour d'une crise de l'identité, qui se heurte aux limites du paraître et à une expérience de la monstruosité<sup>35</sup>. La dimension collective fait défaut, et la quête du héros est vouée à l'échec, bien qu'elle se déroule dans un Temps sacré. Ainsi donc, certaines anomalies ou spécificités se manifestent dans ce discours mythique qui ne constituerait qu'un "inducteur" approprié à l'effet de fascination recherché.

### 2.2. Éléments de définition du mythe littéraire

Pour éviter une extension abusive du concept de "mythe littéraire"<sup>36</sup>, Philippe Sellier propose de le définir par analogie avec les mythes ethno-religieux. Après en avoir rappelé les caractéristiques précises, nous essaierons de déterminer dans quelle mesure elles peuvent s'appliquer au roman de Huysmans. Au sens strict, les mythes sont en effet des récits fondateurs qui font retour au «temps fabuleux des commencements». Ils sont anonymes et collectifs, élaborés oralement au fil des générations ; longtemps retravaillés, ils ont atteint une concision et une force qui, aux yeux de certains mythologues comme Lévi-Strauss les rendent supérieurs à la création littéraire. Fondamentalement, ils sont tenus pour vrais : leur statut de croyance sacrée les distingue par là même de tous les récits de fiction. Ils ont en effet une fonction socio-religieuse, édictant les normes de vie qui cimentent la collectivité. Les personnages (dieux, héros) agissent en vertu de mobiles étrangers au vraisemblable ; «Leur logique est celle de l'imaginaire. Psychologisation et rationalisation marquent le passage du mythe au roman (Dumézil)»<sup>37</sup>. Lévi-Strauss a souligné enfin la force et la pureté

des oppositions structurales qui caractérisent les mythes par rapport aux textes littéraires.

Or, À *rebours* présenterait assez parfaitement une forme inversée de cette définition : au lieu d'un récit des origines, il constitue un mythe fondateur de la Décadence. Néanmoins, la Notice liminaire remonte à l'origine séculaire de la névrose, en invoquant le mythe de l'hérédité ; la psychopathologie de des Esseintes est expliquée par la consanguinité, par l'épuisement d'une "fin de race". En outre, la succession des époques primitives et des civilisations agonisantes correspond à une vision cyclique de l'Histoire : les périodes extrêmes se répètent sur le mode de l'éternel retour, comme le montre notamment un parallèle entre la Décadence romaine et la décadence contemporaine (cf. chap.III, p. 114 et chap. XIV, p. 300). Le Décadent éprouve parfois une étrange nostalgie des temps à la fois archaïques et héroïques du Moyen-Age, où étaient religieusement respectées les valeurs de l'authenticité, de la pureté : « *cette bouteille trapue [la Bénédictine] (...) qui, à d'autres moments, évoquait, en lui, les prieurés du Moyen-Age* » (p. 279) ; « *Ah! le temps était loin où Radegonde, reine de France, préparait elle-même le pain destiné aux autels, le temps où, d'après les coutumes de Cluny, (...)* » (p. 345).

Des Esseintes est fasciné aussi par Gustave Moreau et Flaubert parce que ces artistes sont eux-mêmes fascinés par les élans mystiques des anciens âges : ils puisent leur inspiration dans les mythes bibliques, dans les théogonies orientales, « *loin de notre vie mesquine* » (p. 144-145 et p. 298) ; ce retour aux mythes archaïques, à leurs sujets grandioses et légendaires semble aussi libérer le refoulé du romancier naturaliste.

Si À *rebours*, à la différence des véritables mythes, s'impose bien évidemment comme l'œuvre d'un seul auteur, il comporte néanmoins de nombreux emprunts aux récits mythiques (Salomé, Salammbô, Hérodiade, etc) ; mais ces références érudites font prévaloir un certain syncrétisme (par exemple l'interprétation du lotus de Salomé, p. 145).

Quant à la croyance constitutive du récit mythique, elle est ambiguë quand il s'agit d'une fiction romanesque ; mais le séjour à Fontenay repose essentiellement sur un déni de réalité<sup>38</sup> ; les pouvoirs magiques de l'art et de l'artifice sont destinés à frapper de néant le monde extérieur. Le discours de des Esseintes tente de nous faire partager des valeurs esthétiques, des préférences subversives auxquelles il adhère. Par exemple, il tient pour une vérité première la théorie des correspondances que Baudelaire a empruntée à Swedenborg. Cette croyance au symbolisme universel fait retour à la pensée mythique, au terme d'un siècle marqué par les progrès de l'esprit scientifique. Car les mythes essentiellement réactivés expriment les hantises du héros (voir les identifications et les associations sur la Salomé de Gustave Moreau). L'art dans À *rebours* devient par excellence objet de croyance, dans la mesure où les œuvres préférées de des Esseintes semblent non seulement traduire mais aussi provoquer des hallucinations, des visions hypnagogiques (voir l'Apparition de Moreau, les

Supplices de Luyken, le Christ de Théocopuli, les visions intérieures de Redon) ; de même, la littérature fantastique cultive une disposition à l'irrationnel (E. Poe ; Villiers de l'Isle-Adam, p. 311-314) . De même, la lecture, selon les vœux de des Esseintes, doit participer, nous l'avons vu, d'un rituel qui confère à l'imaginaire littéraire une efficacité absolue, une emprise envoûtante (p. 89 ; p. 210).

À rebours présente aussi par extension une autre caractéristique du mythe littéraire, dans la mesure où il constitue une abondante réserve d'irrationalisme et de fantasmes . En effet, le comportement toujours fantaisiste de des Esseintes détruit, ou tout au moins perturbe délibérément la logique rationnelle. Beaucoup de critiques ont montré que l'exploration de l'imaginaire devient le principe directeur du récit (voir en particulier la structure du chapitre VIII).

Au lieu de remplir une fonction d'intégration sociale, À rebours préconise, il est vrai, l'isolement "hors du monde". Mais la retraite de l'esthète décadent apparaît aussi comme un modèle de vie à l'usage des adeptes. La tentation de vivre en sybarite raffiné, ce mythe de la "Thébaïde raffinée" (ou de la "Tour d'Ivoire") a été partagé dans les milieux artistiques et littéraires de l'époque ; les goûts de des Esseintes prétendent définir ceux d'une élite. Cet à rebours de la vie commune a joué comme un révélateur sociologique. Maurice Barrès, dans l'article qu'il consacre aux poètes de la sensation, estime que des Esseintes nous «intéresse comme type, au même titre documentaire que Mallarmé ou Rollinat »<sup>39</sup> ; en opérant un nouveau partage des valeurs culturelles, À rebours a servi de "modèle" identificatoire à la génération de 1880-1890, mais par la suite de référence à la modernité.

En outre, l'écriture huysmansienne --à l'instar du "discours mythique"-- fait toujours ressortir avec beaucoup de force et de netteté la structure des oppositions signifiantes ; par exemple, au chapitre II, le "paysage maquillé" fait antithèse aux éléments naturels ( p. 104-105) ; les locomotives sont des objets symboliques déchiffrés par analogie avec l'Etre féminin : cette description allégorique se présente, de manière exemplaire, comme un processus de mythification. Au chapitre V, Salomé, l'Archétype de la séduction, transgresse l'interdit de l'inceste, objet de nombreux mythes ; elle réunit plusieurs antinomies dans une polysémie que le romancier se plaît à déchiffrer comme un mythologue érudit, en faisant référence aux civilisations anciennes : elle incarne à la fois «la déesse de l'immortelle Hystérie, la Beauté maudite », la virginité et la corruption, la «Bête monstreuse» combinant les instincts de vie et de mort (p. 145). De même, au chapitre VIII, l'inventaire des fleurs exploite systématiquement les codes botaniques et sociaux. Les séquences du rêve sont surdéterminées par une opposition récurrente entre la matière inorganique (les fleurs artificielles, le paysage minéral) et la dégradation organique (le mythe de la Syphilis). Partout, le substrat mythique donne une organisation très serrée aux pages descriptives ; l'insistance des répétitions sémantiques et syntaxiques y renforce la saturation des éléments symboliques.

### 2. 3. Mythes anciens et mythes modernes

Parmi les caractéristiques du mythe ethno-religieux, les critères les plus significatifs que Philippe Sellier retient pour définir le mythe littéraire sont assez intemporels : la logique de l'imaginaire, la fermeté de l'organisation structurale, l'impact social et l'horizon métaphysique ou religieux. Comme nous venons de le montrer, ces quatre aspects sont représentés dans *À rebours*. Mais si la reprise explicite de récits mythiques révèle ce caractère universel et transhistorique de la fantasmagorie contenue dans *À rebours*, il faut aussi tenir compte de l'influence récente du Romantisme sur le redéploiement de l'imagination mythique<sup>40</sup>. Marc Fumaroli fait remonter la généalogie littéraire de des Esseintes au personnage de René<sup>41</sup>, cet archétype de la littérature romantique<sup>42</sup>. Barbey d'Aurévilly compare des Esseintes à d'autres héros romantiques qui incarnent le "mal du siècle"; il ne retient que l'épure, l'immortalité du "type" littéraire, conformément au principe du mythe (car le mythe est un récit qui se présente sous différentes versions, une fable dont la réitération se prête aux variantes). Il distingue dans le héros de Huysmans un nouvel archétype culturel :

Des Esseintes n'est plus un être organisé à la manière d'*Obermann*, de *René*, d'*Adolphe*, ces héros de romans humains, passionnés et coupables. C'est une mécanique détraquée. Rien de plus. L'intérêt de ce détraquement serait médiocre, si cette mécanique n'en souffrait pas, si cette singulière horloge (...) n'avait pas en elle quelque chose de plus fort qu'elle qui l'en empêche et qui la torture<sup>43</sup>.

Le mythe moderne de des Esseintes naît à la fois des tribulations d'un "tempérament nerveux" et de la fascination liée au nervosisme. Mais Barbey d'Aurévilly méprise la physiologie naturaliste, alors qu'il souligne la fonction exemplaire que Schopenhauer réserve à l'expérience de la douleur. Ainsi, l'inquiétude spirituelle du héros confirmerait dans le roman un arrière-plan religieux, c'est-à-dire la présence latente du mythe. Le mysticisme artistement pervers de des Esseintes révèle déjà cet "au-delà" du désir, avant que la souffrance suscite la révélation de la Foi sur laquelle s'achève le roman. La dérégulation religieuse qui inspire la prière désespérée de des Esseintes contribue à cette dramatisation affective que Roger Caillois considère comme un trait essentiel du mythe<sup>44</sup>.

Les troubles cliniques de des Esseintes acquièrent une dimension mythique dans la mesure où ils dialectisent la dualité anthropologique du corps et de l'âme<sup>45</sup> :

l'anaphrodisie de sa cervelle et de son corps (...) se dissipa ; il fut une fois de plus obsédé non par la religion même, mais par la malice (...) des péchés qu'elle condamne ; (...) le côté charnel, insensible depuis des mois, remué tout d'abord, par l'énervement des lectures pieuses, (...) se dressa et (...) il pataugea dans le souvenir de ses vieux cloaques (pp. 204-205). (...) l'effervescence de sa cervelle ne fondait plus les glaces de son corps ; les nerfs n'obéissaient plus à la volonté (...). » (p. 211)  
« il mêlait aux visions physiques des ardeurs spirituelles (...) » (p. 214).

La névrose moderne se substitue au dilemme médiéval qui montre l'affrontement de la chair et de l'esprit : ce « *mysticisme artistement pervers* » recherche la jouissance dans l'ascèse et la « *débauche spirituelle* » dans l'obsession de l'interdit (p. 272). Le mythe d'À rebours pourrait se résumer comme cet « *incertain combat livré entre l'enfer et le ciel* » (p. 272) que représente la création artistique et littéraire. Les symptômes de des Esseintes préfigurent en effet la thèse de Huysmans dans son étude sur Félicien Rops (*Certains*, 1889) : les œuvres érotiques témoignent d'une « *hystérie mentale* » assimilée à un « *exutoire spirituel* » de la débauche<sup>46</sup>. Plus généralement, toute œuvre doit faire appel à la dimension mythique, pour exprimer cette « *foi en deux entités contraires* » (p. 272) :

(...) malheureusement et bêtement réjouie par d'ingénieux et bas détails, la peinture ne se rendit pas compte qu'elle devait graviter comme l'humanité qui l'enfante, comme la terre même qui la porte, entre ces deux pôles : la Pureté et la Luxure, entre le ciel et l'enfer de l'art. Elle ne s'expliqua point que pour être suraiguë, toute oeuvre devait être satanique ou mystique, qu'en dehors de ces points extrêmes, il n'y avait que des œuvres de climat tempéré, de purgatoire, des oeuvres issues de sujets humains plus ou moins pleutres<sup>47</sup>.

Si *Les Diaboliques* de Barbey d'Aurévilly ouvrent cette voie du nervosisme contemporain aux aspirations métaphysiques (p. 271-273), le poète des *Fleurs du Mal* a fait œuvre de pionnier, comme le rappelle aussi Maurice Barrès dès la publication d'À rebours : le « *poète qu'emportent des appétits débridés roule au fond de tous les excès. De nouveaux désirs le relèvent pour de nouveaux abîmes de passions. Son cerveau s'enflamme, ses nerfs se détraquent, de sombres manies l'obsèdent. (...) Dans le repos même il se mine. Son âme exaspère son corps et son corps exaspère son âme.* »<sup>48</sup>

La problématique de la fascination dans À rebours n'est pas sans rappeler ici le mythe de Faust dans la mesure où elle se caractérise par la recherche de la jouissance et du savoir puis par le renoncement au monde ; le pacte avec Méphisto jouerait un rôle implicite dans l'univers de des Esseintes. Celui-ci rivalise avec le Créateur, en affirmant que « *l'homme a fait, dans son genre, aussi bien que le Dieu auquel il croit* » (cf. p. 104) ; son esprit est un « *capharnaüm pandémoniaque* »<sup>49</sup> qui prétend transgresser les limites humaines. Démiurge de l'Anti-Nature, il tente d'échapper à la mort irréversible, pour chercher refuge hors du temps destructeur, et accéder à une contemplation mystique annoncée par l'épigraphe du roman. La nostalgie d'un ailleurs mental passe par un repli sur soi ; or, l'isolement dans un lieu protecteur rappelle certaines situations emblématiques des mythes ethno-religieux : les collections de des Esseintes sauvent une partie de la création du « *déluge de la sottise humaine* » ; le séjour à Fontenay peut se lire, si l'on veut, comme une libre transposition du mythe de Noë<sup>50</sup> ; la dimension épique du dernier paragraphe du roman reprend cette symbolique : « *(...) les vagues de la médiocrité humaine montent jusqu'au ciel et elles vont engloutir le refuge dont j'ouvre, malgré moi, les portes* » (p. 348).

Le moi-refuge fait corps avec la maison de Fontenay. À plusieurs reprises, la régénération et la destruction alternent, à l'instar du temps mythique. Plusieurs critiques ont mis à contribution la psychanalyse, l'«*arche immobile et tiède*» (p. 84) pouvant être déchiffrée comme un archétype de la vie foetale<sup>51</sup>. Son mode de vie nocturne rappelle confusément le thème fantastique du vampirisme; le reclus est anorexique, il se nourrit de sa propre substance ; son autarcie dans un milieu matriciel est associée par la critique huysmansienne à une autophagie destructrice, une saturation étouffante de nourritures culturelles. Sa féminité, enfin, rappelle à certains commentateurs le mythe de l'androgynie, dont s'inspire tout particulièrement la sensibilité décadente (voir aussi l'épisode de Miss Urania, p. 206) : «*Tout vrai génie étant à la fois mâle et femelle se féconde soi-même. Il n'y faut qu'un accoucheur.*»<sup>52</sup>. Des Esseintes n'échappe peut-être à son hérédité, à la transmission archaïque de la névrose maternelle qu'en cultivant pour sa part la dimension esthétique et créatrice du nervosisme .

Mais, par conséquent, c'est toute la métaphysique originelle de la vie et de la mort qui, dans *À rebours*, confère à l'arrière-plan du récit romanesque l'indéniable pouvoir de fascination du mythe. Fortement sacralisée par des rituels codifiés, l'imitation de la clôture aspire au «*silencieux repos*» (p. 87) de l'éternité : il faut immobiliser le devenir, et re-naître à une vie "à rebours" qui communique symboliquement avec l'au-delà . La célébration de l'Anti-Nature, le refus de la procréation, l'obsession d'une claustration sécurisante tentent en vain d'exorciser la dégénérescence propre à la réalité biologique : en ce sens, *À rebours* reprend le mythe naturaliste de l'entropie<sup>53</sup> des fins de siècle. Le «*forçat de la vie*» appelle de ses vœux une ultime régénérescence du monde par delà la destruction universelle, par référence à l'Apocalypse : «*Est-ce que le terrible Dieu de la Genèse et le pâle Décloué du Golgotha n'allaient point ranimer les cataclysmes éteints, rallumer les pluies de flammes qui consumèrent les cités jadis réprouvées et les villes mortes?* » (p. 348- 349).

C'est pourquoi, le plus souvent, la critique huysmansienne s'est accordée à comparer des Esseintes à la-figure de Prométhée : ce personnage d'exception apparaît comme le "voleur de feu " de l'esthétique moderne, qui finit par se condamner lui-même à la souffrance. Des Esseintes se fait ainsi l'analyste et la victime d'un nervosisme qui se caractérise comme un mythe sacrificiel. Comme le confirme un passage d'*En rade*, «*(...) c'est le propre de l'angoisse de s'acharner sur les âmes élevées qu'elle abat, en leur insinuant des pensées infâmes.*». La névrose de des Esseintes est-elle donc à rebours un signe d'élection, dans la mesure où même la perversité "sadienne" est une preuve de la misère humaine? Ainsi, «*le talent est-il le fruit du péché? (...) si nous admettions , pour une minute, la véracité de cette hypothèse, quelle miséricorde et quelle indulgence devraient avoir les catholiques pour ces pauvres convertis auxquels Dieu a répartis de si périlleux dons!*»<sup>54</sup>. (On sait que Huysmans s'est converti au catholicisme, séduit par la doctrine de la réparation mystique).

Le mythe spécifique d'*À rebours* concerne donc essentiellement les contradictions liées au culte de l'Art : «*les exaltations de la sensibilité les plus*



*suraiguës* » (p. 302), bien que cultivées pour leur fécondité esthétique, perturbent l'intégrité physique et psychique. La seule issue à ce dilemme très huysmansien consisterait à trouver l'inspiration dans le recueillement, dans la Pureté, à l'instar des mystiques, des Primitifs à Verlaine. Mais il est difficile de puiser ce réconfort de l'âme, cette "définitive quiétude" sans tomber dans la mauvaise littérature édifiante dénoncée au chapitre XII (p. 258).

#### 2. 4. Contradictions entre le discours mythique et le discours réaliste

Alors que les composantes métaphoriques, lyriques, épiques du roman conviennent mieux au processus de la mythification, l'écriture d'*À rebours* combine d'autres registres : la précision réaliste, la minutie descriptive et les exégèses érudites contrastent avec la concision et l'universalité du mythe. Certes, la quintessence du poème en prose, dans sa profondeur allégorique et symbolique, fait appel à la fascination du lecteur :

De toutes les formes de la littérature, celle du poème en prose était la forme préférée de des Esseintes. Maniée par un alchimiste de génie, elle devait, suivant lui, renfermer, dans son petit volume, (...) la puissance du roman dont elle supprimait les longueurs analytiques et les superfétations descriptives. Bien souvent, des Esseintes avait médité sur cet inquiétant problème, écrire un roman concentré en quelques phrases qui contiendraient le suc cohobé des centaines de pages toujours employées à établir le milieu, à dessiner les caractères, à entasser à l'appui les observations et les menus faits. Alors (..) l'adjectif (...) ouvrirait de telles perspectives que le lecteur pourrait rêver des semaines entières, sur son sens, (...) devinerait l'avenir d'âmes des personnages (...) (p. 319-320).

Cet idéal littéraire, dans sa dimension métaphysique, s'entoure des mystères de la révélation sacrée ; il en entretient le leurre, dans la mesure où *À rebours*, malgré la tentation de la densité poétique et le resserrement du nombre des personnages, échappe, inévitablement, à cet inaccessible modèle. La prose romanesque, au contraire, se rapproche davantage de la "tranche de vie" que de la sublimation esthétique ; dans les lignes citées, l'effet de réel semble évoquer de manière péjorative l'accumulation, le remplissage de nouveaux éléments narratifs ou descriptifs en apparence insignifiants. Tandis que le récit mythique est réputé être pur, concis, -- et donc réduit à une quintessence symbolique-- dans *À rebours*, de minces anecdotes (comme l'arrivée du livreur), des inventaires descriptifs, des commentaires prolifèrent, et confèrent aux détails une importance disproportionnée. En outre, une ironie désenchantée trahit les petites faiblesses du héros, en proie à une légère nervosité : « *Il se rongea les ongles, cherchant à concilier ces mésalliances.* » (p. 128). Ce registre humoristique peut contribuer à limiter, à refouler la recherche de la séduction : le lecteur se demande s'il faut admirer les merveilles de la fantaisie de des Esseintes ou ironiser sur certaines affectations naïves, sur ses travers prosaïques. Le génie de ce « *personnage débile de volonté, inquiet, (...) raisonneur* » lui échappe insidieusement et l'autorité de ses préférences esthétiques semble parfois lui

faire défaut. Par exemple, la platitude du refrain «Ah, vous dirais-je, Maman» joué sur l'orgue à bouche (p. 135) fait basculer dans la dérision ce morceau de bravoure sur les correspondances baudelairiennes. En outre, le «lavement nourrissant» considéré comme l'«exaucement suprême» (p. 332-3) ne tient-il pas du «canular énorme» \*? Au lieu de maintenir une identification "idéalisée" au héros décadent, l'écriture huysmansienne n'exclut pas le registre du grotesque ou du dévouement immédiat.

Il est permis de reconnaître aussi dans le style de Huysmans une seconde ambiguïté entre la "transcendance" des références mythiques et la recherche minutieuse des effets (esthétiques), d'où une certaine hétérogénéité dans l'écriture. Dès le chapitre I, l'analyse détaillée des contrastes de couleurs et plus généralement cette philosophie des arts décoratifs semblent étrangères au dépouillement essentiel du récit mythique. À cet égard, le refuge dans l'intimité permet de s'étendre complaisamment sur les "menus faits" réalistes : les détails matériels du bien-être seraient indispensables à la qualité profonde d'une rêverie.

Il se sentit parfaitement heureux ; ses yeux se grisèrent à ces resplendissements de corolles en flammes sur un fond d'or ; puis, contrairement à son habitude, il avait appétit et il trempait ses rôties enduites d'un extraordinaire beurre dans une tasse de thé, un impeccable mélange de Si-a -Fayoune, de Mo-you-tann, et de Khansky, des thés jaunes, venus de Chine en Russie par d'exceptionnelles caravanes (p. 132). Enfoncé dans un vaste fauteuil à oreillettes, les pieds sur les poires en vermeil des chenets, les pantoufles rôties par les bûches qui dardaient, en crépitant, comme cinglées par le souffle furieux d'un chalumeau, de vives flammes, des Esseintes posa le vieil in-quarto qu'il lisait, sur une table, s'étira, alluma une cigarette (...) (p. 161 ; début du chap. VI).

Les lampes charbonnaient. Il les remonta et consulta sa montre. --Trois heures du matin. --Il alluma une cigarette et se replongea dans la lecture interrompue par ses rêveries ; du vieux poème latin *De laude castitatis*, écrit sous le règne de Gondebald, par Avitus, évêque métropolitain de Vienne (p. 167).

Même s'il faut, selon des Esseintes, que le roman idéal ait la densité du "poème en prose", l'écriture d'*À rebours* n'est pas conforme à son "modèle" inaccessible, dans la mesure où elle n'échappe pas aux "superfétations" descriptives, narratives, ou analytiques : ces moments de détente et de quiétude complaisamment évoqués, mais aussi les références érudites, la thérapeutique des névroses, les commentaires sur l'aménagement, la vie quotidienne, le temps qu'il fait, certains épisodes narratifs comme les tribulations du voyageur au chapitre XI (par exemple la scène de la Bodega), ou l'intrusion du médecin, font surgir, au fil des chapitres, une multitude d'anecdotes, de faits mineurs et d'observations prosaïques.

En outre, alors que des Esseintes veut se distinguer du commun, les expressions qui lui sont attribuées, au style direct, sont parfois familières et

ordinaires<sup>57</sup> ; nous avons déjà constaté, à propos du dialogisme romanesque, que la portée de son analyse, que le lecteur suppose élevée, semblent verser incidemment dans la trivialité. Bien que ces caractéristiques évidentes du roman soient l'objet d'une dénégation fictive, dans la mesure où l'unique personnage du roman se réclame d'une conception plus exigeante de la littérature, la rêverie du lecteur réel n'est sans doute pas en mesure de recréer un univers romanesque à partir d'un "presque-rien" indicible chargé de substance purement mythique ou poétique .

Le déchaînement même de la sensation esthétique et la tension sous-jacente du récit mythique contrastent avec les "temps morts" et l'entassement des "petits faits vrais", mais cette alternance, cette hétérogénéité s'accordent au rythme même de la vie. Les aspirations et les fascinations du héros sont tempérées par la médiocrité des plaisirs humains ; l'orgueil d'un esprit supérieur s'efface parfois devant un destin réel , qui connaît à la fois la sublimation et l'humiliation. C'est ainsi que Hegel définit le roman comme une "moderne épopée bourgeoise" <sup>58</sup>, offrant un fond varié grâce à de nombreux matériaux particuliers ; mais selon lui, cette forme est privée de l'*«l'état général, originellement poétique du monde, d'où procède la véritable épopée»*. Par là même, le roman lui semble convenir à représenter *«le conflit entre la poésie du coeur, et la prose des relations sociales et du hasard des circonstances extérieures.»*<sup>59</sup> Cette inadaptation entre l'individu et le milieu, qui se prête à une dramatisation narrative, est une constante du roman réaliste du XIXème siècle<sup>60</sup>.

Dans *À rebours*, l'esthétique du roman naturaliste ne serait pas radicalement niée, mais déplacée sous la forme d'un cas-limite. Loin d'être une silhouette mythique, le héros de tous les enjeux romanesques est cerné avec précision dans sa biographie ; il est tributaire d'un milieu social particulier, à l'origine d'un "roman familial" déterminant. La scénographie des expérimentations est insérée dans un roman d'apprentissage dont les linéaments sont ceux de la tradition réaliste. En effet, dans la Notice, les principes de la crédibilité réaliste régissent encore --fût-ce parodiquement--la pseudo-biographie et l'état-civil du personnage. Ainsi, la préciosité de l'écriture artiste ne saurait éliminer les *«insupportables scories»* (p. 111), ou du moins la *«description minutieuse des accessoires»*<sup>61</sup>, fastidieuse ou non, de la prose réaliste méprisée par Baudelaire. L'univers de des Esseintes est cerné dans l'épaisseur de ces mille détails assez hétéroclites et non dans la densité purement symbolique qui appartient au langage du mythe. C'est tout à la fois un "hymne à la Beauté"<sup>62</sup> (...toujours bizarre), et un document humain , une tranche de vie "naturalistes", qui ne méconnaît pas les réalités triviales.

La fascination qu'exerce la "folie nerveuse" dans ses liens avec la créativité, chez Huysmans (et chez d'autres écrivains de la fin du XIXème siècle), participe peut-être de cette tension constitutive que nous croyons discerner entre, d'une part, un credo esthétique à la dimension mythique, et, d'autre part, la composante réaliste, critique ou humoristique. *À rebours* n'est pas la seule œuvre de la fin du XIXème siècle qui explore l'imaginaire inconscient et le retour aux

aux mythes, mais il présente cette particularité d'en témoigner comme d'un fait culturel indéniable. Comme l'écrit Barbey d'Auréville, «*jamais l'extravagance d'un livre n'a plus énergiquement témoigné de l'extravagance universelle*»<sup>63</sup>. Par un compromis satisfaisant avec la dimension réaliste, ce "roman -fantaisie" bizarre, comme le qualifie son auteur, peut aussi avoir une valeur documentaire. Après *À rebours*, Huysmans poursuit dans cette voie : *En rade* explore un champ onirique ; puis le premier chapitre de *Là-bas* définit le dépassement programmatique qu'il ambitionne comme un "supranaturalisme", un "naturalisme mystique" et même "surnaturel", car, selon lui, il faut décrire plus avant avec une scrupuleuse exactitude les abîmes intérieurs, les croyances irrationnelles. En d'autres termes, il importe de représenter les états-limite du psychisme aussi fidèlement que les romans naturalistes de Zola ont étudié la réalité matérielle de la vie. Si *À rebours* se présente comme un étude de cas reprenant des observations cliniques, les mécanismes de l'écriture dépassent l'état des connaissances psychiatriques de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle. Ils contiennent les linéaments d'un "roman analytique" qui permettrait d'interpréter les détails apparemment insignifiants au bénéfice du désir inconscient : conflit entre le désir de conservation et la transgression, refoulement et travail du rêve (au chapitre VIII), acte manqué du voyage en Angleterre ; force de répétition des troubles obsessionnels. L'expérience de des Esseintes permet de relever, comme des faits psychiques exacts, des matériaux appropriés à cette prime de séduction recherchée dans l'écriture et la lecture.

Dès lors, il est permis de considérer que l'exploration défailante des pouvoirs de l'imaginaire dans *À rebours* fait référence ; elle marque en quelque sorte un moment crucial dans l'évolution de Huysmans, mais aussi pour l'esthétique de l'époque "fin de siècle". La nouvelle "entité psychique" expérimentée ici s'avère être une force de perdition et de destruction : ce défi à Dieu est si difficile à assumer que la volonté d'innovation finit par rejoindre dans *À rebours* l'instinct de mort. Pour explorer l'inconnu, il faut tout à la fois croire et renoncer à la toute-puissance de la subjectivité, exaspérer le "*côté scélérat et sensuel*" (p. 65) et se sacrifier aux exigences de l'analyse. Or, l'angoisse inconsciente semble terrasser des Esseintes au moment où il croit dérober les arcanes du "nervosisme créateur". Cet imaginaire huysmansien de l'emprise, cette hantise des forces immaîtrisables, annoncerait l'imaginaire de la possession satanique dans l'œuvre ultérieure. En proie aux excitations raffinées de son pandemonium psychique, le héros décadent a tenté en vain de nier le manque à être mais ce "culte du moi" quasi mythique a accru l'emprise trop réelle de la névrose. Dès lors, l'apparente souveraineté conférée à la subjectivité créatrice se heurte donc à une puissance contraire, à une force d'anéantissement irréversible, qui rappelle les épreuves du renoncement au vouloir-vivre selon Schopenhauer<sup>64</sup>. Mais l'œuvre huysmansienne oscille souvent entre la fascination liée aux états extrêmes, exceptionnels, sublimes ou atroces, et la restauration d'états intermédiaires, plus "sécurisants" dans leur médiocrité, qui se maintiennent dans le confort de l'intimisme ou la quiétude du recueillement. Des Esseintes accepte

donc une thérapeutique sans originalité et le dénouement du roman fait intervenir cet étrange retour à la norme, dénué de tout effet de séduction.

Si le culte de l'Art est compromis en définitive par le pessimisme, *À rebours* aboutirait à un conflit sans issue entre le sujet d'une expérience esthétique et les forces que déchaîne l'effet de fascination. Néanmoins certains lecteurs passent sous silence l'ultime constat d'échec : ils estiment que le pouvoir de fascination demeure intact, que l'illusion n'est pas détruite. Ainsi, la rigueur documentaire que Mallarmé apprécie dans le roman de Huysmans<sup>65</sup> renvoie aux artistes et aux écrivains "fin de siècle" l'image exacte de leur idéal, la réalisation de leur vouloir-être. Si "le monde est fait pour aboutir à un beau livre", il est permis de penser qu'*À rebours* pourrait correspondre, dans une certaine mesure, à ce titre de gloire inaccessible, dans la mesure où il parvient à constituer une synthèse de leurs aspirations, ayant valeur de témoignage culturel.

Dans les félicitations qu'il adresse à l'auteur d'*À rebours* le 18 mai 1884<sup>66</sup>, Mallarmé passe sous silence le sentiment de faillite dont semble prendre conscience des Esseintes, aux dernières pages du roman. En même temps, il ne souscrit pas au succès de scandale que vaudrait à l'œuvre de Huysmans "l'imagination démente" ; il estime au contraire que la folie nerveuse décrite et analysée dans *À rebours* ne doit pas être marginalisée à cause de son excentricité même et que les avancées de la connaissance subtile, par-delà leur étrangeté, prendront ainsi une valeur exemplaire. Par conséquent, son point de vue tend --de manière très significative-- à isoler, à préserver l'effet de fascination : conformément à l'effet de séduction escompté, il ne retient que la magnificence raffinée du héros, non sa déchéance ultime. Les curiosités esthétiques, la quintessence sublime des Idées fascinent Mallarmé mais non les dérèglements pré-ribaldiens de l'imaginaire. Pourtant, le roman, genre roturier, bâtard, n'a pas cette pureté sélective qu'admire Mallarmé : la passion du Vrai s'avère aussi forte que celle du Beau. Très différente est la perspective freudienne dans laquelle se situe Breton, quand il rend hommage à Huysmans d'avoir découvert «*la plupart des lois qui vont régir l'affectivité moderne*»<sup>67</sup>. En explorant les rapports qui échappent à la logique rationnelle trop sommaire, les surréalistes voudront étendre la notion de réel, et non plus la restreindre à sa perfection essentielle. L'effet de séduction réapparaît dès lors que le mimétisme du désespoir chez Huysmans, devient, par son exagération même, un procédé de l'humour noir.

Au contraire, lorsqu'il rend compte à Huysmans de sa lecture d'*À rebours*, Mallarmé n'accorde, nous l'avons vu, aucune attention aux perspectives pourtant considérables de ce dérèglement des sens et de l'esprit : il reporte ce naïf sujet d'étonnement sur le jugement peu éclairé d'autrui. Il n'exalte que la «*dégustation affinée de toute essence*» mais semble exorciser la monstrosité de «*l'imagination démente*», qui fascinera tant de lecteurs du XX<sup>ème</sup> siècle. Il n'est séduit que par cette noble recherche de la quintessence, faisant miroiter la perfection inaccessible et subtile du raffinement esthétique. Pourtant, *À rebours* témoigne aussi d'une connaissance poétique de l'ignoble, dans un esprit qui nous

paraît baudelairien à l'origine. Les tourments atroces de l'Ennui et les progrès de la "folie nerveuse" compromettent les joies mystiques et la toute-puissance de l'artifice. Symboliquement, l'imaginaire floral du chapitre VIII est qualifié de monstrueux, malsain, hideux. Des Esseintes est attiré par la cruauté, ou tout au moins par un mixte de perversion et de névrose. Les crises toujours plus violentes, irréversibles qu'il subit ne cessent de dégrader son intégrité physique et ses facultés psychiques. Alors même que l'envoûtement esthétique s'est effondré, seule la dimension mythique maintiendrait encore, dans les dernières pages, un effet de fascination durable. C'est la misère de l'Homme, au sens pascalien du mot, et non la grandeur de l'Art, qui conduit le héros au seuil de la Foi, à l'épilogue d'*À rebours* ; Barbey d'Aurévilly et Léon Bloy lui-même se sont émus de ce Désespéré, prenant acte de sa déréliction, de son "idéal saccagé" <sup>68</sup>. Les critiques catholiques ont ainsi mis l'accent sur cette quête du Sacré, élément constitutif de la dimension mythique. À la fin d'*À rebours*, la compassion identificatoire de l'auteur ou même du lecteur l'emporterait sur l'effet de séduction initialement recherché. Ce sont encore les abîmes de l'expérience intérieure qui ont fasciné les critiques modernes. La critique huysmansienne de ces vingt dernières années n'a cessé d'analyser cette mythique transgression des limites, où la saturation des fantasmes et l'acharnement monstrueux des symptômes se prêtent à des lectures psychanalytiques.

"Les représsailles du Sphinx": le titre de cet article de Bloy sur *À rebours* suggère assez bien qu'à l'instar du mythe, l'effet de fascination produit réside dans sa part de secret, d'aveuglement, mais il faudrait peut-être considérer de manière moins tragique cette ultime désillusion, compte tenu de son ambiguïté même. Loin de prôner une thèse, ou de préconiser un mode d'emploi infaillible, l'expérience esthétique et spirituelle de des Esseintes est fermée à autrui : elle se déroule toujours dans la solitude, le solipsisme, à la différence des croyances partagées. Les « vitrines » d'*À rebours*, pour reprendre une image de la Préface de l'auteur (p. 69), sont d'autant plus attirantes qu'elles interdisent la divulgation, la profanation du secret ; cette "monographie" sur la névrose et d'autres savoirs spécialisés (fleurs, parfums, pierreries, etc) n'est pas un roman didactique. Les anecdotes savoureuses, les curiosités esthétiques, les aspirations mystiques, la somptuosité du style littéraire transfigurent ce long inventaire des "patientes recherches" documentaires. La connaissance subtile que Mallarmé reconnaît à des Esseintes ne saurait tomber dans le travers fastidieux des travaux de compilation. Pour exercer un effet de fascination, il faut que ces jouissances promises dès l'épigraphe et longuement commentées dans le roman demeurent inaccessibles, ambiguës et dangereuses. En ce sens, le refus du didactisme confère à l'écriture romanesque une séduisante incomplétude. Que la croyance aux ailleurs permette de nier les "moments nuls" de l'existence ou qu'à l'inverse l'humaine réalité inflige un démenti aux aspirations de l'esprit créateur, le culte de l'Art *À Rebours* dans prend valeur de mythe : par-delà ces contradictions, il s'inscrit dans la lumière vacillante d'une aventure individuelle qui exalte tour à tour les défis et les leurre de l'imaginaire.

# NOTES

- 1 Voir Jean de Palacio, "La postérité d'À rebours ou le livre dans le livre", *Huysmans, Cahier de l'Herne*, n° 47, 1985, p. 185-191.
- 2 Voir Nathalie Limat-Letellier, "Le pouvoir de fascination d'À rebours", *Bulletin de la Société J.K. Huysmans*, n° 86, 1993, p. 11-37.
- 3 À rebours, collection "Folio", 1991, p. 183. Dans le présent article, les citations d'À rebours suivies d'une pagination indiquée entre parenthèses renvoient à cette édition.
- 4 Voir Daniel Grojnovski et Bernard Sarrazin, *L'Esprit fumiste et les rires fin de siècle*, Corti, 1990.
- 5 Voir Daniel Sibony, *Le Féminin et la séduction*, Le Livre de Poche Biblio / Essais, Grasset et Fasquelle, 1986.
- 6 Jean Baudrillard, *De la séduction*, coll. "Folio" / Essais, 1979, p. 79.
- 7 Voir Nathalie Limat-Letellier, "Le pouvoir de fascination d'À rebours", art. cité, p. 27-29.
- 8 Un rapprochement pourrait être établi ici avec "La mort des amants", l'un des poèmes qui ornent la cheminée de la bibliothèque (*À rebours*, chap. I, p. 96) ; le deuxième quatrain de ce sonnet évoque les reflets à l'infini que se renvoient deux miroirs pour désigner un idéal amoureux d'essence mystique.
- 9 Nous renvoyons aux études détaillées de cette filiation baudelairienne : Jacques Montfrier, "Des Esseintes et Baudelaire", *L'Esprit de décadence*, vol. I, Minard, 1980, p. 107-113 ; Mariella Di Maio, "Les districts de l'âme", *Joris-Karl Huysmans, À rebours : "une goutte succulente"*, SEDES-C.D.U., 1992, p. 183-199 ; Guy Sagnes, "Structures baudelairiennes dans À rebours", *J.K. Huysmans : le territoire des à rebours*, Presses de l'Université de Toulouse-Le Mirail, 1992, p. 77-87.
- 10 Pour une étude approfondie de cet aspect du roman, voir Gisèle Seginger, "À rebours : le roman de l'écriture", *Littératures*, Presses universitaires du Mirail - Toulouse, automne 1991, n° 25, p. 69-80.
- 11 On trouvera une étude plus développée de ces correspondances dans l'article de Jean Foyard, *Joris-Karl Huysmans : À rebours, "une goutte succulente"*, op. cité, 1992, p. 285-314.
- 12 Micheline Besnard-Coursodon, "À rebours : le corps parlé", *Revue des sciences humaines*, n° 170-171, 1978, p. 58.
- 13 André Breton, *L'Amour fou*, (1937), collection "Folio", n° 723, p. 14-18. À rapprocher aussi de l'hommage qu'il a rendu à Huysmans dans *Le Surréalisme et la peinture* (1965).
- 14 Dès la publication d'À rebours, Jules Destrée a aperçu cet effet de parallélisme (le *Journal de Charleroi*, 4 juin 1884 et 21 novembre 1884) ; ces deux articles sont repris dans "Huysmans", *Cahier de l'Herne*, op. cité, p. 192-200.
- 15 Pierre Jourde, *Huysmans - "À rebours" : l'identité impossible*, op. cité, p. 79. Avec un glossaire (p. 109-119) et une annexe "À rebours face à la critique en 1884" (p. 127-163).
- 16 Dans son *Anthologie de l'humour noir* (article "Huysmans"), Le Livre de Poche "Biblio".
- 17 Voir Marcel Cressot, *La Phrase et le vocabulaire de J.-K. Huysmans*, Slatkine reprints, 1975 ; voir aussi le glossaire figurant en annexe à l'ouvrage cité de P. Jourde, pp. 109-119.
- 18 Voir Pierre Citti, "L'idéal lecteur", dans *Joris-Karl Huysmans, À rebours : "une goutte succulente"*, op. cité, p. 93-109.
- 19 "(...) il avait pu exprimer de vagues et délicieuses confidences (...). Seul, il avait pu laisser deviner certains au-delà troublants d'âme (...). "(p. 304) ; (...) toutes étaient, pour ainsi dire, insexuelles" (p. 311). ; "il y avait (...) quelque chose de plus que de navré, quelque chose d'arraché (...)" (p. 329). ; "(...) la faiblesse qu'il ressentait (...) sentait d'une certaine douceur, un certain dorlotement tout à la fois indécis et lent." (p. 332).
- 20 Les phénomènes sont dignes d'attention en eux-mêmes ; certains "tableaux" semblent animés d'un dynamisme propre : "Les croisées (...) presque mort." (p. 95). "Des fleuves de suie... Par instant, des ondes...(.) Les flots d'encre (...)." (p. 232). La description huysmannienne juxtapose divers éléments pour les donner à voir.

- 21 Marcel Cressot, op. cité, p. 17.
- 22 Par exemple : "(...) dans la touffeur exaspérée de la pièce, éclata une nature démente et sublimée, forçant ses haleines (...)." (p. 224). À remarquer la substantivation de l'adjectif "touffu" (mot formé par dérivation impropre) ; plus soutenue, plus solennelle, cette figure de style (qui montre bien l'interprétation, la ductilité interne des catégories grammaticales) déploie la dimension poétique. Exemple de dérivation impropre : "le subtil d'une peinture" (p. 340).
- 23 Marcel Cressot, op. cité, p. 18.
- 24 Exemples de curieuses alliances de mots : de "spacieux soupers" (p. 84) ; "sa vie pluvieuse et plate" (p. 163) "corolles matineuses", p. 187. Un verbe transitif sera employé intransitivement : "(...) sa jovialité (...) son exubérance méridionale amusaient." (p. 115). Certaines constructions deviennent interchangeables ; au lieu de "se délecter de", on trouve, par analogie avec d'autres verbes, comme "amuser" ou "réjouir" : "Ce livre excessif délectait des Esseintes (...)" (p.274). La régie verbale est altérée, perturbée.
- 25 Dans "J.K. Huysmans, de l'Académie Goncourt" (1903), Léon Bloy dénoncera chez Huysmans "le prurit du mot rare" et "l'invention d'une sorte d'inversion germanique ou d'enjambement qui lance le régime à l'extrémité de la proposition ou même de la période, ainsi qu'un paquet, par-dessus toutes sans le moindre souci de savoir où il tombera, ce qui produit parfois des effets extraordinaires." ; repris dans Léon Bloy, *Sur J.-K. Huysmans*, coll. "Leregard littéraire", Éd. Complexe, 1986, p. 37). Dans son article intitulé "L'Incarnation de l'adverbe" (juin 1891), Léon Bloy se moquait déjà du "goût passionné" de Huysmans pour cette catégorie grammaticale présente dans plusieurs autres titres qu'à rebours : "Le dynamomètre de son esprit, c'est la locution adverbiale. Le simple adverbe serait encore trop précis, trop mâle, trop dogmatique et trop tranchant pour un appareil cérébral incapable de fonctionner autrement que dans un mode subjonctif et satellitaire.(...). C'est (= l'adverbe) le bienfaiteur du Néant." (*ibidem*, p. 133).
- 26 À l'inverse de la période classique, la brièveté de la "protase" (la première partie de la phrase, au rythme ascendant) contraste avec la disproportion accrue de la partie descendante ("apodose") qui lui fait suite. Par exemple dans cette phrase, qui occupe un paragraphe entier, l'apodose paraît hypertrophiée : "Un trône se dressait, // pareil au (...), sous (...) jaillissant (...), trapues (...) émaillées (...), serties (...), incrustées (...) dans un palais semblable (...) byzantine." (p. 142).
- 27 Après une longue partie ascendante, la phrase s'achève brutalement par une chute très brève, à l'ordinaire bien détachée." (M. Cressot, op. cité, p. 85). Par exemple dans À rebours : "Là, en faisant saler (...) et en y mêlant (...) ; en tirant (...) ; en consultant (...) (...) en se laissant bercer (...) écoutant enfin (...) //, l'illusion de la mer est indéniable, impérieuse, sûre." (p. 102-103). Ou encore : "En même temps que ses goûts littéraires (...) s'était rectifiée." (p. 185). "En dépit de sa forme (...) le satisfaire." (p. 307). Les phrases ayant le verbe pour finale (invention des Goncourt) peuvent être considérées comme une variante de ce type ; le "rejet" du verbe semblent renforcer encore la cadence mineure : "Empruntée à la forge (...) et plates //, le suppliciaient." (p. 110-111). (La construction de cette phrase semble osciller entre le mimétisme et l'antithèse de la monotonie stylistique qu'elle dénonce chez le poète latin). Ou encore : "Un matin (...) l'interrogea."(p.335-336).
- 28 Quelques exemples de ces phrases-monstres, qui s'éparpillent dans un chaos de notations digressives : "De même qu'un marchand de vin (...) de même aussi (...) de son style..." (p. 219-220) ; "Enfin, quand il eut savouré (...) tilleuls." (p. 224).
- 29 Les circonstancielles se déploient en tête de phrase, puis des parallélismes, des effets de symétrie, des rythmes ternaires, quaternaires lui confèrent aisément un semblant de perfection comparable à la composition d'un poème. Le somptueux déroulement de ces "phrases en éventail" semble accompagner notamment la description de Salomé : "Au centre du tabernacle (...) sur les genoux." ; "Autour de cette statue (...) tombés des dômes." "Dans l'odeur perverse (...) pince les cordes." (p. 142). "La face recueillie (...) tigrés de vert paon." "Concentrée (...) bariolée d'orange." (p. 143). "Dans l'insensible (...) par l'épouvante." (p. 148). Dans la mesure où un certain mimétisme caractérise la prose huysmansienne, tout se passe comme si la composition très oratoire des paragraphes s'accordait ici aux arabesques de la chorégraphie.
- 30 Léon Bloy, "Les repréailles du Sphynx", *Le Chat noir*, 14 juin 1884 ; cité par Pierre Jourde, op. cité, p. 143.



- 31 Les connotations de certains mots constituent sans doute un signe de reconnaissance de l'esthétique décadente : "esprit chantourné" ; "spleen", "déliquescence" ; le vocabulaire de la hantise et de la fascination psychiques, la condamnation sans appel des "Barbares" incultes jouissent d'une faveur particulière et significative. De même, certains verbes rares, aux évocations très plastiques, sont l'indice d'une hypersensibilité esthétique, "coruscations" (p. 148) ; "fusa" (p. 229), "fulguraient" (p. 306), etc... (Voir le "Petit glossaire pour servir à l'intelligence des auteurs symbolistes et décadents", Vanier, 1888. Huysmans n'y est pas cité, mais des termes qu'il emploie y figurent.
- 32 Voir Roger Caillois, *Le Mythe et l'homme* (1938), Idées/Gallimard, p. 28.
- 33 Voir Daniel Grojnowski, "À rebours de : le Nom, le Référent, le Moi, l'Histoire", *Littérature*, n° 29, février 1978, p. 75-78.
- 34 Nathalie Limat-Letellier, *Le Désir d'emprise dans À rebours de J.-K. Huysmans*, Minard, 1990, p. 129.
- 35 Pierre Jourde, *Huysmans : À rebours : l'identité impossible*, op. cité.
- 36 Philippe Sellier, "Qu'est-ce qu'un mythe littéraire ?", *Littérature*, n° 55, octobre 1984, pp. 112-126. L'auteur de cet article écarte la rhétorique des "mythologies" au sens de Barthes, parce que cette critique des connotations idéologiques qui concerne certains codes culturels contemporains est trop éloignée des grands "scénarios prestigieux" traditionnellement baptisés "mythes littéraires" (par exemple : le mythe de Tristan et Yseult ; le mythe de Dom Juan). (C'est dans ce dernier sens -- très différent de notre propos -- que Richard Griffiths a étudié "Le mythe d'À rebours", dans *À rebours* : "une goutte succulente", op. cité, p. 19-52 : l'auteur de cet article entend démontrer qu'il est erroné de croire qu'À rebours marque une rupture avec le Naturalisme).
- 37 Philippe Sellier, *ibidem*, p. 114.
- 38 Micheline Besnard-Coursodon, art. cité, p. 52.
- 39 Maurice Barrès, dans *Les Taches d'encre*, n° 2, décembre 1884 ; Maurice Rollinat, auteur d'un recueil de poèmes intitulé *Les Névroses*.
- 40 Il y a en effet dans *À rebours* des mythes liés à des réalités modernes : la femme-locomotive, l'américanisme nouveau des mœurs, la Syphilis, etc.
- 41 "René est un mythe, au sens de Platon, une fiction poétique qui maintient la conscience en éveil par-delà les limites et les apaisements de la vraisemblance raisonnable." (coll. "Folio", "Préface", p. 13). Voir aussi "Note sur le personnage de Des Esseintes."
- 42 "De René naquit cette prodigieuse lignée de Messieurs solitaires, le Raphaël de Valentin et le Louis Lambert de Balzac, l'Amaury de Sainte-Beuve, l'Octave de Musset, le saint Antoine de Flaubert, qui font du roman un mythe philosophique et religieux, et du héros célibataire - ni modèle moral, ni type sociologique - le témoin sinon de l'Idée, du moins du vide que son absence creuse dans le monde qui la trahit. Le Port-Royal de Sainte-Beuve, dans la droite ligne du Génie, donnera à ces Messieurs romantiques une généalogie exemplaire qui (...) remonte à l'Antiquité chrétienne et aux Vies des Pères du Désert." (Marc Fumaroli, "Préface", *À rebours*, op. cité, p. 14).
- 43 Article paru dans *Le Pays*, 29 juillet 1884 : nous les citons d'après Pierre Jourde, op. cité, p. 157.
- 44 Des Esseintes blâme au contraire les "impassibles mythologies" de Leconte de Lisle (p. 308) ; il faut que l'imaginaire mythique soit le conducteur de l'affect (comme chez Flaubert, ou la représentation de Salomé par Gustave Moreau). Breton, qui a lu *À rebours* et visité le musée Gustave Moreau dans son adolescence, éprouvera lui aussi un "envoûtement complet" devant l'œuvre du peintre symboliste, où les mythes sont "réattisés comme nulle part ailleurs." (*Le surréalisme et la peinture*, Gallimard, 1965, p. 363).
- 45 Le héros n'est un névrosé banal que pour le médecin qui veut le faire rentrer dans la norme sociale ; c'est aussi, quoi qu'en dise Barbey d'Aurevilly, un héros de la vie intérieure, un héros métaphysique en proie aux instincts de vie et de mort.

- 46 Voir *Certains*, coll. 10/18, p. 292. "Tout le monde sait en effet que la continence engendre des pensées libertines affreuses, que l'homme non chrétien et par conséquent involontairement pur, se surchauffe dans la solitude surtout, et s'exalte et divague ; alors, il va mentalement, dans son rêve éveillé, jusqu'au bout du délire orgiaque. Il est donc vraisemblable que l'artiste qui traite violemment de sujets charnels est (...) un homme chaste." (ibidem, p. 289). C'est ce phénomène apparemment paradoxal qui semble déterminer le resurgissement des fantasmes voluptueux de Des Esseintes au chapitre IX (voir *À rebours*, p. 214) ; le raffinement des "images mentales" se substitue à l'acte même, à la "consommation immédiate" ; si l'œuvre naît "au-delà des spasmes", la sublimation ne semble pas pour autant s'être entièrement accomplie.
- 47 Huysmans, *Certains*, coll. 10/18, p. 297.
- 48 *Les Taches d'encre*, n° 1, du 5 novembre 1884.
- 49 Baudelaire commente en ces termes *La Tentation de St Antoine* de Flaubert : "(...) je voudrais surtout attirer l'attention du lecteur sur cette faculté souffrante, souterraine et révoltée, qui traverse toute l'œuvre, ce filon ténébreux qui illumine, -- ce que les Anglais appellent le subcurrent, -- et qui sert de guide à travers ce capharnaüm pandémoniaque de la solitude." (Baudelaire, "Madame Bovary", (L'Art romantique), *Oeuvres complètes*, éd. établie et annotée par Y.-G. Le Dantec, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1954, p. 1012).
- 50 Voir *À rebours* : du catalogue au roman", par Pierre Brunel, dans *Huysmans : une esthétique de la décadence*, Champion, 1987, p. 13 à 21.
- 51 Voir Irène Tschinka, dans "À rebours : les bords de l'écriture", *Revue des sciences humaines*, n° 170-171, 1978, p. 47" (...) tous ces corridors capitonnés et hermétiquement fermés qui conduisent d'une pièce à l'autre (...) tous ces tubes à l'agencement labyrinthique (...). Ventre maternel qui enveloppe le placenta (...). Milieu nourricier dans milieu nourricier -- à force de trop se nourrir, le ventre se bloque, refuse toute entrée supplémentaire. Ce sera bien le cas de Des Esseintes." Le même critique propose également de lire "Thèbes" et le mythe d'Œdipe dans la "thébaïde" de Fontenay. De même, Pascaline Mourier-Casile fait allusion à Des Esseintes lorsqu'elle analyse cet imaginaire des cryptes maternelles qui parcourt le symbolisme puis le surréalisme (*De la Chimère à la merveille*, Bibliothèque Mélusine, l'Age d'homme, 1986, p. 159).
- 52 Barrès, *Les Taches d'encre*, n° 1 du 5 novembre 1884, dans *Oeuvres*, tome 1, Club de l'Honnête homme, Plon, 1965, p. 393.
- 53 Voir A. Buisine, "Le taxidermiste", dans *Revue des sciences humaines*, op. cité, p. 59-68. Voir aussi Pierre Citti "La notion de milieu : le roman et l'idée de décadence vers 1870". *L'Esprit de décadence*, vol. I, Minard, 1980, p. 50-51.
- 54 Dans sa Préface aux *Poésies religieuses* de Paul Verlaine (1894) (voir *En marge*, Études et préfaces réunies par Lucien Descaves, M. Lesage, 1926).
- 55 Anna Meunier (J.-K. Huysmans), *Cahier de l'Herne*, op. cité, p. 28.
- 56 Robert Bessède, "L'humour de Huysmans", *Cahier de l'Herne*, op. cité, p. 420.
- 57 On peut lire, par exemple, comme une ironie du romancier l'exclamation très ordinaire de des Esseintes découvrant ses orchidées : "Sapristi ! fit-il enthousiasmé." (p. 189).
- 58 Hegel, *Esthétique*, (Textes choisis par Claude Khodoss), P.U.F., 1953, rééd. 1984, p. 135. Lukàcs reprendra ce lien idéologique entre le roman et la bourgeoisie : selon lui, les personnages romanesques, dans leur révolte individuelle, expriment une quête dégradée par rapport aux valeurs qu'à l'origine d'une civilisation les héros épiques, membres d'une communauté, ont incarnées et fondées.
- 59 Hegel, *ibidem* (p. 135). Hegel précise que "ce désaccord se résout soit tragiquement, soit comiquement", soit encore par une réconciliation entre le héros et la société (*ibidem*). Une allusion à Hegel figure dans *À rebours* (chap. XIV, p. 312).
- 60 Voir Pierre Citti, "La notion de milieu : le roman et l'idée de décadence vers 1870", *L'Esprit de décadence*, vol. I, Minard, 1980, p. 47 et suivantes.

- 61 Baudelaire, "Madame Bovary", *Œuvres complètes*, op. cité, p. 1007.
- 62 Baudelaire fait en ces termes l'éloge de *Mademoiselle de Maupin* dans "Théophile Gautier" (L'Art romantique), *Œuvres complètes*, op. cité, p. 1029). Alors que le Vrai "invoque surtout l'intellect pur", le Beau serait "l'unique ambition, le but exclusif du Goût" (*ibidem*).
- 63 Barbey d'Aurevilly, *Le Pays*, 29 juillet 1884 ; cité par P. Jourde, op. cité, p. 159.
- 64 Nathalie Limat-Letellier, *Le Désir d'emprise dans À rebours*, coll. "Archives des Lettres modernes", Minard, 1990, p. 11-16.
- 65 Nous avons cité cet extrait de la lettre que Mallarmé adresse à Huysmans le 18 mai 1884 dans notre article du *Bulletin de la Société J.-K. Huysmans* (1993) : "*L'admirable en tout ceci, et la force de votre œuvre (qu'on criera d'imagination démente, etc...), c'est qu'il n'y a pas un atome de fantaisie : vous êtes arrivé, dans cette dégustation affinée de toute essence, à vous montrer plus strictement documentaire qu'aucun, et à n'user que de faits ou de rapports, réels, existant au même point que les grossiers ; subtils et voulant l'œil d'un prince, voilà tout.*"
- 66 Commentée par nous dans *Bulletin de la Société J.-K. Huysmans*, art. cité, p. 17-20.
- 67 André Breton, *Anthologie de l'humour noir*, Le Livre de Poche "Biblio", p. 191.
- 68 Léon Bloy, "Les repréailles du Sphinx", *Le Chat noir*, 14 juin 1884 ; repris dans *Sur J.-K. Huysmans*, op. cité, p. 90.

## LE DOCTEUR PIERRE HECQUET (1910 - 1991)

---

Né à Denain dans le Nord, le 27 juillet 1910, où son père était pharmacien, Pierre Hecquet est issu d'une vieille famille du Nord et de la région d'Abbeville.

Il compte d'ailleurs parmi des ascendants collatéraux le très célèbre médecin et bibliophile, Philippe Hecquet (1667 - 1737), ancien doyen, au XVII<sup>ème</sup> siècle, de la Faculté de Médecine de Paris, mais curieusement aussi, ancien docteur en Médecine de Reims, ville qui tiendra une grande place dans la destinée de Pierre Hecquet.

La guerre de 1914/1918 mobilisera son père et la famille dut se replier sur Paris, où P. Hecquet passa une assez triste enfance avec ses trois frères dont il était le troisième de la lignée. Dès la fin de cette guerre meurtrière, la famille retourne à Denain et notre jeune homme mena aussitôt de bonnes études secondaires au Lycée de Lille puis, gagné par une réelle vocation, il s'inscrivit en médecine à la Faculté de la même ville. Il en sortit lauréat. Ayant réussi l'externat des hôpitaux, il dut alors faire son service militaire à Mourmelon-le-Grand, près de Reims, et c'est à ce moment qu'il rencontra chez des amis communs sa future épouse, Yvonne Omont, fille d'un médecin généraliste exerçant à Reims, rue Libergier, petite avenue où veille l'imposante façade gothique de la Cathédrale. C'est d'ailleurs là que son mariage eut lieu le 21 février 1935.

Pierre Hecquet s'intéressait alors particulièrement à l'oto-rhino-laryngologie, acquérant beaucoup de connaissances et de savoir-faire dans le service parisien du Professeur Louis Ombredanne (1871-1956). Ensuite, il ouvrit son cabinet à Reims, tout en devenant assistant du service d'O.R.L. du Centre hospitalier de Reims avant d'accéder plus tard, comme médecin des Hôpitaux, à la chefferie qu'il garda jusqu'à sa retraite, ayant ainsi formé moult spécialistes dans cette discipline en plein essor. Son activité était très intense, mais cela ne l'empêcha nullement d'avoir d'importantes responsabilités dans la création et la gestion d'une clinique de spécialités du centre de Reims (clinique Saint-Symphorien).

Sa discipline l'amena à se préoccuper sérieusement des méfaits dûs aux ravages du tabagisme et de l'alcoolisme et il prit très en considération tous les problèmes sociaux qui gravitaient parallèlement à ceux-ci. A l'époque on ne trouvait guère, à Reims, de moyens de logement pour les défavorisés et, lors du premier appel de l'Abbé Pierre, on vit le Docteur Pierre Hecquet entreprendre une vaste campagne en sa faveur, mais il réussit aussi l'exploit, avec une bien merveilleuse Dame de Reims, veuve d'un autre confrère, Madame Jeanne Chatelin, de racheter un vaste immeuble dans cette fameuse rue Libergier. Ainsi,

ce qui aurait fait sourire J.K. Huysmans, une ancienne maison de tolérance est devenue un foyer d'accueil et de réinsertion d'anciens malades alcooliques ! Cette œuvre vit toujours, donne aussi des soins ambulatoires aux malades alcooliques, y reçoit un centre de prévention et de documentation, géré par le Comité départemental de Prévention de l'Alcoolisme dont le Docteur Hecquet fut autrefois un vigilant Président, etc... De tout cela peut témoigner l'auteur de ces lignes, ayant pris en partie la relève, car il était impossible de refuser cela au Docteur Pierre Hecquet d'autant que, par sa bonté et celle de son épouse Yvonne, cette demeure utile pour la ville et les environs, a été donnée par un legs à l'association des "Amis de la Source". Depuis, celle-ci a ajouté à sa dénomination le nom de Pierre Hecquet à celui du foyer.

Cependant, cette générosité de Pierre et Yvonne Hecquet se dissimulait sous une telle discrétion que nous découvrons encore certains de leurs bienfaits pour les plus démunis de notre ville... mais aussi pour l'Église catholique qu'ils aidèrent, entre autres, en créant une nouvelle école primaire chrétienne, l'École Saint-Pierre.

Pierre Hecquet savait cultiver réellement l'amitié et cela l'aida beaucoup, surtout lorsqu'il eut l'immense douleur de perdre en 1985 sa compagne, à laquelle il était intensément lié par une solide complicité. Après avoir cédé sa clientèle à son fils Philippe, il vécut surtout l'été, près de Reims, à Gueux, et l'hiver à Bayonne afin de se rapprocher quelque peu de sa fille Christine dont la vie est en Espagne. Il s'est éteint religieusement à Gueux, le 31 décembre 1991.

Pierre Hecquet était doué d'une tenace et perpétuelle curiosité intellectuelle. Peu de journées, même lors de sa retraite, s'écoulaient sans l'audition de quelques symphonies de Mozart ou autres quatuors de Beethoven ou Brahms, etc... Je le vois encore, dans son bureau de Gueux, portant un casque d'écoute afin, disait-il, de ne rien perdre et de lui faciliter aussi sa propre concentration. Je n'évoque pas ici l'amateur d'autographes anciens, mais le voir décrire et faire vivre une de ses pièces de collection était un réel culturel.

Dans l'amitié qu'il partagea toujours avec mon propre père, il y avait la présence de J.K. Huysmans, auquel mon père s'était intéressé, ainsi que mon parrain, J. Pollet, dont le beau-frère fut Gabriel-Ursin Langé. Pierre Hecquet devint effectivement un fervent huysmansien. Pourquoi J.K. Huysmans ? Les motivations profondes quant à ce choix particulier d'un converti peuvent, peut-être, s'expliquer par l'approche très religieuse que Pierre Hecquet donnait aux choses de la vie, mais aussi par le fait qu'il était très conscient d'être comme tout un chacun un pécheur avec toute sa cohorte de bassesses humaines. Le cheminement de J.K. Huysmans le fascinait : du diable au Très haut !

Cela le conduisit, en 1955, à entrer dans la Société Joris-Karl Huysmans où il accéda par la suite au Comité Directeur et il y resta jusqu'à sa mort. Pierre Hecquet, gagné par la bibliophilie érudite et constructive, connaissait au mieux les plus savants libraires qui l'aidèrent à constituer sa collection de pré-originiaux,

d'originaux et d'éditions illustrées des œuvres du Maître. Il possédait aussi de bons ouvrages sur et autour de Huysmans et il était bien difficile de lui faire plaisir par une trouvaille, tant ce connaisseur possédait de pièces exceptionnelles. Je pense à quelques volumes truffés, bien précieux, des anciennes et fameuses collections de Pierre Guérin ou bien celles du Docteur Lucien Graux. J'ai "visité" avec lui, de nombreuses fois, sa splendide collection dont la vraie valeur ne tient qu'à sa cohésion. En effet, toucher à l'un des éléments de cet ensemble, c'est détruire ce rassemblement peu commun qui en fait une œuvre véritable. L'auteur de cette notice l'a déjà signifié dans un hommage rendu à Pierre Hecquet dans une petite revue confidentielle rémoise, le "Bibliophile Rémois" (N° 25, janvier 1992), pour laquelle il a réalisé un des souhaits de ce dernier : tirer profit, par exemple, de son ensemble de documents sur les *Foules de Lourdes*. Nous avons au moins pu démontrer, avec son volume rassemblant les bons à tirer (ancien exemplaire de l'imprimeur dijonnais Darantière) que Huysmans, inlassablement, biffait le terme *malade* afin de le remplacer par une autre expression laissant entendre que l'on n'était pas dans cet état autrement que pour expier.

D'ailleurs, son éditeur P.V. Stock en témoignera : "Huysmans eut la fin d'un Martyr, la résignation d'un Saint. Ah ! Comme j'ai mieux compris son *Sainte Lydwine* après avoir assisté presque chaque jour au dernier mois de sa vie".

C'est bien grâce à Pierre Hecquet que nous avons appris à mieux collectionner, en sachant se concentrer sur quelques auteurs, prenant soin de rassembler aussi ce qu'il y avait autour. Et c'est grâce à cette connaissance de leurs écrits que le vrai collectionneur fait alors des découvertes.

Nous espérons bien que ses descendants sauront ne point détruire cet ensemble remarquable par sa cohésion qui en fait d'ailleurs son rare prix intellectuel. Nous aimerions laisser les derniers mots à Jean-Claude Garreta, l'érudit et vigilant gardien du fonds Lambert, de la Bibliothèque de l'Arsenal, qui nous répondait après la lecture de notre étude dédiée à Pierre Hecquet sur les *Foules de Lourdes* :

"Vous avez vraiment rendu à Pierre Hecquet l'hommage qui convenait en étudiant les phrases des *Foules de Lourdes*. La dispersion d'une collection, chose tant vantée par les libraires et certains collectionneurs papillonnants, est, après la destruction, le pire outrage à l'ensemble patiemment réuni par un érudit. Votre démonstration célèbre justement la vertu de ce rassemblement que les bibliothèques publiques se font un devoir de maintenir à travers les âges. Encore, ne devons nous pas restreindre, sous prétexte de conservation, l'accès des chercheurs à ces gisements dont on peut dire, avec le fabuliste champenois" :

**"Mais ce champ ne se peut tellement moissonner  
que les nouveaux venus n'y trouvent à glaner".**

## ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

12 JUIN 1993

---

Ce 12 juin 1993, la Société Huysmans s'est rendue à Solesmes. Après la messe célébrée en grégorien dans l'abbatiale Saint-Pierre, Dom Soltner, hôtelier a guidé la visite de l'exposition consacrée à l'architecture et au mode de vie de l'abbaye. L'abbaye Sainte-Cécile nous a ouvert son église, puis les participants, dans le parloir de l'abbaye Saint-Pierre, ont écouté Monsieur Rancoeur évoquer les séjours de Huysmans à Solesmes, de 1896 à 1898.

L'assemblée générale s'est tenue sous la présidence de Maître Damien, qui a rappelé la mémoire de Messieurs Martin-Laprade et Vilcot, et a transmis les excuses de Messieurs Barbier Sainte-Marie (de la Société Goncourt), Bauchet, Mesdames Buffet, Chagnaud-Forain, Court-Perez, Messieurs Forestier, Foyard, Guilbaud, Guyaux, Mlle Le Moël, Monsieur Guérin et Mlle Lary, Monsieur Lhermitte, Mesdames Limat-Letellier, Lagarde, Michel, Monsieur Mettra, Monsieur et Madame Hervé Marion, Messieurs Ricard, Reulier, Madame Thibierge, Monsieur Trouvé, Madame Vincent-La Force, Monsieur Vasseur.

En présence de Messieurs Brisacier, Bouteiller, Béna, de Mlle Cabirol, Madame Cogny, Monsieur Gaudin, Monsieur et Madame Houssinot, Monsieur et Madame Jourde, Mesdames Lethève, Maurice, Monsieur et Madame Morice, du Professeur Mosele, de Messieurs de Peufeilhous, Rancoeur, Schommer, de Monsieur et Madame Taponier, Monsieur et Madame Taugourdeau, Monsieur Voisenet, Madame Zuffi. Maître Damien a signalé les changements survenus dans la vie de la Société. Monsieur Hervé Marion accueille généreusement le stock de bulletins, dans sa cave aménagée à cet effet, rue Vaneau. Messieurs Christophe Pavlidès et Norbert Rullaud démissionnent du Bureau, mais pas de la Société, Madame Nathalie Limat et Monsieur Hervé Marion entrent dans le nouveau Bureau. La Trésorerie, dont les difficultés n'ont pas été réglées, nécessite une reprise en main énergique : Monsieur Taponier accepte cette charge. Une augmentation de la cotisation, passant à 150 F., aidera en partie à restaurer les finances de la Société.

Après l'effervescence éditoriale de l'agrégation de Lettres autour d'*À rebours*, règne un certain calme. Est à remarquer cependant la réédition de *L'Oblat*, préfacée par Madame Denise Cogny, chez Christian Pirot, et le projet d'un colloque Huysmans organisé à l'Institut Catholique de Paris par Monsieur Alain Vircondelet. La bibliographie des lettres de Huysmans publiées est en voie d'achèvement et constituera un prochain bulletin. Enfin, en 1994, la journée anniversaire pourrait avoir lieu à Tiffauges, à Colmar ou à Paris, où le Ministère de l'Intérieur qui employa longtemps Huysmans, accueillerait la Société. L'assemblée s'est séparée sur l'espoir d'un regain.

## COMPTE RENDU FINANCIER

JUIN 1993

---

Aucun document financier n'ayant été remis à cette date par l'ancien Trésorier, la situation est donc établie à partir des seuls documents reçus et traités depuis janvier 1993.

Le compte d'épargne est riche de 30.060 F. Le compte courant postal présente un solde positif de 13.000 F.

De janvier à juin 1993, les dépenses de fonctionnement ont atteint 2.000 F. La Société Huysmans a racheté la collection de bulletins, livres et plaquettes ayant appartenu à Madame Bemelmans. Restent à régler les frais de cette journée (restauration et transport) et les frais d'impression du prochain bulletin. Dans la même période, 12.600 F. ont été crédités en cotisations, achats de bulletins, participations à cette journée. Environ 90 membres individuels et 50 universités ont cotisé en 1993.

Cette présentation des comptes ne peut être que sommaire et très partielle, en l'absence de documents antérieurs. Elle ne permet pas d'obtenir des subventions, ni de juger de l'état de santé financier. Les cotisations, les achats de bulletins constituent les seules ressources, il en va donc de l'avenir : l'acquittement régulier des cotisations, l'obtention de subventions, une gestion précise deviennent, plus que jamais, des nécessités.

Brigitte CABIROL.



## RAPPORT FINANCIER

1993

---

Marqué par la mise en place d'une comptabilité rationnelle et d'une révision complète de notre fichier, l'exercice 1993 s'est terminé de façon satisfaisante, en légère augmentation par rapport à 1992, ceci dû à des régularisations et règlements anticipés de cotisations ainsi qu'à un volume exceptionnel de ventes de bulletins.

La situation financière au 31 décembre 1993 se résume comme suit :

**REPORT AU 31 DÉCEMBRE 1992** FF 35.653

**RECETTES** 29.740

dont :

— Cotisations 22.857  
— Ventes Bulletins 6.883

**TOTAL CRÉDIT** FF 65.393

**DÉPENSES** FF 23.053

dont :

— Frais d'Édition 13.556  
— Frais Postaux 3.922  
— Bibliothèque 2.865  
— Photocopies 1.720  
— Matériel 990

**SOLDE CRÉDITEUR AU 31 DÉCEMBRE 1993**

**A REPORTER** FF 42.340

dont :

— Compte C.C.P. 9.278  
— Livret "A" 33.062

**TOTAL DÉBIT** FF 65.393

Malgré l'absence de subventions et de recettes publicitaires depuis 1991, notre situation financière est demeurée équilibrée.

Nous remercions nos membres qui ont déjà acquitté leur cotisation car cette dernière constitue notre seule ressource pour assurer la publication de notre bulletin annuel.

Grâce à l'augmentation décidée l'année dernière, nous avons pu éditer le numéro "Hors-Série" n° 87, très attendu, consacré à la bibliographie de la correspondance de J.-K. Huysmans.

Nous constatons malheureusement qu'un nombre important de sociétaires n'a pas encore procédé au règlement de la cotisation annuelle pour 1994.

Conformément à nos statuts, ce silence devra être interprété comme une démission, impliquant la radiation de nos listes avant l'envoi de notre prochain bulletin n° 88, ce qui est certainement contraire aux souhaits de chacun d'entre nous.

Pour terminer sur une note optimiste, je mentionnerai qu'une approche élargie des principales universités françaises et étrangères nous a déjà permis de recueillir les adhésions directes ou indirectes de :

- l'Université de Strasbourg ;
- des Facultés Universitaires Notre-Dame de la Paix à Namur ;
- et de l'Université de Balamand à Tripoli au Liban.

Enfin, un accord de réciprocité a été conclu avec la Société des Amis des Frères Goncourt à Paris.

Le nombre de nos membres s'établit ainsi, à ce jour, à 183, réparti entre 133 personnes physiques et 50 bibliothèques et universités. (cf la liste complète dans ce bulletin).

François TAPONIER

## ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

### DU 4 JUIN 1994

---

Cette année, la Société Huysmans s'est réunie à Paris. Rendez-vous était donné à la chapelle Saint-Dominique, rue Vaneau, où le Père Pierre Boz, archimandrite du Patriarcat d'Antioche et chapelain de la chapelle, a célébré la messe-anniversaire. Huysmans aurait sans doute apprécié ce lieu de prière à l'abri de la rue. Après le déjeuner dans un restaurant de la rue Mabillon, c'est dans un salon du Ministère de l'Intérieur que Monsieur Raymond Morice, Préfet honoraire, a parlé de "Huysmans et le Ministère de l'Intérieur" devant un auditoire nombreux et attentif.

Maître Damien a ensuite présidé l'Assemblée générale. Il a regretté la disparition de Mesdames Thibierge et Hoffmane, de Messieurs Guérin, Hartweg et Nègre. Des membres n'ayant pu venir s'en étaient excusés : Messieurs Barbier-Sainte Marie, Bosmans, Madame Cogny, Messieurs Delaune, Gaudin, de Francmesnil, Houssinot, Forestier, Madame Michel, Monsieur Mettra, Mlle Lary, Monsieur Lhermitte, Madame de Martin de Viviès, le Professeur Mosele, Messieurs Ségal, Seillan, Monsieur et Madame Taponier, Messieurs Vasseur et Voisenet. Le président, Maître Damien, le Trésorier, Monsieur Taponier, la Secrétaire générale, Mlle Cabirol, ont donc été réélus par Messieurs Bénard, Brisacier, Mlle Binot, Mesdames Buffet, Messieurs Bouteiller, Causse, Mesdames Court-Pérez, Chagnaud-Forain, Cazeaux, de La Martinière, Mlle Duran, Messieurs Dutrut, Guyaux, Demange, Madame Héraud-Moller, Monsieur Jourde, Monsieur et Madame Lafosse, Mesdames Lagarde, Limat-Letellier, Mlle Le Moël, Madame Lethève, Monsieur Lemerrier, Monsieur et Madame Marion, Monsieur et Madame Morice, Mesdames Maurice, Mulet, Monsieur et Madame de Peufeilhoux, Monsieur Polet, Madame Prévost, Messieurs Rancoeur, Ricard, Schommer, Monsieur et Madame Taugourdeau, Monsieur Walbecq et Madame Zuffi. En l'absence de Monsieur Taponier, Maître Damien a lu le rapport financier et a souligné la possibilité d'une importante subvention de l'Institut de France. Monsieur Guyaux a ensuite évoqué les travaux de la Correspondance et la bibliographie des lettres publiées parue dans le Bulletin 87 en hommage à Jacques Lethève. Monsieur Rancoeur a mentionné les articles et les textes inédits ou oubliés à paraître dans les prochains Bulletins. Les parutions récentes - la réédition de *Monsieur Bougran* aux éditions Ombres, et de *Hambourg, Lübeck, L'Aquarium de Berlin* aux éditions de L'Anabase - et à venir - les actes du colloque de l'Institut Catholique de Paris du 28 et 29 mai 1994, chez Desclée de Brouwer, les soutenances de thèses (dont celle de Monsieur Seillan, *L'Empire du Fantasma. Essai sur l'imaginaire huysmansien*, Université de Bordeaux III, juin 1994) ont été signalées. L'assemblée a pris fin avec les projets de journées huysmansiennes de 1995 : un voyage à Colmar, la journée-anniversaire à Paris, au Musée d'Orsay.

**BILAN**  
**AU 31 DÉCEMBRE 1994**  
(Bilans comparés)

|                                 | <u>31/12/94</u>         | <u>31/12/93</u>      |
|---------------------------------|-------------------------|----------------------|
| <b><u>ACTIF</u></b>             |                         |                      |
| — Trésorerie (Report antérieur) | FF 42.340               | 35.653               |
| - C.C.P.                        | 9.278                   |                      |
| - Livret "A"                    | <u>33.062</u>           |                      |
| - Intérêts 1993                 | 1.280                   |                      |
| — Cotisations                   | 26.650                  | 22.857               |
| - Année courante                | 22.000                  |                      |
| - Perçues d'avance              | <u>4.650</u>            |                      |
| — Ventes Bulletins              | 2.291                   | 6.883                |
| → Subventions (Singer-Polignac) | 15.000                  | 0                    |
| — Dons                          | 2.712                   | 0                    |
| <b><u>Recettes Totales</u></b>  | <b><u>46.653</u></b>    | <b><u>29.740</u></b> |
| <b><u>ACTIF TOTAL</u></b>       | <b><u>FF 90.273</u></b> | <b><u>65.393</u></b> |
| <b><u>PASSIF</u></b>            |                         |                      |
| — Trésorerie au 31/12/1994      | FF 53.282               | 42.340               |
| - C.C.P.                        | 12.282                  |                      |
| - Livret "A"                    | <u>41.000</u>           |                      |
| — Frais d'Édition               | 11.196                  | 13.556               |
| — Frais de Gestion              | 14.594                  | 9.497                |
| - Frais Postaux                 | 4.604                   |                      |
| - Photocopies                   | 6.634                   |                      |
| - Matériel                      | 442                     |                      |
| - Papeterie                     | 437                     |                      |
| - Divers                        | <u>2.477</u>            |                      |
| — Investissements               |                         |                      |
| - Bibliothèque                  | 11.201                  |                      |
| <b><u>Dépenses Totales</u></b>  | <b><u>36.991</u></b>    | <b><u>23.053</u></b> |
| <b><u>PASSIF TOTAL</u></b>      | <b><u>FF 90.273</u></b> | <b><u>65.393</u></b> |

**BILAN PRÉVISIONNEL**  
**AU 31 DÉCEMBRE 1995**

---

**ACTIF**

|                                  |                                |                         |
|----------------------------------|--------------------------------|-------------------------|
| — Trésorerie (Report 31/12/1994) |                                | FF 53.000               |
| - C.C.P.                         | 12.000                         |                         |
| - Livret "A"                     | <u>41.000</u>                  |                         |
| — Cotisations                    |                                | 26.000                  |
| — Ventes Bulletins               |                                | 2.000                   |
| — Subventions                    |                                | —                       |
|                                  | <b><u>Recettes Totales</u></b> | <b><u>28.000</u></b>    |
|                                  | <b><u>ACTIF TOTAL</u></b>      | <b>FF <u>81.000</u></b> |

**PASSIF**

|                            |                                |                         |
|----------------------------|--------------------------------|-------------------------|
| — Trésorerie au 31/12/1995 |                                | FF 33.000               |
| - C.C.P.                   | 13.000                         |                         |
| - Livret "A"               | <u>20.000</u>                  |                         |
| — Frais d'Édition          |                                | 24.000                  |
| — Frais de Gestion         |                                | 14.000                  |
| - Frais Postaux            | 5.000                          |                         |
| - Photocopies              | 6.000                          |                         |
| - Papeterie                | 1.000                          |                         |
| - Divers                   | <u>2.000</u>                   |                         |
| — Investissements          |                                |                         |
| - Bibliothèque             |                                | 10.000                  |
|                            | <b><u>Dépenses Totales</u></b> | <b><u>48.000</u></b>    |
|                            | <b><u>PASSIF TOTAL</u></b>     | <b>FF <u>81.000</u></b> |

## BILAN AU 31 DÉCEMBRE 1995

### COMMENTAIRES

---

#### 1 / A L'ACTIF

L'exercice clos au 31 décembre 1994 a été marqué par 2 facteurs particuliers :

- l'octroi d'une subvention de FF 15.000 -  
par la Fondation SINGER-POLIGNAC,
- l'augmentation du nombre de cotisants  
par suite de rappels systématiques.

Le produit de cette subvention a été partiellement utilisé pour enrichir notre bibliothèque par l'acquisition de plusieurs lots de correspondances diverses de Pierre LAMBERT et Lucien DESCAGES sur J.-K. HUYSMANS, vendues aux enchères à Fontenay-le-Comte, début novembre 1994.

Nous avons par ailleurs reçu un don de Maître DAMIEN pour nous aider dans cet achat.

Sur le plan général, la situation de Trésorerie demeure satisfaisante, grâce à la subvention qui nous a évité d'entamer nos réserves en compte sur livret.

Sans atteindre le chiffre exceptionnel de 1993, les ventes de Bulletins se sont maintenues à un niveau non négligeable.

#### 2 / AU PASSIF

Le Bilan prévisionnel projetait l'édition de 2 Bulletins en 1994. Divers facteurs ne nous ont pas permis de concrétiser cette intention, d'où une dépense réelle en *frais d'édition* limitée à FF 11.196 contre FF 29.000 budgetés à cet effet.

En outre l'absence de publicité, nous a permis de bénéficier d'un taux réduit de T.V.A. réduit à 5,50 % au lieu de 18,60 %, ce qui représente une sensible économie.

*Les frais de gestion* en augmentation portent sur :

- les *frais postaux* qui reflètent la charge de relance de cotisations, de la campagne engagée auprès des Facultés françaises et étrangères, de l'envoi des circulaires pour le Colloque et l'Assemblée Générale, ainsi que l'expédition des Bulletins.
- les *frais de photocopies* et photographies du fonds LAMBERT.
- le *matériel* comprend FF 390.- de cadres pour les portraits de J.-K. HUYSMANS exposés lors du Colloque, plus FF 52.- pour une clef d'accès à la cave d'archives.

Enfin, le *Poste Divers* inclut :

|                         |    |              |                                                       |
|-------------------------|----|--------------|-------------------------------------------------------|
| — Dons aux Oeuvres      | FF | 1.000        | (Chapelle St-Dominique)                               |
| — Frais de déplacement  |    | 633          | (Fontenay-le-Comte)                                   |
| — Frais d'Assemblée     |    | 100          | (Pourboire restaurant)                                |
| — Frais d'encaissements |    | 125          | (C.C.P.)                                              |
| — Ajustements sur 1993  |    | <u>619</u>   | (Écritures entrées en 1993<br>avant crédit définitif) |
|                         | FF | <u>2.477</u> |                                                       |

François TAPONIER,  
*Trésorier.*

## COMITÉ

---

**Président :**

M<sup>r</sup> André DAMIEN,

16, rue des Réservoirs - 78000 VERSAILLES

**Vice-Présidents :**

M. André GUYAUX,

40, rue du Bac - 75007 PARIS

M. René RANCOEUR,

114, avenue Félix-Faure - 75015 PARIS

M. Henry TROUVÉ,

25, rue Neuve Notre-Dame - 78000 VERSAILLES

**Secrétaire Général :**

Mlle Brigitte CABIROL,

---

50, rue du Faubourg-du-Temple - 75011 PARIS

M. Paul BENARD,

51, rue des Archives - 75003 PARIS

M. Christian BERG,

Durletstraat 53, 2000 ANTWERPEN - BELGIQUE

Mme CHAGNAUD-FORAIN,

10, avenue Dutartre - 78150 LE CHESNAY

Mme D.P. COGNY,

"En Rade", 18, boulevard des Jardiniers  
72140 SILLÉ LE GUILLAUME

M. Pierre JOURDE,

9, rue de Lagny - 77360 VAIRES SUR MARNE

M. Jean-Claude LE BLOND-ZOLA,

12, rue de Marly - 78620 L'ÉTANG-LA-VILLE

Mme Nathalie LIMAT-LETELLIER,

31, rue des Ardennes - 75019 PARIS

M. Hervé MARION,

70, rue Vaneau - 75007 PARIS

Prof. Elio MOSELE

Via Corno d'Aquila, 5, VERONA 37124 - ITALIE

M<sup>r</sup> Maurice RHEIMS,  
de l'Académie Française,

125, rue du Faubourg Saint-Honoré - 75008 PARIS

M. François TAPONIER,

9, rue Devès - 92200 NEUILLY-SUR-SEINE

M. André VANDEGANS,  
de l'Académie royale de langue  
et de littérature françaises,

29, rue Dieusaumé, 4053 EMBOURG - BELGIQUE



## LISTE des MEMBRES au 31 Mars 1995

---

T.R.P. Abbé  
Mr Peter F.B. ALSOP

Sté des AMIS  
des Frères GONCOURT  
c/o Alain de SAINTE-MARIE  
Aux AMATEURS de LIVRES  
INTERNATIONAL  
M. François ANGELIER

M. Michel ARVEILLER  
M. François BAUCHET  
M. Pierre BEGUIGNE  
M. Michel BENA  
M. Paul BENARD  
Mr Christian BERG  
Mme Laurence BINOT  
M. André BOSMANS  
M. Jean-Dominique BOUCHER  
R.P. Pierre BOZ, Archimandrite  
du Patriarcat d'Antioche  
c/o ARCHEVÊQUE DE PARIS  
M. Michel BRISACIER  
Mme Blanche BUFFET

Mr Per BUVIK  
Mlle Brigitte CABIROL  
M. Louis CADIEUX  
M. Thierry CAILLIER  
M. Olivier CARIGUEL  
M. Louis CAUSSE  
Mme Monique CAZEAX  
Mme CHAGNAUD-FORAIN  
M. Pierre-Yves CHIRON  
Mme Denise COGNY  
M. René-Pierre COLIN  
Mme Françoise COURT-PEREZ  
M. Jean-Pierre CROQUET  
Mme Ghislaine DAMAZ  
Maître André DAMIEN  
M. l'Abbé J. DAOUST  
M. Emmanuel DELBEKE

Abbaye Saint Martin - 86240 LIGUGÉ  
47, Guthrie Ave. Geelong North  
VICTORIA 31215 - AUSTRALIE

11, rue Blanche - 75009 PARIS

62, avenue de Suffren - 75015 PARIS  
81, boulevard Poniatowski - 75012 PARIS

39, quai de Grenelle - 75015 PARIS  
66, boulevard Gambetta - 38000 GRENOBLE  
1, sente de Rhuis - 78310 MAUREPAS  
4, rue du Moulin Vert - 75014 PARIS  
51, rue des Archives - 75003 PARIS  
Durlustraart 53 B, 2018 - ANTWERPEN  
2, rue du Bel Air - 92190 MEUDON  
21/33 rue du Mayeur B, 4420 - SAINT NICOLAS  
Bellevue - 35320 LE SEL DE BRETAGNE

8, rue de la Ville l'Evêque - 75008 PARIS  
21, rue de Fleurus - 75006 PARIS  
Librairie Claude BUFFET,  
7, rue Saint Sulpice - 75006 PARIS  
Leitet 11, N - 5018 BERGEN - NORVÈGE  
50, rue du Faubourg du Temple - 75011 PARIS  
59, rue du Sénégal - 44800 SAINT HERBLAIN  
445, rue de Tourcoing - 59420 MOUVAUX  
4, avenue Sully-Prudhomme - 75007 PARIS  
30, rue de l'Alma - 92600 ASNIÈRES  
6, rue du Pas de la Mule - 75003 PARIS  
10, avenue Dutartre - 78150 LE CHESNAY  
96, Rue Bobillot - 75013 PARIS  
"En Rade", 16 bd des Jardiniers - 72140 SILLÉ LE GUILLAUME  
27, rue Jean Desparmet - 69008 LYON  
3, rue Auguste Borgnet - 76130 MONT SAINT AIGNAN  
32, rue Gounod - 59000 LILLE  
Le Monde des Livres, 15, rue Falguière - 75015 PARIS  
16, rue des Réservoirs - 78000 VERSAILLES  
Route de Saint Laurent - 76730 BACQUEVILLE EN CAUX  
Les Mas du Faron, n° 28,  
Corniche Émile Fabre - 83200 TOULON

M. et Mme Claude DELAUNE  
 M. Jean DEMANGE  
 M. David DIDELOT  
 M. Martin DORE  
 Mlle Sylvie DURAN  
 M. Philippe DUTRUT  
 Mme Elke E. EBNER  
 M. Amaury d'ESNEVAL  
 Société des Etudes Broyennes  
 c/o M. Michel ARVEILLER  
 Mme Francine FERCHAUX  
 M. Louis FORESTIER  
 Pr Jean FOYARD  
 UNIVERSITE de BOURGOGNE .  
 Faculté de Lettres et Philosophie  
 M. Gérard de FRANCMESNIL

M. Bertrand GAROT  
 M. Hervé GAUDIN  
 M. Henri GIROUX  
 Mlle V. De GREGORIO CIRILLO  
 M. Guy GUILBAUD  
 M. André GUYAUX  
 Mrs Patricia HAMILA  
 Mme Brigitte HERAUD-MOLLER  
 M. Jean-Claude HOUSSINOT

Mlle Kuniko IWABUCHI

M. Pierre JOURDE  
 M. Albert KIES  
 Mlle Sandrine LARRABURU  
 M. Jean-Pierre LAFOSSE  
 Mme Christine LAGARDE-ESCOFFIER  
 M. Samuel LAIR  
 Mme de La MARTINIÈRE  
 M. Jan LAMSER  
 Mlle Denise LARY  
 M. Jean-Claude LEBLOND-ZOLA  
 M. Maurice LEBOURGEOIS  
 M. Yves LE DUC  
 M. Roland LEMERCIER  
 Mlle Sylvie LE MOËL  
 M. Jacques LE QUENTREC

29, rue Barthélémy - 91100 CORBEIL-ESSONNES  
 46, rue Ordener - 75018 PARIS  
 17 bis, rue de Mulhouse - 21000 DIJON  
 Hammerstr. 189 CH - 4057 BASEL  
 12, rue Baour-Lormian - 31000 TOULOUSE  
 20, avenue du Maréchal Joffre - 03200 VICHY  
 SundgauAllee 40/03/08 D - 79110 FREIBURG i. B  
 3, rue des Blancs Manteaux - 75004 PARIS

39, quai de Grenelle - 75015 PARIS  
 6, rue du Poisson Bleu - 92290 CHATENAY-MALABRY  
 198, rue St Jacques - 75005 PARIS

2, boulevard Gabriel - 21000 DIJON  
 Résidence Ansabere Sud B  
 11, avenue Baron Séguier - 64140 BILLIERE  
 36, place de la Gare - 53000 LAVAL  
 Le Bourg - 35320 PANCE  
 21, place Bossuet - 21000 DIJON  
 Via Monte Di Dio 75, I - 80132 NAPOLI  
 9, rue du Cdt Lherminier - 17000 LA ROCHELLE  
 40, rue du Bac - 75007 PARIS  
 22, Briarwood Circle, N. EASTON, MA 02356 - U.S.A  
 31, avenue Aristide Briand - 93160 NOISY LE GRAND  
 "La Pastorale", 27, rue de l'Aleu  
 78370 ST ARNOULD EN YVELINES  
 13-5 Taragama Myochi  
 Miyoshicho, AICHI-KEN 470-02 - JAPON  
 9, rue de Lagny - 77360 VAIRES SUR MARNE  
 Breynissemberg 21, B - 3300 TIENEN  
 7, rue Georges Brassens - 40180 NARROSSE  
 5 bis, rue des Haudriettes - 75003 PARIS  
 14, rue de Thionville - 75019 PARIS  
 7, rue Laennec - 29600 MORLAIX  
 40, rue du Bac - 75007 PARIS  
 Nad Kolcavkou 906, PRAGUE 9 - 19000 TCHEQUIE  
 62, boulevard St Germain - 75005 PARIS  
 12, rue de Marly - 78620 L'ÉTANG LA VILLE  
 71, avenue du Vercors - 78310 MAUREPAS  
 Maison Notre-Dame, 4, rue Huysmans - 86240 LIGUGÉ  
 L'Aventuronne - 83330 LE BEAUSSET  
 247, rue de Vaugirard - 75015 PARIS  
 37, avenue Carnot - 56360 LE PALAIS

M. Michel LEROY  
 Mme Jacques LETHEVE  
 M. Emmanuel LHERMITTE  
 Mme Nathalie LIMAT-LETELLIER  
 M. José-Antonio LINAGE CONDE  
 M. Bertrand MARCHAL  
 M. Hervé MARION  
 Mme D. MASSONNAUD-MOREIGNE  
 M. Pierre-Louis MATHIEU  
 Mme Jeannine MAURICE  
 M. Olivier MERLIN  
 M. Jean-Pierre MICHAUX  
 Mme Arlette MICHEL  
 M. Christian MOLLER  
 M. Raymond MORICE  
 Pr Elio MOSELE

Mlle Jeannine MULET  
 Mlle Séverine NASSIF  
 Mme Pierrette NEAUD  
 M. Michel OLEFFE  
 Mme Murielle PACHAUD  
 M. Alain PAGES  
 M. François PARMENTIER  
 M. Gérard PATOUREL  
 M. Jacques de PEUFEILHOX  
 M. Marc PIGUET  
 Mme Blanche PIRY  
 Dr Catherine PLOYE  
 M. Jean-Claude POLLET  
 Facultés Universitaires  
 M. François PRAZ  
 Mme Rose-Marie PRÉVOST  
 M. René RANCOEUR  
 M. Stéphane RAYSSAC  
 M. Yves REULIER  
 Mme Catherine REVERZY  
 M<sup>r</sup> Maurice RHEIMS  
 M. Roger RICARD  
 M. Jacques ROMAN  
 c/o M. Pierre REYNES  
 M. Lionel ROTH  
 Mme Elena SBRANA  
 M. Pierre SCHMIT  
 Dr Alfred SCHOMMER  
 Dr et Mme Alain SÉGAL  
 Mme Gisèle SEGINGER  
 M. Jean-Marie SEILLAN

2, rue de la Paix - 59212 WIGNEHIES  
 130, avenue Charles de Gaulle - 92200 NEUILLY/SEINE  
 60, rue Violet - 75015 PARIS  
 31, rue des Ardennes - 75019 PARIS  
 Castelló 45 E - 28001 MADRID  
 51, boulevard Dr Henri Henrot - 51100 REIMS  
 34, Onslow Gardens GB - LONDON SW 7  
 6, rue Lacretelle - 75015 PARIS  
 5, square Moncey - 75009 PARIS  
 79, rue St Lazare - 75009 PARIS  
 11, rue du Conseiller Collignon - 75016 PARIS  
 Lourps - 77650 LONGUEVILLE  
 5, rue Nemorosa - 77300 FONTAINEBLEAU  
 51, rue Fondary - 75015 PARIS  
 11, square Henry Paté - 75016 PARIS  
 Piazza del Porto 21  
 I - 37025 PARONA DI VALPOLICELLA  
 36, rue St Sulpice - 75006 PARIS  
 Appt 49, 5, rue de Passy - 31500 TOULOUSE  
 13, rue Jean Nicot - 75007 PARIS  
 Avenue du Monoplan, 5, B-1150 BRUXELLES  
 1, allée Vincent Scotto - 37100 TOURS  
 14, rue du Bas de Villiers - 77580 VILLIERS SUR MORIN  
 Hôtel de Ville, RP N°1144 - 78011 VERSAILLES  
 Résidence Elisabeth, 5, rue de Rheinfelden - 76400 FECAMP  
 22, rue des Marronniers - 75016 PARIS  
 30, rue des Artisans - 67370 GIMBRET  
 54, rue Blanche - 75009 PARIS  
 4318 Swift ave, SAN DIEGO, CA 92104 - U.S.A

N.D. de la Paix, rue de Bruxelles 61, B - 5000 NAMUR  
 5, cité Thuré - 75015 PARIS  
 27, avenue de Brimont - 78400 CHATOU  
 114, avenue Félix Faure - 75015 PARIS  
 4, impasse des Hortensias - 31150 BRUGUIÈRES  
 12, rue du Jardin de Picpus - 35400 SAINT MALO  
 1, rue de Bourbon le Château - 75006 PARIS  
 25, rue du Faubourg St Honoré - 75008 PARIS  
 10, rue Wilhem - 75016 PARIS

29, rue de la Grange aux Belles - 75010 PARIS  
 15, rue Cujas - 75005 PARIS  
 Via Carlo Morandi 41, I - 56124 PISA  
 Rue de la Pépinière 41, B - 7700 MOUSCRON  
 Bodenstedstr. 49, D - 81241 MUNCHEN  
 2, rue de la Barbe aux Canes - 51170 AUBILLY  
 9, boulevard de la Victoire - 67000 STRASBOURG  
 B.P. 509, NIAMEY - NIGER

Mlle Kyung-Ae SON  
Rd John SONGSTER

M. François TAPONIER  
M. Jean TAUGOURDEAU  
M. Yves THEVENIN

M. Jean TOUZOT  
M. Christophe TRIVALLE  
TROPISMES  
M. Henry TROUVE  
M. André VANDEGANS  
Mme Ann VANDENBROUCK-MESKENS  
M. Pierre VANKEER  
M. Dominique VASSEUR  
M. Philippe VILLARET  
M. Alain VIRCONDELET  
M. François VOISENET  
M. Eric WALBECQ  
Mme Nerema ZUFFI

Logt n° 69, rue du Pélican - 75001 PARIS  
Jesuit Residence Georgetown University  
WASHINGTON D.C, 20057 - U.S.A  
9, rue Devès - 92200 NEUILLY/SUR/SEINE  
11 bis, rue Colbert - 78000 VERSAILLES  
Château de Domois, 3, rue de la Croix Molphey  
21600 FENAY-DOMOIS  
36, rue St Sulpice - 75006 PARIS  
52, rue Beauvoisine - 76000 ROUEN  
Galerie des Princes 11, B - 1000 BRUXELLES  
25, rue Neuve Notre-Dame - 78000 VERSAILLES  
Rue Dieusaumé 29, B - 4053 CHAUDFONTAINE  
J. De Braeckeleeerstraat 18, B - 2140 ANTWERPEN  
7, avenue des Charançons, B - 1170 BRUXELLES  
10, rue de Sarda - 26200 MONTEILIMAR  
5, boulevard des Diables Bleus - 38000 GRENOBLE  
23, rue Diane - 32700 LECTOURE  
77, rue Jean Jaurès - 92270 BOIS-COLOMBES  
28, rue Tournefort - 75005 PARIS  
Via Tadino 48, I - 20124 MILANO

## BIBLIOTHEQUES ET UNIVERSITES

### FRANCE

BIBLIOTHEQUE NATIONALE  
BIBLIOTHEQUE DES FACULTES  
CATHOLIQUES  
BIBLIOTHEQUE HISTORIQUE  
de la VILLE de PARIS  
BIBLIOTHEQUE MUNICIPALE  
de LA ROCHELLE  
BIBLIOTHEQUE SAINTE GENEVIEVE  
  
BIBLIOTHEQUE de la SORBONNE  
  
BIBLIOTHEQUE UNIVERSITAIRE  
BIBLIOTHÈQUE de VERSAILLES  
INIST/CNRS

58, rue de Richelieu - 75084 PARIS CEDEX 02  
  
25, rue du Plat - 69288 LYON CEDEX  
  
Hôtel Lamoignon, 24, rue Pavée - 75004 PARIS  
  
28, rue Gargouilleau - 17025 LA ROCHELLE  
Service des Périodiques  
8/10, Place du Panthéon - 75005 PARIS  
Service des Périodiques  
47, rue des Ecoles - 75230 PARIS CEDEX 05  
Service des Périodiques  
2, allée de l'Université, B.P 105 - 92001 NANTERRE CEDEX  
5, rue de l'Indépendance Américaine - 78000 VERSAILLES  
Bibliothèque  
54514 VANDOEUVRE LES NANCY

UNIVERSITE des SCIENCES HUMAINES  
STRASBOURG II

UNIVERSITÉ de TOULOUSE  
LE MIRAIL

Sca Commun de Documentation - Bibliothèque de Lettres  
22, rue Descartes - 67084 STRASBOURG CEDEX

U.F.R. Lettres, Langage, Musique  
Bibliothèque

5, allée Antonio-Machado - 31058 TOULOUSE CEDEX

## **ALLEMAGNE**

BAYERISCHE STAATSBIBLIOTHEK

Zeitschriftenabteilung  
Ludwigstr. 16 - D - 8000 MUNCHEN 34

STAATSBIBLIOTHEK PREUSSISCHER

Kulturbesitz II A  
Postdamerstr. 33 - D - 10785 BERLIN

UNIVERSITÄTS BIBLIOTHEK  
DUSSELDORF

Zeitschr. Abt. Geb 24 . 41  
Universitätstr. 1 - D - 40225 DUSSELDORF

UNIVERSITÄTS BIBLIOTHEK  
SAARBRUCKEN

Zeitschriftenstelle  
D - 66123 SAARBRUCKEN

UNIVERSITÄTSBIBLIOTHEK  
TRIER

Zeitschriftenwerbung  
D - 54286 TRIER

## **ANGLETERRE**

BRITISH LIBRARY

Acquisitions Unit (H&SS-WEL)  
Boston Spa, Wetherby  
GB - WEST YORKSHIRE, LS23 7BQ

NATIONAL LIBRARY of SCOTLAND

Acquisitions Unit  
George IV Bridge  
GB - EDINBURGH EH1 1EW

TAYLOR INSTITUTION LIBRARY

St Giles  
GB - OXFORD OX1 3NA

UNIVERSITY of EXETER

Library - Periodicals Dpt  
Stocker Road  
GB - EXETER EX4 4PT

UNIVERSITY of LEEDS

French Dpt Library  
GB - LEEDS LS2 9JT

## **AUSTRALIE**

AUCHMUTY LIBRARY Serials Dpt  
UNIVERSITY OF NEWCASTLE

Callaghan NSW 2308  
AUSTRALIE

## **BELGIQUE**

UNIVERSITÉ LIBRE  
de BRUXELLES

Centre de Gestion des Bibliothèques  
Dpt des Périodiques C.P. 180  
Avenue F. Roosevelt 50  
B - 1050 BRUXELLES

## **CANADA**

---

UNIVERSITY of ALBERTA

Library - Acquisitions Division  
Serials Section  
EDMONTON - ALBERTA T6G 2J8 - CANADA

UNIVERSITE de MONTREAL

B.L.S.H Services  
Internes Périodiques  
CP 6128 - Succ. Centre Ville  
MONTREAL H3C 3J7 - CANADA

UNIVERSITE D'OTTAWA

Réseau de Bibliothèques  
Dep. des Acquisitions  
65 Université  
OTTAWA, ONT. K1N 9A5 - CANADA

UNIVERSITE du QUEBEC  
à MONTRÉAL

Bibliothèque  
C.P. 8889 Succ. Centre Ville  
MONTREAL, QUEBEC H3C 3P3 - CANADA

UNIVERSITY of WESTERN  
ONTARIO

Periodicals Dpt - Gal Library  
LONDON, ONT. N6A 3K7 - CANADA

YORK UNIVERSITY LIBRARIES

Central Serials Records  
4700 Keele Street  
NORTH YORK, ONT. M3J 1P3 - CANADA

## **ITALIE**

---

DIPARTIMENTO DI LINGUE  
LETTERATURE ROMANZE  
SEM. FRANCESE - FAC. LINGUE  
UNIVERSITA DEGLI STUDI  
DI BERGAMO

Via S. Maria 89  
I - 56126 PISA PI

UNIVERSITA DEGLI STUDI  
BIBLIOTECA DELLA FACOLTA  
DI MAGISTERO

Biblioteca de Lingue e Lettere  
Straniere  
Piazza Vecchia 8  
I - 24129 BERGAMO /BG

UNIVERSITA DEGLI STUDI  
DI VERONA

Via di Parione 7  
I - 50123 FIRENZE

Biblioteca A. FRINZI  
Via S. Francesco 20  
I - 37129 VERONA

## **LIBAN**

---

UNIVERSITE DE BALAMAND

M. le Doyen Georges N. NAHAS  
Faculté des Lettres et des Sciences Humaines  
B.P. 100  
TRIPOLI  
LIBAN

## **PAYS-BAS**

BIBLIOTHEEK DER RIJKUNIVERSITEIT  
GRONINGEN

Broerstraat 4  
Postbus 559  
NL - 9700 AN GRONINGEN

UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK S Z

Postbus 19185  
NL - 1000 GD AMSTERDAM

## **SUISSE**

BIBLIOTHEQUE PUBLIQUE

Section des Périodiques  
Les Bastions  
CH - 1211 GENEVE 4

## **U.S.A**

BAKER LIBRARY - SERIALS SEC.

Dartmouth College  
HANOVER NH 03755  
U.S.A

CORNELL UNIVERSITY LIBRARY

Serials Department  
110 Olin Library  
ITHACA, NY 14853 - 5301  
U.S.A

EMORY UNIVERSITY

Robert W. Woodruff Library  
Acquisitions Dpt - Serials  
ATLANTA, GA 30322  
U.S.A

HARVARD COLLEGE LIBRARY

Serials Record Division  
CAMBRIDGE, MA 02138  
U.S.A

LOUISIANA STATE UNIVERSITY

LS 74329  
Library Serials Department  
BATON ROUGE, LA 70803 - 3342  
U.S.A

PRINCETON UNIVERSITY LIBRARY

Serials Division  
One Washington Road  
PRINCETON, NJ 08544  
U.S.A

STATE UNIVERSITY of NEW-YORK

Main Library - Serials Dpt  
STONY BROOK, NY 11794 - 3315  
U.S.A

TULANE UNIVERSITY LIBRARY

Serials Section  
NEW ORLEANS, LA 70118  
U.S.A

UNIVERSITY of CALIFORNIA

Serials Dpt A - 1581 URL  
LOS ANGELES, CA 90024 - 1575  
U.S.A

|                               |                                                                                                                   |
|-------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| UNIVERSITY of CALIFORNIA      | Serials Library<br>SANTA BARBARA, CA 93106 - 9010<br>U.S.A                                                        |
| UNIVERSITY of HOUSTON         | Library Serials Dept<br>HOUSTON, TX 77204 - 0001<br>U.S.A                                                         |
| UNIVERSITY of MICHIGAN        | Serials Division<br>Hatcher Library<br>ANN HARBOR, MI 48109 - 1205<br>U.S.A                                       |
| UNIVERSITY of NORTH CAROLINA  | Acquisitions Department<br>CB £ 3902, Davies Library<br>CHAPEL HILL, NC 27599 - 3902<br>U.S.A                     |
| UNIVERSITY of VIRGINIA        | Serials / Periodicals<br>Alderman Library 1 ABZ 3254<br>CHARLOTTESVILLE, VA 22903-2498<br>U.S.A                   |
| VANDERBILT UNIVERSITY LIBRARY | Serials receiving<br>Suite 700 - Baker Building<br>110 - 21st avenue South<br>NASHVILLE, TN 37203 - 2408<br>U.S.A |
| WASHINGTON UNIVERSITY LIBRARY | Serials Dpt<br>Campus Box 1061<br>Brooking Drive 1<br>St LOUIS, MO 63130 - 4899<br>U.S.A.                         |



## BIBLIOGRAPHIE

---

HUYSMANS (J.-K.), **À Hambourg. Lübeck. L'Aquarium de Berlin**, Édition de l'Anabase, 1994.

HUYSMANS (J.-K.), **Croquis parisiens**. Avec planches, Hors texte de Toulouse-Lautrec et Van Gogh, La Bibliothèque des arts, 1994.

HUYSMANS (J.-K.), **Lourdes en de Massa**. Documentaire roman, vertaald door Hélène van Hoorstraten en ingeleid door Jan Siebelink, School, Uitgeverij Conserve, 1992.

GORDON (Rae Beth), **Ornament, fantasy and desire in XIX<sup>th</sup>-century French literature**, Princeton, N.J., Princeton University Press, 1992.

MAINGON (Charles), **La Médecine dans l'œuvre de J.-K. Huysmans**, Librairie A.-G. Nizet, 1994.

PALACIO (Jean de), **Figures et formes de la décadence**, Séguier, 1994.

REBELL (Hugues), **J.-K. Huysmans**, Préface de Skender Abd-el-Malek, À l'Écart 1994 (publié en 1953 dans *Quo Vadis*).

THOREL-CAILLETEAU (Sylvie), **La tentation du livre sur rien, Figures et formes de la décadence**, Préface de Jean de Palacio, Mont-de-Marsan, Éditions InterUniversitaires, 1994.

Bibliographie des lettres de et à Huysmans. Établie par B. Cabirol, J.-P. Corsetti, S. Duran, A. Guyaux, P. Jourde, N. Limat-Letellier, R. Rancoeur, N. Zuffi, **Bulletin de la Société J.-K. Huysmans**, n° 87, 1994.

BOULANOUAR (Nadine), Sur le chemin du sacré (Lecture de *En route* de J.-K. Huysmans), in **Approches de l'idéal et du réel. Sacrifice et sacré**, 2 (Université d'Angers, U.F.R. Lettres, Langues et sciences humaines), 1993, 211-227.

BOUVET (Emmanuel), Sacrifice et sacré dans *À rebours...*, in **Sacrifice et sacré**, 201-209. Angers, 1993.

BURNS (Colin), Céard épistolier. Lettres inédites à C. Lemonnier, à Th. Hannon et à J.-K. Huysmans, **Les Cahiers naturalistes**, n° 68, 1994, 147-196.

FAUVEL (Ludovic), Sacrifice et sacré dans *La Cathédrale* de Huysmans, in **Sacrifice et sacré**, 2, Angers, 1993, 229-243.

FINAS (Lucette), De l'éprouvette gastronomique à l'orgue de bouche, **La Quinzaine littéraire**, n° 652, 1<sup>re</sup>-31 août 1994, 35-36.

FLANAGAN (Kieran), J.-K. Huysmans : the first post-modernist saint ?, **New Blackfriars**, May 1990, 217-229.

GENGEMBRE (Gérard), La vapeur sans voile ou les locomotives d'*À rebours*, **Otrante**, n° 5, automne 1993, 53-60.

GOEDEGEBOURE (Jaap), The new man ; moral aspects of Decadent literature, **New Comparison**, Autumn 1992, 156-171.

GRAVEY (François), Comment naissent les monstres : création et procréation dans deux romans fin-de-siècle : **Bouvard et Pécuchet** de Flaubert et **À rebours** de Huysmans, **Essays in French literature**, n° 28, November 1991, 15-22.

HUMPHRIES (Jefferson), J.-K. **Huysmans publie À rebours**, in **De la littérature française**, sous la direction de Denis Hollier, 737-739, Bordas, 1993.

JOURDE (Pierre), Humour noir et humeur noire : Huysmans et le comique lugubre de la fin du siècle, in **Sotto il regno di Saturno**, 279-313, Fasano, Schena, 1994.

JOURDE (Pierre), Monadologie huysmansienne, **L'Information littéraire**, septembre-octobre 1993, 3-9. (Voir aussi **L'Alcool du silence. Sur la décadence**, H. Champion, 1994, 123-138).

JOURDE (Pierre), **À rebours** : le corps en pièces, in **L'Alcool du silence...** 109-121.

JOURDE (Pierre), La Salomé de Huysmans : dialectique du mobile et du fixe, in **L'Alcool du Silence...**, 99-105.

LABBÉ (Françoise), **À rebours** et l'œil d'un prince : au-delà d'une syhétique de la provocation, **Lendemain**, n° 73, 1994, 46-53.

MARCHETTI (Marilia), Huysmans, du gouffre démoniaque à l'aspiration angélique, **Fignres** (Dijon), n° 11, 1993, 35-49.

• MOSELE (Elio), **À rebours** o della quintessenza... in **Sotto il regno di Saturno**, 315-330, Fasano, Schena, 1994.

ONO (Hideshi), **Marthe** ou récupération de son paradoxe (texte en japonais), **Études de littératures européennes**, vol. 40, 1993, 66-77.

WHITE (Nicolas J.), Narcissim, reading and history : Freud, Huysmans and other Europeans, **Paragaph**, November 1993, 261-273.

ZIEGLER (Robert), Feminized reality, male realism : the case of Huysmans' **Marthe**, **Australian Journal of French studies**, May-August 1994, 188-199.

*René RANCOEUR*

**ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 13 JUILLET 1995  
A TROIS CENTS EXEMPLAIRES**





GRAD

848

H9880

S68

V.30

no.89

N° 89 (68<sup>e</sup> Année) Tome XXX

1996

BULLETIN  
DE LA  
SOCIÉTÉ J.-K. HUYSMANS

Fondée en 1927

**Anciens Présidents :**

**Lucien DESCAVES, Maurice GARÇON  
Pierre LAMBERT, Jacques LETHÈVE, Pierre COGNY**

**Président : M<sup>r</sup> André DAMIEN**

**Siège Social : 22, Rue Guynemer, 75006 PARIS**

SOMMAIRE

---

*Correspondance de J.-K. Huysmans  
et de la princesse Jeanne Bibesco (Mère Bénie de Jésus).*

Texte établi et annoté  
par Pierre Jourde et Brigitte Cabirol.

---

J.-K. Huysmans  
*Les Rêveries d'un croyant grincheux.*

Texte établi et annoté  
par Pierre Jourde et André Guyaux.

Introduction par René Rancœur.

---

Bibliographie

---

UNIV of MICH.

JUL 26 1996

Digitized by

Google

ACKS

# BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ J.-K. HUYSMANS

LA COLLECTION COMPLÈTE DU BULLETIN EST ÉPUISÉE

Il reste des exemplaires des numéros suivants, réservés aux Membres de la Société :  
24, 25, 26, 27, 35, 36, 37, 40, 50, 51, 52, 54 à 87.

S'adresser à M. Pierre JOURDE,  
soit à l'Université de Haute Alsace, Faculté des Lettres et Sciences Humaines,  
10, rue des Frères Lumière, 68200 MULHOUSE, soit 9, rue de Lagny, 77360 VAIRES

N° Hors-série, 1960

(In memoriam Alice Mamelsdorf), illustré

50,00 F l'exemplaire  
plus 7 Francs frais d'envoi

Hors-série, 1967 :

Correspondance J.-K. Huysmans

Gustave Boucher

50,00 F l'exemplaire  
plus 7 Francs frais d'envoi

Sont encore disponibles des exemplaires des "Promenades-Conférences" :

N° 2 De la Bièvre à la chapelle de la rue de l'Ebre,

par F.E. Fabre - mai 1951

N° 4 Huysmans et le quartier Montparnasse. Le décor des Sœurs Vatard,

par F.E. Fabre - mars 1953

N° 5 L'église Saint-Merry et le quartier environnant.

par A. Mamelsdorf - mars 1954

N° 7 Joris-Karl Huysmans et le quartier Notre-Dame.

par F.E. Fabre - mars 1955

N° 9 Joris-Karl Huysmans et le 6<sup>ème</sup> arrondissement.

par F.E. Fabre - mai 1957

"Les Amis de Saint-François" n° 68

Un procès de J.-K. Huysmans. L'affaire du journal La Comédie humaine,

par J. Jacquinot, éd. Chez Durtal, 1953.

Ces plaquettes sont en vente au prix de 45 F, franco de port.

Réédition des 20 premiers Bulletins en 3 volumes (Slatkine Reprints)

S'adresser à la Librairie Honoré Champion

7, quai Malaquais, 75006 PARIS - Tél. 46 34 07 29

**Siège Social :**

**22, rue Guynemer, 75006 PARIS**

**La cotisation pour 1996 est maintenue à 150 F**  
**C.C.P. Société J.-K. Huysmans - 8128-69 J PARIS**  
**Les cotisations doivent être réglées avant le 31 mars**

## ERRATUM

Dans le bulletin 88, page 55, il s'agit bien entendu du bilan au 31 décembre 1994

Digitized by Google

## **CORRESPONDANCE DE HUYSMANS ET DE LA PRINCESSE JEANNE BIBESCO, MÈRE BÉNIE DE JÉSUS**

---

En 1898, le chanoine Ribet, dans *L'Univers*, et l'abbé Belleville, avec sa brochure *La Conversion de M. Huysmans*, font campagne contre *La Cathédrale*, menacée de l'Index. Dans son *Journal*, à la date du 14 novembre, l'abbé Mugnier note que Huysmans, dans cette période difficile, "se berce aussi d'une lettre que lui a écrite la prieure du Carmel d'Alger qui est une princesse Bibesco. Il constate que ce sont les mauvais prêtres qui se déclarent contre lui"<sup>1</sup>. C'est le début d'une correspondance de plusieurs années entre Huysmans et Jeanne Bibesco, en religion Mère Bénie de Jésus.

Les lettres de la prieure sont empreintes d'une onction et d'une sérénité qui ne laissent pas soupçonner une vie mouvementée et une personnalité hors du commun, parfois controversée.

La princesse Marthe Bibesco, qui fut l'amie de Proust et de l'abbé Mugnier, évoque longuement la figure de Jeanne, dont elle avait épousé un cousin germain, dans un article intitulé "*Porta paradisi*", paru dans *Hommes et mondes* en 1952<sup>2</sup>. Elle affiche une admiration teintée de compassion envers cette cousine excentrique.

Née à Paris le 10 septembre 1865, morte en 1943, Jeanne Bibesco, troisième des six filles que le prince Nicolas Bibesco, officier de l'armée française, eut de son mariage avec Hélène Ney d'Elchingen, descendait à la fois du maréchal d'Empire et des hospodars de Valachie. Le dernier hospodar, Georges Démétrius, avait épousé en premières noces Zoé Mavrocordato. Il en avait eu quatre fils, dont Nicolas, père de Jeanne. Georges-René, frère de Nicolas, prit pour femme Valentine de Caraman-Chimay, et leur fils, Georges Bibesco, épousa Marthe Lahovary, apparentée aux Mavrocordato par son grand-père maternel. Antoine Bibesco, l'ami de Proust, était le fils d'Alexandre, autre frère de Nicolas, et donc, cousin germain de Jeanne.

Marthe Bibesco fait allusion dans son article de 1952 à une faute que Jeanne aurait commise dans son adolescence, faute si grave que sa mère refusa de lui pardonner, et que ses sœurs exigèrent son départ de la famille. "Quand j'essaie de lui faire raconter pourquoi on a forcé sa vocation, ce qui est resté une énigme pour tout le monde [...]", relève Marthe dans les notes qu'elle consigne à la suite de ses conversations avec la carmélite revenue à la vie civile, "elle

---

1 Abbé Mugnier, *Journal [extraits]*, texte établi par Marcel Billot, annoté par Jean d'Hendecourt, Mercure de France, 1985, p. 232.

2 Marthe Bibesco, "*Porta paradisi*", *Hommes et mondes*, n° 70, mai 1952.



répond toujours d'une manière évasive", et se contente de proclamer : "mon histoire est indicible, au sens littéral du mot"<sup>3</sup>.

A seize ans, Jeanne effectua donc son noviciat au Carmel autrichien de Mayerling. Le cardinal Lavigerie, inquiet pour sa santé défaillante, l'envoya fonder le Carmel d'Alger, dans la vallée des Consuls. La construction en fut achevée en 1892, grâce aux fonds personnels de la princesse, qui resta propriétaire des terres.

Lorsque la loi sur les congrégations menaça de l'exil les Pères blancs d'Algérie, l'archevêque d'Alger, Mgr Oury, envoya la Prieure du Carmel à Paris, en mai 1903, pour tenter de négocier un arrangement entre l'Église et le gouvernement. Accueillie à Paris chez le prince de la Moskowa, son cousin, la prieure se fit conduire place Beauvau dans l'équipage des Murat. Émile Combes dut être conquis, puisqu'à la fin de 1903, le gouvernement déposa un rapport au Sénat concluant à l'autorisation des Pères blancs en Algérie. Cette rencontre créa entre la jeune carmélite et le vieux radical des liens d'affection qui durèrent jusqu'à la mort de Combes. Leur correspondance permet de comprendre qu'il y eut sans doute entre eux plus que de l'amitié<sup>4</sup>.

Ceux qui ont rencontré Jeanne Bibesco évoquent son charme et sa douceur. Mgr Fouqué, vicaire général de l'archevêché d'Alger, rend hommage, le jour de la solennité de sainte Thérèse, à "la douce influence d'une mère dont la modestie [lui] défend de faire l'éloge"<sup>5</sup>. La baronne Waldemar de Reiskioold en parle en ces termes dans l'opuscule qu'elle consacre en 1894 au Carmel d'Alger :

Tout à coup une porte s'ouvre discrètement ; des pas très légers se font entendre derrière la grille et une voix inoubliable, si douce, *si jeune* surtout, vous salue du *Deo gratias*, le bonjour du Carmel, et soudain, vous vous trouvez à l'aise... Un je ne sais quoi vous fait sentir que vous pouvez *tout* dire à celle qui vous écoute, et que vous serez compris, encouragé, puis soutenu par les prières que l'on fera pour vous<sup>6</sup>.

Le monde parisien semble s'être fait une tout autre idée du Carmel d'Alger, d'après ce qu'en disait Marthe Bibesco :

---

3 Marthe Bibesco, "Conversations avec Jeanne la carmélite, après qu'elle fut relevée de ses vœux", notes dactylographiées, Fonds Bibesco, Bibliothèque nationale.

4 Princesse Jeanne Bibesco, *Lettres à Émile Combes*, publiées et présentées par Gabriel Merle, Gallimard, 1994.

5 "La solennité de sainte Thérèse au Carmel de la Vallée des Consuls", *La Semaine religieuse du diocèse d'Alger*, n° 42, 20 octobre 1901, p. 662.

6 Baronne Waldemar de Reiskioold, *Le Carmel de la Vallée des Consuls*, Librairie Africaine J. André, 1894, p. 16.

Qu'elle est solide, ma foi d'enfant, pour avoir résisté à mon séjour au Carmel d'Alger [...]. A mon retour d'Alger, Anna de Noailles me disait : - Enfin, oui ou non, ce couvent de Jeanne était-il un casino ? Tu dois le savoir<sup>7</sup>.

Relevée de ses vœux en décembre 1911, avec les quelques carmélites qui habitaient encore le couvent de la vallée des Consuls, Jeanne Bibesco s'installe à Paris, d'abord chez sa cousine Marthe. En procès pour la propriété des Consuls, elle exprime dans ses lettres un violent ressentiment envers le Vatican et les tenants de l'école "libre" : "J'assistai à une grande débâcle d'âme", rapporte Marthe dans une lettre à l'abbé Mugnier<sup>8</sup>. Elle avoue avoir été choquée par "la vulgarité de langage" qu'affectait l'ancienne carmélite, et note dans son journal : "ma plus forte conviction catholique me vient de ce que j'ai pu résister au dégoût et à la déception qui me viennent d'elle"<sup>9</sup>. Le *Journal* de l'abbé Mugnier donne sur la prieure défroquée des aperçus révélateurs. Selon l'abbé, qui le savait par Ferdinand de Montesquiou, l'explication de l'entrée au Carmel de la princesse, "sans vocation", tenait à une "affaire avec un conducteur de Versailles". "Elle est très orgueilleuse", ajoute l'abbé, et "se faisait servir, à genoux, par ses religieuses"<sup>10</sup>. Il raconte qu'en juillet 1912, au cours d'un dîner chez la comtesse Mathieu de Noailles, la princesse évoquait l'éventualité d'un mariage. La comtesse, "en l'absence de l'ancienne prieure du Carmel", "plaisante sur le fait (très hypothétique selon moi d'ailleurs) de M[onseigneur] Piquemal voulant voir le derrière (*sic*) de la religieuse, pour lui donner une fessée"<sup>11</sup>. On voit sur quels malentendus pouvait être fondée l'amicale correspondance entre l'auteur de *L'Oblat* et la carmélite "combiste".

La vie parisienne de Jeanne, privée de ressources, lâchée par sa famille, semble avoir été difficile :

Elle est installée à Paris et mène une vie de somnambule au bord d'un toit. C'est triste. La famille française [a] rompu avec elle [...]. Georges veut que je la "laisse tomber". Je n'obéis pas tout à fait et la vois de temps en temps, de plus en plus rarement, car sa manière de vivre me scandalise, tireuse de cartes, fréquentant le Lido, faisant des conférences sur l'Amour au Club du Faubourg patronné par Léopold Marchand, continuant des correspondances imaginaires avec des hommes politiques, républicains et francs-maçons, qui ont cessé tout rapport avec elle [...]. Elle touche à la folie, cela est certain, la folie des grandeurs tient la corde. La haine de ses sœurs pour elle n'a pas cessé de la hanter<sup>12</sup>.

---

7 Marthe Bibesco, "Conversations...", *op. cit.*

8 Marthe Bibesco, *La Vie d'une amitié*, Plon, t. I, 1951, p. 245, note.

9 Cité par Ghislain de Diesbach, *La Princesse Bibesco*, Perrin, 1986, p. 195.

10 *Journal*, éd. cit., p. 232.

11 *Ibid.*, p. 243.

12 Marthe Bibesco, "Conversations.", *op. cit.*

Jeanne en effet, abandonnant sa “petite voix affectée” pour parler des Bibesco de la “voix grave d’une inspirée”, déclarait à sa cousine : “ils ont agi envers moi absolument comme pour une portée où on a décidé d’en noyer un”<sup>13</sup>.

Huysmans relate dans une lettre à Cécile Bruyère les circonstances qui l’ont mis en relation avec Jeanne Bibesco, au moment où il cherchait à amadouer le Préfet de la Congrégation de l’Index<sup>14</sup> :

Sur ces entrefaites, je reçus d’Algérie une lettre de la marquise de S[ainte]-Foix avec laquelle j’avais été très lié à Paris ; elle me disait : j’apprends de Rome à Alger où je suis, que vous êtes sur le point d’être frappé pour vos livres. Avez-vous un appui très sérieux ? Si non une amie à moi qui a opéré des conversions avec votre livre d’*En route* et qui vous est très dévouée, car je lui ai souvent parlé de vous, entrera en scène et elle est par ses attaches de famille et ses connaissances personnelles, très puissante au Vatican.

J’acceptai, bien entendu, cette offre sans savoir quelle était cette protectrice qui me tombait tout à coup du ciel. Une lettre émanée d’une âme vraiment exquise et certainement très avancée dans les voies de Dieu me la fit connaître ; car c’est elle-même qui m’écrivit, à ce sujet. C’était la fondatrice et la prieure du Carmel de la vallée des Consuls, à Alger, une jeune mère qui s’appelait la Princesse Bibesco, avant que de revêtir la robe de bure de sainte Thérèse et de prendre le nom de Bénie de Jésus.

Elle a si bien manœuvré qu’elle a battu les pécouards et arraché les dernières indécisions d’un dernier cardinal qui se décida enfin à lâcher sa proie en lui écrivant : c’est bien, mais vous avez tort de le défendre ainsi, car vous êtes une poule qui couve un œuf de canard (*sic*). L’esprit cardinalice n’est point, comme vous voyez, maigre.

Je suis resté en correspondance avec elle et, sans que je lui aie jamais écrit un mot sur vous, elle m’a, à propos d’une page de *La Cathédrale* qu’elle venait de lire, écrit des choses charmantes sur votre compte, en femme évidemment renseignée sur les épreuves que de basses inimitiés vous firent subir !

Vous pensez si je fus content ! Et cela m’amena à songer que puisqu’elle vous aimait, elle serait certainement bien heureuse si elle pouvait lire à ses filles votre *Traité de l’oraison*.

Séjournant au Carmel d’Alger, la marquise se charge d’abord de transmettre les conseils de la prieure. M<sup>me</sup> de Sainte-Foix, qui signe “Calixte”, écrit à Huysmans, au début du mois de décembre 1898 :

---

<sup>13</sup> *Ibid.*

<sup>14</sup> *Correspondance de Huysmans et de M<sup>me</sup> Cécile Bruyère*, éd. René Rancœur, Éditions du Cèdre, 1950, p. 19 et 20.

Je suis chargée de vous dire ce qui suit [...] : elle déplore que vous n'ayez pu répondre aussitôt par un acquiescement à son conseil : toute sa famille était à Rome à cause du mariage de sa cousine germaine avec Napoléon et, par les siens, elle était sûre de la façon dont la commission se ferait. Mais avec les Eminences l'on n'a jamais qu'une demi-discrétion, car entre eux ils se disent tout ou à peu près. Vannutelli est enragé contre vous, Battandier de même. Un autre a écrit qu'il était bien heureux de ne pas faire partie de l'Index pour n'avoir pas à refuser q[ue]lq[ue] chose à la Mère. [...] Aussi - autant que sa splendide sérénité le lui permette - est-elle fort affectée de votre retard à lui répondre que vous êtes prêt à suivre son conseil.

Maintenant elle me déclare que si vous ne publiez pas avec éclat votre soumission, on feindra de n'y voir qu'une manœuvre [...] Elle est certaine que votre message doit passer hiérarchiquement par l'Evêque de Poitiers car, me dit-elle, c'est une gloire, pensez-y bien, que d'en être chargé. Et Ligugé étant près de Poitiers, l'évêque de Poitiers se trouve désigné comme son chef spirituel. C'est d'autant plus merveilleux que Durtal ait cette bienveillance acquise que ce M[onse]i[gneu]r-là est l'intime du cardinal Richard aveuglément opposé à Durtal [...].

Elle me dit de ne pas vous étonner ni vous choquer si un beau jour elle vous appelle *mon enfant* en vous écrivant ; ce *monsieur* lui répugne. Je l'ai remerciée pour vous à genoux, mon ami, l'assurant que vous étiez absolument capable d'apprécier la maternité d'une âme comme la sienne. Elle est d'une douceur ! Je l'appelle ma Jésulette, c'est la sœurlette de l'enfant Jésus [...].

*Je suis sûre* que ce soir, que demain, que jusqu'au bout vous serez défendu par elle : "dites-lui mon enfant que vous m'avez acquise à lui". Elle donnera en tout cas le coup définitif, assurée que quand on lui aura dit non à elle il n'y aura plus rien à faire - et se réservant d'arriver après ceux auxquels on aurait dit non - et de tenter le dernier coup. Mais c'est une femme d'une extraordinaire sûreté de jugement et d'action et qui ne protège pas à moitié<sup>15</sup> !

Cette belle stratégie n'a guère convaincu Huysmans, qui, de Ligugé, écrit aux Leclaire, trois jours plus tard, le 11 décembre 1898 :

Je suis ahuri par mes deux toquées, la prieure d'Alger et M<sup>me</sup> de S[ain]te-Foix qui, affolées, dans leur amitié, par les menaces de l'Index, m'accablent de lettres, me supplient d'écrire dans les journaux que je suis prêt à tout réparer.

---

15 Voir ci-dessous la Lettre 3.

C'est ce qu'on pourrait appeler de la moutarde avant dîner. Je n'en ferai rien<sup>16</sup>.

Et quelques jours plus tard, le 15 décembre :

J'ai été, avec cela, dans un état d'exaspération, tous ces jours-ci - à casser des assiettes. Harcelé par Alger et Poitiers. La princesse est peut-être une sainte, mais - le P[ère] Romain a raison - c'est une agitée.

Voulait-elle pas que je fasse passer dans toute la presse une lettre pour désavouer tous mes livres. Je l'ai envoyée balader dans les grands prix<sup>17</sup>.

---

Nous publions ici douze lettres de Huysmans à la Princesse Bibesco, pour la plupart inédites<sup>18</sup>. Le texte en a été établi d'après les autographes conservés dans le fonds Lambert de la Bibliothèque de l'Arsenal. Nous y joignons deux lettres de la princesse et deux lettres de Mme de Sainte-Foix à Huysmans, conservées dans le même fonds.



Princesse Jeanne Bibesco (Bibliothèque nationale, manuscrits, Fonds Bibesco)  
(Tous droits réservés)

---

16 Fonds Lambert, Bibliothèque de l'Arsenal.

17 *Ibid.*

18 Quatre des douze lettres de Huysmans, celles de décembre 1898, du 25 décembre 1898, du 16 février 1899, du 22 décembre 1899 ont été publiées en traduction anglaise par Barbara Beaumont, dans *The Road from Decadence, from Brothel to Cloister, Selected Letters of J.-K. Huysmans*, London, The Athlone Press, 1989.

## 1 - HUYSMANS A JEANNE BIBESCO

---

[Décembre 1898]

Ma Révérende Mère,

Que vous êtes bonne de vous intéresser à mes épreuves alors que vous devez avoir les vôtres et qui ne doivent pas être douces, alors que l'on a autant de charges d'âmes !

La vérité sur mon affaire est que j'ai suscité d'inaispaisables haines moins pour avoir dit quelques dures vérités au clergé que pour avoir pris parti dans une lutte dont on ne voit pas la fin, contre les deux monastères bénédictins de Solesmes ; mes dénonciateurs sont, en somme, les mêmes que ceux qui attaquèrent si violemment à Rome, il y a quelques années, l'Abbesse de S(ain)te-Cécile de Solesmes<sup>19</sup>. Je l'ai défendue, parce que je suis sûr qu'en dehors de sa prodigieuse intelligence et de son incomparable largeur d'esprit, elle est une très-sainte moniale, et je suis englobé dans l'affaire. Le M(onsei)g(neu)r Battandier qui se remue contre moi à Rome est celui qui fut en effet le plus acharné contre l'abbesse<sup>20</sup>.

De même pour le cardinal Vannutelli qui, lors de son passage en France, récent, fut chargé par la bande de réclamer au Saint Père, même, un blâme contre Drumont et moi (tous deux ayant soutenu la même cause)<sup>21</sup>. Sa Sainteté lui refusa net ce blâme mais on peut agir en dessous et en dehors même du Pape et c'est justement ce qui se passe.

---

19 Cécile Bruyère (1845-1909), disciple de Dom Guéranger et fondatrice de l'abbaye Sainte-Cécile de Solesmes, avait eu à subir quelques attaques à la suite de la publication de son ouvrage *De l'oraison d'après les saintes Écritures* (Solesmes, 1886) : "cette œuvre qu'elle a rédigée pour les filles de son abbaye contient, je crois, quelques propositions téméraires qui n'ont pas été lues sans déplaisir à Rome" (Huysmans, *En route* (1895), éd. Pierre Cogny, Saint-Cyr-sur-Loire, Christian Pirot, 1985, p. 327).

20 Albert Battandier (1850-1921) fut vicaire général du cardinal Pitra, lequel, disciple de Dom Guéranger, occupa jusqu'en 1889 la fonction de bibliothécaire du Saint-Siège. Il publia à partir de 1897 l'*Annuaire pontifical catholique*.

21 Dans la lettre du 16 décembre 1898, Huysmans mentionne les deux frères Vannutelli. Serafino Vannutelli (1834-1915) s'était distingué lors de sa nunciature en Belgique en luttant contre la laïcisation de l'enseignement en 1879. Léon XIII le fit cardinal en 1887. Il fut préfet de la Congrégation de l'Index du 9 décembre 1893 au 1<sup>er</sup> octobre 1896 ; puis, de 1903 à 1908, secrétaire de la Congrégation du Saint-Office. Son frère Vincenzo (1836-1930) fut nonce au Brésil et au Portugal. C'est lui qui semble avoir défendu l'auteur de *La Cathédrale*. Cardinal en 1891, il occupa des postes importants à la curie romaine : préfet de la Congrégation de la Propagande (1892), archiprêtre de Sainte-Marie Majeure (1897), préfet de la Congrégation du Concile (1902). Cela peut expliquer l'indulgence dont bénéficia Huysmans. A l'époque de l'affaire de *La Cathédrale*, donc, Serafino n'était plus préfet de la Congrégation de l'Index. C'est le cardinal Andreas Steinhuber qui occupait cette fonction.

Ces renseignements, je les tiens de source sûre. En attendant, l'Evêché de Poitiers et l'abbé du monastère de Ligugé ont écrit à Rome, à mon insu, pour me défendre et peut-être auront-ils gain de cause, s'ils parviennent à se guider dans ce labyrinthe de bureaux et cette armée de prélats qu'est le Vatican.

Moi, je crois toujours que le plus sage est de se remettre entre les mains de la S[aint]e Vierge. Puis, ce serait vraiment si bête ! - *En route* a fait des masses de conversions, surtout dans le Protestantisme. Traduit en anglais, il sert à cela à Londres. Ici, les Trappes sont recrutées avec. Ce serait un vrai triomphe diabolique, s'il était frappé.

Quant à *La Cathédrale*, ce livre peut être mis entre toutes les mains. Le seul passage incriminé a trait à la représentation des péchés capitaux, sur les porches des cathédrales. J'ai soutenu cette théorie que l'Eglise exposait ainsi ses griefs, montrait l'image des vices pour en inspirer l'horreur<sup>22</sup>.

Si cette théorie est fausse, le Moyen Age est un ramassis d'imbéciles et les Evêques et les abbés de monastère qui édifièrent les cathédrales, de vieux gérontes, se laissant alors berner, ridiculiser par des architectes et des sculpteurs se moquant d'eux à leur nez et à leur barbe !

Comme c'est vraisemblable ! Jamais il n'y eut d'évêques et d'abbés plus intelligents et plus saints que dans ce temps ! En tout cas, cette opinion ne touche pas au dogme - aussi, de l'avis de tous les théologiens que je connais, *La Cathédrale* ne pourra être atteinte, en dépit des fureurs vraies ou feintes qu'elle soulève.

Mais j'ai honte de vous ennuyer ainsi. J'aime mieux vous dire que, passant l'autre jour rue Bonaparte, je vis à la devanture d'un libraire un volume intitulé : *Le Carmel de la Vallée des Consuls*, par la b[ar]onne de Reiskioeld<sup>23</sup>. Vous pensez bien que je sautai dessus et que j'examinai toutes les photographures [prises]<sup>24</sup> de votre domaine.

---

22 Huysmans édulcore quelque peu sa violente diatribe du chapitre XI de *La Cathédrale* contre la pusillanimité de l'Eglise moderne : "elles abondent ces scènes inconvenantes, ces images choisies des stupres, à Saint-Benoît-sur-Loire, à la cathédrale de Reims, au Mans, dans la crypte de Bourges, partout où se dressent des églises [...] ; ces tableaux ont fait, depuis bien des années, la joie des libres penseurs et le désespoir des catholiques ; les uns y distinguant une satire des mœurs des évêques et des moines, les autres déplorant que de pareilles turpitudes souillassent les parois du temple. L'explication de ces scènes était facile à proclamer pourtant ; loin de chercher à excuser la tolérance de l'Eglise qui les voulut, l'on devait admirer l'ampleur de son esprit et sa franchise. [...] Ce plan rentrait dans son système d'éducation, car Elle entendait façonner des âmes viriles, et non des âmelettes comme en modèlent les orthopédistes spirituels de notre temps ; [...] cette prudence qui nous abêtit depuis si longtemps, elle, remonte justement aux âges impies [...] ; et ce qu'elle s'est développée depuis ! Elle eut son grand terrain de culture dans les pompeuses et les lubriques années du soi-disant grand siècle ; le virus janséniste, le vieux suint protestant s'infiltra dans le sang des catholiques et ils l'ont encore ! - Eh bien vrai ! ils sont jolis les résultats de cette syphilis de la décence - et Durtal éclata de rire, en songeant à la cathédrale de Chartres". (*La Cathédrale* (1898), éd. Pierre Cogny, Saint-Cyr-sur-Loire, Christian Pirot, 1986, p. 217-219).

23 Voir ci-dessus la note 6.

24 Lecture conjecturale.

Puis comme tout arrive ensemble, je reçus la visite d'un vieil ami, le P[ère] Dom Romain, abbé des Bénédictins de S[ain]t-Benoît d'En Calcat<sup>25</sup>, qui me dit vous connaître et me parle si affectueusement de votre œuvre ! Décidément, tout le monde se connaît, ici bas.

J'ai reçu une lettre de Mme de S[ain]te-Foix. La retraite que vous avez été assez bonne pour lui accorder lui a fait vraiment grand bien. On la sent plus résignée et plus joyeuse et plus en Dieu. C'est une vraie bonne œuvre, cela.

Merci du signet, je le place dans mon livre aux dernières strophes du dernier psaume de la Pénitence que je ne puis cesser de répéter à Dieu, du matin au soir, car il est si approprié à ma situation, à mes désirs, à mes ennuis : *notam fac viam in qua ambulem*<sup>26</sup>...

Quelle littérature vraiment divine que ces Psaumes ! comme tout y est, comme le Prophète a prévu tous nos états d'âme, comme nous n'avons rien à inventer pour parler, sans lui, à Dieu ! Et le *Miserere* ! ce sont en quelque sorte les toniques et les cordiaux des pauvres âmes.

Merci encore, ma Révérende Mère, et veuillez bien prendre ici toutes les nouvelles assurances de mes sentiments respectueux et bien dévoués in X<sup>io</sup>.

Huysmans

---

25 L'abbaye de Saint-Benoît d'En Calcat, fondée en 1890, rattachée à la Congrégation de Subiaco, est située sur un affluent du Sor, non loin de Castres.

26 "*Fac mihi notam viam in qua ambulem*", Psaume 143 (Vulgate 142), *Prière du juste persécuté*, verset 24, "fais-moi connaître la voie où j'irai".



## 2 - M<sup>me</sup> DE SAINTE-FOIX A HUYSMANS<sup>27</sup>

---

Petit Théâtre Français  
10, Faubourg Poissonnière, Paris.

[Alger, décembre 1898]

Cher ami,

Je reçois des Esseintes dans ce logis où il devait s'enfoncer tout *A rebours* de la voie où Dieu l'appelait ; mais Dieu l'a ramené quand même par le grand cercle. Merci, je souris à cette bonne physionomie sympathique dont l'air de mélancolie profonde qui regarde en dedans n'est pas pour me faire la moue - au contraire. Parce qu'il me semble que je puis un peu descendre avec vous dans ces beaux abîmes au bord, et aux parois desquels nous entassons toutes sortes de broussailles - mais au fond Il y réside. Merci, mon ami.

Avec *Là-bas* vous prêchez une convertie. Si ce n'était que des saintes gens qui se fussent effarés - je ne me serais pas émue, mais, entr'autres parmi mes camarades, le Directeur de *La Dépêche*, mais des officiers de zouave s'en sont scandalisés et les voix de ces profanes ayant l'air de me dire que je suis moins pudique qu'eux en soutenant ce livre m'inquiètent parce que les dévots s'en font argument.

Je l'ai revue samedi encore Elle ; je la connaissais bien : elle a écrit de plusieurs côtés pour Durtal. Le Pape est pour vous ; pour vous sont plusieurs cardinaux ; mais une congrégation terriblement puissante a *juré* votre perte. On ne vous reproche rien d'anti-théologique. En réalité on vous reproche vos attaques contre des personnalités appelées aux honneurs par Rome et les traitant de si haut, c'est Rome que vous avez, paraît-il, ainsi quelque peu atteinte... On aurait passé sur toutes vos autres hardiesses. Et il m'a été affirmé que vos ennemis *tremblent* que vous ne publiiez les dix lignes de soumission *qui sont attendues* pour qu'on vous absolve : "Je ne pensais pas avoir rien écrit de contraire au sentiment de l'Eglise dont je suis le fils fervent et respectueux. Mais si q[ue]lq[ue] chose de moi a pu être interprété contre Elle, je le rétracte absolument".

Le conseil part d'une âme haute, amie et *renseignée* : n'hésitez point ! On vous reproche de manquer de charité, ne vous attirez pas le reproche de manquer d'humilité ; les imbéciles verraient en vous un Père Hyacinthe<sup>28</sup> et ceux qui vous aiment souffriraient peut-être plus que vous.

---

<sup>27</sup> Dactylographie de Pierre Lambert.

<sup>28</sup> Charles Loyson (1827-1912), prédicateur français, connu sous le nom de Père Hyacinthe. Formé chez les Carmes de Lyon, il commence à prêcher à Notre-Dame en 1865. Ses thèses paraissent vite suspectes par leur libéralisme et sont dénoncées par *L'Univers*. En 1869, il rompt avec les Carmes. Dans une lettre au supérieur de la congrégation, il dénonce les dérives du catholicisme, causes d'après lui de l'anarchie sociale. Barbey d'Aurevilly voyait en lui un "excrément de Michelet", un sous-Lamennais. Excommunié en 1872, il se marie, devient curé de Genève, puis prononce à Paris des conférences qui remportent un certain succès. Il crée alors une église "gallicane".

Les évêques nécessairement ne sont pas vos défenseurs ! L'un a répondu : Comment irions-nous soutenir q[uel]q[u'un] qui nous traite de maquignons d'âmes et déclare que les aumôniers de couvents contemplatifs sont nécessairement insuffisants parce que choisis par nous ?

Vous jetteriez tous vos adversaires dans le marasme, vous avez ce moyen de les déconcerter car les plus acharnés ont déclaré et comptent que *jamais* vous n'aurez assez d'humilité vraie *pour leur jouer ce tour-là*.

Cher ami, une fois de plus je dois constater que ma vie suit de loin parallèlement la vôtre. Si ma Mère gâte-âme avait été une "lâcheuse" j'étais lâchée. Deux folles qui - et elles piaillent sur *Là-bas* qu'elles ont lu d'un bout à l'autre tout de même ! qui mêlent le mysticisme aux effervescences d'une amitié... amoureuse (l'une tuera celle qui se mariera !) sont venues sans que je les eusse connues me demander un service - il ne s'agissait pas d'argent - J'ai donc promis et fait ce qu'on voulait [...]<sup>29</sup>.

[...] charité, ce qui a ému sa fierté maternelle. Le Directeur galant homme et homme discret questionné par moi m'a répondu le mieux du monde et s'est amusé gentiment à me passer aujourd'hui deux articles à la fois. Vous y démêlerez (dans *L'Algérie* du moins) le fond de l'histoire. Je puis donc consacrer quand je voudrais une chronique tout entière à la bibliographie. Passez-moi aussi les bouquins dont vous n'avez que faire. Et procurez-vous *La Croix de Jésus* dont vous me direz des nouvelles : je possède *Le Carmel de la Vallée des Consuls*, et j'ai les yeux humides chaque fois que je regarde ce parloir, cette chapelle où je les ai entendues se donner l'effroyable discipline avec la violence et la rapidité la plus inouïe.

Je l'ai dit à Elle samedi : "En entrant dans le monastère j'ai le sentiment effronté que je rentre chez moi". Je pense que vous lui aurez répondu - Tout ce qu'on vous en dira n'est rien, il faut l'entendre ! aller au fond de ce cœur ! elle trouve de ces délicatesses inqualifiables. Elle m'a chargée pour Madame de Costa d'une commission divine qui a désarmé à jamais, en la conquérant, cette grosse bonne maman adoptive, armée en jalousie de tout ce qui m'approche. Au milieu de tout ça, mon très cher théâtrophobe (je vous r'aurai vos deux exhortations de Mère Bénie, vous les avez gagnées ; quant à moi j'ai écrit deux pièces pour Guignols dont l'une est pleine de mystère et de rêve. Cela me fait quinze pièces de théâtre achevées ! Voilez-vous la face. Mais elle a béni *les Yeux clos* ! Je vous les ferai un jour avaler<sup>30</sup>.

---

29 Lacune, indique Pierre Lambert, "la suite de la lettre se trouvant sur d'autres feuillets qui manquent".

30 Manquent la fin et la signature.

### 3 - M<sup>me</sup> DE SAINTE-FOIX A HUYSMANS <sup>31</sup>

---

Petit Théâtre Français  
10, Faubourg Poissonnière, Paris.

Alger, 7 et 8 décembre 1898

Cher ami,

Au reçu de votre carte, j'ai tout laissé pour aller la jeter à la poste à l'adresse de ma Mère chez laquelle je n'osais grimper à cause de la retraite sévère qu'elles font.

Tantôt, mercredi, elle m'a envoyé enlever en voiture durant mon déjeuner et s'est écriée après le *Deo gratias* du parloir : "Ah ! ce Huysmans ! ce que vous me faites faire pour lui !".

Alors, mon cher ami, les choses les meilleures à votre adresse : la sincère admiration de vous réfréner de si naturels instincts de représailles - mais surtout, par dessus tout, l'inquiétude que vous n'arriverez trop tard, ce qui a déterminé le télégramme à l'adresse de Durtal et dont elle a payé les frais, connaissant la bourse de votre amie. Je suis chargée de vous dire ce qui suit : elle ne vous écrira pas, et me charge de le faire ; elle n'arriverait pas à temps à cause de la longueur des offices actuels.

Elle déplore que vous n'ayez pas répondu aussitôt par un acquiescement à son conseil : toute sa famille était à Rome à cause du mariage de sa cousine germaine avec Napoléon et, par les siens, elle était sûre de la façon dont la commission se ferait. Mais avec les Eminences, l'on n'a jamais qu'une demi-discrétion, car entre eux ils se disent tout, ou à peu près. Vannutelli est enragé contre vous, Battandier de même. Un autre a écrit qu'il était bien heureux de ne pas faire partie de l'Index pour n'avoir pas à refuser quelque chose à la Mère. Les Italiens se retranchent derrière ceci qu'ils ne lisent pas eux pour les juger les livres français, craignant, faute de posséder le génie de la langue, de se mettre dedans pour un mot.

Elle avait M[onseil]g[neu]r Langénieux <sup>32</sup> et un autre il y a huit jours à Rome, qui auraient agi. Et Mr Oury notre futur archevêque étant à Paris il y a une semaine, elle voulait vous envoyer à lui, qui la cajole beaucoup et vous eût soutenu.

Aussi - autant que sa splendide sérénité le lui permette - est-elle fort affectée de votre retard à lui répondre que vous étiez prêt à suivre son conseil.

Maintenant elle me déclare que si vous ne publiez pas avec éclat votre soumission, on feindra de n'y voir qu'une manœuvre et l'on vous jettera au nez la parole de l'Ecriture : "Si vous rougissez de moi devant les hommes, je rougirai de vous devant mon Père".

---

31 Dactylographie de Pierre Lambert.

32 Benoît-Marie Langénieux (1824-1905), archevêque de Reims à partir de 1874, cardinal en 1886. Adversaire farouche des lois sur les congrégations, écouté de Léon XIII, il contribua à la béatification de Jeanne d'Arc.

Elle est *convaincue* que votre proclamation imprimée au grand jour consternerait vos ennemis. Enfin, elle s'étonne que vous n'ayez pas sollicité l'appui des Trappes (ici, ils distribuent vos ouvrages qui leur attirent des recrues), que vous ne vous soyez pas muni de bonnes lettres bien sincères et que vous ne soyez pas parti à Rome porter vous-même vos hommages au S[aint]-Père.

Elle est certaine que votre message doit passer hiérarchiquement par l'évêque de Poitiers, car, me dit-elle, c'est une gloire, pensez-y bien, que d'en être chargé - et Ligugé étant près de Poitiers, l'évêque de Poitiers se trouve désigné comme son chef spirituel. C'est d'autant plus merveilleux que Durtal ait cette bienveillance acquise que ce M[onseigneur]-là est l'intime du cardinal Richard<sup>33</sup> aveuglement opposé à Durtal. Donc on ne s'expliquera pas que l'évêque qui le protège, est l'ami de ses projets, n'ait pas l'honneur de transmettre sa soumission. Une lettre d'Evêque arrive *toujours* et on lui doit une réponse administrative. Songez qu'ici je m'oublie, mon enfant, poursuivait ma jeune Maman - car pour moi ce serait une très grande gloire que de faire éclater la hauteur de cette âme, mais son intérêt d'abord. Or, nous nous trouvons entre des rouages compliqués : on s'étonnerait qu'il soit allé en Afrique chercher son porteur de message au fond du Carmel ; on le croirait abandonné de partout ailleurs.

Enfin, ajoute-t-elle, j'ai d'énormes ménagements à garder, car chacun des cardinaux que je connais parlera à l'autre, et chacun de ceux à qui je n'aurai pas adressé le message pour qu'il le porte sera froissé de n'avoir pas été choisi.

Il faut éviter aussi ceci que, pour s'épargner la peine de mon insistance, ils ne prononcent immédiatement la sentence afin de couper court et pouvoir m'écrire que je suis arrivée après la décision prise. C'est pourquoi une immédiate déclaration publique est indispensable ; surtout que Huysmans fasse valoir ceci qu'en général l'Index est prononcé très rapidement après l'apparition du livre incriminé et qu'ici l'on a attendu des années et vingt éditions pour juger *En route* dangereux, ce qui montre bien que le courant aurait été produit par l'œuvre de haine.

Elle me conseille un très bel article dans *La Dépêche* qui est le journal capital d'Alger. Alger représente un peu, beaucoup l'Eglise d'Afrique et je saurai calmer les susceptibilités des M[onseigneurs] et prêtres qui se trouvent blessés par vos lignes, en déclarant que cela ne peut pas plus atteindre les bons, qu'une mercuriale ne m'atteindrait. L'article passerait par de bonnes mains et serait signé *Algérie*, car figurez-vous que cette Algérie représente l'esprit religieux de la presse ici !

Mère m'a dit tout cela avec des ménagements infinis que mon extrême fatigue - car je suis bousculée dans les préparatifs d'une kermesse - vous traduisent (*sic*) très brutalement. Elle me dit de ne pas vous étonner ni vous choquer si un beau jour elle vous appelle *mon enfant* en vous écrivant ; ce Monsieur lui répugne. Je l'ai remerciée pour vous à genoux, mon ami, l'assurant

---

33 François-Marie Richard de la Vergne (1819-1908), évêque de Belley de 1872 à 1875, commença le procès en béatification du curé d'Ars. Archevêque de Paris à partir de 1886, cardinal en 1889, il défendit les congrégations et lutta contre la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

que vous étiez absolument capable d'apprécier la maternité d'une âme comme la sienne. Elle est d'une douceur ! Je l'appelle ma Jésuslette, c'est la Sœurlette de l'Enfant Jésus. Elle a planté un mandarinier qui a été baptisé : le petit béni, c'est son filleul - et en reconnaissance de votre déclaration *publiée*, elle vous enverra de ses mandarines, de ses mandarines à elle qui sont énormes, et dont elle époussette et baigne elle-même les feuilles !

Quant à agir, cher Durtal, n'ayez ni crainte, ni doute à ce sujet. Mais elle veut que votre coup d'état lui donne la possibilité d'une action parallèle ; elle ne veut surtout pas être une cause de peine pour l'évêque de Poitiers et refuse de lui être préférée. Mais, tout en vous écrivant qu'elle ne devait pas se mettre en avant, elle avait déployé à votre sujet une activité merveilleuse - et *je suis sûre* que ce soir, que demain, que jusqu'au bout vous serez défendu par elle : "dites-lui, mon enfant, que vous m'avez acquise à lui". Elle donnera en tout cas le coup définitif, assurée que quand on lui aura dit non à elle, il n'y aura plus rien à faire - et se réservant d'arriver après ceux auxquels on aurait dit non - et de tenter le dernier coup. Mais c'est une femme d'une extraordinaire sûreté de jugement et d'action et qui ne protège pas à moitié.

Vous m'avez donc valu, cher ami, cette causerie imprévue de tantôt, une tablette de chocolat, agréable et utile ! et la permission de monter élaborer à ce cher parloir, dont vous avez le portrait, notre télégramme de réponse.

Je vous loue de votre pardon des injures ! - Moi, je suis visée de plus en plus. On a soutenu à M. de Galland que j'avais livré aux yeux un passage de ses lettres ; il n'y a qu'un malheur, c'est que ce passage il ne me l'avait *jamaï écrit* - ça l'a amusé quand on le lui a cité ! Je pardonne aussi, mais je n'y ai guère de mérite, car ses petites attaques n'ont plus de portée du moment que ma Mère les a repoussées de son pied de princesse !...

Mais que d'autres ennuis !... Mes articles me craquent dans la main et je me vois forcée de jouer moi-même un rôle de coquette ! pour ne pas faire défaut aux pauvres ! - Quelle perspective, mon cher Durtal. Dépêchez-vous de l'emporter et de penser ensuite aux oblates de Ligugé. Je prépare une grosse machine que j'adore déjà d'un amour de mère.

Je terminerai ceci demain au matin avant le départ du courrier. Pour ce soir, bonne nuit. Ah ! oui je prie pour vous - ne m'oubliez pas en Dieu, j'ai très besoin d'être tenue, et sans le Directeur que j'ai, j'aurais une conscience excessivement en peine.

Voici l'heure du courrier ce matin jeudi. Peut-être avez-vous télégraphié à Mère. J'ai eu l'avis très tard que vous aviez reçu notre dépêche à 8 h 15 du soir.

Expliquez-vous bien. Envoyez à Mère un double de votre déclaration de soumission ; il est urgent qu'elle l'ait en mains *quoi qu'il en soit*, car vous ne savez pas ce qu'elle peut quand elle veut - et votre âme est désormais sa fille.

Bien à notre cher Durtal in X°.

#### 4 - HUYSMANS A JEANNE BIBESCO

---

Paris, 16 décembre 1898

Ma T[rès] Révérende Mère,

Sœur Calixte a dû vous dire où en était, de mon côté, l'affaire de Rome. Sur le conseil des amis Bénédictins, des amis du clergé de Paris et de Poitiers, j'ai adressé par l'entremise de l'Evêché de cette dernière ville, une lettre au cardinal Préfet de la C[ongrégati]on de l'Index, disant, en substance, ceci :

Rien ne me serait plus douloureux que d'avoir pu contrister par mes livres, la S[ain]te Eglise et le S[ain]t-Siège dont je suis et veux rester le fils humble et soumis.

Si donc, dans mes livres, il y a des passages de cette nature, je suis prêt à les rectifier ou à les supprimer.

Je prie, en conséquence, Son Eminence de vouloir bien me les faire signaler. J'ajoute que si j'étais frappé, nombre de gens convertis par *En route* ne comprendraient plus et qu'on m'enlèverait tout crédit, toute force, auprès de tout un public, dans lequel je puis *seul* pénétrer, puisque je suis *seul* à Paris, à soutenir le Catholicisme dans les journaux à fort tirage.

D'une lettre reçue, ce matin, du Secrétaire G[énéral] de l'Evêché de Poitiers, il résulte que ma requête est partie pour Rome.

L'on m'a également demandé une lettre de remerciements - partie en même temps que l'autre pour le c(ardin)al Vannutelli qui, paraît-il, me défendrait à Rome.

Lequel ? il y a deux Vannutelli<sup>34</sup>. Il y aurait donc un ami et un ennemi. Je n'en sais rien, mais enfin j'ai fait ce qu'on me demandait.

Voilà où nous en sommes. C'est un peu une bouteille à l'encre. Espérons que la bonne Mère la filtrera et éclaircira tous ces points.

L'Abbé Primat des Bénédictins, à Rome, Dom Hildebrand de Hemptimme<sup>35</sup>, a été également prévenu par l'Abbé de Ligugé de toutes les vengeances préparées contre moi. Or, mes ennemis sont les mêmes que les siens qui l'ont fait traîner dans la boue, dans les feuilles de Paris. Il soutiendra donc certainement.

---

34 Voir ci-dessus la note 21.

35 Félix de Hemptimme (1849-1913), en religion Hildebrand, deuxième abbé de Maredsous, qu'il contribua à fonder, premier Primat de l'ordre bénédictin, dont il organisa la confédération. Il élabora pour Léon XIII les plans de restauration du collège Saint-Anselme, destiné à la formation des membres de l'Ordre, et en devint abbé en 1893. Son pouvoir et son influence, le partage de ses activités entre Maredsous et Rome, lui valurent quelques solides inimitiés.

Enfin les nouvelles venues de Poitiers sont plutôt rassurantes. J'espère que celles que vous aurez obtenues, de votre côté, ma T[rès] Révérende Mère, les corroboreront.

Mais laissons tout cela, car vraiment, c'est d'un intérêt médiocre, alors qu'on a si peu de temps sur la terre pour travailler et pour prier.

Je me console un peu de ces ennuis et d'une grippe qui me tient chez moi, en lisant la vie de s[ain]te Thérèse, écrite par une Carmélite de Bayeux, en 2 vol[umes]<sup>36</sup>. Elle est bien faite, pleine de détails. Ah ! Seigneur ! ce que cela nous transporte loin de toutes ces misères ! - et puis elle a eu tant de tribulations, la chère Sainte, qu'on se prend en pitié de s'attarder sur les siennes ! Une fois de plus, elle m'a consolé.

Merci encore de toutes vos bontés, ma T[rès] Révérende Mère et veuillez bien prendre ici toute l'assurance de mes sentiments bien respectueux et dévoués en N[otre] S[eigneur].

Huysmans

---

<sup>36</sup> *Histoire de sainte Thérèse, d'après les Bollandistes, ses divers historiens et ses œuvres complètes*, Paris, Retoux-Bray, 1887, par la Révérende Mère Marie du Sacré-Cœur.

## 5 - JEANNE BIBESCO A HUYSMANS<sup>37</sup>

---

J.M.J.T.<sup>38</sup>  
Carmel d'Alger

22 décembre [1898]

Cher Monsieur Huysmans,

Dieu soit dans le temps et dans l'Eternité le lien de nos âmes.

Je vous écrirai plus longuement en janvier, le saint temps de l'Avent veut que je sois brève ; je tiens cependant à vous souhaiter un heureux Noël et j'espère que cette modeste image vous arrivera en ce beau jour.

Vous savez si je pense à vous et si je prie pour vous, vous êtes de plus entouré, soutenu, protégé par les prières de toutes mes colombes et vous triompherez.

Votre lettre au cardinal Préfet de l'Index est parfaite. Les nouvelles que j'ai reçues avant hier et aujourd'hui me semblent rassurantes... si vous étiez là, je pourrais vous montrer tout cela.

J'ai fait pour le mieux, quoique lentement et discrètement. Si je vous ai conseillé de prendre l'Evêché de Poitiers pour filière malgré la très pure gloire que j'aurais eue à voir mon écriture sur l'adresse de votre lettre à Rome, si, à ce moment, j'ai paru m'effacer c'est dans votre intérêt, mon cher enfant, dans l'intérêt de votre dignité. Je ne voulais pas que vous eussiez l'air de n'avoir *que moi* pour refuge, votre cause n'étant pas désespérée, loin de là ; mais je n'ai pas été inactive vous saurez tout cela un jour.

Ce qui me guide et me tranquillise, l'étoile des Mages dans toute votre affaire, c'est votre amour pour Dieu.

Non, quoi qu'on puisse me dire je ne me désintéresserai jamais d'une âme dévorée de zèle pour la gloire de Dieu comme l'est la chère vôtre.

Encore bien des souhaits de bonnes et saintes fêtes et l'assurance des prières et du dévouement de votre petite Mère<sup>39</sup>.

Bénie de Jésus c.i.<sup>40</sup> prieure

---

37 Dactylographie de Pierre Lambert.

38 Abréviation pour Jésus, Marie, Joseph, Thérèse.

39 Cette lettre semble avoir modifié l'opinion mitigée de Huysmans sur la prieure, puisqu'il écrit aux Leclaire, le jour de Noël 1898, son jeune ami Dulac étant au plus mal : "Je broye du noir de fumée, j'ai du ramoneur en moi - de la suie dans l'âme, du haut en bas. / Pour me consoler, j'ai reçu, il faut être juste, différentes et exquises choses, entr'autres une lettre de la jeune Bibesco, vraiment délicieuse. Par Mme de S[ain]te-Foix qui arrive passer quelques jours à Paris, j'ai appris qu'on lui avait appris d'assez jolies infamies sur son [mon] compte. Allons, ça va bien". Voir Robert Baldick, *La Vie de J.-K. Huysmans*, Denoël, 1958, p. 322. Digitized by Google

40 Selon l'usage du Carmel, cette expression signifie "carmélite indigne".



## 6 - HUYSMANS A JEANNE BIBESCO

---

Noël, 25 décembre 1898

Ma Très Révérende et bien chère Mère,

Notre Seigneur vous a vraiment donné l'intuition des lettres consolatrices venant à point, car j'ai passé une si triste nuit de Noël, chez les Bénédictins, si peu à l'unisson, hélas ! avec les allégresses de la liturgie, que je suis tout désespéré. Je suis dans un noir affreux, jugez-en. Le jour où à Ligugé, j'achetai ou plutôt me fit acheter un terrain pour bâtir, je sortis, ayant horreur de ces possessions, effaré de chez le notaire et courus auprès de Notre Dame la Grande. Il me sembla bien que c'était cela qu'elle voulait. L'arrivée d'amis de Paris venant acheter d'autres terrains et s'offrant d'eux-mêmes, à faire tous les frais d'une colonie d'oblats s'occupant d'art, me parut être une preuve de la bonté de la Mère<sup>41</sup>.

Il n'y avait plus qu'une difficulté : trouver des artistes catholiques. Or, je n'en voyais qu'un, âme blanche, admirable, peintre de talent, Charles Dulac<sup>42</sup>. Mais il était depuis trois ans absent, en Italie, chez les franciscains d'Assise et il n'y avait pas à compter du tout sur lui.

Je rentre à Paris - et paraît le bref du S[ain]t Père sur l'oblature Bénédictine et en même temps, Dulac arrive se mettre à ma disposition. Je remerciai la S[ain]te Vierge et ne doutai plus. Et Dulac se meurt !! - Tandis que nous courions pour le faire admettre chez les frères Jean de Dieu, le médecin, ou l'urgence, le faisait transporter à l'hôpital Beaujon, et tout espoir est perdu.

C'est la pierre angulaire de l'édifice, brisée. Qu'est-ce que cela veut dire ? évidemment notre Seigneur fait tout bien, mais c'est affreux d'aller ainsi à tâtons et de perdre un ami juste au moment où on le retrouve. Noël s'était changé en la Semaine Sainte, cette nuit. Mais vous avez raison et je relis votre douce broderie, en demandant quelques clartés à Dieu.

---

41 Huysmans se rendit pour la première fois à Ligugé en juillet 1898, invité par Gustave Boucher, qui y résidait. Il prolongea son séjour et acheta un terrain, imité par les Leclaire. Les projets de construction formés dès l'automne aboutirent en 1899 : Huysmans et les Leclaire s'installent dans la Maison Notre-Dame (voir la lettre du 17 janvier 1899). Mais le rêve d'une communauté d'artistes ne pourra se réaliser, en partie en raison de la mort de Dulac. Voir Richard Griffiths, "Huysmans et le problème de l'artiste chrétien", *Huysmans : une esthétique de la décadence*, actes du colloque de Bâle, Mulhouse et Colmar (5-7 novembre 1984), Genève-Paris, Slatkine-Champion, 1987, p. 237-247.

42 Charles-Marie Dulac, peintre du renouveau religieux, que Huysmans comptait parmi ceux qu'il voulait réunir, dans cette communauté d'artistes, avec Jean de Caldain, Charles Rivière, l'abbé Broussolle. Au printemps 1899, Henry Cochin et Pierre Roche organisèrent une exposition de ses œuvres à la galerie Vollard ; ils demandèrent à Huysmans une préface pour le catalogue. Ce texte parut également dans *L'Echo*, le 12 avril 1899, et fut recueilli dans *De tout* (Plon, 1901, p. 125-136).

Je ne sais comment vous remercier de toutes vos bontés. Voici ce que je possède de renseignements depuis ma dernière lettre :

La lettre a été remise en mains propres au cardinal Préfet de l'Index. Je vous envoie ci-joint la copie.

Or, comme vous le verrez, il y a une phrase où je fais remarquer à son Eminence que seul à Paris, je défends le catholicisme dans les journaux à fort tirage et que, par conséquent, si l'on me frappe, l'on m'enlève tout crédit et toute force pour continuer à faire un peu de bien dans le monde où je pénètre et où les feuilles catholiques ne peuvent entrer.

Cet argument paraît avoir porté, car j'ai reçu de Poitiers la demande d'expédier d'urgence une série de mes articles pour être envoyée à Rome, ce que j'ai fait.

D'autre part, je vais faire paraître un volume intitulé : *Pages catholiques*<sup>43</sup> extraites de mes livres et pouvant aller dans le monde catholique, dans les couvents, partout. Ce volume sera précédé d'une longue étude de l'abbé Mugnier, le premier vicaire de S[ain]te-Clotilde, qui jouit d'une énorme influence. Et dans ce préambule nous traiterons la question des anciens livres. Il fera toutes les réserves nécessaires et j'approuverai.

Il me semble que j'aurai ainsi pu donner satisfaction à la meute acharnée que j'ai aux jambes. Il est vrai qu'elle inventera autre chose, mais je ne bougerai pas.

Merci de vos prières, de celles de vos saintes filles. Vous voyez s'il en est besoin. Faites prier aussi pour le pauvre petit Dulac, encore que celui-là le ciel l'attende. 25 ans à peine ! - Et maintenant que vous souhaiterai-je en retour de tous vos adjuvants saints, sinon la prospérité de votre noviciat ; cela doit vous tenir plus à cœur que tout et je le demande à Dieu, de tout mon cœur, pour l'an qui vient.

Veuillez agréer, ma T[rès] Révérende et chère Mère, toute l'assurance de mon bien affectueux et bien respectueux dévouement.

Huysmans

---

43 Publiée à l'automne 1899, cette anthologie fut préfacée par l'abbé Mugnier et attira de nombreux lecteurs. Huysmans considérait ces textes comme "des tisanes pour les rhumes d'âme".

COPIE DE LA LETTRE AU PRÉFET DE L'INDEX,  
JOINTE PAR HUYSMANS  
A SA LETTRE DU 25 DÉCEMBRE 1898  
A JEANNE BIBESCO

---

Paris, le 12 décembre 1898

A S[on] É[minence] le Cardinal, Préfet de la Sacrée Congrégation de l'Index,

Éminence,

Le bruit court à Paris que *La Cathédrale* et que plusieurs de mes autres livres seraient, à la suite de dénonciations dues à des vengeances personnelles, traduits devant la Sacrée Congrég[ati]on de l'Index, comme contenant des passages de nature à offenser la Sainte Eglise et le Saint-Siège.

Je ne sais si ce bruit est fondé ; mais, en tout cas, qu'il me soit permis d'assurer à Votre Éminence que rien ne me serait plus douloureux que d'avoir pu contrister l'Eglise et le Souverain Pontife, dont je suis et veux rester le fils humble et soumis.

Si donc, il se trouve dans ces ouvrages incriminés des pages qui renferment des erreurs relatives au dogme ou des idées qui puissent être jugées offensantes pour l'Eglise ou pour sa Sainteté, je suis prêt à les retarder et à les effacer.

Dans ces conditions, j'oserai supplier Votre Éminence de vouloir bien me faire signaler lesdits passages, afin de me mettre, en connaissance de cause, à même de les rectifier, suivant les indications qui me seraient données ou de les supprimer complètement.

Que Votre Éminence me permette encore d'ajouter ceci :

Mon livre *En route* a fait, grâce au Seigneur qui se sert des plus médiocres instruments, de nombreuses conversions et puissamment aidé au recrutement des Trappes - ces faits sont de notoriété publique - D'autre part, *seul*, à Paris, actuellement, je défends le catholicisme dans les journaux à fort tirage qui pénètrent là où la presse exclusivement religieuse ne peut entrer, en raison même de son faible débit et des matières spéciales qu'on y traite.

Si donc, j'étais frappé, nombre de catholiques revenus à Dieu, par cette entremise, ne comprendraient plus, et, moi, je demeurerais dénué de toute force, de tout crédit, auprès de ces masses dans lesquelles j'ai réussi à faire quelque bien.

Plaise enfin à votre paternelle Sollicitude, de me laisser protester avec la dernière énergie contre les bruits que l'on fait courir sur mon compte, à propos de la sincérité de ma conversion, ce sont d'abominables calomnies et d'odieux mensonges. Il vous sera facile, d'ailleurs, de vous assurer que je dis vrai, en vous adressant, si vous le jugez bon, au R.P. Augustin, abbé de la Trappe de N[otre]-D[ame] d'Igny, dans le monastère duquel je me suis réconcilié avec Notre Seigneur. Les R[évéréndissim]es Abbés Bénédictins de Solesmes, de Ligugé, de S[ain]t-Benoît d'En Calcat, qui me connaissent aussi, pourraient, au besoin, vous renseigner, à ce sujet.

Dans l'espoir que Votre Éminence daignera prendre ma requête en considération, je La prie d'agréer, etc...

**BROUILLON DE LA LETTRE ADRESSÉE  
PAR HUYSMANS AU CARDINAL VANNUTELLI\***

*(Les lettres et mots biffés sont transcrits entre crochets droits,  
les lettres et mots ajoutés entre crochets aigus).*

---

12 Xbre 98

A son Éminence le Cardinal Vannutelli,

Éminence,

Je suis informé que vous avez daigné prendre ma défense contre les dénonciations dues à des vengeances personnelles, dont je suis l'objet, à propos de mes livres, devant le tribunal de la Sacrée Congrégation de l'Index.

Permettez-moi de vous remercier < de tout mon cœur > de votre < haute et de votre > charitable intervention [de tout mon cœur] et de vous assurer que vous n'aurez point à regretter d'avoir [aidé] protégé un écrivain qui n'obéit [à des sentiments de rev] comme on [l'insinue], nullement à des sentiments de révolte. Car rien ne me ferait plus de peine que d'offenser la Sainte Eglise et le St Siège, dont je suis et veux rester le fils [dévoué] humble et soumis.

Si donc, il se trouvait dans mes ouvrages des erreurs dogmatiques ou des idées qui puissent choquer l'Eglise, je suis tout prêt à les rectifier ou à les supprimer, [et j'en ferai publiquement, si la (?) le désire, l'aveu].

Laissez-moi ajouter encore ceci, Éminence. < Un de mes livres > *En route* a fait < grâce au Seigneur > de nombreuses conversions et aidé puissamment au recrutement des Trappes, traduit en anglais, il a ramené dans le sein de l'Eglise, beaucoup de protestants. D'autre part, *seul*, à l'heure actuelle, [à Paris], je défends dans les journaux à fort tirage, le catholicisme [à Paris] et le fait pénétrer là où les [journaux] feuilles religieuses ne peuvent < entrer >, à raison même de leur faible débit. Si donc j'étais frappé, nombre de catholiques revenus à Dieu par l'entremise de mes livres ne comprendraient plus et quant à moi, ce serait m'enlever toute force, tout crédit auprès de ces masses dans lesquelles je réussis à faire un peu de bien.

Mais cela ne sera pas, [gra] du moment que votre paternelle Sollicitude veut bien s'émouvoir en faveur d'un homme qui, ne pouvant lui témoigner effectivement < toute > sa [reconnaissance] gratitude priera au moins [la Ste Vierge] N.S. de se faire à sa place sa débitrice < auprès de la personne vénérable > de Votre Éminence.

Veuillez agréer, je vous prie, Éminence, le profond respect de votre respectueux et très reconnaissant

que votre Paternelle Sollicitude veut bien s'émouvoir [et prendre sous sa haute protection] et [couvrir] aider de sa haute influence un [des fils de l'Église qui ne pouvant] des enfants de l'Église qui a pu se tromper mais qui ne demande qu'à < mieux et à > bien faire.

Veillez agréer, je vous prie, Éminence, avec tout le témoignage de ma reconnaissance, l'assurance de mes sentiments les plus respectueux et les plus dévoués.

*En marge du quatrième paragraphe :*

je n'attribue point cela au mérite du livre, mais bien à la grâce de N.S. qui a daigné s'

je ne dis point cela pour en tirer vanité car je sais bien que

## 7 - HUYSMANS A JEANNE BIBESCO

---

Paris, 17 janvier 1899

Ma très révérende et chère Mère,

J'ai reçu, hier au soir, une petite caisse nantie d'une belle étiquette gothique, et contenant des mandarines qui embaument et ressemblent à de jolies balles d'or ; ce serait pitié de les ouvrir, si après l'allégresse de l'odorat et de la vue, elles ne devaient se révéler encore un charme pour le goût<sup>45</sup>.

Elles sont exquis, parfumées et juteuses, capables d'induire au péché de gourmandise, mais j'ai assez mangé de haricots mal cuits dans de l'huile chaude sentant le quinquet, à la Trappe, pour pouvoir, sans risquer trop de coupes, une fois, me régaler.

Merci donc, ma Très Révérende Mère. Dimanche pendant la messe, je pensais à vous, me demandant si c'était votre fête, à cause du saint nom de Jésus ? ou si elle se référait à une autre fête de Notre Seigneur et, dans l'incertitude, j'ai prié la S[ain]te Vierge de vous augmenter ses grâces pour cette [fête]<sup>46</sup> et pour les autres fêtes de son Fils et de guérir les sœurs malades que vous pourriez avoir.

En fait de malade ! l'année a tristement débuté pour moi ; le pauvre petit Dulac dont je vous avais parlé est mort et c'est une perte irréparable, car il avait ensemble la sainteté et le talent. J'ai été très accablé ; maintenant, songeant qu'il est heureux, je me dis que je n'ai pas le droit de me plaindre, mais, n'importe ; ce départ pour Ligugé qui eût été presque joyeux, me fait peur ; la construction de la bâtisse m'inquiète. J'ai horreur d'une possession qui est contraire à toutes mes idées et si je me suis mis dans tant de dépenses et tant d'ennuis, c'est parce que je pensais que ce n'était pas pour moi seul, et que je voulais, une fois l'œuvre fondée, ne garder que l'usufruit de la propriété, en la donnant en tous biens, au monastère. Aujourd'hui tout est par terre, et je ne comprends plus ; à moins que Dieu ne suscite des oblats qui puissent prendre la place du petit Dulac. Mais, hélas ! ou les artistes ont du talent et n'ont pas de piété, ou ils ont de la piété et pas de talent. Telle est la situation à l'heure actuelle. En attendant que la Mère intervienne à ce sujet, la bâtisse monte et je vous envoie, si point ne vous l'ai déjà adressée, l'inscription qui a été scellée dans un tube et mise dans la première pierre, en attendant que le bon Abbé de Ligugé bénisse, lui-même, la maison lorsqu'elle sera achevée.

---

45 La prieure avait coutume d'envoyer à ses amis et à sa famille, l'hiver, des mandarines récoltées au Carmel.

46 Lecture conjecturale.

Ici, les attaques continuent toujours. L'abbé Belleville qui avait pondu contre moi un long libelle, ennuyé sans doute de voir que je ne lui répondais point, en a fait un second qu'il a fait distribuer à domicile dans le clergé de Paris ; mais le résultat est bon. Devant cette haine que rien n'explique, puisque ce prêtre ne m'a jamais, ni connu, ni vu, tout le monde le juge durement et comme me l'a écrit l'abbesse de Solesmes à laquelle ce factum fut dépêché, c'est au dessous de tout, comme critique, et au point de vue de la dignité sacerdotale et du sens chrétien.

Il n'y a donc pas à s'en préoccuper, sinon pour lui qui, après de si méchante besogne, dit sa messe. Les nouvelles reçues de Poitiers sont bonnes et Solesmes en a eu, de son côté, de très-rassurantes. Deo gratias !

Ne pouvant encore partir à Ligugé, je me désennuie un peu, après les heures de travail et d'église, en allant à la chasse des crucifix qui sont le premier meuble à avoir pour les chambres de là-bas. Et je fouille les bric-à-brac, pour en trouver d'anciens et ne pas être obligé d'acheter les horribles croix de la rue S[saint]-Sulpice. Puis, comme la plupart des brocanteurs sont juifs, c'est une joie que de tirer Jésus de leurs mains. J'en ai déniché d'intéressants.

J'ai reçu une lettre de Madame de S[sain]te-Foix qui m'a mis en bonheur, je vois que la situation s'améliore. Pourvu qu'elle ne s'énervé pas trop, dans la bousculade de ce métier, et ça ira bien.

Veuillez agréer, je vous prie, ma très révérende et chère Mère, avec mes remerciements et l'éternelle quémanderie de prières, l'assurance de mes sentiments bien respectueux et dévoués.

Huysmans

## 8 - HUYSMANS A JEANNE BIBESCO

---

Paris, 16 février 1899

Ma Révérende et chère Mère,

Si je n'ai pas répondu plus tôt à votre si avenante lettre, c'est que je voulais m'acquitter de la petite commission que vous m'aviez donnée pour la bonne Abbesse de Solesmes.

C'est fait et la douce Bénédictine à qui j'ai raconté tout le mal que vous aviez eu pour moi, m'écrit une lettre d'allégresse, en me voyant tiré des griffes de la censure et va vous envoyer son *Traité de l'Oraison* dont il lui reste un dernier exemplaire<sup>47</sup>.

C'est un livre de lecture spirituelle, comme l'on n'en fait plus guère maintenant. Il y a un choix de citations extraordinaire et une certaine page sur l'à rebours du Pater, correspondant aux états différents de la vie mystique qui me semble une vraie trouvaille.

La pauvre Mère ! ce qu'elle eut d'ennuis, elle aussi, avec ce livre, au moment des tristes affaires de Solesmes que vous devez connaître. Elle est sortie de là, triomphante, avec l'assurance de ce livre implacablement sûr, au point de vue de la théologie ; mais les plus odieux potins ne l'ont pas moins poursuivi, ce livre et c'est pour cela que dans *La Cathédrale*, j'en ai amplement parlé, sur la demande du P[ère] Abbé.

Son abbaye de S[ain]te-Cécile est une merveille ; ce cloître marche merveilleusement et elle, elle est adorée de toutes ses filles. Pour connaître l'art du vrai plain-chant, c'est là qu'il faut aller. Je me rappelle, une nuit qui me reste, dans mon existence, sublime. C'était la veille de la fête de la Dédicace. J'étais à Solesmes. La bonne Mère me dit : venez, ce soir, à Matines ; la tourière sera prévenue.

J'y vais et trouve dans l'église noire, près de l'autel, une petite table, avec une lampe et les offices tout préparés. Le voile de clôture se lève et alors m'apparaît tout le chœur, avec l'Abbesse au fond. Et ce furent des chants admirables, des voix comme l'on n'en entend plus, les beautés de la liturgie m'apparaissaient, dans ce cadre, si vives, que j'en pleurais, dans mon petit coin.

Ce sont de vraies artistes. Au reste, il y a parmi elles des sœurs qui refont des enluminures du Moyen-Age, des organistes de première force. C'est l'art dans la vie contemplative. Ajoutez, dans ce cloître, le mélange fondu de la plus haute noblesse avec les plus simples des femmes. Les nièces de l'Empereur d'Autriche,

---

47 Voir ci-dessus la note 19.



la reine mère du Portugal, qui est, elle oblate, et de saintes filles de la bourgeoisie et du peuple<sup>48</sup>.

C'est une admirable et très sainte femme. Je la vénère et l'aime infiniment, et je suis sûr qu'elle m'aime bien aussi, car elle s'est toujours aussi mise en quatre pour m'être et agréable et utile.

“Pour moi, je suis joyeuse que vous me fournissiez un moyen de témoigner à la vaillante prieure mes respectueux sentiments et vais lui envoyer l'Oraison. C'est bien le dernier exemplaire ou presque. J'espère qu'il renaîtra un peu plus tard et bien amélioré et un peu augmenté... il en a grand besoin”. Pas tant que cela !

Rien de neuf, ici, à part cela, sinon toujours le désir de m'en aller de Paris ; je passe mon temps à rêver. Une vie d'offices, de travail, de promenades dans les bois. Par quelles épreuves se compensera cette vague paix non méritée ? je tremble, un peu, d'y penser, mais à la grâce de la bonne Mère ; Notre-Dame-la-Grande de Poitiers qui doit prendre la suite de mes douces Madones de Chartres et de Paris, m'aidera bien, j'en suis sûr. La bonté de la S[ain]te Vierge est une chose certainement incompréhensible ; mais elle est patente et elle est flagrante, quand on est un vieux pécheur, on a toujours, un petit peu, peur du Père, encore qu'on le sache singulièrement miséricordieux, tandis qu'Elle, on y va sans crainte, sachant bien qu'Elle interviendra et arrangera les choses. Faut-il que les protestants soient aveugles pour ne point voir cela !!

Je vous envoie, ma bien chère Mère, toute l'assurance de mon bien respectueux et bien affectueux dévouement en N[otre] S[eigneur].

Huysmans

---

48 Par «reine-mère du Portugal», Huysmans désigne Mère Adélaïde de Bragança (1831-1909), née princesse de Loëwenstein, veuve de l'ex-roi Michel de Portugal, entrée à Sainte-Cécile de Solesmes en 1895. Les «nièces» de l'empereur d'Autriche sont en fait cousines de la belle-sœur de François-Joseph : Marie de Loëwenstein (1861-1896), entrée à Solesmes en 1885, et Agnès de Loëwenstein (1866-1954), entrée en 1887. Toutes deux sont les nièces de Mère Adélaïde.

## 9 - HUYSMANS A JEANNE BIBESCO

---

Paris, 28 avril 1899

Ma bien chère,

Je viens de vivre de bien médiocres heures ; voilà plus d'un mois que je suis entre les mains des médecins qui évidemment remplissent le rôle des bourreaux d'antan, avec leurs pointes de feu, leurs injections hypodermiques de substances caustiques, etc. Et si je suis un peu mieux à certains moments, je n'en conserve pas moins un état de langueur qui me force à un perpétuel effort de volonté pour accomplir les choses les plus simples.

La Semaine Sainte passée de la sorte a peut-être du bon car l'on s'y associe plus étroitement peut-être avec les souffrances de Notre Seigneur. On se figure très bien la couronne d'épines avec d'atroces névralgies et la flagellation avec les piqûres du platine chauffé au rouge cerise, mais en revanche, comme il est difficile de prier quand on se sent si déprimé ! tout est fatigue et rien ne sort. La pauvre nature humaine ne songe qu'à elle ; et l'on reste vraiment effrayé de son peu de résistance, de son manque de courage, de son néant.

C'était vraiment le cas de songer à cette héroïque Lydwine dont je prépare toujours la vie ; oui, mais son pauvre biographe n'était nullement comblé au récit de ses maux ; je me répétais seulement qu'il fallait qu'elle fût bien à part, qu'elle eût des grâces bien spéciales pour pouvoir supporter une si lamentable vie ; et je commence à croire, si je prends mon exemple, que le but que je me propose, en écrivant cette histoire, de soulager un peu les gens malades et les incurables, ne sera pas atteint, tous la plaindront et l'envieront, la bonne Sainte, mais, ils seront ramenés à leur triste situation et n'en gémiront pas moins.

Ce qui m'a paru dur, dans ma mélancolique aventure, plus que le reste, c'est cette impossibilité où j'ai été d'aller dans une église - pas même le jour de Pâques ! Enfin, quand il fait beau, j'ai permission de sortir un peu et je me rattrape ; et, ma foi, de pouvoir aller retrouver un peu la S[ain]te Vierge, ça me paraît bon. *Salus infirmorum* ! Même pendant mes plus mauvais moments, je ne pouvais pas évidemment ne point penser à Elle, mais ce qui est bizarre, c'est que, dans l'état de langueur où j'étais, j'étais hanté par cette idée qu'il doit y avoir des rapprochements à faire entre ces sept fois qu'elle prend la parole dans l'Evangile et les sept paroles de son Fils en croix, sans compter toutes les acceptions symboliques que prend ce nombre sept. Seulement, je n'avais pas à la tête à examiner cela de près ; cela demeurerait à l'état de bourdonnement, un peu inquiet, dans ma cervelle.

Je vous remercie, ma bien chère Mère, des renseignements que vous me donnez sur Rome. J'ai reçu, d'autre part, de Poitiers une lettre dont je vous copie des extraits, car ils peuvent peut-être vous être utiles comme concordances.

"La lettre au Cardinal Préfet avait été remise. Le cardinal Vincent a cru pouvoir me donner toutes les assurances que pour le moment, il n'était question de rien, il a trouvé le Cardinal Préfet très-bien disposé et ne voyant pas lieu ni matière à condamnation".

"Les intentions du Cardinal Vincent Vannutelli sont toujours les mêmes, très bienveillantes et très-bonnes pour M. Huysmans, en faveur duquel il a eu de bons témoignages de plusieurs côtés. Il faut donc croire que c'est affaire finie et que ses ouvrages demeureront indemnes".

Que la Vierge soit louée et vous aussi remerciée, ma bonne Mère. C'est une mauvaise passe franchie et au moment où le Vatican semble prêt à sévir, si l'on en juge par l'affaire du P[ère] Hecker<sup>49</sup> et le volume de Mme Marie du Sacré-Cœur, si durement traité<sup>50</sup>.

J'ai reçu une lettre de Mme de S[ain]te-Foix, par l'entremise de sa sœur. J'ai toujours un peu peur pour elle de ces châteaux qu'elle se bâtit en Espagne, car ce ne sont pas ceux de s[ain]te Thérèse, mais elle m'a l'air plus calme ; pourtant ce n'est pas aisé, dans la profession énervante de la presse ; puis elle est si bien dirigée et conseillée qu'en somme les appréhensions n'ont point de raison d'être et sont vaines.

Merci encore, ma bien chère Mère, pour vos si nécessaires prières et veuillez bien prendre ici toute l'assurance des sentiments respectueux de votre fils dévoué en N[otre] S[eigneur].

Huysmans

---

49 Isaac Thomas Hecker (1819-1888), d'une famille d'Allemands immigrés aux Etats-Unis, se convertit au catholicisme en 1844. Missionnaire rédemptoriste, il se rendit sans permission à Rome en 1857 pour demander l'américanisation des Rédemptoristes, chez qui les immigrants germaniques étaient majoritaires. Il fut alors expulsé de la Congrégation, et fonda celle des Paulistes en 1858. En janvier 1899, dans l'encyclique *Testem benevolentiae*, Léon XIII condamna l'hérésie "américaniste", qui voulait adapter le dogme au mode de vie américain. Certains profitèrent de l'occasion pour tenter de semer le doute sur l'orthodoxie du Père Hecker, dont une biographie traduite en français avait paru deux ans auparavant (W. Elliott, *Vie de Hecker*, préface de l'abbé Félix Klein, 1897).

50 Voir ci-dessus la note 36.

## 10 - JEANNE BIBESCO A HUYSMANS<sup>51</sup>

---

J.M.J.T.  
Carmel d'Alger

16 décembre 1899

Mon cher Enfant  
Dieu soit le doux lien de nos âmes.

Vous me connaissez, et malgré mes longs silences dans le courant de l'année, vous savez la fidélité que je vous garde : vous seriez étonné si je ne vous remerciais pas du fond du cœur de votre bel ouvrage *Pages catholiques* que vous m'avez si gracieusement et *filialement* envoyé, et si, par la même heureuse occasion, je n'étais pas une des premières à vous souhaiter de belles et saintes fêtes, une année de grâces durant laquelle, rempli de lumières et de consolations, vous puissiez faire le bien.

Dans mon cher colombier tout est tranquille ; mes filles et moi vivons dans la plus affectueuse paix. Nous tâchons autant que possible de faire de notre vie un acte de foi, durant lequel nous croyons toujours, quelles que soient nos occupations, nos joies ou nos peines, que l'Eternel Seigneur, Majesté Infinie, nous considère attentivement, examinant nos actions, nos pensées, nos regrets, nos espoirs, jusqu'aux plis et replis les plus cachés de nos cœurs. Ainsi, très doucement, s'écoule notre vie, sous la surveillance de Dieu !

Connaissant la bonté de votre cœur, mon cher Enfant, je *sais* vous faire plaisir en vous envoyant le discours prononcé par notre vénérable Archevêque à la prise de voile de ma dernière professe (une enfant toute jeune et qui durant son noviciat a tant grandi qu'il a fallu trois fois rallonger son saint habit). Ce que ce saint Prélat dit de votre petite "Maman Bénie" ne prouve rien, *rien* que la bienveillance et l'inépuisable charité de son cœur - mais ses descriptions de la vie carmélitaine prouvent sa ferveur, sa piété et son amour pour Dieu. Je vous assure que Dieu a fait un grand don à l'Algérie en lui accordant un tel pasteur.

Vous ne sauriez croire, mon cher Enfant, combien souvent mes colombes et moi parlons de votre chère âme au Maître de nos destinées. Depuis le premier jour où vous êtes entré en relations avec ce paisible cloître, j'ai senti que mes humbles oraisons et notre constante affection vous porteraient bonheur. J'espère que mes pressentiments ne m'auront pas trompée.

Veillez, cher Enfant, me donner votre adresse très exacte, je serais si contente de vous envoyer un morceau de notre beau soleil sous la forme d'une caisse de mandarines cueillies par moi.

Au revoir en Dieu, vous savez tout ce que mon cœur a pour vous de religieuse estime et de maternel attachement ; je vous en renouvelle l'expression trop peu souvent à mon gré, mais toujours avec joie, heureuse de vous bénir et de me dire :

Votre mère toute dévouée

Bénie de Jésus. c. d. i.<sup>52</sup> prieure

---

52 "Carmélite déchaussée indigne" (cf. ci-dessus, la note 40).

## 11 - HUYSMANS A JEANNE BIBESCO

---

Ligugé (Vienne) Maison Notre-Dame - 22 décembre 1899

Ma chère Mère,

Je pense bien souvent à vous, car j'aime tant s(ain)te Thérèse et ses filles, puis un peu égoïstement aussi, j'espère toujours éviter bien des tribulations par leurs prières ; et j'en ai et en aurai grand besoin.

Quand la vie se fut à peu près assise, ici, près du cloître, ce fut un apaisement tel que je pris un peu peur, me trouvant trop heureux, inapte à remercier et me disant d'ailleurs que le bonheur humain, ici bas, n'a aucun sens. Puis les ennuis que j'attendais vinrent et du seul côté que l'on ne pouvait soupçonner.

Depuis un temps immémorial, les Bénédictins desservait l'antique église de Saint-Martin, à Ligugé. Le Curé et le Vicaire étaient des pères. L'église était à la fois monastique et paroissiale. Cela marchait très-bien ainsi - mais subitement, tout vient de changer. Le Gouvernement retira la cure aux moines et fit nommer d'office un Curé et un Vicaire dont personne ne veut ici. Et, de son côté, l'Evêque, pour donner un peu d'autorité à ce malheureux Curé, décida que désormais les moines ne confessaient plus les gens de Ligugé, alors ce fut un tollé général. Une sorte de concordat intervint également entre l'Evêché et l'abbaye au sujet de l'Eglise occupée tantôt par le Curé, tantôt par les moines<sup>53</sup>.

Inutile de vous dire les tiraillements d'une semblable situation et les petits scandales qu'elle amène. Le village est actuellement divisé en trois camps. Les francs-maçons qui sont les auteurs de cet état de choses et qui se réjouissent et comptent les coups - le village même, composé des paysans qui regrettent les moines - parce que les frais d'enterrement et de mariage seront augmentés - et enfin la partie amie du monastère qui se refuse à toute relation avec le Curé et ira se confesser à Poitiers.

C'est une tempête dans un verre d'eau - mais elle peut grossir, car elle est surveillée de près par le Préfet qui n'a qu'un désir, c'est de forcer les moines à partir de Ligugé ; et c'est là mon gros souci. Si les lois en préparation sont votées, l'abbaye qui s'en était tirée jusqu'ici sous le couvert d'une société civile ne pourra payer et devra partir en Espagne où elle a préparé une maison, dans ce but. Et me voyez-vous alors à Ligugé, sans moines !!

J'espère que Notre Seigneur interviendra ; malheureusement, notre Père Abbé a 80 ans et il est à cet âge où l'on devient si timoré que tout effraie ; le prier en a 75 et, lui, est un peu fou ; de sorte qu'il n'y a guère à compter sur leur énergie pour sauver, en cas de péril, le cloître.

Que si tous ces malheurs sont détournés, mon noviciat d'oblature commencerait en mars prochain ; la cérémonie de vêtue aurait lieu à la fête de Saint-Joseph. Et, un an et un jour après, ainsi que le veut la règle, la cérémonie de profession aurait lieu, à la Saint-Benoît<sup>54</sup>.

En attendant, j'ai toujours obtenu de l'Évêque, qu'en raison de cette situation spéciale, je resterais sous la direction bénédictine et me confesserais à mon directeur, au cloître.

Nous avons été, tous ces derniers temps, bloqués par les neiges et vraiment les offices sont devenus méritoires. Il fallait gagner l'église, en pleine nuit, avec une lanterne, et de la neige jusqu'à mi-jambe - et il fait si froid dans cette église que j'ai passé huit jours avec l'onglée ; mon livre me tombait presque des mains. A l'heure actuelle, le dégel est venu et je ne sais si ce n'est pas pis ; on enfonce, on a l'air de marcher dans des bassines de chocolat. Enfin, nous avons adopté des bottes de rouliez et des cabans à capuchons de conducteurs d'omnibus ; nous ne pouvons plus nous regarder sans rire.

J'alterne les offices avec des travaux enragés sur le XIV<sup>ème</sup> siècle ; car si s[ain]te Lydwine fut une victime d'expiation, encore faut-il montrer, ce qu'on a (*sic*) jamais fait - ce qu'elle avait à expier. Je prépare donc un tableau panoramique de chaque état de l'Europe dans ce temps, l'état lamentable du schisme, les hérésies - puis, de l'autre côté, la somme des vertus des saints de cette époque. C'est un travail énorme - car il faut prendre les hérésies une à une, les Saints un à un, etc.

J'ai lu le discours de votre brave Évêque. Oui, certes, un prélat qui comprend ainsi s[ain]te Thérèse et aime si bien ses filles est un vrai Évêque ; et c'est une grande bénédiction pour l'Algérie, que de l'avoir. J'ai été bien content de lire ce qu'il disait de vous. Il a bien raison votre pasteur et cela lui portera certainement bonheur que de penser ainsi !

Le nôtre, ici, est un Évêque de moindre envergure, mais bon et pieux. Dans cette malheureuse affaire de Ligugé qui lui vaut d'incessants ennuis, il a eu la main forcée, et il a cédé, de peur que l'acharnement d'un préfet franc-maçon contre notre pauvre abbaye n'amène pis.

---

54 La cérémonie de vêtue eut lieu le 18 mars 1900 à Ligugé, ainsi que pour Gustave Boucher. La profession solennelle d'oblature, le 21 mars 1901, est évoquée au chapitre IX de *L'Oblat*.

Il y a donc bien à prier pour notre monastère et pour nous, ma chère mère ; j'espère et je crois bien que la S[ain]te Vierge nous tirera de là ; autrement, il ne nous resterait plus qu'à tâcher de vendre la maison et de s'expatrier en Belgique, près du cloître de Maredsous où nous avons des amis et où l'on prendrait alors l'oblature ; mais ce serait quand même bien triste. Et j'aime mieux n'y pas songer, surtout alors que vient Noël et que nous allons passer une nuit admirable d'offices, dans la vieille église. Je me plonge avec une joie que je ne saurais vous dire, dans la liturgie.

Agréez, ma bien chère Mère, toute l'assurance des sentiments respectueux et filialement dévoués de votre

Huysmans



## 12 - HUYSMANS A JEANNE BIBESCO

---

Ligugé, maison Notre-Dame, 7 janvier 1900

Ma chère Mère,

La petite caisse est arrivée pour l'Épiphanie donnant un rappel d'Orient et un souvenir de couleur de l'un des présents qui fut offert par les Rois Mages. - Et je me mets à rêver un peu aussi, à de chimériques jardins de Carmel qu'on ne verra jamais, se [me] les imaginant formés de feuillages pâles et fleuris, avec la jolie tache mouvante du raisin de Corinthe des robes de moniales y passant. J'y ajouterais bien l'envolée des grands manteaux blancs, se détachant sur les points d'or des mandarines, mais les manteaux ne se portent qu'au chœur, si je ne me trompe, et me voici obligé de les y laisser.

Merci, mille fois. Ici, la fête d'hier fut comme celle de la Nativité, inoubliable. Après ces messes de l'aube dans la vieille église noire où l'on se sent prédisposé plutôt à plaindre la Bonne Mère qui a dû voir la lueur cernant la tête du Fils sur ses genoux, prendre une forme et enlacer ses rayons en piquants d'épines, ce fut la grande et joyeuse messe, célébrant, toutes voiles dehors les mystères de la Théophanie. Ici, ce fut splendide, avec l'église embrasée, les évolutions de moines, la merveilleuse liturgie du jour, la gloire des costumes et la solennelle ampleur du plain chant.

Vraiment, à ce point de vue du luxe pour Dieu, ces offices Bénédictins sont sans égal.

Puis, pour que tout le jour fût bien imprégné de l'exquise saveur de cette fête, nous avons dîné au cloître dont le maigre repas fut égayé par les trois gâteaux bénis par le P[ère] Abbé, pendant la messe. Et les Vêpres sont venues, fastueuses, elles aussi, ramenant avec leurs antiennes, ces étonnants Rois Mages, dont l'un, Gaspard le nègre, dut être plus que les autres encore reconnaissant et joyeux car, en somme, sa race maudite, par cette préfigure de Jésus que fut Noé, était réconciliée, à ce moment-là. C'était l'excommunication qui tombait<sup>55</sup>.

C'est vraiment malheureux que l'on soit si peu renseigné sur ces trois imposantes figures apportant de si loin, des présents symboliques. Tout de même, ce qu'en ces jours de gloire, la pauvre Vierge qui comprenait tous ces sens, a dû avoir de coups au cœur avec ces cadeaux prophétiques, que confirme le vieux

---

<sup>55</sup> La race maudite est celle de Cham, qui vit la nudité de son père Noé. Ce dernier condamna Canaan, fils de Cham, à devenir "l'esclave des esclaves" (Genèse, IX, 20-27).

Siméon. Ca vous la rend plus chère, car, au fond, quand Elle est heureuse, Elle a moins besoin d'être aimée.

J'ai reçu une lettre de Mme de S[ain]te-Foix dont les affaires me paraissent heureusement s'arranger et une de ce bon abbé Dauzon que j'ai été si content de voir à Ligugé. Il y aurait grand besoin en France de prêtres actifs et zélés comme lui.

Nous sommes toujours ici dans les ennuis et les tiraillements d'une église appartenant à la fois à un curé imposé et à des moines ; mais enfin, tout finira bien par se tasser, chacun, je l'espère, étant décidé à y mettre du sien. Ce sont des épreuves pénibles parce qu'elles vous font tomber facilement dans des sentiments d'impatience et de rancune ; enfin le Bon Dieu y pourvoiera.

Merci encore de vos bonnes prières, ma chère Mère, et bien respectueusement et fidèlement à vous en N[otre] S[eigneur].

votre bien dévoué

Huysmans

### 13 - HUYSMANS A JEANNE BIBESCO

---

Ligugé (Vienne), maison Notre-Dame, décembre 1900

Ma très chère Mère,

Je vous remercie de votre si affectueuse lettre et des souhaits de XX<sup>ème</sup> siècle qu'elle contient. Puisse Notre Seigneur les réaliser, car cette ère ne s'ouvre pas sur un horizon clair pour les catholiques de France. Ici, nous sommes très menacés et dès que la loi sur les associations passera, c'en sera fait de Ligugé, le pauvre cloître n'aura plus qu'à se réfugier en Espagne où il a une maison et moi... je ne sais pas - ce sera où la S[ain]te Vierge voudra. Maintenant, on peut toujours espérer, tant que le désastre n'est pas là, que le Ciel interviendra, mais on a bien mérité d'être châtié, pour être juste.

En Algérie, la tourmente avortera, je l'espère et vous n'avez heureusement pas à prévoir les cataclysmes ; en France, l'on peut s'attendre à tout, mais tous les monastères font des prières pour détourner le coup et c'est une force cela. Et puis les Carmélites dont le rôle est d'être les paratonnerres de la société vont, je pense, arracher de la clémence au Ciel ; ce que vous me dites de la bonne santé de votre cloître me ravit et me réconforte, ce que vous allez être utile ! retenez le vieil édifice qui croule sous la poussée franc-maçonne ; nous, nous avons des prières trop débiles pour étayer les pauvres murs.

Je viens de terminer la vie de s[ain]te Lydwine ; il n'y a plus qu'à la recopier et à la donner à l'impression ; et j'en suis bien peu content. Outre qu'elle n'est qu'un tissu d'anecdotes - et il n'y avait pas moyen de faire autrement puisque les Bollandistes ne donnent pas autre chose, elle est médiocre au point de vue de l'art, car le tremplin n'y est pas. Si elle vaut, ce ne sera que par les théories mystiques sur lesquelles elle est bâtie ; mais alors, je prévois encore de sérieux ennuis ; les catholiques vont être exaspérés par cette vie de victime réparatrice, de sainte se substituant aux autres pour subir la peine des péchés et les maladies ; ils vont trouver ce catholicisme farouche et s'apeurer, d'autant que j'explique qu'elle a laissé des héritières, que je les cite, jusqu'à nos jours, parmi les stigmatisées ; bref, je ne me fais guère d'illusions, ça va être un tollé.

Pour éviter des ennuis avec Rome, je fais revoir le livre, ici, au cloître, par les théologiens.

Pourtant, si le catholicisme basé sur la souffrance, sur l'abnégation n'est pas cela, alors les Carmélites, les Calvairiennes, les Clarisses n'ont aucune raison d'être - mais personne ne comprend ce que sont ces ordres. J'ai beaucoup

entendu dire par des dames pieuses : les petites sœurs des pauvres, je comprends, mais les ordres contemplatifs, à quoi servent-ils ? C'est accablant de voir l'incompréhension arrivée à ce degré, mais c'est pourtant ainsi !

Enfin le bon Dieu arrangera tout cela. Il en sera comme d'habitude, après les criailleries des journaux, le livre ira tranquillement son petit chemin, que ses ennemis le veuillent ou non. Je crois qu'il peut faire du bien, consoler les malades, donner une idée plus virile de la religion, montrer à ceux qui l'ignorent la cime mystique ; je me suis donné bien du mal pour ne pas aboutir à un livre que j'avais rêvé bien supérieur à celui-là ; mais j'espère que la bonne Lydwine interviendra en ma faveur. Sauf en Hollande, dans la petite ville de Schiedam où je suis allé la chercher, elle a si peu d'amis, elle est si oubliée, qu'elle aide certainement son pauvre biographe.

Vous me parlez, ma très chère Mère, de Mme de S[ain]te-Foix qui n'est pas sans vous inquiéter un peu, comme avenir. Le fait est, personnellement, je vous avouerai, que je l'ai détournée autant que possible d'aller habiter Paris. Outre la difficulté très grande de s'y faire une position, j'ai toujours craint pour elle, à cause de son caractère aventureux, qu'elle ne tombât dans des guêpiers et ne fût ou exploitée ou bernée. Je l'ai depuis mise en garde contre un ou deux individus dangereux avec lesquels elle avait lié connaissance - mais depuis qu'elle est résolue à ne plus quitter la ville, j'ai pensé que ce n'était pas le cas de la décourager, elle aura assez de déceptions, la pauvre femme ! Cette affaire d'opérette religieuse n'est pas sérieuse ; ce sont des amusettes qui ne mènent à rien mais elle n'a pas autre chose... mieux vaut la remonter tout en la suppliant d'agir avec prudence. C'était la ligne de conduite sur laquelle nous étions tombés d'accord, le bon abbé Dauzon et moi, lorsqu'il est venu me voir à Ligugé.

Mais tout cela, ce n'est pas un avenir pour elle... elle se prépare du côté du théâtre les plus cruelles désillusions, mais elle est encore comme grisée par l'atmosphère de Paris et il n'y a rien à faire qu'à lui laisser se détendre les nerfs. Vous seule pouvez la maintenir au point de vue religieux, difficile à garder dans le tohu-bohu d'une telle vie ; ce qu'il faudrait c'est qu'elle trouvât à Paris un bon directeur, mais rien n'est plus difficile, si la S[ain]te Vierge ne s'en mêle pas. Je ne lui écris guère de lettres sans lui répéter qu'il faut quand elle a des difficultés, aller à Notre-Dame-des-Victoires, que c'est encore-là, en priant, qu'elle obtiendra les meilleurs conseils. Le fait-elle ? - et elle n'en a peut-être pas, dans cette existence surchauffée, le temps.

Pour moi, je ne sais si je finirai mes jours à Ligugé, puisque cela dépend des moines qui y resteront ou s'en iront, mais en attendant, je remercie le Ciel des offices. Cet avent, ce temps de Noël, est-ce assez touchant et assez magnifique ! Les Vêpres, le soir, dans notre vieille église noire sont exquises. On y sent si bien la nécessité de chanter la louange divine. Que de fois, harassé par les travaux de la journée, la tête bourrelée de phrases, je me suis senti allégé, joyeux, défatigué, dès que l'orgue soutenait doucement le *Deus in adjutorium* qu'

entonnait l'hebdomadier<sup>56</sup>. Ce sont vraiment des allégresses comme le monde n'en donne pas. Voilà plus d'un an que je mène cette vie quotidienne de messes, d'offices. J'ai tout au plus engourdi mon vieil homme, sans parvenir à le tuer, et cependant, j'ai une paix et j'ai gagné un peu de résignation que je n'avais pas, avec beaucoup de joies liturgiques.

Le Seigneur est vraiment bon de s'occuper ainsi d'âmes qui n'ont rien fait en somme que de lui donner des soucis !

Que je vous souhaite pour le nouveau siècle, ma bien chère Mère, tout ce qui vous tient le plus au cœur, c'est-à-dire n'est-ce pas l'accroissement de vertus de vos filles et la prospérité spirituelle de votre communauté. J'y joins aussi des vœux pour vous de bonne santé, nécessaire pour l'accomplissement de votre œuvre et vous prie d'agréer l'assurance de mes sentiments les plus respectueux et les plus dévoués en N[otre] S[eigneur].

Huysmans

## 14 - HUYSMANS A JEANNE BIBESCO

---

Paris, 20 rue Monsieur

29 octobre 1901

Ma bien chère Mère,

Je vous écris de Paris où j'attends des voitures de déménagement qui n'arrivent pas et suis, en les attendant, hospitalisé dans une chambre par la bonne prieure des Bénédictines<sup>57</sup>.

Je viens de passer par de bien tristes jours, assistant à l'émiettement d'un monastère, au départ par petits paquets de moines allant se réfugier, les uns, en Espagne et les autres en Belgique<sup>58</sup>. Chaque jour vidait une stalle et l'office se rétrécissait d'heures en heures.

Finalement il en est resté trois qui avec les trois oblats ont continué l'office pour qu'il ne fût point interrompu, jusqu'à la reprise à l'étranger, puis deux pères sont encore partis et avec le dernier resté, nous avons continué à psalmodier les heures.

La mélancolie de nos offices de laïques occupant la place des moines ! enfin, je suis parti.

J'hésitais, demandant à Dieu ce qu'il fallait faire, effrayé par un retour à Paris et épouvanté aussi par un hiver à la campagne, sans amis, sans moines, sans Vêpres, sans rien, quand notre père prieur qui était parti à Paris revint et me dit : je suis chargé par la prieure de la rue Monsieur de vous offrir un logement à des prix très amicaux ; vous savez que les offices y sont très-beaux et très-bien chantés ; c'est providentiel, allez-y. Et c'est alors que je me suis décidé. Je vais être assez mal logé, mais tous les Bénédictins de passage sont là, on y vit en famille et cela vaut mieux que tout. Mais mon pauvre Ligugé ! j'en ai toujours le cœur gros - et je ne suis pas de ceux qui pensent que l'abominable loi ne durera point, de sorte que j'ai bien peur de ne jamais revoir un Ligugé monastique.

Je suis bien content de savoir que vous n'avez pas de sérieuses appréhensions pour votre nid. Le plus sage était évidemment de demander l'autorisation et je suis convaincu que Solesmes l'aurait obtenue - mais ils sont partis, entraînant tout le monde, même Madame l'Abbesse, qui a pris, elle aussi, le chemin de l'exil.

---

57 Huysmans a dû quitter Ligugé dans le courant d'octobre, définitivement. Il se réfugie alors chez les Bénédictines de la rue Monsieur, à Paris.

58 Au cours de l'automne 1901, les moines de Ligugé gagnèrent les monastères de Silos en Espagne et de Maredsous en Belgique.

Me voici donc encore, ma bien chère Mère, à un nouveau tournant de vie. Où me conduira-t-il, je l'ignore. Je n'ai jamais été autant dans le noir, et aussi désarçonné que par le retour dans ce Paris que j'avais quitté sans esprit de retour. Je suis comme une âme en peine, échouant dans les chapelles de la S[ain]te Vierge et la suppliant de m'éclairer, sans qu'une lueur paraisse. Priez pour moi, j'en ai le plus pressant besoin. Je vis dans un état d'élans qui se compriment et d'esprit qui s'évague sur les mille détails d'une existence à remettre à neuf. Aidez-moi à passer ces mauvais moments et envoyez-moi votre photographie qui me consolera un peu de tant de peines.

L'article de *La Semaine religieuse* est très-bien et sent bon le Carmel dont il parle<sup>59</sup>. A ce propos de Carmel, je vous enverrai prochainement un livre de moi, *De tout* - c'est mi-religieux, mi-profane<sup>60</sup>. Je vous le transmets seulement pour quelques pièces qui vous pourront plaire, telles que les Carmels de Paris, la Vierge noire, S[ain]te Françoise Romaine, etc. Vous omettez les autres qui sont des croquis de Paris ou des souvenirs de voyage, parus dans des journaux.

Je vous envoie, ma bien chère Mère, avec toute l'expression de ma gratitude l'assurance de mon bien respectueux dévouement filial en N[otre] S[eigneur].

Huysmans

---

<sup>59</sup> Voir la note 5.

<sup>60</sup> *De tout* rassemble des articles en un recueil destiné à l'origine à la Société des bibliophiles du Pavillon de Hanovre, qui fit faillite. Huysmans en confia alors l'édition à Stock. Le livre parut en novembre 1901.

## 15 - HUYSMANS A JEANNE BIBESCO

---

Paris, 31 janvier 1902

Ma très-chère Mère,

Que je vous remercie, avant tout, de votre si odorant souvenir qui met un peu le reflet de soleil dans un logis qui en manque. Paris est devenu très londonien ; à midi, c'est, certains jours, le crépuscule et ce n'est pas précisément gai.

Mais si ni le temps, ni l'appartement ne sont en liesse, la maison même, ici, est charmante. La prieure est la meilleure des mères et il n'est pas d'attentions délicates dont elle ne soit capable. Puis le vieux moine avec lequel je vis, le P[ère] Du Bourg, l'ancien prieur des Bénédictins de Paris est un vieux dur à cuire du Bon Dieu, excellent, encore qu'un peu traître, jugez-en par cette comique histoire<sup>61</sup>.

Il y a quelque temps, le brave père me dit : vous devriez bien me rendre service, en apprenant les répons de messe puisque le jour où le servant manque, je suis très-géné et obligé de me servir d'une tourière pour les réponses. Je lui réponds : je veux bien, seulement il est entendu que je [ne] vous servirai pas au grand autel et les jours de foule, car j'en serais incapable. C'était entendu - et il y a quelques jours, un matin, une tourière m'arrive effarée et me dit : descendez vite, le père vous attend. J'arrive à la sacristie et il me dit : eh bien, le moment est venu du grand autel. Or, imaginez que c'est assez compliqué, avec les allumages à la grille pour la communion des moniales, etc. Je n'ai eu que le temps de dire à la Vierge : tirez-moi de là - et Elle m'en a tiré, sauf, peut-être pour les sonneries que j'ignorais totalement et qui ont été d'une certaine fantaisie, j'en ai peur.

Ca s'appelle : jeter un homme à l'eau pour lui apprendre à nager ; mais enfin j'ai nagé - et voilà, comme quoi, je suis devenu à un âge un peu mûr, enfant de chœur.

En somme, la maison est douce ; elle me garantit par sa fermeture à neuf heures, le soir, des dîners en ville et c'est très-bien. Cela durera-t-il ? j'ai la prescience que non, que ce cloître est une étape, mais que le débarcadère n'est pas

---

61 Dom Du Bourg était voisin de Huysmans. Il devint son ami et son confesseur jusqu'à sa mort en 1907. Ancien officier entré chez les bénédictins à son veuvage, il était devenu en 1898 prieur du monastère bénédictin d'Auteuil, qu'il avait quitté en 1901 au moment de l'application de la loi sur les Congrégations.



là. Cette idée ne repose absolument sur rien, du reste, mais je ne puis m'empêcher de l'avoir. Pour moi, il viendra un événement inattendu, qui me fera partir - peut-être la fermeture du monastère. Il est autorisé par ordonnance royale, ayant été fondé par la prieure Adélaïde de Bourbon Condé. Mais il est, à cause des visites fréquentes des d'Orléans, considéré comme une maison royaliste. C'est avec cela un va-et-vient permanent des moines de passage à Paris et auxquels on donne ici l'hospitalité. Ça finira - étant surveillés comme nous le sommes - par des ennuis, j'en ai peur. Enfin, à la grâce de Dieu !

Les nouvelles que nous avons des pauvres Carmélites de Paris réfugiées en Belgique, ne sont guère bonnes. Elles sont à peine logées, divisées faute de place. Je me demande vraiment pourquoi elles ont mis tant de hâte à s'enfuir, alors qu'elles avaient tout le temps pour chercher des locaux habitables, si elles ne voulaient absolument pas rester à Paris où, comme elles ne sont pas congrégation enseignante, on leur aurait sans doute donné l'autorisation. Enfin, elles ont évidemment agi pour le mieux.

Le pauvre Ligugé est dans la même situation; à l'étroit dans une bicoque, avec un noviciat séparé dans le village ; c'est une existence conventuelle douloureuse, car ce n'en est pas une. Il y a eu une inconcevable panique qui a eu raison de tout bon sens. Tout cela est triste ; au fond, si cela devait durer longtemps à l'étranger, ce serait la mort de beaucoup d'ordres par suite du déficit du recrutement et de la misère qui en sera la conséquence.

J'ai vu Mme de S[ain]te-Foix, ces jours-ci ; elle m'a paru bien portante et assez satisfaite ; sa sœur aussi ; la difficulté c'est de trouver une situation dans le journalisme à un moment où la presse ne veut plus s'occuper que de politique et devient de plus en plus une agence d'information. Il faut attendre, après les élections, où las de politique, le public demandera peut-être autre chose.

Je n'ai pas trop mal à l'âme pour l'instant. Le séjour du monastère l'a assez bien pacifiée. Elle est bien un peu molle mais mon bon père Du Bourg se charge de la raffermir. Puis la continuité des offices fait un peu l'effet de liniment. Je suis beaucoup mieux, ici, à ce point de vue, qu'à Ligugé ; enfin, il y a les prières réparatrices des moniales qui soutiennent ; l'ordre de la rue Monsieur n'est pas doux : adoration jour et nuit, lever à 2 heures pour les Matines, etc. etc. C'est l'ordre bénédictin plus près de la Trappe que de la Congrégation fort adoucie de Dom Guéranger<sup>62</sup>.

Et c'est même un charme pour moi, que de songer que la prière n'arrête jamais, à aucune heure, près de moi. C'est magnifique le *Laus Perennis* !

---

62 Dom Guéranger (1805-1875), restaurateur de Solesmes en 1833, premier abbé du monastère en 1837. Chef de la Congrégation française de l'Ordre de Saint-Benoît, il releva Ligugé et fonda Sainte-Cécile de Solesmes. Ami de Veuillot, érudit, il contribua au renouveau de la liturgie romaine, à l'élaboration des dogmes de l'Infaillibilité pontificale et de l'Immaculée Conception.

Je suis en train de lire les lettres de s[ain]te Thérèse dans la nouvelle édition complète du P[ère] Grégoire de S[ain]t-Joseph<sup>63</sup>. C'est très intéressant et vivant.

Priez pour moi, ma bien chère Mère et prenez ici toute l'assurance de mes sentiments bien respectueux et dévoués.

Huysmans

---

<sup>63</sup> *Lettres de sainte Thérèse de Jésus*, éd. Père Grégoire de Saint-Joseph, Paris, Poussielgue, 1900, trad. augmentée de plus de 70 lettres et 400 fragments, 3 tomes.

## 16 - HUYSMANS A JEANNE BIBESCO

---

Paris, 14 août 1903, 60, rue de Babylone

Ma bien chère Mère,

Merci de votre lettre, qui m'a rempli d'allégresse, car, malgré tout, je tremblais pour le sort du Carmel et me demandais s'il ne serait pas, lui aussi, emporté par le vent de tempête qui souffle.

Dieu soit loué ! - et pour vous - et aussi pour nous qui sommes déjà, en France, comme dans une place démantelée de prières, privés de nos gardes les plus sûrs.

Heureusement aussi que Lourdes n'est pas encore fermé. J'y pars, ces jours-ci<sup>64</sup>. J'y ai de bonnes amies au Carmel qui, d'après l'assurance donnée, serait sauvé.

Ce petit Carmel qui a subi, vous le savez, de terribles bourrasques intérieures, est maintenant à flot. La mère Jacqueline est très-excellente et très-sainte et les nonnes qui y sont restées, après l'épuration de l'Écosse, sont de vraies filles de S[ain]te Thérèse.

Elles sont bien utiles à Lourdes où il y a un contre-poids à faire, car le Diable rôde toujours dans le sillage de la S[ain]te Vierge et là, il sévit par la passion du lucre.

Il y a certainement beaucoup de réparations à établir pour conserver la présence agissante de la S[ain]te Vierge. Il y faudrait même plus d'un Carmel ! C'est une ville bien mystérieuse lorsqu'on en connaît les dessous. J'y ai passé trois semaines déjà, hors de tout pèlerinage et j'ai fait des recherches sur le pays. Or, Lourdes a existé à quelques lieues de là, au Moyen-Age, à Garaison. Même apparition, même bergère, même source, mêmes miracles<sup>65</sup>.

Lourdes n'est donc que Garaison ressuscité. Je voudrais reconstituer l'itinéraire de la Madone à travers les âges, dans le pays, car sur une carte, Lourdes est comme entouré de petits satellites, de petits sanctuaires le cernant en rond, des étoiles quasi-éteintes mais qui ont toutes brillé pendant le Moyen-Age.

Pourquoi ces changements, ces réapparitions ? C'est évidemment le secret du Bon Dieu ; mais il est bien intéressant d'y rêver loin du triste temps que nous vivons !

---

64 Après un premier séjour en mars 1903, au cours duquel Huysmans fut reçu au Carmel, il envisagea d'y retourner, mais ne put le faire avant septembre 1904. *Les Foules de Lourdes* parurent en 1906.

65 Voir *Les Foules de Lourdes*, chap. I.

En tout cas, allant à Lourdes, et comme mes prières sont ainsi que le dit la prose du *Dies Irae*, *preces non sunt dignae*, je vais recourir à l'habituel véhicule déprécatore de Lourdes, au cierge, que j'offrirai pour vous, pour vos filles, en reconnaissance à la Bonne Mère.

C'est le grand moyen d'intercession et l'on pourrait résumer Lourdes en ces mots : "ce qu'on demande par le feu on l'obtient par l'eau"<sup>66</sup>.

La source guérit les maladies que le feu des cierges annonce.

Merci de vos prières et de celles de vos chères filles ; j'en ai bien besoin - et le pauvre cierge ne sera jamais qu'une goutte de cire reconnaissante pour votre bonne aide.

Agréez, je vous prie, ma chère Mère, toute l'assurance de mon respectueux dévouement en N[otre] S[eigneur].

Huysmans



*Carmel d'Alger*  
(Baronne de Reiskjold, Le Carmel de la Vallée des Consuls)  
(Tous droits réservés)

Les <sup>reversis</sup> Prof  
d'iazat 1  
grinchans

de la société de  
leur conseil, de  
la manière même  
des lux-consumers,

quelle réponse faire à cette insoluble question :  
 prouvez un catholique pratiquant ad-<sup>id</sup> hoc plus habile  
 qu'un homme qui ne pratique pas?

Cor enfiu, cela est indéniable, celui qui frappe  
les églises est inférieur à tous les points de vue aux  
mouvements. C'est avec eux, vous serez étonné de leur  
ignorance, de leur biguanisme, de leur horizon  
étroitement restreint. Les protestants de fin de  
siècle? Ils ont peur de leur ombre, voyant dans l'art  
le commencement de la perdition, sont en retard de  
plusieurs siècles.

Le catholicisme enfane fait-il effort d'un  
deprimant. Est-ce donc la faute du catholicisme?  
pourquoi alors n'en est-il pas de même de les  
autres pays, en Allemagne, en Angleterre, en  
Suisse, en Hollande. ou les catholiques sont  
tout aussi contents, tout aussi intelligents  
que les autres?

cela tient, je crois, à une éducation comprimee,  
de gens comme d'ailleurs tournant comme des  
chevrons de croquet, par la même <sup>raison</sup> partie on en a  
fait des autres à part, pas au courant de la vie,  
on leur a déformé l'esprit, comme les chirurgiens  
déforment certains parties du corps - ne leur pas  
le livre, c'est un danger - n'allez pas aux infirmeries  
de pendure, il y a des gens - ne fréquentez pas les  
théâtres - il y a des amusements en France - mais voyez

I do object to  
 the furtherance of  
 anything  
 on foot before we  
 are ready  
 as long as the  
 business is  
 an object of  
 the  
 at the  
 half, in fact, we  
 have to go on  
 the ground, by  
 the way, we  
 are in a  
 way.

## LES RÊVERIES D'UN CROYANT GRINCHEUX

---

Ce texte inédit de Huysmans, - était-il destiné à la publication ou s'agissait-il seulement de réflexions jetées au courant de la plume, nous l'ignorons, - surprendra plus d'un lecteur par sa violence et par la multitude des critiques portées contre l'Église catholique dans son ensemble et l'Église de France en particulier. A l'époque de sa rédaction, l'écrivain a quitté Ligugé depuis la fin de 1901 pour se réinstaller à Paris, la mort dans l'âme.

Dans la correspondance de Huysmans avec Mme Huc, on relève quelques allusions à Loisy qui permettent de situer la rédaction du texte en 1904. Le 17 décembre 1903, à propos de la mise à l'Index des ouvrages de Loisy, il écrit : "Ici le clergé est affolé par les livres de Loisy. Tout ce qui est jeune est avec lui et Rome hésite... à frapper. Je vois cela de près et suis confondu. Loisy est un simple protestant affirmant, *sans fournir jamais aucune preuve*, ce qui simplifie la question. Jésus était selon lui inconscient de sa divinité, sa Résurrection n'est pas historique, les sacrements ne sont pas dans les Évangiles. Voilà ce qu'il nous atteste du ton le plus pédant... Ah ! cela nous prépare un joli clergé... L'Église est bien plus malade au dedans qu'au dehors. Combes n'est rien en comparaison de Loisy..." Le 1<sup>er</sup> janvier 1904, il revient sur le sujet : "Voilà Loisy condamné. Je suis résolument hostile à ses idées, mais il vaudrait mieux réfuter que frapper. Cette lourde machine de l'Index mise en branle par tant de délations et de haines m'est insupportable..." (Bibliothèque de l'Arsenal, Fonds Lambert). Sans doute n'avait-il pas oublié ses propres inquiétudes au moment de la publication de *La Cathédrale*.

Cependant Huysmans n'est pas toujours logique avec lui-même, par exemple à propos de la loi de 1901 sur les associations qui a entraîné le départ des bénédictins. Au lieu de demander l'autorisation, écrit-il, "ils décampent...". L'abbé de Solesmes, Dom P. Delatte, défend une position bien différente : "Demander à des gens qui vous haïssent la permission d'exister me semble bassesse, et dans la circonstance nous sommes trop autorisés par Dieu, par l'Église, par le droit naturel et par nos services pour nous en aller demander l'autorisation du Satanisme... Nous n'en avons pas besoin. Je ne puis repousser une autorisation qui me serait infligée : seulement, je ne la demanderai pas, je ne demanderai pas qu'on la demande pour moi, je ne m'en réclamerai jamais..." (21 juin 1901)'... La position de Huysmans n'est pas plus logique à propos du *motu proprio* de 1903 sur le chant grégorien.

Le seul manuscrit connu des "Rêveries d'un croyant grincheux" appartient à M. Henry Trouvé, que nous remercions de nous avoir permis de publier ce texte.

## LES [PROPOS] <RÊVERIES> D'UN CROYANT GRINCHEUX\*

Quelle réponse faire à cette insoluble question : pourquoi un catholique pratiquant est-il plus bête qu'un homme qui ne pratique pas<sup>1</sup> ?

Car enfin, cela est indéniable, celui qui fréquente les églises est inférieur à tous les points de vue aux mécréants. Causez avec eux, vous serez étonné de leur ignorance, de leur bégueulisme, de leur horizon étonnamment restreint, <de la vacuité de leur cervelle, de la minutie même des lieux communs>. Sous prétexte de fuir le péché, ils ont peur de leur ombre, voient dans l'art le commencement de la perdition, sont en retard de plusieurs siècles.

Le catholicisme en France fait l'effet d'un déprimant. Est-ce donc la faute de la religion ? Pourquoi alors n'en est-il pas de même dans les autres pays, en Allemagne, en Angleterre, en Belgique, en Hollande, où les catholiques sont tout aussi instruits, tout aussi intelligents que les autres ?

Cela tient, je crois, à une éducation comprimée, <dans l'obscurité de fenêtres fermées au monde,> de gens munis d'oeillères tournant comme des chevaux de manège, sur le même [piste] <cercle>. <On fait de pieux mulets des <croyants>. On en a fait des êtres à part, pas au courant de la vie, on leur a déformé l'esprit, comme les Chinois déforment certaines parties du corps. Ne lisez pas tel livre, c'est un danger<sup>2</sup> ; n'allez pas aux expositions de peinture, il y a des nus ; ne fréquentez pas les théâtres, [il y a des danseuses en scène] <c'est un lieu de perdition>. Mais assistez au Salut du Saint Sacrement, tout est là !... <Bref, ne faites rien, ne travaillez pas, baissez les yeux, fermez les oreilles, soyez un ignare et une oie>.

C'est la théorie de <la paresse intellectuelle érigée en dogme>, de la peur. Les garantit-elle des chutes ? Hélas [...]. Ils sont bâtis comme les autres, ils ne tuent pas plus que les autres le vieux homme, tout au plus parviennent-ils à l'engourdir, et lorsqu'il se désengourdit, les réveils sont terribles.

L'éducation religieuse ne préserve donc pas des fautes, elle aide même peut-être à les susciter par la peur qu'elle en suggère, qui tourne à l'idée fixe et amène fatalement la tentation.

L'homme qui passe alors sa vie à se débattre dans ces obsessions, n'est plus bon à rien. Les facultés se paralysent, le travail intellectuel s'en ressent. On tourne doucement au monomane.

---

(\*) Les crochets [droits] encadrent les parties biffées ; les crochets <aigus> les parties ajoutées.  
a. En marge : ne lisez pas tel livre de science, il est dangereux.

Cette couveuse de vertus que furent les institutions religieuses a engendré, par la loi des contraires, les vices ; il semble bien vraiment que le système soit à changer. Il ne donnera, en tout cas, pis ; on a élevé ces gens-là comme on élèverait des moines, mais ils n'ont pas l'ambiance du cloître, la force de la prière en commun, lorsqu'on les jette, au sortir de la couveuse, en pleine vie. <On les fait trop se regarder et pas assez Dieu. C'est le système des yeux en bas><sup>a</sup>. Que voulez-vous qu'ils fassent ? Est-ce leur faute ?

Ils sont là, occupés exclusivement à regarder leur âme, incapables, avec leurs instincts timorés, de se défendre si on les attaque. Tout tourne mal, la religion subit un assaut. On geint et un bon prêtre, si ce n'est un évêque, conclut, en disant : On ne prie pas assez, prions le Sacré Cœur, il sauvera la France.

Et tout le monde s'assied, ne bouge plus, remet tout à Dieu, en le chargeant d'arranger les choses.

Et c'est ainsi, du haut en bas de la société religieuse. <Quand il s'agit de défendre la religion, les députés et les sénateurs catholiques font un beau discours et s'assoient. Et s'ils restaient seulement assis ! mais non><sup>b</sup>. Voyez cette affaire des Congrégations<sup>2</sup>. Un pays se soulève, prêt à défendre ses sœurs. Aussitôt les députés catholiques arrivent et désarment les Bretons. Ils font le jeu du gouvernement, lui montrent<sup>c</sup> qu'il n'a pas à craindre de verser le sang, qu'il peut crocheter en toute sécurité les couvents<sup>3</sup>.

Puis, comme en dehors de la lâcheté de cette attitude, il est bon de dévoiler la bêtise enfantine des catholiques, on simule une défense ridicule, on jette du purin, par dessus les murs, sur les assaillants, on joue à cache-cache, avec une sœur qu'on fait enfermer sous scellés pour obliger le commissaire à redéfaire les scellés.

Est-ce assez enfantin et assez niais.

Pendant ce temps, les congrégations qui, il faut bien le dire, ne tiennent pas au sol et sont indifférentes à un pays (qui ne les connaît point) <qui ne les connaissait que par leur âpreté au [gain] <commerce> et leur manie de bâtisse> se divisent. Les uns demandent l'autorisation, les autres n'en veulent pas. Dans ces instants douloureux, il faut qu'on soit comique. L'abbé de Solesmes rédige une belle lettre où il déclare que les Bénédictins sont le plus ancien ordre et que c'est à eux qu'il appartient de donner l'exemple... et il [prend la fuite] décampe<sup>4</sup> !

Un seul ordre, dans cette débâcle, tient bon, se fait chasser de ses cloîtres et, resté dans le pays, porte bravement son costume et continue son apostolat : les fils de saint François. Il faut le noter [à leur honneur. Car ce sont eux qui ont sau] à leur honneur.

---

a. Ajouté en marge.

b. Ajouté en marge, avec signe d'appel.

c. Huysmans a écrit montre.



Mais aussi, quelle malchance ! de la tête aux pieds du catholicisme, c'est un amas de gaffes.

Léon XIII qui fut une grande intelligence, < dans toute la force du terme >, mais un terrible Italien ne croyant qu'aux combinaisons plus ou moins souterraines, exclusivement préoccupé de stratégies diplomatiques, casse le dernier ressort de la France conservatrice, en [soutenant la République] <obligeant les catholiques à se rallier><sup>5</sup>. Peu inspiré par l'Esprit Saint, il ne se rend pas compte que sous le nom de République, c'est le vieil ennemi de l'Eglise, l'irréductible secte satanique qui l'assaille. Il fait, lui, Vicaire de Dieu, pacte avec le Démon. Les résultats, nous les connaissons.

Il meurt. Pie X lui succède<sup>6</sup>. Et c'est juste le contraire qui se produit. Ce sont les gaffes en sens inverse qui pleuvent.

[L'Eglise] <Le Saint-Siège>, qui ne veut pas de la rupture du Concordat et de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, est assez maladroit[e] pour se mettre dans son tort et porter, elle-même, le premier coup au Concordat ; car malgré toutes ses dénégations <toutes les arguties, fictions>, l'affreux Combes eut raison, lorsqu'à propos de l'incident des deux tristes évêques, le Geay et le Le Nordez<sup>7</sup>, il dit à la Chambre :

"Du moment qu'il faut deux pouvoirs pour faire un évêque, il en faut deux pour le défaire"<sup>8</sup>.

C'est évident ; du moment que l'on réveillait l'affaire de ces deux [malheureux] <rebuts> que Léon XIII avait <par prudence> [enterrée] <endormie>, encore fallait-il <consulter le gouvernement, agir en sourdine par des procédés plus ou moins francs>, ne pas aller à l'aveuglette et fournir à un homme qui n'attendait qu'un prétexte, le moyen de vous tomber dessus et de vous vaincre.

Mais ce n'était pas assez : le Président de la République rend visite au roi d'Italie et ne va pas voir le Pape qui lui a fait savoir d'avance <du reste> qu'il se refusait à le recevoir. Là-dessus, le Vatican rédige une note de protestation aux puissances<sup>9</sup> et quelques jours après dépêche [un évêque] <le cardinal Svampa> pour aller faire des mamours et saluer le roi d'Italie, à [Venise] Bologne<sup>9</sup>.

Or, c'est celui-là, <Victor-Emmanuel III> qui l'a spolié de son pouvoir temporel et non Loubet. Que signifient ces deux poids et mesures ? quelle <contradiction, quelle> incohérence !

Enfin, l'évêque de Dijon est cassé par le pape, qui lui a demandé sa démission. Il n'a donc plus rien à faire dans son diocèse, qu'il a quitté. Mais il y a un vicaire général à nommer et Rome lui rend ses pouvoirs pour le nommer<sup>10</sup>.

---

a. *En marge* : [comme en dehors].

b. *En marge* : "offrir l'hommage de son respectueux dévouement à Sa M. le Roi" sic, et il dîne avec le Roi.

[Est-il] <Alors il est encore> évêque de Dijon <?> [ou ne l'est-il pas]. C'est de plus en plus la politique de l'incohérence<sup>c</sup>. Et nous sommes au début d'un règne<sup>d</sup>!

Que voulez-vous alors que pensent les quelques catholiques de bon sens qui examinent sans parti pris, les choses. Ils se découragent et ne doutent plus que toutes les sottises seront commises, dès que l'occasion se présentera. <Ils pensent qu'il serait bien utile d'avoir un pape qui ne fût plus un Italien, et un homme, vivant comme tout le monde et au courant des choses><sup>e</sup>.

Faut-il parler aussi, pendant que nous y sommes, de l'affaire Loisy. Je suis d'autant moins embarrassé pour exprimer mon opinion que je ne partage pas les idées de M. Loisy<sup>f</sup>. Mais ne valait-il pas mieux laisser en paix son premier volume, <I'"Évangile et l'Église">, que personne <hormis certains prêtres> n'avait lu que de l'avoir lancé avec une réclame folle en le frappant de l'Index<sup>12</sup>? Était-ce adroit ? Le finaud qu'était Léon XIII n'avait jamais voulu frapper ce prêtre qui est d'ailleurs un prêtre honnête, contre lequel on n'a jamais pu rien relever. Il avait même institué à ce propos, une commission dite des Études Bibliques et qui avait pour but de faire disparaître les questions qui lui étaient soumises, de les éponger en quelque sorte.

A la décharge de Rome, il faut bien dire que la presse catholique fit rage contre le malheureux Loisy. Suivant sa tactique habituelle, elle se révéla combative non contre l'ennemi commun, mais contre les siens. Elle agit comme du temps de Lamennais qu'elle poussa à bout. Elle eut en quelque sorte raison de Loisy qui me parut un peu perdre la tête en s'irritant, car cela se sent dans son volume "*Autour d'un petit livre*". Il y donne, sous un ton, agressif, quelques solutions [vraiment] inacceptables <qui sentaient effectivement le fagot ; il se mit dans son tort [mais]><sup>g</sup> et tendit les mains lui-même à ceux qui attendaient le moment de le garrotter.

Il se remit <heureusement> assez pour ne pas se défroquer, et je crois bien que c'est là le grief caché le plus violent qu'ont nombre de catholiques contre lui ; car c'est une chose étrange que la mentalité des pieusards. Ils sont pour chasser les gens de l'Église et non pour les faire entrer.

Ils n'ont pas assez d'injures pour ceux qui viennent à eux et ils sont ravis quand ils peuvent chasser <quelqu'un des leurs> de leur rang. Ah ! si Loisy avait jeté la soutane aux orties, ce qu'ils auraient crié. Nous l'avions bien dit ! C'est une brebis galeuse, un hérétique, et il aurait fourni à la presse, une tartine de lieux communs où l'on aurait rappelé Luther et le frère Hyacinthe Loyson<sup>13</sup>!

- 
- c. *En marge* : c'est de la diplomatie à la petite semaine, [des décisions au jour] <c'est un plat du jour le jour, de la
- d. *En marge* : trop d'habileté chez l'un et chez l'autre, pas assez.
- e. *Ajouté en marge*.
- f. *Huysmans n'a biffé ni inacceptables ni mais ; nous plaçons ces deux mots dans les crochets droits pour rendre à la phrase sa lisibilité.*

<Le résultat est que au moment où une partie du monde intelligent se rapprochait du catholicisme, il s'en éloigne, disant : l'on y assomme les gens qui travaillent, qui tentent quelque chose. On a fait machine en arrière, au moment où il aurait fallu faire machine en avant. On se cramponne à des débris <d'histoire> qui ne tiennent plus, au lieu de les ressouder et de les rajeunir>¹.

[Rome] <Pie X> a eu la main un peu forcée, la main que Léon XIII, lui, ne se serait pas laissé forcer.

Ne l'a-t-elle pas aussi par les Évêques² qui, à cause de leur manque absolu d'initiative, veulent recevoir toutes les décisions du Vatican. Il est renseigné par eux sur la France et j'ai grand peur qu'il ne le soit fort mal, car les évêques n'ont aucun lien commun avec le pays, avec ses aspirations et ses besoins, avec le peuple. Ils vivent isolés, dans un milieu médiocre, qui ne connaît guère en fait de catholiques que des marguilliers et des dévotes.

Ils étaient pour la plupart les préfets violets du gouvernement, quand ils touchaient de l'État, prébende, ils vont être les préfets violets de Rome, quand la séparation sera prononcée ; et forcément, plus ils auront été libéraux, plus ils deviendront ultramontains. Nous allons être gouvernés par des Italiens ; où cela nous mènera-t-il³ ?

J'ai peur que, dans un certain nombre d'années, une réaction gallicane ne devienne bien nécessaire, et quand elle aura lieu, elle présentera ce caractère spécial que ce seront les fidèles français qui la feront contre les évêques et les prêtres devenus des [romains] sacerdotes <devenus> romains. [Il n'y aura pas de Bossuet alors]. Ce sera la décomposition qui s'accentuera de l'Eglise de France déjà bien malade, par le fait du clergé, ou pour être plus juste, des dévotes⁴.

C'est à elles, en effet, qu'il faut faire remonter la moisissure qui envahit les églises et les chapelles du pays. Elles sont en effet arrivées à diriger les prêtres et non à être dirigées par eux⁵. Et cela se conçoit : elles seules <donnent de l'argent>⁶ remplissent les églises et occupent les prêtres. Les hommes assidus aux offices sont rares et par le phénomène que j'expliquais au commencement, ils sont d'une mentalité spéciale, ce sont de vieux enfants de chœur. Ils ont le même état de cervelle, les mêmes goûts que les femmes.

---

a. *Cet ajout figure en marge, à hauteur du paragraphe commençant par Ne l'est-elle, auquel on peut penser qu'il se rapporte. A gauche de cet ajout, Huysmans a noté : marquer une fois de plus l'infériorité des exégètes catholiques vis-à-vis de la critique protestante.*

b. *Comprendre : ne l'a-t-elle pas été...?*

c. *Huysmans a écrit veulent.*

d. *En marge : basse-cour de Vatican ; le costume même sera romain, pr... petit clergé et [la] petite bourgeoisie.*

e. *En marge : Que penser d'un gouvernement qui ne comprend pas l'intérêt qu'il a à tenir les évêques dans la main et à ne pas diviser le pays en deux fractions dont l'une sera gouvernée par un monsieur de Rome ? Ah ! si les catholiques étaient autres, mais il n'y a rien à attendre.*

f. *Huysmans a écrit elles.*

g. *En marge.*

Ils ont poussé de toutes leurs forces aux dévotionnettes, aux saint Antoine de Padoue, aux *Expedit*, aux prières vocales communes des chapelets. Voyez-les le dimanche à la messe. Il n'en est pas trois qui sachent<sup>a</sup> quelle est la messe du jour, qui la suivent. Ils lisent des prières en français, pendant que le prêtre officie, tout comme les femmes. C'est une chose incroyable que le clergé n'ait pas réagi contre ces pratiques et n'ait pas enseigné à ces gens les premiers éléments de la liturgie. Mais non, il s'est laissé, lui-même, influencer par cette clientèle, il a abondé dans son sens ; de là, ces prônes vraiment creux et puérils, <nigauderies, ces ponts neufs, dans un style assisté>, ces sermons fades, aux périodes prévues, ces appels perpétuels au Sacré Cœur ; cette rage de chanter au lieu des hymnes de l'Église, de bas cantiques.

Ils se sont efféminés, dévilités avec leur clientèle qui a déteint sur eux. A force de ne fréquenter que ces gens-là, les prêtres qui étaient peut-être intelligents à leurs débuts, sont devenus nigauds. Ils ont fait du catholicisme on ne sait quoi, ils ont dénaturé la religion, en la suçant. C'est la pâtisserie de la piété, et quelle pâtisserie<sup>b</sup> !<sup>14</sup>

Quand l'on connaît ce monde-là, l'on peut bien dire que le purgatoire d'un converti, c'est de vivre parmi les catholiques !

La vérité est qu'à part ce petit nombre qui fait exception, dans une grande ville, personne ne s'intéresse plus à la religion et que tout homme intelligent qui pratique [est singulièrement] <se tient à part>, humilié lorsqu'il voit le niveau de ses confrères en piété et de son clergé !

L'Église a tout perdu le jour où elle a perdu le peuple et si elle ne revient pas à la pratique qu'elle a complètement oubliée des Évangiles, j'ai bien peur que ce ne soit pour jamais.

Le peuple est simpliste. Il ne voit le prêtre que dans trois cas, le baptême, le mariage et l'enterrement, et on le carotte ! Il constate que lorsqu'il s'approche de Dieu, c'est comme lorsqu'il entre dans une boutique, il faut payer. Sinon, il est reçu, Dieu sait comme ! Que d'enterrements pauvres où le desservant eût mérité d'être claqué, tant on le sentait pressé d'en finir, bafouillant au galop les psaumes, plein de dédain au fond pour ce cadavre qui le dérangeait sans profit. <A défaut de vraies larmes, les riches en ont au moins en argent. Et le goupillon est large>. <Là, un coup de pinceau et le dos tourné, le prêtre précédé du sacriste méprisant, file>. L'ouvrier se rend très bien compte de cela. Il voit très bien la différence de l'accueil que font les prêtres aux riches, la tenue convenable du clergé aux riches obsèques... c'est une honte...

Pourquoi aimerait-il des gens qui ne l'aiment pas ?

---

a. *Huysmans a écrit* sache.

b. *En marge, à hauteur de ce paragraphe* : ce n'est plus un sentiment d'âme, une substance nutritive et cordiale, c'est de la confiture de cerise. On a enlevé le noyau qui assurait la fermeté du fruit, puis on l'a noyé dans un sirop de sucre.

Il les considère comme des gens qui l'exploitent ; s'il se rappelle vaguement son catéchisme, il pense à un Christ qui est justement venu pour célébrer les pauvres, pour les déclarer plus près de Lui que les autres... et il songe que le clergé suit bien peu les enseignements du maître...

Cela saute aux yeux, mais que faire ? quel chambard dans l'Église il faudrait, pour la remettre dans sa vraie voie !

Elle se meurt de sa <monomanie d'autorité>, de sa passion du lucre, de sa monomanie du gain. Cela commence au rendement des chaises, <aux mandements impératifs d'évêques>, pour finir au denier de saint Pierre.

C'est la bourse sous le nez qu'un prêtre vous fait sauter, pendant la messe, tandis qu'un Suisse bouscule les chaises, en hurlant : "pour l'entretien de l'église, s'il vous plaît".

La pauvre humanité, la pauvre Eglise !

Et puis, pourquoi ne pas le dire, si le peuple n'aime pas le prêtre, c'est qu'il devine, c'est qu'il sent très bien en lui, un fonctionnaire, un commis des choses célestes et qu'il ne sent nullement une âme d'apôtre, un amoureux d'âme, un père dont ils usurent pourtant le nom.

Ils ont affaire à un homme d'affaires ou même à un simple bonhomme qui, l'heure venue, ferme sa boutique et s'en va dîner.

Cela est très sensible au confessionnal. Dans le temps jadis, j'ai écrit une nouvelle, *A vau l'eau*<sup>15</sup>, l'histoire d'un célibataire en quête d'un restaurant possible, j'ai parfois rêvé d'écrire un M. Folantin à la recherche d'un restaurant spirituel possible, d'un confesseur.

Il y a des surprises inattendues dans cette quête du Christ. Des êtres médiocres, en majorité, - méchants presque en nombre infime, - des saints en nombre infime aussi. C'est un microcosme de la société, en somme : les deux extrêmes, assez rares, la banalité abondante refluant de toutes parts.

Je sais très bien qu'il faut tenir cas de l'état d'âme dans lequel on se trouve et qui fait que l'on est influencé par un rien, par un mot juste ou injuste, mais c'est égal, il y a autre chose. Il y a des âmes de confesseurs qui vibrent, des amoureux, et cela c'est en dehors des mots qu'ils prononcent ; cela se sent et c'est très-clair. Je me rappelle, un jour, en voyage, en Laval, m'être approché, en compagnie, d'un confessionnal où siégeait un très-vieux prêtre. Il ouvrit la grille, j'eus la sensation, avant qu'il n'eût dit un mot, avant que je n'eusse commencé mon *confiteor*, que j'étais devant un saint. Je ne m'étais pas trompé. Je ne sais plus au juste les mots dont cet être admirable se servait, mais il y avait le ton, l'amour du pécheur, il y avait je ne sais quoi<sup>a</sup>. Je suffoquais, étranglé par les larmes et

---

a. *En marge* : je ne sais pas ce qu'il disait, je n'ai rien retenu, c'était le ton qui était tout.

pourtant je n'avais pas de péchés bien graves à avouer, mais vraiment N.S.J.C. était là, me parlant avec tendresse, avant de m'absoudre. je rêvais de lui baiser les pieds. Et cette impression, je ne l'eus pas seul, mes compagnons eurent une impression identique, que nous nous communiquâmes à la sortie. Quel bienfait, quelle joie que de tomber sur des êtres pareils !

Cette impression, je l'ai eue à Paris, plusieurs fois, avec des inconnus, un missionnaire de passage, un jour, à Saint-Germain-des-Prés, à Notre-Dame-des-Victoires<sup>a</sup>, avec une âme de prêtre qui confesse, si bienveillante, si consolante et si douce. Vraiment, je remercie Dieu, ces jours-là, et comme ces bons prêtres vous demandent, quand on les quitte, de prier pour eux, je m'en acquitte incontinent et souvent lorsque j'y resonge je reprie pour eux.

Je dirais que je ne suis pas ingrat, si je croyais que mes paroles valent quelque chose !

Ah ! le prêtre qui aime les âmes, qui les prend en quelque sorte dans sa main, pour les caresser, alors qu'elles se hérissent de douleur et s'ébrouent, quelle belle tâche ils accomplissent ! quel bien ils font ! Ceux-là sont vraiment les fils directs des Évangiles, la lignée en droite ligne du Christ. Ils sauvent l'Église moderne, si médiocre, ceux-là !

S'ils étaient légion, ils retourneraient la société, qui comprendrait ce qu'est la vertu, alors !

Faut-il dire le revers maintenant. Les âmes dures, implacables, les prêtres qui éloignent du tribunal de la pénitence, qui rendent la confession toujours pénible, odieuse. Ils existent hélas ! Je n'en veux citer qu'un. Le plus curieux, c'est que celui-là, célèbre pour ses exorcismes, passe pour un saint.

Il l'est peut-être, par les macérations qu'il s'impose, par la régularité de sa vie, mais, [c'est égal], quand on a une âme aussi mal embouchée, quand on fait le mal qu'il fait à certaines âmes, l'on n'est pas un saint.

L'aspect de l'homme est un peu celui du confesseur<sup>b</sup>. Imaginez un homme boulot, trapu, à barbe de sanglier, mâchonnant un bréviaire, furieux quand on le dérange. On se glisse dans la boîte à confession. Et aussitôt les questions pleuvent. On s'accuse de jugement téméraire. Et l'on entend derrière la grille, un rugissement, "ah mais, c'est très-grave, et combien de fois ? - Je ne sais pas, mon père. - Mais vous devez savoir. - Je ne sais pas. - Est-ce dix fois au moins ?" et cela continue de la sorte. On aurait tué son père, on avouerait avoir abusé de sa mère, que le vieux sanglier ne grognerait pas plus. On finit par ne plus savoir ce que l'on dit et l'on subit un sermon vitupératif avec menace d'être renvoyé sans absolution. Quelle pitié ! L'on était venu pour chercher un peu de paix de l'âme et l'on sort plus troublé<sup>c</sup>.

a. Ajouté en marge : à l'entrée.

b. Lecture incertaine.

c. En marge : Encore, (ajout interrompu).

Une amie à moi qui était dans un état de détresse absolue, car elle venait de perdre un directeur admirable, un saint qui l'aimait et la menait doucement dans la voie du Seigneur, l'abbé Séméraire, si bon et si indulgent, qui fit l'admiration de bien des prêtres, va se confesser à lui. Elle lui dit son état de tristesse, l'émotion lorsqu'elle revit son père, mourant, écrasé par un motorcycle, disant doucement, dans d'effroyables souffrances : "je suis avec mon maître sur la croix" et finalement elle pleure. Un autre aurait été pris de pitié. Durement, il répondit : Ah mais, je ne sais pas si je vais vous donner l'absolution, car je n'admets pas que l'on regrette un directeur comme cela !

J'admets bien que celui-là est heureusement rare, dans un confessionnal à Paris, mais enfin, admettez qu'un malheureux vienne à lui pour se convertir. C'est à le faire fuir, à le dégoûter à jamais de l'Église, que d'être reçu comme cela.

La majorité, elle, est composée, en somme, de très braves gens qui font leur métier en conscience, mais ce que leur âme ne prend pas feu, ce qu'ils écoutent indolemment, ne voyant d'ailleurs qu'un seul péché qui compte, le péché de chair. Celui-là excepté, les autres ne comptent plus. Jamais l'on n'insistera si l'on se confesse de manque de charité envers le prochain. Il semble que toutes les fautes ne comptent pas. Une seule importe, la moins grave, peut-être, car après tout, il y a, en dehors de questions sataniques, un besoin de nature qui l'excuse jusqu'à un certain point. Il y a là une déviation vraiment curieuse : un péché absorbant les autres, dominant le [prêtre] <confesseur> et, il faut bien le dire aussi, le confessé. Chacun ne songe qu'à celui-là, ne se préoccupe que de celui-là. La honte pour celui qui s'approche du tribunal est d'avoir à narrer ses tristes méfaits. S'il en est exempt, il lui semble à lui-même qu'il n'est pas bien coupable. Quelle aberration ! et comme ces idées sont loin de N.S. qui a surtout honni les hypocrites, les médisants, qui a été si doux pour la Madeleine, si dur pour les Phariséens \* !

Et personne n'échappe à l'emprise de cette illusion, prêtres et fidèles. Moi-même qui en parle, je suis, le premier, victime de ce mirage religieux dont je me rends pourtant compte.

Il est vrai que l'œuvre de chair est peut-être plus grave par les suites qu'elle entraîne que par l'acte même qu'on accuse. Elle vous désespère, vous détourne de la religion, du confessionnal, vous suggère l'envie de tout abandonner quand on l'a commise.

---

a. *En marge, à hauteur des trois derniers paragraphes* : Il y en a de brefs et de prolixes, mais le 22 sous, c'est peut-être le Jésuite roux. *Puis* : Les jeunes préparent d'avance des discours débités indifféremment pour tous. D'autres, genre bénédictin, parlent liturgie. D'autres se contentent d'un encouragement et c'est peut-être ce qu'il y a de mieux. Parfois un chicanous, ce qui n'est pas inutile, pourvu qu'il ne vous coupe pas pendant (*interrompu*). *Puis, après un trait de séparation, cet ajout biffé* : [De la sainteté, ça, je n'y croirai jamais. Le trouble qu'il prétend et aussi le sien par ce côté j'en ai peur]. *Enfin, un quatrième ajout* : Il est vrai que Dieu envoie au confesseur qu'il veut. Tel inhabile inéloquent pour tous le sera, un soir, pour l'un. Pour (cela), comme pour les conversions, c'est Dieu qui fait la besogne. Il y a beaucoup de surnaturel au confessionnal.

Elle est la pierre d'achoppement des jeunes. Une fois que le jeune homme a goûté de la femme, il se confesse une fois, deux fois, et comme c'est toujours à recommencer, il lâche tout. A plus forte raison, si au lieu d'aller de l'une à l'autre, il contracte une liaison.

Ici nous arrivons à l'une des misères de cette théologie qui met Dieu dans des petites boîtes avec défense d'en sortir<sup>a</sup>, qui est la science de l'orgueil humain. L'injustice apparaît criante, antimorale même, si l'on peut dire, car elle est une prime à la débauche !

Un homme, agité par des forces mauvaises, court d'une fille à une autre, se livre aux derniers abandons et aux derniers excès. Il se confesse : c'est la faiblesse humaine, il est absous.

Un autre homme qui a horreur du libertinage et qui pour une cause ou pour une autre, ne peut se marier, fait connaissance d'une fille honnête et vit avec elle, comme mari et femme ; celui-là ne peut être absous !

Parce qu'il y a continuité avec la même.

Il y a dès lors tout avantage pour un catholique à être un porc et un libertin<sup>b</sup>. Quelle vision inique de <l'humanité et de> la faute ! qui existe, je le veux bien, mais qui prend des proportions à rebours <du sens commun sous les lueurs falottes> [aux lueurs inexacts]<sup>c</sup> des théologies.

Il n'y a pas à le nier, il faudra bien que l'Eglise plie sur certains points, se rende compte de l'aberration de ses systèmes, si elle veut garder des adhérents. La théologie n'est pas l'Évangile ; elle est une science purement humaine <inventée de toutes pièces>, n'en déplaît aux sectaires du catholicisme. Jésus n'a jamais émis des théories pareilles. Et la question est plus grave encore lorsqu'elle touche à ce que l'on appelle "les fraudes [du mariage] <conjugales>".

Ici encore, la théologie se dresse tout d'une pièce, se révèle implacable, et c'est grâce à elle que tant de familles chrétiennes quittent l'Église ou sont rejetées par Elle.

Des gens sans fortune se marient. Ils ont un enfant, ils en ont deux. Ils peuvent les nourrir à peine. Ils prennent certaines précautions pour ne pas accroître leurs charges. Péchés mortels. *Non licet*. Une femme n'a pas de santé, le médecin déclare que si elle est de nouveau enceinte, elle risque sa vie. Le mari use de subterfuges pour ne pas tuer sa femme. Péchés mortels. *Non licet*. Ces péchés se continuent. Les conjoints deviennent des habituels. Le prêtre ne peut les absoudre. Voilà des gens privés des sacrements, à la porte de l'Église.

---

a. *En marge* : dans un gaufrier où on le [moule] restreint à l'image humaine, où on le restreint.

b. *En marge* : prime à la débauche.

c. *non biffé*.



Le mari n'a qu'à rester chaste, direz-vous ? mais pardon, si cet homme s'est marié, c'est que sans doute, il n'avait pas de goût pour cette vertu, et vous, vous la lui imposez comme à un prêtre, comme à un moine.

S'il a de l'argent, il voit une ou d'autres femmes, c'est l'adultère, c'est la brouille dans le ménage, c'est une vie infernale à deux.

Les prêtres, en majorité, répondent : "Dieu bénit les nombreuses familles" ; hélas ! c'est bien souvent un mot et les gens meurent à la peine, ou si le mari ne peut rester continent près d'une femme débile, qui, elle-même, ne l'est pas, c'est la mort, avec des enfants restés sans mères<sup>a</sup>.

Il n'y a pour un ménage catholique qui se trouve dans ces conditions qu'à lâcher l'Église s'il veut vivre en paix.

Est-ce donc bien désirable ? est-ce donc là une leçon dérivée des enseignements du Christ.

Cette question fait le désespoir des bons prêtres, de ceux qui ont une âme pitoyable. Ils sentent très bien qu'ils perdent des âmes, en leur rendant la vie intolérable, en les privant des sacrements. Beaucoup baisent de leur mieux. Si le mari ne se confesse pas, cela va tout seul. Il peut laisser entendre à la femme qu'elle doit avant tout obéissance au mari, que lui seul est responsable... mais si le mari est, lui aussi, un croyant, si la femme déclare que son mari la quittera pour courir après une autre,... alors, il balbutie, dit qu'entre deux maux, il faut choisir le moindre, rejette la responsabilité sur l[la femme] 'épouse, <laisse entendre qu'il n'en faut plus parler>.

Quelle misère ! et ceux-là sont les prêtres intelligents et les bons qui redoutent de briser un ménage, de faire à jamais, pour une question aussi sottise, le malheur des gens.

Ils amènent l'adultère, <ou des vices contre nature> pour [épargner une fraude] <qu'il n'y ait pas oubli volontaire>. Tel est le résultat de l'enseignement théologique. Ça a été inventé par qui ? Cela a peut-être eu sa raison d'être. A l'heure actuelle, c'est toute une partie de la population qui, pour ce motif, finit par perdre la foi et désertier l'Église<sup>a</sup>.

L'on dira, mais l'Église est [intacte] <une>, elle ne peut revenir sur ce qu'elle a décrété, s'approprié au besoin des temps. S'il en était ainsi, ce serait à bref délai sa pleine déchéance. Mais cette assertion n'est guère exacte. [Elle a été obligée de]<sup>b</sup> <L'histoire le prouvera. Elle ne s'est jamais réformée, d'elle-même, par orgueil peut-être, mais elle s'est réformée contrainte et forcée par les événements. Elle a bien été obligée de><sup>c</sup> desserrer d'année en année ses ordonnances. Je ne parle pas de la question des abstinences et des jeûnes qu'elle devra desserrer encore, car elle ne tient plus, mais de questions plus graves, de la pénitence et de la confession.

---

a. *En marge de ce paragraphe* : Il ne s'agit pas d'altérer l'immutabilité de ces dogmes, mais de s'adapter aux conditions de la vie moderne.

b. *Huysmans n'a biffé que le de.*

c. *Ajouté en marge.*

Si nous nous reportons, en effet, aux premiers temps de l'Église, nous trouvons, en dehors de la confession publique devenue au bout de quelque temps impossible, le système atroce de l'absolution donnée après une <première> faute et refusée désormais pour les autres fautes.

Autrement dit, c'était la pénitence pendant des années hors de l'Église, et c'est tout juste si l'on vous réconciliait au moment de la mort.

C'était tout bonnement monstrueux. L'Église l'a compris et elle a singulièrement amoindri ses prétentions, depuis le temps où Tertullien et autres nous entretenaient de cette façon de consoler et d'adjurer les pécheurs<sup>16</sup>.

L'on pourrait même presque dire qu'elle a sauté d'un excès à un autre, maintenant, avec la communion si rarement accordée jadis et si prodiguée aujourd'hui.

Il y a eu là, il faut bien le dire, une ingérence pernicieuse de la Compagnie de Jésus. A force de répéter les termes mêmes des prières de la messe "*ad tutamentum mentis et corporis et ad medelam percipiendam*"<sup>17</sup>, on est arrivé à considérer le sacrement de l'Eucharistie comme une simple médecine spirituelle, une panacée bonne à guérir tous les maux. Plus vous péchez, plus vous devez communier, sans tenir compte, si l'on accepte cette comparaison en honneur dans l'Église actuelle, des effets de l'accoutumance. Des ligues se sont fondées pour la communion hebdomadaire, considérée comme un minimum. Et je songe que les saints ne communiaient que par respect, rarement, et que dans les Trappes, les convers qui sont peut-être ce qu'il y a de plus saint sur la terre, n'oseraient communier, tous les jours, comme le font nos bonnes femmes.

A ce point de vue, les jansénistes n'avaient pas toujours tort et le volume sur la communion fréquente du grand Arnauld serait à relire<sup>18</sup>. Sans doute, il y avait excès. Lorsqu'une moniale de haute envergure, comme la mère Angélique, arrivait à ne communier qu'une fois l'an, il y avait outrance d'humilité, presque absurdité de raisonnement puisque, s'il fallait attendre qu'on fût digne du Seigneur, pour le recevoir, l'on pourrait mourir avant que d'attendre ce moment ; mais n'y a-t-il pas non plus outrecuidance et présomption, presque [irrespect] <insolence> à ne considérer le corps du Christ que comme un cachet de [remède] <quinine> spirituel.

Il est bien rare, hélas ! que les résultats de ce gavage <panifuge> soient heureux. Les gens qui communient tous les jours, valent-ils mieux que les autres ? Il est permis d'en douter. Ils finissent par en faire une habitude, par avaler l'hostie, comme ils avalent, le matin, leur café. Ils épuisent forcément par l'accoutumance, la valeur du remède et ses effets. Avouerai-je que chez des dévotes qui, sans communier tous les jours, communient plusieurs fois la semaine, ces jours-là sont les pires qu'elles donnent à supporter aux autres. Des domestiques devinent que leur maîtresse a communiqué, à les voir plus impérieuses et plus dures. J'en connais, plus agitées, plus troublées du côté des sens, ces jours-

là. Mais peut-être a-t-elle raison, l'effrayante mégère qui à mesure qu'elle communiait devenait plus méchante, alors qu'elle répondit à un prêtre qui le remarquait : "Eh qu'en savez-vous, <qui vous dit> que si je ne communiais point, si je ne serais pas pis".

Il n'en est pas moins vrai qu'il y a maintenant abus et cela au détriment du respect dû au sacrement, et de la santé de l'âme qui se dispense d'effort, qui ne désire même plus ce qu'elle peut prendre à volonté !

Communion tous les matins, rosaire, salut, bougies allumées sur des broches, [toute la religion est là], prônes, prêches, toute la religion est là. [Il n'y a plus] <La personne> de Jésus <n'existe plus>, mais son cœur auquel on parle comme à [une] <sa> personne. Pourquoi ne pas adorer aussi, comme le disait le P. Didon, ses pieds qui l'ont porté pour évangéliser le monde<sup>19</sup> ?

La vérité est que la dévotion du Sacré Cœur me paraît tout à fait déviée de son objet. D'abord, il ne s'agit pas d'un viscère, mais bien du symbole que représente ce viscère <dans d'immondes statues et de creuses images religieuses>, l'amour. Puis, si l'on songe au moment où le Christ apparut à Marie Alacoque, si l'on sonde ses paroles, il semble bien que cette dévotion s'explique, a, en tout cas, sa raison d'être<sup>20</sup>.

Pendant des siècles, le Moyen Age a courbé les grands enfants qu'il régissait sous le régime de la peur. Il prêchait l'enfer, sans arrêt, le montrait, au seuil de l'Eglise, au dessus des porches. Il avait raison, car il dominait ainsi les brutes féodales et calmait les pacants. Il distribuait la justice et ne se gênait pas pour mettre dans les damnés de son enfer, les évêques, les moines et les rois. C'était l'égalité. Et jamais, je crois bien, que le peuple ne fut, sous la coupe de l'Eglise, plus heureux.

Ce système, sans ses avantages, continua, de la religion peut-être plus mosaïque que chrétienne, avec son Jéhovah toujours prêt à [punir] <sévir>. Elle semble avoir eu son dernier écho dans le jansénisme, si intolérant et si dur. Si ceux-là n'avaient été matés, la religion aurait fini par dépérir dans la haine universelle de l'inindulgence et de la férocité.

Et il semble vraiment que la venue du Christ soit une réponse à toutes ces <divagantes> cruautés<sup>a</sup>. Je me le figure disant vraiment : mais non, je ne suis pas ainsi. L'on fait de moi un ogre prêt à dévorer ses [enfants] <poucets>, à les brûler pour l'éternité ; ce n'est pas cela. Je suis plus qu'un justicier, un père et un ami. L'enfer est restreint et le purgatoire large<sup>b</sup>. Mon cœur est le symbole de la réconciliation et de l'amour ; il est en quelque sorte l'armoire de ma miséricorde. [J'aime et] <Je> ne veux pas être craint, comme un bourreau, mais je veux être aimé.

a. *En marge de ce paragraphe* : Les idées du Moyen Age sont finies et les théories des appelants sont fausses.

b. *En marge* : Le purgatoire est restreint et l'enfer est quasi vide.

Il apporta, en somme, une détente, aiguilla sur une autre voie, son Église. Dans ces [conditions] <promesses> de clémence et d'affection, la dévotion du Sacré Cœur se conçoit, elle est un rappel de la Rédemption, un symbole du Bon Pasteur<sup>a</sup>.

L'humanité, sans se rendre bien compte de ce signe, a peut-être fait comme les enfants qu'on ne fouette plus et qui s'enhardissent<sup>b</sup> à grimper sur les genoux<sup>c</sup>. Elle a perdu <un peu> le respect du Sacrement,... et dans une réaction inconsciente du Moyen Âge et du jansénisme, donné presque raison à cet excès contraire<sup>d</sup>...

C'est l'éternelle loi historique des réactions toujours exagérées dans un sens ou dans l'autre. A l'heure actuelle la réaction est contre l'Église ; l'heure viendra où Elle aura son tour et sera à son tour intolérante et insupportable... elle fera regretter la [vague] liberté laissée aux sciences et aux arts... elle voudra, <malgré toutes ses belles protestations qui valent celles des Loges>, éteindre tout...

Ah ! non, si je suis <fermement> catholique, je suis non moins résolument anticlérical <et ne désire pas que des gens dont je partage les idées religieuses soient au pouvoir>, plus rapproché peut-être par bien des points des anarchistes que des cléricaux... Je voudrais une chose bien simple, la liberté pour tous, [incroyants] <mécréants> et fidèles, mais personne n'accepte plus ces idées, pas plus les francs-maçons que les catholiques. Le besoin d'opprimer les autres est à l'état d'endémie, dans tous les camps<sup>e</sup>.

Et, c'est triste à dire, avec son besoin de domination, l'Église a depuis des siècles fourni les preuves de son désir de régner sur les Empires ; qu'on se rappelle qu'un saint tel que saint Louis a été obligé de remiser un pape<sup>f 21</sup>.

Et malheureusement, cette ambition de régenter l'univers ne s'est jamais éteinte au Vatican. L'infaillibilité papale promulguée, malgré les efforts de ce que le parti catholique contenait de gens intelligents, aimant la liberté, les Dupanloup, les Gratry <les Darboy>, les de Broglie, les Cochin, les Montalembert, en est une

---

a. *En marge* : elle est sous une autre forme, la réédition de la parabole du Bon Pasteur.

b. *Huysmans a écrit* s'enhardit.

c. *En marge* : ne pas faire à autrui ce qu'on ne voudrait pas qu'on vous fit.

d. *En marge* : la thèse qu'elle a combattue. *Et plus bas* : nous oublions trop que l'essence de la religion catholique est d'avoir des <martyrs et de n'en pas faire> nous avons eu des martyrs mais nous n'en devons pas faire.

e. *En marge* : Nous, nous réclamons la liberté et nous l'avons toujours refusée aux autres.

f. *En marge* : L'histoire de l'Europe depuis que les papes existent se confîne entre les efforts des rois pour se soustraire au joug de plus en plus envahissant de Rome et les efforts du Saint-Siège pour régenter les peuples et les rois.

preuve<sup>a</sup> 22. Il faut lire les injures dont alors les ultramontains<sup>b</sup> comme Veuillot<sup>c</sup>, les couvrirent<sup>23</sup>. Et cependant de quelles arguties ne fallut-il pas user pour <tenter de> démontrer que le pape Honorius, condamné par son successeur <saint Léon II> et <par> trois conciles <œcuméniques>, comme ayant propagé <par [deux lettres] missives> l'hérésie de <tout> l'Orient à propos d'une question de dogme, <du rapport des deux natures unies dans le Christ "distinguo", n'avait pas parlé *ex cathedra*, et n'avait été [soi-disant] faillible que comme homme <[comme épistolier]> et non comme <pasteur et docteur de tous les chrétiens> pape<sup>d</sup> 24.

"Mon royaume n'est pas de ce monde" n'est point malheureusement la devise <accréditée> de Rome, pas plus que la pauvreté si chère, si vantée par le Christ<sup>e</sup>. Lui, eut une robe de pourpre, en dérision, les cardinaux ne la portent pas précisément pour ce motif... et le trirègne qui coiffe son vicairé <du Christ> est sans doute plus [doux] <élevé et moins lourd> que la couronne d'épines du maître... <et que le trirègne remplace la couronne d'épines>.

Oui, certainement, il faut un maître, il faut un pape. En dehors même des Écritures qui l'enseignent, le bon sens l'affirme. Car autrement c'est la débandade, c'est le protestantisme avec ses croyances variées, qui n'en sont plus. Du moment que chacun est libre d'interpréter la Bible à la fantaisie et de se former des dogmes à son usage, c'est le tohu-bohu, l'insécurité, c'est l'erreur et le mensonge. Mais il y aurait bien intérêt à restreindre <autant que possible>, le pouvoir d'un homme qui, par la situation même qu'il occupe, <par la platitude des courtisans qui l'entourent, et les excès de zèle des [évê] sacerdotés qui en viennent à vouloir ériger "la dévotion au pape">, finit par se croire assisté par le Saint Esprit, à tous les coups. Et l'expérience démontre qu'il ne l'est nullement pour la diplomatie, pour les choses de la terre. Il n'est qu'un pauvre homme, comme tous les autres, fort inférieur au dernier porcher d'une Trappe, si celui-là est un saint<sup>f</sup>.

---

a. *En marge* : dictature.

b. *En marge* : Ultramontains, ces Jacobins de l'Église. Les libéraux sont les Girondins, destinés à être sacrifiés, je le sais, mais est-ce une raison pour se taire ?

c. *En marge* : Marat de l'Église que fut Veuillot.

d. *En marge* : Il tient à un cheveu pour n'être pas démenti par la réalité, ce nouveau dogme !! *Et plus loin* : ce dogme auquel nous devons, nous voulons croire.

e. *En marge* : Il ne s'est pas servi de la formule usitée pour définir, il n'a donc été faillible.

f. *En marge* : les entreprises de la Curie romaine.

Car tout est là, la sainteté. [Nous] Le catholicisme en France se meurt de n'avoir pas de saints. Ah ! ce ne sont pas les conférences, les discours du *Sillon*<sup>a</sup>, qui changeront le monde<sup>25</sup>. Tout cela est sans issue sur le peuple et se passe dans un placard. Ce sont des mots et du vent... Le peuple ne croit<sup>b</sup> qu'à ce qu'il voit et à l'exemple.

A notre exemple, l'on peut citer un exemple typique, celui de ce saint homme que fut le père Chevrier, à Lyon<sup>c</sup> 26.

- 
- a. *En marge* : les quelques numéros vendus du *Sillon* et les périodes redondantes de M. Sangnier.  
b. *En marge* : a été suffisamment dupé pour ne plus croire.  
c. *En marge* : despotisme. *Et au bas de la page (la dernière)*, à gauche : noter l'étiquette qui oblige le pape à manger seul. Est-ce que le Christ ne mangeait pas avec tout le monde ? Après une opération Léon XIII invite à dîner ses médecins, mais il mangea sur une petite table à part, séparée par un paravent. Pie X [*Huysmans a écrit Léon X*] semble heureusement disposé à rompre avec ces habitudes d'idolâtrie ; *et à droite* : si vous enlevez toute la nature, où mettrez-vous la grâce de saint Bernard disant d'un tel : le vieil homme n'est pas encore mort, il n'est pas surnaturel, etc.

## NOTES

1. Sur le même sujet, voir le chapitre XI de *La Cathédrale* (éd. Pierre Cogny, Saint-Cyr-sur-Loire, Christian Pirot, 1986, p. 215) et le chapitre XIV de *L'Oblat* (éd. Denise Cogny, Saint-Cyr-sur-Loire, Christian Pirot, 1992, p. 372).
2. Sur les congrégations sous le ministère Combes, voir Adrien Dansette, *Histoire religieuse de la France contemporaine*, Paris, Flammarion, 1951, t.II, p. 329-332, et A. Latreille, E. Delaruelle, J.-R. Palanque et R. Rémond, *Histoire du catholicisme en France*, Paris, Spes, t.III, 1962, p. 501 et svt. Appliquant rigoureusement la loi sur les associations du 1<sup>er</sup> juillet 1901, votée sous son prédécesseur Waldeck-Rousseau, Combes s'en était pris aux congréganistes en leur interdisant l'enseignement et en refusant les autorisations aux congrégations non autorisées. Huysmans évoque l'"affaire des congrégations" et l'exode des moines aux chapitres X et svt de *L'Oblat* (publié en mars 1903). Une loi fut votée le 7 juillet 1904, durcissant encore la répression et provoquant de nombreuses réactions.
3. La loi sur les congrégations suscita une certaine agitation en Bretagne durant l'été 1902. Des paysans déversèrent du fumier sur les représentants de l'ordre venus assiéger des écoles congréganistes. Certains s'organisèrent en groupes armés. On dut envoyer les soldats dans la petite ville de Lesneven, défendue par les barricades élevées par les partisans des religieux. Pour éviter que les émeutes ne dégénèrent, quelques représentants de l'opposition, députés et sénateurs du Finistère, vinrent s'interposer : Albert de Mun, Pichon, l'abbé Gayraud, l'amiral de Cuverville. Ils furent accusés par le gouvernement de s'être compromis avec les émeutiers, et par les catholiques d'avoir fait le jeu du ministère en apaisant l'agitation. Il est vrai que l'abbé Gayraud, pour protester contre les accusations de "révolte royaliste" portées par Combes à l'encontre du soulèvement breton, fit chanter la Marseillaise aux paysans. Huysmans fait prononcer par Durtal, dans *L'Oblat*, cette prophétie *a posteriori*, sans doute rédigée peu après les événements : "quant aux catholiques, vous savez aussi bien que moi l'amas de sottises et de lâcheté qu'ils recèlent ; si par hasard ils se trouvaient parmi eux des gens intrépides résolus à résister, les Députés et les Sénateurs du parti s'interposeraient aussitôt et feraient le jeu de l'ennemi, en les désarmant" (*L'Oblat*, éd. cit., p. 289).
4. Dom Paul Delatte (1848-1937), abbé de Solesmes depuis 1890, avait quitté l'abbaye avec ses moines le 20 septembre 1901 pour se réfugier dans l'île de Wight.
5. Léon XIII, souhaitant ménager la France, avait demandé aux catholiques français de se rallier à la République comme "au gouvernement actuel de leur nation", dans son encyclique *Inter sollicitudines* du 16 février 1892, suivie le 3 mai de la même année d'une lettre aux cardinaux : "le critère suprême du bien commun et de la tranquillité publique impose l'acceptation de ces nouveaux gouvernements établis en fait à la place des gouvernements antérieurs qui, en fait, ne le sont plus" (voir Dansette, *op. cit.*, p. 140-142). Huysmans évoque Léon XIII reconnaissant la République au début du chapitre X de *L'Oblat*.
6. Élu le 20 février 1878, Léon XIII est mort le 20 juillet 1903 ; Pie X est élu le 4 août.
7. Les affaires concernant ces deux prélats républicains agitérent le pays entre mai et juillet 1904 et sont à l'origine de la rupture des relations diplomatiques entre le Saint-Siège et la France en juillet 1904 et, par la suite, de la loi de séparation du 9 décembre 1905. Jean-Marie Mayeur résume ces deux affaires dans les termes suivants : "Deux évêques républicains, Mgr Geay à Laval, Le Nordez à Dijon entretiennent l'un et l'autre de médiocres rapports avec les fidèles et leur clergé. Ce climat d'hostilité qui tient largement à des raisons politiques, les royalistes contestant la personnalité de deux évêques républicains, favorise la naissance des accusations les plus inouïes. Au premier l'on reproche une amitié trop vive pour la supérieure du carmel. Le second est accusé d'être un franc-maçon, bien plus, ses séminaristes refusent en février 1904 d'être ordonnés par lui. Après plusieurs interventions vaines, les 9 et 10 juillet, la secrétairerie d'Etat invite les deux évêques à venir se justifier à Rome sous peine de suspens canonique. Les évêques communiquent les deux lettres à la Direction des Cultes qui s'indigne de cette violation du droit concordataire et des articles organiques. Le 18 juillet le gouvernement français demande au Saint-Siège de renoncer à citer les évêques. A la suite de la réponse du cardinal Merry del Val au chargé d'affaires français le 26 juillet, celui-ci annonce au cardinal la décision du gouvernement de la République de mettre fin à des relations officielles qui, par la volonté du Saint-Siège, se trouvent être sans objet (Jean-Marie Mayeur, *La Séparation des Eglises et de l'Etat*, Paris, Julliard, 1966 ; rééd. mise à jour, Paris, Les Editions ouvrières, 1991, p. 22-23 ; sur les mêmes affaires, voir Dansette, *op. cit.*, p. 304-312 et Latreille et al., *op. cit.*, t.III, p. 505-506). Mgr Le Nordez était lié au chanoine Mugnier (voir le *Journal* de l'abbé Mugnier, 29 novembre 1900, Paris, Mercure de France, 1985, p. 82).

8. Au cours de la séance de la Chambre du 22 octobre 1904, Combes avait en effet déclaré, à propos de l'affaire des évêques de Dijon et Laval : "n'est-il pas manifeste que, si l'entente des deux pouvoirs est indispensable pour faire un évêque, elle n'est pas moins indispensable pour entamer une procédure en vue de défaire ou simplement de modifier ce que l'entente a fait ? Tout contrat qui stipule une entente pour faire, stipule implicitement la même entente pour défaire, à moins qu'il ne contienne quelque clause spéciale visant cette dernière éventualité. Or, la convention du 26 Messidor an IX ne contient aucune restriction, aucune clause particulière dont Rome ait pu arguer pour se conduire comme elle l'a fait." (*Annales de la Chambre des députés, Débats parlementaires*, 18 octobre - 25 novembre 1904, Paris, Imprimerie des Journaux officiels, 1905).
9. Pie X, en effet, n'avait pas accepté de recevoir le président Loubet rendant visite au roi Victor-Emmanuel III à Rome, en avril 1904. La "note de protestation aux puissances" est la note du Secrétaire d'Etat, le cardinal Merry del Val, rappelant l'offense que constituait la visite de Loubet au palais du Quirinal dont le pape avait été dépossédé (Dansette, *op. cit.*, p. 328 ; Latreille *et al.*, *op. cit.*, t. III, p. 506-507 ; Mayeur, *op. cit.*, p. 21-22).
10. Mgr Le Nordez, convoqué à Rome au début de juillet 1904, avait d'abord refusé de s'y rendre après un entretien avec Combes. Sous la pression du gouvernement français, le Saint-Siège avait accepté de prolonger d'un mois le délai imparti aux deux évêques, à condition que la France accepte de négocier leur remplacement (Dansette, *op. cit.*, p. 331-332).
11. Alfred Loisy (1857-1940) avait été démis de ses fonctions de professeur à l'Institut catholique de Paris en 1893, son livre sur *L'Évangile et l'Eglise* (1902) interdit par le cardinal Richard, archevêque de Paris, le 17 janvier 1903, et cinq de ses ouvrages mis à l'Index le 16 décembre 1903, où il développait en particulier la thèse selon laquelle la notion d'Eglise est étrangère à l'enseignement du Christ. Représentant du Modernisme condamné par l'encyclique *Pacendi* (8 septembre 1907), il sera excommunié le 7 mars 1908 et finira sa carrière comme professeur d'histoire des religions au Collège de France à partir de 1909.
12. Dans *Autour d'un petit livre* (Paris, Picard, 1903), Loisy réagit à l'interdiction de *L'Évangile et l'Eglise* en termes virulents : "tout n'est-il pas libéralisme et concession à l'erreur, pour ceux qui ne peuvent ou ne veulent rien apprendre en dehors de leur prétendue tradition, rien comprendre de ce qui ne flatte pas leur insatiable appétit de domination ?" (p. XVIII) ; il y maintient que si "pour l'historien, l'Eglise fait suite à l'Évangile de Jésus[,] elle n'est pas formellement dans l'Évangile" (p. XXVI).
13. Sur le Père Hyacinthe Loyson, voir ci-dessus, p. 10, note 28.
14. L'idée de la stupidité du clergé séculier est un *leitmotiv* chez Huysmans. Dans une lettre au Dr Dumas [1890-1891] par exemple, il stigmatise "l'imbécillité des prêtres" (*Bulletin de la Société J.-K. Huysmans*, n° 67, 1977, p. 11).
15. Huysmans avait composé cette longue nouvelle à la fin de 1881, publiée en janvier 1882 chez Kistemaekers, à Bruxelles.
16. Tertullien (vers 155-vers 240), converti en 195, ordonné prêtre vers 200, combattit vigoureusement les hérésies, et se fit le censeur rigoureux des mœurs dans ses traités *Ad uxorem* (vers 205) et *De paenitentia* (vers 205). Il rompit avec l'Eglise en 213 pour fonder une secte hérétique montaniste à Carthage.
17. Paroles de la prière de préparation à la communion, dite par le prêtre après la conclusion du canon et *Fagnus dei*.
18. *De la fréquente communion*, ouvrage publié en 1643 par Antoine Arnauld d'Andilly (1612-1694).
19. Henri Didon (1840-1900), célèbre prédicateur dominicain, exilé au couvent de Corbara en Corse, pour ses positions opposant la science et la foi, auteur d'un *Jésus-Christ* (1891).
20. Marguerite-Marie Alacoque (1647-1690), canonisée en 1920, eut plusieurs visions du Christ à Paray-le-Monial, où elle était religieuse. Lors de la première, qui eut lieu le 27 décembre 1673, elle reçut la révélation du Sacré Cœur de Jésus. Elle rapporte en ces termes les paroles du Christ : "il me dit : « Mon divin Cœur est si passionné d'amour pour les hommes, et pour toi en particulier, que ne pouvant plus contenir en lui-même les flammes de son ardente charité, il faut qu'il les répande par ton moyen, et qu'il se manifeste à eux pour les enrichir de ses précieux trésors que je te découvre, et qui contiennent les grâces sanctifiantes et salutaires nécessaires pour les retirer de l'abîme de perdition ; et je t'ai choisie comme un abîme d'indignité et d'ignorance pour l'accomplissement de ce grand dessein, afin que tout soit fait par moi ». Après, il me demanda mon cœur, lequel je le suppliai de prendre, ce qu'il fit, et le mit dans le sien adorable, dans lequel il me le fit voir comme un petit atome qui se consumait dans cette ardente fournaise, d'où le retirant comme une flamme ardente en forme de cœur, il le remit dans le lieu où il l'avait pris [...]". (*Vie de la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque écrite par elle-même*, Paray-le-Monial, Monastère de la Visitation Sainte Marie, 1918, p. 48-49).



21. Il est difficile de comprendre à quoi Huysmans fait précisément allusion. Peut-être pense-t-il à l'attitude de saint Louis lors du conflit qui opposa la papauté et Frédéric II, empereur d'Allemagne. Ce dernier avait été excommunié par Grégoire IX, qui offrit la couronne impériale à Robert d'Artois, frère du roi de France. Les pourparlers avec la France n'aboutirent à rien. Son successeur, Innocent IV, menacé par Frédéric, dut s'enfuir de Rome en 1244. En septembre, lors du chapitre général de l'ordre cistercien, auquel assista Louis IX, les cisterciens supplèrent le roi de défendre le pape et de lui accorder refuge en France. Le roi aurait répondu de manière évasive. Le pape dut se réfugier à Lyon, alors ville impériale. Mais il peut s'agir aussi d'une confusion de Huysmans.
22. Chacune des personnalités dont Huysmans cite le nom s'est en effet manifestée, de façon plus ou moins engagée, contre l'opportunité de la définition de l'infaillibilité pontificale lors du premier concile du Vatican, en 1869, en particulier Mgr Félix Dupanloup (1802-1878), évêque d'Orléans en 1849, qui avait pris la tête des catholiques libéraux dès 1862, et Mgr Georges Darboy (1813-1871), évêque de Nancy (1859) puis archevêque de Paris (1863), qui sera fusillé par les communards le 24 mai 1871. Le père Alphonse Gratry (1805-1872), polytechnicien, avait été aumônier de l'École normale. Le duc Albert de Broglie (1821-1901), chef du parti monarchique sous la III<sup>e</sup> République, élu à l'Académie Française en 1863 au fauteuil de Lacordaire, président du Conseil en 1873-1874, puis en 1877, avait collaboré au *Correspondant* de Mgr Dupanloup, qui combattait les thèses de *L'Univers* de Veuillot. Augustin Cochin (1823-1872), défenseur des libertés religieuses, spécialiste des questions ouvrières et du paupérisme, fut également rédacteur au *Correspondant*. Charles de Montalembert (1810-1870), après avoir soutenu le futur Napoléon III, s'était efforcé en vain de libéraliser le régime impérial, et s'était opposé aux ultramontains. Pie IX avait désapprouvé son discours libéral au congrès de Malines en 1863. Affligé par le *Syllabus*, il meurt en 1870 après avoir critiqué l'orientation du concile.
23. Louis Veuillot, journaliste et pamphlétaire catholique (1813-1883), était entré en 1843 comme rédacteur à *L'Univers*, dont il prit la direction et où il se fit le champion des ultramontains, soutenant la proclamation du dogme de l'infaillibilité pontificale et combattant violemment libéraux et modérés. Huysmans, dans *A rebours*, loue le style "mi-solennel, mi-canaille" de ce "religieux arsouille" (*A rebours*, éd. Marc Fumaroli, coll. Folio, rééd. 1983, p. 271-272).
24. L'hérésie monothéiste, qui se répandit dans l'Église au VII<sup>e</sup> siècle, fut encouragée par l'empereur Héraclius, afin d'apaiser les querelles qui déchiraient l'Empire entre la doctrine orthodoxe et les monophysites. Ceux-ci défendaient l'idée d'une nature purement divine du Christ. Le principal représentant du monothélisme au début du VII<sup>e</sup> siècle était Sergius, patriarche de Constantinople. Le monothélisme reconnaissait la double nature, humaine et divine, du Christ, mais affirmait la prééminence en lui de la volonté divine. Honorius (pape de 625 à 638), dans un esprit de conciliation, écrivit une lettre ambiguë à Sergius, dans laquelle il défendait la double nature sans se prononcer sur la question de la double volonté, affectant de ne voir dans tout cela qu'une querelle de mots. En 680, le III<sup>e</sup> concile de Constantinople (VI<sup>e</sup> œcuménique), convoqué sous le pape Agathon I<sup>er</sup>, jeta l'anathème sur les monothélistes. Honorius fut inclus dans la condamnation, pour n'avoir pas défendu assez nettement la tradition apostolique. Léon II, successeur d'Agathon, approuva cette décision. Par la suite, et surtout lorsqu'il fut question de proclamer l'infaillibilité pontificale, cette condamnation fut utilisée comme argument par les adversaires de ce dogme. La question souleva de nombreux débats. Certains théologiens mirent en doute l'authenticité des actes du Concile de Constantinople et des lettres de Léon II sur Honorius. D'autres - c'est ce à quoi fait allusion Huysmans - préférèrent considérer qu'Honorius avait été condamné pour légèreté, mais qu'il s'était exprimé, dans ses lettres, en tant que docteur privé et non en tant que pape, ce qui ne remettait pas en cause son infaillibilité. Huysmans évoque également Héraclius et le monothélisme au chapitre II de *L'Oblat*.
25. Le mouvement Le Sillon, qui s'appelait initialement La Crypte, fut fondé en 1894 au collège Stanislas de Paris par Marc Sangnier et quelques condisciples. La revue du même nom publia son premier numéro le 10 janvier 1894. Le Sillon, qui organisait des conférences, des cercles d'études dans les patronages, des œuvres sociales, incarnait un catholicisme démocratique et progressiste. Les sillonistes soutinrent la politique de ralliement à la république de Léon XIII. Condamné par Pie X en 1910, le mouvement se soumit à l'autorité du Pape.
26. Antoine Chevrier (1826-1879), né à Lyon dans une famille modeste, se passionnait pour l'évangélisation des milieux ouvriers. Il inaugura le 1<sup>er</sup> avril 1861 la Providence du Prado, à Lyon, à vocation à la fois charitable et apostolique. Les deux instituts des prêtres du Prado et des sœurs du Prado sont destinés à la formation de religieux capables d'imiter la vie évangélique du Christ, de devenir des pauvres parmi les pauvres. Le père Chevrier a été béatifié en 1986.

## BIBLIOGRAPHIE

---

HUYSMANS (J.-K.), **Paris**, coll. "Confidences", Éd. de l'Herne, novembre 1994.

LANNEY de COURTEN (Valérie), **Huysmans catholique face au XIX<sup>ème</sup> siècle catholique**, Mémoire de l'Institut d'études politiques de Grenoble, 1992.

PEYLET (Gérard), **La Littérature fin-de-siècle** (de 1884 à 1898, entre décadentisme et modernité) (Coll. Thémathèque Lettres), Vuibert, 1994.

ROCCHI (Patrizia), **Bibliographie de Huysmans en Italie (1879-1959)** (Publications de l'Institut français de Florence. II<sup>ème</sup> série. Collection d'études bibliographiques. N° 15), Institut français de Florence, 1995.

WEISSENSTEIN (A.T.) **The Influence of the Visual Arts in the Work of J.-K. Huysmans**, Columbia University, 1982.

BRUNEL (Pierre), Des carnets de Huysmans aux **Trois Primitifs**, **Genesis**, n° 7, 1995, p. 115-121.

DAUZIR (Pierre) et LOMBARD (Paul), **Anthologie des poètes délaissés**, La Table Ronde, 1994, p. 299-304.

DEVOS (Denise) et BOUTELLER (Paul), J.-K. Huysmans fonctionnaire au Ministère de l'Intérieur de 1866 à 1898, **Bulletin de la Société J.-K. Huysmans**, n° 88, 1995, p. 5-18.

GAVEL ADAMS (Ann-Charlotte), Strindberg et Huysmans : un cas de plagiat, in **Strindberg et la France**, p. 39-52, Stockholm, 1994.

GRAUBY (Françoise), Le cauchemar gastronomique de J.-K. Huysmans dans **À vau-l'eau**, **New Zealand Journal of French Studies**, 1995, n° 1, p. 5-19.

LIMAT-LETELLIER (Nathalie), L'effet de fascination dans **À rebours** (II), **Bulletin de la Société J.-K. Huysmans**, n° 88, 1995, p. 19-44.

MORGAN (Owen) et PLOYE (Catherine), Joris-Karl Huysmans, in **A Critical Bibliography of French Literature. The XIX<sup>th</sup> Century**. Edited by David

MORICE (Raymond), J.-K. Huysmans au Ministère de l'Intérieur, **Bulletin de la Société J.-K. Huysmans**, n° 88, 1995, p. 1-8.

REGN (Gerhard), Satanismus als Diskurs. Grenzen der Mimesis und negative Ästhetik in Huysmans' **Là-Bas**, **Zeitschrift für französische Sprache und Literatur**, 1994, H. 3, p. 269-291.

SÉGINGER (Gisèle), À rebours de Huysmans : la limitation du sens, **Nineteenth-Century French Studies**, Spring-Summer 1995, p. 479-487.

*RENÉ RANCOEUR*

**BILAN**  
**AU 31 DÉCEMBRE 1995**  
 (Bilans comparés)

|                                 | <u>31/12/95</u>         | <u>31/12/94</u>         |
|---------------------------------|-------------------------|-------------------------|
| <b>ACTIF</b>                    |                         |                         |
| — Trésorerie (report antérieur) | FF 53.282               | FF 42.340               |
| - C.C.P. 12.282                 |                         |                         |
| - Livret "A" <u>41.000</u>      |                         |                         |
| — Produits financiers           | 1.708                   | 1.280                   |
| — Cotisations                   | 25.232                  | 26.650                  |
| — Ventes Bulletins              | 1.190                   | 2.291                   |
| — Subventions                   | 0                       | 15.000                  |
| — Dons                          | <u>0</u>                | <u>2.712</u>            |
| Recettes Totales                | <u>28.130</u>           | <u>47.933</u>           |
| <b>ACTIF TOTAL</b>              | <b><u>FF 81.412</u></b> | <b><u>FF 90.273</u></b> |
| <b>PASSIF</b>                   |                         |                         |
| — Trésorerie au 31/12/95        | FF 58.950               | FF 53.282               |
| - C.C.P. 8.950                  |                         |                         |
| - Livret "A" <u>50.000</u>      |                         |                         |
| — Frais d'Edition               | 15.079                  | 11.196                  |
| — Frais de Gestion              | 7.383                   | 14.594                  |
| - Frais Postaux 5.711           |                         |                         |
| - Photocopies 486               |                         |                         |
| - Papeterie 706                 |                         |                         |
| - Frais Assemblée 243           |                         |                         |
| - Frais Financiers 237          |                         |                         |
| — Investissements Bibliothèque  | <u>0</u>                | <u>11.201</u>           |
| Dépenses Totales                | <u>22.462</u>           | <u>36.991</u>           |
| <b>PASSIF TOTAL</b>             | <b><u>FF 81.412</u></b> | <b><u>FF 90.273</u></b> |

## **COMMENTAIRES SUR LE BILAN AU 31 DÉCEMBRE 1995**

---

Le Bilan de l'exercice 1995 reflète les points principaux suivants :

### **1) A L'ACTIF**

- une légère diminution des cotisations ainsi qu'un fléchissement des ventes de "Bulletins" ;
- l'absence de subvention, le montant important reçu en 1994 de la Fondation SINGER-POLIGNAC ayant eu un caractère exceptionnel ;
- une augmentation des Produits Financiers sur notre "Livret A" dont le montant a pu demeurer stable à un niveau plus élevé.

### **2) AU PASSIF**

- des Frais d'Édition et des Frais Postaux plus importants,
- une diminution des Frais de Photocopies qui avaient supporté la reproduction du Fonds LAMBERT.

En résumé, la situation financière reste équilibrée et permet d'aborder l'année 1996 sans problèmes particuliers, sous condition que le nombre de nos adhérents se maintienne à son niveau actuel avec un règlement ponctuel des cotisations pour éviter des rappels de plus en plus onéreux.

**FRANÇOIS TAPONIER**  
Trésorier

## **COMITÉ**

---

**Président :**

M<sup>r</sup> André DAMIEN

16, rue des Réservoirs - 78000 VERSAILLES

**Vice-Présidents :**

M. André GUYAUX

40, rue du Bac - 75007 PARIS

M. René RANCOEUR

114, avenue Félix-Faure - 75015 PARIS

M. Henry TROUVÉ

25, rue Neuve Notre-Dame - 78000 VERSAILLES

**Secrétariat Général :**

M<sup>me</sup> Brigitte CABIROL-LACAN

50, rue du Faubourg-du-Temple - 75011 PARIS

M. Pierre JOURDE

9, rue de Lagny - 77360 VAIRES

M. Hervé MARION

30, rue Vaneau - 75007 PARIS

**Trésorier**

M. François TAPONIER

9, rue Devès - 92200 NEUILLY

---

